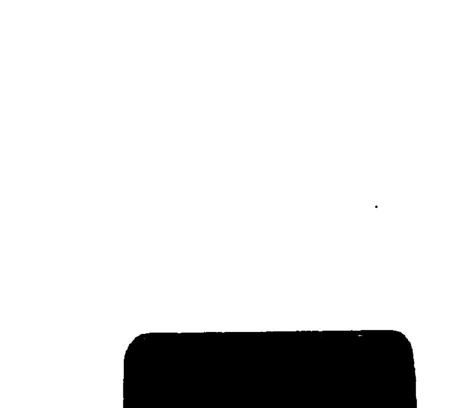




ESSAIS DE SCIENCES MAUDITES

[L]E SERPENT DE L[A GE]NÈSE

SECONDE SEPTAIN[E]

(LIVRE II)

LA CLEF DE LA MAGI[E] NOIRE

(OUVRAGE ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES)

PAR

Stanislas DE GUAITA

PARIS

CHAMUEL, ÉDITEUR

5, RUE DE SAVOIE, 5

1897

LE SERPENT DE LA GENÈSE

SECONDE SEPTAINE

LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE

« Meditatus sum graviter die ac nocte super hisce quæ videram, legeram, audieram, didiceram....

« Audivi omnes, spernebam nullum... Non enim scientia mali, sed usus damnat... »

(H. KHVNRATH, ex *Amphitheatro Sapientiæ æternæ*, pag. 146-147, passim).


יהוה

ESSAIS DE SCIENCES MAUDITES

LE SERPENT DE LA GENÈSE

SECONDE SEPTAINE

(LIVRE II)

LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE

(OUVRAGE ORNÉ DE NOMBREUSES GRAVURES)

PAR

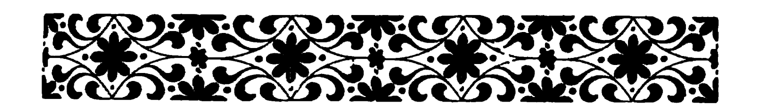
Stanislas DE GUAITA

PARIS

CHAMUEL, ÉDITEUR

5, RUE DE SAVOIE, 5

1897



AVANT - PROPOS

I

NOTRE *seconde Septaine a pour objet d'éclaircir et d'interpréter scientifiquement l'ensemble des faits et des légendes produits au cours de la première.*

La Clef de la Magie Noire *doit ouvrir aux curieux l'ultime sanctuaire de ce* Temple de Satan *dont ils ont, en notre compagnie, parcouru les parvis encombrés d'un bric-à-brac de fétiches sans nom, pêle-mêle avec d'étranges simulacres :*

As, nummos, lapides, cadaver, simulacra, nihilque... (1).

Ils reverront au grand jour ce pandémonium qu'ils ont fouillé naguère à tâtons, ou munis seulement d'une lanterne sourde, jusqu'en ses cryptes hantées d'hallucinantes ténèbres.

Voir, c'est bien ; comprendre vaut mieux. — Close la fantasmagorie du Sabbat, place à qui veut connaître le démon tel qu'il est.

---

(1) *Tryphon, moine et poète du* XII[e] *siècle, cité par Victor Hugo,* les Misérables (II, 2).



L'heure a sonné de l'épiphanie satanique. Le tabernacle s'ouvre, et voici que, révélant le suprême arcane de son inconscience meurtrière, l'Idole va s'éclairer du feu cosmique et omnilatent qui est sa substance propre et sa vie.

Ce présent volume commente et corrige le précédent; il en redresse les images, renversées ou falsifiées par l'artifice du Maître des enchantements; il remet en leur place les horizons intervertis, substitue un jour probe au fallacieux éclat des torches infernales, si prompt à dépraver les formes, à faire mentir les couleurs. Il rétablit en un mot la perspective normale, au lieu de celle sabbatique (toute factice et clémente aux prestiges) dont s'épeuraient les yeux ensorcelés, sur la lande du bouc.

Le parallélisme interprétatif des sept chapitres, d'un tome à l'autre, nous a paru une méthode servile, à quoi nous n'imaginons pas qu'il soit urgent de s'astreindre. Ce serait renoncer au système autrement fécond des correspondances tarotiques. Il s'agit moins, comme on pense, de reprendre un à un, pour en démonter le mécanisme, les phénomènes mentionnés au Livre précédent, que d'établir une théorie générale des forces occultes, décisivement synthétique, et dont l'intelligence permette à nos Lecteurs de découvrir par eux-mêmes — et, le cas échéant, d'inférer à priori — le comment et le pourquoi, non pas seulement des faits que nous avons choisis pour exemples, mais indistinctement de tous ceux, similaires, qui, chaque jour, défient la sagacité de l'observateur. Nous tenterons, du reste, pour quelques-uns des cas si-

gnalés au tome I, ce qu'il serait oiseux d'entreprendre pour tous : l'adaptation des principes aux faits. Bien plus, nous ne balancerons pas, en vue de rompre la monotonie des spéculations abstraites, à étayer nos théories d'un contrôle nouveau, moyennant de nouveaux exemples, proposés çà et là.

La Sorcellerie ou Magie Noire, qu'ailleurs nous définissons « la mise en œuvre, pour le Mal, des forces occultes de la Nature, » diffère de la haute et divine Magie en trois points essentiels : elle s'en distingue d'abord par la diversité d'intention, puis par le degré de science ou d'ignorance des moyens employés, enfin par le contraste des résultats obtenus.

Mais, — nous l'avons noté dans un autre livre et n'y saurions trop revenir, — Mage et Sorcier plient aux buts les plus discords, aux œuvres les plus disparates, un même agent qui leur est commun à tous deux — l'Astral.

C'est dire que notre deuxième Septaine (Clef de la Magie Noire) *se réduira presque à une étude du* plan astral (1) : *champ de bataille hyperphysique où se heurtent, en un cliquetis d'éclairs, la lumineuse flamberge de Saint Michel-Archange et la fourche fulgurante de Satan-Panthée. Formidable duel ! D'une part, le champion fatidique d'Hylê, l'aveugle Instinct, monstre collectif réactionné par les dévorantes passions individuelles ; d'autre part, la sainte guerrière d'Arkê, l'Intelligence sereine,*

(1) *Particulièrement dans ses rapports avec le plan matériel.*



sciemment ralliée au plan providentiel : c'est l'Ange et le Démon légendaires, s'escrimant à armes égales dans la région du feu cosmique!

Voilà l'Astral — fourche ignée aux griffes de Satan, glaive de flamme aux mains du Kéroub. Nous pourrions ajouter, dans l'esprit d'une savante école de gnose : voilà l'Astral — agent pantomorphe et convertible; tantôt Satan lui-même, lorsqu'il subit les forces collectives du Mal; tantôt, quand il est mû par les puissances providentielles, lumière de gloire des élus et corps mystique du Saint-Esprit.

Une étude consciencieuse de l'Astral doit embrasser ces deux aspects contradictoires ; d'où il résulte que la Clef de la Magie Noire *ne donne pas seulement accès dans l'édifice des sciences réprouvées, mais peut ouvrir aussi le temple — sinon le sanctuaire — de la haute et divine Magie.*

Pourquoi le temple et non le sanctuaire? — C'est qu'abstraction faite du plan astral, que nous savons commun par essence aux adverses milices du Ciel et de l'Enfer, le mage est actif sur d'autres plans encore, parfaitement inconnus des fauteurs de sortilège. De pareilles altitudes ne se révèlent accessibles qu'à l'essor de l'aigle ou de la colombe mystiques; mais, hiboux ou vautours de l'Arcane, jamais les immondes cohortes n'en souilleront l'éther immaculé (1).

(1) *C'est le vulgaire sorcier qu'ici nous désignons, et les forces mises en œuvre par lui. Le premier tome du* Serpent de la Genèse *a fait assez voir en quels misérables bas-fonds d'abrutissement et d'esclavage moral se confinent les artisans de la Goëtie.*



Ne t'étonne donc point, Ami Lecteur, de rencontrer, presque à tous feuillets du présent tome, des théories qui intéressent également les hiérophantes de la lumière et de la nuit. Sur toute chose, garde-toi de croire tous les principes éternels de la Kabbale et de la sainte Magie condensés en ce tome II. Il ne renferme qu'en mode indirect leurs moins sublimes enseignements : nous n'outrepasserons guère à cette fois la zone temporelle, qu'en notre troisième Septaine il nous faudra délibérément franchir, pour élucider, dans la mesure permise à nos efforts, le terrible Problème du Mal.

Alors même, tout sera loin d'être exposé. Un autre ouvrage affrontera ultérieurement, s'il plaît à Dieu, les suprêmes révélations de la science traditionnelle des mages ; du moins ce qui peut en être livré par notre humble intermédiaire paraîtra en temps et lieu. Persuade-toi d'ailleurs que le dernier mot de ces arcanes ne sera jamais dit, ni par nous, ni par aucun autre.

En veux-tu savoir la raison profonde ? — C'est que, même en supposant qu'un adepte intégralement initié consentît, par impossible, à dépouiller l'Isis céleste de

---

*Toutefois, n'ayons garde d'oublier que Satan se métamorphose comme il convient, pour venir infester le plan intellectuel même. Mais sur ce niveau, il prend nom l'*Erreur *(tome I, page 52), et sous cette forme métaphysique, il n'a plus rien à voir avec la sorcellerie proprement dite.*

Si donc nous avons parlé (tome I, chapitre VII) des magiciens noirs de l'Art et de la Pensée, c'est dans une acception ésotérique plus large, et nos lecteurs déjà initiés n'ont pu se méprendre sur l'esprit qui nous dicta naguère cet aphorisme : — « Il n'est point de mode ou s'exerce l'activité de l'homme, que le Satanisme ne soit susceptible d'envahir et d'imprégner ; comme il n'en est pas que l'inspiration divine ne puisse évertuer et ennoblir » (Tome I, page 518).



son dernier voile, la main du profanateur, soudainement paralysée, serait impuissante au sacrilège. Les expressions feraient banqueroute à sa pensée ; bien plus, dans l'hypothèse même où il en trouverait d'adéquates, il s'expliquerait en une langue à toi inconnue. Trêve de métaphores. Écoute ce que présage l'un des maîtres de l'ésotérisme, à l'égard d'un tel adepte :

« Plus il s'élèvera (dit-il) dans la sphère intelligible, plus il s'approchera de l'Être insondable dont la contemplation doit faire son bonheur, moins il pourra en communiquer aux autres la connaissance ; car la vérité, lui parvenant sous des formes intelligibles, de plus en plus universalisées, ne pourra nullement se renfermer dans les formes rationnelles ou sensibles qu'il voudra lui donner. C'est ici que beaucoup de contemplateurs mystiques se sont égarés Comme ils n'avaient point assez approfondi la triple modification de leur être, et qu'ils ne connaissaient pas la composition intime du quaternaire humain, ils ignoraient la manière dont se fait la transformation des idées, tant dans la progression ascendante que dans la progression descendante ; en sorte que, confondant sans cesse l'entendement et l'intelligence, et ne faisant point de différence entre les produits de leur volonté, suivant qu'elle agissait dans l'une ou l'autre de ces modifications, ils montraient souvent le contraire de ce qu'ils voulaient montrer ; et que, de voyants qu'ils auraient été peut-être, ils devenaient des visionnaires (1). »

Ces lignes de Fabre d'Olivet sembleront péremptoires à quiconque possède bien sa théorie de l'homme tri-un. Comme exemple à l'appui de la démonstration ci-dessus transcrite, le théosophe invoque les égarements notables du plus génial voyant des temps modernes, ce vertigineux

(1) Vers dorés de Pythagore, *p.* 359-360.



Jacob Bœhme que Saint-Martin, l'un des premiers maîtres de Fabre d'Olivet, n'hésite point à proclamer « la plus grande lumière qui ait paru sur la terre, depuis Celui qui est la Lumière même (1). » *C'est qu'en effet il n'a reculé devant aucun arcane, cet artisan sans lettres « dont le regard audacieux (dit d'Olivet) a pénétré jusque dans le sanctuaire divin* (2) ». *Non content d'avoir plongé à l'abîme de Wodh sans en être anéanti, et vu la face fulgurante de Iod-hévê sans en mourir, le grand mystique, ivre du feu-principe, a tenté le Seigneur! Jacob Bœhme a voulu tout dire, tout révéler à nu, — tout, jusqu'aux racines anté-éternelles de la Nature et de Dieu même.... Alors, sa plume a été frappée d'impuissance et sa langue de bégaiement.*

Nous ne saurions disconvenir, au reste, que Bœhme n'a pas payé trop cher sa témérité. Du moins nous semble-t-il ainsi, quand nous comparons ce Voyant à tant de pauvres visionnaires frappés d'aveuglement, de folie ou de mort, pour être descendus en un gouffre bien méprisable au regard du divin abîme; pour avoir consumé leurs prunelles au flamboiement de l'Enfer; — enfin, (s'il faut tout dire), pour avoir épuisé leur substance à évoquer un être qui ne se manifeste point qu'on ne le crée de son désir, qu'on ne le pétrisse de sa chair et de son sang, qu'on ne l'anime et ne l'abreuve de sa propre vie : puisque Satan n'existe pas, au sens où se l'imaginent les agnostiques de

(1) Lettres à Kirchberger de Liebistorf, *page* 9 de la *Correspondance inédite de Saint-Martin*, publiée par MM. Schauer et Chuquet (Paris, 1862, grand in-8°).

(2) Vers dorés, *p.* 360.

l'orthodoxie étroite, incurablement férus du manichéisme officiel.

Cet art suicide autant que meurtrier — l'auto-vampirisme évocateur du Néant fait diable — rentre dans les mystères que ce présent volume entreprendra de résoudre.

II

Mais avant d'éclaircir les œuvres coutumières du Mage noir, en précisant à quelles armes, à quels auxiliaires, à quelle tactique son vouloir opiniâtre sait demander la victoire dans l'iniquité, il importe de déblayer le champ des folles hypothèses et des préjugés populaires, afin de ne plus laisser prise aux malentendus.

Une distinction peut y suffire, mais cette distinction s'impose, et mal en a pris aux magistes qui ont cru pouvoir biaiser en face de la difficulté, trouvant sans doute moins compromettant de broder dans les teintes neutres leur canevas théosophique, sans avoir à débrouiller de prime abord un si délicat et si voyant *écheveau. D'autres ont estimé plus commode de trancher ce nœud gordien par une affirmation ou une négation gratuites : mais, suivant qu'ils ont décidé dans un sens ou dans l'autre, ils ont vainement alarmé la conscience des simples, ou émis au gré des savants une allégation sans portée.*

Cet insidieux point d'interrogation qui se dresse au seuil des sciences naturelles et même mathématiques, comme au seuil de la philosophie et de l'histoire, le voici nettement posé :

LE SURNATUREL EXISTE-T-IL ?

Sous réserve de la distinction qui va suivre, notre réponse sera catégorique : — non, le Surnaturel n'existe point.

Qu'on nous puisse objecter comme indéniables, et même expérimentalement vérifiés, des faits auxquels le langage courant accole l'épithète de surnaturels, *c'est ce qui ne saurait soulever le moindre doute.*

Le tout est de s'entendre sur les mots. Or celui-ci prête à confusion, et, qui pis est, contribue au discrédit des doctrines théologiques, en favorisant, sous leur garantie, une des opinions les plus choquantes pour la raison et injurieuses au sens commun lui-même, qui se soient répandues par le monde à la joie des fanatiques et des sots : la croyance à l'arbitraire divin, gouvernant l'univers en dépit et souvent à l'encontre des lois naturelles.

Lorsqu'un vocable comporte ou semble comporter plusieurs sens disparates, ne convient-il pas de fixer sa préférence sur celui qui se réclame de l'étymologie radicale, sans préjudice des significations figurées qui en dérivent, par une sorte non plus de filiation légitime, mais d'affiliation rationnelle, réglée d'après les lois invariables de l'Analogie? (Principe générateur de toute comparaison comme de toute synthèse, l'Analogie engendre en effet des séries successives de significations dérivées, qui sont, aux sens purement radicaux, ce que sont les fils d'adoption aux enfants nés dans le mariage).

Revenons au mot surnaturel, *qu'on entend communément au propre, et non pas au figuré. Pressons-le; d'où dérive-t-il? — Sans conteste, du mot* nature (1).

(1) *La racine de* Nature *est* natus. *En sorte que, si l'on voulait user*



Qu'est-ce donc que la Nature? — Une définition nette est moins aisée à fournir, qu'il ne peut paraître de prime abord.

Est-il au vocabulaire des penseurs un mot dont on ait fait un pire abus, nous en doutons fort. Chaque fois qu'un plumitif, s'égarant aux dédales de l'ontologie (sort commun à quiconque prétend à brûle-pourpoint disserter du principe des êtres, ou de leur origine, ou de leur essence), chaque fois qu'un plumitif s'est trouvé dans l'embarras, c'est immanquablement au mot nature *qu'il a fait appel, pour couvrir la déroute de ses idées, et, sous un semblant de profondeur, déguiser le vague ou l'insuffisance de sa conception. Nature! voilà qui répond à tout; à la faveur de ce substantif, on n'est jamais en passe de rester court. Aussi a-t-il perdu toute signification catégorique, tout caractère décisif, toute valeur précise; telles ces pièces de monnaie qui ont trop circulé : l'effigie n'en est plus distincte, à peine l'ébauche subsiste-t-elle d'un profil incertain.*

Grâce aux phraseurs de la philosophie, Nature *est une locution qui dit tout et ne dit rien. Dans l'ombre d'acception qui lui reste, on la qualifierait volontiers* Ce qui existe, *comme Dieu* Celui qui est.

---

d'un raisonnement quelque peu suspect de paradoxe, on pourrait déjà scandaliser les partisans du surnaturel, *en déduisant de cette étymologie la conséquence que voici :*

La religion chrétienne elle-même est naturelle, *puisque le Christ est l'incarnation du divin Fils,* NÉ *du Père de toute éternité : « et ex patre natum, ante omnia sæcula... Deum de Deo. . » Voilà donc un Dieu naturel? — Mais nous ne comptons pas pousser plus avant cette argutie.*

Dieu seul est surnaturel, *car il n'*existe *point, il* est.



Or donc, admettant pour l'instant cette vulgaire définition, nous pourrions déjà dire qu'il est aussi absurde d'affirmer l'existence d'une chose ou d'un phénomène au-dessus de la nature, qu'il serait chimérique de concevoir un être ou une Puissance au-dessus de Dieu. Si naturel *veut dire* qui existe, surnaturel *signifie donc* qui est au-dessus de l'existence, *ce qui revient à dire* qui n'existe pas. — *L'on sortira difficilement de là. Le vocable* surnaturel, *appliqué à des phénomènes de la nature, nous semble aussi bouffon que serait, attribué à des essences spirituelles, le vocable* hyperdivin.

Pour rendre le mot Nature *à son sens véritable et lui restituer toute sa portée, il ne faut rien moins qu'entamer la révélation de quelques-uns des plus hauts mystères de la Science. C'est ce que nous tenterons au tome III* (Problème du Mal), *en recherchant ce qu'est la Nature dans son principe, dans son essence, dans sa substance, dans ses opérations; comment il faut la concevoir en son intégrité, avant la chute adamique; ce qu'enfin elle est devenue dans la matérialisation universelle, produit de cette catastrophe et de la sous-multiplication de l'Adam céleste, à travers l'espace et le temps. Toutes ces questions s'enchaînent de la sorte la plus rigoureuse, et semblent appartenir exclusivement aux matières de notre troisième Septaine.*

Le programme de cette deuxième Septaine (Clef de la Magie noire) *n'appelle en effet aucun de ces développements. Les mystères de* קדם *(Kadôm) — ou des principes originels, — ceux d'*עולם *(Oûlam) — ou des destinées finales — n'intéressent notre thèse actuelle que d'une*

manière assez indirecte. Nous prenons l'homme terrestre, au point d'évolution où la vague de la vie l'a porté sur notre planète; et nous recherchons jusqu'où sa malice peut induire en complicité la Nature élémentaire, dont les lois fatales sont indifférentes à servir la perversité, comme à seconder le bon vouloir, des êtres habiles à mettre en œuvre cesdites lois, vers un but d'égoïsme à satisfaire ou de bien général à accomplir.

Au contraire, notre troisième Septaine (Le Problème du Mal) *comporte un tout autre cadre. Voyez comme s'élargit le domaine qu'il doit embrasser : l'horizon mystique recule au levant, d'une part, jusqu'à l'engendrement de l'Éternelle Nature* (1), *à la promulgation du Décret fondamental antérieur à la chute adamique; — au couchant, d'autre part, il se prolonge jusqu'à la consommation des siècles et la réintégration des sous-multiples dans l'Unité; jusqu'à l'apothéose d'Adam au giron du Verbe éternel!*

Quelques développements que requière l'élucidation de ces arcanes, étrangers d'ailleurs à l'objet du présent tome, il va bien falloir en toucher un mot dès cette heure; car il nous serait impossible de répondre, même sommairement, à cette question — qu'est-ce au juste que la Nature? — sans préciser, en quelques traits fermes et brefs, l'histoire de la chute, conçue non plus dans les termes d'une fable cosmogonique, mais dans l'esprit de la Synthèse ésotérique et traditionnelle.

En dehors même de la question du naturel et du surnaturel que notre silence en ces matières laisserait pen-

(1) *(Bœhme).*

*dante, cet empiètement forcé sur le programme du Livre III présente encore l'avantage de jeter un clair sur l'*origine de l'astral, *qui, sans cela, fût demeurée fort obscure. Du même coup, la digression qu'on va lire nous permettra de mettre en lumière une divergence fondamentale entre les écoles théosophiques d'Orient et d'Occident, — divergence dont il semble d'autant plus urgent de bien fixer les termes, qu'elle a été moins sentie jusqu'à ce jour. L'a-t-on seulement signalée avant nous? Espérons en tout cas que le Public saura apprécier l'importance d'une distinction qui nous paraît essentielle.*

En effet, si nous interrogeons les différentes sources de l'enseignement occulte, nous voici en présence de deux courants très distincts, de traditions pour ainsi dire contradictoires (1).

Le premier courant (qui est celui de l'ésotérisme mosaïque, interprété par Fabre d'Olivet, et, en général, celui de la doctrine secrète en occident : soit qu'on s'en tienne à la tradition kabbalistique pure, ou qu'on suive celle des mystiques, depuis Alexandrie jusqu'à nos jours, en passant par la Gnose, les Templiers, les Rose ✝ Croix, Paracelse, Fludd et Crollius, puis l'École des voyants : Bœhme, Gichtel, Leade, Martinès, Dutoit-Mambrini, Saint-Martin et Molitor, etc...), — le premier courant nous amène tout droit à la conception d'un absolu de Vie

(1) *Contradictoires, quant au point de départ de leur Cosmogonie, voulons-nous dire ; nullement quant à l'enseignement des grandes lois de la Nature* actuelle. *Sur ce point, il y a le plus souvent parfait accord entre les deux Écoles.*



éternelle et de Nature-essence, dont la Nature sensible et contingente, dont l'Univers matériel et concret ne seraient qu'un produit en mode de déviation éventuelle, un accident *passager.*

Conçue antérieurement à la déchéance, l'Éternelle Nature, épouse féconde de Dieu (qu'elle manifeste en mettant au jour son Logos), constituerait cette sphère de l'Unité divine (le Plérôme de Valentin) où se meuvent harmonieusement tous les êtres intra-émanés, dont la synthèse est Adam Kadmon (1), *alias le Verbe. Le Verbe — engendré de l'indissoluble union de l'Esprit pur et de l'Ame vivante universelle, ou, si l'on préfère, du Dieu mâle et de la Nature féminine ; — le Verbe, idéal Macrocosme, qu'à ce point de vue nous appellerions encore* Adam-Ælohim (2), *par opposition à l'un*

(1) אדם קדמון.

(2) אדם אלהים. *Mais le nom véritable du Verbe éternel est* Ihôah Ælohim יהוה אלהים *(Voy. la note que nous avons publiée dans un autre ouvrage :* Au Seuil du Mystère, *pages* 112-114).

Cette inexplicable identité de l'Homme conçu dans son essence universelle, et de Dieu même en tant que manifesté par son Verbe, — constitue le Grand Arcane kabbalistique.

« Ce qu'est Adam dans son essence universelle, ne peut pas être exprimé sans une instruction préalable, attendu que la civilisation européenne n'étant pas, à beaucoup près, aussi avancée que l'avait été celle d'Asie et d'Afrique avant Moïse, elle n'a pas encore acquis les mêmes pensées universelles, et manque par conséquent de termes pour les exprimer, a)... Ce qu'est Adam dans son essence particulière, peut être exprimé ; quoique cette idée, particularisée dans la pensée de Moïse, se présente encore pour nous sous une forme universelle. Adam est ce que j'ai appelé le Règne hominal, ce qu'on appelait improprement le genre humain ; c'est l'Homme conçu abstractivement : c'est-à-dire la masse générale de tous les hommes qui composent, ont composé, ou composeront l'humanité ; qui jouissent, ont joui ou jouiront de la

de ses membres qu'on pourrait nommer Adam-Æloha (1).

Dans ce dernier, il faudrait voir l'auteur à la fois et la victime de l'accident dont nous parlions tout à l'heure.

Cet accident, d'où proviendrait-il? — De l'imprudence d'Adam, considéré (au sens le plus restreint), comme un Æloha consubstantiel au Verbe — Adam Ælohim — dont il serait en quelque manière à son origine un organe vivant.

Au lieu de vivre heureux dans la substance maternelle de la divine Nature et dans l'Unité du Verbe, — Adam, incité par Nahàsh נחש *(l'Égoïsme), veut connaître et saisir la Nature* en elle-même (*dans son essence radicale antérieure au divin baiser générateur de l'Être, dans ce que Bœhme appelle sa* racine ténébreuse: *en un mot, dans sa matrice avant la fécondation*). *S'emparer de cette essence occulte, antécédente à l'élémentisation lumineuse; de ce pivot de la vie possible qui voudrait être, mais qui n'est point: telle est l'ambition confuse d'Adam-Æloha. Il plonge éperdûment en ce barathre, y cherche lumière, vie autonome et toute-puissance; mais il n'y trouve que ténèbres angoisseuses* (2), *appétentes et tou-*

---

vie humaine; et cette masse ainsi conçue comme un seul être vit d'une vie propre, universelle, qui se particularise et se réfléchit dans les individus des deux sexes. Considéré sous ce dernier rapport, Adam est mâle et femelle, b). » (Caïn, *pages* 29-30).

Dans cette citation très remarquable de Fabre d'Olivet, il est d'abord question du Verbe, Ihôah Ælohim, ou Adam Kadmôn, ou Adam Ælohim *a); — puis d'un membre du Verbe, d'Adam-Ève, ou d'*Adam Æloha *b).*

(1) אדם אלוה.

(2) חשך Hosheck *de Moïse, enveloppant* תהום Thôm; — et en

jours déçues, tourment stérile, effort aveugle.... Il s'engloutit dans un néant avide d'être, qui pompe sa vie et dont il va devenir la larve incessamment dévorée (1).

Mais la Providence, intelligence supérieure de la Nature, a prévu cette lugubre possibilité : elle darde un rayon créateur dans l'abîme — c'est le Fiat *de Paracelse et de Bœhme* (2) *— et le remède, préparé en puissance de toute éternité, va passer en acte pour le salut d'Adam.*

Les Ténèbres du limbe anté-éternel (ce fonds primitif où vient s'élémentiser, en s'y réfléchissant, la Lumière

---

correspondance avec l'ésotérisme hellénique : *la* Grande Nuit *d'Orphée, nuit-mère, matrice de* Prothyrée, *(la Grande Déesse), avant que, fécondée du Grand Être, celle-ci n'engendre* Primigène, *le Logos universel, d'où émaneront tous les dieux par couples (Cf.* Hymnes orphiques).

(1) *Notons ici deux mystères des plus profonds :*

a. — Jamais la Racine ténébreuse *ne se serait produite au dehors, puisqu'elle est néant par elle-même, si Adam ne l'avait manifestée, en lui communiquant son être et en lui prêtant sa substance. Il l'a ainsi* réalisée en s'y abîmant, *d'où le* Mal, *produit de cette extériorisation; — le mal, qui n'était point destiné à paraître dans la Nature.*

b. — Ceci nous explique cette opinion, singulière en apparence, de Fabre d'Olivet commentant Moïse : « La vie d'Adam, qui s'avançait d'un cours majestueux et doux dans l'Éternité, s'arrêta tout à coup, et prit un mouvement rétrograde. Elle rentra donc dans la nuit d'où elle était sortie, et ce fut l'Espace ; elle recula dans l'Éternité, et ce fut le Temps... » *(V.* Caïn, *Remarques, page* 202).

(2) *C'est par suite d'une confusion assez grave, que ces grands hommes ont pu professer cette opinion. Le* Fiat lux, *c'est l'élémentisation lumineuse, la révélation de la Nature-essence, de la noire Déesse devenue l'Épouse divine, au premier regard de l'Époux. Le* Fiat *est donc antérieur à la chute. Ce qui a égaré Paracelse et Bœhme dans leur interprétation de ce verset mosaïque* (Genèse, *I*, 3), *c'est l'hypothèse d'une chute antérieure à celle d'Adam (la Chute angélique). Car, qu'il y ait eu, ou non, deux catastrophes successives, il est certain que Moïse n'en a connu ou admis qu'une, celle d'Adam-Ève, d'où découle toute manifestation sensible et tout ordre temporel.*

invisible de l'Esprit pur), ces Ténèbres sont tissues de trois Forces potentielles, concaténées en pile physiogénique : une force compressive *(mère de la densité), une force* expansive *(mère de la rarité), enfin une force* rotatoire, *produit de la lutte des deux premières (et mère du feu-principe). Ce triple dynamisme, base occulte de toute vie créaturelle, s'empare d'Adam-Ève : la force expansive, dilatant la substance d'Adam, donne* הבל *Abel,* l'Espace éthéré, *centrifuge ; la force compressive a donné* קין *Kaïn,* le Temps diviseur, *centripète. Car, devenu muable, Adam connaît le Temps ; devenu corporel, il va connaître l'Espace.*

Le Temps compacte en nébuleuses la substance éthérée de l'Espace ; Caïn accable Abel : d'où le monde matériel, qui s'organise sur la base de la troisième propriété de l'Abîme (la force rotatoire), laquelle engendre שת *Seth,* la répartition sidérale de la substance adamique dans l'Espace, au moyen du Temps.

Le Fiat *de Bœhme* (1), *ou le rayon dardé par la Providence a allumé la* Lumière astrale *dans l'abîme : les systèmes solaires s'organisent.... Désormais Adam se disséminera par sous-multiplication, au moyen du Temps, dans tous les mondes qui roulent à travers l'Étendue : jusqu'au jour de sa totale épuration et du retour à l'Unité, par intégration de l'Espace divisible, et rupture du moule du Temps diviseur.*

Telle est la substance de cet enseignement (2), *soit*

(1) *Voir la note précédente.*

(2) *Les différentes écoles que nous avons rangées sous la rubrique*

qu'on veuille, avec Bœhme et toute l'école mystique, imaginer deux chutes successives : celle de Lucifer-Æloha, englouti le premier aux ténèbres abyssales de la Nature-essence (avant l'illumination), et s'enveloppant — pour séduire Adam-Ève — dans נחש Nahàsh, *la 3e propriété de l'Abîme ; dans cette Rotation angoisseuse (produit des deux forces compressive et expansive), qui est la base latente de la double vie psychique et volitive de tous les êtres créés ; — soit qu'on suppose, avec Moïse interprété par Fabre d'Olivet, que* Nahàsh, *force impersonnelle, a suffi pour déterminer la chute d'Adam-Ève.*

Il importe d'ailleurs assez peu qu'antérieurement à la chute d'Adam, un autre Æloha, — un Adam avant la

---

générale de Doctrine Secrète en Occident, ont chacune, ou peu s'en faut, son langage propre ; et si le fond essentiel reste identique, les symboles et les vocabulaires varient à l'infini.

Dans notre exposé, nous adoptons le langage de l'École que nous croyons la plus savante, celle qui va de Moïse à Fabre d'Olivet, en passant par la Kabbale et par Bœhme.

Encore y a-t-il, au long de cette chaîne de transmission ésotérique, diverses opinions à sélecter et plusieurs dialectes à unifier.

Ces dénominations d'orientale *et* d'occidentale, *par rapport à la tradition occulte, ne présentent rien d'absolu ; elles nous sont dictées par les circonstances... Plusieurs écoles asiatiques et même hindoues peuvent enseigner une doctrine d'accord avec la nôtre, comme il se peut voir en Europe des ésotériciens partisans de l'éternité de l'Univers physique.*

Mais nous avons tenu à nous distinguer de certains occultistes, d'ailleurs instruits, à tendance matérialiste et même athée, qui se donnent pour les disciples et les seuls représentants de la Sagesse orientale. *La Société théosophique, fondée par eux à Madras, a rapidement propagé ses branches en Europe et en Amérique. C'est ce qui a décidé un grand nombre de Kabbalistes, d'Hermétistes, de Gnostiques, de Rose-Croix, de Martinistes et de Mystiques européens, dont les doctrines concordent sur tant de points essentiels, à lever l'étendard spiritualiste de la* Tradition occidentale.

lettre, nommé Lucifer — ait, ou non, rompu le premier l'équilibre céleste. Car, en admettant, avec l'École mystique, l'hypothèse des deux chutes successives de Lucifer et d'Adam, le premier entraînant l'autre : il n'en reste pas moins certain que Lucifer, tout au moins, a succombé par lui-même, et sans que nul Esprit malin provoquât sa défaillance. Donc l'intervention d'un tentateur conscient ne s'impose aucunement pour expliquer la chute. Qu'un tel être s'en soit ou non mêlé, c'est là une controverse d'un intérêt secondaire, et qui ne doit pas diviser des théosophes d'accord touchant le reste.

Si laconique que soit notre exposé, nous en avons assez dit pour caractériser le premier courant, celui de l'Occultisme occidental.

L'autre courant (qui est celui de l'Ésotérisme bouddhique, et, nous semble-t-il, de toutes les Écoles ioniennes) nous conduit à envisager l'Univers matériel comme une manifestation éternellement renouvelée de l'Univers archétype ; — la Chute, comme une figure simplement allégorique de la descente de l'Esprit dans la matière ; et la Rédemption, comme un emblême simplement mystique du mouvement évolutif inverse, qui sublime les formes progressives de l'Être vers une spiritualisation en quelque sorte mécanique. Si bien que l'Esprit, s'irradiant sans cesse pour descendre dans la matière ; et la matière, élaborée sans trêve en vue de la délivrance de l'Esprit captif, qui tend à remonter pour descendre encore, remonter, redescendre et ainsi de suite indéfiniment : l'Objectif concret ne peut plus être conçu comme un dé-

bordement glacé, mais tarissable, du Subjectif potentiel; car la Nature vivante (balancée en un perpétuel va-et-vient du pôle différenciation au pôle intégration, et vice-versâ) se réduit à un pur dynamisme: — *où le Bien et le Mal, étant nécessités, ne sont plus imputables à la conscience de l'être moral; — où Parabrahm, avec la même indifférence, envoie ses émanations peupler l'enfer de la matière différenciée, et réengloutit au non-être abyssal de sa douteuse essence les sous-multiples rendus à sa dévorante unité: ces êtres qui ont en vain langui, souffert, désespéré; puis lutté, et conquis d'assaut l'équivoque bonheur de Nirvânâ, pour le perdre encore* (1) *après un repos illusoire, et s'offrir derechef à la calamiteuse étreinte de l'indestructible Maïa, ogresse d'un éternel cauchemar, qui crée et dévore les apparences formelles sans pouvoir s'en rassasier jamais, et qui peuple intarissablement les royaumes de la vie dolente et de la mort, sans jamais parvenir tout à fait elle-même ni à vivre, ni à mourir.*

Il nous répugne, en Occident, de faire de l'univers une machine, de l'homme un esclave à la torture, et d'un Dieu inconscient l'auteur du Mal éternel! Conséquences

(1) *On nous objectera que les entités qui ont atteint Nirvânâ ne quitteront plus leur Ciel d'oisive béatitude, pour redescendre dans l'arène de la vie cosmique.*

Nous répliquerons que c'est un pur sophisme. Si, en effet, ces entités, pleinement réintégrées en l'Unité divine, se fondent en elle *à tout jamais, tout au moins participent-elles à la sous-multiplication incessante que subit et subira ladite Unité, sans qu'il soit possible d'entrevoir la guérison de cette incontinence morbide, non plus chronique, mais éternelle.*



extrêmes, qu'il n'est que trop facile de tirer des prémisses de la Synthèse hindoue (1) : car enfin, l'univers physique supposant l'existence du Mal, éterniser l'un, c'est éterniser l'autre.

Sur ce point-là, les sectes exotériques du Christianisme semblent elles-mêmes présenter une solution moins dommageable à l'homme et moins révoltante pour sa raison. En effet, si elles professent, à l'égard des pervers, le dogme absurde des peines éternelles, du moins promettent-elles justice aux justes, en enseignant la « fin du monde », c'est-à-dire, à tout prendre, le caractère accidentel et transitoire de ce monde physique, où le Mal sévit indistinctement sur les bons comme sur les méchants (2).

Le parallèle que nous avons esquissé entre les deux ésotérismes d'Occident et d'Orient suffit à en faire sentir le fort et le faible ; et il paraît presque superflu d'ajouter que nos ouvrages se réclament expressément du premier de ces deux courants occultes.

Que si nous remontons à l'origine de la digression qu'on

(1) Voir la note, page 24.

(2) *En ce moment, nous raisonnons dans l'esprit très étroit de ce même exotérisme, qui n'admet pas la grande loi de justice distributive présidant aux incarnations ; — loi que les hindous connaissent en revanche parfaitement et qu'ils enseignent sous le nom de* Karma. *Seulement ils ont le tort d'en exagérer la portée et d'en universaliser la norme inflexible. Rien n'est plus dangereux que cette extension d'une doctrine correcte en elle-même. Nous prendrons soin de préciser ailleurs les justes limites où il convient de la restreindre.*



vient de lire, il nous sera plus facile de donner un sens au mot nature.

Nous comprendrons mieux qu'on peut envisager la Nature sous deux aspects :

1° *La* Nature éternelle et céleste, *qui est l'*Éden supérieur, *le* royaume de l'Unité. *Les notions du Temps et de l'Espace y disparaissent dans le double concept de l'Éternel et de l'Infini. Les âmes qui y sont réintégrées cessent d'être sujettes aux alternatives de la mort et des renaissances ; car leur substance, tout à fait spiritualisée, n'offre plus de prise aux vagues rétrogrades du torrent des générations...*

2° *La* Nature temporelle et cosmique (1), *ou* de déchéance, *triple comme l'Univers dont elle est la loi. Elle se subdivise :* — 1° *en* Nature providentielle ou naturante, *qui est commune au Ciel et à la Terre; c'est par elle que la Nature temporelle se relie à l'Éternelle nature, que l'Univers aboutit à l'Eden et le Temps à l'Éternité;* 2° *en* Nature hominale, ou psychique et volitive, *intermédiaire* (2); — 3° *en* Nature fatidique ou naturée.

*Ceux qui voudraient quelques développements sur cette hiérarchie trinitaire, en trouveront d'admirables dans l'*Histoire philosophique *de Fabre d'Olivet, qui les a excellemment distinguées et magistralement décrites. Quant à nous, il convient de nous en tenir là. Nous n'avons*

---

(1) *La Nature temporelle est d'ailleurs contenue dans l'Éternelle Nature. L'immense Univers est comme une tache sur la blancheur de l'incommensurable Eden.*

(2) *Ainsi l'homme devient le centre et le moyen-terme de l'Univers qui est le produit de sa chute.*



voulu, pour l'instant, que prévenir un enchaînement de malentendus qui s'annonçaient à perte de vue, et souligner, — en précisant les différentes significations attribuables au mot Nature, — *ce qu'offre de ridicule et de chimérique celui de* Surnaturel.

Quant à nier les essences spirituelles, et même la possibilité de rapports entre les êtres de cet ordre et les âmes descendues dans la déchéance de la chair; quant à contester la claire-vue, *la* bilocation, *les* apports, *la* communication de pensée, *l'*envoûtement *à distance et tant d'autres phénomènes psycho-fluidiques et mystérieux à des titres divers, — nous n'y pensons pas. S'il nous prenait fantaisie d'y contredire au mépris de toute évidence, nous n'écririons pas de gros livres à dessein de les expliquer. Ce sont là des faits, que nous appellerons* prodiges, miracles *même, si l'on y tient.*

Il nous suffit d'avoir protesté contre l'interprétation irrationnelle et agnostique des exégètes qui veulent voir, dans tout phénomène de ce genre, une infraction aux lois de nature, une interruption arbitraire dans l'incessante filiation des causes et des effets ; — en un mot, la volonté actuelle de Dieu ou de ses anges, se substituant aux causes naturelles, pour produire sur la matière (exceptionnellement soustraite aux lois qui la régissent) une action immédiate, directe.

Voilà l'hypothèse absurde par excellence, et qui fait pendant (si j'ose dire) dans l'ordre des idées, au mot non moins absurde, examiné plus haut.

La Providence influe sans doute sur le monde physique,

*en suivant la chaîne d'or des intermédiaires naturels, tour à tour déterminés et déterminants. Mais d'abord, c'est une grave erreur que d'assimiler à Dieu la Providence, laquelle n'est autre, en dernière analyse, que l'*Intelligence de la Nature : *nous espérons le rendre évident par la suite. Au surplus, cette faculté supérieure du vivant Macrocosme, la Providence, agit* en mode physiologique, (*ni plus ni moins que la faculté correspondante chez un homme de chair et d'os : chez un écrivain, par exemple, saisissant la plume à l'instigation de son intelligence, qui, d'accord avec sa volonté, va lui dicter quelque note*). *Jamais la Providence ne bouleverse, ou même n'entrave dans leur mécanisme les grandes lois primordialement établies, comme des témoins à jamais incorruptibles de l'Éternelle Sagesse.*

Que si Dieu pouvait troubler l'harmonie de ces immuables lois, il en ferait de faux témoins, et, s'infligeant à lui-même un démenti solennel, il sèmerait la confusion, non pas seulement dans l'Univers sensible, mais encore et surtout dans les mondes moral et intelligible. L'inaccessible sphère des principes en serait elle-même ébranlée.

Ce qui ne se peut. — Un figuier qui soudain produirait des noix ne serait plus un figuier : de même un principe, coërcible au point d'engendrer, sous la pression d'une Puissance quelconque, des résultats contraires à ceux qu'il fournissait dans sa libre expansion, ne serait plus un principe. — Nous irons plus loin. L'ensemble des lois universelles (issues des mutuelles relations des Principes, tendant à se manifester en potentialités, puis en actes), l'ensemble des lois est comme un prodigieux engrenage, rigoureusement un dans sa raison d'être ; un mécanisme

où chaque pièce commande toutes les autres, et reçoit en retour, par une sorte d'action collective et réciproque, les vertus de l'Unité-principe. Cette réversibilité des plus diverses fonctions s'observe dans tout système cohésif et réductible à une rigoureuse synthèse.

Nous l'avons dit : l'idée d'un Principe susceptible d'altération dans son entité ou de variation dans ses conséquences est une idée radicalement fausse, en ce qu'elle implique, dans les termes même où elle se formule, une évidente contradiction (1). *Mais en admettant pour un peu cette instabilité possible, telle est la vertu solidaire des premiers principes, que la moindre altération de l'un d'eux aurait son contre-coup dans l'univers intelligible tout entier : de là, le Chaos, se propageant au long de la chaîne de causalité, romprait d'emblée l'équilibre du Ciel et de la Terre; ce serait la fin du monde, telle que, vers l'an mil, les populations terrifiées se la figuraient imminente.*

La cause occulte en gît dans la nature de Dieu lui-même, qui étant l'Absolu-conscient — Wronski dirait l'Absolu-raison — ne se conçoit susceptible ni d'une erreur, ni d'une hésitation, ni d'une variation quelconque dans ses volontés. Les lois préfixes sont l'œuvre de sa Sagesse; la Providence en règle l'emploi. Si Dieu violait une des lois qu'il a fondées dans le principe (Be-rœshith ב־ראשית*), il se nierait lui-même : car il manifesterait la mutation de l'immuable, l'imprévoyance de l'omni-*

(1) *Tout principe est simple, radicalement un ; or un changement d'état suppose le binaire.*



scient, les hésitations de la suprême Pensée, les tergiversations du Verbe absolu.

III

Nul ne s'est mépris sans doute sur la valeur des quelques axiomes énoncés dans la section II de cet avant-propos; *leur portée est incalculable ; elle embrasse et domine tout cet ouvrage.*

Il convenait de les inscrire en tête de notre deuxième Septaine, *au point précis où s'ouvre l'enseignement dogmatique de Haute Doctrine, après l'exposé pur et simple des faits qui intéressent notre sujet* (première Septaine : LE TEMPLE DE SATAN).

Bien plus, (au risque d'anticiper formellement sur les matières du présent tome), il semble utile de courir, d'ores et déjà, au-devant des objections probables.

A ces deux axiomes : — Le Surnaturel n'est point; — l'Être absolu n'est susceptible ni d'hésitations ni de remords, — *on opposera le récit du Déluge, d'une part, tel que le donnent les traductions officielles de la Bible ; et de l'autre, ce fameux verset de la Vulgate, où chacun peut lire que le Seigneur* se repentit *d'avoir créé l'homme ici-bas. Or Moïse étant, pour les fidèles, l'infaillible porte-parole de l'Esprit-Saint, et pour les adeptes de l'Ésotérisme occidental une de leurs plus imposantes autorités, de telles objections paraissent assez graves pour requérir de notre part une réponse immédiate.*

Puissions-nous, sans être taxé de suffisance, affirmer

ici que rien n'est plus facile au monde que de réduire à néant ces spécieuses difficultés. Prions le Lecteur d'être arbitre.

1° Le Déluge. — *Que notre planète ait été ravagée à plusieurs reprises par des déluges formidables, encore que partiels, c'est ce que l'Occultisme ne conteste pas plus que la science universitaire. Sachant même ce qu'ignore celle-ci, les causes géologiques* (1) *et métaphysiques* (2) *de pareils cataclysmes, il a pu formuler l'inflexible loi de leur retour périodique, déterminable à date fixe. — Quant à travestir, comme la Vulgate, le* déluge universel *en événement historique du cycle présent, c'est une autre affaire. Le fait est très contestable et généralement contesté. Quoi qu'il en soit de ce point de controverse, qu'il n'y a pas lieu de débattre ici, il demeure constant que Moïse admet en principe la possibilité d'un déluge universel* (3). *C'est assez pour qu'il soit*

---

(1) *Voy. nommément Delormel,* La Grande Période, *Paris,* 1789, *in*-8.

(2) *Voy. Fabre d'Olivet,* Langue hébr. restit., *(t. II, p.* 174-257); Hist. philos., *(t. II, p.* 188-194).

(3) *Ce qu'il importe de n'oublier jamais, c'est l'erreur grossière de ceux qui veulent voir dans la Genèse, suivant l'opinion malheureusement accréditée, les Annales du peuple juif à l'époque patriarcale. Le Sepher de Moïse est, non pas le récit d'une série de faits historiques, accomplis dans le passé, mais le Livre transcendantal des principes cosmogoniques et androgoniques : principes dont les adaptations se sont produites, se produisent ou se produiront dans le temps et l'espace.*

*Nous jugeons utile de transcrire à cette heure quelques lignes de l'*Histoire philosophique du genre humain, *où Fabre d'Olivet, par une double définition des plus précises, prévient toute éventualité de confusion et jusqu'à la possibilité d'un malentendu.*

«... Il est deux espèces de déluges, qu'on ne doit pas confondre ensemble : le Déluge universel; celui dont parle Moïse sous le nom de

permis de raisonner sur le fait réputé possible, comme sur un fait accompli. Ainsi allons-nous faire.

Le Déluge, comme tous les cataclysmes généraux ou partiels, est un effet rigoureusement logique des causes naturelles ; il ne se réalise en acte qu'en suivant la filière hiérarchique des causes mues et motrices.

Le Verbe de Dieu, pour s'accomplir, peut providentiellement (1) *influer sur les lois secondaires, sans les altérer dans leur essence.*

Soit donnée une roue entée sur un axe mobile ; cette roue tourne à dextre. Si nous la faisons tourner à sénestre, nous aurons modifié le sens de sa rotation, sans altérer sa nature intime, qui est de tourner. Sa fonction n'est nullement corrompue, pour inversée qu'elle soit (2).

Maboul; *celui que les Brahmes connaissent sous le nom de* Dina-pralayam, *est une crise de la Nature qui met un terme à son action ; c'est une reprise en dissolution absolue des êtres créés... Moïse en parle comme d'une funeste possibilité... La description de ce déluge, la connaissance de ses causes et de ses effets, appartiennent à la cosmogonie... Les déluges de la seconde espèce sont ceux qui n'occasionnent qu'une interruption dans la marche générale des choses, par des inondations partielles, plus ou moins considérables. Parmi ces cataclysmes, on peut considérer celui qui détruisit l'Atlantide comme un des plus terribles, puisqu'il submergea un hémisphère tout entier et fit passer sur l'autre un torrent dévastateur qui le ravagea.* » (Hist. philos., *tome II, p.* 191-192, *passim).*

(1) *Voir ce que nous disons* (*page* 30) *sur le rôle physiologique de la Providence, cette intelligence de la Nature.*

(2) *Nous ne nous dissimulons point l'imperfection ni même le ridicule de rapprochements pareils : du particulier à l'universel, comme du nombre à l'unité, toute comparaison est inévitablement, ou défectueuse, ou du moins mesquine; et pourtant les analogies du sensible sont seules aptes à rendre* à notre raison *un compte indirect des vérités intelligibles. Résignons-nous donc à l'insuffisance du rapprochement, et le reprenons.*

En fabriquant cette roue muable dans les deux sens, nous nous étions réservé d'en intervertir à notre caprice la rotation, de droite à gauche, ou de gauche à droite. — Ainsi (pour user d'un langage exotérique jusqu'à la trivialité), Dieu s'était réservé de dilater à son gré, ou de condenser les eaux. — Comment?

Nous touchons à l'un des arcanes de l'initiation mosaïque, et ceux-là seuls en auront l'intelligence pleine et entière, qui savent ce qu'il faut entendre par le fameux Roûach Ælohim רוח אלהים, *qui*, dans le Principe בראשית, se mouvait en puissance de fécondité מרחפת sur la face des doubles-eaux על פני המים.

Par son essence, ce Roûach Ælohim *se rattache au* Roûach Hakkadôsch רוח הקדוש, l'Esprit Saint, *dont il est la manifestation première, édénale. En substance et dans l'univers, il constitue ce mystérieux agent que les hindous nomment* Akasa (*le fluide pur*), *lorsqu'une force intelligente le dirige; mais qui, abandonné à la fatalité de son mouvement propre, devient le cyclone de* Nahàsh נחש, *ou du serpent de la Genèse — en un mot, la Lumière astrale. Dans l'un et l'autre cas, il a été appelé l'âme du monde, comme on le verra plus avant. Il est le suprême facteur de l'équilibre élémentaire,* Æmesh אמש, *et le glaive du jugement ou de l'équilibre moral,* Hocq חק (1). *Comme principe de la manifestation sensible, Moïse le fait couler à la région d'Eden sous le nom de* Phishôn פישון, *le fleuve producteur de la création objective ou* physique (2); *comme expansion de la Faculté*

(1) *Voy. le* Sepher Ietzirah, *traduit par Papus (Chap. II et III).*

(2) Gihôn, Hiddekel *et* Phrath, *les trois autres fleuves symboliques*

plastique génératrice, et spécialement comme Puissance universelle d'individualisation vitale, ce théocrate le désigne sous l'emblème de la colombe de Noé, Iônah יונה (1). *Voilà ce que nous pouvons dire.*

Mais le détail de ces spécifications nous entraînerait trop loin. Le problème du déluge doit seul nous occuper, à cette heure. Tenons-nous-en, quant au reste, à des généralités.

Tous les termes ci-dessus énoncés, et d'autres encore qui seront ultérieurement définis, expriment la filiation occulte émanée de Rouâch Hakkadôsch, *l'Esprit Saint; soit une hiérarchie de Principes et de Puissances, hiérarchie qui pour nous, sous-multiples déchus d'Adam, vient aboutir dans le monde astral, ou des fluides hyperphysiques. Déjà,* Au Seuil du Mystère, *nous avons éclairci, d'après la tradition constante des Maîtres de la Sagesse, la triple nature de l'universel fluide, selon qu'il est considéré dans son mouvement d'expansion,* Aôd אוד, *dans son mouvement de restriction,* Aôb אוב, *ou dans le cycle intégral de son double mouvement, ascendant et descendant,* Aôr אור (2). — *Si nous observons à cette heure que les eaux ont toujours passé, dans les sanctuaires de l'ancien monde, pour l'hiéroglyphe matériel du principe passif et restrictif* (3), *nous ne serons pas surpris d'ap-*

---

du paradis terrestre, expriment également diverses modifications de l'Agent astral.

(1) *Voy.* Langue hébr. rest. *(t. II, p.* 230).

(2) *La plupart des occultistes écrivent* Aoûr אוּר. — *Avec Fabre d'Olivet, nous trouvons plus précis de distinguer* le feu (Aoûr) *de la lumière* (Aôr).

(3) *Le feu, par contre, était l'emblème du principe d'activité expansive.*

prendre que ces eaux, dans leur état normal, sont comprimées, condensées et comme enchaînées (1) *par une force victorieusement compressive, astringente et liante* (2). *Ce nœud statique venant à se dissoudre, il s'ensuit que les eaux obéissent, dans la mesure de leur prodigieuse élasticité, à l'agent universel de fécondité et d'expansion qui dynamise et distend toutes choses, selon la multiplication quaterne propre au monde élémentaire. — Ce dernier agent, très voisin d'*Iônah, *était bien connu des anciens Sages : ils lui avaient assigné pour emblème la* pierre cubique, *qui devient, au quatrième feuillet du Tarot, le trône où siègera l'Empereur mystérieux, le* Rhawôn *de Thoth et le* Moloch מלך *des Phéniciens (substantif qui, par une simple mutation des voyelles latentes, donne en hébreu le mot* Melech, *qui veut dire Roi*).

Au retrait de l'agent compressif qui neutralisait la force d'expansion, l'eau se dilate donc avec une extrême violence : c'est ce que Fabre d'Olivet traduit par la grande intumescence את־המבול (3) ; *c'est ce que Moïse lui-*

---

(1) *Se rappeler la chaîne symbolique que Xerxès (dit la légende traditionnelle) fit jeter dans l'archipel indien, pour enchaîner la tempête.... Voir* le Crocodile, poème épiquo-magique, par un amateur de choses cachées *(Claude de Saint-Martin). Paris, an VIII de la République, 1 vol. in-8 (p. 13-14).*

(2) *Hereb* ערב.

(3) *L'adepte Saint-Martin a écrit d'étonnantes pages sur le déluge, qu'il traite en fait accompli. Il n'a garde de soutenir qu'une pluie tomba, assez abondante pour inonder toute la terre : version ridicule et contre laquelle s'insurgent à l'envi le simple bon sens et le texte même du Sepher.*

« ... *Le mot hébreu* ארבת *arubboth, quoique signifiant* cataractes,

même veut faire entendre plus au clair, quand il dit : Et furent ouvertes toutes les sources de l'Abîme potentiel (1),

נבקעו כל־מעינת תהום :

Ainsi le Déluge s'opère par un phénomène d'ordre naturel, — le retrait d'une force constrictive du Cosmos, et cause permanente de l'affaissement des eaux. Entravée à point nommé dans sa fonction condensatrice, cette Force abandonne les masses liquides à la merci d'une force opposée, indéfiniment multiplicatrice et dilatante.

Ce retrait décisif, qui en reste le provocateur immédiat ? — Là encore, Dieu n'opère que par les principes préétablis ; la liberté humaine est l'un de ces principes. Ainsi que Fabre d'Olivet le laisse entendre à merveille, ce n'est pas le Verbe de la divine Volonté qui spontanément délie les sources de l'Abîme : Iod-hévê cède à l'effort de l'Adam terrestre qui se débattait contre Lui ; il le laisse choir du poids de son lourd destin ; voilà tout. L'hominalité luttait à outrance pour se rendre indépendante de son Principe céleste ; le Créateur cède à regret ; il s'éloigne, alors qu'on voulait s'éloigner de sa face ; il

---

selon la lettre, n'est-il pas un dérivé du verbe רבב *rabab ou* רבה *raba, qui veut dire,* il a été multiplié ? *Alors le texte présente l'idée naturelle d'une action plus étendue dans l'Agent qui produit l'eau, et nullement celle du simple écoulement d'une eau auparavant existante...* » (Saint-Martin, Tableau naturel, *Édimbourg (Lyon),* 1782, 2 *vol. in-8, p.* 32 *du second tome).*

Dans ce même ouvrage, Saint-Martin expose encore comme quoi le déluge est la conséquence naturelle et fatale de la corruption adamique, et non point une punition divine, au sens coutumier du mot. Il laisse également entendre pourquoi le cataclysme, évoqué par la dépravation des hommes, a choisi l'eau comme instrument dévastateur.

(1) Langue hébr. rest., *tome II, p.* 202 et 333.

affranchit qui tentait de s'affranchir. Toute négative, la condamnation qu'il prononce se réduit à un acquiescement tacite.

L'homme, abandonné au tourbillon de sa corruption croissante, a fait, sans le savoir, un pacte avec la Mort : il appartient, dès lors, à la fatalité du suicide. Il appelle le cataclysme ; il l'évoque en une langue à soi-même inconnue... Malheureux, il ignore que le Cataclysme va venir. — Fabre d'Olivet est formel sur ce point : « la véritable pensée de Moïse est que l'Être des Êtres ne détruit la terre qu'en l'abandonnant à la dégradation, à la corruption qui est son propre ouvrage : pensée déjà renfermée dans le renoncement dont il est question au verset 6. » (Chap. VI) (1).

2° *C'est ce* Renoncement *que nous avons précisément choisi, comme deuxième exemple des objections qui pourraient nous être faites.*

Ici, nous aurons recours encore à Fabre d'Olivet, dont les explications doctrinales, souvent bien sommaires, ont pour elles d'être toujours d'une netteté et d'une correction parfaites. Les notes qui criblent sa traduction du texte hébreu de Moïse répugnent aux commentaires proprement dits ; elles portent de préférence sur l'analyse grammaticale et hiéroglyphique, — recherches qu'un vocabulaire radical, placé à la suite de son admirable grammaire, permet de pousser assez loin... Penseur et savant dont l'érudition prodigieuse ne le cède qu'à une modestie et une conscience d'un autre âge, Fabre d'Olivet a su pénétrer

(1) Lang. hébr. rest., *tome II, p.* 190.



fort avant dans la crypte des sanctuaires écroulés (1), *jusqu'au tabernacle des plus mystérieux arcanes. Maintes fois l'occasion nous sera fournie de recourir à ses lumières ; aussi avons-nous eu à cœur de le saluer ici, comme une autorité de premier ordre.*

Fermons cette parenthèse, pour retourner à notre controverse.

La première objection supposée aurait eu pour but d'invalider nos principes, en opposant à notre dénégation formelle un exemple évident des grandes lois naturelles violées. Le Déluge, en effet, tel qu'assez communément on se le représente, constituerait un cas d'impossibilité physique ; mais nous croyons avoir montré, d'une sorte assez concluante, que, dans la production de ce phénomène exceptionnel, rien n'autorise à voir une action directe de la Volonté divine sur l'univers sensible, mais un effet nécessaire des causes naturelles, agissant, il est vrai, sous l'impulsion de la Providence, sans que les lois premières en souffrent nulle atteinte.

C'est à la conception d'un Dieu invariable dans ses desseins, exempt de toutes passions, incapable de tout remords, que s'attaquerait la seconde objection élue pour exemple. Ici, comme tout à l'heure, les apparences militent contre nous : et le texte sacré, tel que le traduit Saint Jérôme, *légitimerait sans conteste l'idée d'un Dieu grossièrement anthropomorphe. Mais il faut voir quels mots*

(1) *Pour plus de détails sur l'œuvre de Fabre d'Olivet, consulter le beau travail de Papus :* Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre *(Paris,* 1888, *plaquette grand in*-8.). *Voir aussi la troisième édition de notre livre :* Au seuil du Mystère *(Paris,* 1890, *in*-8), *p.* 69-72.



hébraïques le fougueux Père de l'Église rend par : « pænituit Eum quod hominem fecisset in terrâ : *Il (Iod-hévê) se repentit d'avoir créé l'homme sur la terre.* »

Nette est cette traduction, mais le texte authentique de Moïse ne l'est pas moins, et malheureusement il ne dit rien de tout cela :

וינחם יהוה כי־עשה את־האדם בארץ:

c'est-à-dire, mot à mot (1), *selon le savant d'Olivet :* — « Et il renonça entièrement (*il se reposa du soin*) IHOAH, à cause de quoi il avait créé l'ipséité d'Adam (*l'homme universel*) en la terre. » *Ou, en bon français* (2) : « Et Ihôah renonça entièrement au soin conservateur qu'il donnait à l'existence de ce même Adam, sur la terre. »

L'analyse radicale du mot Innachem ינחם *prouve en effet qu'il ne peut signifier* se repentir *qu'en un sens absolument détourné, pour ne pas dire bâtard, — contre lequel protestent à l'envi le contexte de Moïse et l'opinion très philosophique et très haute des initiés de Mitzraïm et d'Israël, touchant l'Être-des-êtres : « le verbe* נוה, *généralisé par le signe collectif* ם, *signifie proprement* renoncer entièrement, cesser tout à fait, se désister, déposer un soin, abandonner une action, un sentiment... *Dieu ne* se repent *pas, comme le dit Saint Jérôme ; mais il* renonce, *il* délaisse ; *tout au plus, il* s'irrite (3). »

Si Fabre d'Olivet eût poursuivi la restitution raisonnée

(1) Lang. hébr. rest., *t. II, p.* 183.
(2) Lang. hébr. restit., *t. II, p.* 330.
(3) Lang. hébr. restit., *t. II, p.* 185-186.
Dans la construction de cette dernière phrase, Fabre d'Olivet a, selon nous, le tort de laisser prise à un malentendu. Sa pensée — c'est



de la Genèse au delà du dixième chapitre, on se demande de quelle encre il aurait bafoué les interprètes à coup sûr plus mystificateurs que naïfs, qui, lors de l'incendie des cinq villes immondes (1), *métamorphosent à la lettre la femme de Lot en une statue de sel ! Il faut être bien généreux, vraiment, pour prêter à Moïse ces géniales trouvailles ; mais alors qu'on jouit d'une aussi féconde imagination, se dérober de la sorte à la gloire de ses découvertes, voilà pécher par excès de modestie.*

C'est d'un saisissement d'épouvante, mortel ou non (2),

---

du moins notre conviction — n'est pas que l'Être des êtres soit sujet à s'irriter; *mais bien que le verbe* נחם *pourrait à la rigueur, dans tel autre cas, revêtir cette extrême signification. La suite de la note le prouve bien; d'Olivet poursuit en ces termes :* « Ce dernier sens *(s'irriter)* qui est le plus fort qu'on puisse donner au verbe נחם, *a été généralement suivi par les écrivains hébreux postérieurs à Moyse. Etc...* »

(1) *Là, comme partout dans la Genèse, l'intérêt se concentre sur l'intelligence des significations comparative ou symbolique, et superlative ou hiéroglyphique. Le sens direct ou positif du récit a trait à l'embrasement et à l'effondrement d'une vallée entière, qui recouvrait de véritables lacs de naphte et de matières bitumineuses. Le* feu du Ciel *(la foudre), communiquant l'incendie à ces formidables réservoirs de liquides inflammables ou explosifs, toute la vallée s'effondra dans de souterraines anfractuosités; le gouffre enfin fut noyé par une voie d'eau que l'explosion avait ouverte, et le lac asphaltite ou mer morte recouvrit de son morne niveau les ruines de Sodome et de Gomorrhe.*

La signification littérale semble, on le voit, d'assez mince conséquence. — Ce n'est pas toutefois une raison suffisante pour autoriser le traducteur à enluminer sa version d'un merveilleux aussi grotesque.

(2) *Saisissement mortel sans doute, puisqu'au désert les filles de Lot eurent peu après fantaisie d'enivrer le vieillard, puis de dormir à tour de rôle avec lui, afin de « susciter de la semence de leur père » ; petite escapade que ces demoiselles ne se fussent pas vraisemblablement permise, sous l'œil vigilant de Madame leur mère. — Dieu ! la belle chose qu'un livre dicté par l'Esprit-Saint, lorsque les hommes s'avisent de l'interpréter suivant la lettre !...*

— *qu'il s'agit dans ce verset* (Genèse, XIX, 26) :

ותבט אשתו מאחריו ותהי נציב מלח:

que les Bibles vulgaires rendent toutes à peu près comme suit : « La femme de Lot regarda derrière elle, et elle fut changée en une statue de sel. (*Traduction Le Maistre de Sacy*). »

Par une métaphore aussi hardie qu'expressive, nous disons volontiers : pétrifié de stupeur *ou* glacé de crainte. *Même il nous advient d'écrire, sans spécifier davantage :* il ne bougeait plus... un vrai marbre ! *ou encore :* il resta pétrifié sur place ; *ou même, à la rigueur :* cette pétrifiante nouvelle en fit une statue. *Coutumières en français jusqu'à la banalité, de pareilles figures sont-elles jamais prises au pied de la lettre ?... Cependant, il ne faut désespérer de rien : quand notre idiôme sera passé à l'état de langue morte, les traducteurs à venir de nos livres d'aujourd'hui, s'ils ont un faible pour les récits merveilleux, pourront s'offrir à des milliers d'exemplaires la réédition du miracle de la statue de sel ; à de légères variantes près, du moins : car ce sera de statues de pierre, de marbre ou de glace que parleront nos vieux textes français, dociles à l'art évocateur de cette docte et infaillible exégèse.*

Ce rapprochement s'impose à tel point, que, voulu ou non, l'aveuglement des interprètes de Moïse reste incompréhensible....

Au demeurant, pourquoi ne pas semer l'absurde à pleines mains ? Le doigt de Dieu n'est-il pas là pour légitimer l'impossible, au gré des simples, et l'expliquer définitive-

ment, en le proclamant à jamais inexplicable? Ce verset demeure fermé à ton entendement, cher commentateur de la Bible. Qu'à si peu ne tienne! Vite un petit miracle, et tout deviendra clair. Et béni soit-il, n'est-ce pas, ce Deus ex machinâ *qui descend du Ciel à point nommé, pour la pleine satisfaction des esprits les plus difficiles à satisfaire!*

Le Miracle! au détour de toutes les pages de glose religieuse, nous le retrouvons, invariablement revêtu de cette signification hybride et agnostique, si révoltante pour le bon sens, et si contraire à l'idée que les adeptes d'Egypte et de Chaldée s'étaient faite des phénomènes mystérieux, théurgiques ou magiques.

Qu'était-ce qu'un prodige (1), *aux yeux de ces sages du monde antique? — Un effet naturel, dont la cause nous échappe; un phénomène imprévu, qui ne viole en apparence une loi bien vérifiée, que pour obéir à une autre loi moins connue, d'un ordre supérieur et plus général.*

IV

Les sciences naturelles nous fournissent de ces exemples à foison.

---

(1) *Nous employons indifféremment ici deux vocables qu'une nuance distingue :* Prodige *et* Miracle.

Le Prodige *est laïque : Cagliostro faisait des prodiges.*

Le Miracle *affecte un caractère religieux et plus grave : Jésus-Christ faisait des miracles.*

Quant au mot Prestige, *il s'applique de préférence aux tours de passe-passe, aux trompe-l'œil de pure adresse manuelle. Cependant* Prestige *s'emploie aussi comme synonyme de* Prodige, *mais toujours en mauvaise part.*

Lecteur ami, pour peu que tu sois chimiste à tes heures de loisir, tu n'ignores pas le principe qui trouve au laboratoire une si fréquente application; nous voulons parler de la loi de double décomposition des sels : lorsque l'acide de l'un peut former avec la base de l'autre une combinaison insoluble ou très peu soluble, il se produit, à l'instant même du contact (1), *un échange réciproque.*

Soient mélangées deux solutions filtrées, l'une d'acétate de plomb, l'autre de chromate de potasse. L'échange est immédiat : abandonnant la potasse, l'acide chromique se combine avec l'oxyde de plomb, pour former un chromate insoluble, qui se précipite instantanément, sous l'aspect d'une poudre jaune. — D'autre part, l'acide acétique, saturant la potasse, engendre un sel hygroscopique, et qui reste en dissolution dans la liqueur. Soit, selon le système des équivalents (2) :

$$PbO,C^4H^3O^3 + KO,CrO^3 = PbO,CrO^3 + KO,C^4H^3O^3.$$

Jusqu'ici, nulle difficulté. — Mêlons cette fois une solution d'iodure de potassium à une autre de cyanure de mercure : l'iode, formant avec le mercure un protoiodure presque insoluble, il s'ensuit qu'aux termes de la loi ci-dessus énoncée, l'échange se devrait faire aussitôt. — Il n'en est rien : au lieu du précipité rouge éclatant que nous

(1) *Il s'agit, bien entendu, de deux sels en dissolution dans l'eau ; car ce n'est qu'à la faveur d'un véhicule liquide, ou d'une trituration fort intime, que deux sels susceptibles de double décomposition peuvent se pénétrer moléculairement, en sorte que l'échange soit complet et non partiel.*

(2) *La notation atomique ne nous étant pas familière, nous avons recours à celle des équivalents. Nous réduisons d'ailleurs les formules à leur plus simple expression.*



attendions, une cristallisation spontanée, incolore, se forme sous nos yeux dans toute la masse du liquide, et dépose lentement au fond du vase ses paillettes nacrées et légères.

Une loi supérieure est intervenue : celle de la formation des sels doubles ; loi d'une application moins fréquente, et dont l'examen, d'ailleurs hors de propos, nous entraînerait trop avant dans des digressions abstraites.

Bref, l'échange ne se fait pas ; les deux sels se combinent pour n'en plus former qu'un seul : le cyanhydrargyrate d'iodure de potassium :

$$KI + HgC^2Az = KI,HgC^2Az.$$

Dans ce sel double, le cyanure de mercure joue le rôle d'acide complexe et l'iodure de potassium celui de base composée. Et il faut une goutte d'un acide quelconque — l'acide azotique, par exemple — pour rompre la cohésion chimique du sel double, et refouler (si l'on peut dire) les deux sels primitivement mélangés, dans la sphère d'action de la loi du double échange :

$$KI,HgC^2Az + AzO^5,HO = KO,AzO^5 + HgI + HC^2Az.$$

Subitement oxydé, le potassium de l'iodure s'unit à l'acide azotique, avec lequel il a le plus d'affinité : l'iode, libre dès lors, attaque le mercure, pour former avec lui l'iodure écarlate qui se précipite au fond de l'éprouvette. Enfin l'odeur d'amandes amères qui se développe est due à la production de l'acide prussique, engendré par l'union du cyanogène avec l'hydrogène contenu dans l'eau d'hydratation de l'acide azotique, laquelle eau a déjà cédé son oxygène au potassium naissant, dont cet acide s'est emparé.

Cet exemple est significatif : pour qui ne connaîtrait pas la formation des sels complexes, l'expérience ci-dessus paraîtrait une stupéfiante anomalie, une violation vraiment inexplicable de la loi de double décomposition des sels.

Les prodiges sont tels : phénomènes d'exception, qui refusent de se ranger sous l'empire d'une loi donnée, bien connue des savants ; pour le motif assez simple qu'ils relèvent d'une loi supérieure, ignorée ou méconnue desdits savants.

« Pas de loi sans exception... » *Qui ne connaît ce proverbe, paradoxal en théorie, très juste en pratique ? L'intuition populaire ne se trompe guère au fond : elle formule parfois ses oracles en termes gauches et même inexacts ; mais cette phraséologie sentencieuse et poncive habille une pensée souvent profonde, et presque toujours juste.*

Toute importante découverte fait rentrer dans l'ordre des phénomènes rationnels quelque fait miraculeux au sentiment des naïfs, et que la science officielle niait obstinément jusqu'alors, faute de pouvoir l'expliquer.

Il n'est pas de science occulte, *dit excellemment M. de Saint-Yves ;* il n'y a que des sciences occultées.

Un autre exemple, qui relève à titre égal de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle, paraîtra plus frappant encore : il s'agit d'un phénomène dont la science des universités serait fort inhabile à justifier la production.

C'est un fait tangible, patent, et que chacun peut vérifier sans peine. Mais, pour en donner la raison, pour en

démontrer le mécanisme, il faut, de toute nécessité, recourir aux lumières traditionnelles des Maîtres de la sagesse ésotérique...

Nous allons surprendre et saisir sur le vif la force de création (1) : *nous verrons la matière se produire de toutes pièces sous nos yeux, au grand jour de l'examen scientifique; et cela, dans des conditions de contrôle expérimental à confondre tout contradicteur par l'évidence, et à paralyser toute velléité d' « ergotage », sur les lèvres du plus fougueux défenseur de l'apophtegme fameux :* « rien ne se perd, rien ne se crée (2). »

— *Parlez-vous sérieusement ? Ce serait à n'en pas croire ses yeux...*

— *Libre à vous.*

— *D'ailleurs, c'est impossible !*

— *Notre réponse pourrait être celle de William Crookes, le grand chimiste, de qui l'on contestait, à priori et sous le même prétexte, les décisives et mémorables expériences :*

---

(1) *Un bon prêtre, à qui nous faisions cette démonstration, s'écria dans les transports d'une naïve allégresse :* — Voilà qui s'appelle prendre le Bon Dieu la main dans le sac ! *L'exclamation nous paraît belle en sa trivialité et digne d'être transcrite.*

(2) « Rien ne se perd, rien ne se crée »... *Cet apophtegme n'est faux d'ailleurs qu'appliqué exclusivement à la matière sensible.* « Ex nihilo nihil », *disaient les anciens sages, et ils avaient raison : le néant n'engendre pas. — C'est-à-dire, que tout être sort d'un principe réel, positif et non abstrait.* Créer, *c'est tirer d'un principe occulte, comme nous l'expliquons plus bas ; mais ce n'est pas* faire de rien. *Ex nihilo nihil.*

La substance cosmique absolue engendre éternellement la matière transitoire. Celle-ci se livre à d'innombrables métamorphoses, jusqu'au jour où elle rentre dans son substratum essentiel : la matière physique *(différenciée) redevient* substance hyperphysique *(homogène).*

En ce sens, — qui n'est point celui de la science moderne, — l'axiome contesté se soutient.

« Je ne soutiens pas que ce soit possible ; j'affirme que cela est. » A peu de frais vous pouvez vous en convaincre.

Un kilogramme de soufre en fleur, lavé avec soin ; quelques litres d'eau distillée ; quelques grammes de semences de cresson vous en fourniront l'irrésistible preuve : ces objets peu cabalistiques vous pourront servir, au besoin, d'arguments péremptoires, pour réduire au silence les plus obstinés positivistes de notre monde occidental. Songez-y bien cependant, un tel honneur n'est pas sans péril : si loyalement que vous expérimentiez, ils vous traiteront d'escamoteur....

Étendez votre fleur de soufre (1) *en une couche égale de moyenne épaisseur ; semez-y vos graines et les arrosez exclusivement d'eau distillée : les semences ne tarderont guère à germer, les tiges à grandir, et bientôt vous pourrez faire votre première cueillette de cresson. Quand un certain nombre de récoltes successives vous aura fourni tiges et feuilles en abondance, incinérez toute cette substance végétale : vous obtiendrez facilement ainsi une quantité de sels fixes dépassant de beaucoup le poids des graines semées. Quelle ne sera pas votre surprise, en soumettant à l'analyse chimique cette cendre végétale, d'y trouver en proportions normales de la potasse, de l'alumine, de la chaux, des oxydes de fer et de manganèse, combinés pour une part aux acides carbonique, sulfurique et phosphorique, — à l'état libre pour l'autre part ! Ainsi, pour passer sous silence les corps volatils ou décompo-*

(1) *L'expérience réussirait aussi bien, si l'on remplaçait le soufre par de l'oxyde de plomb, de la silice pure, ou par toute autre substance poreuse, inerte et insoluble dans l'eau.*

sables évaporés au cours de la calcination, vous y constaterez la présence d'un assez grand nombre de corps réputés simples, métaux et métalloïdes, — les mêmes exactement qui se retrouvent dans la cendre du cresson normal (1), *poussé en pleine terre et en pleine eau, et dont les racines adhèrent au lit même d'une source ou d'une rivière.*

La présence de l'oxygène et du carbone s'explique assez par elle-même : gorgées d'eau distillée, les racines se sont assimilé l'oxygène ; les feuilles ont aspiré l'acide carbonique de l'air et retenu le carbone. Quoi de plus simple? — Mais le silicium? Le soufre n'en contient pas plus que l'eau distillée. Serait-ce l'atmosphère qui aurait servi de véhicule à ce métalloïde? C'est bien improbable : abstraction faite des poussières qui ne sont point assimilables, et des eaux de pluie dont la composition chimique assez connue exclut la présence du silicium, l'air ne peut guère servir de véhicule qu'à des gaz, et je ne sache point que le silicium forme, si ce n'est avec le fluor, des combinaisons gazeuses : le fluorure de silicium est un gaz. Mais, outre que la nature n'est pas fort riche en foyers de réaction propres à lui donner naissance, il est très corrosif, désorganisateur des tissus végétaux, et toute plante aspirerait la mort avec ses effluves. — L'on ne justifierait pas avec un meilleur succès la présence, dans l'air, des composés volatils du soufre et du phosphore ; toutefois, il

(1) *Les savants Schrader, Greef et Braconnot ont vérifié le fait et le confirment. L'expérience n'est donc pas de notre invention ; nous nous bornons à la commenter. (Voir le livre très remarquable de Chaubard :* L'Univers expliqué par la Révélation. — *Paris,* 1831, *in*-8, *page* 301).



n'y a point là d'impossibilité matérielle, à priori.

Mais ce qui semble une hypothèse bien ingrate et dure à admettre en ce qui concerne ces trois métalloïdes : soufre, phosphore, silicium, devient, en l'état actuel de la chimie, une supposition gratuitement absurde, pour expliquer la présence, dans les cendres du cresson, d'autres corps dits simples, tels que le fer, le manganèse, le calcium et l'aluminium ; car ils n'entrent dans aucune combinaison gazeuse ou volatile à la température ordinaire.

— D'accord, mais les graines en contenaient.

— Je le veux bien, et j'attendais l'objection..... N'avons-nous pas dit que le poids des cendres, obtenues en calcinant les tiges et les feuilles, dépassait de beaucoup celui des graines semées dans la fleur de soufre? D'ailleurs, c'est cinq grammes de graines de cresson que vous aviez semé, n'est-ce pas? Eh bien, calcinez cinq grammes des mêmes graines et soumettez la cendre aux analyses qualitative et quantitative : si vous y découvrez des traces *des mêmes corps simples, sera-ce en poids égal à celui des éléments que nous offrent les résidus abondamment produits par l'incinération des tiges et feuilles, récoltées à diverses reprises sur les mêmes pieds? — Non, n'est-ce point ?...*

Alors nous voici claquemurés dans ce dilemme : ou ces métalloïdes et ces métaux se sont formés inexplicablement de toutes pièces, — tranchons le mot : ont été créés sous vos yeux, — ce que votre science déclare impossible à priori ; ou bien vous en êtes réduits à l'aveu du phénomène taxé par vous de suprême absurdité dans le magistère des alchimistes : la multiplication substan-

tielle des corps soumis aux lois de la densité (1).

Nous serions fâché qu'on se méprît sur nos sentiments personnels : il en est dont l'imputation nous serait douloureusement sensible.

Nul ne professe plus que nous pour la science moderne une admiration sincère et à certains égards enthousiaste : et si ses méthodes d'induction nous semblent insuffisantes parfois, si ses divulgations sans réticences témoignent à nos yeux d'une téméraire légèreté, confinant au crime (2), *la science n'en est pas moins pour nous une des plus vénérables déesses du monde intelligible.*

Exploratrice intrépide et sagace, dans la sphère positive dont elle s'est tracé les limites à elle-même, là nul obstacle n'a pu l'émouvoir, nulle puissance n'a été capable d'entraver son essor. Deux infinis s'ouvraient devant elle : ni les scintillantes profondeurs de l'empire des étoiles, ni l'impénétrable et troublant mystère dont s'enveloppent les univers d'atomes organiques gravitant dans une goutte d'eau, n'ont intimidé son zèle ; étoile par étoile, atome par atome, elle a entrepris cette double conquête. Chaque jour,

---

(1) *Pour la multiplication de la pierre philosophale, voir Raymond Lulle, Flamel et les autres alchimistes.*

Henri Khunrath est aussi clair que formel sur ce point, dans son Amphithéâtre de la Sagesse éternelle (*page* 206).

(2) *S'agit-il de théories métaphysiques, nous admettons toutes les franchises : d'autant plus qu'il est facile de ne rien céler aux amis de la Sagesse, tout en demeurant impénétrable aux profanes... Mais dès lors qu'il est question de livrer à tout venant la préparation, souvent si simple, de produits formidables (nitroglycérine, acide cyanhydrique, iodure d'azote, ptomaïnes, cultures microbiologiques, etc.), la fameuse « probité scientifique » n'est plus à notre gré qu'une dangereuse bavarde, et rien davantage.*

elle s'enorgueillit d'une victoire nouvelle ; infatigable, elle refoule dans les deux sens la frontière de l'Inconnu.

Mais répétons-le ; pour tout ce qui ne rentre pas dans son domaine strictement positif, elle se déclare incompétente. Les faits seuls l'intéressent : elle les accumule sans discernement, parfois sans distinction ; fidèle à sa méthode analytique, elle encombre des gerbes mêlées de sa moisson les greniers de la mémoire humaine. Mais jamais elle n'atteint à la vraie synthèse ; car on n'y peut remonter qu'en pénétrant au delà du sensible, en allant plus loin que les faits.

Cet archange du monde contemporain n'a pas d'ailes. Colosse invincible, comme Antée, quand ses pieds touchent à la terre, adieu sa force prodigieuse et sa pénétrante intelligence, et son initiative sagace, pour peu qu'elle s'élève à quelques pieds du sol. Sur ce champ de bataille éthéré, l'adversaire la sait vaincue d'avance : en vain se débat-elle, défaillante, presque inanimée, dans une lutte inégale, faute d'avoir pu retremper son énergie au sein maternel de Dèmèter. — Sœur d'Antée, enfant de la Terre comme lui, la Science moderne attend son rédempteur, le second père de qui elle doit naître à nouveau, enfant du Ciel.

En matière d'investigations positives, elle n'a point son égale : autant la dire infaillible. Mais on la voit soudain frappée d'impuissance, lorsqu'un problème d'ordre purement intelligible se pose devant elle ; parfois même, comme nous venons de le voir, acculée à l'un de ces problèmes mixtes (tels que la genèse de la matière, dans certains cas anormaux de croissance organique, chez l'animal ou chez la plante), elle se tait ou balbutie.

Mais où trouver une justification plausible de notre phénomène de prodigieuse végétation, puisque l'Académie des Sciences nous laisse en vain frapper à sa porte?

Peut-être serons-nous plus heureux en abordant, au seuil de leur humble retraite, ce rabbin décrié qu'on dit versé dans la sorcellerie, ou ce vieux chanoine sauvage et sédentaire qui passe communément pour un maniaque renforcé (1). *Un même souci cloître l'Israélite et le Chrétien dans une solitude laborieuse; une même réprobation les enveloppe dans un injurieux abandon. L'on tremble devant l'un, et l'autre fait pitié. Les bonnes gens les évitent tous deux ; mais l'un et l'autre s'en consolent : à vivre en un monde meilleur, ils ont perdu la souvenance des amertumes de celui-ci. Persécutés de leurs pairs comme de leurs supérieurs hiérarchiques, ils ont tu jusqu'au cri de la conscience opprimée, désappris jusqu'à la protestation du dédain.....*

Que nous interrogions le sémite ou le chrétien, la doctrine s'affirmera la même, en un langage presque identi-

(1) *En crayonnant ces deux types d'adeptes, comme assez communs et significatifs au Panthéon des sciences occultes, — nous disculperons-nous ici de toute prétention à pourtraire telle ou telle individualité contemporaine? Ce soin nous avait semblé superflu, lorsqu'en* 1888, *le* Lotus *publia ces pages pour la première fois.*

Aussi ne fûmes-nous pas médiocrement surpris alors, de recevoir coup sur coup tant de lettres et même de visites quasi-suppliantes... Signatures et visages inconnus, des amateurs de chimériques ressemblances s'évertuaient, en dépit de nos plus énergiques protestations, à nous arracher le nom et l'adresse imaginaires du vieux chanoine et du mystérieux rabbin! Ce fut peine perdue, comme bien on pense, et ce, pour le meilleur de tous les motifs. La présente note suffira-t-elle enfin (nous en doutons fort) à désabuser les excellents badauds qui naguère, incriminant notre prétendue discrétion, nous assiégeaient dans nos derniers retranchements ?

que. Et ce sera l'Ésotérisme vivant de l'antique tradition judéo-chrétienne qui par leur bouche nous répondra : — « Oui, la croissance du végétal, dans les conditions d'isolement que vous dites, est un fait mystérieux pour la science positiviste, une réalité inexplicable à jamais pour les philosophes qui soutiennent l'éternité de la matière : car nous sommes en présence d'un transfert de puissance en acte ; *en un mot, il y a eu* création.

Chanoine ou rabbin, ainsi répondrait le vieux Kabbaliste, qui ne manquerait pas d'invoquer, à l'appui de sa thèse, la Doctrine secrète transmise jusqu'à nos jours d'adepte en adepte, et par voie strictement orale. Or, ce qu'il exposerait de vive voix, en termes généraux et peut-être sous la garantie du secret juré, le Lecteur va le trouver ici même, sans réticence et par écrit.

Nous avons parlé de création. N'ayons garde d'attribuer à ce mot le sens irrationnel si cher aux théologiens d'un autre âge. Avec les initiés de l'ancien monde et les philosophes du nouveau, répétons encore : Ex nihilo nihil, *le néant n'engendre pas.*

Moïse, au premier verset de sa Cosmogonie, exprime hiéroglyphiquement le vrai sens du mot créer : « בראשית ברא אלהים — in principio creavit Deus deorum... » *Le mot* ברא (1) (Barâ, *creavit*), *ouvert à l'aide*

(1) *Ce mot* ברא *est au* prétérit. *Généralisé et porté à l'*infinitif, *il devient* ברוא.

Entre le ר *et l'*א, *a trouvé place le signe convertible à son pôle de lumière, le Vaf* ו *pointé en haut. Ce qui nous donne la même signification, mais universalisée, mais soustraite à tout régime temporel, acquise à l'éternelle abstraction.*



des clefs de Salomon, manifeste le sens ésotérique suivant : « Paternité (ב) du-mouvement-actif-producteur (ר) » de l'existence potentielle-à-la-millième-puissance (א); » *c'est-à-dire : « Production du mouvement extériorisateur qui fait passer du principe absolu à l'essence radicale, susceptible à son tour de multiplication divisionnelle, dans la genèse des individus. »*

Tous les êtres se créent *donc par série d'extériorisations successives.*

1. L'irradiation féconde du Verbe les détermine en Principes, *et c'est la première étape.*

*2. Du Principe, ils passent à l'*Essence *ou* Puissance d'être générique, spécifiée et spécifiante : *seconde étape.*

3. C'est à ce degré de réalisation, c'est parvenu à ce moyen terme (1) *entre la principiation et l'existence, que l'être s'individualise en* centres d'activité potentielle ; *c'est la* Puissance d'être germinale : *troisième étape.*

Pour compléter ces données occultes si délicates à saisir, il nous reste à préciser le rôle maternel de la Vie, dans cette filiation d'êtres virtuels. Reprenons.

Ainsi, dans l'expansion du Verbe créateur, la Vie *(qui lui est indissolublement associée) ne se conçoit qu'*universelle. *et, si l'on ose dire, sans destination particulière.*

(1) *N'oublions pas qu'ici-bas nous sommes dans la loi de déchéance. Sous cet angle trompeur, la grande illusion matérielle nous semble réalité, tandis que nous ne parvenons à la réalité essentielle que par un effort de l'intelligence. C'est un renversement des choses.... Les essences n'apparaissent un moyen terme qu'à notre point de vue terrestre ; elles ne sont puissances d'être (ou plutôt d'exister) qu'à ce même point de vue. Dans l'ordre primitif, antérieur à la chute, les essences sont réalités, et les choses physiques seraient illusion.*



Mais, à cette fin d'animer et d'évertuer les Principes *des êtres, la Vie s'impose une première particularisation. Elle épouse ces Principes ou Types radicaux, et de leur union, sont engendrées les* Essences.

Puis, pour vivifier à leur tour les êtres déterminés en Essences *(ou Puissances collectives spécifiées) la Vie subit une deuxième particularisation.*

Enfin les Puissances collectives de la vie spécifiée (ou Essences), se sous-multipliant en d'innombrables germes individuels, génèrent ces centres d'activité potentielle *dont nous avons parlé : troisième particularisation.*

En chacun de ces centres, se manifeste alors un Moi *plus ou moins défini, plus ou moins instinctif; perfectible, suivant son espèce, mais non encore conscient : ce* Moi, *c'est l'affirmation individuelle de chaque germe, son* âme de vie *particulière* (1).

Il va sans dire que ces doctrines n'impliquent rien contre la théorie traditionnelle de l'Évolution. Indiquer les stades de l'Involution créatrice, ce n'est pas enseigner que tout être qui s'incarne vient immédiatement de les parcourir. Nous ne pensons pas, avec les théologiens primaires du Christianisme, que, dans le règne hominal, par

(1) *Il est expédient de noter ici, pour l'édification des étudiants déjà avancés, que, dans l'*état édénal, *toute cette genèse s'opérait* intus et intra : *en sorte que chaque sous-multiple naissait à la vie individuelle au sein maternel d'Adamah (l'élément homogène avec la substance d'Adam), sans renoncer à la vie collective ni rompre le cadre mystique de la grande Unité. — Depuis la chute, cette genèse s'effectue* extra forisque, *hors du giron unitaire.*



exemple, « Dieu crée les âmes à l'instant même de la conception charnelle. »

En rappelant ici qu'il est une échelle de la vie descendante, comme il en est une de la vie progressive, et qu'un ordre hiérarchique répartit sur les échelons de cette dernière les moules des différentes espèces, il convient encore d'ajouter que ces échelons sont gravis, ces moules occupés tour à tour par les monades individuelles en ascension, suivant les lois de l'universelle métempsycose.

Les races elles-mêmes s'élaborent et évoluent, comme les monades individuelles qui en sont les exemplaires. Ce sont deux modes de rédemption bien distincts (1). *Il en est même un troisième, qui tient de l'un et de l'autre; c'est ce que nous verrons en détail au Livre III :* le Problème du Mal.

Quand l'intelligence lucide aborde ces profondeurs, il lui semble voir la vision d'Ezéchiel. L'engrenage universel des vies est bien symbolisé par cet ensemble formidable de roues constellées, qui tournent les unes dans les autres : infinie complication de détails concourant à l'unité simple et grandiose du total Cosmos.

Nous n'avions pas affaire ci-dessus au problème de l'Évolution, inséparable de l'énigme des existences successives.

Notre commentaire du mot création *nous limitait à un autre point de vue : nous tâchions à esquisser le méca-*

(1) *On caractériserait assez bien ces deux modes par une locution triviale : les individus peuvent avancer sur le chemin de la vie progressive, soit en marchant pour leur propre compte, soit en se laissant traîner par la masse de leurs semblables.*



nisme général de l'Involution, *qui fonctionne sur le plan astral, ou hyperphysique.*

Là est la genèse animique et biologique (1), *la* genèse d'ordre intelligible. *Est-il besoin de noter que la* genèse d'ordre sensible *en est distincte, et affecte sur le plan physique une direction tout inverse ? — Le germe est le point de rencontre des deux lignes (verticale-active et horizontale-passive) ; c'est le nœud d'union de la matière et de la vie, du monde sensible et du monde hyperphysique ; c'est la cellule organique où s'emprisonne l'âme vitale : c'est, en un mot, la molécule inerte qui tressaille et s'anime, microscopique sanctuaire, tabernacle d'amour où se célèbre et s'accomplit, des milliards de fois par seconde, le mariage vivificateur de la Terre et du Ciel.*

Si nous examinons le germe (2) *dans les phénomènes de sa production et de sa croissance, il est clair que nous le supposons placé dans des conditions de développement possible, et même favorable : car l'âme vitale où dort l'esprit latent s'incorpore au milieu le mieux disposé pour la recevoir : et si, primordialement, lorsqu'il n'existait point encore de matière organisée, des âmes de vie ont dû nécessairement féconder la matière inerte, pour créer la cellule, il n'en saurait plus être ainsi de nos jours, où ces énergies virtuelles infléchissent de préférence leur mouvement germinal vers des cellules organiques, élaborées* ad hoc, *cellules appartenant à un être de race identique à la*

---

(1) *Toujours sous le bénéfice de la restriction formulée plus haut* (*p. 56 et 57, en note*).

(2) *Végétal ou animal.*



leur (1). — *C'est la* loi de filiation, *chez les animaux comme chez les plantes : nous en négligeons à dessein l'exposition raisonnée, qui nous détournerait du sujet principal, pour nous entraîner hors du cadre de cet Avant-propos.*

Or donc, étant données ces conditions de formation possible, — dans un végétal, par exemple, — dès que l'âme a individualisé la molécule qu'elle anime et féconde, elle obéit à son instinct de conservation, en groupant autour de la cellule centrale d'autres cellules, dont l'agrégation forme une sorte de chrysalide protectrice : en cet état, le germe cuirassé constitue la graine, *qui tend à se détacher de la plante mère. — Vient le jour où, mûre pour une existence individuelle, cette graine voit se rompre le dernier lien qui, la rattachant à la tige maternelle, la faisait participer encore, dans une mesure moindre de jour en jour, à la vie collective de la plante.*

(Nous passons, en tout ceci, les détails techniques et topiques ; nous omettons la description des phases de croissance, — variables d'espèce à espèce, — pour n'esquisser que le schéma essentiel de la formation germinale. La première botanique venue suppléera copieusement à ce que ces pages, trop délibérément synthétiques, peuvent présenter d'insuffisant pour les esprits méticuleux, ou même d'irritant pour les amateurs d'une analyse ponctuelle et suivie. — Le Lecteur est prié de ne point perdre de vue qu'il ne s'agit de rien, pour le présent, sinon de quelques données très générales de biologie occulte, acci-

---

(1) *N'oublions pas que ces âmes de vie, étant spécialisées, appartiennent nécessairement à une race particulière.*



dentellement tangentes à l'objet de ces prolégomènes).

En somme, que penser de cette force inconnue, qui, après avoir élu domicile dans une cellule organique, attire, groupe et s'assimile les atomes avoisinants, pour s'en faire un corps de défense? Car, — chose bien digne de notre attention! — ce n'est pas tant la plante fécondée qui concentre sa vitalité sur un point, afin de former la semence conservatrice de sa race (1) : *c'est le germe animique de la future graine (énergie potentielle déposée, il est vrai, dans un terrain organique approprié pour la recevoir)* (2), *c'est ce germe, — aimant mystérieux et invisible, — qui centralise à son profit les éléments dont il a besoin, qui les distingue, les sélecte, se les approprie, pour se constituer lui-même en semence parfaite.*

Pareillement, chez l'animal, c'est l'œuf fécondé qui attire à soi, et non pas tant la mère qui fait affluer vers l'œuf (3) *les matériaux requis pour la formation de son corps de défense.*

---

(1) *Sans doute, il y a réciprocité harmonique dans les fonctions merveilleusement concordantes, de l'être qui veut perpétuer sa race et du germe qui veut éclore; mais le travail actif, et pour ainsi dire* savant *(sélection, assimilation, répartition des matériaux, etc.), est l'œuvre de ce dernier.*

(2) *Ou, pour préciser,* dans l'ovaire dont le pollen a fécondé les ovules. — *C'est donc en chaque* ovule *qu'il faut voir (après la fécondation), le microscopique sanctuaire dont nous avons parlé; le nœud d'union de la matière et de la vie; le point d'intersection des deux lignes (verticale-active et horizontale-passive), symboliques des deux genèses complémentaires: l'*intellectuelle *et la* sensible.

(3) *Nous entendons ici par* œuf fécondé *la volonté obtuse et instinctive qui réside en lui; comme nous avons entendu par* germe *la force efficiente analogue, l'étincelle de vie spécifiée qui anime le germe.*

Tout cela se conçoit aisément. Soucieux sur toute chose d'être intelligible au grand nombre, nous éludons le plus possible la terminologie



Il en est de même encore des kystes, cancers et autres excroissances de nature analogue : c'est d'eux-mêmes qu'ils se forment, dans les milieux idoines à subir leurs ravages ; leur développement matériel est actif, nullement passif.

Germes végétaux ou animaux : la graine, *le* fœtus *et le* polype *en voie de formation se façonnent eux-mêmes, selon le vouloir instinctif inné en eux, puissance efficiente et qui tend à se réaliser en acte, — sauf à emprunter autour d'elle tous les matériaux indispensables à cette réalisation.*

L'âme de vie collective, universellement distribuée aux êtres des trois règnes *naturels* (1), *est nommée par Moïse*

---

coutumière aux naturalistes. Il serait très facile à ceux-ci de nous susciter mainte querelle de mots ; d'autant que la précision de notre vocabulaire se doit ressentir beaucoup d'un pareil effort de vulgarisation.

(1) *Les minéraux ont également une vitalité, et même une âme latente : la* cristallisation *est un phénomène aussi fatalement instinctif que la croissance des végétaux. Nous n'avons gardé le silence sur* la vie minérale, *qu'en raison de l'étendue déjà excessive de cet* Avant-propos. *La biologie minérale eût nécessité des commentaires hermétiques très développés ; nous avons dû nous abstenir à l'égard de cet important problème, que nous aurons sans doute l'occasion de poser ailleurs.*

Un seul mot à ce sujet. Nous disons que les Énergies virtuelles, autour de qui se groupent les matériaux nécessaires à la formation des corps, existent également chez les êtres des trois Règnes. Notons néanmoins que, dans les règnes minéral et végétal, ces énergies ne sont pas libres, ni vraiment volontaires ; mais soumises à la toute-puissance du Destin : *tandis que, dans le règne animal, le reflet de la volonté propre se manifeste déjà (quoique bien faiblement !) dans un sens qui n'est point toujours celui du Destin. — Enfin le règne hominal (qui vaudrait d'être classé quatrième, à part des trois autres), n'est plus que partiellement soumis à la Puissance fatidique. Les Énergies virtuelles du genre humain sont libres dans une notable proportion ; elles jouissent d'une volonté propre, et qui, bien qu'actuellement inconsciente, apparaît timbrée d'une originalité qui distinguera telle personnalité de telle autre. Les âmes humaines se constituent une enveloppe physique à leur image individuelle ; le Destin ne les lie qu'en les assujettissant aux formes générales de la race... La Providence elle-même peut avoir une influence sur le développement du fœtus humain, et cela est un grand mystère.*

נפש החיה Nephesh-ha-haïah (1) *en tant qu'on la considère dans son essence homogène; et* יונה Iônah, *en tant que faculté génératrice, expansive, plastique; ou souffle biogénique de Nature, apte à se spécifier d'abord en essences génériques, puis à s'individualiser en d'innombrables sous-multiples, pour former ces* potentialités d'assimilation et d'auto-création *corporelle, qui sont l'étincelle vivante et le vouloir instinctif de toutes les créatures en voie de se développer organiquement sur le plan physique.*

Mais sur quel modèle, sur quel patron, cette étincelle vitale et vivifiante façonnera-t-elle un corps qui lui soit approprié? Ceci, (comme nous l'avons vu) dépend de l'étalon spirituel, savoir du Principe, *qui, modalisant la Vie universelle, l'a déterminée en telle ou telle* Essence *particulière, ou* Puissance d'être spécifiée.

Ces Principes sont les formes pures, les archétypes immortels et préfixes de chaque espèce. Ce sont eux — nous n'y saurions trop insister — qui particularisent et façonnent la Force universelle de vivification, Iônah. *De l'union première du Principe radical et d'*Iônah, *naît donc l'incorruptible* essence *de chaque espèce. Enfin cette Essence, ou puissance d'être collective, engendre la multiplicité des* individus virtuels instinctifs, *auxquels il sera*

---

(1) *Les Kabbalistes donnent aussi ce nom de* נפש Nephesh *au corps astral, par opposition à* רוח Roûach, *l'âme, et à* נשמה Neshamah, *l'esprit ou l'intelligence. Mais cet hiérogramme* Nephesh, *que Moïse a formé par la contraction de trois racines :* אש· פה-נף *exprime dans le Sépher la synthèse de ces trois facultés, instinctive, animique et mentale : «* נף *exprime la partie naturante de l'âme,* פה *la partie naturée,* אש *la partie naturelle. » (Voy. Fabre d'Olivet,* Lang. hébr. restit., *t. II, p. 52).*

donné d'élire et d'agréger à soi, sur le canevas de leur forme astrale, tous les éléments dont ils ont besoin pour se réaliser objectivement ici-bas.

A ces types radicaux, à ces Principes *spécificateurs des races, d'autres Kabbalistes attribuaient le nom d'*Imagines, *vocable dont l'interprétation s'altéra dans la suite* (1). — *Quoi que l'on puisse penser de ces étalons des races, ce sont bien en effet les* Images, *les patrons intelligibles sur quoi se déterminent et se modèlent les exemplaires individuels.*

Résumons-nous une dernière fois : le Type *ou l'*Image — *force active de spécification — pénètre et féconde la Vie universelle hyperphysique ou* Iônah, — *force passive.* — *Les* Essences *spécifiées, qui résultent de cet hymen, engendrent à leur tour les* germes *virtuels, c'est-à-dire les individus déterminés en puissances d'être.*

Telle est, en ses principaux stades, la Genèse occulte et vitale des germes, *bien distincte, encore un coup, de la* Genèse apparente ou matérielle des semences. *Il faut de toute nécessité, si l'on veut prévenir les plus regrettables confusions et les malentendus les plus burlesques, avoir toujours présente à l'esprit la distinction fondamentale qui s'impose, entre les* Principes d'ordre intelligible

(1) *Suivant les Kabbalistes plus modernes, le* Type *(imago), descendant du Ciel au moment de la conception, est imbu du caractère individuel. Ils le nomment* יחידה Jechidah *ou* principe d'individualité, *et veulent y voir l'empreinte différentielle du sceau divin sur chaque exemplaire terrestre.*

Le Jechidah *de la nouvelle École (*צלם Zelem *de Mosché Corduero), équivaudrait en somme à l'émanation individuelle du principe nommé plus anciennement* image. *Le sens n'est donc pas positivement altéré.*



et les origines d'ordre sensible. *Ce sont les deux sources inverses et complémentaires de l'existence mixte : l'une, vérifiable expérimentalement, relève des sciences positives ; l'autre n'est connue que par l'expérience mystique et les inductions de l'Ésotérisme; au dire de tels docteurs contemporains, elle n'existerait même pas.*

Pour clore ce long et abstrait exposé de principes, qui nous ramènera naturellement à notre point de départ, — l'examen du phénomène observé par les savants Schrader, Greef et Braconnot, — un mot nous reste à dire des plantes en général.

Nous avons précisé comment le germe, *énergie individuelle en puissance d'être, a déjà accompli un premier travail d'auto-création, pour se déterminer en* graine *et se détacher à ce titre de la plante-mère : étape initiale de son développement matériel. On doit y voir une adaptation élémentaire, et, pour ainsi dire, la fixation d'une étincelle de vie spécialisée dans un corps de défense; ou sa claustration, si l'on veut, dans un étui protecteur.*

En cet état, la semence n'est toutefois encore qu'un individu végétal embryonnaire, incapable de se développer en dehors de certaines conditions indispensables à l'évolution végétative,—exigences qui sont communes à toutes les plantes. Il lui faut : 1° une couche de matière poreuse où prendre racine (1); *2° une certaine quantité d'eau*

(1) *Ce n'est là une condition* sine quâ non, *que pour la grande majorité des espèces. Telles plantes marines ou paludéennes naissent, grandissent et meurent dans l'eau, sans avoir jamais adhéré au sol par leurs racines.*

pour s'abreuver ; 3° une atmosphère normale (1) pour sa double respiration, diurne et nocturne. (Chacun sait en effet que les plantes aspirent de jour l'acide carbonique, dont elles expirent l'oxygène, après s'être assimilé le carbone ; tandis que de nuit leurs fonctions sont à l'inverse : c'est l'oxygène qu'elles aspirent alors, et elles rejettent l'acide carbonique, — produit de la combustion lente (dans l'oxygène) du carbone en excès, assimilé pendant le jour).

Telles sont les conditions générales de la germination des graines, — conditions, répétons-le, communes à toutes les essences végétales. Mais il est, en outre, des exigences particulières à chaque espèce : par exemple, la présence dans le sol de substances azotées, phosphatées, siliceuses, calcaires (2)... Car il faut apparemment que les végétaux à la composition chimique desquels ces corps sont indispensables, les puissent rencontrer dans le rayon de leur attraction nutritive, afin de les emprunter au sol et de se les assimiler, au gré de leur nature. Ainsi telle fleur croît abondamment sur les terrains siliceux, qui se refuse à pousser sur un tuf calcaire.

En règle générale, la plante élabore, pour sa nutrition, les éléments assimilables que lui fournissent le sol et l'air ambiants ; elle décompose ou combine à son gré les oxydes, les sels, les gaz simples ou complexes, et s'appro-

---

(1) *Normale, — non seulement en oxygène, azote, vapeur d'eau, acide carbonique, etc., mais encore en chaleur, lumière, électricité...*

(2) *Quand tels de ces produits manquent à la terre arable, et qu'on y veut semer des plantes, à la germination comme à la croissance desquelles ils sont indispensables, on supplée à l'indigence native du sol, par l'apport artificiel des substances requises, qui prennent alors les noms d'*amendements *et d'*engrais.



prie toutes ces substances, dans la mesure de ses besoins:

Mais nous avons établi l'insuffisance de cette loi de nutrition, à justifier la présence du Fer, du Manganèse, de l'Aluminium et du Calcium, dans les tiges et les feuilles d'un cresson semé dans la fleur de soufre, et arrosé exclusivement d'eau chimiquement pure. Cet exemple isolé suffit à établir la réalité d'un autre mode de nutrition. Signalées en effet dans les cendres dudit cresson, les substances ci-dessus n'ont pu provenir, ni de l'atmosphère qui baigne sa tige et ses feuilles, ni du soufre en fleur où plongent ses racines, ni de l'eau distillée dont il s'abreuve...

Ces substances, où donc les a-t-il trouvées? — Nulle part, nous l'avons vu : elles ont été créées pour lui, au fur et à mesure que ses besoins les réclamaient.

Quand une graine ne trouve pas, dans le sol qui l'a reçue, non seulement les conditions nécessaires à la germination des semences en général, mais encore toutes celles que requiert son espèce en particulier, elle avorte et pourrit : c'est la loi commune. Cependant, il est des plantes si vivaces et d'un si rigide destin, que leurs graines s'obstinent à germer dans un terrain apte en principe, il est vrai, à la germination des semences végétales, mais dépourvu, au cas particulier, des éléments chimiques qui entrent dans la composition spécifique et normale de la plante à naître. Alors, de deux choses l'une : ou le végétal se prive, dans l'évolution de sa croissance, des principes particuliers qu'il s'assimilerait dans

les circonstances ordinaires, et dont, pour cette fois, l'analyse chimique établit l'absence (1), *ou il a recours, afin de se les procurer* quand même, *à une voie extraordinaire et d'exception.*

*Cette voie, inconnue à la science des Universités, est celle des fluides impondérables, ou plutôt de l'*Éther vital, *— dont la lumière, la chaleur, le magnétisme et l'électricité sont les quatre manifestations phénoméniques.*

Le végétal s'alimente des effluves créateurs de cette Substance première, *que les anciens nommaient* âme du monde, *et sur la nature de laquelle roulera notre premier chapitre en particulier, et tout notre ouvrage en général.*

Que fait la plante? — Le vouloir latent de son Moi biologique fait office d'aimant. Son organisme fait office à la fois et d'alambic et d'athanor : si bien qu'élaborant les fluides hyperphysiques, selon les exigences de ses fonctions naturelles, il les réduit de puissance en acte ; — et que, substance permanente et absolue, *l'Aôr se différencie en tel ou tel mode de* matière transitoire et contingente.

Nous l'avons fait voir Au Seuil du Mystère (2) : *l'Ame du monde, ou* Lumière astrale, *est le substratum insaisissable de toute existence physique ; et, à un point donné de son évolution, l'âme du monde se compacte en matière pondérable et sensible.*

---

(1) *Dans ce cas, la plante, après avoir poussé hâtivement une tige grêle, s'étiole le plus souvent et meurt de mort précoce.*

(2) *Pages* 85-86 *de la* 3e *édition.*



C'est sur cette matérialisation de la substance, que repose tout l'édifice spagyrique des alchimistes. La suprême ambition du fils d'Hermès consiste à déterminer le point précis où s'opère cette condensation mystérieuse, à laquelle le Trismégiste fait une allusion directe, en son symbole de la Table d'Émeraude, *lorsqu'il dit, du secret agent réalisateur de toute perfection corporelle* (*Telesma*) : « Vis ejus integra est, si versa fuerit in terram » ; sa force, (*d'extériorisation*) est parfaite (*révolue*), quand elle s'est métamorphosée en terre (*matière sensible*).

La Table d'Émeraude *est une page magistralement initiatique, qui trouvera sa place au cours du premier chapitre. Nous comptons traduire en entier ce testament sacerdotal d'un monde qui n'est plus ; peut-être confirmera-t-il, dans son laconisme sacré, les principes que nous avons eu l'occasion d'émettre, — et fournira-t-il de fermes assises à notre explication de la grande théorie, traditionnelle en occulte, d'un agent universel des miracles, prodiges et maléfices.*

V

Le Surnaturel n'est point. *Nos Lecteurs conçoivent présentement qu'en tête de cet avant-propos, nous ayons arboré cet axiome péremptoire : — tout prêt que nous puissions être à confirmer l'existence, bien plus, à fournir l'explication de certains phénomènes contestés d'ordinaire, et qui trouveraient assez sceptiques tels défenseurs intransigeants du Surnaturel en général. C'est qu'il y avait là*

une notion essentielle à redresser, et, du même coup, tout un ordre de connaissances à garantir.

En vue de ruiner un faux concept (si fâcheusement familier au plus grand nombre de ceux-là, pour qui la matière tangible ne marque pas l'ultime frontière du Connaissable), notre effort nous induisit en une prolixité de développements préliminaires, qui empiètent quelque peu sur la substance même du livre.

Ce luxe de détails anticipés s'adressait au public profane, à dessein de mettre en garde les superficiels, — éventuellement curieux de jeter un regard dans la lorgnette ésotérique, — contre un angle de déviation du rayon visuel, imperceptible à l'examen de l'instrument, et qui n'en fausserait pas moins, de sorte irrémédiable, le champ normal de la vision.

« A quoi servent les préfaces? A vider certaines questions préalables, à lever certaines préventions qui empêchent de lire, à écarter certains obstacles qui empêchent d'entrer. » — Voilà ce que nous pensons, avec le comte Agénor de Gasparin, l'auteur d'un très beau livre de recherches occultes, aujourd'hui presque oublié (1).

Pour déférer à ce judicieux conseil, il nous reste à prévenir un second malentendu, corollaire du premier. Nous n'avons pas voulu qu'on se méprît sur la question du Surnaturel : à plus forte raison, ne faut-il pas qu'en des pages que la Goëtie va hanter par intervalles de ses ténébreux simulacres, une confusion devienne possible,

(1) Des Tables tournantes, du surnaturel et des Esprits. *Paris, Dentu,* 1855, 2 *vol. in*-18.



touchant l'essence de la véritable Magie. Cette fois, nos éclaircissements sont dédiés aux étudiants déjà sur la voie, — en un mot, aux initiés. Le parallèle qu'on a pu lire, au début du présent discours, ne saurait satisfaire à les préserver des faux pas.

Une conception des moins correctes court le public, accréditée par certains demi-érudits en la matière. On croit communément que la Magie réside, avant tout, dans l'art de produire à volonté ce que les spirites appellent des phénomènes. *Définir de la sorte la Magie, c'est voir dans l'Adepte parfait, dans le Mage, une façon de* Médium, *habile à régulariser le jeu des manifestations (intermittent d'ordinaire) ; à mettre un frein au caprice familier des Invisibles ; tranchons le mot, — à domestiquer les « Esprits » !*

En vérité, si la haute Magie consistait en cela, convenons qu'elle se réduirait à bien peu de chose.....

Rien n'est moins fixe et plus mal défini que ces manifestations prétendues sensibles, qui s'ébauchent confusément dans le nimbe élastique des médiums.

Jouets de Larves dépourvues d'essence propre et sans trêve balancées du non-être radical à l'apparence physique, les Médiums offrent à ces formes lémuriennes un miroir paradoxal, où refléter leur semblant d'existence. Eux-mêmes font paraître à l'examen du psychologue une personnalité capricante, absurde, protéenne, et qui porte la signature équivoque des soi-disant Esprits.

Quels produits peuvent naître du concours éventuel de ces deux instables facteurs — Larve et médium, — on

l'imagine aisément ; et nul ne s'étonnera de constater que ce caractère fallacieux et trouble, qui leur est propre à tous deux, distingue à fortiori les phénomènes issus de leur collaboration.

La curiosité du plus grand nombre se confine dans le spectacle amusant de ces phénomènes : manifestations fugaces, dont l'étude relève assurément du magiste et de sa compétence ; mais l'on aurait tort de croire que le programme de la Magie (même déviée à gauche) se limite à cet examen.

Ce qu'assez pertinemment, bien qu'en un sens très restreint, les spirites dénomment phénomène, *n'intéresse l'occultiste qu'à titre exceptionnel et en mode très indirect.*

Comment et pourquoi? — C'est le problème qu'il conviendrait d'aborder sur l'heure, sauf à requérir de ceux qui veulent bien nous suivre, en ce dédale d'explications préliminaires, une attention quelque peu soutenue. La question en vaut la peine ; car, s'il nous est donné de mettre en lumière une fondamentale distinction, aussi urgente à bien établir que délicate à bien pénétrer, peut-être aurons-nous dit une chose assez neuve, — et même fourni à la sagacité des chercheurs l'une des maîtresses-clefs de l'Ésotérisme.

Supposons la soudaine production d'un phénomène *bien évident, bien incontestable, devant un nombreux concours de spectateurs de toute classe. D'ores et déjà, nous pouvons mettre à part trois catégories de témoins, que le mystère de ces manifestations, si surprenant soit-il, n'intriguera guère. C'est d'abord le dévot étroit, qui porte à*

l'actif du Diable tout incident de cet ordre... Puis ces bonzes de l'orthodoxie officielle, dont l'emploi est de pontifier scientifiquement, l'œil clos à toute lueur suspecte d'hérésie, les oreilles bouchées à toute voix qui ne sonne point à l'unisson du concert académique. Ces deux sortes de témoins ont leur siège fait d'avance : l'un a vu l'ombre des cornes de Béelzébuth ; l'autre n'a vu goutte, et savait de reste, en venant à la séance, qu'il se dérangeait pour rien... Éliminons enfin cette triste variété de non-valeurs, pantins du scepticisme à la mode, imperméables à tout noble souci, dont le tic est de ricaner leur vie : devant eux, véritables eunuques de l'intelligence, l'adorable Vérité pourrait s'épanouir dans le resplendissement de sa nudité céleste, sans les émouvoir d'un frisson, ni réveiller en eux l'apparence même d'un désir.

Ces trois types écartés, reste l'homme de bonne foi, le témoin pur et simple, sans parti pris, qui en est pour ce qu'il a vu et s'ingénie peut-être à en découvrir la cause... Pour celui-là, — soit chercheur consciencieux ou simple badaud, — le phénomène dûment constaté revêtira une importance capitale. Badaud, ce miracle à proportions bourgeoises, réalisé dans un cadre bourgeois, le trouble et le ravit... Esprit sérieux, il n'est guère moins captivé par l'évidence d'un fait inaccessible aux lois de la science contemporaine, cette Révélatrice qu'il avait pris l'habitude d'envisager comme universellement compétente et infaillible sur son trépied. Aurait-il fait fausse route ? Façonné au moule de l'école positiviste (où l'on n'admet d'autre critérium de la réalité que le témoignage de ses cinq sens), voilà qu'il se heurte à l'évidence d'un fait hos-

tile, du moins il le croit, à l'esprit de la science positive, et ses sens même lui en attestent à l'envi l'authenticité ! Va-t-il renier ses dieux, ou saura-t-il pousser jusqu'au bout les conséquences logiques des prémisses qui s'infligent à son assentiment?.. En toute hypothèse, converti à la mode de saint Thomas, nul doute que, pour lui, le phénomène énigmatique ne prenne une valeur et une portée excessives.

Il n'en saurait être de même pour l'occultiste, à qui la Nature universelle offre, au delà même du plan physique (seul accessible aux moyens de recherches et de contrôle de la science dite positive), trois autres plans d'investigation et d'expérience :

1° Le plan astral, *monde inférieur des énergies potentielles : c'est le royaume de la Nature-naturée, où domine le Destin ;*

2° Le plan psychique, *monde passionnel, intermédiaire : c'est le milieu propre de la Substance adamique, où se meut l'âme vivante universelle, athanor de la Volonté;*

3° Le plan spirituel, *monde supérieur, intelligible : c'est l'éden de la Nature-naturante, où règne la Providence.*

Sur chacun de ces trois plans, l'initié peut avoir accès ; nous verrons ailleurs sous quelles conditions, et par quelles issues.

A même le monde spirituel, il peut étudier la génération des principes, dans l'ordre préfix de l'absolutisme divin ; — à même le monde psychique, il peut surprendre l'élaboration des vies, au creuset de la tourmente passion-

nelle (*où s'affirme, jusque dans la lutte intérieure, l'antinomie des âmes et des volontés* (1); —*à même le monde astral, il peut connaître le substratum de toute manifestation sensible, et déchiffrer cette mystérieuse langue des signatures, où s'inscrit la genèse dynamique des formes.*

Inutile d'ajouter que le monde matériel et tangible présente à l'initié, comme au profane, un champ physique d'expériences, merveilleusement défriché du reste et mis en valeur par les pionniers du positivisme contemporain.

Voilà donc quatre ordres de réalités, (*matérielles, astrales, psychiques et spirituelles*), *que l'adepte ésotéricien peut observer à loisir sur les divers plans qui leur sont propres. Quel intérêt relatif et secondaire présenteront pour lui, dès lors, les* phénomènes *aussi éphémères qu'illusoires, également déplacés sur tous ces plans, et qui n'appartiennent en propre à aucun d'eux?*

Car, il importe essentiellement de s'en rendre compte, — et c'est là le nœud gordien du problème qui nous occupe, — le phénomène, *conçu dans le sens de manifestation fugace de l'Invisible* (2), *ne présente ni existence*

(1) *Dans cette antinomie réside le principe de la perfectibilité. — Cf. l'admirable page de Lacuria,* De l'âme et de la volonté, ou de la double vie de l'homme (Harmonies de l'Être exprimées par les nombres; *Paris,* 1847, 2 *vol. in-8, tome I, ch. XVIII, pages* 315-319).

(2) *Nous visons principalement ici les apparitions fluidiques d'êtres vivants ou de parties d'êtres, telles que mains, pieds, etc., qui se dissipent après s'être un instant condensées. Quant aux définitives* matérialisations *(dont il faut se défier, car elles se réduisent le plus souvent à de simples* apports), *elles constituent, quand elles sont réelles, une catégorie à part et d'exception; elles relèvent de la haute magie proprement dite.*



physique, ni virtualité astrale : c'est une sorte d'illusion, un mirage résultant d'un compromis anormal entre ces deux classes de réalités. Il ne se produit que par l'intersection (si l'on peut dire) tout accidentelle des plans physique et astral.

Dans une phase d'instabilité, dans un instant de désordre, les deux lignes naturellement parallèles viennent à se couper sur un point, — où le phénomène se produit, fallacieux, paradoxal. Mais bientôt la norme rétablit son empire, et sitôt que les deux plans ont repris leur niveau parallèle, le phénomène a disparu.

Est-ce à dire qu'il n'y ait point de relations légitimes, normales, entre le monde astral et le monde matériel ? — Nul doute qu'il n'y en ait, puisque ce dernier n'est que l'expression de l'autre, sa résultante, son effet. La substance astrale s'est manifestée en engendrant la matière physique, et celle-ci retournera en temps voulu à son état premier. Jusque-là, elle est incessamment élaborée par l'influx du monde astral, qui subit en revanche une répercussion constante des phénomènes du monde physique. Voilà qui suppose, d'un monde à l'autre, un double courant descendant et ascendant, comme l'enseigne la Table d'Émeraude. *Il s'opère là une véritable endosmose d'influences. Mais les deux grandes portes de communication, entre le monde hyperphysique ou astral et le monde physique ou matériel, sont les portes de la Naissance et de la Mort ; ou, pour plus de précision, celles par où s'effectuent, d'une part, l'incarnation des âmes, — et leur désintégration posthume, de l'autre.*

C'est même en faussant ces rapports normaux qu'il

devient possible de provoquer cette phase de trouble (assez rare en l'état ordinaire des choses), phase où l'intersection fortuite des deux plans engendre la fugace illusion.

Ceci est très remarquable. A part certains cas peu fréquents, où la nature fait elle-même tous les frais de ces fantasmagories (1) *; si l'on excepte encore telles œuvres de haute Magie, quand le Thaumaturge crée la matière hors de lui-même, soit en extériorisant sa propre substance, soit en compactant l'Aôr par l'intermédiaire de son médiateur plastique ; — on peut dire à coup sûr, partout où se ma-*

---

(1) *L'occasion nous sera fournie, ultérieurement, de signaler quelques-uns de ces cas.*

Mais on nous saura gré de transcrire, sous toutes réserves, un passage très singulier de Saint-Martin, touchant les caprices anarchiques des Puissances naturelles. « Ce n'est (dit-il) qu'en agissant dans leur désordre et dans leur désharmonie, qu'elles (les Puissances) produisent ces formes monstrueuses que l'on remarque dans les différents règnes de la nature ; de même que ces formes de bêtes, et ces voix animales qui se manifestent quelquefois dans les orages et les tempêtes, et qu'il n'est pas nécessaire d'attribuer à l'intervention des Esprits.... Les Puissances de la Nature sont contenues les unes dans les autres, quand elles jouissent de leur harmonie. Leur frein se brise dans les temps d'orage, et comme elles portent en elles-mêmes les germes et les principes de toutes les formes, et surtout le son *ou le* mercure, *il n'est pas étonnant que quelques-unes d'entre elles, se trouvant alors plus réactionnées que les autres, elles produisent à notre vue des formes caractérisées, et à nos oreilles des voix d'animaux à nous connus. Il ne faut pas être surpris non plus de ce que ces voix et ces formes n'ont qu'une courte durée et qu'une existence éphémère ; elles ne peuvent avoir ni la vie, ni les qualités substantielles dont elles jouissent, quand elles sont le résultat de l'union harmonique de toutes les Puissances génératrices. »* (Le Ministère de l'Homme-Esprit, *Paris,* 1802, *in-8, p.* 142-143).

Ces lignes, prises au pied de la lettre, semblent au moins contestables; mais qui nous garantira que Saint-Martin les entendit exclusivement de la sorte ? Elles offrent, en tous cas, un symbole frappant et suggestif, dont notre Lecteur saura faire profit.



nifeste le phénomène, qu'il y a perturbation, profanation, viol en quelque manière, ou des arcanes de la naissance, ou des arcanes de la mort.

L'immoralité des médiums est passée en proverbe dans les milieux où ils sont connus. Beaucoup d'entre eux, sinon tous, paraissent les irresponsables victimes d'une dépravation toute pathologique. D'aucuns sont génitalement des monstres, et nous jugeons inutile de revenir sur les révélations que nous avons faites à cet égard (pp. 406-407 du Temple de Satan). *D'autre part, nous verrons en ce présent tome (notamment au chapitre II,* Mystères de la Solitude), *le rôle efficace attribué au sperme dans les maléfices des nigromans de toute époque et de tout pays. — Voilà pour la profanation des mystères de la naissance; quant à celle des mystères de la mort, il suffit de nommer le Spiritisme, cette doctrine si répandue de nos jours et qui élève à la hauteur d'une religion l'antique Nécromancie, dépouillée de toute science (expérimentale ou traditionnelle) de la vie posthume, comme de tout souci des rites psychurgiques, qui, dans le culte des ancêtres, apparaissaient jadis la garantie et l'honneur mutuels des vivants et des morts.*

On doit mieux sentir à cette heure l'importance secondaire du phénomène, *dans les enseignements de la Synthèse ésotérique. Si les manifestations de cet ordre sont tout dans le Spiritisme; si elles ont une valeur encore prépondérante, quoique déjà partielle, dans la Sorcellerie ou Magie Noire, qui est avant tout l'art des illusions et des prestiges; — on concevra sans peine que la haute et divine Magie, qui peut se définir la Science de l'Être, étu-*

dié sous tous ses aspects de réalité, d'essence et de principe, relègue au second plan d'illusoires artifices. Prendre essor à travers tous les mondes, pour aller étudier les merveilles de l'Être sous toutes latitudes, et cueillir les fleurs du Vrai et du Beau, les fruits du Bien et du Juste sous tous les climats du vivant Univers, — et jusqu'en Éden perdu et reconquis, — telle doit être surtout l'ambition de l'adepte.

VI

La Science ésotérique nous propose donc un triple objet d'étude : la Nature-naturante, la Nature psychique et volitive (l'homme) et la Nature-naturée. L'on est convenu de dire, en termes moins exacts, mais aussi moins abstraits : Dieu, l'Homme et l'Univers.

Le Temple de Salomon s'appuyait sur deux colonnes : Iakin *et* Bohaz, *l'Actif et le Passif, l'impulsion et la résistance, la Liberté et la Nécessité, le Moi et le Non-moi. Ces deux mêmes colonnes décorent le péristyle du temple de la Science ; elles symbolisent l'Expérience et la Tradition.*

L'Expérience n'est pas tout : à s'aventurer sans guide en pays inconnu, l'on s'égare infailliblement. — La Tradition n'est pas tout ; elle devient lettre morte, pour quiconque ne prend point l'initiative d'en contrôler l'oracle.

Beaucoup ont le tort de s'en tenir à ce mode tout passif d'acquérir la Vérité.

La méditation des ouvrages d'occulte absorbe exclusivement la plupart des chercheurs que préoccupe le pro-

blème mystique ; — nous disons des plus sérieux, (les plus futiles, véritables badauds en foire, se traînant volontiers d'une baraque à l'autre, en quête de phénomènes). Comme si le labeur de s'initier se bornait à des efforts d'assimilation doctrinale ! L'œuvre écrite des maîtres n'est pas impunément négligeable, — qui en doute ? — et nous faisons peu de cas de tel présomptueux novateur, qui se targue de suppléer, par l'exubérance de sa propre imagination, à l'étude approfondie des classiques de l'Ésotérisme.

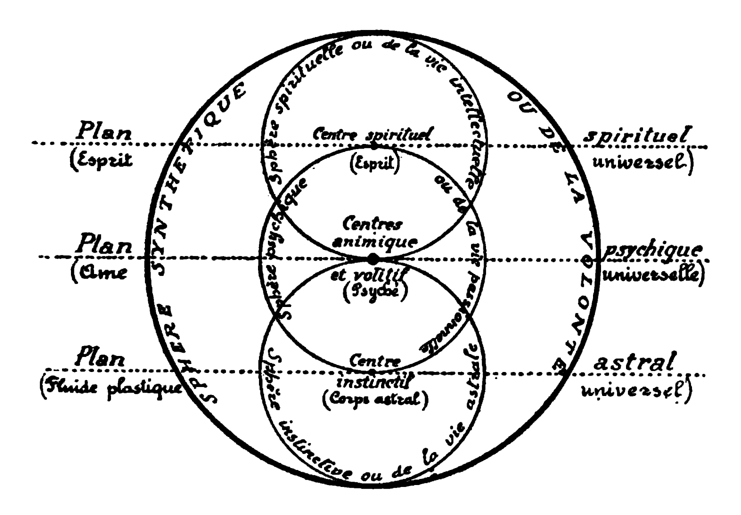
Mais cette étude ne saurait suffire. Il faut encore payer de sa personne et s'aventurer résolument à la conquête du vrai, à travers les ténèbres d'un monde inconnu. C'est par là que, se distinguant du simple érudit, qui n'est soucieux d'intervenir que dans les batailles d'opinions, l'occultiste tend à pénétrer l'essence des choses, et va déchiffrer à même la grande stèle de la nature, qui est écrite au dedans comme au dehors.

Imaginez une feuille de parchemin, couverte d'hiéroglyphes sur ses deux faces, mais adhérente à un tableau par l'une d'elles. Les caractères du recto, — qu'on les sache ou non interpréter, — apparaîtront visibles aux yeux de chair ; tandis que les signes tracés au verso ne seront perceptibles qu'à l'organe visuel de l'âme, ce qui revient à dire qu'un bon lucide pourra seul les distinguer.

Ceci n'est qu'une métaphore, — et le néophyte ferait fausse route, s'il allait en conclure que la lucidité magnétique est la faculté maîtresse à développer en soi, la suprême prérogative de l'adeptat. Il y a plusieurs degrés de voyance, comme il y a plusieurs zones de vision. Que

d'illustres voyants n'ont été aucunement lucides sur le plan physique! Tel, en revanche, peut être un merveilleux lucide, au sens démotique et cher aux somnambules, qui n'en est pas moins un imbécile accompli : ces deux qualités n'ont rien qui s'exclue, et l'expérience l'a maintes fois prouvé....

Si, indépendamment du monde physique, dont l'observation relève des sens charnels, l'Univers comporte trois



plans de réalité ou mondes hiérarchisés, — l'âme humaine possède trois étages aboutissant à ces trois plans : נפש Nephesch *ou le* corps astral, *correspond au monde hyperphysique;* רוח Roûach *ou l'*Ame *passionnelle, au monde psychique;* נשמה Neschamah *ou l'*Intelligence (*réceptive de l'Esprit pur*), *au monde intelligible.*

Ces trois centres principaux, comme l'a péremptoirement établi Fabre d'Olivet, possèdent chacun une sphère

d'action qui lui est propre : et ces trois sphères étagées s'enchaînent de telle sorte, que la circonférence déployée par le centre inférieur, Nephesch (*Instinct, vie sensitive, corps astral*), *atteint le centre médian,* Roûach (*Ame passionnelle, vie psychique*) ; *et que la circonférence déployée par celui-ci touche au point central de la circonférence supérieure,* Neschamah (*Intelligence, vie spirituelle*). — *Enfin, ce ternaire est tonalisé par une unité relative, qui en fait un quaternaire ; en d'autres termes, ces trois sphères sont enveloppées par une quatrième, d'un rayon double d'étendue, la sphère volitive, dont le point central se confond nécessairement avec celui de la sphère psychique, médiane.*

Le schéma ci-contre permettra de saisir d'un coup d'œil ces rapports de l'homme triple, avec le triple univers.

L'être humain (soit individuel, soit collectif) peut être conçu comme englobant et maîtrisant, sous l'empire de sa volonté souveraine, une portion des trois essences cosmiques, — Esprit, âme, fluide astral, — qui le font participer à la triple vie de l'Univers.

Par son intelligence (réceptive de l'Esprit pur), l'homme confine à l'unité des choses, à la Nature-naturante, à la Providence *divine. Par son corps astral, il touche à l'infinie divisibilité, au* Destin *de la nature physique, naturée. L'âme intermédiaire de l'homme est la substance propre, passive de son être ; enfin sa volonté incline cette âme à se mettre d'accord, soit en haut, sur le plan spirituel, avec la Providence ; soit en bas, avec le Destin, sur le plan astral.*

*Aussi doit-on concevoir la volonté comme l'*essence propre *de l'homme : car elle le constitue ce qu'il est, en*

bien ou en mal, selon qu'elle gouverne, soit à dextre, soit à senestre, sa substance propre, *qui est l'Ame.*

C'est ce que Fabre d'Olivet a éclairci le premier, avec cette lucidité géniale qui caractérise le grand métaphysicien de l'Ésotérisme au XIXe siècle. Envisageant l'homme sous son aspect d'universalité transcendante, il désigne la Volonté *humaine comme l'une des trois grandes Puissances rectrices du Cosmos; la* Providence *et le* Destin *sont les deux autres. Dans le règne hominal, dit-il, « le lieu propre de la Volonté est l'Ame universelle. C'est par l'Instinct universel de l'homme qu'elle se lie au Destin, et par son Intelligence universelle qu'elle communique avec la Providence : la Providence n'est même, pour l'homme individuel, que cette Intelligence universelle, et le Destin, que cet Instinct universel. Ainsi donc* le règne hominal renferme en lui tout l'Univers. *Il n'y a absolument hors de lui que la Loi divine qui le constitue, et la Cause première d'où cette Loi est émanée. Cette Cause première est appelée Dieu, et cette Loi divine porte le nom de Nature* (1). »

Ces généralités bien comprises, nous retrouvons le néophyte au seuil du sentier mal aplani qui mène au Temple de la Science.

Désireux de s'initier, non seulement par l'étude des maîtres, dépositaires de la Tradition, mais encore par sa propre expérience ; résolu d'étendre ses investigations partout où le pourra conduire une volonté ferme, entraî-

(1) Hist. philos. du genre humain, *tome II, p.* 105-106.



née par de persévérants efforts; il demandera peut-être quelles portes donnent accès aux différents étages de l'être humain, sur les plans qui, dans l'univers invisible, leur correspondent ; il demandera le secret de la détente par quoi s'ouvrent ces portes, et le mot de passe encore, pour être admis à les franchir...

Mais ce sont là trophées de victoire, que chacun doit personnellement et progressivement conquérir. Si parfaites qu'apparaissent ses intentions, si noble son but, si ardent son courage, l'Initiable s'attend-il, en vérité, à d'aussi brusques révélations? Pense-t-il qu'on va placer ainsi, dans sa main novice et mal affermie, toutes les clefs du sanctuaire?... Pourquoi ne demander point à l'hiérophante, en l'abordant, les formules d'énonciation et de mise en œuvre du Grand Arcane? Les deux demandes, d'une naïveté congénère, équivaudraient l'une à l'autre.

Voilà ce qu'auraient répondu à de pareilles questions les Maîtres de l'antique Sagesse... Dans les cryptes de Memphis, d'Éleusis ou de Thèbes, on n'allait pas si vite en besogne.

Ils ne sont plus, ces temples grandioses d'un monde aboli, derniers asiles et témoignages adéquats d'une doctrine surhumaine, expérimentale et traditionnelle tout ensemble; les monuments de pierre et de métal sont écroulés, mais le sentier étroit et glissant, qui, de chaque côté, surplombe un abîme, aboutit toujours au sanctuaire idéal de la Vérité.

Sans doute il appartient aux aînés de mettre sur la voie leurs frères plus jeunes. Mieux expérimentés, ils sont tenus d'encourager les novices par la parole et par

l'exemple; ils doivent encore les prémunir de leurs conseils, contre les embûches d'une route qu'ils connaissent, pour l'avoir eux-mêmes parcourue. Mais là doit se borner leur concours tout indirect.

Nul ne parfait son initiation que de soi-même. C'est un aphorisme fondamental de la Magie.

Ce qu'il importe de préciser d'ores et déjà, tout en renvoyant pour le surplus aux notes sur l'Extase, incluses en notre chapitre II (1), *— notes révélatrices d'horizons peu fréquentés, et grosses de profitables renseignements sur la question des arcanes à découvrir par l'expérience directe et l'essor de l'initiative personnelle, — ce qu'il importe de préciser, le voici.*

C'est que l'homme astral, l'homme psychique et l'homme spirituel, destinés à connaître et à dominer les mondes divers qui leur correspondent, sont pourvus à cet effet d'organes spéciaux de réceptivité (astrale, psychique et mentale), aussi réels que les organes physiques des sens.

Ces subtils organes, très généralement ignorés, sont fort inégalement développés chez l'homme de chair et d'os; mais ils existent, au moins à l'état rudimentaire, — il serait plus exact de dire, à l'état d'atrophie par suite de non-usage : car il s'agit moins d'évoluer les sens internes, que de les réveiller petit à petit.

Quiconque est rentré en possession des facultés réceptives de son âme sur tous les plans (2), *celui-là peut se*

---

(1) Mystères de la solitude, *p.* 202-216.

(2) *Nous voulons dire : autant que faire se peut ici-bas. — Nous*

dire réintégré dès ici-bas à l'Unité de la Nature céleste.

Chez quelques rares hommes, tels sens internes peuvent avoir gardé presque toute leur acuité de perception; la déchéance de la chair où ces hommes sont descendus semble n'avoir altéré, que d'une façon minime, l'intensité fonctionnelle des facultés de leur âme. Ces privilégiés sont, en mode conscient, les Voyants *des différents ordres ; en mode de relative inconscience, ce sont les* Inspirés *de toute classe.*

L'homme de génie n'est autre, en dernière analyse, qu'un adepte intuitif et spontané, magnifiquement incomplet, mais riche de ces dons si rares et qui manquent trop souvent aux plus sublimes mystiques : les facultés de transposition esthétique de l'Intelligible au Sensible, et de convertibilité du Verbe divin au Verbe humain.

De pareilles facultés d'expression ne s'acquièrent point ; elles sacreront toujours l'homme de génie, de droit divin et de grâce antérieure ; tandis que l'adepte est de droit humain et de conquête ultérieure, les efforts de sa libre volonté l'ayant élaboré tel. — Cette distinction fondamentale une fois établie, l'analogie peut et doit se poursuivre.

Le Génie consiste dans la faculté de réintégration spontanée, (plus ou moins consciente et sujette à intermittences), du sous-multiple humain dans la patrie céleste de l'Unité, Adamah.

---

n'avons jamais pensé que l'homme déchu puisse soustraire absolument ses facultés au marasme qui est la conséquence fatale de son incarnation terrestre. La répercussion du corps physique sur l'âme ne peut être tout à fait amortie.



Aussi les poètes, peintres, musiciens, sculpteurs, et en général tous les artistes qui se croient, — à tort ou à raison, du reste, — des génies, *emploient-ils la même locution que les mystiques, pour caractériser les périodes de facilité à produire. Ils ont, ou non, l'*inspiration. *Cela est remarquable...*

L'œuvre capitale de l'initiation se résume donc, si l'on veut, dans l'art de devenir artificiellement un génie (1); *à cette différence près, toutefois, que le génie naturel donne l'inspiration à de certaines heures, plus ou moins souvent, lorsque l'Esprit veut bien descendre; tandis que le Génie acquis serait, à son plus haut stade, la faculté de forcer l'inspiration et de communiquer avec le Grand Inconnu, toutes et quantes fois on le désire.*

Il est, à cette différence, une raison vraiment assez simple: c'est que le Dieu descend vers l'homme de génie, tandis que le Mage monte jusqu'au Dieu.

L'homme de génie est une sorte d'aimant, attractif par intermittences. — L'Adepte est une Puissance convertible, un lien conscient de la terre au Ciel : un être qui peut, à volonté, rester sur terre, jouir de ses avantages et cueillir ses fruits, — ou monter au Ciel, s'identifier à la Nature divine, et boire à longs traits la céleste ambroisie.

Le Génie, *force naturelle d'attraction, établit par périodes avec l'Unité une corrélation plus ou moins éphémère. — L'*Adeptat, *passeport illimité pour l'Infini, im-*

(1) *Les facultés de transposition esthétique mises à part, bien entendu : nous avons dit qu'elles ne s'acquièrent pas.*



plique un droit de réintégration, en quelque manière ad libitum.

*Aussi l'*Adepte (1) *prend-il dans l'Inde le nom significatif de* Yoghi, — *uni en Dieu.*

Expérience *et* Tradition, *voilà donc les deux colonnes du Temple ésotérique. La vérité peut se transmettre, comme un héritage; elle peut s'acquérir par l'initiative de l'homme, sur tous les plans.*

Mais, nous l'avons dit, la science transmise resterait lettre morte sans l'expérience personnelle; de même que celle-ci pourrait conduire à sa ruine l'aventurier téméraire de l'Arcane, à défaut de cet héritage sacré : la Tradition.

Entre ces deux modes, actif et passif, intelligible et sensible (2) *d'acquisition de la Connaissance, vient se placer une méthode intermédiaire, très féconde, qui concilie les autres, les complète et parvient d'aventure à leur suppléer : c'est la méthode analogique; elle relève à la fois de la Sagacité et de la Raison.*

L'homogénéité de la Nature, ce principe fondamental,

---

(1) *Nous nommerons ainsi le hiérarque parvenu à cumuler la suprême sagesse et la suprême puissance, dont la nature humaine peut devenir réceptive, — par opposition à l'étudiant qu'on a seulement mis sur la voie, et que nous qualifierons d'initié.*

Celui-ci est initiatus, *c'est-à-dire commencé. L'autre est* Adeptus, *ayant su par lui-même acquérir (adipisci) la Doctrine et la Force.*

On est convenu pourtant de qualifier aussi d'Adeptes, les magistes parvenus à la maîtrise purement spéculative.

(2) *On conçoit dans quel esprit nous employons ce mot :* sensible. *N'avons-nous point parlé tout à l'heure des* sens *propres (ou facultés réceptives) de l'homme astral, de l'homme psychique, de l'homme spirituel?*

qui s'inscrit au fronton de toute synthèse magique, a pour premier corollaire un aphorisme, dont Hermès Trismégiste a donné la formule : Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; ce qui est en bas, comme ce qui est en haut. *Là se fonde en droit la méthode analogique, qui permet d'inférer du connu, pour déterminer l'inconnu.*

La méthode analogique est double, inductive et déductive ; elle s'exerce de bas en haut, comme de haut en bas : soit qu'elle parte des faits constatés, pour aboutir à la loi qui les régit, ou au principe dont relève cette loi ; soit qu'elle s'étaye d'une loi déjà admise, d'un principe déjà fixé, pour conclure à des faits non vérifiés encore, ou simplement pour motiver le triage et la classification des faits connus.

Un exemple n'est pas inutile.

Si le magiste, analysant les facultés de l'Ame humaine, découvre en celle-ci, d'une part, trois modifications principales, hiérarchiquement réparties sur trois plans d'activité ; et, d'autre part, une force synthétique (la Volonté), qui, englobant ce triple dynamisme, le maîtrise et le ramène à l'Unité ontologique : il pourra en induire par analogie, *que le triple dynamisme correspondant de l'Univers invisible est enveloppé, régi, unifié, par une Puissance synthétique* (*la Volonté divine créatrice*), *qui est, à l'Univers conçu dans son ensemble, ce que la volonté humaine est à l'homme conçu dans son ensemble ; savoir : son agent d'unification, son essence propre* (1). — *Méthode analogique inductive.*

(1) *Voy. pages* 81-83. — *A un autre point de vue, on peut induire*



Si le même magiste, à l'inverse, reporte sa vue mentale du Cosmos intégral sur l'homme individuel : il pourra déduire par analogie, *vu l'identité de constitution, que l'homme est, à vrai dire, un petit monde, un microcosme ; par opposition au macrocosme, ou grand monde. — Méthode analogique déductive.*

Nous avons montré le contrôle réciproque où l'Expérience et la Tradition s'évertuent et se confirment à l'envi. L'étude exclusive des maîtres n'aboutirait qu'à engendrer des érudits en mysticisme ; et la seule pratique de l'extase, qu'à produire des visionnaires : l'une et l'autre doivent concourir à former le véritable Adepte.... Eh bien, le raisonnement par analogie peut suppléer dans une certaine mesure soit à l'un, soit à l'autre de ces modes d'acquérir la Connaissance ; il le peut, en fournissant la contre-épreuve des données traditionnellement transmises, comme aussi de celles expérimentalement obtenues.

En conséquence, l'Analogie sera surtout précieuse à l'initié sur la voie, qui ne sait pas toujours où saisir le fil d'Ariane de la tradition ésotérique orthodoxe, et sent fondre parfois ses ailes d'Icare, lorsqu'il veut planer aux régions supérieures de l'expérience mystique. Reste-t-il pour lui des lacunes dans l'enseignement des Maîtres ? Entrevoit-il des escarpements inaccessibles à son essor personnel ? — Il trouvera dans l'Analogie un double cri-

---

encore, que l'univers matériel, sensible, (qui fréquemment usurpe le nom de Cosmos); est au total Cosmos, ce que la bâtisse de muscle, de chair et d'os (qui souvent usurpe le nom d'homme), est à l'homme individuel : savoir, son corps matériel, sensible.



térium un instrument à l'aide duquel combler les unes, et gravirles autres.

VII

Le moment est venu de conclure.

Résolu demettre un terme à cette introduction déjà trop dense et qui déborde son cadre normal, ce n'est point à dire que nous regrettions ces pages, — préventives, nous l'espérons, de méprises funestes et d'imminents quiproquos.

Nous nous flattons qu'au point où nous voici, l'assidu Lecteur s'est fait de la haute Magie une idée claire, précise et correcte, qui exclut en lui toute velléité de confusion, soit avec la Sorcellerie proprement dite, soit avec cette pitoyable mystification à quoi se réduit l'Ésotérisme, tel que se le figurent les profanes et aussi nombre de soi-disant Mages, toujours prêts à s'intituler, en quatrième page du Gil-Blas *ou du* Figaro, *professeurs de Sciences occultes.*

Une distinction péremptoire importait d'autant plus, entre la Haute Doctrine et la Sorcellerie, que le présent ouvrage doit parallèlement traiter de l'une et de l'autre, ou du moins de théories applicables à toutes deux, comme nous l'avons marqué dès l'abord.

Voici l'arbre de la Science du Bien et du Mal; son tronc bifurqué s'élève sur une seule racine.

Voici la vierge symbolique qu'Apollonius a rencontrée sur les bords de l'Hyphasis : son corps est mi-partie, noir et blanc.


יהוה

Voici le mystérieux losange du pentacle de Trithème : dans le triangle supérieur rayonne le schéma divin, le Tétragramme incommunicable ; et l'image de Satan ricane dans les ténèbres du triangle inférieur.

Ce dernier emblème sert de frontispice à notre Clef de la Magie noire ; *nous ne l'avons pas choisi sans intention.*

M. Oswald Wirth l'a reconstruit sur la description qu'en donne Éliphas, d'après un spécimen qu'en possédait son élève, le comte Alexandre Branitzki ; car ce dessin est d'une insigne rareté, et ne se trouve que dans quelques exemplaires manuscrits du Traité des Causes secondes (1).

Il se compose, dit Éliphas Lévi, « de deux triangles unis par la base, l'un blanc et l'autre noir ; sous la pointe du triangle noir est couché un fou qui redresse péniblement la tête et regarde avec une grimace d'effroi dans l'obscurité du triangle où se reflète sa propre image ; sur la pointe du triangle blanc s'appuie un homme dans la force de l'âge, vêtu en chevalier, ayant le regard ferme, et l'attitude du commandement fort et paisible. Dans le triangle blanc sont tracés les caractères du tétragramme divin (2).

(1) *Ouvrage lui-même peu commun, de l'abbé Jean Trithème. Il a été imprimé en 1567, à Cologne, sous ce titre :* De septem Secundeis : sive de spiritibus orbem post Deum moventibus, reconditissimæ scientiæ et eruditionis libellus, etc. — *Coloniæ, apud Iohan. Birkmannum, pet. in-8 (avec une vignette sur le titre et sept gravures sur bois, très remarquables, d'après Sebald Beham).*

(2) *Éliphas Lévi, dans une lettre adressée à un autre de ses disciples,*



« *On pourrait expliquer ce pentacle par cette légende :* le Sage s'appuie sur la crainte du vrai Dieu, l'insensé est écrasé par la peur d'un faux dieu fait à son image. *C'est là le sens naturel et exotérique de l'emblème ; mais en le méditant dans son ensemble et dans chacune de ses parties, les adeptes y trouveront le dernier mot de la Kabbale, la formule indicible du Grand Arcane : la distinction entre les miracles et les prodiges, le secret des apparitions, la théorie universelle du magnétisme et la science de tous les mystères* (1). »

Sans ouvrir à nos lecteurs d'aussi gigantesques aperçus, ni flatter personne d'illécébrants espoirs, ne balançons point à faire l'aveu, que, dans l'intelligence du pentacle de Trithème, il peut être donné à plusieurs de saisir sur le vif la pensée-mère qui présida constamment à la genèse du présent livre.

Stanislas de GUAITA.

M. le baron Spédalieri, donne du même pentacle un croquis s'éloignant fort de la description ci-dessus transcrite. Il faut que l'auteur de l'Histoire de la Magie *ait vu deux exemplaires très différents du symbole de Trithème.*

Le chevalier est devenu une sorte d'Hercule, accoudé sur un écu de guerre, au sommet duquel s'inscrivent les quatres lettres יהוה. *Vers le milieu du bouclier, on remarque l'étoile à six pointes, le sceau de Salomon, où se mire le fol, sur qui pèse la pointe inférieure de l'écu. La tête diabolique apparait dans l'entrelacement des deux triangles, au centre même de l'étoile (Voir le dessin ci-contre).*

(1) *Éliphas Lévi,* Histoire de la Magie, *p.* 345-346.



LE SERPENT DE LA GENÈSE

SECONDE SEPTAINE

LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE


8 LA JVSTICE ח



ח

(Section 8)

La Justice (huit) = **Équilibre** = **Balance** = **Harmonie...** *L'Équilibre et son Agent.*

Chapitre I

L'ÉQUILIBRE ET SON AGENT

Ouvrez le Livre de Thoth au huitième feuillet (1). Thémis qui, trônant entre deux colonnes, tient ferme en sa droite le glaive et les balances dans sa main gauche, vous révélera l'arcane de l'universel équilibre.

Les deux plateaux qui se font contrepoids symboliseront pour vous :

1° — Dans le *monde divin*, les nuptiales harmonies de la Sagesse et de l'Intelligence (2);

---

(1) Huitième clef du Tarot : *la Justice.*

(2) Le français n'étant pas une langue sacrée, la plupart des mots de cet idiome sont arbitrairement dévolus aux genres masculin ou féminin ; or le hasard et l'intuition vague ne peuvent toujours tomber juste.

Il ne faut donc pas trop s'étonner qu'il soit question des noces de la

2° — Dans le *monde psychique*, l'union salutaire et féconde de la Miséricorde et de la Justice ;

3° — Enfin, dans le *monde hylique* (1) *ou astral* (substratum du monde matériel), ces deux plateaux seront pour vous l'emblème des deux Puissances mâle et femelle génératrices du Cosmos, lui-même androgyne ; c'est à savoir d'*Hereb* et d'*Iônah* (2), principes des deux forces centripète et centrifuge, qui se manifestent : la

---

Sagesse et de l'*Intelligence*, et plus bas, de l'union féconde de la *Miséricorde* et de la *Justice*.

Ce sont là termes kabbalistiques. Or, dans la classification des ternaires séphirothiques polarisés, que nous visons en ce passage, *Hochmah*, חכמה *(la Sagesse)* est marquée du signe mâle et positif, comme aussi *Hesed* חסד *(la Miséricorde)*; — et ce, par opposition à *Binah* בינה *(l'Intelligence)* et à *Geburah* גבורה *(la Rigueur, la Justice)*, qui sont marquées du signe féminin et négatif. (Voir n'importe quel traité de Kabbale).

(1) Ésotériquement, *Hylé* ne veut pas dire matière brute, sens très restreint qui lui est vulgairement dévolu. — Ὑλη des philosophes grecs, עילך et היולי des rabbins initiés, signifie : substance en fermentation, matière subtile en travail.(Consulter Fabre d'Olivet, la *Lang. hébr. rest.*, II, 77 ; — Drach : *l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, I, 564 ; — et *l'Hist. du Manichéisme* de Beausobre, II, 268).

(2) Pour rester fidèle à la terminologie des Kabbalistes zoharites (en suspendant la balance séphirothique dans le troisième monde au clou de *Yésod* יסוד, comme nous l'avons fait dans les deux premiers aux clous de *Kether* כתר et de *Thiphereth* תפארת), il nous faudrait écrire *Hod* הוד et *Netzach* נצח, au lieu d'*Hereb* ערב et *d'Iônah* יונה.

Mais aux mots sacrés de la Kabbale, nous préférerons toujours, quand l'occasion se présentera d'en faire usage, les hiérogrammes originaux de Moïse, d'une précision ésotérique bien supérieure. Ne mettons jamais en oubli ce fait, que le Zohar, livre fondamental et sacré de la Kabbalah, n'est (si sublime soit-il et révélateur) qu'un humble commentaire du Pentateuque mosaïque, et principalement de la Genèse. Il est écrit d'ailleurs en dialecte de Jérusalem, c'est-à-dire en hébreu dégénéré.

première, par le Temps, créateur et dévorateur des formes transitoires; l'autre, par l'Étendue éthérée. L'Étendue est Rhéa, (épouse de cet implacable Kronos, dont le rôle est d'évertuer sans trêve la substance plastique qui est en elle, de l'élaborer et de la condenser en d'éphémères modes de matière diversement spécifiée, vivante et protéenne à l'infini).

Ce que de pareilles notions peuvent offrir d'étrange et d'énigmatique à l'esprit, sera tiré au clair par la suite.

Quant au glaive qui charge la main droite de Thémis, il symbolise la Puissance et ses moyens d'action, à tous les degrés et dans tous les Mondes. — Pour nous en tenir au plan astral, qui nous occupe surtout en ce tome, ce glaive est celui du collectif Kéroubîm, image de l'Éther instrumental et potentiel, qui détermine et maintient l'équilibre cosmique.

Ce mystérieux agent compte ses noms par centaines. — C'est, au dire des Kabbalistes, le *serpent fluidique d'Asiah*. — Les vieux platoniciens y voyaient *l'âme physique du monde*, qui tient enclose la semence de tous les êtres, et les Gnostiques Valentiniens le personnifiaient en *Démiurge*, « l'ouvrier inconscient des mondes d'en bas. » — Au gré des hermétiques, c'est, suivant le point de vue, la *Quintessence des éléments*, l'*Azoth des Sages* (ou ☿ fécondé par le 🜍,) ou encore *le Feu Secret*, vivant et philosophal. — C'est, pour les magiciens, l'*Intermédiaire* des deux natures; c'est le *Médiateur* convertible, indifférent au Bien comme au Mal, et qu'une volonté ferme peut plier à l'un comme à l'autre. — C'est le *Diable* enfin, si l'on veut; c'est-à-dire la Force substan-

tielle que les sorciers mettent en œuvre pour leurs maléfices.

Puissance inconsciente par elle-même, mais propre à réfléchir toutes les pensées ; Puissance impersonnelle, mais susceptible de revêtir toutes les personnalités ; Puissance envahissante et dominatrice, que l'adepte peut néanmoins pénétrer, contraindre et subjuguer, — et ce, dans une mesure plus stupéfiante encore que ne l'imaginait le populaire superstitieux, au beau temps des Lancre et des Michaëlis : c'est, en un mot, la **Lumière astrale**, ou ***Médiateur plastique universel*** (1).

Ce chapitre d'ouverture, — qui, par intervalles, semblera peut-être à plus d'un traiter de tout autre chose, — fera connaître au Lecteur averti la nature déconcertante et les modes d'activité de cet agent effectif de l'équilibre ; de ce *mysticum robur* que les scélérats de la Goëtie ont personnifié monstrueux à leur propre image, avec les stigmates distinctifs de l'animalité, vers laquelle eux-mêmes régressent. Si bien que le poète Piron a pu, pour leur plus grande joie, crayonner, en huit vers drôlatiques, le portrait du Diable d'enfer, — sans le flatter, il est vrai ; mais sans qu'il ait droit aussi de récuser la ressemblance :

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
  Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
  Le pied crochu,

(1) Voir *Au seuil du Mystère* (3e édit.), pp. 83-92, 145-147, et le *Temple de Satan*, passim.



Le fuseau dont filoit Hercule
Noir et tordu,
Et, pour comble de ridicule,
La queue au cu.

C'est un axiome, en Magie, que tout verbe crée ce qu'il affirme. Or donc, à force d'évoquer le discourtois personnage, les imbéciles ou les coquins qui *l'imaginaient* sous cet aspect traditionnel mais peu hiératique (1), — type fixé depuis des siècles par le consensus de leurs semblables, — ont, petit à petit, *réalisé* leur rêve en astral.

Ajoutons que chaque fois qu'un nouveau goëtien fait appel à la hideuse Image, l'évoquant avec toute l'énergie créatrice de la foi et le cri des mauvaises passions à leur paroxysme; non seulement l'Image lui apparait, mais encore il ajoute à l'esquisse fluidique un nouveau trait de vigueur et précise l'existence du monstre, en le nourrissant de sa propre substance hyperphysique.

Ceci n'est point un paradoxe, comme on le pourrait croire; c'est une vérité qui sera mieux sentie plus loin, quand nous aurons fait connaitre la nature équivoque, inqualifiable, de certains spectres sans consistance ontologique, sortes de compromis entre le néant qu'ils manifestent et l'être qu'ils blasphèment. L'occultisme les nomme des Larves (se référer particulièrement au Chapitre II : *Mystères de la Solitude*).

Mais trêve d'anticipations d'un pareil genre. Nous n'avons point affaire, pour l'heure, au Satan fantastique et

(1) Tout au moins, d'un hiératisme singulièrement dépravé.



burlesque, ambigu, malingre et falot, — vain reflet imprimé par les imaginations malades sur le miroir psychique de notre planète. Fi du simulacre blême qui se rétracte devant un souffle d'air, se dissout au moindre effort de la volonté humaine, et qu'un éclair d'intelligence foudroie !... Non, ce croquemitaine n'est qu'une Larve, entre combien d'autres (1) ! Le démon positif et formidable nous réclame, celui-là qui sert d'enveloppe à Nahàsh נחש et de substratum à la matière ; l'universel Atlas qui soutient les mondes en équilibre ; le dispensateur de la vie et de la mort physiques ; le Démiurge aux mille noms, dont quelques-uns nous sont déjà connus : c'est le Feu panthomorphe ; c'est l'âme plastique et imaginative du monde ; c'est le *dragon de l'Astral*.

Le dragon de l'Astral est le symbole absolu de la lumière du même nom, envisagée dans son double mouvement cosmique et dans la synthèse de ses opérations.

Or, si nous avons laissé pressentir jusqu'ici la nature et le rôle de ce grand agent, ce que nous en avons dit ne doit guère s'éclairer d'un jour précis et satisfaisant qu'en faveur des fidèles de nos précédents ouvrages, ou des chercheurs déjà sur la voie, ou des érudits en mysticisme.

Pour entrer au cœur du sujet, abordons d'emblée la *Table d'émeraude*, cette page révélatrice que le monde

---

(1) Une *Larve*, dans l'acception la plus large de ce mot (Voyez la fin de notre chapitre III : *la Roue du Devenir)*.

A proprement parler, le Diable est une Image astrale vitalisée.



antique nous a léguée. — L'équilibre universel et son agent y sont magistralement décrits.

Ne déchiffre pas qui veut ce vieux texte des Mystères égyptiens. Très propre à dérouter les profanes, son laconisme étrange et *premier* ravit le chercheur studieux des causes, en proposant à sa persévérante sagacité plus de sens profonds que de vocables. Il les découvre tour à tour. Ainsi les successives énigmes se dépouillent de leur dernier voile, comme les déesses rivales de beauté, devant le royal pasteur du Mont Ida.

En interprétant dans son entier l'inscription de la *Table d'Émeraude*, nous tenons simplement parole, aux termes de l'*Avant-propos* qui précède.

Mais ici, traduire ne suffirait point ; il importe de commenter. On trouvera, dans le texte même, tels mots d'éclaircissement, —intercalés entre parenthèses, comme il sied aux fins de prévenir toute confusion. Puis, à la suite du texte, quelques développements plus étendus permettront au Lecteur d'en mieux scruter l'ésotérisme médullaire.

LA TABLE D'ÉMERAUDE

PAROLES DES ARCANES D'HERMÈS (1).

IL EST VRAI (*en principe*) IL EST CERTAIN (*en théo-*

(1) Verba secretorum Hermetis. — « Verum sine mendacio, certum et verissimum : quod est inferius est sicut quod est superius ; et quod est superius est sicut quod est inferius, ad perpetranda miracula rei unius.

« Et sicut omnes res fuerunt ab uno, mediatione unius, sic omnes res natæ fuerunt ab hac unâ re, adaptatione.



rie), IL EST RÉEL (*en fait, en application*) (1) : QUE CE QUI EST EN BAS (*le monde physique et matériel*) EST COMME CE QUI EST EN HAUT (*analogue et proportionnel au monde spirituel et intelligible*) ET CE QUI EST EN HAUT COMME CE QUI EST EN BAS (*réciprocité complémentaire*) : POUR L'ACCOMPLISSEMENT DES MERVEILLES DE LA CHOSE UNIQUE (*loi suprême en vertu de quoi se parfont les harmonies de la Création, omniverselle* (2) *en son unité*).

ET DE MÊME QUE TOUTES CHOSES SE SONT FAITES (*accomplies, réalisées*) D'UN SEUL (*en vertu d'un seul principe*), PAR LA MÉDIATION D'UN SEUL (*par le ministère d'un seul agent*) : AINSI TOUTES

« Pater ejus est Sol, mater ejus Luna ; portavit illud Ventus in ventre suo ; nutrix ejus Terra est.

« Pater omnis Telesmi totius mundi est hic.

« Vis ejus integra est, si versa fuerit in terram.

« Separabis terram ab igne, subtile à spisso, suaviter, cum magno ingenio.

« Ascendit à terrâ in cœlum, iterumque descendit in terram, et recipit vim superiorum et inferiorum.

« Sic habebis gloriam totius mundi. Ideò fugiet à te omnis obscuritas.

« Hic est totius fortitudinis fortitudo fortis ; quia vincet omnem rem subtilem, omnemque solidam penetrabit.

« Sic mundus creatus est. Hinc erunt adaptationes mirabiles, quarum modus est hic.

« Itaque vocatus sum Hermès Trismegistus, habens tres partes philosophiæ totius mundi.

« Completum est quod dixi de operatione Solis. »

(Version latine de Khunrath).

(1) Textuellement : « Il est vrai sans mensonge, certain et très véritable ». — Cette triple affirmation correspond évidemment aux trois mondes de la magie.

(2) Néologisme assez heureux, nous semble-t-il, créé par un mystique de nos jours, Louis Michel de Figannières.

CHOSES SONT NÉES DE CETTE MÊME UNIQUE CHOSE, PAR ADAPTATION (*ou par une sorte de copulation*) (1).

LE SOLEIL (*condensateur de l'irradiation positive ou de la Lumière au rouge*, אוֹד *Aôd*, *Od*) EST SON PÈRE (*élément producteur actif de cet agent*, [ce qui n'est vrai qu'à notre point de vue terrestre]) ; LA LUNE (*miroir de la réverbération négative ou de la Lumière au bleu*, אוֹב *Aôb*, *Ob*) EST SA MÈRE (*élément producteur passif* [même remarque]) ; LE VENT (*atmosphère éthérique ambulatoire*) L'A PORTÉ DANS SON VENTRE (*lui a servi — ou lui sert — de véhicule*). LA TERRE (envisagée comme type des centres de condensation matérielle) EST SA NOURRICE (*l'athanor de son élaboration*).

C'EST LA LE PÈRE (*élément producteur*) DE L'UNIVERSEL TÉLESME (2) (*perfection, but final à atteindre*) DU MONDE ENTIER (*de l'Univers vivant*).

SA PUISSANCE (*force d'extériorisation créatrice, le fleuve Phishôn* פישון *de Moïse*) EST ENTIÈRE (*parfaite, accomplie ; intégralement déployée, jusqu'au total épanouissement*) QUAND ELLE S'EST MÉTAMORPHOSÉE (mot à mot : *quand elle s'est tournée*) (3) EN TERRE (*Aretz* ארץ *de Moïse, substance condensée et spécifiée ;*

(1) « Per conjunctionem », variante de la version Glauber (*Miraculum Mundi, de mercurio philosophorum*, Amstel., 1653, in-8, p. 74).

(2) Autre version : *Thélème*, θελήμα, volonté. Cette version admise, il faudrait restreindre l'acception symbolique du mot *père* au sens d'élément de manifestation.

(3) « *Si versa fuerit* » (version Khunrath) ; — « *Si mutetur* » (version R. Glauber).

forme ultime de l'extériorisation créatrice, matière sensible).

TU SÉPARERAS LA TERRE (*ici, dans un sens plus général, la Terre signifie ce qui appartient au monde matériel et tangible, au monde des effigies*) DU FEU (*Principe d'action ; ce qui appartient aux mondes moral et intelligible*) ; — LE SUBTIL DE L'ÉPAIS (*sens analogues*) (1) AVEC DÉLICATESSE ET UNE EXTRÊME PRUDENCE.

IL (*le fluide pur, universel, médiateur, et — d'après tels gnostiques — Corps du Saint-Esprit*) MONTE DE LA TERRE AU CIEL (*courant hémicyclique de retour* (2), *ascendant ; reflux de Synthèse*) ET DERECHEF (*par un mouvement à la fois alternatif et simultané*), IL DESCEND DU CIEL EN TERRE (*courant hémicyclique d'émission, descendant ; influx d'analyse*), ET IL REÇOIT (*il se charge, il s'imprègne tour à tour de*) LA FORCE (*les vertus, les propriétés, les influences*) DES CHOSES D'EN HAUT ET D'EN BAS (*des mondes physique ou matériel et hyperphysique, ou astral ; et encore, à un autre point de vue, des sphères sensible et intelligible*).

AINSI (*c'est par ces principes que*) TU AURAS (*tu ac-*

---

(1) C'est-à-dire, envisagés du même point de vue, comme antithèse du spirituel au sensible. Mais nous ne pensons pas que ces mots, *subtile à spisso*, forment pléonasme avec le membre de phrase précédent ; on pourrait préciser nombre de significations différentes, toutes rigoureusement exactes. A l'égard des opérations du grand œuvre, par exemple, le *subtil* et l'*épais* signifieront le *volatil* et le *fixe*.

Cette *Table d'Émeraude* recèle plus de sens que de mots.

(2) Hermès parle du retour, avant de parler de l'émission ; par là il veut faire entendre qu'il s'agit d'un double mouvement incessant.



querras, tu t'approprieras) LA GLOIRE (*la souveraineté, l'empire*) DE L'UNIVERS ENTIER; PAR LA TOUTE OBSCURITÉ (*toute impuissance, toute indécision, toute erreur. L'hiérogramme mosaïque* חשך *Hoshek exprime ésotériquement toutes les idées négatives, symbolisées par le cône d'ombre de la terre*) S'ENFUIRA DE TOI.

LA RÉSIDE LA FORCE FORTE DE TOUTE FORCE (*le principe mutuel d'activité; le potentiel de toute manifestation, le support de toute action, la base immanente de tout ordre phénoménal*) QUI VAINCRA (*s'emparera de, coagulera, fixera*) TOUTE CHOSE SUBTILE (*volatile, fuyante, insaisissable, — fluidique*) ET PÉNÉTRERA (*s'immiscera dans, décomposera, — dissoudra*) TOUTE CHOSE SOLIDE (*cohésive, dense et permanente, — concrète*).

AINSI (*par cet agent, ou encore, — par cette voie*), L'UNIVERS A ÉTÉ CRÉÉ (*reduit de principe en essence, d'essence en puissance sementielle, de puissance en acte; en un mot, — réalisé*). DE LA PROVIENDRONT (*là trouveront leur origine, leur principe*) DES ADAPTATIONS (*des applications, ou des productions*) MERVEILLEUSES, DONT LE MODE (*la manière d'être, le type de formation*) EST ICI (*indiqué, révélé, exposé*).

C'EST POURQUOI JE FUS APPELÉ HERMÈS (ΗΡΜΗΣ, *Mercure, mythe complexe; au cas présent, emblème de la Mathèse, science intégrale vivante, dont le caducée de Mercure* (1) *symbolise le double courant : intuitif-synthétique et analytique-expérimental*) LE TRIS-

(1) Voyez plus loin, page 148, le commentaire du mot ΗΡΜΗΣ.

MÉGISTE (*trois fois très grand ou le plus grand*), POSSÉDANT (*pour avoir acquis*) LES TROIS PARTIES DE LA PHILOSOPHIE (*la totale connaissance des trois mondes : divin ou intelligible, psychique ou passionnel, naturel ou sensible*) (1) DE L'UNIVERS TOUT ENTIER.

CE QUE J'AI DIT (*mon enseignement, mon verbe*) EST COMPLET (*consommé, intégralement proféré*) SUR LE MAGISTÈRE (2) (*ou l'opération, le Grand Œuvre*) DU SOLEIL (*mille significations : le Magistère du Soleil peut désigner tout travail conduit à sa perfection ; l'on peut y voir la Genèse intellectuelle ; la source et le rôle des courants fluidiques universels ; l'évolution de l'Aôr androgyne ou Lumière engendreuse ; enfin le Magistère des alchimistes, à proprement parler, dont le secret, disent-ils, se trouve à découvert dans ce texte de la Table smaragdine*).

Nous ne chicanerons point sur l'authenticité, l'attribution et la date de l'un des monuments les plus magistralement initiatiques que nous ait transmis l'antiquité gréco-égyptienne.

Les uns s'obstinent à n'y voir que l'œuvre amphigourique d'un rêveur alexandrin, d'autres taxent même ce document d'apocryphe du v[e] siècle. Quelques-uns le veulent de quatre mille ans plus ancien...

Que nous importe ? Découverte ou non par Alexandre-le-Grand dans la sépulture d'Hermès, gravée ou non sur

(1) Le monde astral peut être rattaché, soit au monde psychique, soit au monde sensible (Voy. *Au seuil du Mystère*, p. 87-89, en note).
(2) « *De magisterio Solis* » (version Glauber).



une tablette d'émeraude, il est certain que cette page résume les traditions de l'antique Égypte. Or l'Égypte a été, de nombreux siècles durant, la dernière citadelle de l'Ésotérisme intégral : ses sphinx ont été les gardiens du trésor légué aux temps futurs par plusieurs cycles de civilisations, tellement lointaines et refoulées dans la nuit préhistorique des temps, que ces foyers aveuglants de lumière intellectuelle ne dégagent plus une lueur qui les dénonce à nos archéologues.

Les quelques mots explicatifs d'analyse, intercalés dans notre version, exigent un commentaire général et synthétique. Nous pourrions dire que ce commentaire doit s'étendre à tout le présent volume, puisque la *Table d'Émeraude* va servir de point de départ à nos développements sur les merveilles de l'Astral.

Mais nous tâcherons d'être, dès l'abord, aussi explicite qu'il se pourra.

L'initiateur, — quel qu'il soit, il mérite bien ce nom, — promulgue en premier lieu la grande loi d'analogie hermétique : elle domine sur tous les mondes, et met l'intelligence armée du compas de la logique à même de formuler des inductions, en procédant du connu à l'inconnu, du sensible à l'intelligible et du particulier à l'universel.

Nous offrir ce fil d'Ariane, voilà le premier souci de l'Hermès hiérographe.

Puis il passe à la description du Lien qui rattache ces extrêmes ; du grand Médiateur des êtres et des choses, ce Père de l'universel *Télesme*, dont il est question jus-

qu'au bout. Voici l'agent essentiel de l'art royal, et le Trismégiste prend soin de nous prévenir qu'en décrivant sa nature, il nous fournit la clef mystique du Grand-Œuvre et nous enseigne le *magistère du Soleil*.

Le Grand-Œuvre se peut concevoir à divers points de vue ; il se peut réaliser sur divers plans. Mais il reste toujours la *Chysopée*, ou l'art de tirer le pur de l'impur et l'or des viles scories.

L'Alchimiste cherche l'or métallique ou terrestre.

L'Adepte de la Maîtrise vitale cherche la Médecine universelle, ou l'or physiologique.

Le Magicien cherche l'or thaumaturgique ou la Puissance.

Le Mystique cherche l'or moral ou la Sainteté.

Le Théosophe enfin cherche l'or spirituel, l'identification de l'intelligence humaine et de l'essence divine : en un mot, il cherche la Vérité absolue, la Science.

Tous veulent acquérir *la Lumière* sous ses différents aspects. Car l'or physique n'est, au dire des Spagyristes, que lumière condensée ; — la médecine universelle réside en une quintessence vitale de l'or ; — la puissance magique reste acquise à qui saura diriger la Lumière astrale ou l'or hyperphysique ; — la communion des saints reçoit dans son giron quiconque a transmué sa substance animique en or moral ; — et la Vérité-lumière des théosophes n'est autre que l'or spirituel et divin.

Mais nous traiterons principalement ici de l'or hyperphysique : c'est lui que l'auteur de la *Table d'Émeraude* désigne comme engendrant le Télesme (ou la perfection

des choses corporelles). Il est d'ailleurs le moyen-terme de tous les autres ors.

Un dans son principe, androgyne (c'est-à-dire double et triple) dans sa nature, quadruple dans ses modalités manifestatives (les quatre éléments occultes), — cet être protéen se révèle multiple à l'infini dans ses ultimes réalisations. Car il constitue la substance cosmique non différenciée, dont la matière polymorphe présente à nos sens les spécifications éphémères.

C'est lui l'universel Médiateur; l'Éther instrumental, convertible, omnilatent; le Serviteur de toutes les Puissances, bonnes ou mauvaises; la Splendeur équivoque des Cieux, apte à revêtir alternativement d'une apparence plastique et à draper dans son manteau d'étoffe sidérale le dragon *Nahàsh* ou l'ineffable ***Roûach Hakkadôsch*** (1).

---

(1) Peut-être sera-t-on surpris de nous voir recourir de préférence au vocabulaire hébreu, en des commentaires qu'a motivés un monument d'origine égyptienne.

Nous permettra-t-on de rappeler que la langue hébraïque pure, telle que l'a mise en œuvre l'auteur du *Berœschith*, n'est autre précisément que l'idiome le plus occulte des sanctuaires de Mitzraïm? C'est ce que Fabre d'Olivet a victorieusement établi.

Moïse, prêtre d'Osiris, a tracé son livre des Cinquante Chapitres en hiérogrammes (du troisième degré), intelligibles seulement, dans leur ésotérisme, aux adeptes memphites du plus haut grade. Ce livre, vulgairement la *Genèse*, paraît le seul qu'on ait transcrit au temps d'Esdras, sans en altérer l'esprit, ni même la lettre.

La doctrine secrète de Moïse constitue ce que nous appelons la Kabbale *primitive*, laquelle s'est matérialisée parallèlement à la langue même du sanctuaire. L'enseignement de Shiméon-ben-Iockaï est à celui de Moïse, ce que le dialecte syro-chaldaïque, qui se parlait à Jérusalem sous les Césars, est à l'hébreu primitif de Moïse.

Nous n'avons recours à la Kabbale Zoharite (ou du moins ne fait-elle

Sous l'empire et l'influx des Principes d'En Haut, cet agent remplit l'espace des *Shamaîm* d'une irradiation céleste et bienfaisante : on peut alors le considérer comme la lumière mystique où s'incorpore le Saint-Esprit. — Mais abandonné à lui-même, ou lorsqu'une Volonté perverse s'empare de sa direction, il devient fatal et démoniaque : c'est le corps même de Satan.

Avec Paracelse, Éliphas Lévi, Keleph-ben-Nathan, Martinès et toute l'école ésotérique d'Occident, nous l'appellerons de préférence *lumière astrale.*

La lumière astrale constitue le support hyperphysique de l'Univers sensible; le virtuel indéfini dont les êtres corporels sont, sur le plan inférieur, les manifestations objectives.

Qu'on ait qualifié d'âme cosmique cette lumière secrète qui baigne tous les mondes, il n'y a rien là pour nous surprendre. L'on a pu légitimement encore l'appeler sperme expansif de la vie et réceptacle aimanté de la mort : puisque tout est né de cette lumière (par matérialisation ou passage de puissance en acte), et que tout s'y doit réintégrer (par le mouvement inverse, ou le retour de l'objectif concret au subjectif potentiel).

Comme l'électricité, la chaleur, la clarté, le son, etc., (ses divers modes d'activité fluidique), elle est à la fois *substance* et *force.*

Ceux qui ne voient en elle que *le mouvement* tombent dans une grave erreur : comment imaginer un mouvement effectif, à défaut de quelque chose qui soit mû ? Le

autorité pour nous) que subsidiairement, à défaut de l'ésotérisme plus pur et plus profond des livres mosaïques, dont le Zohar n'est qu'un tardif commentaire.

néant ne vibre pas. Concevoir une agitation quelconque ou toute autre qualité dans le vide absolu, c'est manifestement absurde. — Et réduire la lumière astrale à l'*abstrait* du mouvement, c'est en faire un être de raison, ce qui revient à nier son existence, même latente.

L'on est donc obligé de la définir : une substance qui manifeste une force ; ou, si l'on préfère, une force qui met en œuvre une substance : les deux inséparables.

En tant que substance, nous l'avons dit, il faut envisager la lumière astrale comme le substratum de toute matière ; le potentiel de toute réalisation physique ; l'homogénéité, racine de toute différenciation. — C'est l'expression temporelle d'*Adamah* אדמה, — cet élément primordial d'où, selon Moïse, l'universel Adam a tiré son être : ou, pour emprunter le langage de l'exotérisme, cette terre dont le Très-haut façonna le premier ancêtre humain.

En tant que force, l'Astral nous apparaîtra comme évertué par l'influx et le reflux de cette vivante essence que nous avons nommée, à l'instar de Moïse, *Nephesch-ha-chaïah* נפש החיה, le souffle de vie (1).

Pour motiver ce flux et ce reflux de l'âme vivante, il suffit de la peindre tiraillée, pour ainsi dire, entre deux aimants : en haut, *Roûach Ælohîm*, souffle vivificateur de la substance collective, homogène, édénale ; en bas, *Nahàsh*, agent suscitateur des existences individuelles, particulières, matérialisées. C'est le principe de la divisibilité en face du principe de l'intégration ; c'est le

(1) *Avant-propos*, p 63 ; — cf. aussi *Au seuil du Mystère*, p. 146.

morcellement des Moi naissants ou à naître, qui s'oppose à l'unité du Soi éternel.

De cette opposition résulte un double dynamisme de forces hostiles, qu'il convient d'étudier l'une et l'autre dans leur nature propre et dans la loi de leur mutuel mécanisme. Puis, revenant à *Nahàsh* (le dragon de l'Astral), nous surprendrons plus aisément le mystère du fluide lumineux de même nom, avec le contraste de ses courants opposés et son point central d'équilibre.



La lumière astrale est, somme toute, la substance universelle animée, mue en deux sens inverses et complémentaires, par l'effet d'une polarité double, du pôle intégration au pôle dissolution, et vice versa.

Elle subit en effet deux actions contraires : la puis-

sance d'expansion féconde, la lumineuse *Iônah* יונה, effective des générations et dispensatrice de la vie, d'une part ; — et de l'autre, la puissance de constriction destructive des formes, le ténébreux Ḣereb ערב, agent principal de la mort, et par là de la réintégration (retour des individus à la collectivité ; de la matière différenciée et transitoire, à la substance une, permanente et non différenciée) (1).

Ces deux hiérogrammes, *Ḣereb* et *Iônah*, que nous empruntons à Moïse, reviennent à plusieurs fois dans le texte hébreu de la *Genèse*, et notamment au VIIIe chapitre, qui traite du déluge (ỳ. 6 à 12).

Tous les traducteurs officiels rendent *Ḣereb* et *Iônah* par *corbeau* et *colombe :* sens que ces deux vocables peuvent en effet revêtir, dans l'acception la plus circonscrite et matérialisée dont ils soient susceptibles.

Nous résumerons pour mémoire le récit qu'on prête à Moïse.

Le déluge a fait son œuvre, et les eaux se desséchant petit à petit, le sommet des montagnes commence à paraitre. — Noé laisse quarante jours s'écouler, puis il ouvre la fenêtre de l'arche, et donne l'essor à un corbeau (*Ḣereb*), qui s'envole pour ne plus revenir (2). Sept jours après, Noé met en liberté une colombe (*Iônah*) ; mais

(1) La force d'expansion, en agissant sur l'*Aôr,* engendre le courant de la lumière positive, *Aôd ;* et la force de constriction, celui de la lumière négative, *Aôb.*

(2) Les Septante traduisent ainsi ; mais S. Jérôme est plus exact : le corbeau, dit-il, sortait et rentrait alternativement (egrediebatur et revertebatur).



celle-ci revient, n'ayant point trouvé où prendre pied (1), et Noé la réintègre dans l'arche. Une semaine s'écoule encore ; il lâche à nouveau la colombe qui lui revient le soir du même jour, mais portant en son bec un rameau d'olivier... Enfin, après sept nouveaux jours d'attente, Noé l'ayant laissée partir pour la troisième fois, la colombe ne reparaît plus.

Telle est, du moins en substance, la version communément accréditée.

Mais il suffit de recourir à la traduction littérale de Fabre d'Olivet, soutenue de notes étymologiques décisives, pour entrevoir, sous les puérils emblèmes de la Vulgate et des autres versions reçues, toute la portée ésotérique et grandiose d'un texte aussi pitoyablement travesti. Sans entreprendre un commentaire général qui serait un hors-d'œuvre en ce chapitre, et d'ailleurs nécessiterait à lui seul un chapitre de développements, — précisons, avec le précieux appui du restaurateur de la langue hébraïque, le vrai sens attribuable aux deux hiérogrammes en litige.

« Il est bien vrai, dit Fabre d'Olivet, que le mot hébreu יונה signifie *une colombe ;* mais c'est de la même manière que le mot ערב signifie *un corbeau :* c'est-à-dire que les noms de ces deux oiseaux leur ont été donnés, dans un sens restreint, par une suite des analogies morales et physiques qu'on a cru remarquer dans la signification primitive attachée aux mots ערב et יונה, et les qualités apparentes du corbeau et de la

(1) Même au sommet des montagnes, qui émergeaient déjà 47 jours auparavant ? Telle est la logique du sens admis des théologiens.



colombe. La noirceur de l'*Erèbe,* sa tristesse, l'avidité avec laquelle on croyait qu'il dévorait les êtres qui tombaient dans son sein, pouvaient-elles être mieux caractérisées que par un oiseau ténébreux et vorace tel que le corbeau? — La blancheur de la colombe, au contraire, sa douceur, son inclination à l'amour ne semblaient-elles pas inviter à la choisir pour être l'emblème de la faculté génératrice, de la force plastique de la Nature?... La colombe fut le symbole de Sémiramis, de Derceto, de Mylitta, d'Aphrodite, de Vénus, de tous les personnages allégoriques auquels les anciens attribuaient la faculté génératrice, représentée par cet oiseau...

Il est évident que le nom de l'Ionie, le nom de cette contrée fameuse, que l'Asie et l'Europe réclament également, découle de la même source que le mot qui nous occupe, יונה (1)... »

On le voit, l'antithèse est rigoureuse entre *Ḣereb* et *Iônah.* Celle-ci désigne en effet la faculté d'expansion, génératrice des êtres corporels; celui-là exprime la force de compression destructive, qui pousse tout ce qui vit vers la décrépitude et la mort, puis dissout et engloutit la dépouille de ce qui a vécu (2). *Ḣereb* exprime aussi le

(1) *Langue hébr. restit.*, tome II, pages 231-232, passim.

(2) Cette antinomie des deux Agents prêterait à une foule de parallèles fort étranges, et d'intérêt majeur pour ceux dont l'œil s'exerce à sonder certains mystérieux abîmes de la Nature et de la Vie.

Ainsi, nous pouvons dédier aux étymologistes le contraste que voici : d'une part, la racine sur laquelle s'élève l'*Iônah* mosaïque (cette faculté génératrice dont la colombe est l'emblème), — la racine ιόν se retrouve intacte aux Indes dans le vocable *Yôni,* par quoi les Brahmes désignent l'organe sexuel de la femme ; — d'autre part, la racine constitutive d'*Ḣereb* se retrouve à peine altérée (ב s'est adouci en ו) dans *Ḣerwah,* (au pluriel *Ḣerwath* ערות), le mot dont se sert Moïse (*Berœshith,* IX, 22) pour désigner cet objet de scandale, que Noé, dans son ivresse, avait laissé découvert, à la joie sacrilège de Cham, et que Saint Jérôme qualifie sans ambages de « *verenda nudata* ».

Remarquons encore que les Sémites, — arabes et hébreux, *Ḣarbi*

champ d'action où domine par l'univers cette force corrosive.

C'est plus particulièrement dans cette dernière acception que l'ont connu les grecs, héritiers de la Cosmogonie d'Orphée. Ce théocrate, contemporain de Moïse, avait puisé aux mêmes sanctuaires que lui la notion de son *Erèbe* Ἔρεϐος, le *gouffre d'Hécate* ou de la Lune infernale. le *champ de Proserpine*, le séjour des ombres, enfin...

L'*Hereb* mosaïque, que l'on pourrait rattacher à Kain קין (principe du Temps), pactise en tous lieux avec l'obs-

---

ערבי et *Hebri* עברי — ces âpres adorateurs du Dieu mâle, unique, portent un nom notoirement formé d'*Hereb*, (le nom du Maroc, *Maugreb*, en dérive aussi) ; — tandis qu'*Iônah* semble avoir nommé cette molle *Ionie*, Ἰωνία, le type des contrées où l'on adorait la Nature féminine et plastique, sous ses innombrables et éblouissantes incarnations.

Les curieux se demanderont enfin, par quel chassé-croisé d'influences, le mâle *Hereb* gouverne le courant de la lumière négative et sélénique ☽, *Aôb* אוב ; — cependant que la féminine *Iônah* domine sur le courant de la lumière positive et solaire ☉, *Aôd*, אוד.

Observons à cet égard, que la plupart de ces attributions sont, non point arbitraires, mais *relatives*. — Absolument parlant, il n'y a qu'un Principe mâle, qui est Dieu ; qu'un Principe féminin, qui est la Nature. — Dans le monde subjectif, il n'y a qu'un Principe mâle, qui est l'Esprit universel, et qu'un Principe féminin, qui est l'Ame vivante ; dans le monde objectif, enfin, qu'un Principe mâle, qui est la Force, et qu'un Principe féminin, qui est la Matière. — Mais, sur ces divers plans, il est loisible de qualifier de masculines ou de féminines, les diverses modifications, facultés, énergies, etc., qui ressortissent à l'un ou à l'autre de ces Principes ; ainsi avons-nous qualifié *Iônah* de féminine, parce qu'elle appartient plutôt à la Nature et à la substance plastique ; et *Hereb* de masculin, parce qu'il constitue une Force, et que, par son office de compacter la substance, il devient en quelque sorte le véhicule de la *Forme*, laquelle relève de l'Esprit.

Qu'il nous suffise d'avoir attiré l'attention sur ces singularités occultes, dont la raison d'être, si elle était connue, pourrait conduire assez loin.....

curité, *Hosheck* חשך ; — l'*Iônah*, qui déploie son énergie dans le royaume d'*Abel* חבל (principe de l'Espace éthéré), montre partout l'affinité la plus intime avec l'élément lumineux, *Aôr* אור.

L'une est la colombe de la lumière et de la vie; l'autre, le corbeau des ténèbres et de la mort (1).

La douce colombe fait l'amour et bat des ailes partout où s'irradie la clarté sidérale à travers l'espace; mais où l'obscurité domine, c'est le fief de l'âpre corbeau carnassier.

Disons, pour préciser le point de vue spécial à notre planète, que le soleil darde l'influence d'*Iônah* sur l'hémisphère qu'il baigne de ses rayons, — et que l'influence d'*Hereb*, liée aux phases de croissance et de déclin lunaires, se localise dans le cône d'ombre que la terre traîne à sa suite, en gravitant par les cieux. Nous reviendrons en détail sur cette organisation physique et hyperphysique du système planétaire, — à laquelle sont subordonnés le voyage cosmique des âmes et toute la biologie de notre monde, non moins que l'existence positive et la localisation strictement déterminable des séjours d'épreuve et de félicité posthumes, connus ou soupçonnés sous les noms

(1) Le même symbolisme préside à la terminologie des philosophes hermétiques. Ils nomment *Tête de* CORBEAU la stase de dissolution, quand la matière, réduite en noir, semble toute décomposée et perdue (c'est le *Nigrum nigro nigrius*) ; — et COLOMBES *de Diane*, la stase de régénération de ladite matière, l'ablution du fixe par les larmes du volatil, quand la couleur blanche va paraître. Les colombes annoncent et préparent le régime de Diane : alors naît la *terre blanche feuillée* (où germe la semence de l'Or vif).



de paradis, de purgatoire et d'enfer (voy. chap. VI, *la Mort et ses Arcanes*).

Ainsi, la substance universelle est réceptive d'une influence géminée : *Iônah* la rend fertile, plastique et configurative ; *Hereb* lui communique une force compressive et dévorante.

D'où, deux propriétés contraires dans la lumière astrale : l'une qui tend à volatiliser le fixe, l'autre qui tend à fixer le volatil.

Dissoudre ici, pour concréter là (1)... L'électricité nous offre, dans ses adaptations à l'art galvanoplastique, une image sensible de cette double propriété : tandis que le métal se corrode, au pôle positif de l'appareil, les particules qui s'en détachent vont, charriées par le courant, s'accumuler, se répartir et se fixer à la surface du moule ou de l'objet quelconque suspendu à l'électrode négative.

Cependant, par un mystère admirable — qui contribue à confirmer la grande loi de l'harmonie par l'antagonisme des contraires (2), — la lutte même des deux principes devient féconde. Tous deux concourent, nous l'allons voir, en dépit de leur hostilité apparente, à la génération, à la croissance, à la succession des formes corporelles.

Hereb, agent centripète, se manifeste, avons-nous dit,

(1) *Solve, Coagula*..... C'est l'inscription double qui se lit sur les deux bras du Grand Androgyne d'Henry Khunrath, magnifique pentacle que nous avons reproduit et commenté, au *Seuil du Mystère* (pages 127-150).

(2) Voir Éliphas Lévi, qui énonce et démontre cette loi (*Dogme et Rituel*, passim).



au cours du temps, — et *Iônah*, agent centrifuge, se déploie à travers l'espace. Or le temps et l'espace ne sont-ils pas les conditions essentielles de toute existence physique?

« Ces deux actions, dit Fabre d'Olivet, selon la forme desquelles tout existe dans la nature, issues de la même source, sont ennemies dès leur naissance. Elles agissent incessamment l'une sur l'autre, et cherchent à se dominer réciproquement, et à se réduire à leur propre nature. L'action compressive, plus énergique que l'action expansive, la domine toujours dans l'origine, et l'accablant pour ainsi dire, compacte la substance universelle sur laquelle elle agit, et donne l'existence aux formes matérielles qui n'étaient pas auparavant (1). »

Ce qui est vrai pour la condensation des nébuleuses, l'est aussi pour toute formation corporelle.

La force coërcitive, subjuguant sa complémentaire, condense la substance originelle, selon tel type générique, dans la sphère d'action de tel règne.

Si nous examinons les règnes végétal et animal (où les individus, mieux définis, naissent, croissent, déclinent et meurent en des conditions cycliques plus accessibles à notre observation si bornée), la victoire première de la force compressive se manifestera évidente dans l'exemple de la *semence*, qui tient prisonnière en un si petit espace, et, pour ainsi dire, à haute tension, la potentialité d'un être; lequel, sous l'empire de la force inverse, va passer en acte, s'organiser, grandir, etc... A l'action succède en effet la réaction : c'est le tour de l'agent expansif, qui suscite l'être à son plein développement, pousse à la croissance du dedans au dehors, et favorise ainsi la bâtisse

(1) *Caïn*, Lettre à Lord Byron, page 31.

progressive d'un corps matériel, qui s'édifiera sur le patron du corps astral, et selon l'estampille individuelle imprimée à celui-ci par la faculté plastique, efficiente, de l'être en voie d'incarnation.

Cependant la force compressive, centripète, s'exerce toujours du dehors au dedans : après avoir participé à la création de l'être matériel (1), en compactant la substance éthérée, — il faut maintenant que cette même Force accable son ouvrage, et agisse sur lui à l'instar d'un ferment dissolutif. Le dynamisme convergent d'Ḣereb n'a pas varié; mais il produit des effets inverses, selon qu'il opère sur la substance non encore condensée, ou sur la matière physique : dans le premier cas, l'action est créatrice; elle est plus ou moins promptement destructive dans le second cas.

Rien n'est plus mystérieux, quand on y songe, que cette propriété inhérente au Temps, de tout modifier, altérer et dissoudre, d'une sorte lente, parfois insensible, mais inéluctable et sans remède. Pourquoi cette fatale décadence des choses, cette usure progressive des formes matérielles? Pourquoi (précurseur d'une totale dissolution), ce déclin qu'inflige le vieux Saturne à tous les êtres qui peuplent l'Étendue? Enfin, pourquoi la vieillesse et la Mort, inversement complémentaires de la Naissance et de la Jeunesse? — C'est la réplique d'*Ḣereb* au verbe universel d'*Iônah*.

Que la substance expansive, vivante, soit liée au principe de l'Espace, l'esprit humain le conçoit sans peine;

(1) Et, par conséquent, collaboré avec *Iônah*.



mais il se persuade moins aisément de l'affinité secrète qui rattache au principe du Temps, l'insaisissable facteur de la décrépitude et de la mort.

Le Temps lui-même est fort difficile à saisir dans sa nature, comme à représenter par une image sensible : « comment pourrait-il affecter nos organes corporels, puisque *passé*, il n'est plus; que *futur*, il n'est pas; que *présent*, il est renfermé dans un instant indivisible? Le Temps est une énigme indéchiffrable pour quiconque se renferme dans le cercle des sensations, et cependant les sensations seules lui donnent une existence relative. Si elles n'existaient pas, que serait-il? — Ce qu'il est : une mesure de la vie. Changez la vie, et vous changerez le Temps. Donnez un autre mouvement à la matière et vous aurez un autre Espace (1). »

Ainsi donc, comme Fabre d'Olivet le donne à entendre avec sa profondeur accoutumée, le Temps procède de la Vie en fermentation, comme l'Espace, de la Matière en travail. — Traduisons en hiérogrammes mosaïques : *Kaïn* s'apparie à *Nephesh-ha-Chaïah*, comme *Abel* à *Hetz* עץ (2).

On peut voir, dans le principe du Temps, la règle de succession cosmique des formes éphémères, où viennent s'élaborer les âmes en voie de rédemption, — ou d'évolution, car c'est tout un.

Plus la vitalité des êtres s'affirme intense, plus il semble que le Temps ait de prise sur elle, pour la tarir,

(1) Fabre d'Olivet, *Langue hébr. restit.*, tome I, pages 114-115.

(2) עץ, identique au *Hioulé* היולי rabbinique, et à l'Ὕλη des grecs.



en altérant, puis en ruinant les organismes qui constituent les foyers de son élaboration. — L'action corrosive du Temps, très lente sur les minéraux, dont l'âme de vie est à peine éveillée, se fait sentir davantage sur les exemplaires végétaux; cette action, plus intense encore sur la moyenne des êtres du règne animal, devient foudroyante pour tels d'entre eux.

Et cependant, les âmes de vie distribuées à tous les êtres n'en sont pas moins les éléments de conservation temporaire des organismes où elles s'incarnent.

Il semble que ce soit là une contradiction, mais elle n'existe que dans les termes.

Nous savons qu'en tout être organisé, il y a plusieurs vies : depuis la vie universelle, à quoi l'individu se rattache par l'intermédiaire de l'Espèce, jusqu'à la vie (réfractée) des cellules constitutives de son corps (1). Ces extrêmes, qui touchent à l'absolu de l'unité d'une part, à l'infini de la divisibilité de l'autre, n'appartiennent point en propre à l'individu : dans l'intervalle se place logiquement sa vie personnelle, — synthétique par rapport aux vitalités cellulaires, mais subdivisionnelle par rapport à la vie collective des êtres. Cette vie moyenne, la sienne propre, la vie de son âme (ψυχῆ) est triple et quadruple, comme cette Psyché même.

Supposons-la intégralement développée, chez l'homme parfait, par exemple; elle se manifestera sous trois modifications : intellectuelle, passionnelle, instinctive. La

(1) Et jusqu'à la vie chimique des atomes dont les cellules sont formées.



vie passionnelle, médiane, d'un individu constitue en effet le foyer central de son existence proprement dite. Par sa vie intellectuelle, supérieure, cet individu confine à la vie collective de l'espèce ; par sa vie instinctive, inférieure (vie du corps astral), il maîtrise les vitalités subdivisées des cellules de son corps physique. Une quatrième vie, qui a sa racine dans le foyer central de l'âme, la vie volitive, englobe enfin les trois modifications susdites, pour les ramener à l'unité.

D'ailleurs, la vitalité cellulaire n'est point elle-même le dernier terme de la subdivision, pas plus que la vie collective de l'espèce ne constitue le dernier terme de l'intégration : cette vie collective aboutit à la vie universelle, intégrale ; et pareillement, au-dessous de la vitalité des cellules, se place la vie atomique, dont témoignent les affinités chimiques des atomes.

Cela posé, l'apparente contradiction ci-dessus se résout d'elle-même. Nous avons dit, en effet, que — règle générale — le Temps exerce ses ravages en raison directe de l'activité vitale des êtres, et qu'on doit nonobstant considérer les âmes de vie, comme les *palladia* d'éphémère conservation des corps. Mais nous désignons alors par âme de vie la Psyché elle-même, la substance propre de l'être individuel ; et par vitalité, la synthèse de ces énergies biologiques réfractées, qui sont comme les âmes des cellules.

Hé bien, la force hérébique du Temps fomente la vie chimique des atomes, — et ce, en tendant à relâcher, puis à dissoudre le lien sympathique qui tient groupées, suivant une loi de hiérarchie unitaire, les vitalités innom-

brables et infimes des cellules constitutives de l'organisme. Voici comme.

Le lien sympathique mentionné n'est autre que le corps astral. Sa rupture occasionne la libération de la Psyché, autrement dit — la Mort, dont la prime conséquence est l'anarchie déchaînée parmi les vitalités moléculaires. Mais ces vitalités de cellules, n'étant que le produit d'une réfraction de la vie générale individuelle, ne tardent guère à s'éteindre, à l'instar de cette dernière : rien ne maitrise plus, dès lors, ce que nous avons appelé la vie chimique des atomes ; bref, le jeu des affinités, (qu'asservissait ou, pour mieux dire, que réglait naguère le principe aggrégatif des vies), s'exerce enfin sans nulle contrainte : d'où la décomposition organique, que certaines Larves (1) fluidiques viennent activer encore, en y développant des ferments spéciaux de putréfaction...

Toutes ces ruines se réfèrent au mystérieux *Aôb* אוב de la primitive Kabbale ; elles jonchent le domaine de la lumière négative, laquelle reçoit son impulsion d'*Ḣereb*, le principe universel constrictif (l'*astringence* de Jacob Bœhme). Aussi les adeptes de certaine école désignaient-ils *Ḣereb* sous cette mystique dénomination : c'est *le bras de Mouth* (le bras de la mort) ; c'est l'agent du retour à l'unité.

---

(1) Le mot *Larve* s'emploie souvent en magie comme synonyme de *Lémure*, c'est-à-dire dans un sens plus large que celui de notre définition au chapitre II. — C'est ici le cas. Cf. chap. VI, *la Mort et ses Arcanes*.



Quant à la lumière positive, Aôd אוֹד, nous l'avons vue gouvernée par le principe expansif de l'universelle vivification, *Iônah* (l'*amertume* de J. Bœhme).

Enfin, ces actions opposées se balancent et se tempèrent l'une par l'autre, dans les effluves de la lumière astrale équilibrée, *Aôr* אוֹר.

L'*Aôr* génère intarissablement les formes matérielles, qui naissent, prennent leur développement, puis déclinent, passent et se succèdent, grâce au concours des deux Puissances hostiles, dont l'éternel conflit a la fécondité d'un embrassement d'amour.

Cette mutualité (créatrice et destructive tout ensemble) apparaît réglée par l'empire qu'exerce sur l'*Aôr* certain agent occulte, *Nahàsh*, qui est le principe même de la *divisibilité* indéfinie et de l'*égo-isme* à outrance : attributions qui semblent s'exclure, et s'unifient néanmoins en lui. Cet agent n'est pas moins que le Diable, au sentiment de plusieurs mystiques.

En tout être qui s'incarne ici-bas, il fomente un Moi terrestre, inférieur, passager, exclusif et ambitieux de s'étendre aux dépens d'autrui. Pareillement, il dote d'une tendance féroce à l'autonomie (nous allions dire qu'il revêt d'un simulacre de Moi) chacune des cellules constitutives de tout corps organisé, chacun des atomes groupés pour former ces cellules. D'où, un résultat que nous avons signalé plus haut : tant que le corps astral, ou frein aggrégatif des vies, déploie la puissance de maîtriser toutes ces vitalités fragmentaires, non seulement elles restent soumises ; bien plus, elles concourent harmonieusement à l'existence commune. Mais que ce

frein vienne à faiblir, et l'anarchie se déclare parmi ces infimes vitalités : la mort s'ensuit, et la décomposition commence. En un mot, l'Agent qui nous occupe multiplie sous toutes les formes et attise chez tous les êtres le sauvage instinct du *struggle for life*.... Si le démon n'est pas un mythe, en vérité, voilà bien son signalement.

— « Crée encor pour détruire, et détruis pour créer, »

clame vers Dieu le Lucifer de Lord Byron. Lucifer se trompe d'adresse. Ce n'est point Dieu, c'est lui-même qu'il devrait interpeller ainsi, — lui-même, aveugle Démiurge du monde inférieur, despote de l'Astral, implacable de fatidique inconscience, et dont l'instinct seul vivace s'agite et se multiplie, indifférent au mal comme au bien.

Fauteur de toute division, n'est-il point cet Antechrist virtuel, que le Fils de l'homme est venu combattre et terrasser ? Notre Seigneur Jésus-Christ le nomme positivement le *Prince de ce monde :* « Confidete ! Ego vici mundum !... Princeps hujus mundi ejicietur foras ! »

Nos Lecteurs savent déjà son vrai nom : נחש *Nahàsh*. C'est par de poétiques fictions qu'on l'a personnifié sous les appellations de Satan, de Lucifer, du Diable, etc...

Il n'est point une personne distincte, mais une Puissance impersonnelle, au contraire, un agent occulte de la création. Il domine d'en bas sur l'*Aôr*, de même qu'*Iônah* et qu'*Ḣereb*, ses termes de polarisation (1)

(1) L'on ne saurait s'étonner qu'à défaut d'un vocabulaire adéquat, et lorsque nous traitons un sujet *inouï* (au sens radical de ce terme), nous soyons contraint à quelques *à peu près* d'expression.



(relatifs aux flux et reflux de *Nephesch-ha-chaïah*, l'âme universelle vivante) dominent de droite et de gauche sur *Aôd* et *Aôb*, les courants de lumière positive et négative.

Nahàsh, dragon-sphinx, proposant l'énigme de son inqualifiable essence aux Œdipe du mysticisme, offre à leur sagacité un sujet de constante méditation. Son origine, — dont nous traiterons au tome III, — se réfère aux plus vertigineux arcanes de la Nature et de la Vie. Faire la lumière intégrale sur *Nahàsh*, équivaudrait à résoudre le problème du mal.

Un théosophe allemand a eu l'audace d'affronter le monstre dans sa caverne originelle. Jacob Bœhme a perscruté la « racine ténébreuse » des choses ; il en a décrit le pivot, qui est *Nahàsh*. Mais Bœhme ne le connaît pas sous ce nom : il l'appelle le *vortex* ou le *tourbillon d'angoisse*, et en fait la troisième propriété de son abîme virtuel. Les deux premières propriétés ennemies dont l'étreinte réciproque engendre la troisième, sont les potentialités compressive et dilatante (1), où l'on ne peut se défendre de voir les principes radicaux d'Hereb et d'Iônah. Ces trois vertus combinées (2) concourent à un ensemble que Bœhme qualifie de *racine ténébreuse* de l'Être, antérieure à toute manifestation d'icelui : c'est la matrice occulte de l'éternelle Nature (3), tourmentée d'une

(1) L'*astringence* et l'*amertume*, selon la terminologie étrange que lui a fidèlement conservée son traducteur français, le marquis de Saint-Martin. Mais le théosophe d'Amboise est loin d'avoir toujours compris son « divin Bœhme ».

(2) « Les trois propriétés du Désir » *(Bœhme)*.

(3) L'enfer est la matrice du Macrocosme (Paracelse).

appétence à générer la vie, appétence qu'il définit *l'Attract originel*. Singulière rencontre ! Ce sont les propres termes que choisira Fabre d'Olivet, pour traduire l'hiérogramme hébreu נחש ... Mais elle se tordrait à jamais stérile, cette angoisse magique du possible qui voudrait être, elle s'épuiserait en efforts impuissants, si Dieu n'y dardait un rayon de sa lumière invisible : *le Roûach Ælohîm* de la Genèse. Sous l'influx divin, la roue d'angoisse s'allume (1), et le désir devient plaisir : de là s'engendre le *feu-principe* ou *médium universel* du théosophe allemand.

Nous empruntons en passant ces quelques traits fragmentaires au système de Bœhme, parce qu'ils offrent, avec l'objet de ce chapitre, des rapports frappants et d'intérêt majeur. Cependant, s'il y a correspondance analogique, il n'y a point identité. On fera bien d'y prendre garde. Le *feu-principe*, notamment, n'est pas la lumière astrale, cosmique ; mais sa source universelle, céleste (2)....

Retenons seulement que le principe originel de *Nahàsh* tient au mystère de toute génération ontologique, — et que, dans les profondeurs du limbe potentiel, Nahàsh est

(1) ויהי אור (Élémentisation lumineuse).

(2) Ainsi du reste. — Le grand mystique traite des principes de la céleste Nature, conçue antérieurement à la déchéance (Voy. notre *Avant-propos*, page 20). Ce décor éternel une fois posé, Bœhme passe seulement aux drames de la chute des anges et du péché originel. — En ce tome, au contraire, nous acceptons la chute comme un fait accompli : nous traitons de la Nature déchue, sans chercher ce qu'elle pouvait être avant la catastrophe.



encore le point de soudure entre l'Homme et le Cosmos, à naitre tous deux.

Au demeurant, c'est surtout Moïse qu'il faut interroger, touchant *Nahàsh*. Le théocrate d'Israël n'est point seulement l'éditeur (l'auteur peut-être) de cet hiérogramme; historien, par surcroît, de l'Être ambigu qu'il nomme ainsi, Moïse a tracé une page décisive de sa légende ésotérique, au troisième chapitre du *Berœshith*.

Il désigne sous cette appellation, נחש, l'Agent primordial de la chute, le Tentateur édénal; — sous ce même nom, les Bibles vulgaires désignent « *un serpent, subtil animal des champs* (1) », et le scoliaste agnostique ajoute en marge: *c'est-à-dire le Démon, déguisé sous cette apparence*.

« *Nahàsh*, écrit Fabre d'Olivet, caractérise proprement ce sentiment intérieur et profond qui attache l'être à sa propre existence individuelle, et qui lui fait ardemment désirer de la conserver et de l'étendre. Ce nom, que j'ai rendu par celui d'attract originel, a été malheureusement traduit dans la version des hellénistes par celui de serpent; mais jamais il n'a eu ce sens, même dans le langage le plus vulgaire. L'hébreu a deux ou trois mots, entièrement différents de celui-là, pour désigner un serpent. *Nahàsh* est plutôt, si je puis m'exprimer ainsi, cet égoïsme radical qui porte l'être à se faire centre et à tout rapporter à lui. Moïse dit que ce sentiment était la pas-

(1) Les modernes traducteurs, qui n'y voient point malice, suivent la remorque de saint Jérôme mystifié et des Septante mystificateurs.
Chacun peut se reporter à l'*Introduction* générale du *Serpent de la Genèse* (tome I, page 20-21), où nous avons transcrit le texte hébreu du verset en litige, avec les deux traductions, — exotérique et ésotérique, — en regard.



sion entraînante de l'animalité élémentaire, le ressort secret ou le levain que Dieu avait donné à la nature. Il est très remarquable que le nom employé ici par l'écrivain hiérographe pour exprimer cette passion, ce ressort ou ce levain, est *Harym*, le même que Zoroastre, parmi les Perses, avait employé pour désigner le Génie du Mal..... Ainsi, d'après l'esprit du Sepher et la vraie doctrine de Moyse, *Nahàsh Harym* ne serait pas un être distinct, indépendant,.... mais bien un mobile central donné à la matière, un ressort caché, un levain agissant dans la profondité des choses, que Dieu avait placé dans la nature corporelle pour en élaborer les éléments (1). »

C'est de ce levain, inséparable pour nous du fluide universel qui constitue sa base de manifestation, — c'est de ce levain que parle Quantius Aucler, l'hiérophante païen de la *Thréïcie*, dans une page étonnante, où il effleure le grand problème de la biologie sidérale.

« Vous avez des idées bien grossières : vous pensez que ces globes lumineux, qui gardent toujours leurs places dans un fluide qui ne peut les soutenir ; qui, dans des oppositions et divers aspects, ont des marches toujours régulières, ont été placés sur vos têtes pour amuser vos yeux et les calculs de vos astronomes ! Il n'y a dans la nature que des corps morts ou vivants ; tout ce qui est mort n'est pas vivant ; tout ce qui est vivant n'est pas mort.

« Il y a un ferment qui est l'esprit (2) qui joint l'âme au monde : son action est continuelle ; il change tout, c'est le grand Protée ; il dissout les êtres morts, et il les prépare, en les dissolvant, à être le lieu où de nouveaux êtres, d'une manière que vous ne pouvez pas même maintenant soupçonner, viennent du *grand abîme de la Nuit* pour se corporifier. Si

(1) *Caïn*, p. 34-35, passim.

(2) *Esprit* est employé par Aucler dans le sens de *spiritueux*, et non pas de *spirituel*.



vous savez interpréter l'Hymne à la nuit d'Orphée, vous aurez un des premiers points de la Doctrine : vous saurez comment tout se forme, vous pourrez voir vos yeux sans miroir, et ébranler les cornes du taureau.

« Ce ferment n'agit pas sur les corps vivants (1), parce que l'*Animus* qui les informe, les maintient, est plus fort que le ferment qui tend à les dissoudre, étant d'une nature supérieure. Si le ferment pouvoit quelque chose sur les êtres, il les disposeroit à recevoir de nouveaux *Animus,* qui de l'abîme de la Nuit, viendroient se corporifier ; ainsi il les dissoudroit. Il faut donc qu'ils aient quelque chose en eux qui repousse les atteintes du ferment et qui soit supérieur à cet esprit ; il faut donc qu'ils aient en eux chacun un *animus* qui les informe, qui maintient leur forme et qui repousse l'action du ferment : ainsi ils vivent donc. Si la terre n'étoit pas animée, le ferment aussi la dissoudroit, et la disposeroit à recevoir de nouveaux êtres qui rongeroient les récoltes, tourmenteroient les espèces primitives, leur nuiroient, les détruiroient ; et elles ne seroient plus alors une simple altération, mais ne ressembleroient plus aux idées archétypes.

« Le propre du cadavre est de tomber ; c'est de là qu'il est appelé cadavre *à cadendo ;* le propre de l'être vivant est de se dresser et de se soutenir, parce qu'il a le principe de son mouvement et de sa vie en lui. C'est ainsi que je soutiens mon bras, que je dresse ma tête ! — Si les astres n'étoient que des cadavres, ils tomberoient ; c'est-à-dire qu'ils se rassembleroient dans un même lieu, selon les lois de la pesanteur (2). »

---

(1) Ceci n'est point tout à fait exact. Le ferment agit sur les corps vivants : il les vieillit et tend à les dissoudre, mais à la longue... C'est ce que nous avons tâché de faire comprendre plus haut. Nous avons ajouté que cette immunité relative et temporaire était due à l'énergie réactive des âmes de vie.

(2) *La Threïcie, ou la seule voie des Sciences divines et humaines,* par Quantius Aucler. — Paris, an VII de la République, in-8 (pages 228-230).

Si cet ouvrage n'était écrit d'un style inculte, rocailleux jusqu'à devenir insupportable par endroits, il mériterait à coup sûr les honneurs

L'opinion qu'exprime Aucler ne doit point surprendre, bien que le sentiment contraire ait prévalu. Elle est conforme à la doctrine secrète de tous les Sages de l'antiquité.

L'on enseignait partout dans les temples que l'Univers est animé. Sur ce point tombaient d'accord les deux Écoles rivales, — théosophique et naturaliste, — que divisait pourtant la question fondamentale de la Divinité. Soit que les penseurs ne reconnussent point de Cause première en dehors de la Nature productrice, immanente à l'Univers qu'Elle engendre éternellement; soit qu'ils admissent l'existence indépendante d'un Être ineffable qui, principe de cette Nature, en demeure néanmoins distinct : le Macrocosme était pour eux un être vivant, dans son ensemble comme dans ses parties.

Tous les initiés du monde antique, — Hermès, Zoroastre,

---

de la réimpression, dont on se montre si étourdiment prodigue de nos jours : d'autant plus qu'il est devenu fort rare.

Le fragment que nous reproduisons là peut compter parmi les moins mal écrits ; encore avons-nous dû amender la ponctuation de l'hiérophante.

Éliphas (*La Science des Esprits*, page 242) a eu le tort de ridiculiser Quantius Aucler. La *Thréïcie* constitue, telle quelle, un traité de paganisme occulte, tout à fait unique en son genre, et dont on ne saurait trop recommander la lecture aux amateurs de mysticisme. Ils y trouveront de piquants détails, et, qui mieux est, quelques vues infiniment précieuses et qu'ils seraient fort empêchés de découvrir nulle autre part. La doctrine ésotérique y est présentée sous une forme polythéïste, d'un archaïsme étrange et savoureux. L'ouvrage n'est pas moins singulier que remarquable et difficile à trouver en librairie.

La Thréïcie était un des livres de chevet du noble poète des *Chimères*. On peut consulter la notice qu'il a consacrée à son auteur (*Les Illuminés*, par Gérard de Nerval, Paris, 1842, in-12, p. 318-354).

Pythagore, Platon, les Kabbalistes, les Alexandrins, etc., — pensaient ainsi. Mais n'allez pas en induire que Pythagore, par exemple, s'il revivait de nos jours, s'inscrirait en faux contre Newton, et le système de l'attraction universelle. De ce que les corps célestes s'attirent mutuellement, en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances, il ne résulte pas qu'ils soient inanimés. Le mécanisme invariable de leur gravitation n'implique rien contre l'hypothèse en litige. Vie et Liberté ne sont point synonymes. — Ce chêne, de l'aveu de tous, est vivant : mais sa croissance n'en est pas moins soumise à des lois fixes; il se revêt de son feuillage et s'en dépouille, selon les alternatives des saisons. — Cet homme est vivant : mais une loi indépendante de sa volonté n'en règle pas moins chez lui la circulation du sang; il n'est point libre d'arrêter les battements de son cœur...

Les Maîtres de l'antique Sagesse contesteraient d'autant moins le mécanisme de la gravitation universelle, que *nécessairement* ils furent amenés à en construire la théorie, par suite de la connaissance très certaine et très approfondie qu'ils avaient acquise, non seulement des forces centripète et centrifuge, mais encore, comme nous l'avons laissé entendre, des essences occultes dont ces forces ne sont que la résultante sur le plan physique.

Que si notre assertion semblait téméraire, et qu'on supposât les anciens théosophes trop arriérés en cosmologie pour se pouvoir élever à de pareilles notions, il nous serait facile de prouver aux incrédules, que la doctrine secrète des temples comportait les théories le plus en fa-

veur aujourd'hui, — théories dont la science se fait gloire comme de récentes conquêtes, et que ses Aristarques ont enregistrées depuis deux ou trois siècles à peine, après les avoir revêtues de leur haute sanction. Les Pythagoriciens n'enseignaient-ils pas ouvertement, au grand scandale des profanes, que la Terre gravite autour du Soleil? Aristote nous en est garant. Ne lit-on point dans le Zohar « que la Terre tourne sur elle-même en forme de cercle ; que les uns sont en haut, les autres en bas ;... qu'il y a telle contrée de la terre qui est éclairée, tandis que les autres sont dans les ténèbres ; que ceux-ci ont le jour quand pour ceux-là il fait nuit ; et qu'il y a des pays où il fait constamment jour, où du moins la nuit ne dure que quelques instants (1)? »

Voilà cinq lignes qui, connues ou ignorées de Copernic, réduisent à peu de chose son mérite d'inventeur. Du reste, les témoignages que nous avons produits sont loin d'être des faits isolés. Le système anticipé de Copernic se trahit sous la plume d'un grand nombre d'auteurs grecs ou latins, initiés à la tradition ésotérique. C'est au point qu'on a lieu d'être surpris, avec Dutens, « qu'un système si clairement enseigné par les anciens, ait pris son nom d'un philosophe moderne. Pythagore, Philolaüs, Nicétas de Syracuse, Platon, Aristarque et plusieurs autres parmi les anciens, ont, en mille endroits, parlé de cette opinion : Diogène Laërce, Plutarque et Stobbée nous ont transmis avec précision leurs idées là-dessus ;

(1) *Le Zohar*, cité par Adolphe Franck (*la Kabbale*, 1843, in-8, p. 102).



et si on ne l'a pas admis plus tôt, cela ne doit s'attribuer qu'à la force du préjugé (1)... »

Ces choses notifiées pour mémoire, nous n'insisterons pas davantage sur l'identité des théories astronomiques anciennes et modernes. Le présent chapitre fait connaître les principes de l'*équilibre magique*, dont nous décrivons l'Agent. L'équilibre matériel des mondes n'en est qu'une conséquence, facile à déduire au même titre que plusieurs autres; une adaptation secondaire sur le plan objectif.

En insistant sur les influences peu connues qui s'opposent, se croisent et se marient dans les ondes fluidiques de l'Astral; en précisant plusieurs notions assez neuves, sinon insoupçonnées, sur la genèse des divers courants qui s'y forment et sur les Agents occultes dont ils procèdent, — nous estimons avoir été plus intéressant et plus utile que si, prodigue de développements descriptifs, nous eussions ressassé ce que d'autres ont déjà dit, et très bien dit.

Éliphas Lévi est particulièrement à consulter, au sujet de l'équilibre des mondes, que nous n'avons fait qu'effleurer. Nous emprunterons seulement à ce magiste une page remarquable, interprétative de la *Table d'Émeraude :* il y décrit la Lumière universelle, au point de vue spécial à notre planète :

« L'âme de la terre, dit-il, est un regard permanent du soleil, que la terre conçoit et garde par imprégnation.

(1) Dutens, *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, Paris, 1776, 2 vol. in-8 (t. I, p. 205-206).



« La lune concourt à cette imprégnation de la terre, en repoussant vers elle une image solaire pendant la nuit, en sorte qu'Hermès a eu raison de dire, en parlant du grand agent : le Soleil est son père, la Lune est sa mère. Puis il ajoute : le vent l'a porté dans son ventre, parce que l'atmosphère est le récipient et comme le creuset des rayons solaires, au moyen desquels se forme cette image vivante du soleil, qui pénètre la terre tout entière, la vivifie, la féconde et détermine tout ce qui se produit à sa surface par ses effluves et ses courants continuels, analogues à ceux du soleil lui-même.

« Cet agent solaire est vivant par deux forces contraires : une force d'attraction et une force de projection, ce qui fait dire à Hermès que toujours il remonte et redescend.

« La force d'attraction se fixe toujours au centre des corps, et la force de projection dans leurs contours ou à leur surface.

« C'est par cette double force que tout a été créé et que tout subsiste.

« Son mouvement est un enroulement et un déroulement successifs et indéfinis, ou plutôt simultanés et perpétuels, par spirales de mouvements contraires qui ne se rencontrent jamais.

« C'est le même mouvement que celui du Soleil, qui attire et repousse en même temps tous les astres de son système.

« Connaître le mouvement de ce soleil terrestre, de manière à pouvoir profiter de ses courants et les diriger, c'est avoir accompli le grand œuvre, et c'est être maître du monde (1). . »

Nous l'avons dit ailleurs : ce qu'Éliphas Lévi appelle *courant de projection* (actif), c'est l'*Aôd* אוד ou le Soufre-principe des alchimistes; — *courant d'attraction* (passif), c'est l'*Aôb* אוב ou Mercure-principe des alchimistes. — Enfin, ce qu'il nomme *mouvement équilibré*, c'est l'*Aôr* אור ou l'Azoth des Sages : c'est le foyer de la quintessence, où réside la force de leur dissolvant universel.

---

(1) *Dogme et Rituel de la Haute-Magie,* t. I, p. 152-153

Aôd, *Aôb*, *Aôr* : positif (+), négatif (—), intégral (∞). — Sommes-nous curieux de voir quel sens Fabre d'Olivet, dans son vocabulaire radical, assigne à ces trois racines hébraïques?

Consultons-le; sa réponse semblera peut-être énigmatique et déconcertante, à l'abord. Mais qu'on y veuille bien réfléchir, premier que de se croire déçu : car nous protestons ici, qu'à la faveur des trois lignes qu'on va lire, studieusement rapprochées de nos explications sur les Puissances motrices de l'Astral (savoir *Hereb*, *Iônah* et *Nahàsh*), il deviendra loisible aux amateurs de théosophie d'entrevoir l'essence même de l'*Anima mundi*, et de surprendre, non point seulement le *quomodo*, mais le *quia* de l'Équilibre universel :

« אוב *Le Désir, agissant à l'intérieur.*
« אוד *Le Désir, agissant à l'extérieur.*
. . . .
« אור *Le Désir, livré à son mouvement propre,* produisant l'ardeur, tout ce qui enflamme, ce qui brûle, etc. (1). »

Sans commenter outre mesure un texte dont il conviendrait que chacun saisit par soi-même et appréciât toute la portée, quelques observations n'en seront pas moins de mise, qui aideront à y parvenir...

Le théosophe Jacob Bœhme, cet explorateur enfiévré des suprêmes arcanes, nous dénonce *le Désir* comme la

(1) *La Langue hébraïque restituée*, t. I, p. 8 du *Vocabulaire radical*. — Rappelons-nous que Bœhme appelle les trois formes de son Abîme potentiel « les trois propriétés du Désir », et que la *Racine ténébreuse* des choses, que nous avons qualifiée de *pile physiogénique*, est formée de ces trois éléments.



racine première de tout être, et de la Nature productrice elle-même.

Le Désir est plus spécialement la Puissance magique d'évocation aux mirages de l'existence objective, sensible. Il s'affirme créateur comme la Volonté, dont il n'est peut-être qu'une forme obscure, rudimentaire ou dégradée (1).

Il se diversifie d'ailleurs, selon les milieux où il se développe. Simple conséquence de la chute et répercussion de la chair sur l'âme, quand il fermente au cœur humain, — le Désir prend un autre caractère chez tous les êtres qui vivent de la vie céleste : il témoigne d'un acquiescement de la sensibilité aux suggestions tacites de *Nahàsh*.

Dans le monde des âmes, il incite les monades à déchoir, et les fait rouler sur la pente de l'incarnation ; — au royaume de la vie et de la mort physiques, il pousse les incarnés à perpétuer leur race :

Efficit ut cupidè generatim sæcla propagent.

Le Désir apparait donc à la base de toute manifestation objective. Le Feu secret constitue le lien, l'instrument médiateur entre le Désir et l'objet désiré ; enfin la matière marque le terme, la limite, l'aboutissement infime du Désir réalisé.

La Forme spirituelle, que le Désir a fait descendre du Ciel empyrée, se fixe un instant dans la matière qu'elle pétrit à son image ; puis, ses potentialités taries, la Forme

(1) Imaginons la Volonté qui s'éveille, inconsciente et despotique, aux limbes des vies instinctive et passionnelle ; la Volonté aveugle, acoquinée aux séductions de la vie physique, — *le Désir* semble-t-il autre chose ?



fait retour à l'occulte, par l'entremise de ce même Feu secret, qui avait servi naguère à la manifester. La terrestre dépouille de la Forme spirituelle envolée en garde la fugitive empreinte : c'est la signature, ici-bas, d'une Énergie réintégrée à sa source d'en haut. Mais la signature va s'effacer graduellement, l'empreinte disparaître, sous l'action du ferment universel, c'est-à-dire encore et toujours du Feu secret !...

L'on serait fort en peine de rien expliquer de la nature ni de l'origine du Cosmos, sans recourir à la connaissance de cette mystérieuse Lumière, invisible aux yeux charnels ; car c'est d'elle que tout est sorti, et rien ne subsiste encore que par elle.

Indépendamment des matérialisations objectives dont l'ensemble constitue l'univers physique, la *lumière astrale* se spécialise encore et se fixe partiellement, selon les milieux : elle forme ainsi le corps sidéral, et par suite le nimbe de tous les êtres qu'elle baigne de ses ondes.

Ainsi chaque astre est enveloppé d'une atmosphère hyperphysique appropriée à sa nature : c'est son âme vitale et inférieure, ou son corps arômal et supérieur. Cette atmosphère, réserve virtuelle et milieu nourricier, s'élabore et s'entretient elle-même, en aspirant et en expirant tour à tour la substance universelle, ou Lumière astrale non spécialisée, non fixée.

Il en est de même de tous les êtres, quels qu'ils soient ; tous ont leur corps astral ou médiateur plastique.

Le Lecteur pourra bientôt comprendre à quels troublants mystères la connaissance positive des *corps sidé-*

raux (et particulièrement du corps sidéral humain) peut servir de clef. Nous nous contenterons d'observer, en ce chapitre, qu'il n'est point de peuple sur la terre, dont les traditions mystiques se taisent sur ce point.

Si la Lumière astrale compte plusieurs centaines de noms, le corps fluidique peut lui faire concurrence sous ce rapport. La liste énumérative en serait fastidieuse; nous y mettrons quelque discrétion, et nul ne songera peut-être à s'en plaindre.

L'idée même du *fantôme*, si universellement reçue des hommes à toutes les époques de l'histoire, traduit en mode exotérique l'occulte notion de cette réalité : le *corps astral*.

Qu'on l'appelle avec les brahmes *Linga Sharira*, *Nephesh* avec les Kabbalistes, *Eidôlon* avec l'école hellénique, *Houen* avec les magistes chinois, — c'est toujours ce *double* mystérieux, dont Psellus enseigne qu'il tient le milieu entre le corps physique et l'âme spirituelle. C'est l'*Angoëidê* d'Origène et le *Simulacrum* des latins (1).

(1) Oswald Crollius, élève de Paracelse, énumère quelques autres noms, coutumièrement attribués au corps astral par les adeptes de son École. Après avoir parlé du corps physique (dans l'introduction de la *Royalle Chymie)*, le célèbre Docteur poursuit en ces termes : « ... Quant à l'autre partie de l'homme, c'est-à-dire le *corps syderique,* appelé le *Genie* de l'homme, d'autant qu'il tire son origine du firmament, les latins l'appellent encore *Penates,* à cause de la proximité qu'il a de nous et vient encor au monde avec nous, *Ombre visible, Esprit domestique, Homme ombrageux, petit homme familier des Philosophes*, *Demon* ou *bon Genie, Adech interne* de Paracelse, *Spectre-lumière de nature, Euestre prophetique en l'homme.* Outre ces noms, il s'appelle encore *Imagination,* qui enclost tous les astres dans soy... L'imagination est comme



Virgile en fait mention plus d'une fois ; il le montre survivant au cadavre de chair :

« *Et nunc magna mei sub terras ibit imago...* » (1).

Saint Paul écrit hardiment : — « S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel (2). »

---

la porte, la fontaine et le commencement de toutes les opérations magiques : et sans le detriment ou diminution de l'Esprit astral ou syderique, elle a la puissance de produire et engendrer des corps visibles ; voire (ce qui surpasse l'entendement humain), soit qu'elle soit presente ou absente, elle peut mettre au iour toutes les plus admirables opérations.... L'imagination de l'homme est un vray Aymant, lequel a puissance de tirer à soy de cent lieuës :... D'où le sage ou vray magicien peut attirer l'operation des astres, et la ioindre aux pierres, images et metaux, lesquels par apres ont le mesme pouuoir que les astres... tout ce que nous voyons au grand monde peut estre produict par le moyen de l'Imagination ; d'où s'ensuit que toutes les plantes, metaux, et tout ce qui a les vertus crescitiues, peut estre produict par l'imagination ou la vraye *Gabalie ;* et cecy est la partie de magie appelée Gabalistique, appuyee sur ces trois colomnes suiuantes : premierement, aux vrayes prières, faictes en esprit de Verité, où se faict vnion de l'esprit créé auec Dieu.... Secondement, par la foy naturelle ou sapience ingeneree ;... tiercement par la forte exaltation de l'imagination, les forces de laquelle sont manifestement demonstrees tant par le baston de Iacob, duquel Moyse faict mention, que par les marques imprimees aux enfans dans le ventre maternel : donc l'imagination ou fantaisie en l'homme est semblable à l'Aymant... » *(La Royalle Chymie de Crollius, traduitte en françois par I. Marcel de Boulene* (Lyon, 1624, in-8). *Préface admonitoire,* p. 74-76 et 80-81, *passim*).

Ces lignes surprenantes de Crollius donnent, par anticipation, un aperçu des magiques merveilles qui peuvent s'accomplir à la faveur du corps astral, évertué *ad hoc*. L'auteur de la *Basilica Chymica* était profondément versé dans les arcanes de la Science.

(1) *Énéide,* livre IV, v. 654.

(2) *Corinth.*, XV, 44. — Peut-être saint Paul fait-il allusion, non point au *Corps astral* proprement dit (expression terrestre de la faculté plastique de l'âme), mais bien au *Corps glorieux* (son expression céleste). Cette distinction sera tirée au clair dans les chapitres qui vont suivre, particulièrement au IVe et au VIe du présent tome.

« Les âmes, dit Saint Hilaire, qu'elles soient ou non incarnées, possèdent en outre une substance corporelle inhérente à leur nature (1). »

On pourrait multiplier les citations, mais il n'importe...

Le corps astral, — qui n'est autre que le Périsprit des Kardécistes, —double exactement le corps physique, dont il se peut séparer sous certaines conditions, comme nous le verrons au chapitre II.

Distinct de l'*énergie vitale passive* qui réside dans le globule sanguin (2) et qui entretient la subsistance des cellules, le périsprit a pour siège le système cérébro-spinal et le grand sympathique : toute fibre nerveuse, si minime soit-elle, sert de véhicule à sa force élastique, invisiblement diffuse en toutes les parties du corps visible.

Cette substance insaisissable se répare et se renouvelle par un phénomène en tout point analogue à celui de la respiration pulmonaire. Mais le produit de l'expir fluidique forme, autour du corps astral, une sorte de hâlo d'éther spécialisé, atmosphère individuelle de pureté ou de corruption, de vertu ou de vice, dans laquelle vivent et se meuvent les êtres potentiels générés par la volonté ou par les passions (Voir le chap. II).

Chez l'homme et les animaux, même chez les plantes,

(1) *In Matth*, V, 8. — Même remarque qu'à la note précédente.

(2) Voyez Papus, *Traité méthodique de Science occulte*, pages 182-186.

Cette force vitale des cellules est le *Jiva* des hindous. Inséparable du corps, la vie durant, elle forme après la mort cette silhouette, vaguement phosphorescente parfois, qui se décompose très vite, après avoir erré quelque temps autour de la dépouille mortelle, dont elle ne s'éloigne jamais.



le *nimbe* est très distinct du corps astral, auquel il sert d'enveloppe, de vêtement fluidique. Dans le règne minéral, au contraire, les deux termes se confondent en quelque sorte ; du moins la ligne de démarcation semble-t-elle vague et malaisée à définir.

Il en est de même pour la vie des astres : le corps fluidique et le nimbe y paraissent intimement combinés, comme ailleurs il sera dit.

Mais le présent chapitre doit se limiter à l'examen de l'Équilibre et de son Agent, c'est-à-dire à l'étude de la Lumière astrale, envisagée dans l'antagonisme de ses principes moteurs et dans la synthèse de ses mouvements. C'est ce que nous avons tâché de mettre au jour, en insistant sur les ressorts trop ignorés qui commandent le dynamisme universel. Que si nous avons pu paraitre obscur, on daignera nous excuser en faveur de l'aventureuse audace qu'il y avait, peut-être, à scruter l'essence même des Puissances cosmogéniques, au lieu de nous en tenir à la description, souvent produite et reproduite, du monde astral, soupçonné d'après l'étude de ses phénoménales manifestations, — reflets fugaces qu'il jette sur notre monde matériel.

Dans tous les sanctuaires du vieux monde, la substance universelle, avec son double mouvement, a été représentée par le signe symbolique de Mercure ☿.

Nous sommes heureux d'offrir au Public, à ce propos, la primeur d'une note entièrement inédite, due à l'obligeance de l'éminent apôtre des *Missions*, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre.

3. ◡ *Esprit universel.*
2. ○ *Mouvement.*
1. + *Amour, conjonction.*

} ☿

+ = 2 = K = Hh = Ḣ = Ê = ^.
○ = u = v = va = w = boû = bou.
◡ = t, substitutif de *d*.

« *Vedha, Boudha, Hermès* sont synonymes. — ☿, dans la langue sacrée de l'ancienne race rouge, écrite de bas en haut, ce signe signifie : *Ki-va-t* : — *Ki* (amour), *Va* (mouvement), *T* (esprit universel).

« C'est le Savoir, ou la Connaissance, dans son essence cosmique (1).

« Le mot ΗΡΜΗΣ est le commentaire du signe hiéroglyphique et atlantique ☿, et doit se lire de gauche à droite pour le sens apparent, et de droite à gauche pour le sens caché :

« *S, H* (= *a* + *i*), *M* (syllabique *ma*), *R, H* (= *a* + *i*). — Total : *Si* (conjonction, lien) *Ia* ou *Ya* (mouvement circulaire double de va-et-vient), *Ma* ♈ *ya* (mère de Mercure et de Boudha).

« Donc, *lien du double mouvement* ☤ *de la Nature universelle.* »

Telle est l'explication donnée par M. de Saint-Yves.

L'hiéroglyphe mercuriel ☿ comporte une autre analyse, familière aux alchimistes. Il peut se décomposer en trois termes, comme suit :

(1) Saint-Yves fait ici allusion à un ordre de concepts que nous ne pouvons, ni ne voulons aborder en ce volume.

1. Le signe du *Soleil* (☉ ou ○), image du ***Principe mâle***, spirituel et fécondateur de l'Univers vivant, d'une part ;

2. Et de l'autre, le signe de la *Lune* (☽ ou ◡), emblème de la ***Faculté féminine***, réceptive et morphogénique ;

3. Ce principe et cette faculté sont nuptialement combinés à la faveur de la croix (+), représentation linghamique du *Thau Sacré* (ת ou T), qui symbolise lui-même tout *Agent de Synthèse*, de réciprocité, de mutuelle réaction : tout *lien* agglutinatif et cohobant.

Ce n'est pas tout : le pentacle ☿ souffre une troisième décomposition : n'y peut-on voir l'*astérisme zodiacal du taureau* (♉), dominant le *quaternaire des éléments* + ?

Rien n'est arbitraire en Kabbale hiéroglyphique : le signe du *Taureau* marque en effet l'action, également répartie, des influences phébique et isiaques éparées ♉ (1).

(1) Nous défendrons-nous du grief d'avoir, en cette phrase, placé le *Taureau* sous la dépendance du *Soleil* et de la *Lune* ? En d'autres termes, d'avoir soumis la synthèse zodiacale de plusieurs univers lointains, à l'influence d'une modeste étoile de troisième grandeur, et d'un infime sous-satellite : l'un négligeable, l'autre parfaitement imperceptible dans l'immensité cosmique ? Le Lecteur voudra bien, du moins l'osons-nous croire, nous faire grâce d'un pareil soupçon de surprenante naïveté !

Les qualités positive et négative, irradiante et absorbante, mâle et femelle, se répartissent et se localisent dans les astres de toutes les régions du Cosmos ; elles s'équilibrent et s'opposent harmonieusement l'une à l'autre, selon des lois préfixes. Les astrologues tirent grand parti, pour leurs calculs, de ces contrastes bissexuels des corps célestes.

Le Soleil et la Lune étant, à notre point de vue terrestre, les types locaux de ces deux vertus opposées, nous avons qualifié celles-ci de *phébique* et d'*isiaque*, — au même sens où Moïse, pour figurer cette gé-

— Faites dominer ce signe sur celui de la *Croix* (emblème binaire de la conjonction des deux lignes, verticale-active et horizontale-passive, — ou, si l'on préfère, emblème quaternaire des Éléments occultes, qui sont les fruits de cette conjonction même) : et vous aurez la représentation parfaite des vertus latentes du *Mercure des Sages* ou de l'*Anima mundi.*

Quelquefois, pour préciser certaines spécifications du Mercure des Sages, les alchimistes l'ont figuré par cet hiéroglyphe ☿, substituant au signe féminin du *Taureau* (symbole de l'humide radical) le signe mâle du *Bélier* ♈ ou ♉ (expressif du feu-principe).

Nous sommes entré dans ces détails, pour fournir un exemple frappant de l'inflexible logique déployée par les adeptes, dans la formation et l'emploi du verbe hiéroglyphique. On a pu voir trois méthodes d'analyse assez différentes, donner trois résultats absolument concordants.

Notre livre II, — *Clef de la Magie Noire,* — est édifié tout entier, répétons-le, sur la connaissance de la Lumière secrète et de ses principales modifications. Mais

---

mination d'influences, et signifier le type de leur répartition, écrit au premier chapitre de la *Genèse,* ♈. 16e : « Et -il-fit, Lui-les-Dieux, cette duïté-de-clartés-extérieures, les-grandes : l'ipseïté-de-la-lumière-centrale, la-grande, pour-représenter-symboliquement-le-jour, et-l'ipseïté-de-la-lumière-centrale, la-petite, pour-représenter-symboliquement la-nuit... » *(Version Fabre d'Olivet).* — La Bible d'Osterwald traduit : « Dieu donc fit deux grands luminaires, le plus grand pour dominer sur le jour, le moindre pour dominer sur la nuit. » Autant dire : le Soleil et la Lune. Était-ce bien là toute la pensée de Moïse ??

un aveu s'impose, par quoi l'on nous saura gré de conclure.

Sans doute aurons-nous, au cours de sept chapitres, le loisir et l'étendue nécessaires à l'élucidation des problèmes qu'il nous sera permis d'aborder. Il en est quelques-uns, pourtant, sur le voile hiératique desquels nous ne saurions porter la main, sans nous voir taxé par nos pairs de témérité sans exemple (1).

Il est bon que nul n'en ignore : bien que n'étant lié vis-à-vis d'aucun maître, puisque le peu que nous savons est le fruit de nos seules études, — nous entendons néanmoins respecter les traditions séculaires de l'occultisme et la majesté des symboles religieux.

Cela posé, prévenons les chercheurs consciencieux, que, tout en épaississant sur certains mystères une obscurité imperméable aux yeux profanes, il est un souci qui ne nous quitte point : en toute occurrence, nous nous ingénions à marquer la voie aux initiables. Pour peu que ceux-ci s'appliquent à confronter les diverses notions que nous aurons pris soin de répartir par tout cet ouvrage, rien au monde ni personne ne pourra mettre obstacle à leur opiniâtre volonté de lire entre les lignes.

— Cherchez, a dit le grand Maître, et vous trouverez : frappez, et il vous sera ouvert.

(1) Quoi qu'il en soit, nous osons bien augurer que, lecture faite, il ne viendra à l'esprit de personne, que nous ayons mal tenu notre engagement, de faire un coup de jour sur l'idole de la Goëtie, réfugiée dans son ultime sanctuaire. — Mais autre chose est d'expliquer aux chercheurs studieux les arcanes du Mal, autre chose, de fournir aux malavisés tous les moyens de le commettre... *Non enim scientia Mali* (dit un grand Kabbaliste), *sed usus damnat!*


L'ERMITE



מ

(Section 9).

L'Ermite (neuf) = Isolement = Puissance sur l'Astral (*Mystères de la Solitude*).

Chapitre II

LES MYSTÈRES DE LA SOLITUDE

La neuvième clef du Tarot ouvre à l'intelligence affranchie les mystères de la solitude.

Un ermite à barbe inculte, la main gauche appuyée sur sa canne, se guide aux clartés d'une lanterne qu'il soulève de la droite et dissimule un peu sous les plis de son large manteau. — Voilà l'emblème.

Le sens en est multiple, comme celui de tous les hiéroglyphes. Nous nous attacherons à la signification moyenne, celle qui se propose naturellement à l'esprit. Néanmoins, dans la sphère même où notre interprétation se limite, le pentacle peut s'éclairer de deux jours très différents, selon qu'on l'envisage de deux points de vue opposés.

L'ermite symbolisera toujours le solitaire ; mais cet ermite peut être un sage, — ou un fou.

Sage, il s'isole dans sa science et sa pureté ; drapé de

la bure de sa vertu sereine, il brave toutes les contagions du dehors. Mais plein de sollicitude envers ce monde imparfait d'où il s'exile, et par égard pour les yeux faibles qu'aveuglerait une trop éblouissante lumière, il cache aux trois quarts le flambeau du Vrai sous son manteau de prêtre, qui n'en laisse prudemment filtrer que des rayons affaiblis. Son bâton à sept nœuds, — emblème du critérium infaillible que confère à l'initié l'intelligence du Grand Arcane, — son bâton représente la verge de Moïse, la baguette des miracles, la crosse du parfait épiscope : c'est le sceptre de l'unité-synthèse.

Autre version : le fou protège à grand peine la flamme vacillante de sa pauvre lanterne, lumière illusoire et décevante, qu'éteindrait le moindre souffle de cet instinct collectif des foules, qui a nom le sens commun. C'est que l'insensé a peuplé sa solitude d'hallucinations fugitives comme le rêve, et de mensongères créatures, auxquelles son vouloir peut seul prêter un semblant d'existence, son obstination une apparence de durée... Il végète ainsi, cloîtré dans un séminaire de formes vaines et vides, qu'il prend pour la réalité ; se fiant au faux jour de son système *à priori*, dont la lanterne est le symbole. La canne ? ne figure-t-elle point sa logique de maniaque, puissante encore que dévoyée ; sa déraison toujours systématique, et les artifices où son imagination se dépense, sans s'épuiser jamais, pour prolonger l'illusion et pouvoir se mentir à elle-même avec une conviction de jour en jour plus affermie ?...

Parlons du fou d'abord, nous voulons dire — du sorcier.

Cet homme vit seul d'habitude. Redouté des uns, bafoué des autres, odieux à tous, la vie commune lui est un supplice ; il s'en affranchit le plus qu'il peut.

Mais l'état de société étant pour l'homme une condition normale, organique, presque absolue de l'existence, le sorcier ne fuit guère ses voisins, parmi lesquels il serait une exception monstrueuse, que pour se créer à l'écart une compagnie d'êtres décriés, suspects et hideux comme lui.

Là se révèle la raison majeure de ces assemblées toujours excentriques, parfois criminelles, que nous avons dépeintes d'après la légende (1).

On ne saurait mettre en doute l'effective réalité de ces nocturnes réunions de malfaiteurs et de nigromans ; maintes fois la sorcellerie y servait de prétexte et de couverture à des forfaits moins pittoresques, ainsi qu'ailleurs nous l'avons noté (2). Mais les adeptes qui ne pouvaient se rendre en corps à la synagogue y allaient en esprit : *tel sorcier fréquentait communément les sabbats, sans quitter son lit ou son fauteuil.*

A l'appui de cette opinion, le philosophe Gassendi nous a conservé le souvenir d'une aventure bien remarquable (3) et dont la portée n'échappera sans doute à personne.

Comme il se promenait par la campagne, il aperçut un

(1) *Le Serpent de la Genèse*, t. I, *le Temple de Satan*, p. 151-166.
(2) *Au Seuil du Mystère*, p. 49-50.
(3) Cf. Gassendi *(Physique*, liv. VIII, ch. VIII) cité par Debay, *Histoire des sciences occultes*, Paris, 1883, in-18 (pages 422-426).



groupe de manants furieux qui traînaient brutalement un malheureux berger, ligotté dans d'étroites courroies. Gassendi s'en émut et s'informa. — C'est un sorcier, lui dit-on, redouté de tous pour les maléfices qu'il exerce sur les hommes et sur les troupeaux. Nous l'avons surpris en flagrant délit de sortilège; de ce pas nous l'allons livrer au magistrat.

L'homme de science les en dissuada vivement: — Conduisez le gaillard chez moi: je veux voir... je veux l'interroger seul à seul.

Les paysans vénéraient Gassendi, connu pour ses bienfaits dans tout le pays d'alentour. Ils n'eurent garde de rien objecter à cet ordre, et quand ils se furent retirés:

— Fais ton choix, dit Gassendi: tu vas tout avouer et je te baille la clef des champs. Si tu refuses, la justice aura son cours...

L'homme, tout tremblant d'une si chaude alerte, ne témoigna nul goût à lier connaissance avec Nosseigneurs du Parlement: on brûlait encore, à cette époque-là, pour crime de sorcellerie. Il commença donc, sans hésiter, la plus étrange confession.

— Je suis sorcier depuis trois ans, Monsieur, et deux fois la semaine je me rends au Sabbat... C'est affaire d'avaler si peu que rien d'un extrait balsamique. Vers minuit, paraît le Malin, sous l'apparence d'un bouc monstrueux ou d'un chat géant aux ailes de ténèbres; il s'envole par la cheminée, après vous avoir chargé sur ses épaules...

— Tu me donneras de ce baume, répliqua Gassendi sans s'émouvoir. L'expérience paraît originale; j'en veux





Glyptographie SILVESTRE & Cie, Paris



courir la chance... bref, je compte te suivre au Sabbat.

— Qu'à cela ne tienne, mon maître ! J'y dois aller ce soir même ; nous cheminerons de compagnie.

En attendant l'heure fatidique de la médianoche, le berger, plus à son aise, fit au savant la description circonstanciée des lieux incultes où Satanas convoquait ses féaux ; il avoua les plus innommables débauches, peignit d'ignobles accouplements et de sauvages agapes. Nous ferons grâce au Lecteur des détails qu'il a pu lire au chapitre II du *Temple de Satan* : une réédition de ce genre paraît inopportune ; c'est vraiment assez d'une fois. Au sabbat, — et surtout dans l'imagination polluée de ceux qui s'y rendent, de fait ou en esprit,— l'obscène le dispute au grotesque et l'horrible au pitoyable.

A l'heure dite, le sagace philosophe reçut sans broncher sa part du balsamique électuaire, qu'il fit mine de prendre, au même instant qu'il l'escamotait. Son compagnon absorba la sienne en conscience, et tous deux s'étendirent à terre, auprès de la cheminée. Le berger ne tarda point à s'endormir d'un sommeil rauque et fort agité. Sa face se congestionna vivement, d'incompréhensibles paroles s'exhalèrent de ses lèvres, entrecoupant par saccades sa respiration sifflante et pénible. Entre temps, des soubresauts convulsifs marquaient l'intention bien nette de s'élancer par les airs... Gassendi observait et notait à mesure.

Au réveil, le pauvre hère félicita celui que désormais il saluait son complice, et l'interpellant avec une volubilité comique : — N'êtes-vous point ravi de l'accueil du bouc Léonard ? Il faut qu'il vous ait de suite reconnu

grand clerc, pour vous avoir, dès la première fois, concédé l'insigne honneur de lui baiser le derrière...

Dans le cas précité, le sorcier avale un électuaire ; le plus souvent, avons-nous dit, il se frotte le corps d'un onguent (1).

(1) Jean de Nynauld, médecin et démonographe sous Henri IV et Louis XIII, est fort curieux à consulter sur le chapitre des compositions diaboliques en général et des pommades hallucinatoires en particulier. Son traité *De la Lycanthropie, transformation et extase des sorciers* (Paris, 1615, in-8) est sans contredit l'ouvrage ancien où nous ayons lu les plus piquantes anecdotes à cet égard, et aussi les renseignements les plus précis et circonstanciés (Voir au *Catalogue* le titre exact).

« Entre tous les simples (dit Nynauld), desquels le Diable se sert pour troubler les sens de ses Esclaves, les suiuans semblent tenir le premier rang, desquels aucuns ont vertu d'endormir profondement, les autres legerement, ou point ; mais qui troublent et trompent les sens par diuerses figures et representations, tant en veillant, qu'en dormant, comme pouroit faire *la racine de Belladona, Morelle furieuse, sang de Chauve-souris, d'huppe, l'Aconit, la Berle, la Morelle endormante, l'Ache, la Suye, le Pentaphylon, feuilles du Peuplier, l'Opium, l'Hyoscyame, Cygué, les espèces de Pavot, l'Hyuroye, le Synochytides* qui fait voir les ombres des enfers, c'est-à-dire les mauvais esprits, comme au contraire l'*Anachitides* faict apparoir les images des saincts anges, ains... il persuade et induit les Sorciers à rauir des petits enfans, pour d'iceux extraire la gresse, et faire vn consommé pour mesler dans leurs onguens ;... (n'oubliant en ceste composition l'inuocation particulière de leurs Demons, et ceremonies magiques instituees par iceux), ils s'en oignent toutes les parties du corps, après les auoir frottees iusques à rougir, afin que les pores estans ouuerts et relaxez, l'huyle ou onguent penetre plus fort » (pages 24-26, passim).

Nynauld distingue trois sortes de pommades magiques : le *premier onguent*, à base de *suc d'ache, d'aconit, de quintefeuille et de suie*, etc., toutes substances incorporées avec de la *graisse d'enfant*, a pour effet de provoquer la seconde vue, l'extase, le sabbat en imagination, et tous les rêves lucides ou non, cependant que le corps endormi ne bouge point.

La formule du *second onguent* est plus étrange, comme aussi son effet : il n'y entre point « de simples narcotiques, mais seulement qui ont vertu de troubler les sens en les alienant, comme pour exemple,



Il est probable que notre philosophe, mis en goût par cette expérience tout improvisée, fut curieux de tenter

---

le vin pris demesurement, la *belle done, la ceruelle de chat* et autres choses que ie tairay, de peur de donner occasion aux meschans de faire mal ; de sorte que ce transport ne se fait pas simplement par illusion estant endormy profondement..., mais aussi reellement, non pas en vertu de cest onguent, mais par l'ayde du Diable qui les emporte veillants où bon luy semble, tout ainsy qu'il faict les Magiciens par l'air, comme cela n'est que trop commun » (pages 37-38). Le Tentateur n'a-t-il pas transporté Jésus-Christ sur le pinacle du temple ? Les saints Livres l'attestent ; c'est donc un fait incontestable, sur quoi le bon Nynauld étaie sa théorie du transport réel, en chair et en os. Il y joint, à titre d'exemples, le récit de plusieurs faits contemporains dont il se porte garant. — Tout en laissant à notre auteur la responsabilité de cette opinion, peu congruente à l'esprit positiviste de nos jours, nous ne saurions nous défendre de marquer en passant que les expérimentateurs de phénomènes psycho-fluidiques n'en sont plus à compter les cas avérés de *lévitation* et d'*apport*. L'hypothèse du transport réel semble même une des moins invraisemblables qu'on puisse offrir, pour justifier l'apparition parfaitement réelle et positive de Katie King dans le laboratoire du savant chimiste William Crookes (voy. plus bas, p. 166).

Le *troisième onguent* magique de Nynauld se compose « de certaines choses prises *d'vn Crapaud, d'vn Serpent, d'vn Hérisson, d'vn Loup, d'vn Renard et du sang humain,* etc..... meslees auec *herbes, racines* et autres choses semblables qui ont vertu de troubler et deceuoir l'ymaginatiue » (page 49). Les sorciers qui s'en oignent se croient transformés en loups, en chats ou en quelque autre animal, et courent la campagne ou la forêt sous cette apparence, attaquant les passants, égorgeant et dévorant les « jeunesses » qu'ils parviennent à saisir. Mais le loup-garou n'apparaît tel, au sentiment de Nynauld, que par l'effet d'une illusion magique : « quant à la réalité de ceste métamorphose d'hommes en bestes, i'ay assez suffisamment prouué cy-dessus, qu'elle ne pouuoit estre reellement faicte par aucunes choses naturelles, ny mesme par le Diable, iaçoit qu'il y employast toutes ses forces, attendu qu'il ne sçauroit seulement faire une mousche. Cela donc appartient à vn seul Dieu, Createur et Conseruateur de tout ce qui a estre et mouvement » (pages 53-54). Plus loin, il insiste encore sur le caractère illusoire de la Lycanthropie : « ... d'autant que les Diables ne peuuent créer les natures : mais seulement peuvent faire qu'vne chose semble estre ce qu'elle n'est pas » (page 62).

Le livre de la *Lycanthropie* de Nynauld, dont nous avons tiré ces ex-

une autre épreuve, en substituant cette fois un liniment à la pilule, et l'usage externe de la drogue magique à son usage intérieur. En effet, s'il en faut croire Eusèbe Salverte, qui relate le fait dans son livre *des Sciences occultes*, Gassendi, ayant préparé une pommade à base d'opium, « en oignit des paysans à qui il persuada que cette cérémonie les ferait assister au Sabbat. Après un long sommeil, ils se réveillèrent, bien convaincus que le procédé magique avait produit son effet ; ils firent un récit détaillé de ce qu'ils avaient vu au Sabbat, et des plaisirs qu'ils y avaient goûtés ; récit où l'action de l'opium était signalée par des sensations voluptueuses (1). »

Salverte cite encore une expérience analogue, réussie par un savant du XVIe siècle : « En 1545, dit-il, on trouva chez un sorcier une pommade composée de drogues assoupissantes. Le médecin du pape Jules III, André Laguna, s'en servit pour oindre une femme attaquée de frénésie et d'insomnie. Elle dormit trente-six heures de suite, et lorsqu'on parvint à l'éveiller, elle se plaignit qu'on l'arrachait aux embrassements d'un jeune homme aimable et vigoureux... (2). »

---

traits, est le seul que nous ayons lu de cet auteur; mais les bibliographes en signalent un autre, publié par lui quatre ans plus tôt, et qui, à en croire son titre, aurait plus directement encore trait aux compositions et aux pommades magiques : *Les Ruses et Tromperies du Diable, descouuertes sur ce qu'il pretend auoir enuers les corps et ames des sorciers : ensemble, la composition de leurs onguens*, par I. de Nynauld. — Paris, 1611, in-8 (Voir Graësse, *Bibliotheca magica et pneumatica*, Leipsig, 1843, in-8, page 55).

(1) Eusèbe Salverte, *Des Sciences occultes*, 1829, in-8 (tome II, ch. XVIII, page 11).

(2) A. Laguna, *Commentaire sur Dioscoride*, liv. LXXVI, chap. III, cité par *Salverte, ibid.*, II, 12).

Tous les bouquins de magie superstitieuse donnent des formules de pommades hallucinatoires. Le libellé n'en varie guère. C'est toujours une axonge plus ou moins *diabolisée,* pétrie d'extraits de plantes narcotiques et de poudres aphrodisiaques (1). L'absorption cutanée de cette drogue procure un profond sommeil, traversé de visions luxurieuses qui vont jusqu'à la folie, de sensations exaspérées qui simulent tous les contacts.

Autant d'hallucinations, provoquées sans doute par le toxique, mais pourtant proportionnelles à la dépravation mentale du patient. D'inconscientes auto-suggestions déterminent la direction de ces rêves impurs.

Il faut songer que, jusqu'au dernier siècle, la tradition classique des rites du Sabbat fixait assez, dans l'imagination populaire, les diverses phases de ces conventicules

(1) Les suppositoires de jusquiame jouaient un grand rôle : l'*Hyosciamus niger* passant, à tort ou à raison, pour cumuler toutes les vertus précieuses au nécroman (utile dulci suaviter miscendo).

Quant à la drogue d'usage interne, nous produirons, à titre de curiosité, une formule dont nous sommes sûr, d'un effet prompt et véritablement prodigieux. Mais nous ne conseillerions à personne d'en faire l'essai... Et d'abord, en précisant les proportions, nous n'aurons garde d'indiquer la dose.

℞ *(Luna decrescente)* :

Ingrédient		Quantité	
Succ. Ænanth. Crocat.		3	F. S. A.
Extract. Opii Smyrn.		50	
Extract. nucis Bethel		30	
Extract. Pentaphyll.		6	
Extract. Belladonæ.	āā, P. E.	15	
Extract. Hyosciami			
Extract. Conii maculat			Pour X ... prises.
Extract. pingue Cannabis indic.		250	
Extract. Cantharid.		5	
Gum. Adrag.	āā	Q.S.	
Sacchar. pulverat.			

orgiaques, pour que le cerveau du somnambule les traduisît en un enchaînement d'images dont il reflétait la suite, à la façon d'une glace devant laquelle se déroulerait la scène entière.

Dans le sommeil, toute idée précise évoque aussitôt la forme qui lui est adéquate en morphologie analogique. C'est un fait connu...

Le mot *imagination*, pitoyablement travesti, détourné de son sens initial, semble avoir été créé par un adepte. L'imagination, qu'en haute Magie on nomme encore le *translucide* ou *diaphane*, c'est le miroir où viennent *s'imaginer*, se réfléchir en images, les formes flottantes dans la lumière astrale. L'*intuition* est l'art de contempler (*intueri*), à travers ces images évoquées dans le diaphane, les vérités d'ordre intelligible dont elles peuvent être expressives.

Le sorcier qui dort du sommeil satanique peut assister au Sabbat sous deux modes très distincts : il peut *faire venir* le Sabbat, en évoquer les scènes ; mais il peut *y aller* aussi, en corps astral. Il peut même, s'il s'agit d'une assemblée réelle de personnages en chair et en os, y manifester sa présence, y être vu et même touché...

Car, indépendamment des phénomènes subjectifs, de beaucoup les plus fréquents en sorcellerie, il en est parfois qui présentent une certaine objectivité : tels, les faits de bilocation, dont nous avons signalé plusieurs (1).

---

(1) *Au Seuil du Mystère*, pages 216-218 ; et le *Temple de Satan*, passim.



Ceux qui ont lu nos précédents *Essais de Sciences Maudites* sont familiers avec ces choses étranges de l'Astral; d'ailleurs, le chapitre I du présent ouvrage donne une suite aux renseignements antérieurement produits, et les complète... Sans revenir sur des généralités qui se trouvent partout, rappelons aux curieux que le *Médiateur plastique* de l'homme, ou *corps astral*, — ce substratum éthéré du corps physique, en un mot le *Périsprit* des Docteurs du Spiritisme, — peut être projeté méthodiquement au dehors : il n'y faut qu'une volonté ferme et beaucoup d'entraînement.

A l'état normal, ce corps fluidique est invisible ; mais il peut, en s'objectivant, se compacter dans une mesure plus ou moins accessible aux sens : soit qu'il obéisse à l'efficace volonté de l'adepte, ou qu'il se trouve dans certaines conditions peu fréquentes, que déterminent les variations de l'atmosphère hyperphysique dont notre planète est enveloppée. Il devient visible alors, et présente même une incroyable résistance au toucher. Sa compaction offre parfois l'apparence parfaite de stabilité et de cohésion, qui est propre au corps matériel : tous les sens de l'observateur sont correctement impressionnés.... Et qu'on ne fasse point intervenir cette fameuse théorie de l'hallucination collective et concomitante de tous les spectateurs présents. C'est une hypothèse recevable, nous l'admettons, en présence de certaines productions fallacieuses de nos médiums, quand telle personne distingue une forme précise, que telle autre voit un petit nuage gris ou blanchâtre, cette dernière absolument rien. — Mais en regard de faits comme ceux que

nous allons rappeler pour mémoire, une pareille hypothèse ne mérite qu'un succès de fou-rire.

Voulez-vous que nous prenions l'exemple de Katy King? Nul n'est sans avoir ouï narrer l'apparition de ce fantôme, sa matérialisation positive, obtenue plusieurs fois la semaine, des années durant, non pas sur un théâtre par un barnum, mais dans un laboratoire de chimie et par l'un des plus illustres savants que revendique l'Europe intellectuelle du XIXe siècle, Sir William Crookes? Les universitaires presque en masse ont vilipendé ce génie : d'aucuns même ont insinué qu'il était le compère de la fillette qui servit de médium.

Les faits scientifiquement observés, enregistrés et classés par M. Crookes dans l'ouvrage qu'il a mis au jour il y a quelque vingt ans, *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* (1), fracassent à tel point toutes les catégories mentales de nos pauvres pédants de la matière, et bouleversent si bien de fond en comble leur petite chapelle scientifique, en trahissant à la fois l'insuffisance de leur méthode et le mal fondé de leurs critères, que les collègues de M. Crookes à la *Société Royale de Londres* ont poussé l'affolement jusqu'à se couvrir d'un ridicule éternel! jusqu'à mettre en doute la loyauté et même suspecter l'état mental de l'inventeur qui, — en dehors de ses découvertes psychiques, — a conquis à la science tant et de si merveilleuses certitudes!

(1) C'est un recueil de divers mémoires publiés, de 1870 à 1874, dans le *Quaterly Journal of Science* et autres revues. Nous n'avons sous les yeux que la version française de ce livre, traduction Alidel, Paris, S. D., in-12, fig.



Quelques-uns à peine, (conviés à la vérification scientifique des phénomènes, ceux-là avaient vu, touché, expérimenté... et même photographié l'apparition !) quelques rares, — sont-ce les plus courageux ou les plus lâches ? — ont louvoyé quand il s'est agi pour eux de déposer à la barre de l'opinion : ils réservaient leur jugement et déclinaient l'honneur de se prononcer.

Et le grand chimiste, qu'a-t-il répliqué, lui, aux insulteurs et aux incrédules ? — Ah ! je suis halluciné... Et mes balances, et mes appareils photographiques, et mes enregistreurs, sont-ils hallucinés, eux aussi ?...

Mais, sans pudeur de couvrir sa défaite, sans un mot de réponse à cette décisive objection, la logique de M. Prudhomme a rendu sa sentence en ces termes : *ou cet homme est un imposteur, ou c'est une dupe, ou c'est un fou !*

Voilà donc votre salaire, la paye obligatoire qui vous attend tous, tant que vous êtes, boucs-émissaires de la Vérité sainte, prophètes de la Lumière nouvelle qui blanchit l'horizon ! expérimentateurs hardis, profonds penseurs, qui, appliquant au monde hyperphysique les procédés mêmes de la science positive, avez établi l'inébranlable base d'un monument synthétique des connaissances humaines, et posé la première pierre du temple auguste où se célébrera, — l'heure est proche ! — la solennelle réconciliation des sœurs ennemies, la Science et la Foi !...

En effet, depuis une quinzaine d'années, l'horizon des esprits n'est plus le même ; le glas sonne du matérialisme agonisant, l'évolution mystique s'accentue de jour en jour.

Au firmament intellectuel scintille une magnifique

pléiade : *lux erit!* Que de savants du premier ordre, convertis à la vérité spiritualiste (ou du moins à la conscience d'un au-delà) par la logique de leurs mémorables expériences : Aksakoff en Russie, Crookes, Russel Wallace et de Morgan en Angleterre, Carl du Prel et Zœllner en Allemagne, Edland et Tornebon en Suède, Lombroso et Chiaïa en Italie !... En France, l'éminent colonel de Rochas veut être salué d'abord : ses découvertes de physiologie occulte balancent celles même du grand chimiste anglais ; nommons en outre M. le Dr Gibier, M. le Dr Baraduc, MM. Charles Richet et Marillier, et nous n'aurons mentionné qu'un petit nombre des plus notables d'entre eux.

Mais quand William Crookes publia d'une plume intrépide le résultat de ses recherches, c'était encore, — en Europe du moins, — chose inouïe et scandale sans précédent, qu'une célébrité scientifique telle que lui *donnât* dans l'étude des forces occultes et s'avisât d'expérimenter sur les spectres et les « Esprits » (1). Ce fut un *tolle*. Le savant ne broncha point. Il confirma ses dires.

(1) Pourtant, dès 1869, une *Société dialectique*, qui comptait parmi ses membres actifs des notabilités de la science anglaise, avait nommé une commission de 33 enquêteurs, pour l'étude des phénomènes « soi-disant spiritualistes ». Il était temps d'en finir avec cette billevesée à la mode ; ces Messieurs comptaient sur un rapport écrasant ! Mais à l'issue d'une longue et minutieuse enquête, la commission avait conclu à l'incontestable réalité des phénomènes.

Rien n'avait pu faire prévoir pareil résultat. La *Société dialectique* en fut atterée. Elle refusa de prendre la responsabilité du rapport de ses 33 membres délégués pour l'enquête, les laissant libres de publier leurs conclusions, mais à leurs risques et périls !... Et pourtant il ne s'agissait que de phénomènes assez anodins, au regard des condensations fantômales. La commission n'avait observé et contrôlé, du moins par elle-même, que la production de bruits sans cause appréciable, des dé-



— Pour me bien assurer que c'était une vraie femme, insiste M. Crookes, une femme en chair et en os, j'ai obtenu de Katy King de la prendre dans mes bras !...

Cependant, toujours indulgente et propice à tous les contrôles, cette Katy King se matérialisait de toutes pièces aux yeux de Crookes, et causait familièrement avec lui et les visiteurs qu'il admettait en son laboratoire : elle se compactait instantanément, tandis que son médium, dans un état d'absolue catalepsie, gisait sur un tapis ou sur un canapé.

Dans le *Fakirisme Occidental* (1), très curieux et très courageux livre, hardiment pensé, délicatement écrit, le Dr Gibier donne la reproduction phototypique des clichés obtenus par William Crookes. L'une des épreuves nous montre groupés, — tous trois parfaitement distincts ! — le savant, le fantôme et le médium. D'ailleurs le médium était une enfant brune, assez délicate et de taille moyenne (Mlle Cook), et Katy, beaucoup plus forte et plus grande,

placements d'objets sans contact, des faits de télégraphie psychique et autres du même genre.

Voilà où en étaient les choses, quand Crookes commença ses investigations, et qu'on le vit publier successivement ses expériences si concluantes avec le concours de D. Dunglas Home, puis la série des décisives épreuves auxquelles Katy King et Mlle Cook son médium se soumirent de si bonne grâce.

(1) *Le Spiritisme* (Fakirisme occidental), Paris, Doin, 1887, in-18, fig. — Le Dr Paul Gibier, aide-naturaliste au Muséum, eut également l'honneur d'encourir l'excommunication majeure des savants officiels ; mais les foudres universitaires ne l'ont pas pulvérisé... Il a publié depuis, sous ce titre, *Analyse des choses* (Paris, 1890, in-12), un essai de synthèse philosophique et scientifique, dont les conclusions sont en concordance avec celles de l'occultisme. Il est arrivé, par l'induction d'une part, et l'intuition de l'autre, à reconstruire de lui-même le plan de l'édifice traditionnel.

avait les cheveux « châtain doré ». Crookes en a coupé une mèche, qu'il garde, comme une pièce à conviction assez éloquente et une preuve péremptoire de ces matérialisations. Voici textuellement ce qu'en écrit le grand chimiste : « une boucle des cheveux de Katy, *qui est là sous mes yeux* et qu'elle m'a permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de ma tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré » (1).

Non, l'illustre inventeur de l'*État radiant* n'est ni un imposteur, ni un halluciné.

Reste l'hypothèse de la supercherie dont le Maître aurait été la dupe... Nous le demandons, est-il un instant admissible qu'un homme du poids de M. Crookes, un investigateur scientifique de cette expérience, un savant de cette compétence en physique et en chimie, se soit laissé jouer, berner, bafouer par une naïve miss, une timide enfant de quinze ans ? Et jouer plusieurs fois la semaine, des années durant, presque toujours dans son propre laboratoire, au milieu de ses instruments de contrôle expérimental qui n'ont dénoncé aucune fraude ; en présence d'amis également compétents, inaccessibles à toute illusion des sens et qui ont vu comme lui !

Nous croyons, pour notre part, à la réalité de ces phénomènes, comme si nous en eussions été témoin ; nous les estimons scientifiquement vérifiés. Mais attendu que

(1) *Recherches sur le spiritualisme* (traduction Alidel, p. 9 de l'Appendice, intitulé : *Médiumnité de Mlle Cook).*

jamais faits analogues ne se sont encore produits sous nos yeux, nous nous réservons d'en fournir ultérieurement la théorie occulte. — Que peut-elle être au demeurant, cette théorie, sinon le développement logique et la déduction jusqu'aux plus extrêmes conséquences, de celle qui nous a servi et nous doit servir encore à expliquer les phénomènes dits fluidiques, — bilocations, dédoublements, apports, objectivations incomplètes, — tels que nous-même en avons vu et étudié plusieurs ?

Nous mentionnions tout à l'heure la faculté que chacun possède en puissance et peut réaliser et développer en soi par le double effort de sa persévérante volonté : savoir, d'opérer le dédoublement de l'homme interne et de l'homme extérieur, de l'être essentiel et de son vêtement terrestre. C'est ainsi que, sous l'impulsion du vouloir, le *périsprit* ou *double sidéral*, enveloppe fluidique de l'âme, peut se projeter hors de l'organisme physique, diriger sa locomotion, se transférer aux lieux les plus lointains, et même se condenser au point d'affecter normalement les sens matériels ; tandis que le corps déserté reste en catalepsie, ou du moins n'est plus animé que d'une vie automatique et en quelque sorte végétative.

Dans certains cas, ce dernier offre même à l'examen les symptômes d'une mort récente : la chaleur baisse très sensiblement ; la respiration cesse et le cœur ne bat plus, ou c'est d'un si faible essor que ces deux fonctions deviennent imperceptibles à l'oreille la mieux exercée.

C'est là ce que les occultistes appellent une *sortie en corps astral*.

Si loin qu'il se soit envolé de sa prison de chair, le Périsprit reste toutefois lié à celle-ci par une chaine sympathique d'une exquise ténuité; ce cordon ombilical est le seul lien qui rattache encore à sa matrice objective l'âme humaine (dont le périsprit n'est que l'enveloppe fluidique et la partie la moins épurée). En resserrant soudain la chaîne, le corps fluidique peut réintégrer le corps matériel; mais si la chaîne vient à se rompre, la mort arrive instantanée, foudroyante, comme à la suite d'une rupture d'anévrisme.

Cette expérience est chose grave ; quelques précautions qu'on prenne, elle ne se tente jamais sans danger.

D'abord, le Périsprit *en stase de condensation* qui rencontre en chemin une pointe métallique est sérieusement menacé : pour peu que sa substance centrale soit entamée, le coagulat se dissout et la mort est certaine. Dans le cas où l'objet aigu se borne à en effleurer la périphérie, une part notable de sa vitalité est subitement soutirée par lui, comme l'électricité d'un nuage par la pointe d'un paratonnerre. Le corps astral court le même risque, de ce fait, que le corps matériel après une abondante hémorragie, — la syncope.

Mais d'autres dangers, d'un ordre plus étrange et plus mystérieux, menacent l'étourdi chercheur qui se hasarde à tenter une projection de sa sidéralité, sans s'être environné de toutes les garanties préalablement requises, pour mener à bien une aussi redoutable expérience...

Il faut bien convenir que, — mage ou sorcier, — celui qui la réussit réalise en soi-même un chef-d'œuvre d'équilibre, ou plutôt résume en sa personne une antino-

mie sans pareille. Mort et vivant tout ensemble, il subit à la fois deux conditions d'être contradictoires : l'objective ou *terrestre*, et la subjective ou *posthume*.

Pendant le sommeil, il est vrai, tout être mène simultanément ces deux existences ; le corps astral, épuisé par la dépense nerveuse subie durant la veille, s'extériorise au moins partiellement pour plonger à l'océan collectif astral, et faire provision de nouvelles forces. Mais outre qu'en ce cas quotidien, le corps astral ne s'éloigne guère de sa dépouille (1) et même ne la quitte point, — tel un baigneur timide se cramponne des mains aux branches du rivage, afin de braver sans péril la force du courant, — il faut noter que l'être abmatérialisé par le sommeil ne s'évertue pas à compacter au loin sa substance pour la rendre visible. Or le danger des sorties en astral réside sur toute chose dans cette phase de condensation, qui, nécessitant sur un point éloigné le concours et l'effort de toute la vitalité disponible, a pour prime conséquence d'en tarir complètement le corps physique, de vider ses dernières réserves de force nerveuse, et de réduire à la plus indigente ténuité le lien sympathique intermédiaire. Enfin l'être qui dort obéit à l'instinct commun, qui le guide infailliblement dans les routes aplanies de la nature : l'occultiste, au contraire, en phase de bilocation, prétend diriger sa tentative au gré

(1) Il peut s'en éloigner, même à d'énormes distances, comme nous l'avons dit au *Seuil du Mystère*, (pages 216-218) ; mais c'est là l'*exception*. Le cauchemar vague et sans objet précis peut être le symptôme d'un éloignement anormal : le corps matériel souffre alors d'un malaise extrême, et l'âme *dépaysée* s'effraie.....



de son intelligence parfois inexpérimentée et de sa volonté souvent téméraire.

C'est donc de ce dernier qu'il est question pour l'instant. Il a sciemment dépouillé son vêtement de chair, et il s'élance, emporté vers un but préfix par le *char subtil* de son âme, dirait un disciple de Pythagore : car le grand philosophe nommait ainsi le corps lumineux, double éthéré du corps physique (1).

Nous dirons d'abord les périls qui s'adressent au corps astral dénudé. — Quels dangers (plus effrayants peut-être) menacent le corps matériel laissé vide et inerte ? C'est-ce qu'ensuite nous exposerons.

Dès le sortir de l'enveloppe objective, le Périsprit se trouve entraîné à la dérive des ondes torrentielles qui encerclent la planète de leurs tourbillons : c'est le Maëlstrom fluidique (2) ; c'est le vortex où se love *Nahàsh* נחש, le Serpent d'*Ashiah* עשיה ; c'est le véhicule grondant de tout le *possible* qui voudrait *être*, de toutes les virtualités subjectives avides de s'objectiver, de toutes les âmes des différentes hiérarchies impatientes de s'incarner..... Si le corps astral ne parvient pas à franchir ce fleuve impétueux, ou du moins à s'y diriger, il est perdu.

Il faut qu'il sache triompher de la succion d'*Iônah*, de l'accablement d'*Hereb* : résister aux deux forces *centri-*

(1) *Le char subtil* de Pythagore est plutôt le corps spirituel élaboré par l'épreuve et dynamisé par l'entraînement magique, que le Périsprit ou corps astral brut (Voir nos chap. IV, V et VI). Cependant celui-ci peut être ainsi nommé par extension, comme en ont coutume beaucoup d'occultistes de l'école même de Pythagore.

(2) Ce que plusieurs voyants désignent sous ce nom : *l'engrenage des grandes roues noires*.



fuge et *centripète ;* manifestations des principes occultes de l'*Espace éthéré, rayonnant*, où s'exerce l'influx de la Vie, et du *Temps dévorateur, ténébreux*, qui gouverne le reflux de la Mort !

La *Lumière astrale* roule en ses ondes les mirages animés les plus repoussants, les plus terribles, les plus monstrueux : que la frayeur, la haine ou quelque passion vive envahisse soudain l'âme en sortie sidérale, le lien se rompt et l'âme ne peut plus rentrer.

Ce n'est pas tout. Dût-on nous accuser de folie, nous voulons tout dire.

Le véhicule du potentiel en instance d'objectivité regorge donc, — et nous y insistons, — de formes parfois hideuses, que le pinceau de Goya serait impuissant à rendre dans toute leur horreur. Ces spectres, dont nous reparlerons, — êtres obscurés ou luisant d'un vague instinct, semi-conscients et d'une intelligence limitée comme beaucoup d'Élémentaux et même d'Élémentaires, ou brutaux et inconscients comme les Larves proprement dites, — veulent à tout prix s'incarner : ce sont les *Lémures* de tout ordre.

Vous représentez-vous ce fleuve torrentiel de l'existence subjective (1) ? Ces lémures y roulent, emportés pêle-mêle avec les âmes à naître... — Çà et là se forment

(1) *Subjectif* s'emploie en occultisme pour qualifier ce qui n'est que virtuel à l'état d'essence, par opposition à ce qui est manifeste à l'état de matière. Non point qu'il s'agisse d'une chose qui est néant en dehors de la pensée qui la conçoit, d'une illusion du sujet : les choses du plan subjectif deviennent *objets* pour tous ceux qui savent se maintenir sur ce plan, où s'épanouit la réalité intérieure de la Nature.



de petits vortex à l'aigu sifflement, prompts à se résoudre après un arrêt brusque. C'est un être qui vient de s'objectiver en s'incarnant : il est passé de puissance en acte.

Comment? — Soit en animant l'ovule fécondé d'une femelle animale de sa race : le fantôme s'est fait embryon ; sa virtualité d'extériorisation progressive s'y exerce au gré des normes, et détermine sa forme organique sur le patron de la faculté plastique qui lui est propre : après une gestation plus ou moins longue, il nait, incarné sous une forme adéquate à sa nature, analogue et proportionnelle à son verbe intérieur. Telle est la règle pour les âmes de toute hiérarchie terrestre. — Soit en s'engouffrant dans une effigie matérielle, encore vivante, mais actuellement abandonnée et vide : les Larves, dénuées, comme nous le dirons, de principe morphique et d'essence individuelle, (incapables en conséquence de se bâtir en corps), usent surtout de ce mode d'incarnation par surprise...

Conçoit-on la portée de cette éventuelle abomination? L'expérimentateur téméraire, quand il veut réintégrer son corps, peut le trouver occupé par une Larve, qui s'y est installée, a pris possession des organes, s'y est fortifiée pour ainsi dire.

Alors, de quatre choses, l'une :

Ou bien l'occultiste parvient à chasser l'ennemi et reprend la place d'assaut ; c'est l'*unique chance de salut.*

Ou bien, après avoir délogé l'intrus, la fatigue de la lutte ne lui laisse plus la force de réintégrer son organisme ; et c'est *la mort.*

Ou bien, il rentre sans avoir pu expulser le fantôme; il doit se résoudre à vivre en partage avec lui; d'où *la folie, la monomanie,* ou tout au moins *la possession.*

Ou bien, c'est la Larve qui demeure maitresse du champ de bataille; elle va désormais végéter en ce corps, et c'est l'*idiotisme* (1).

. . . .

Si vous êtes sage, Lecteur ami, vous pouvez prendre ces quelques lignes pour le récit d'un cauchemar : vous aurez même raison de hausser les épaules aux révélations qu'elles contiennent; car elles n'expriment plus une réalité que pour les téméraires qui tentent Dieu et bravent la Nature, jusqu'à ambitionner de descendre vivants au Royaume de la Mort, puis de rentrer dans la vie terrestre, après avoir bu dans une coupe mortelle l'eau dormante du Styx, mêlée aux flammes liquides du Phlégéton.

Dans les sanctuaires de l'antique magie, derrière l'au-

(1) Cette invasion de l'effigie humaine par une Larve est un cas moins rare qu'on ne se l'imagine; il est loin de se produire uniquement dans le cas de bilocation magique. Nombre de praticiens, spécialistes des maladies mentales, en savent long sur ce sujet. Livrent-ils bien leur pensée tout entière, lorsqu'ils épiloguent et raffinent à l'envi sur les variations de la personnalité ? Peut-être la seule crainte d'égayer les ricaneurs de profession leur interdit-elle de paraître plus explicites. Quoi qu'il en soit, le créateur du vocable *aliénation* peut se flatter, ou d'une heureuse rencontre d'expression, ou d'un libre choix plus heureux encore (Cf. chap. V).

Observons d'ailleurs qu'il convient, au cas présent, d'entendre le mot *Larve* dans son sens le plus étendu. Bien que d'ordinaire le mode violent de soudaine incarnation soit le fait de Larves proprement dites, d'autres entités moins infimes du monde invisible le pratiquent aussi d'aventure. Voir, plus bas, l'énumération des « indigènes de l'Astral ».

tel des Dieux immortels, les Mages, purifiés par de saintes ablutions et de rigides austérités, pouvaient, sous l'œil paternel de l'hiérophante, réaliser, presque sans péril, cette œuvre psychurgique. C'était même l'ultime épreuve de l'initiation aux mystères d'Isis : une sorte de mort suivie d'une résurrection miraculeuse, et le vainqueur de l'épreuve se nommait devant le peuple : *celui qui vit malgré la mort*. C'est encore, dans l'Inde, une des secrètes significations attribuées au titre de l'initié *Dwidja*, ou *deux fois né*.

Mais que de garanties accumulées autour du néophyte ! Souvent il ne partait pas seul ; mais un Mentor accompagnait et guidait ce Télémaque du mystère, dans son voyage aux sombres bords. Puis, sept mages expérimentés (1) faisaient la chaine sympathique autour du corps de l'absent ; à tout moment, pour peu qu'un danger s'annonçât, ils pouvaient d'un effort rappeler cette âme à l'existence.

Le dragon de feu qui garde la porte des mondes *au delà* n'était évoqué qu'à bon escient : on savait modérer le choc de son abord et l'effroyable étreinte de son baiser.

Pour ce qui est des Larves (qui deviennent phosphorescentes aux yeux clairvoyants, quand les gagne le rut

(1) En des cas moins fréquents, le nombre des adeptes de la chaine magique était porté à *douze*. Pourquoi *sept* et *douze?* Et quand douze plutôt que sept? Nous laisserons au chercheur le plaisir de résoudre ce facile problème : les significations symboliques du *Septénaire des planètes* et du *Duodénaire zodiacal*, c'est-à-dire du *petit* et du *grand cycle*, ne laissent guère de latitude à l'imagination pour s'égarer en de fallacieuses hypothèses.





Glyptographie SILVESTRE & Cie, Paris

d'une imminente incarnation), l'on prenait soin de les disperser avec l'instrument requis (1), selon les rites.

D'ailleurs, enveloppé d'un vaste manteau de laine qu'on repliait trois fois sur lui, le corps cataleptisé reposait dans un état de salutaire isolement : en aucun cas, il ne risquait d'être envahi ou possédé (2).

L'on pense bien qu'à la suite de ces peintures, du reste assez peu engageantes, nous n'allons pas livrer la formule du *Sézame, ouvre-toi*, qui donne l'accès du monde astral.

Nous estimons en avoir dit assez.

Bornons-nous à signaler pour mémoire l'existence du *vampire* et du *loup-garou*, deux formes particulières de

(1) Un de nos vieux amis, M. Léon Sorg, président du tribunal de Pondichéry, nous a rapporté l'instrument sacré qui sert, au Thibet, à dissoudre ces coagulations malfaisantes de la Lumière négative. Cette manière de lance en cuivre ciselé présente à l'admiration du déchiffreur de pentacles toute une synthèse hiéroglyphique, révélatrice, et de la doctrine des fantômes astraux, et du mode de dispersion d'iceux. Nous en détaillerons ailleurs la forme symbolique et la signification occulte.

M. Augustin Chaboseau, le très distingué indianiste, a soigneusement examiné ce rare objet, l'un des plus sacrés, paraît-il, aux yeux des prêtres thibétains, qui le nomment *P'ur-b'u* (lisez Phourboû). Il leur sert pour l'exorcisme et la mise en fuite des mauvais esprits. Cet instrument liturgique a dû être primitivement dérobé dans quelque couvent thibétain, car les lamas initiés lui attribuent un caractère si auguste, qu'ils repousseraient, à l'égal d'un sacrilège, l'idée seule de le donner ou de le vendre à un profane. M. Chaboseau, en 1892, n'avait encore eu l'heureuse chance de découvrir qu'un seul *P'ur b'u*, dans les nombreuses collections étudiées par lui à cette époque ; mais le nôtre serait, nous a-t-il assuré, le plus beau des deux et le plus curieusement ciselé. (Voir la photogravure ci contre).

(2) Le célèbre *manteau d'Apollonius* n'était pas autre chose. Ce mystique linceul a été conservé, à titre de symbole, dans le rituel de l'initiation martiniste.



la *bilocation magique*, ou Sortie en Corps astral. L'étude de ces phénomènes cadrera parfaitement aux VI[e] et VII[e] Chapitres, intitulés, l'un : *la Mort et ses Arcanes*, et l'autre : *Magie des transmutations*.

Il nous reste à effleurer d'autres mystères, plus logiquement attribuables au présent chapitre.

La solitude engendre tous les fantômes, et les amis des fantômes cultivent la solitude.

Ceux qui se cloîtrent dans la retraite par haine de leur prochain, obéissent à cet égoïsme radical (reflet de *Nahàsh*), que les hindous désignent sous ce vocable : *Tanha* (1). C'est le principe de toute aberration et de toute perversité ; la perdition est au bout.

Le mage de lumière, lui aussi, recherche volontiers la solitude ; mais c'est pour mieux la fuir.... Voilà qui a tout l'air d'un paradoxe ; il n'en est rien.

Quand le mage se résout à rompre ses attaches mondaines, c'est que pour lui la foule est un désert fait de multitude, et qu'il a statué de vivre dans la communion des saints, ou de s'élever, dans l'apothéose de l'Esprit, jusqu'à l'état sublime de sérénité omnisciente en Dieu, bien connu des hindous sous le nom, aussi calomnié qu'incompris en occident, de *Nirvânâ*.

Il n'y a pas de moyen-terme : on ne s'abstrait de l'humanité que pour vivre avec Dieu, — ou avec Satan.

Aussi les anciens Sages disaient-ils de la solitude que

(1) *Tanha* consiste proprement dans la soif de l'existence individuelle, isolée ; l'idolâtrie du MOI en procède.



l'homme s'y trempe fortement, et s'y fixe désormais dans sa voie, droite ou tortueuse; en un mot, qu'il en sort Esprit de lumière ou de ténèbres. Rien n'est plus vrai.

Dans la solitude, en effet, on vit face à face avec son *Karma*. L'atmosphère secrète des lieux déserts, qu'une perpétuelle saturation des volontés antagonistes n'a point neutralisée, banalisée, blasée, en quelque sorte, — une telle atmosphère est essentiellement réceptive d'un verbe, quel qu'il soit : la moindre pensée, le moindre vouloir, le moindre désir s'imprègnent dans la substance efficiente de l'Aôr; ils s'y développent et s'y manifestent avec une merveilleuse intensité.

Ce sont autant d'êtres potentiels, générés au jour le jour, suivant les caprices de la pensée et des aspirations, et qui exercent à la longue sur leur auteur une influence répercussive, que lui-même ne soupçonne pas. Car, le plus souvent, il n'a l'expérience que de la vie habituelle et mondaine.

Or, au cours de l'existence commune, les perpétuels échanges de fluides, d'idées, de vouloirs, impriment à une personnalité des variations dans sa marche, des fluctuations dans son allure, des hésitations dans sa pensée.... Il n'est pas jusqu'aux convictions les plus assises, que ne modifie peu à peu le souffle des ambiances. Le frottement use et polit insensiblement les tranchantes arètes des individualités les plus anguleuses.

Mais, dans la solitude, l'homme ne subit aucune influence directe du dehors; sa propre pensée, se repliant toujours sur elle-même, s'y repose avec complaisance et

s'y réfléchit avec ivresse : aussi le solitaire affirme-t-il inébranlablement sa marche, dans la direction où le portent ses habitudes cérébrales.

De ces observations, on peut induire un apophtegme : c'est que l'isolement absolu, qui trempe le caractère, n'élargit point l'intelligence ; l'on s'y façonne indomptable, — incorrigible aussi.

Une légende rabbinique nous présente les Larves comme les enfants de la solitude d'Adam, rêvant à la femme archétype, avant que le Seigneur eût dédoublé l'homme primitif, pour donner naissance à Ève. Des *éphialtes* recueillaient le témoignage de ces confuses aspirations et leur donnaient une forme.... Nous espérons qu'on nous entend.

Paracelse enseigne à son tour que ces sortes de fantômes sont engendrés abondamment, chaque fois qu'on laisse sécher au soleil des vêtements pollués. Son école ne fait en cela que reproduire l'opinion des anciens hiérophantes : une loi religieuse expresse interdisait aux peuples de la Grèce, d'exposer à la flamme de l'âtre les linges tachés de sperme ou de sang menstruel (1).

(1) « Lemures gignuntur per deperditiones æsticas spermatis et sanguinis menstrualis.

« Sunt ephemeri et maximè mortales. Constant aëre coagulato in vapore sanguinis vel spermatis, et quasi bulla quæ si ferro frangatur, perit anima imperfecta lemurum.

« Quærunt simplices et credulos...

« Timidi sunt et fugitivi sicut aves cœli et semper mori reformidant, quia bulla aëris est vita eorum, et statu facilè corrumpitur.

(Paracelse, cité par Éliphas, *la Clef des grands mystères*, page 386).

L'on aurait tort de croire que ces prohibitions fussent puériles, ces précautions vaines : le sang est un liquide mystérieux ; il déborde d'une vie emphatique, expansive et prompte à revêtir, dès qu'on répand son véhicule, toutes les formes imaginables. Les abattoirs et les amphithéâtres sont devenus, de nos jours, des séminaires de Larves sans nom : nous ne souhaitons pas aux sceptiques d'empoisonner leur atmosphère individuelle par la fréquentation de ces lieux, tout dégoûtants de fantômes sanglants ; que de cas de folie et d'épilepsie n'ont point d'autre origine !

L'idée est à l'intelligence ce que le sang est au corps ; aussi les cogitations passionnelles engendrent des spectres à foison : les pensées libidineuses développent des fantômes de luxure ; les rancœurs inavouées de la jalousie déterminent de vivantes obsessions, qui ravivent la plaie des cœurs envieux ; les aspirations délirantes de l'orgueil génèrent des Larves inspiratrices de vanité jamais assouvie..., et ainsi des autres vices.

Telles sont les Larves passionnelles et mentales, qui, au lieu de s'engendrer dans le nimbe extérieur, comme leurs congénères d'origine plus matérielle, se développent dans la substance même de l'âme ! Celle-ci, règle générale, les évacuant à mesure, les refoule dans l'atmosphère fluidique individuelle. Cependant l'âme ne peut quelquefois les éliminer toutes, lorsqu'elles sont générées quotidiennement et à foison : alors, ces productions malsaines s'amalgament, d'une part avec la substance du corps sidéral, de l'autre avec celle de la Psyché même, qu'elles troublent, épaississent et modifient à la longue.

Nous verrons au chapitre VI, — *la Mort et ses arcanes*, —comment elles deviennent, à l'issue de la terrestre existence, les tortionnaires de l'âme, avant même que le supplice de la seconde mort n'ait commencé pour celle-ci.

Il n'est question, à cette heure, que des Larves évoluant dans le nimbe ou atmosphère occulte de chaque individu, quelle que soit d'ailleurs leur nature et leur origine. Toutes ne sont pas également meurtrières, mais toutes sont nuisibles, en ce qu'elles aliènent la liberté de l'homme et limitent ses potentialités de vouloir et d'agir : leur réaction la plus coutumière sur leurs auteurs se traduit par *l'habitude,* cette forme moins anodine qu'on ne peut croire de l'esclavage à tous les degrés. Les cas où l'on voit l'habitude dégénérer en *obsession* dénoncent, à peu près à coup sûr, la tyrannie des Larves de provenance corporelle, animique ou mentale.

Ces diverses créations aóbiques sont la conséquence fatale et le juste châtiment de tous les onanismes du corps, de l'âme et de la pensée. Elles vivent, ces coagulations de la lumière astrale ; mais c'est aux dépens du pervers qui les engendra, et qui les doit nourrir, — comme le marque fort bien Éliphas, — de toute la sève de son cœur et de toute la substance de son cerveau : elles l'obsèdent, le harcellent, et le vampirisent sans merci. — Et s'il demande aux livres de la Sagesse traditionnelle un moyen violent de s'en délivrer, ce n'est encore, hélas ! qu'à ses risques et périls ; car une si étroite solidarité le rattache à ces enfants de son délire, qu'il est sujet à se blesser lui-même en les dispersant. Nous traiterons, à propos du

loup-garou, de ces effets répercussifs et mutuels, dont la réalité n'est que trop indiscutable.

Les médiums sont pour la plupart de pauvres valétudinaires, coutumiers sans le savoir d'un véritable onanisme cérébral, et qui marchent dans la vie, escortés, obsédés, souvent dévorés tout vifs par ces Larves : elles ne se coagulent qu'en les épuisant, puisque c'est à eux qu'elles empruntent la substance plastique dont elles ont besoin, pour s'objectiver et devenir sensibles.

En somme, ce sont bien là les vrais, les seuls démons; car les esprits, même le plus profondément sombrés dans les abîmes de la perversité, ne sont pas tout entiers mauvais ; tandis que ces Larves, — grimaces mensongères de l'Être, blasphèmes incohérents de la vie universelle, — se montrent invariablement nuisibles et dépourvues de toute conscience : il serait donc permis de voir en elles d'équivoques manifestations de l'abstrait qu'on nomme le Diable ou Satan.

Formant, pour ainsi dire, autant d'appendices vampiriques de l'homme dont elles remplissent l'atmosphère sidérale, elles vivent de sa vie, et les semblants d'intelligence qu'elles font paraître en des cas très rares, ne sont d'ailleurs et ne peuvent être que de vagues reflets de sa pensée.

Il messiérait fort de confondre ces Larves, — en qui les Kabbalistes ne voient que des *écorces*, des coques inanes (*cortices*, *Kliphôth* קליפות), — avec les essences spirituelles plus ou moins obscurées dans la nuit de la matière, qui flottent entraînées et ballottées aux torrents

génésiques des trois règnes inférieurs : minéral, végétal, animal.

Compactions de la lumière au bleu (*Aôbôth* אובות), les Larves proprement dites sont des substances dépourvues d'individuelle entité. Parasites comme le *gui de chêne* (1), elles n'existent que par autrui : vienne à leur manquer ce support ontologique (2), elles rentrent dans le Non-être, dont elles sont comme des manifestations, nous allions dire des Anges, des Messies.

Elles s'attachent à la façon des sangsues ; elles mordent à même la sidéralité d'un être réel, s'en nourrissent, y pompent leur vie d'emprunt et leur virtualité d'objectivation éphémère ; et, dépourvues qu'elles sont de type essentiel qui leur soit propre, d'étalon générique sur quoi se modeler une forme, — elles se concrètent sur le patron sidéral de l'être dont elles deviennent ainsi les reflets animés, les appendices lémuriens, les mirages furtifs.....

Une Larve dans votre atmosphère, — c'est pour vous le fantôme d'un très vague *Sosie*... ; mais d'un sosie qui vous énerve au physique et vous épuise, vous ébranle au moral et vous déprave, vous débilite à l'intellectuel et vous abrutit ! C'est pour vous une ventouse toujours avide de substance vivante, une vulve braquée sans répit sur le phallus de votre intellect, une réceptivité qui aspire à toute heure, pour se les approprier en les déformant, les

(1) La comparaison n'est pas similitude : le gui de chêne, pour parasite qu'il soit, jouit d'une forme et d'une essence propres.

(2) Les Larves peuvent changer d'atmosphère individuelle ; mais jamais, encore un coup, elles ne peuvent vivre d'une existence propre.



verbes viables auxquels votre esprit peut donner naissance.

La potentialité absorbante, que déploient si puissamment les Larves, est le propre de la substance mercurielle négative *(Aôb)*, qui leur sert de véhicule et dont elles sont les coagulations.

Qu'on s'étonne à présent de cette anomalie, problème jusqu'à ce jour insoluble pour les physiologistes : nous voulons dire l'innocuité relative du coït, même abusif, en regard de la prompte déchéance, physique et mentale, où tombent ceux qui s'adonnent aux vices solitaires... — *Mystère de la Solitude.*

Que dire de la fréquence de ces maladies de langueur si rapides, et de ces foudroyantes consomptions, qui traînent en quelques mois au tombeau l'homme le plus vigoureux, la femme la plus excellemment constituée, dans les cas d'emprisonnement cellulaire ? — Toujours *Mystère de la Solitude.*

Tous ces êtres sont victimes, soit d'une invasion, soit d'une génération spontanée de Larves dans leur atmosphère fluidique...

Les Larves apparaissent les microbes, les bacilles, les vibrions de l'Invisible, — et nous serions tenté de croire (n'était leur défaut d'entité et de forme propre), — qu'elles s'incarnent pour servir d'âmes vivantes à ces légionnaires infinitésimaux de la Destruction.

On peut considérer les Larves comme des agents léthifères, des Puissances de dissolution émanées d'*Hereb* (1),

(1) S'il est curieux d'approfondir ces théories, notre lecteur voudra

ou, d'une façon plus générale, des missionnaires de *Nahàsh*. Rivalisant d'inconsistance avec cet Être formidable, elles participent de sa nature ambiguë, — illusoire et pourtant réelle (1), intermédiaire entre le conscient et l'inconscient, flottante et ballottée de l'être au non-être.

Donc, le mauvais solitaire, — ou Sorcier, — génère en masse, au hasard de sa déraison, au caprice de ses élans passionnels, ces parasites vampiriques dont il est fatalement condamné à mourir rongé : les Larves.

Mais le bon solitaire, — ou Mage, — opérant dans la plénitude consciente de son intellect et de sa libre volonté, donne méthodiquement naissance à des êtres potentiels, toujours bénéfiques, parfois conscients et intelligents. — « Toute pensée est une âme (2), » dit Mejnour, dans *Zanoni*. Nous verrons ailleurs comment tel produit de nos

bien conférer les chapitres I et VI de la *Clef de la Magie noire*, I et II du *Problème du Mal*. Alors il pourra se faire une idée de *Nahàsh*, soit qu'on veuille y voir l'agent dualistique producteur du Mal, ou l'instrument quaterne des extériorisations et des objectivations individuelles. Il comprendra quelle parenté lie Kaïn קין, le Principe du Temps, à ce mystérieux *Hereb* ערב, facteur des désintégrations individuelles et des intégrations collectives ; — cet *Hereb* qui apparaît le bras déployé et la main constrictive de *Mouth* מות, l'Être accablant, dévorateur, dont le rôle providentiel est de ramener la Diversité à l'Unité, de réduire la circonférence au point central d'où jaillit le rayon qui la détermina, et de confisquer enfin les différenciations de la matière sensible, pour convertir toutes ses modalités particulières à l'homogénéité de la substance universelle et non différenciée.

C'est ce rôle providentiel de *Mouth* qui inspira aux auteurs du *Zohar* cette sublime pensée : *la Mort est le baiser de Dieu.*

(1) *Nahàsh* n'*existe* point à proprement parler, et pourtant il est la source, la racine de l'existence matérielle.

(2) *Zanoni*, tome II, page 69.

volitions peut devenir un être parfaitement défini, par suite de sa fusion avec un *Élémental* (1)..... Le mage est un vrai créateur dans les limites de sa sphère d'action, puisqu'il produit et développe, à l'instar de l'Être suprême, des *émanations de son verbe*, — Puissances efficientes de Charité, de Science ou de Lumière.

Certains mystiques ont nommé ces Puissances : *les Anges du Ciel inférieur*.

Il nous faut bien confesser ici que le sorcier, s'il joint à la perversité quelque vigueur d'intelligence et de vouloir, peut pareillement évoluer des êtres réels, de véritables *démons*.

(1) Sur ce point, les deux Écoles d'Occident et d'Orient sont en parfaite concordance dogmatique.

Kout-Houmi, l'initié thibétain, correspondant mystique de M. Sinnett, lui a écrit une longue et importante lettre, que le Marquis de Saint-Yves a traduite intégralement dans sa *Mission des Juifs*. Nous en détachons ces lignes remarquables :

« Dans son évolution invisible, toute pensée humaine passe dans l'endroit dont l'ordre physique est l'envers et devient une entité active, en s'associant, en s'unifiant avec un élément particulier, c'est-à-dire une des forces semi-intellectuelles des royaumes de la Vie.

« Cette pensée survit comme une intelligence active, comme une créature engendrée de l'Esprit, pendant une période plus ou moins longue et proportionnelle à l'intensité de l'action cérébrale qui l'a générée.

« Ainsi une bonne pensée se perpétue comme une Puissance active et bienfaisante, et une mauvaise comme un Pouvoir démoniaque et maléfique. De sorte que l'homme peuple continuellement sa course dans l'espace, d'un monde à son image, rempli des émanations de ses fantaisies, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions.

« Mais à son tour, ce milieu invisible de l'homme réagit, par son seul contact, sur toute organisation sensitive et nerveuse, proportionnellement à son intensité dynamique. C'est ce que les Bouddhistes appellent *Shambda*, les hindous *Karma*.

« L'adepte crée sciemment ces formes ; les autres les génèrent au hasard... » (*La Mission des Juifs*, page 111).

Bénéfiques ou maléfiques, ces êtres forment une classe à part (1); ils sont, à vrai dire, autre chose que des Larves proprement dites.

Engendrées de l'aveugle instinct ou de la passion déréglée, les Larves n'ont point de consistance ontologique ; — par contre, les êtres produits de la libre intelligence et de la volonté réfléchie possèdent une substance psychique — bonne ou mauvaise, — et sont sujets à mener une vie propre, en se combinant avec un Élémental.

Cependant, par extension, les occultistes appellent souvent *Larves* toutes les substances lémuriennes qui ne jouissent pas d'une conscience bien nette, ou d'une personnalité bien tranchée.

Notons une chose en passant, sur les apparitions en général.

Quand les Lémures sont condensés en fantômes, ils redoutent la pointe des épées et fuient tout objet aigu, susceptible d'entamer leur coagulat fluidique et de les dissoudre en soutirant leur vitalité; (on se souvient de ce que nous avons énoncé plus haut, au sujet du corps astral abmatérialisé).

Les Lémures périssent-ils alors tout entiers, ou perdent-ils seulement, avec leur corps éphémère, le moyen de se manifester? C'est ce qu'il ne convient pas d'éclaircir pour l'heure.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que tout fantôme, d'où qu'il provienne et d'où qu'il vienne, disparaît instantané-

(1) Celle des *Concepts vitalisés.*



ment, lorsqu'une pointe métallique le traverse (1). La dissolution en est signalée parfois, comme à Cideville, par un phénomène électromorphe, une étincelle suivie de quelque perturbation atmosphérique..... Si le spectre frappé d'une pointe ne s'est pas dissous, la vision est purement hallucinatoire ; ce critérium de l'objectivité fantômale est certain.

Pour nous en tenir aux *Larves* proprement dites, elles manquent, faisions-nous observer, de type générique et par conséquent de forme qui leur appartienne en propre. Cela est si vrai, qu'elles se déterminent exactement sur le modèle des individus qu'elles hantent (2) ; — bien plus,

(1) Qu'on n'oublie pas, qu'en effleurant d'une pointe le corps astral condensé d'un médium ou d'un magicien en phase de bilocation, l'on risquerait fort de commettre un homicide. (Voy. le *Temple de Satan*, pages 402-404, — et le chapitre VII du présent tome).

(2) « Le jésuite Paul Saufidius, qui a écrit sur les mœurs et les coutumes des Japonais, raconte une anecdote bien remarquable. Une troupe de pèlerins japonais, traversant un jour un désert, vit venir à elle une bande de spectres dont le nombre était égal à celui des pèlerins, et qui marchaient du même pas. Ces spectres, difformes d'abord et semblables à des larves, prenaient en approchant toutes les apparences du corps humain. Bientôt ils rencontrèrent les pèlerins et se mêlèrent à eux, glissant en silence entre leurs rangs : alors les japonais se virent doubles, chaque fantôme était devenu l'image parfaite et comme le mirage de chaque pèlerin. Les japonais effrayés se prosternèrent, et le bonze qui les conduisait se mit à prier pour eux avec de grandes contorsions et de grands cris. Lorsque les pèlerins se relevèrent, les fantômes avaient disparu et la troupe put continuer librement son chemin. Ce phénomène, que nous ne révoquons pas en doute, présente les doubles caractères d'un mirage et d'une projection soudaine de larves astrales, occasionnés par la chaleur de l'atmosphère et l'épuisement fanatique des pèlerins. » (*La Clef des grands Mystères*, pages 248-249).

Cette citation d'Éliphas, qui trouve ici sa raison d'être, aurait pu être également réservée pour le chapitre III, qui traite des phénomènes collectifs.

variant de contour avec une inconcevable souplesse, elles se décalquent sur le patron fugitif de ses pensées.

Changent-elles d'atmosphère fluidique ? Se détachent-elles d'un être pour en obséder un autre ? — C'est une mutation de forme instantanée, leur nature simiesque se pliant aussitôt à la ressemblance de leur nouveau père nourricier. Pour se coaguler et prendre une figure visible, elles empruntent à ce dernier la substance biologique requise : aussi l'être obsédé ressent-il une subite impression de froid pénétrant, et même a-t-il conscience d'une déperdition vitale assez notable.

Tel est le cas du médium qui s'efforce de produire en public des fantômes astraux. Son vouloir étant habile à modifier l'aspect de ces coagulats, il sait, pour peu qu'entraîné convenablement, les revêtir de toutes les formes qu'il arrête en son imagination. Faire apparaître une main, un pied, une tête, l'apparence d'un animal, ou même celle d'objets de toute autre nature, tels qu'un meuble, une carafe, un bouquet, — tout cela, pour certains médiums extraordinaires, n'est qu'un jeu.

Cette magie des transmutations touche de très près, d'une part aux mystères de la *Lycanthropie*, de l'autre à ceux de la *Palingénésie;* une nuance seule l'en distingue : les phénomènes de palingénésie et de lycanthropie se réduisent à des modalisations du double éthéré d'un animal ou d'une plante ; tandis que le corps astral n'est pas acteur, mais instrument, dans l'esquisse des formes extérieures par coagulation d'une larve ; il joue seulement (comme l'indique son nom de *médiateur plas-*

lique), un rôle d'intermédiaire entre la volonté du médium et l'être lémurien qui constitue l'appendice fluidique de celui-ci.

Les médiums de cette force ne sont pas légion. Le plus grand nombre se contente de transsuder une certaine dose de force psychique et d'en saturer leur nimbe, où les ***Indigènes de l'Astral*** (dont nous parlerons bientôt) viennent se manifester et s'ébattre. Les Élémentaux, — et très rarement les Élémentaires, — qu'attire ce bain de vie extravasée, entrent alors en communication avec les assistants et se mettent volontiers en dépense de phénomènes fluidiques. Parmi ces Invisibles, il en est pourtant de plus avisés et de moins prodigues, qui, n'ignorant pas ce qui se consume de force nerveuse en de pareils jeux, ménagent le médium, aux fins de ne point tarir en lui la source complaisante où leur sensualité s'abreuve. Ils en jouissent le plus longtemps possible, mais ils n'ont garde d'en abuser; et, pour prolonger le plaisir, divertissent le cercle des badauds spirites par d'interminables confidences, dont (de la meilleure foi du monde) l'imaginative réactionnée du « truchement des esprits » fera tous les frais : et le médium-écrivain de faire crier sa plume, et le médium à incarnations de multiplier ses pantomimes et ses ventriloquies, au cours de séances qui n'en finissent plus ! ... Du reste, il est présumable que les Invisibles venus du dehors ne négligent point eux-mêmes, pour obtenir des « effets physiques », de mettre à profit les Larves qui peuplent le nimbe hospitalier de l'Évocateur.

La plupart des médiums, procédant par objectiva-

tions de Larves ou par évocation des Élémentaux (consciente ou non), en sont quittes pour un peu de fatigue, sauf à payer chèrement un jour pareille collaboration. Quelques rares, en qui l'on peut voir d'intuitifs occultistes, ne procèdent que par sorties en corps astral, partielles ou complètes. Plutôt que subir l'esclavage du pauvre possédé que les Larves dévorent tout vif; plutôt même que d'appeler à l'aide les capricieux génies des éléments, ils préfèrent prendre sur soi les frais dynamiques et les dangers immédiats de l'expérience, — quitte à tomber, celle-ci durant, *en condition seconde* ou même en catalepsie (1). Ils réalisent ainsi des apports d'objets matériels, et parviennent à distendre leur sidéralité jusqu'à produire tous les phénomènes ubiquitaires, — où sans doute excelleront toujours les magiciens noirs et les passifs de la médianité, qui ne vont pas sans le déploiement de toute une légion de Larves ou d'Élémentaux.

Mentionnerons-nous ici ces prétendus médiums dont le talent se réduit à des subtilités d'escamoteur? On ne saurait trop se mettre en garde contre ces faussaires, ingénieux à toutes les contrefaçons phénoméniques.

Rappellerons-nous la manie commune à tant de médiums excellents, qu'on voit compromettre l'évidence de

(1) Beaucoup de médiums et de magiciens ne peuvent extérioriser leur force, même partiellement, sans perdre connaissance et offrir les symptômes de la catalepsie : c'est ce que les fakirs de l'Inde appellent *dormir du sommeil des Dieux* ou *des Esprits*. — D'autres ne tombent dans cette phase léthargique, que s'ils réalisent la projection intégrale de leur sidéralité.



faits probants à coup sûr, par un déplorable mélange avec des phénomènes impudemment et parfois grossièrement simulés? Nous avons fait ailleurs (1) nos réserves à ce sujet, en démêlant la vraie cause d'un charlatanisme aussi fréquent: elle réside dans la superbe obstinée de ces glorieux, qui, mettant leur amour-propre à donner le change sur une maladie où ils voient leur maitrise, se trouvent acculés à la supercherie et contraints de suppléer tant bien que mal aux intermittences de cet Agent qui les épuise, et qu'ils appellent *leur force*.

Il est à propos de faire observer, en effet, que la faculté d'extériorisation fluidique n'est point normale chez l'homme, à son présent degré d'évolution. Cette faculté tout exceptionnelle se développe spontanément, ou s'acquiert par la persévérance de l'effort. Spontanée, on doit y voir l'effet d'une maladie véritable, qui se trouve déjà mentionnée au précédent tome (2), et dont nos lecteurs doivent comprendre à cette heure la cause et l'origine probables.... Maladie fort enviée, en tous cas, et volontiers contrefaite de ceux qui n'en sont pas atteints.

Pour un médium conscient et volontairement actif; pour dix médiums loyaux et sûrs qui sont strictement passifs, l'on rencontre peut-être trente *industriels* douteux et cinquante escamoteurs sans vergogne.

---

(1) *Le Serpent de la Genèse*, tome I *(le Temple de Satan)*, pages 121-122. — Il est juste d'avouer, pourtant, qu'on voit de bons médiums tricher d'une manière inconsciente et en parfaite candeur d'âme. (Cf. le récent livre de M le colonel de Rochas, *l'Extériorisation de la Motricité*, Paris, Chamuel, 1896, in-8°).

(2) *Ibid.*, p. 399.

Tel est, au surplus, le cachet des phénomènes non simulés, qu'un observateur d'expérience ne parvient à s'y méprendre qu'en y mettant de la bonne volonté.

Explorateur, en ce chapitre, des arcanes de la solitude, nous avons particulièrement insisté sur la nature déconcertante des Larves fluidiques, calamiteuses compagnes de tout humain qui s'entête, insociable et fanatique, à vivre dans l'isolement. La voix unanime des premiers siècles chrétiens nous désigne la Thébaïde comme la patrie légendaire des apparitions et des mirages : et la célèbre eau-forte où Jacques Callot a buriné la *Tentation de Saint-Antoine* ferait un pendant fort convenable à la planche pittoresque et malheureusement assez rare du *Sabbat des Sorciers*, dont Pierre de Lancre illustra la seconde édition de son *Tableau de l'Inconstance des Mauvais anges* (Paris, Buon, 1613, in-4°).

Les Larves sont, par excellence, les spectres de la solitude.

Mais au royaume de l'Astral pullulent d'autres races d'êtres spirituels ou pseudo-spirituels, susceptibles de se manifester transitoirement ici-bas, par le ministère du médium.

Les uns sont, pour ainsi dire, les *indigènes de l'Astral;* d'autres n'y séjournent que de passage. Quelques-uns n'y paraissent qu'à titre exceptionnel, en missionnaires, ou comme ambassadeurs. Il sera traité de chacun en son lieu. Pourtant, dès cette heure, une classification sommaire ne semble point hors de propos.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, Paris

Les principaux Indigènes de l'Astral (1) sont : 1° les *Mirages errants*, — 2° les *Élémentaux*, — 3° les *Élémentaires*, — 4° les *Ombres*, — et 5° les *mauvais Daïmones*. L'on peut aussi ranger dans cette classe les vivantes créations de l'Intelligence et de la Volonté humaines, savoir : les *Concepts vitalisés*, la plupart des *Puissances collectives* et les *Dominations théurgiques* (faux dieux).

Les Passagers de l'Astral sont les *Ames humaines*, s'il est permis de dire, en instance d'incarnation.

Les êtres enfin qui ne paraissent dans ce royaume inférieur de la nature que pour accomplir une mission, sont les *Ames glorifiées* et les *Anges célestes*.

I. — L'apocryphe des *Oracles de Zoroastre* vaticine d'un feu bondissant, configuratif et plastique ; d'un feu plein d'images et d'échos, et encore d'une lumière qui abonde, rayonne, parle et s'enroule (2). Voilà bien ce fluide astral, intarissable en *Mirages errants*. — Pas un être ayant eu vie, pas un fait accompli jadis, pas un verbe proféré, pas une passion ayant dardé son éclair au ciel psychique, qui n'aient laissé leur trace vécue, leur

(1) Nous voulons dire l'*Astral proprement dit* ou *inférieur*, car il faut s'entendre. — Certains adeptes de la Science généralisent le terme « Astral », jusqu'à y comprendre les régions mystérieuses où habitent les Réintégrés, dans l'irradiation plus subtile de la Lumière de gloire.

(2) « Ignis simulacrum saltatim in aëre in tumorem extendens ; — vel etiam ignem infiguratum unde vocem currentem — Vel lumen abundans, radians, streperum, convolutum... » (*Trinum magicum*, Francof., 1629, in-12, Oracula Chaldæorum ; *Dæmones, sacrificia*, page 344). — Cf. F. Patricii *Magiam philosophicam*, (Hamburgi, 1593, in-8, fol 44).



reflet sonore, leur image ou leur écho dans cet infini réceptacle des témoignages du passé, mouvant miroir où s'incruste en traits de feu le contour des êtres et des choses jadis réfléchis. Tel est ce mystérieux Livre du Jugement dont parle l'Écriture, et qui sera manifesté grand ouvert à l'heure suprême, pour que chacun puisse lire, au cours de sa propre vie écoulée, le brevet de son triomphe ou la sentence de sa condamnation. Mais ce livre, clos aux regards profanes, les enfants de la Sagesse ont licence de le feuilleter à loisir.... Fantômes des êtres, des choses, fantômes des événements aussi (1), les mirages errants s'y déroulent en suite confuse d'hiéroglyphes, que les adeptes et les voyants ont toujours su évoquer et rétablir dans l'ordre normal : le grand labeur est ensuite de les interpréter et de les rendre en un texte hiératique, où se révèle le passé, s'explique le présent et se motive l'avenir !

Voilà pour les *Mirages errants* : simples images fluidiques (2), impersonnelles, inconscientes.

II. — Les *Élémentaux* jouissent d'une personnalité ;

(1) Pour les fantômes d'événements, se référer à la très remarquable étude de Bulwer Lytton, *la Maison hantée* (Chamuel, 1894, petit in-8). Les pages 28-29 décrivent la restitution fantômale d'un crime, commis près d'un siècle auparavant. Bulwer avait une grande pratique des phénomènes de la magie ; ses peintures sont toujours surprenantes de vérité et d'intense émotion.

Rien ne ressemble de plus près aux mirages errants, que les apparences qu'affectent volontiers certains élémentaux transitoires, tels que les âmes végétales ou minérales en stase d'abmatérialisation. La confusion est aisée, — et pourtant il y a un abîme entre ces êtres libérés de leurs entraves matérielles et de simples mirages errants. Ces deux sortes diffèrent autant par l'essence qui leur est propre, que par leurs futures destinées.



du moins toujours en ont-ils l'apparence. Ils se subdivisent en de nombreuses variétés, dont les dissemblances expliquent les contradictions où quelques auteurs sont tombés à leur sujet : les uns les peignant dénués de toute conscience, tandis que d'autres vantaient leur intelligence et leur subtilité. L'*Élémental,* ou Esprit élémentaire (1) est bien, comme le marque son nom, l'indigène par excellence, l'aborigène des éléments occultes. C'est à ce point de vue que l'École de Paracelse a classé ces esprits en *Salamandres* ou ministrants du feu, en *Sylphes*

---

(1) Ne pas confondre *Esprit élémentaire*, avec *Élémentaire* tout court (voyez plus bas).

Une observation d'importance trouve ici sa place.

La terminologie coutumière en occultisme qualifie d'Élémentaux ou Esprits élémentaires une classe particulière d'Invisibles. — Mais il est urgent de bien comprendre qu'à strictement parler, tout être relatif est, dans sa nature propre, un *Esprit élémentaire.* Ni les âmes humaines, ni les anges célestes, ne sont *purs Esprits* comme on l'entend d'ordinaire. En d'autres termes, tous les êtres réels sont tirés d'un *élément* similaire à eux, d'une *substance* plus ou moins épurée.

Moïse le dit en toutes lettres, pour ce qui concerne Adam-Ève. Ihôah gourmandant l'homme, après sa défaillance, lui déclare, entre autres choses, qu'il devra désormais se nourrir des fruits âcres de la nature physique : « tu t'en nourriras (ajoute l'Éternel) dans l'agitation continuelle de ton esprit, et jusqu'au moment de ta réintégration à l'élément adamique, homogène et similaire à toi : car, comme tu as été tiré de cet élément, et que tu en es une émanation spiritueuse, c'est à cet élément que tu dois être restitué *(Genèse,* ch. III, v. 19, traduction Fabre d'Olivet). Voici le mot-à-mot des deux dernières lignes : « tel Esprit-élémentaire tu-es, et tel à l'élément spiritueux tu dois être restitué. »

Les traducteurs autorisés, rendant *Adamah* אדמה (l'élément essentiel d'Adam) par *terre*, et *Haphar* עפר (Esprit élémentaire) par *poussière,* arrivent à tirer de l'hébreu ce sens matérialiste : « car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière ».

Ces choses notifiées pour mémoire, nous ne changerons rien au vocabulaire reçu des initiés. — Mais il importe de bien s'entendre sur les mots.

ou génies de l'air et des tempêtes, en *Ondins* ou démons des eaux, en *Gnômes* ou Puissances terrestres, gardiens des cavernes et des trésors enfouis.

Les Élémentaux, connus ou soupçonnés des hommes à toutes époques, sont d'excellents acteurs, qui ont fait les frais de bien des rôles : tour à tour divinités locales (*genii loci* de l'antiquité payenne), faunes, sylvains, nymphes, ægipans ; puis elfes et fées au moyen âge, farfadets, gobelins, esprits familiers, etc. ; génies des contes orientaux, Niebelungen du Rhin, etc... Autant de personnages qu'ils ont joués en conscience ; car ils se conforment aux traditions et ils excellent à changer de déguisement, d'allures et de langage. Nul n'ignore sous quelles gracieuses allégories les Rose + Croix, — qui connaissaient ces êtres et savaient en tirer parti, — se sont plu à symboliser leurs relations avec l'homme, et la puissance que l'adepte affranchi peut acquérir sur eux, en les domestiquant à son service.

L'on ne saurait mieux qualifier leur nature, qu'en les définissant les *animaux de l'Invisible*. On pourrait ajouter, pour toute une catégorie d'entre eux, les *animaux dans l'Invisible*, c'est-à-dire les âmes désincarnées d'animaux. Le genre Élémental comporte en effet toutes sortes d'êtres, susceptibles ou non de revêtir un corps physique : depuis les plus inintelligents et brutaux, jusqu'aux plus éminents en esprit, en ruse, en science même. Sous ce rapport, quelques-uns dépassent de beaucoup le niveau mental des animaux supérieurs et soutiendraient la comparaison avec l'homme ; mais le défaut de sens moral, l'inaptitude qu'ils témoignent à décider du juste et de l'injuste, les

assimilent sensiblement aux races bestiales. Cependant, ils ne sont pas incapables d'affection, et qui plus est, de dévoûment : pareils à l'éléphant ou au chien, ils poussent parfois jusqu'au fanatisme l'amour que tel ou tel être leur a inspiré, souvent à son insu. Le magicien qui les domine et les gouverne à son gré, accomplira de surprenantes merveilles par leur intermédiaire, car ils jouissent sur l'Astral, qui est leur milieu propre, d'une puissance presque illimitée. D'ailleurs, capricieux et autoritaires de leur nature, ils deviennent aisément de dangereux amis, pour quiconque n'a pas su leur inspirer la crainte ou le respect : excellents serviteurs, les Élémentaux font des maîtres détestables. Ils tyrannisent le malheureux qui une fois a plié sous le joug ; ils le protègent obéissant, le circonviennent et l'obsèdent de leur fastidieuse amitié ; insoumis, ils le châtient sans ménagement. Jamais ils ne pardonnent une tentative de rébellion, et leur vengeance est terrible.

Génies recteurs des forces de la Nature, ils répugnent à voir les énergies qu'ils gouvernent maitrisées et réduites en esclavage par le savant ou l'industriel. Les grands cataclysmes physiques, les explosions souterraines de grisou, les accidents de laboratoire et d'usine leur sont souventes fois attribuables (1)...

(1) Jules Lermina, dans sa *Magie pratique*, a très bien vu ces choses ; il dénonce avec sagacité la revanche de l'Élémental : « Pour l'Élémental, l'homme est un ennemi, puisqu'il est un destructeur. Mais aussi qu'il prenne garde, l'Élémental se défend et c'est avec les précautions les plus grandes que l'homme doit entrer dans son domaine. Les choses se vengent. Elles souffrent. *Sunt lacrymæ rerum !* Le poète a dit vrai. » Tout ce chapitre VI est à lire (*Magie pratique*, pages 205-220).



III. — Les Élémentaux ne sont point encore évolués au stade hominal, et toute une importante École mystique leur dénie la faculté d'y pouvoir jamais atteindre. — Les *Élémentaires* consistent, à l'encontre, en des individus humains désincarnés : ce sont les âmes retenues dans la sphère d'attraction planétaire par leur corps astral, point encore dégagé des terrestres attaches. Elles souffrent en cet état les tourments du purgatoire (Voy. chap. VI, *la Mort et ses Arcanes*). — Il n'est pas impossible à un Élémentaire de se manifester ici-bas, par l'entremise d'un médium ; mais rien n'est plus rare, au moins dans les séances spirites. Les fantômes qui se donnent pour des humains désincarnés consistent d'ordinaire en des Élémentaux mystificateurs, ou en des Larves avides d'objectivité...

IV. — A moins que ces fantômes ne soient des *Ombres*, cadavres astraux en voie de désintégration. L'on donne ce nom aux résidus ou dépouilles des Élémentaires qui ont fini leur temps de purgatoire. La seconde mort consommée, l'âme spirituelle a pris l'essor, inséparable de sa faculté plastique, — en laissant dans l'atmosphère occulte de la planète un cadavre fluidique, qui va se dissoudre par degrés : telle est l'*Ombre* proprement dite. Elle garde comme un vague reflet, une réminiscence machinale de la personnalité à laquelle naguère elle fut unie ; si bien qu'évertuée par la force psychique du Médium et réactionnée par le vouloir de l'évocateur, cette Ombre apparait susceptible de grimacer quelques-unes des attitudes familières du défunt, et de jeter en son nom quelques faibles lueurs pseudo-mentales.

V. — Les *Mauvais Daïmones* enfin, les plus redouta-

bles auxiliaires que puisse évoquer le magicien noir, sont des âmes irrémédiablement vicieuses et perverses (1), dont l'étincelle divine est à jamais disparue. Ce même élément igné, qui sert de purgatoire aux Élémentaires, devient l'enfer pour de telles âmes, — l'Esprit pur, leur céleste Époux, étant remonté à sa patrie d'En-haut. Ce divorce a eu pour prime conséquence de ravir à ces âmes perdues l'héritage d'immortalité ; mais animées parfois d'une volonté intense pour le mal et d'un âpre désir de vivre, elles ont encore, bien que périssables en définitive, une longue et sinistre carrière à fournir. Le téméraire qui les évoque court grand risque d'être englouti dans leurs ténébreux remous : dès lors, un destin similaire l'attend, qui aboutit au Maëlstrom de la perdition totale.

Mirages, Élémentaux, Élémentaires, Ombres et Démons, — telles se dénombrent les principales espèces *indigènes* de l'Astral, auxquelles on doit ajouter diverses sortes d'êtres, produits de création humaine, évolués sur ce même plan, savoir : — 1° les *Concepts vitalisés* (2) dont nous avons parlé plus haut ; — 2° les *Puissances collectives fusionnelles*, dont nous détaillerons au chapitre III les modes de naissance et d'activité ; — 3° enfin, les

(1) Ces *Mauvais Daïmones* ne sont point mauvais *absolument*, cruels et perfides à tous égards, comme le vulgaire se figure les diables. Ce sont des âmes que des vices invétérés, des passions sans frein désormais, possèdent et déchirent ; mais tous leurs sentiments, comme aussi tous leurs actes, ne sont pas *nécessairement* détestables.

(2) Ayant à traiter de matières assez neuves, nous ne trouvons pas toujours de termes consacrés, pour traduire ce que nous avons vu : force nous est alors d'en improviser. Nous prions, une fois pour toutes, qu'on veuille bien nous pardonner ces barbarismes nécessaires.



Dominations théurgiques, divinités réelles, engendrées et développées dans les grands courants de foi, de confiance religieuse et d'amour; et qui sont en quelque sorte, à leur origine, les concepts vitalisés non plus d'un solitaire, mais d'une multitude unanime en son fanatisme créateur. Il n'en est pas longtemps ainsi, car ces Dieux ne tardent point à réagir sur les fidèles de leur culte, et s'amalgamant avec l'âme unifiée des foules, ils dégénèrent assez vite en Puissances collectives fusionnelles.

Nous ne rappellerons que pour mémoire la présence, dans l'Astral terrestre, des êtres qui n'y séjournent qu'à titre passager, comme les *âmes humaines* emportées au torrent des générations, ou même à titre exceptionnel, comme les *âmes glorifiées* et les *Anges* missionnaires. Tels sont les « exotiques » de l'Astral, par opposition avec ses « indigènes ».

Les rites et les procédés évocatoires varient, selon la nature de l'Invisible que le magicien veut rendre présent et propice. Le Cérémonial, riche en violents contrastes, voue l'opérateur, — pieux ou sacrilège, — à des œuvres étrangement disparates : depuis l'explosion des paroles de blasphème dans la tiède vapeur du sang répandu, jusqu'aux harmonies des saintes hymnes, flottantes parmi les volutes de myrrhe, de cinnamome et d'encens.

Ces mystères de l'Astral sont malheureusement moins exploités par le mystique des sublimes Écoles que par le *mauvais solitaire*, l'adepte de la magie noire.

Nous avons un peu négligé le *bon solitaire*, qui volon-

tiers vise plus haut qu'à un commerce avec les Esprits, même des plus glorieuses hiérarchies. Préférant en général la pratique de l'*Extase* à celle des Magies cérémoniales, il ne s'attarde guère aux rites évocatoires que dans ses périodes d'expériences. On cite néanmoins d'illustres exceptions ; mais la voie n'est pas sans péril...

Réintégration, dès ici-bas, du sous-multiple humain dans l'Unité divine, voilà l'œuvre majeure de l'adeptat. C'est là l'ambition du bon solitaire.

En quoi consiste cette Réintégration ?

Nous en connaissons deux : la *passive* et l'*active*. L'une et l'autre comportent plusieurs degrés.

L'on parvient à la première par la sainteté ou l'austère épuration de son essence animique, unie d'amour au pur Esprit des Cieux ; — à la seconde, par l'apothéose de la Volonté libre et consciente, ou la réalisation du pentagramme mystique.

La première (réintégration en mode passif) nécessite une abdication du Moi, qui se fond, sans réserve ni esprit de retour, dans le Soi divin. On n'agit plus par soi-même ; c'est Dieu qui agit par vous. Ce qui a fait dire à l'apôtre : « et déjà ce n'est plus moi qui vis ; c'est Christ qui vit en moi. »

La seconde (réintégration en mode actif) équivaut à une conquête positive du Ciel, à un viol de l'Élément céleste, et de son Esprit collectif : *Rouâch Haschamaîm*.

Toutes deux, à leur plus haut degré, rendent à l'âme l'état primordial d'Éden, la jouissance d'*Adamah*, l'Élément pur, où se réfléchit *l'Aôr Aîn-Sôph*. — Mais la

passive implique une renonciation des volontés individuelles, et le dédain de toute science qui n'est pas l'Amour : — « Heureux, a dit Christ, les pauvres en esprit : à eux le Royaume du Ciel. » — L'active, au contraire, permet dans certains cas, ici-bas même, l'exercice d'une toute-puissance relative, délégation de la puissance de Dieu. Elle met en main l'Æsch אש, glaive flamboyant de *Ihôah Ælohîm.* C'est la prise de possession, par droit de conquête, du Ciel mystique dont Christ a dit que les Esprits violents le prennent de force : « violenti rapiunt illud. »

L'ineffable charité de N.-S. Jésus-Christ ne l'a induit à revendiquer que la réintégration passive, et il est mort sur la croix, en doutant de Lui-même et de son Père : — « *Eli, Eli, lamma sabachtani !* ... (1). »

L'audace de Moïse lui a fait préférer les privilèges de la réintégration active : aussi, après avoir exercé sur terre l'omnipotence céleste, en maniant d'une main ferme le glaive igné du Kéroub, Moïse est-il monté vers Dieu, (comme après lui devait faire Élie), vierge du baiser de la Mort (2), laissant à son peuple le nom de peuple du

(1) Assurément n'était-ce que le cri de la chair, défaillante aux affres d'une suprême épreuve; mais l'évocation de ce cri de doute nous a toujours épouvanté !

(2) Est-ce mourir, en vérité, que délier volontairement ses entraves, à l'heure et au lieu choisis, et, rayant d'un vol de flamme le purgatoire de l'Astral, prendre son essor vers le séjour solaire des âmes glorifiées : tandis que sa dépouille charnelle repose en quelque crypte ignorée et inaccessible ? « Tous les initiés antiques parvenus au grade de Moïse, écrit Saint-Yves d'Alveydre, sont morts sans que leur corps ait laissé plus de traces que le sien. Jusqu'à Pythagore, jusqu'à Apollonius de Tyane, jusqu'à Jésus-Christ, nous verrons se reproduire le même fait mystérieux. » (*Mission des Juifs,* page 476).

Seigneur et la libre entrée de la terre de Chanaan, dont les Juifs ne sont sortis qu'en apparence, mais où ils règnent plus que jamais (1).

La réintégration passive est plus divine peut-être, plus absolument méritoire; c'est celle des Saints et des Messies. — La réintégration active est à coup sûr plus avantageuse, plus riche en prérogatives: c'est celle des Mages et des Titans.

C'est la seule à quoi doivent prétendre les hommes qui, n'ayant pas dit un définitif adieu à la vie et aux joies de ce monde, se sentent encore le désir de récolter ce qu'il peut y avoir de bon dans ses illusions et ses mirages.

La vie éternelle est si longue ! Même décidés à toujours ascendre, sans dévier de la route qui ramène au Père, il ne nous serait pas permis de faire des stations? Dieu, qui est si bon, n'a créé (ou plutôt laissé créer) (2) que pour cela, — dans cette nature même de la déchéance et sur cette terre de l'épreuve, — l'herbe moelleuse et l'ombre propice des Illusions...

(1) *Chanaan* כנען, au sens le plus matériel, veut dire homme de spéculation et de négoce. La terre de Chanaan des juifs modernes, c'est l'Usure, c'est l'Agio, c'est la Hausse et la Baisse des valeurs.

(2) Le monde physique, conséquence de la chute d'Adam, n'a pas été créé tel par Ihôah Ælohim. — On peut méditer deux aphorismes kabbalistiques, péremptoires sur ce point, pour qui sait les comprendre. Ils sont extraits des dogmes recueillis par le Père Angelus de Burgonovo, l'un des auteurs compilés par l'érudit Pistorius. Voici la traduction de ces formules, d'un profond ésotérisme :

— *Le Péché d'Adam, c'est la mutilation de Malkouth, détaché de l'arbre séphirothique.*

— *C'est avec l'arbre du Péché que Dieu a créé l'Ordre temporel.*



Le plaisir bien compris et accepté dans l'expansion normale d'un cœur honnête, est-il autre chose, en somme, que la modalisation et l'adaptation au milieu terrestre et transitoire, de la joie éternelle des Élus? Puisque nous sommes descendus en ce monde inférieur, n'est-il pas naturel et conforme à la logique, que nos consolations, nos satisfactions et nos joies temporelles, forcément proportionnées à notre nature déchue (c'est-à-dire moins parfaite), soient elles-mêmes moins parfaites et moins angéliques? *Homo sum*, disait Caton, l'un des saints du paganisme stoïque, *et humani nil à me alienum puto* (1).

L'on ne saurait mieux dire, et Pascal semblait lui-même commenter cette belle parole de Caton, lorsqu'il écrivait en ses *Pensées* que l'homme n'est ni ange ni bête, et le reste.... Il est probable que Caton et Pascal lui-même, s'ils eussent été initiés et qu'il fût dans leur destin de choisir entre la réintégration passive des saints et la réintégration active des Titans, auraient préféré cette dernière.

D'ailleurs, il n'y a pas même le choix, lorsqu'on aspire à la royauté kabbalistique du G.·. A.·., ou seulement à la pénétration des mystères de l'au-delà, sans vouloir quitter le monde pour s'enfermer dans un cloitre, au propre ou au figuré. La réintégration en mode d'activité est la seule qui souffre le relatif.

Là est la raison profonde du péril des cloîtres, pour certaines âmes qui ne sont pas prêtes au sacrifice inté-

(1) Le vers est de Térence, mais la pensée est de Caton.



gral, sans restriction ni limites, d'elles-mêmes et de leur volonté. — Elles se sont données en mode passif : tâchent-elles de biaiser? font-elles quelque effort pour se reprendre ? L'Époux les lâche (car, en mode passif, elles se laissent posséder, mais ne possèdent point), et elles tombent au pouvoir de l'Adversaire. La perdition est au terme de leur vocation réticente.

Aussi ne faut-il jamais hésiter, sous prétexte de respect du libre-arbitre, à traverser de mondaines épreuves la vocation des religieux en général, mais surtout des jeunes filles qui croient se sentir appelées à la vie contemplative. Si leur vocation est véritable, elle sortira victorieuse desdites épreuves, indemne desdites traverses ; toute difficulté suscitée n'aboutira qu'à une confirmation nouvelle de leur premier vouloir.

S'agit-il de jeunes filles du monde, par exemple? — Nous estimons criminel pour leurs parents de leur laisser prendre le voile, sans les avoir conduites d'autorité dans le monde, et pas seulement en soirée, — au bal... Si l'appel de ces âmes se fait toujours entendre après cette diversion, si leur goût de la vie religieuse résiste à ce dissolvant, c'est qu'elles sont d'un métal incorruptible aux acides temporels, et nul autre *Alkahest*, — fût-ce celui de Paracelse et de Van Helmont, — nul autre dissolvant, si corrosif soit-il, n'y pourra rien. Si, au contraire, quelque levain terrestre, quelque ferment mondain est latent aux profondeurs les plus inavouées de leur Moi inconscient, elles seront *entamées*, et nul doute que l'espiègle Érôs ne les chatouille de sa flèche, virtuellement, en possibilité, si tant est qu'il ne les pique pas en fait.

Mais, fermant cette parenthèse, il convient de revenir aux modes de la réintégration, pendant cette vie.

Nous appelons *réintégré* (*Yoghi* de l'école mystique orthodoxe, aux Indes) celui qui peut, toutes les fois qu'il le désire, maîtriser entièrement son Moi sensible extérieur, pour s'abstraire en esprit et plonger, par l'orifice du Moi intelligible interne, dans l'océan du Soi collectif divin, où il reprend conscience des arcanes complémentaires de l'Éternelle Nature et de la Divinité.

Nous appelons *deux fois né* (*Dwidja* de l'école mystique hindoue) celui qui peut quitter son effigie terrestre, et revêtu de son corps astral ou éthéré, aller puiser dans l'océan astral la solution des mystères qu'il recèle.

La réintégration spirituelle interne peut prendre le nom d'*Extase active*. — On est convenu de donner, à la projection de la forme sidérale, celui de *sortie en corps fluidique* (1)...

L'extase active a deux degrés. — Au premier, l'adepte pénètre l'essence de la Nature providentielle, naturante, qui lui communique directement, sans symbole, la Vérité-lumière. — Au deuxième degré, il peut communiquer même avec l'Esprit pur, qui le ravit au Ciel ineffable des Archétypes divins : dans ce cas, il y a transfusion de la Divinité-pensée qui se fait humanité-pensante en l'intelligence de l'adepte, par l'effet d'une intime alchimie, d'une transmutation formidable et inexpliquée.

La sortie en corps astral diffère de l'extase active ; car

(1) Voyez plus haut, pages 165, 171-179.



le corps physique semble alors en catalepsie, actionné par une vitalité presque imperceptible ; cependant que le corps astral ou médiateur plastique (enveloppe ambulatoire de l'âme spirituelle) flotte dans l'immensité de l'éther sidéral ou lumière universelle, et se dirige où il veut, rattaché qu'il est au corps matériel par une manière d'ombilication fluidique. Nous l'avons déjà expliqué.

Ainsi, la personnalité consciente vogue en forme astrale où bon lui semble, et va d'elle-même prendre connaissance des réalités lointaines qui peuvent l'intéresser (1).

(1) Exemples, rapportés de Cornélius Agrippa : « C'est ainsi que nous lisons qu'Hermès, Socrate, Xénocrate, Platon, Plotin, Héraclite, Pythagore et Zoroastre étaient coutumièrement ravis hors de leur chair, et qu'ils acquéraient de la sorte la science de bien des choses. Nous lisons de même dans Hérodote, qu'il y avait autrefois dans l'île Proconèse un philosophe d'un savoir merveilleux, du nom d'Atheus, et que son âme sortait quelquefois de son corps ; après de longs voyages, elle y rentrait plus savante qu'auparavant. Pline nous rapporte que l'âme d'Hermotime de Clazomène avait coutume de pareilles sorties ; que délaissant son corps, elle voyageait çà et là, et rapportait ainsi de loin des nouvelles exactes. Et il y a encore de nos jours, chez les Norwégiens et les Lapons, nombre de gens qui quittent leur corps trois jours durant, et racontent à leur retour bien des choses des pays éloignés. Cependant qu'ils voyagent de la sorte, il faut garder leurs corps, et veiller à ce que nul animal vivant ne passe dessus ou ne les touche : autrement, on dit que ces âmes ne pourraient y rentrer » *(de Occultâ philosophiâ,* III, 50).

De quels « animaux vivants » l'occultiste en phase de bilocation doit-il redouter l'abord, pour sa dépouille corporelle : c'est ce que nous laisserons à la subtilité du Lecteur le soin de discerner. Qu'il n'oublie pas qu'Agrippa nous enjoint formellement de lire entre les lignes de son livre : « Que nul ne s'irrite contre nous, si nous avons caché la vérité de cette science sous l'ambigu des énigmes, et si nous l'avons dispersée en divers endroits de ce traité. Car ce n'est point aux sages que nous l'avons cachée ; c'est aux pervers et aux méchants : et nous l'avons enseignée d'un tel style, que nécessairement le profane n'y voit goutte, mais que le sage n'aura point de peine à y parvenir. » Telles sont les dernières phrases du traité *de la Philosophie occulte.*

Mais alors, — si ce sont des notions d'ordre intelligible qu'elle prétend acquérir, — ces notions ne lui sont que symboliquement transmises, par l'intermédiaire de la lumière astrale, qui, avant tout configurative, ne parle qu'en offrant à la sagacité de l'esprit une série d'images, que celui-ci doit traduire ensuite, comme des hiéroglyphes de l'Invisible. Ce langage concret et tissu d'emblèmes est donc le seul dont la Vérité se puisse servir, pour s'exprimer par l'intermédiaire de l'Astral.

En mode passif, la haute Extase comporte aussi deux degrés : — 1° Communication avec la Nature-essence, dans la Lumière de gloire ; — 2° avec l'Esprit pur.

Quant à l'extase passive astrale ou inférieure, elle n'est autre que la lucidité, soit naturelle, soit magnétique. Devant le diaphane du sujet visionnaire, se succèdent les images, les formes, les reflets, les fantômes que roule le torrent fluidique ; mais la science occulte peut seule apprendre à distinguer l'irradiation essentielle du reflet illusoire, en sorte qu'on sache éliminer celui-ci, pour retenir celle-là. Le péril est d'évoquer à son insu des mirages errants adéquats à ses pensées coutumières, et de trouver par suite, dans une vision estimée céleste, l'éloquente confirmation, — disons mieux : la traduction fidèle — du verbe intérieur de sa foi ou de ses désirs. L'extase passive inférieure a fait bien des dupes et des victimes ; la plupart des visions béatifiques lui sont expressément attribuables.

Ce qui importe avant tout à l'adepte, c'est de parvenir

à se mettre en communication spirituelle avec l'Unité divine ; c'est de cultiver l'un des degrés de l'Extase active, et d'apprendre à faire parler au dedans de soi, vil atôme, la voix révélatrice de l'Universel, de l'Absolu...

Est-il donc possible au Relatif de comprendre l'Absolu? — Non, sans doute ; mais d'y assentir, en s'unissant à Lui... Un fragment de miroir convexe ne reflète-t-il point tout le Ciel ? Toute la grande voix de l'Océan ne chante-t-elle pas au creux du plus humble coquillage, qui a eu la fortune (dit la Légende) d'essuyer, fût-ce une heure, son immense et sonore baiser ?

Ainsi l'Extase laisse à l'âme extasiée (ne fût-ce qu'une heure) l'imprégnation de l'Infini, la notion vécue de l'Absolu, — le murmure intarissable du Soi révélateur, qui contient tous les Moi sans être contenu d'aucun. Quelles jouissances ! Retremper sa vie individuelle à l'océan collectif de la Vie inconditionnée, ou aspirer la sève spirituelle à même l'Esprit pur — et s'en nourrir ! C'est une décisive initiation : une fenêtre ouverte sur l'immensité de la Lumière intelligible et de l'Amour divin, de la Vérité céleste et du Beau typique.

Retrouver le chemin du primitif Éden !... Beaucoup passent à côté de la porte qui commande ce sentier, sans même apercevoir cette porte ; ou, la voyant, dédaignent d'y frapper. Peut-être même tel curieux y frappe-t-il, qui ne sait point faire résonner le seuil des trois coups mystiques : il heurte en profane, et il ne lui sera pas ouvert.

Le Christ a dit : — *Petite et accipietis ; pulsate et aperietur vobis ;* mais il a dit aussi : ***Multi vocati, pauci vero***

electi. — Comment concilier ces deux textes? Ah! c'est que parfois ceux-là frappent à la porte, qui ne sont point appelés encore; souvent ceux qui sont appelés n'y frappent pas, ou plus souvent, y frappent mal.

Si donc tu aspires à devenir un adepte, évoque le Révélateur qui réside au dernier tabernacle de tout être; impose au Moi le plus religieux silence, afin que le Soi se puisse faire entendre, — et alors, te réfugiant au plus profond de ton Intelligence, écoute parler l'Universel, l'Impersonnel, CE que les gnostiques appellent l'*Abîme...*

Mais il faut être préparé, — et c'est le rôle de l'initiateur humain de surveiller ces préliminaires, — à défaut de quoi l'Abime n'a qu'une voix pour celui qui l'évoque étourdiment, voix terrible qui a nom le Vertige.

Au résumé, c'est un grand et sublime arcane que celui-ci : *Nul ne peut parfaire son initiation, que par la révélation directe de l'Esprit universel, qui est la voix qui parle à l'intérieur.*

Il est le Maître unique, l'indispensable Gourou des suprêmes initiations. Nous connaissons les diverses manières d'entrer en rapport avec Lui : de L'aller chercher, — de Le faire venir, — de Le laisser venir — de se donner à Lui, — ou de prendre part à Sa souveraineté (1).

On sait de quelle sorte ambiguë certains ouvrages de

(1) A un autre point de vue, les Rose-Croix ont classé les divers modes de l'extase en quatre catégories, selon les caractères qu'elle affecte et les résultats qu'elle donne : 1° l'*Extase musicale*, 2° l'*Extase mystique*, 3° l'*Extase sybilline*, 4° l'*Extase d'amour*. Dans l'Appendice de la troisième édition d'*Au seuil du Mystère*, nous avons commenté et éclairci la tradition reçue sur ce point (voy. ce livre, pages 218-224).



haute science déguisent les Mystères, — à telles enseignes que ces ouvrages, souvent très profonds, semblent à la première lecture des libelles de honteuse superstition. Sous quel voile donc les auteurs ont-ils enseigné cet insigne arcane, dont nous avons entr'ouvert ci-dessus le tabernacle mystique?

Sous quel voile? — Voilà qui est supérieurement curieux. Car c'est pour avoir confondu « la Lettre qui tue » avec l' « Esprit qui vivifie », que tant d'étudiants en occultisme donnent à cette heure dans le spiritisme pur et simple.

D'une plume presque unanime, les hiérographes notifient qu'il faut évoquer les Intelligences célestes, comme seules susceptibles d'enseigner au théosophe les derniers mystères. Moïse sur le Sinaï, N.-S. Jésus-Christ au jardin des Olives, visités par des Anges; — Socrate et Plotin, consultant leur génie; — Paracelse et son démon familier inclus au pommeau de sa dague; — Zanoni et Mejnour interrogeant Adonaï, etc..... Toutes ces légendes, selon leur plus haute signification, symbolisent ce qui présentement nous est connu.

Non pas que nous contestions la possibilité ni l'utilité de se mettre en rapport avec les Intelligences supérieures, avec les âmes glorifiées ; mais tout cela n'est que Magie secondaire, initiation au deuxième degré.

Au troisième degré, les esprits disparaissent... l'Esprit demeure seul, irradiant, impersonnel, bouillonnant à travers les éternelles profondeurs d'un Infini qui n'est pas l'Espace; débordant d'Amour divin, de Vie, de Joie, de Lumière, d'Espérance et de Beauté divines ; gorgeant

l'âme d'une ineffable omniscience qui l'enivre, sans qu'elle s'en puisse jamais saouler.

La personnalité égoïste se fond, disparait, s'éteint à l'horizon du fini que l'âme a déserté. En Dieu, comme dans la Nature (l'Éternelle Nature de Bœhme), tout est beau, doux, évident, sublime — et formidable comme un baiser dont on se sentirait mourir, noyé dans la vie!...

Voyez comment *Abraham le Juif* décrit, sous l'emblème que nous avons dénoncé captieux, l'accomplissement de ce mystère : — « Tu verras alors que tu as bien employé les mois passés, car, si tu as cherché la véritable Sagesse du Seigneur, ton ange gardien, l'Élu du Seigneur paroitra devant toy, et te parlera des paroles si douces et si amicales, que nulle langue humaine n'en pourra jamais exprimer la douceur..... (1). »

Au cours de ces notes sur l'Extase, nous nous sommes élevés presque constamment dans une atmosphère plus pure que celle de la zone astrale; il est temps d'y redescendre, car tout n'est point dit encore du vieil er-

(1) *La sagesse divine d'Abraham le juif, dédiée à son fils Lamech* (Mss. xviiie siècle, traduit de l'allemand [1432], 2 vol., pet. in-8, tome II, page 76).

En publiant naguère, sous la rubrique de *Notes sur l'Extase*, un fragment du présent chapitre, nous avions transcrit cette même phrase d'Abraham le Juif, où nous avions cru lire ces mots : «l'Élu du Seigneur apparaîtra dedans toy. » Nous les avions même soulignés, tant ils nous avaient paru significatifs et profonds. Par malheur, en examinant le manuscrit de plus près, nous avons constaté qu'une surcharge, très habilement faite, nous avait induit en erreur. Il est fâcheux d'avoir à modifier la phrase dans un sens de banalité ; mais le texte original portant « devant toy », il a bien fallu rétablir la citation en conséquence.

mite pentaculaire, ni des conséquences de son isolement, sur le plan des fluides hyperphysiques.

Nous devons, pour clore ce chapitre, toucher un mot des *Incubes* et des *Succubes*. Le lecteur ne saurait s'en étonner, car ces spectres sont les légitimes enfants de la solitude sexuelle.

On peut paraitre se jouer des lois de la Nature ; mais qui la violente s'expose à des représailles d'ordre souvent inattendu, avec accompagnement d'humiliations étranges..... Derrière ces humiliations même, la Mère Céleste, toujours indulgente, s'ingénie à glisser quelque salutaire leçon pour ceux qu'elle juge capables de s'amender, ou un grain d'ellébore en faveur des monomanes encore curables.

N'est-il point des orgueilleux de la vertu, comme il est des austères du vice ?.. Que de simples mortels, alléchés et déçus par une vanité un peu naïve, se flattent, en gardant toute leur vie une rigoureuse continence, d'éluder la norme sexuelle !

Le traducteur autorisé de Moïse fait bien dire au Créateur du monde : — Croissez et multipliez (*Genèse*, I, 28) ; — l'homme se joindra à la femme et ils seront une même chair (*Genèse*, II, 24). Mais qu'importe aux mystiques de la continence ? Cet avis et ces prescriptions ne sauraient être pour eux, les purs, les saints, les *privilégiés !*.... Eh bien, qu'ils ne l'ignorent plus, ces présomptueux d'une vertu scandaleuse, puisqu'elle est anormale : en reniant la loi des sexes, en se refusant à l'amour d'un époux, en se dérobant au baiser d'un être comme eux de chair et

d'os, ils se sont désignés aux dégradantes promiscuités de l'Invisible et voués d'eux-mêmes aux stériles embrassements des fantômes.

Sans doute, il est des cas où la continence absolue se légitime logiquement ; mais nous verrons tout à l'heure à quelle quotité négligeable ils se réduisent.

Si l'on excepte d'ailleurs les exemples assez fréquents d'atrophie par non-usage des organes physiques, — à quoi correspondent parallèlement la dégénérescence de certaines fonctions du cerveau, et quelque altération, au moins partielle, du sens moral : à part ces cas pathologiques d'une castration sans chirurgien ni scalpel, il est certain qu'en sevrant leur cœur et leurs sens de toute satisfaction, ces fidèles d'un inflexible célibat n'ont pu abolir en eux ni la virtualité de l'amour sentimental, ni l'appétence au plaisir physique, — et schismatiques désorientés du sentiment comme de la sensation, ils aiment sans but, ils désirent sans objet. Leur verbe intérieur s'empare dès lors de ces préoccupations, pour les formuler.

Or, tous les verbes sont créateurs. — Comme le verbe impératif objective ce qu'il veut, comme le verbe dogmatique réalise ce qu'il affirme, ainsi le verbe appétent évoque et suscite ce qu'il convoite.

Ici, pour éviter les redites, nous renvoyons le Lecteur à notre théorie des *Larves* et des *Concepts vitalisés ;* il y trouvera l'explication du choc en retour que ces fantômes exercent sur les auteurs de leur existence.

Ce qui est vrai pour les individus ne l'est pas moins pour les collectivités humaines, — et la potentialité créa-

trice des communs vouloirs se développe et s'accroît en progression géométrique, et en raison directe du nombre des êtres rassemblés sous une même oriflamme, tous épris d'une chimère identique ou fervents d'un même idéal.

Là sans doute réside la force des plus sublimes religions, comme des sectes les plus excentriques et des communautés même les moins respectables. — Le *consensus* des sorciers crée le sabbat en Astral ; ainsi le *consensus* du fanatisme musulman crée à la lettre pour ses fidèles le paradis rêvé par Mahomet ; ainsi le *consensus* de certains mystiques rompt l'équilibre du monde hyperphysique, en y créant des tourbillons de folle et contagieuse extase... — *Mystères de la multitude :* voilà qui va faire, en partie, l'objet de notre troisième chapitre intitulé : *la Roue du Devenir*.

Mais revenons à l'*Incube* et au *Succube* proprement dits, où plusieurs ne veulent voir que l'expression d'un mythe suranné, les figures personnifiées et purement poétiques d'une chose qui ne l'est guère : la Pollution nocturne. Ceux-là, pour accuser avec décence ce petit désagrément intime et assez ridicule en soi, disent simplement : *j'ai rêvé.....*

Mais les anciens, — estimant que les diverses angoisses du sommeil sont dues à la malice de certains êtres fantastiques (1), pernicieux démons qui se plaisent à

(1) Ces deux opinions sont un peu extrêmes. Toutes deux, dans la moyenne des cas, expriment une part de la vérité. C'est la même question, envisagée sous deux faces différentes. On trouvera dans notre théorie des Larves, le moyen de concilier ces deux appréciations d'apparence inconciliable.



molester, étouffer et tourmenter le dormeur, en pesant sur lui de tout leur effort malveillant ou libidineux, — les anciens confondaient volontiers les idées de pollution nocturne et de cauchemar.

Les grecs ont synthétisé les deux, en les personnifiant sous l'appellation assez vague d'*Ephialte* (racine ἐφιάλλω, *je m'élance sur*) ; le mot latin *Insultor* (racine : *in sulto, je saute sur*) témoigne par son étymologie que cette conception n'avait pas varié, en passant de Grèce à Rome.

Le vocable ἐφιάλτης, qu'on a traduit par *cauchemar*, offrait donc un double sens. « L'Éphialte, dit le bon Pierre Le Loyer, estoit vne maladie populaire et épidémiale »... et il ajoute : « Ie croiray qu'il y auoit quelque chose d'extraordinaire, voire supernaturel en l'Éphialte de Rome (1). »

Ne haussons pas les épaules à la légère : cette opinion du Conseiller au siège présidial d'Angers est très remarquable. Notons bien qu'il dit *épidémiale* et non point contagieuse.

Or, qu'est-ce qu'une épidémie ? — C'est un agent morbide, extérieur au malade, et qui, répandant l'infection dans une zone parfaitement déterminable et circonscrite, frappe d'un même mal un grand nombre des êtres vivants qui s'y trouvent inclus. La zone dangereuse s'étend-elle ? On dit : l'épidémie a gagné ; elle est ici, elle s'arrête là... Il s'agit donc bien d'une cause réelle, objective, en dehors des êtres qui en éprouvent les effets.

C'est en revenir à la thèse des *Loca infesta* du Père

(1) Tome I de l'*Histoire des Spectres* (Paris, Buon, 1605, in-4, p. 97).



Thyrée, dont le livre appuie sur de nombreux exemples la vieille idée traditionnelle des *lieux hantés*.

Parmi ceux-ci, les cloîtres ont toujours tenu le premier rang. Cela devait être, puisqu'à tous égards ils constituent un terrain remarquablement propre à la production comme au développement des Larves en général, et plus particulièrement de l'*Incube* et du *Succube*. L'histoire ecclésiastique le constate ; les dossiers de sorcellerie en présentent la preuve officielle, revêtue d'une sanction juridique ; enfin l'unanimité des traditions populaires, locales, viendrait, pour peu qu'il parût nécessaire, en fournir l'éloquente confirmation.

D'ailleurs, tout le moyen âge, — l'ascétique moyen âge, avec son fanatisme d'austérité fiévreuse et chagrine, — a vécu, si l'on peut dire, en concubinage réglé avec les Invisibles.

Voulons-nous des faits modernes ? Les livres de médecine en foisonnent, et c'est au docteur Calmeil, pensons-nous, que revient l'honneur d'avoir introduit dans le vocabulaire médical le terme assez piquant (1) d'*Hystérodémonopathie*. — D'autre part, les missionnaires catholiques en Chine sont là, pour nous garantir le caractère également épidémique et meurtrier qu'affecte en Extrême-Orient ce mal étrange (2), sous l'étreinte du-

(1) N'implique-t-il pas un aveu tacite et peut-être inconscient ?

M. Gougenot des Mousseaux cite, entre autres, les RR. PP. Desjacques et Lemaître, comme particulièrement édifiés sur le chapitre de ces incroyables épidémies. Les indigènes qui en sont atteints, meurent à l'échéance de quatre à cinq ans, dans la consomption et le marasme.

Un troisième missionnaire écrit : « C'est une maladie presque endé-



quel succombent des populations entières, et que les indigènes qualifient de commerce d'amour avec les Esprits. Il ne s'agit plus d'un coït en astral, pendant le sommeil ou la crise somnambulique, mais bien de véritables relations charnelles, consommées, le plus souvent à l'état de veille, avec des spectres objectivés (1).

Dans certaines conditions d'ailleurs exceptionnelles, nous ne nions pas la possibilité de copulation d'un être humain avec un *Élémental* (2) ou un *Élémentaire* con-

---

mique de certaines provinces de la Chine que nous avons explorées ; nous l'appelons la maladie du Diable ». Consulter les *Hauts Phénomènes de la Magie*, (Paris, Plon, 1864, in-8, pages 392-393).

(1) Quant à la possibilité du coït dans ces conditions, et sans engager une discussion scabreuse sur les difficultés qu'on pourrait soulever à cet égard, — il suffira de dire que les objections s'évanouissent au gré de ceux-là qui ont vu et touché les phénomènes de matérialisation, totale ou partielle, éphémère ou durable, qui s'opèrent par l'entremise de quelques médiums.

(2) Un théologien catholique du XVIIe siècle, le R. P. Sinistrari d'Ameno, capucin (1622-1701) a très curieusement examiné ce problème, au double point de vue des faits observés et de la doctrine théologique. Son ouvrage latin, resté deux cents ans manuscrit, n'a été traduit et publié qu'en 1875, par les soins de l'éditeur Liseux. Son titre est significatif : DE LA DÉMONIALITÉ ET DES ANIMAUX INCUBES ET SUCCUBES, *où l'on prouve qu'il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetées par N.-S. Jésus-Christ et capables de salut et de damnation* (Paris, Liseux, 1875, in-8).

Le P. Sinistrari d'Ameno décrit la nature des Esprits élémentaires et leurs relations avec l'homme, en des termes assez souvent corrects, au point de vue de la Science occulte. On dirait d'un Paracelse devenu casuiste et controversiste romain, mais ne rétractant que le moins possible de ses théories hermétiques.

Les Incubes et les Succubes ne seraient point, selon lui, des démons d'enfer Ces créatures « seraient des animaux raisonnables, munis de sens et d'organes corporels, ainsi que l'homme ; toutefois elles différeraient de l'homme, non seulement par la nature plus subtile de leur corps, mais par la matière. En effet, l'homme a été formé, comme le

densés, ni celle du viol accompli par le magicien noir en sortie de corps astral.... Mais sur le mode de perpétration d'un tel acte, il convient de laisser un voile impénétrable : tout commentaire serait lui-même criminel.

Pour en finir avec l'Incube et ses équivalents, il faut bien toucher un mot, aussi prudent que possible, du plus secret arcane de la théurgie pratique ; effleurer ce que

constate l'Écriture, de la partie la plus épaisse de tous les éléments, c'est-à-dire de boue, mélange épais d'eau et de terre : ces créatures, au contraire, seraient formées de la matière la plus subtile de tous les éléments, ou de l'un d'eux ; ainsi les unes tiendraient de la terre, les autres de l'eau, ou de l'air, ou du feu... » (page 79). Le père Sinistrari ajoute, quelques feuillets plus loin : « Nous admettrons encore que ces êtres naissent et qu'ils meurent ; qu'ils se divisent en mâles et femelles ; qu'ils ont, comme les hommes, des sens et des passions ; que leur corps se nourrit et se développe : toutefois, leur nourriture ne doit pas être grossière comme celle qu'exige le corps humain, mais une substance délicate et vaporeuse, émanant, par effluves spiritueux, de tout ce qui, dans la nature, abonde en corpuscules très volatils, etc... » (page 83).

Vers l'époque où le Père d'Ameno écrivait ce traité, l'abbé de Villars publiait son *Comte de Gabalis*, 1680, in-12, qui traite également des Esprits élémentaires et de leurs rapports avec les hommes. Mais l'abbé de Villars, interprétant au pied de la lettre les allégories des Kabbalistes (Voy. *Au seuil du mystère*, pages 214-216 de la 3e édition), ne reconnait à l'Élémental qu'une âme périssable, et l'exclut de la Rédemption chrétienne ; à moins qu'une créature humaine du sexe opposé ne l'immortalise, en s'unissant à lui par les liens de l'amour. Les deux volumes, tous deux écrits d'un style agréable, sont des plus curieux à rapprocher.

Cf. également les opinions de François Hédelin (plus tard l'abbé d'Aubignac), qui publiait, environ 50 ans avant le Père d'Ameno, un livre fort piquant, où il soutient la thèse en quelque sorte opposée à la sienne : *Des satyres brutes, monstres et démons, contre l'opinion de ceux qui ont estimé les Satyres estre une espèce d'hommes distincts et separez des Adamicques* (Paris, Buon, 1627, in-8). — L'éditeur Liseux a réimprimé ce livre, qui n'est pas commun.

certains Pères de la primitive Église ont flétri de ces noms : *mystère d'abomination, abîme d'iniquité, honte du sanctuaire, éternel opprobre des hommes et des dieux*, — tandis que les hiérophantes des nations y voyaient la *communion céleste* et la *chaîne de vie*.

Écoutons d'abord Quantius Aucler, ce fou si paradoxal et souvent sensé, ce païen mystique du XVIII[e] siècle, qui prêchait aux sans-culottes le culte de Cérès et de la Grande Nuit :

« Ce n'est pas ici le lieu de vous dire comment une femme peut penser que l'image des Forces de la Nature répandue dans sa personne ; l'ordre de tous ses membres ; la modestie, l'innocence et toutes les vertus dont sa taille, sa démarche et son visage sont l'excellent tableau, puissent plaire à une Intelligence supérieure, et lui faire désirer de s'y mêler et d'en jouir : c'est ainsi que saint Paul prescrit que toutes les femmes soient voilées dans les temples, de peur que leur beauté ne cause des distractions aux Intelligences supérieures qui assistent aux sacrés mystères.... Vous aurez peine à comprendre comment les dieux peuvent être épris de la beauté mortelle d'une femme, et désirer de posséder les signes que la beauté intellectuelle répand sur la forme extérieure : vous connaissez peu l'amour !... Encore moins, comment une Déesse peut s'adapter au corps solide, et désirer de recevoir en son sein le symbole des forces et des vertus d'un héros, ou de celles d'un sage puissant (1)... »

En transcrivant ces lignes embarrassées d'Aucler, nous ne prétendons ni les expliquer, ni moins encore entreprendre la justification de l'idée qu'elles trahissent...

(1) *La Thréïcie, seule voie des sciences divines et humaines*, pages 192-193 et 285-286, *passim*.



Cela dit, rappellerons-nous p
nuptiale et sacrée, tendue au somn
tours superposées, qui dominaier
raille du Septentrion? Là couchai
femme choisie par les mages pour
dieu Bélus.

Ce rite était commun à tous les
païenne.

Les sceptiques, toujours promp
cation superficielle et piquante d
soupçonnent pas toujours la portée
de produire à ce propos l'anecdot
et chaste matrone, vendue au lil
prêtres d'Anubis (1), — et d'insi
passaient en tous lieux comme à
comme sous Tibère, les ministres
volontiers, dans les cas analogues,
Loin de nous la prétention de ni
ainsi. Mais de la constatation d'u
conclure à la permanence, à l'ub
ce serait raisonner d'une sorte dé

(1) Nous avons conté en détail cette aven
Serpent de la Genèse (le Temple de Satan,

(2) Il s'agit d'une question de fait, non
moral ou sacerdotal. — Aussi ne discutero
fenseurs des vieux âges, prompts à impu
quité sacrée, choque l'esprit contemporain
à la dégénération des mystères. D'ailleurs,
le profond contraste qu'offrent les temps l
relativement à la manière de comprendre l
et l'Immoral surtout.



De pareils rites existaient-ils, oui ou non, dans la plupart des sanctuaires du vieux monde (1) ?

Qu'était-ce que l'*Autopsie* des anciens mystères ? — Qu'appelait-on l'*état pneumatique des Élus*, au cours de la neuvième nuit des Éleusines ? — En quoi consistait proprement la *Télétie*, ou possession extatique des dieux de l'Hadès ?

Qu'est-ce que certains Kabbalistes appellent encore le *baiser du serpent de feu ?* Qu'entendaient-ils, — *en magie cérémoniale*, — par *Shéekinah* שכינה, la *Présence réelle de la Divinité ?*

A quel arcane enfin fait allusion Moïse, au IV[e] chapitre de la Genèse :

וַיִּרְאוּ בְנֵי הָאֱלֹהִים אֶת־בְּנוֹת הָאָדָם כִּי־טֹבֹת
הֵנָּה וַיִּקְחוּ לָהֶם נָשִׁים מִכֹּל אֲשֶׁר בָּחָרוּ׃

Abstraction faite du sens hiéroglyphique pur, quelle signification positive attribuer à ce ℣. II, ainsi rendu par Fabre d'Olivet : — *Et-ils-considérèrent, les-fils de-Lui-les-Dieux, ces-filles d'-Adam, que-bonnes elles-étaient : et-ils-prirent pour-eux des-épouses-corporelles de-toutes celles qu'ils-chérirent-le-plus* (1) ?

Il doit nous suffire, pour cette fois, d'avoir attiré sur ces *replis du serpent* l'attention des esprits audacieux, investigateurs sans défaillance, que le respect humain n'a pas encore figés dans un entêtement de négation *à priori*. Ceux-là n'ont pas peur d'encourir l'excommunication

(1) *Langue hébr. restit.*, tome II, page 177.

majeure du ridicule que le vulgaire attache à la recherche de ces arcanes troublants.

En somme, et sans revenir outre mesure sur les théories que nous avons développées assez au long en ce chapitre, ni sur des principes généraux dont il est loisible à chacun de tirer les conséquences détaillées et des adaptations spéciales au problème de l'Éphialte, disons, pour conclure, qu'en règle générale il faut voir, dans les Incubes et les Succubes, des Larves de luxure, engendrées à foison partout où des humains se laissent rouler à la pente des concupiscentes rêveries, que leur suggère un célibat contraint.

Le célibat rigoureux est un outrage à la Mère-Nature. Tous les êtres, en effet, se manifestent en mode bissexué sur ce plan physique de la déchéance : ils ne peuvent être restitués dans leur plénitude ontologique, progressivement rendus à leur intégrale unité, que par la fusion des électricités complémentaires et la clôture du circuit qui va d'un pôle à l'autre. On sent bien que nous ne parlons pas seulement au physique, mais au moral surtout et à l'intellectuel. C'est ce qu'on pourra mieux saisir au prochain chapitre, où nous exposons la grande loi, généralement insoupçonnée, de la polarisation double et quaterne de l'Androgyne humain.

Telle est la règle. — Voici l'exception : en deux cas seulement, l'homme ou la femme peut logiquement s'abstraire :

1° En vue de l'acquisition de certaines facultés magiques, ainsi que nous comptons le détailler ailleurs ;

2° Pour la pratique d'un mysticisme particulier, *tout*

d'abnégation et de renoncement final, où tendent intuitivement ceux-là qu'une irrésistible vocation prédestine à la vie religieuse, dans le sein de telle communauté, des ordres dits *contemplatifs*.

Ces deux cas limitatifs mis à part, la solitude sexuelle n'a pas d'excuses, et quand elle se prolonge, — atrophie ou obsession — l'on sait à quoi s'exposent ses fervents...

Nous l'avons dit : les êtres constitutifs de l'Univers vivant sont comme lui androgynes ; ils se manifestent par le binaire, en mode d'antagonisme équilibré.

Ils ne peuvent se produire et se reproduire, dans le temps et l'étendue, qu'à la faveur d'une double polarité et d'un schisme en deux natures dont l'hostilité n'est qu'apparente : car les pôles ne s'opposent l'un à l'autre que pour être confondus. Le Vide appelle le Plein ; le Plein recherche le Vide : et ces deux termes complémentaires du grand arcane de la vie n'ont de valeur et de raison d'être que dans la loi de leur mutuelle pénétration ; isolés, ils ne sont rien, et ne peuvent qu'efforts stériles, subversion, désordre...

Que serait le Père divin, sans la Mère céleste ? Que serait le *Iod*, sans le *Hé* ?

Dieu lui-même ne se manifeste que par l'entremise de son éternelle Épouse, la Nature naturante, dont le rôle est de fournir aux Principes qu'il déploie une substance plastique où s'informer et prendre vie. L'Esprit demeurerait incompréhensible sans la Vie, qui le réactionne en l'élaborant ; la Vie demeurerait un non-sens informe et chaotique, à défaut d'Esprit qui l'élaborât.

Céleste et mutuel amour des deux facteurs de l'Univers-essence : Esprit et Vie ! Le Verbe rayonne à jamais dans l'harmonie de leurs noces indissolubles.

Aussi le Kabbaliste fameux Rabbi Shiméon-ben-Iockaï, s'efforçant d'exprimer le Non-être initial, ou plutôt, (car il n'y a pas eu de commencement au sens où l'on croit d'habitude), *l'inanité respective des deux Principes abstraits l'un de l'autre,* dit-il :

לא הוו משגיחין אנפין באנפין :

« *Non respiciebat facies ad faciem...* »

(Siphra d'zenihoutha, I, 2).

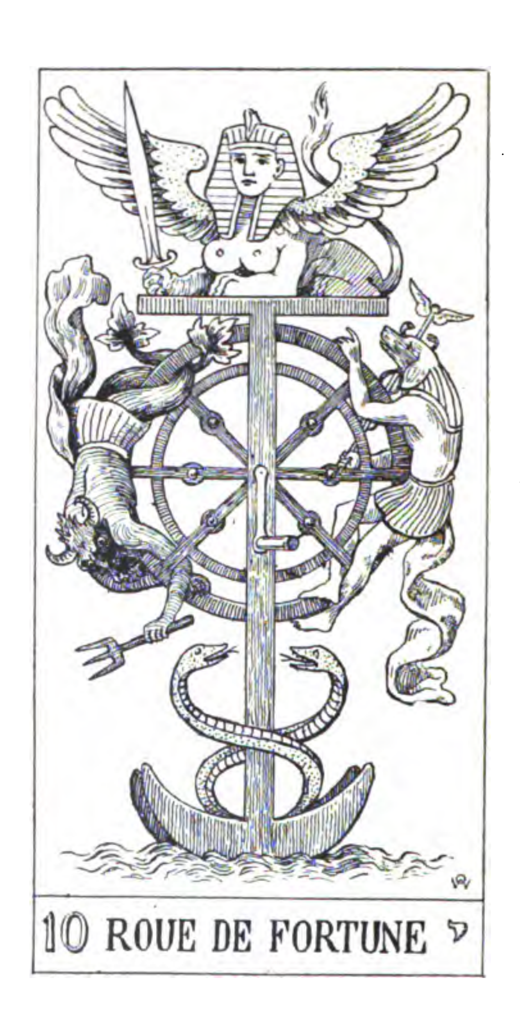
Il faut que *les deux Faces* d'En Haut *se regardent* : c'est alors, — mais alors seulement, — que l'Éternel masculin et l'Éternel Féminin se révèlent l'un à l'autre, en un baiser d'où naît perpétuellement l'Être.

Ces principes sont d'ordre absolu ; ils portent en eux l'évidence de leur rectitude... Mais, puisque nous avons ouvert le *Zohar*, nous ne le refermerons pas sans en avoir transcrit un autre texte, où la mutualité créatrice des célestes Époux est rendue par une image étrange et sublime :

— *Le feu* (lit-on dans les Commentaires) *avait jailli du Iod paternel de Dieu, comme un serpent, et sous son étreinte, la terre allait périr dévorée, quand la Mère céleste, — que béni soit son nom ! — suscita les vagues marines, qui vinrent affluer, libératrices, sur la tête brûlante du Serpent.*

L'arcane universel de la Vie réside en l'incessante réciprocité des *Deux qui ne font qu'Un.* L'isolement défini-

tif des facteurs complémentaires de l'Être ferait, en réalisant la suprême solitude, flamboyer sur le mur de la nuit, désormais sans aurore, une sentence qui serait la révélation soudaine de l'absurde et du néant : la formule du grand arcane de la Mort éternelle.


10 ROUE DE FORTUNE כ



י

(Section 10)

La Roue de Fortune (dix) = **Causalité** = **Vie collective** = **Devenir** (*La Roue du Devenir*).

Chapitre III

LA ROUE DU DEVENIR

Une solide plate-forme, où siège le sphinx impassible.

Plus bas, une vaste roue, entée sur un axe mobile, que deux supports maintiennent à la hauteur voulue.

Deux monstres, — les Génies antagonistes du Mal et du Bien, — cramponnés à cette roue, de gauche et de droite : là descend un démon cornu, la tête en bas, la fourche au point sénestre ; il entortille au volant ses jambes incertaines et squammeuses. Ici, c'est un cynocéphale qui remonte ; sa tête est près d'atteindre à la plate-forme du sphinx, et sa droite lève un caducée...

Tel est l'admirable emblème que nous présente la dixième lame du Livre de Thoth.

En haut, l'Absolu manifesté, le Verbe, potentiel d'une inépuisable création. C'est le sphinx égyptien, qui résume en sa forme synthétique celles des quatre animaux sacrés de la Kabbale (*Haïoth hakkadosch* חיות הקדוש), figuratifs des quatre lettres de l'incommunicable *Iod-hé-vau-hé* יהוה.

Typhon, descendant à gauche, symbolise l'exode involutif des sous-multiples verbaux, qui sombrent dans la matière, entraînés au poids de leur chute, et qui donnent ainsi le branle à la grande roue du Devenir.

A droite, Hermanubis emblématise, en remontant, l'évolution des formes progressives de cette matière même, réactionnée par l'Esprit, et le retour des sous-multiples à l'intarissable Unité-mère d'où ils furent émanés.

C'est, d'une part, le *daïmon de l'Involution*, qui, dans sa chute grimaçante, n'a pu perdre entièrement la figure humaine, — similaire de l'image divine, — cette figure que ne parviennent point à dénaturer les cornes de la rébellion, de l'égoïsme et de l'orgueil. — D'autre part, le *daïmon de l'Évolution* ascendante, qui, brandissant le caducée de la science et de l'équilibre, et sur le point d'escalader la plate-forme sphingienne, garde encore sur son visage le stigmate infamant de l'animalité, symbole des règnes inférieurs d'où il émerge... Quel contraste plus grandiose et plus significatif?

Les deux silhouettes monstrueuses figurent, en dernière analyse, un seul et même personnage, — l'*Adam Cosmique*, — sous les deux aspects complémentaires de la chute et de l'ascension, ou, si l'on veut, dans les deux

tendances inverses de l'Analyse et de la Synthèse, de la différenciation et de l'intégration universelles.

Mais que dire de la conséquence immédiate de ce mouvement double : le branle imprimé à la roue du *Temps sans borne*, qui va multiplier ses tours, embrassant l'*Espace illimité* dans la sphère de sa rotation? N'est-ce point qu'elle touche au sublime, l'éloquence hiéroglyphique des auteurs du Tarot, habiles à préciser, en cette simple image, le Comment et le Pourquoi du rapport mystérieux et profond qui lie à la déchéance de l'Adam céleste, la création de l'univers physique et l'ouverture du cycle temporel ?

Au point de vue du total Cosmos, envisagé non plus dans les principes de sa genèse, mais dans le fait de son gouvernement et les ressorts de son déterminisme occulte, notre pentacle ne sera pas moins significatif : le sphinx deviendra l'emblème de la *Providence*, le cynocéphale, celui de la *Volonté*, et le démon celui du *Destin*.

Or, ces trois Puissances rectrices du Cosmos constituant en vérité sa triple nature, *intellectuelle*, *psychique* et *instinctive*, — voilà la transition logique entre les vues qui précèdent et un autre ordre de correspondances non moins essentielles.

Que si nous passons en effet de la Cosmogonie à l'Ontologie, la dixième clef du Tarot nous révélera la constitution ternaire de tout être : *Esprit*, *Ame*, *Corps*.

Le sphinx symbolisera l'*élément spirituel*, actif et mâle, ou le soufre-principe 🜍 des Alchimistes ; — Ty-

phon, l'*élément corporel*, passif et féminin, ou le sel ⊖ des alchimistes; — Hermanubis, enfin, figurera le moyen terme entre l'Esprit et le Corps : l'*élément animique*, ou Mercure ☿ des alchimistes, qui est androgyne, c'est-à-dire actif relativement au Corps et passif à l'égard de l'Esprit (1).

Ceci nous donne la polarisation générale de chaque être : pôle positif, +, l'Esprit; pôle négatif, —, le Corps; centre d'équilibre, ∞, l'Ame.

D'ailleurs, l'Esprit, l'Ame et le Corps, envisagés séparément, présentent *chacun* son ternaire de polarisation bien distinct : pôle positif, pôle négatif, et neutre équilibré; — ainsi qu'on peut s'en rendre compte en étudiant à ce point de vue le magnifique schéma publié par Fabre d'Olivet, dans son *Histoire philosophique du Genre humain* (2), en une planche hors texte (3), et qui fait malheureusement défaut dans un grand nombre d'exemplaires.

Mais c'est loin d'être tout. — Nous sommes amené à

(1) Voy. l'estampe du *Grand Androgyne* de Khunrath, que nous avons reproduite *au Seuil du Mystère*, et le Commentaire que nous en avons donné (pages 129-150).

A un autre point de vue, — car tout est dans tout, — les hermétiques, pour qui le *Soufre* (universel ou spécifié, volatil ou fixe) est toujours le Père ou principe actif, envisagent le *Mercure* comme la Mère, ou principe passif, et le *Sel* comme le Fils, ou produit de l'union du Soufre et du Mercure, du Père et de la Mère, de l'Actif et du Passif.

Cf., au chap. VII, notre précis d'art hermétique.

(2) C'est la 2e édition (1824) de son *État social de l'Homme*, publié en 1822. Le schéma ne se trouve point dans les exemplaires du premier tirage.

(3) Insérée à la page 26 du tome I.



faire connaître ici les principes d'un système de polarisation double et sextuple, applicable à tous les êtres vivants, depuis les Puissances constitutives de l'Univers envisagé comme tel, jusqu'au plus humble exemplaire individuel qu'on veuille choisir, soit chez l'homme, soit même dans la série animale (1).

Cette loi d'universelle polarisation des êtres constitue l'un des arcanes les plus occultes de la Magie. Sa révélation précise s'adresse aux seuls initiés... C'est un joyau qu'on détache en leur faveur de cet écrin magnifique où l'Antiquité sacerdotale entassa les trésors de son ésotérisme : profonde réserve scientifique du passé, où l'avenir peut longtemps puiser à mains pleines, sans nul risque d'en tarir les richesses.

Nous ne sachions pas que cette théorie ait jamais été divulguée. Le docteur Adrien Péladan lui-même n'en fait pas mention dans son livre génial de l'*Anatomie homologique* (2). Du moins est-il certain qu'il la connaissait. Joséphin Péladan transcrit en effet, dans l'introduction qu'il a mise en tête du livre posthume de son frère, une page très remarquable d'une brochure antérieure, où le docteur Adrien fait une allusion directe à la loi de polarité cérébro-sexuelle, et déduit ingénieusement l'une de ses conséquences. Quant aux autres ouvrages du même genre que nous avons pu consulter, il ne s'y trouve pas vestige de cette théorie.

(1) Jusque dans les règnes végétal et minéral, on pourrait relever des analogies, susceptibles d'être rattachées à cette loi.

(2) *L'Anatomie homologique ou Triple dualité du corps humain*, Paris, 1887, in-8°.



Nous parcourions naguère la collection du *Lotus*, excellente revue d'occultisme, qu'une disparition prématurée empêcha seule de tenir ce qu'elle promettait, et ce qu'un bon lexique des matières collationnées par ordre en eût fait à coup sûr : l'encyclopédie théosophique des études boudhistes en France. La page 102 du premier tome mit sous nos yeux un article (reproduit du *Théosophist*), où se trouve posé, sous la signature N. C., le problème de la polarité humaine, à propos de deux livres parus quelques mois auparavant, l'un de M. le docteur Chazarin, l'autre de M. le Professeur Durville.

Tout en rendant justice au mérite comme à la courageuse initiative dont firent preuve ces deux explorateurs d'un monde assez nouveau, M. N. C. aborde, au nom de la science occulte, la critique des deux ouvrages. Ce n'est guère le lieu de résumer ces opinions. Bien que le censeur nous paraisse, à vrai dire, sinon partial en faveur du docteur Chazarin, du moins un peu sévère pour M. Durville, dont l'ouvrage est des plus remarquables, nous ne prétendons point décider à qui revient la palme de la découverte, ni même examiner si découverte il y a.

C'est le critique lui-même que nous mettrons sur la sellette.

Il cueille et nous offre, avec la curiosité consciencieuse d'un érudit herboriseur du Mystère, un certain nombre de détails d'un réel intérêt; mais qu'il nous permette de lui marquer notre surprise, — puisqu'il prend la parole au nom de l'Occultisme, de le voir négliger les grandes avenues de la science, pour battre les buissons à la recherche de ses fleurettes.

Sans doute, les amateurs de physiologie secrète seront heureux d'apprendre (s'ils ne le savent déjà), que dans l'homme il y a sept forces, correspondant aux sept principes analytiques de M. Sinnett, et que chacune de ces forces se polarise à part sur son plan spécial d'activité ; que la moitié droite du corps est positive, l'autre négative ; que les artères et les nerfs moteurs sont de nature positive, les veines et les nerfs sensitifs de nature négative ; que deux liquides de caractère chimique différent, séparés par une cloison poreuse, génèrent, ainsi que l'a démontré M. John Trowbridge, un courant d'électricité : d'où il résulte que l'endosmose, s'exerçant à travers les tissus de l'organisme, doit donner naissance à un courant ; — qu'enfin le coude est légèrement positif pour la poitrine, et la main quelquefois négative pour le pied, quelquefois positive.

Il y a beau temps que les étudiants en occultisme savent ces choses et quelques autres de même importance : les eussent-ils oubliées, du reste, que les analogies des ***révolutions de Iêvê***, d'une part, et de l'autre, l'étude du *Pentagramme* ou de l'Étoile flamboyante appliquée à la physiologie, leur permettraient de reconstituer géométriquement tous ces rapports.

L'auteur de l'article cite fort à propos la Kabbale et renvoie au glossaire de Rosenroth (tome I de la *Kabbala Denudata*), où se trouvent d'intéressantes notions sur la polarité : entre autres la localisation de l'axe magnétique

---

(1) *Découverte de la Polarité humaine*, Paris, Doin, 1886, in-18.

(2) *Traité expérimental et thérapeutique du Magnétisme*, 1886, in-8.



dans l'axe du système cérébro-spinal, ce qui semble, en vérité, d'un intérêt déjà capital.

Mais ce que les étudiants ignorent et ce que, — parlant au nom des maîtres, — il eût été sans doute à propos de leur enseigner, c'est la grande loi de l'équilibre vital, cette loi synthétique et rigoureuse qui permet de déduire tant d'autres lois,et, englobant à la fois les trois foyers d'activité qui constituent la vie de tout être, sert d'infaillible critérium pour localiser à priori, non seulement la bipolarité de chacun des trois systèmes dynamiques, — l'intellectuel, l'animique et l'astral, — mais aussi les termes d'une polarisation qui s'affirme cruciale, en mode double de réciprocité inverse et complémentaire, et qui va de l'intellectuel au physique, d'une part, et de l'individu mâle à l'individu femelle, de l'autre.

C'est bien là, non pas ailleurs, la clef absolue de la biologie occulte, — dite en magie, *clef de la composition des aimants*, — une loi vraiment universelle, et, par surcroît, révélatrice d'une foule d'autres : celles, par exemple, de la Sociologie et de l'Histoire primitive ; ou (si, nous élevant du plan terrestre à des plans supérieurs d'existence, nous voulons généraliser), celles de la Cosmogonie et de la Théogonie occultes.

Nous voici derechef dans l'ésotérisme le plus secret des temples antiques. La connaissance de cette loi pivotale n'était transmise qu'au seul Épopte, par voie traditionnelle et sous la garantie d'un serment solennel et terrible... Non pas qu'une pareille révélation se traduisît par un aphorisme immoral ou dangereux en soi ; mais elle

permettait de fabriquer un *passe-partout*, à l'habile emploi duquel il n'était guère de portes, dans le sanctuaire, qu'on estimât susceptibles de résister.

Or, si le secret juré ou quelque motif du même genre fermait la bouche à M. N. C., du moins aurait-il dû, — montant dans la chaire théosophique pour juger *ex cathédrâ* MM. Durville et Chazarin, — démontrer l'existence d'une loi de synthèse, et en déduire celle, plus particulière déjà, mais encore générale, d'une loi de polarité chez l'homme.

Quant à nous, que nul engagement ne lie, nous allons prendre à tâche d'exposer au bref cette théorie, large comme l'univers, simple comme la nature, et rigoureuse comme une équation d'algèbre : néanmoins, pour ne pas nous écarter du point de départ de cette digression, nous entendons, la formule générale une fois énoncée, en restreindre l'application toute schématique à la physiologie de l'homme, ou, pour mieux dire, à la biologie de l'Androgyne humain.

Le Lecteur nous saura gré, peut-être, de laisser à son intelligence sagace le soin, d'ailleurs facile, soit d'en étendre l'adaptation à des objets plus universels, soit au contraire de la restreindre à de plus spéciaux.

La loi peut se formuler en ces termes :

Le mâle est positif dans la sphère sensible, négatif dans la sphère intelligible.

La femelle, par contre, est positive dans la sphère intelligible, négative dans la sphère sensible.

Inversement complémentaires, le mâle et la femelle

sont neutres dans la sphère médiane du psychique. Cette similitude animique (1) est même leur seul point de fusion. C'est moralement la charte d'En haut qui consacre l'identité de la race, entre individus de sexe opposé.

Mais cette règle se conçoit à peine, condensée en une formule aussi générale, et son incalculable portée apparaît bien vague encore, pour ne pas dire bien nulle.

A cette heure, il convient d'en faire brièvement l'adaptation, dans les limites que nous nous sommes tracées d'avance.

Donc, appliquant cette loi vraiment universelle à l'homme terrestre, — au couple humain, — c'est-à-dire à l'être adamique envisagé au plus haut point où son évolution aboutit sur notre planète;

Considérant qu'on peut compter en lui trois centres d'activité : — 1° le *foyer intellectuel*, localisé dans le cerveau, et dont le pôle occulte réside aux circonvolutions supérieures de cet organe ; — 2° le *foyer animique*, localisé principalement dans le cœur et le grand sympathique et dont le centre occulte n'est autre que le plexus solaire ; — 3° le *foyer sensitif*, qui distribue son énergie aux divers organes des sens, et dont le pôle occulte (2) aboutit à l'organe génital ;

Nous disons que *chez l'homme, l'organe génital est mâle ou positif, et le cerveau féminin ou négatif;*

(1) Que si l'on était porté à mettre en doute cette similitude, en songeant quelles nuances très marquées différencient les âmes masculine et féminine, nous prierons qu'on se reportât à la note 3 de la page 246 (et suiv.). Nous croyons avoir résolu cette difficulté.

(2) Non le centre apparent.



Qu'à l'inverse, *chez la femme, l'organe sexuel est féminin ou négatif et le cerveau mâle ou positif;*

Qu'enfin, *chez l'homme comme chez la femme, le plexus solaire consiste le point central équilibrant de l'organisme tout entier.*

Qu'est-ce qu'un organe mâle? — C'est celui qui produit la semence, le germe rudimentaire que l'organe féminin reçoit, réactionne, geste, nourrit, élabore et développe un temps plus ou moins long, à l'expiration duquel ce dit organe met au jour un être parfait, c'est-à-dire évolué *en acte*, et conforme au germe fécondateur qui ne contenait cet être qu'*en puissance.*

Ces choses apparaissent évidentes, à n'envisager que le pôle génital chez les individus des deux sexes : nul ne contestera que le phallus de l'homme est actif, c'est-à-dire un instrument de fécondation ; le ctéis de la femme passif, c'est-à-dire un instrument de réception, de gestation et d'élaboration définitive.

L'inverse n'est pas moins certain, si nous considérons le cerveau, cet organe où se manifeste la contre-polarité du sexe (1).

(1) Vainement objecterait-on la presque identité du cerveau, chez les individus des deux sexes, en regard de la dissemblance profonde qui s'accuse aux organes de la génération. Les idées, étant d'ordre intelligible, n'ont que faire de véhicule phallique ou de cavité utérine pour l'accomplissement de l'hymen idéal. Il leur suffit d'un organe condensateur qui est le cerveau, analogue chez l'homme et chez la femme, comme deux bouteilles de Leyde toutes pareilles peuvent être chargées d'électricité de nom contraire. (Qu'on nous pardonne ce grossier rapprochement !)

D'ailleurs, c'est fréquemment sous une apparence sentimentale, que

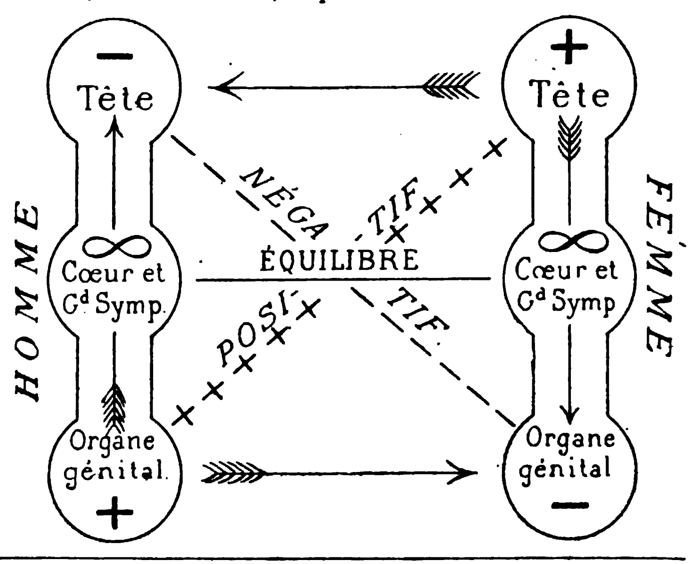


Le cerveau mâle de la femme ne donne que des germes d'idées, mais lui seul donne ces germes, c'est-à-dire le mouvement initial et la substance première, en un mot le sperme intellectuel (1).

C'est le cerveau mâle de la femme qui féconde la cervelle féminine de l'homme.

Ainsi, d'une part, le cerveau de la femme est à la cervelle de l'homme, comme le phallus de l'homme est au ctéis de la femme.

D'autre part, chez la femme, le cerveau est au ctéis, comme, chez l'homme, le phallus est à la cervelle.



le sperme d'ordre intelligible est transmis par la femme : ce sont, dans ce cas, les centres animiques, ou médians, qui deviennent les lieux propres au phénomène de la copule, non pas à celui de la fécondation : car le sentiment, transmis au centre animique de l'homme, se sublime pour atteindre sa cervelle, matrice appropriée où il va reprendre sa première qualité de sperme idéal.

(1) L'ère préhistorique nous en présente un exemple frappant, si

De ces prémisses on peut déduire d'innombrables conséquences, dont nous n'esquisserons que les principales et les plus décisives (1).

C'est ici le lieu d'invoquer la loi fameuse en physique générale : *les contraires s'attirent, les semblables se repoussent.*

En faisant à notre schéma l'application de cette formule, nous comprendrons de suite :

L'horreur de la femme intellectuelle pour le type du viveur, expressif à son gré de toute la bestialité du mâle ; — et réciproquement, le mépris du viveur pour la femme intellectuelle, qu'il traite volontiers de *bas-bleu* (ligne positive des semblables);

Le dédain de l'homme de pensée pour la femme pure-

---

nous fixons nos regards sur l'origine des sociétés humaines. Ces temps reculés n'ont sans doute laissé que d'indécis vestiges, et des monuments d'une authenticité comme d'une signification souvent douteuses. Mais la Légende supplée presque avantageusement aux récits de faits positifs : elle synthétise, en des types de généralisation symbolique, des notions que les récits de faits ne pourraient nous offrir que particularisées et disséminées... Or, l'Histoire et la Légende ne s'appuient-elles pas l'une sur l'autre, pour venir nous apprendre que les premiers germes de civilisation furent toujours semés par la femme, dans le Destin des races adolescentes ? L'œuvre que la femme a ébauchée, l'homme la développe et la perfectionne.

N'est-ce point l'Amour, dans la cosmogonie phénicienne, qui tire le monde du chaos ? (Voy. *Sanchoniaton*, texte et trad. dans Fourmont, *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*. Paris, 1747, 2 vol. in-4°, tome I, pages 4-21). — Cf. Fabre d'Olivet, *Hist. philos.*, tome I, *passim*.

(1) L'examen du présent schéma va permettre au Lecteur de les déterminer toutes géométriquement, pour ainsi dire. Une figure ultérieure lui doit offrir encore d'autres indications, à l'effet de pousser ses recherches plus avant, si bon lui semble.



ment sensuelle, — et réciproquement, l'aversion de celle-ci pour celui-là (ligne négative des semblables).

La raison de ces antipathies ? — Voici : la tête positive de la femme méprise le phallus également positif de l'homme, et *vice versâ.* — La tête négative de l'homme a le plus profond dédain pour l'utérus de la femme, négatif aussi, et réciproquement ; c'est que : *les semblables se repoussent.*

Il ne serait pas plus difficile de qualifier de même les sympathies inverses de ces antipathies ; c'est que : *les contraires s'attirent* (1).

Quant au centre moral (ou médian), équilibrant les deux pôles occultes, — intellectuel (ou cérébral) et sensitif (ou génital), il est *neutre*, aussi bien chez l'homme que chez la femme. Aussi faut-il voir en lui le point de suspension, non seulement de la balance bi-polaire dans chaque individu, mais encore de la balance quadri-polaire dans l'androgyne humain.

L'*Amour* proprement dit, qui est bien la force déployée par ce centre et qui lui appartient en propre (2), l'amour est de même essence chez l'homme et chez la femme. Il se révèle identique, ici et là (3), avec son cor-

(1) Chacun peut poursuivre et compléter le tableau de ces relativités.

(2) Comme étant avant tout passionnelle, c'est-à-dire animique, bien que susceptible de se porter plus haut ou plus bas : soit au pôle cérébral (adoration), soit au pôle sexuel (appétit vénérien).

(3) Identique en son *essence,* non point en sa *tendance*. Ceci mérite un surcroît d'attention... Le Lecteur est prié de porter les yeux sur le précédent schéma : les courants passionnels y sont figurés par des flèches en divers sens.



tège misérable et sublime de dévouement et d'égoïsme, de tendresse et de jalousie, de serments éternels et d'effective instabilité.

Ajoutons qu'il constitue encore le moyen-terme, la relativité sentimentale entre individus de sexe opposé. Il est donc toujours central, ou médian, soit qu'on envisage les individus isolés, ou les couples humains.

Aussi bien (comme nous l'avons fait voir *au Seuil du*

Pour nous en tenir à l'Amour envisagé séparément, chez l'homme, puis chez la femme, notons que la logique même de notre figure le distingue, ici et là, en deux courants de direction précisément inverse. Le courant, chez l'homme, monte du sexe (positif) à la cervelle (négative) ; chez la femme, au contraire, il descend du cerveau (positif) vers l'utérus (négatif).

Ce contraste doit nous suffire ; c'est là qu'il faut chercher la cause profonde de ces nuances qui différencient l'Amour d'un sexe à l'autre, — nuances que nous négligeons de détailler, car chacun les connaît.

Un exemple, pourtant, et significatif. — Pourquoi, chez l'homme, le désir a-t-il coutume de paralyser les facultés intellectuelles, qu'il semble au contraire stimuler chez la femme ?... C'est un fait indubitable et cent fois vérifié, que l'homme le plus spirituel devient aisément gauche et parfois stupide, en présence de la femme qu'il aime ou simplement qu'il convoite ; alors que celle-ci se montre à l'homme qu'elle a distingué, plus brillante, plus désirable que jamais... L'homme demeure en panne, ou brûle ses vaisseaux, sitôt débarqué : timide outre mesure, il paraît niais ; ou, résolu soudain, il casse tout. — La femme, elle, ourdit à loisir les plus subtiles trames, pour capter sa chère proie ; et, le sourire aux lèvres, achève de la fasciner, dissimulant les manœuvres d'une tactique impeccable derrière les enfantillages de sa coquetterie et les grâces de son babil... — C'est que, chez cette dernière, le courant passionnel va du cerveau à l'utérus, laissant toute liberté d'action à l'organe de la pensée. Chez l'homme, au contraire, le fluide érotique (si l'on peut dire), remontant par brusques bouffées de l'organe génital, afflue au cerveau, l'offusque et y détermine une congestion fatale au libre jeu des facultés intellectuelles.

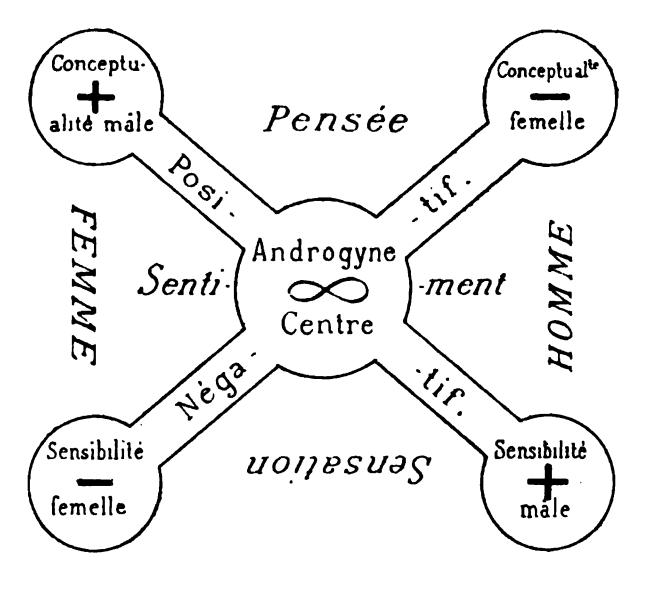
Cela se vérifie même *de visu*, et s'inscrit en hiéroglyphes purement physiques : l'homme rougit au feu du Désir, et la femme devient pâle. Les lèvres de l'un sont brûlantes, celles de l'autre toujours glacées, etc.



Mystère (1), c'est l'Amour qui peut, — s'il est réalisé dans sa perfection et qu'il s'affirme dans la stabilité d'un merveilleux équilibre, — replacer l'être humain dans la voie de sa future réintégration, en le restituant à l'état d'androgyne harmonique.

C'est alors qu'identifiés dans une fusion tout intime, les centres neutres de l'homme et de sa compagne ne font plus qu'un seul centre : les deux époux ne font plus qu'un seul Adam-Ève, en voie de se réintégrer à sa plénitude ontologique, dans l'apothéose de l'Unité adamique et céleste, qui a nom l'éternel Verbe.

L'androgyne est devenu cet aimant quaterne, dégagé des quatre courants élémentaires, dont le schéma peut se tracer comme suit :



(1) *Appendice*, pages 143-144.

Il parait superflu de pousser plus avant ces déductions. Nous avons formulé la loi suprême qui régit la *composition des aimants* dans les trois mondes, — formule vraiment magique, pour ceux-là qui sauront la saisir et l'appliquer à propos. La grande Isis peut être conjurée par l'adepte qui aura toute l'intelligence de cet apophtegme sacré ; qu'il sache le proférer en temps et lieu, les derniers voiles de la déesse tomberont à sa voix.

Un mot encore, avant de poursuivre notre chemin : nous ne saurions dissimuler au Lecteur que cette loi (1), dont l'enseignement vient de lui être transmis, est celle-là précisément que vise Éliphas Lévi, à la page 132 de son *Dogme de la haute Magie*. Après avoir exposé les doctrines attribuables au second feuillet du Livre universel

(1) Fabre d'Olivet en fait plusieurs fois mention dans ses œuvres, sans jamais en livrer la formule. Nous relevons ici une allusion presque directe, qu'on peut lire au tome I de son *Histoire philosophique :* « Mais l'homme n'avait pas été destiné à vivre seul et isolé sur la terre ; il portait en lui un principe de sociabilité et de perfectibilité qui ne pouvait pas rester toujours stationnaire : or, le moyen par lequel ce principe devait être tiré de sa léthargie, avait été placé par la haute sagesse de son auteur dans la compagne d'homme, dans la femme, *dont l'organisation différente dans des points très importants, tant physiques que métaphysiques,* LUI DONNAIT DES ÉMOTIONS INVERSES. (Page 73). » Mais Fabre d'Olivet n'a garde d'exposer en quoi cette organisation diffère. Passant de suite à l'un des corollaires du théorème dont il élude l'énonciation, il ajoute seulement : « Les mêmes sensations, quoique procédant des mêmes causes, ne produisaient pas les mêmes effets sur les deux sexes. Ceci est digne de la plus haute attention et je prie le lecteur de fixer un moment avec force sa vue mentale sur ce point presque imperceptible de la constitution humaine. C'est ici le germe de toute civilisation, le point séminal d'où tout doit éclore, le puissant mobile d'où tout doit recevoir le mouvement dans l'Ordre social. — Jouir avant de posséder, voilà l'instinct de l'homme ; posséder avant de jouir, voilà l'instinct de la femme, etc. » (page 74).



de la vie, le savant maître trace ces lignes mystérieuses et inquiétantes pour les profanes :

« Tels sont les secrets hiératiques du binaire ; mais il en est un, le dernier de tous, qui ne doit pas être révélé... L'arbre de la science du bien et du mal, dont les fruits donnent la mort, est l'image de ce secret hiératique du binaire... Ce n'est point le grand arcane de la magie ; mais le secret du binaire conduit à celui du quaternaire, ou plutôt il en procède et se résout par le ternaire, qui contient le mot de l'énigme du sphinx, tel qu'il eût dû être trouvé pour sauver la vie, expier le crime involontaire, et assurer le royaume d'Œdipe (1). »

Nous avons vu, en effet, par l'inspection des schémas, comment le Binaire engendre le Quaternaire. Curieux d'exprimer par un symbole graphique le mécanisme de la résolution par le Ternaire, et du même coup celui du retour à l'Unité (qu'Éliphas sous-entend), il va nous suffire de considérer la figure de l'aimant quaterne (2e schéma) comme analogue à une *paire de ciseaux*, montés sur axe au point central du schéma, et susceptibles de se fermer comme de s'ouvrir, ad libitum. Puisque, sur chaque plan d'activité, les semblables se repoussent et que les contraires s'attirent, les pôles positif et négatif de la région conceptuelle, d'une part; les pôles négatif et positif de la région sensible, de l'autre, vont s'attirer et se confondre. Quant au point central, équilibrant, il ne bouge point : les ciseaux se sont fermés, et nous avons obtenu, — selon la manière d'envisager notre figure, — soit un Ternaire, soit une Unité.

Les quelques pages qu'on vient de lire seraient mieux

(1) *Dogme et Rituel,* tome I, pages 132-133, *passim.*



à leur place, peut-être, au cours de notre troisième septaine : le *Problème du Mal.* De puissants motifs nous ont dicté cette anticipation. D'ailleurs nous avions hâte de munir ceux qui veulent bien nous accorder leur attention suivie, d'un *mot de passe* occulte, qu'ils trouveront plus d'une fois l'occasion de proférer, lorsqu'un obstacle imprévu paraitra leur barrer la route.

Le dixième pentacle du Tarot est susceptible de commentaires que nous ne saurions développer en ce tome.

Tout le cycle temporel s'y inscrit symboliquement, sous la figure de la Roue Mystique. La roue tourne, et le Devenir s'engendre dans l'orbe de sa rotation. Quand elle s'arrêtera, l'antagonisme étant aboli, avec le règne du Binaire impur, le monde physique aura cessé d'être.

Mais elle tourne : au côté sénestre, descendant, l'Esprit choit dans la matière; au côté droit, ascendant, la Matière évertuée darde la progression de ses formes ambitieuses vers la récupération d'une vie spirituelle. L'être qui revêt ces formes successives n'atteint la spiritualité pleine qu'après le dépouillement de ses écorces corporelles, dont il ne garde qu'un simulacre arômal, flexible comme un rêve... Ainsi, toute la série matérielle évolue vers cet idéal; mais meurt, en tant que matière, avant que d'y atteindre : de cet effort proviennent les êtres mixtes, de vie double et triple : matérielle et spirituelle, et fluidique; les êtres mitoyens entre le Ciel originel où ils tendent à se rapatrier, et la Terre d'exil qu'ils n'ont pas désertée encore.

Tout ordre temporel réside là, dont le Devenir constitue la norme. Le mode de formation de tous les êtres dérive de la Loi de composition des aimants, dont nous avons livré la formule (1).

Πάντα ῥεῖ, dit Héraclite. Tout s'écoule. Nulle chose n'est ; toute chose devient. Dans l'univers, du moins, ajouterons-nous, pour n'infliger point un démenti à l'axiome kabbalistique : « l'Ange qui a six ailes ne change jamais. »

Or donc, si le fugitif Devenir est bien la loi de ce monde déchu, demandons-nous comment ce Devenir s'engendre. Voyons de quoi il est fait.

---

(1) Peut-être l'occasion nous sera-t-elle fournie ultérieurement, de souligner quelques-uns des cas où cette formule trouve son application directe. Pour l'instant, un exemple de détail suffira, qui mette en évidence, après les adaptations d'ordre plus général qui ont été proposées, quelle lumière répand la loi universelle des polarités, sur les moindres phénomènes de la psychologie et de la physiologie courantes.

Les aspirants de la vie mystique connaissent bien, au même titre que les novices de l'existence religieuse, la répercussion génitale des efforts de spiritualisation, qui se traduit, dans la période qui succède, par de plus fréquentes et de plus sauvages révoltes des sens. — De quels contrastes est faite la vie claustrale ! Quelles alternatives de ferveur religieuse et d'aspirations mondaines ! Quelle recrudescence d'orages sensuels, après la lumineuse sérénité des Ciels paisibles de l'âme !... A l'inverse, qui n'a constaté, en suite des pires concessions faites à la chair et à la brutalité des instincts, cette reprise d'idéalité qui sollicite l'être avec toute l'âpreté d'un désir ; ce besoin de travail, cette sainte fièvre de l'inspiration qui fermente au cerveau de l'artiste ; cette *aube spirituelle*, enfin, qui dissipe l'enténèbrement passager de l'âme subjuguée par la matière ?

« Dans la brute assoupie un ange se réveille ! »

(BAUDELAIRE).

L'application de la loi susdite s'impose, aussi nécessaire, en ce cas particulier, qu'elle s'imposait dans les exemples généraux d'ordre religieux ou social.



Dessin par A Coutan

Glyptographie SILVESTRE & Cie, Paris

L'on se rendra compte aisément, à observer les choses de haut, que trois Puissances concourent à le produire. Peu de penseurs l'avaient bien nettement senti, avant que Fabre d'Olivet n'eût fixé les termes de cette triple collaboration. Mystiques purs, ou purs déterministes, ou apologistes d'une liberté sans frein, tant d'autres avaient trouvé plus simple d'assigner une source unique au fleuve de l'Eternel Devenir (1) ! Beaucoup de philosophes en sont encore là.

— Tout se modifie, disent les uns, au gré du divin Vouloir : la Providence est la cause voilée, l'Agent secret et la mesure occulte de l'évolution universelle. — Hé ! non, répliquent les autres : pouvez-vous méconnaitre qu'une inflexible loi enchaine l'effet à la cause, nécessairement ? Le déterminisme est absolu, ou n'est point : du Destin seul découle le fatal Devenir. — Et la liberté humaine, protestent d'autres philosophes, qu'en faites-vous ? C'est la Volonté qui engendre et règle le Futur : et le Devenir n'est autre que le mode normal de sa génération.

Nulle de ces trois Écoles n'est méprisable, car chacune enseigne une part de la vérité. Les trois Puissances qu'elles préconisent isolées concourent à motiver l'ordre des choses futures ; tout le mystère de l'Avenir réside

(1) « ... La plupart des écrivains qui m'ont précédé dans la carrière n'ont vu qu'un principe là où il y en avait trois. Les uns, comme Bossuet, ont tout attribué à la Providence ; les autres, comme Hobbes, ont tout fait découler du Destin ; et les troisièmes, comme Rousseau, n'ont voulu reconnaître partout que la Volonté de l'homme. » (Fabre d'Olivet, *Histoire philos.*, t. I, p. 55).



dans la loi de leur mutualité féconde. Loi créatrice et capitale s'il en fut : absconse et voilée comme le Futur qu'elle commande. Loi sibylline par excellence : tout art divinatoire doit, pour être sérieux, fonder ses règles sur la formule algébrique de son énonciation; et la prophétie, exercée en mode intuitif ou rationnel, extatique ou déductif, conscient ou non, ne se justifie logiquement que par l'évaluation d'un calcul de probabilités, qui se puisse chiffrer sur la valeur réciproque de ces trois facteurs, combinés et proportionnés en raison de cette souveraine loi.

Les fatalistes disent vrai, quand ils promulguent les aphorismes suivants : une cause étant donnée, l'effet s'ensuit irrésistible. L'effet git inclus dans la cause comme l'oiseau dans l'œuf. Sitôt produit, l'effet devient cause à son tour, pour engendrer de nouveaux effets, et ainsi de suite, à perte de pensée. Mais les innombrables causes existantes s'enchainent et se combinent, s'enchevêtrant de telle sorte qu'elles produisent, conjointement ou séparément, des effets variés à l'infini. Si bien, qu'en dépit du plus rigoureux déterminisme, l'effroyable complexité des combinaisons rend impossible le calcul des effets à naitre.

Les mystiques de la Liberté n'ont pas tort, quand, faisant émaner toute chose de la libre initiative du Vouloir adamique, dont l'homme est actuellement la plus haute expression incarnée, ils soutiennent que la Volonté serait encore toute-puissante si elle ne s'était divisée, d'où la chute, et l'ouverture du cycle temporel ; — quand ils ne voient dans les obstacles fatidiques qu'elle a maintenant

à combattre, que l'expression, en quelque sorte consolidée, d'un vouloir antagoniste au passé; — quand ils saluent dans le Destin (cette Puissance même qui lie indissolublement l'effet à la cause), une sorte d'attribut de la Volonté, savoir : la garantie de pérennité des libres volitions antérieures, irréductibles et vivaces, à l'épreuve contre les possibles retours de cette Volonté même, et prolongeant désormais leur essor palingénésique à travers la succession des apparences.

Les avocats de la Providence, enfin, ne sont pas moins véridiques, lorsqu'ils célèbrent l'irréfragable et pacifique impulsion que la suprême Puissance imprime à l'Univers : l'infaillible empire exercé sur toutes choses par cette Prévoyance maternelle, — qui est l'intelligence même de la Nature, et qui agit immédiatement sur l'homme, par illumination, inspiration, persuasion; et médiatement sur le Destin, par l'intermédiaire de l'homme, capable de modifier celui-ci, soit en combinant les causes existantes, soit en en créant de nouvelles. Ainsi la Providence édifie l'Avenir, sur les plans de la sagesse; et, répugnant à jamais contraindre la liberté humaine, comme à violenter la règle du Destin, n'en influe pas moins sur l'une et sur l'autre. En cas de conflit, le dernier mot reste toujours à la Providence. Les deux autres Puissances peuvent bien contrarier *momentanément* ses desseins, en retarder l'exécution. Mais qu'est le temps, pour la divine Sagesse? Rien ne prévaut, en définitive, contre « l'événement providentiel, précisément parce qu'il est indifférent dans sa forme, et qu'il parvient toujours à son but par quelque route que ce soit : c'est le Temps

seul et la Forme qui varient. La Providence n'est enchaînée ni à l'un, ni à l'autre (1). »

Nos Lecteurs savent déjà comment l'âme humaine, placée ici-bas entre l'esprit et le corps, comme entre un légitime époux et un séducteur de rencontre, décide de sa vie future et en détermine le rhythme, selon qu'elle se comporte à l'égard de l'un et de l'autre amant, qui d'en haut et d'en bas la sollicitent : soit qu'elle se voue à la fidélité conjugale, ou qu'elle s'obstine dans un adultère dégradant. Or, une stricte analogie homologue l'Univers total au moindre individu qui le reflète, en le résumant; car identique est l'essence des êtres et des choses. Tout sort du Grand Adam, l'Adam Kadmôn du Zohar... Providence, Volonté et Destin sont au Cosmos intégral ce que les trois vies spirituelle, psychique et instinctive sont à l'exemplaire humain. Aussi la Volonté (soit collective, soit individuelle), inséparable de l'âme (universelle ou particulière), devient l'artisan du Devenir, en collaboration avec la Providence et le Destin, disons mieux — en commerce avec l'Époux céleste ou le Fatum séducteur (2).

Cependant, en conséquence de la chute universelle et de la matérialisation qui en fut le résultat, la Volonté

(1) *Hist. philos. du genre humain*, t. I, pages 53-54.

(2) Il convient de notifier, en passant, que la grande loi de sexuelle polarisation trouve à s'appliquer ici, par analogie nécessaire. Qu'on ait le talent de manier avec art la clef que nous avons fournie, et l'on sera surpris de la fécondité avec laquelle se déploieront, et la genèse des principes et le processus des conséquences, dans l'ordre tant universel, que particulier.



générale se trouve astreinte à l'engrenage du Destin ; comme l'âme, en conséquence de sa chute individuelle (lisez de son incarnation terrestre), se trouve assujettie aux exigences de l'organisme physique. Il est des rapports forcés entre la Volonté et le Destin, de même qu'entre la Psyché et le Corps.

Tout un monde de mutualités en procède, inéluctablement : contraintes réciproques, répercussions, échanges... Mais, en dépit de cette communauté forcée entre l'Ame et le Corps, entre la Volonté et le Destin : l'âme peut s'interdire de multiplier par sa faute ces points de contact trop nombreux déjà, et vivre dans l'intimité de la vie intellectuelle, en commerce avec l'Esprit pur. La Volonté peut pareillement gouverner de conserve avec la Providence, en éludant les écueils du Destin.

Ainsi, Providentialistes, Fatalistes et Volontaires exclusifs ont raison chacun pour une part. En conciliant leurs systèmes, ils pourraient, d'un commun accord, déterminer la suprême formule de synthèse et d'équilibre qui leur manque isolément. Et, pour énoncer en mode exotérique la vérité sur ce point, nous dirons que si la genèse pouvait être éclaircie des événements à échoir, elle nous les révélerait attribuables pour un tiers à la fatalité du Destin, pour un tiers à l'initiative de la Volonté, pour un tiers à l'instigation de la Providence.

Seulement, qu'on y prenne garde : cette répartition proportionnelle semblera le plus souvent erronée, par suite d'une illusion d'optique mentale; cela tient à l'exercice constamment occulte de l'influence céleste ici-bas. L'action providentielle défie l'observateur, parce qu'elle

est médiate, et ne s'exerce qu'en mode fatidique, sous l'apparence du déterminisme le plus strict ; ou en mode volitif, sous celle de l'initiative humaine la moins contrainte qui soit. — Tel homme, par exemple, apparaît très libre d'accomplir un acte donné, et l'accomplit en effet ; mais la Providence l'inclinait intérieurement à ce faire : dira-t-on qu'il a librement voulu et agi ? Sans doute, car il pouvait résister à l'action céleste ; mais spontanément ? Non point, puisqu'il a voulu et agi en conformité de l'inspiration d'En haut. — D'autre part, tel événement, qui apparait fatalement nécessité par une cause antérieure, et semble par là ressortir au pur Destin, fut préparé de longue date et suscité par la Providence, qui, inspirant l'intelligence d'un Élu, ou même utilisant la malice d'un pervers, a fait, en temps utile, semer par l'un ou l'autre, ou par tous deux, dans le champ du Devenir, la graine d'une plante qui lève à son heure en plein terreau fatidique. — Voilà l'action providentielle déguisée, au premier degré en action volitive, au second degré en action fatidique, ainsi que nous l'avions fait pressentir.

En résumé, des trois Puissances collaboratrices dont dépend l'avenir, la seule Providence peut *prévoir à coup sûr*, en décidant ce qu'elle fera, et promulguer la marche des choses, en statuant sur l'essor de sa propre initiative.

Théorème évident, d'où procède un irrésistible corollaire : c'est que l'inspiration d'En haut peut seule conférer au prophète une intuition certaine des choses futures. Encore ce dernier ne les percevra-t-il qu'en puissance

d'être, et non point en acte accompli : puisque la forme des événements à intervenir n'est aucunement fixée d'avance, mais dépend des conjonctures plus ou moins propices que fera naître le jeu mutuel du Vouloir humain, toujours spontané dans ses libres allures, et du Destin physique, toujours inflexible en son déterminisme aveugle.

Ainsi tonne un Verbe de prophétie sur les lèvres des Nabis, affirmatif quant à l'essence d'un événement à venir, mais muet, — ou hypothétique et par suite faillible, — touchant le fait de sa forme et l'époque fixe où il adviendra. Sur ces derniers points, la Voix céleste (1) elle-même ne peut prononcer que par calcul de probabilités ; mais quelle vraisemblance en faveur de ce qu'a disposé et prévu Celle-là qui, par excellence, prévoit et dispose : *prævidet* et *providet !* L'aléa se réduit à la quotité négligeable.

La prophétie d'Orval, pour prendre un exemple péremptoire en dehors des prophéties dites canoniques, montre à quelle lucidité peut s'élever l'Intelligence humaine, sous l'inspiration de la Providence divine.

Deux mots touchant l'authenticité de la prophétie

(1) Nous disons *céleste* (ou providentielle) et non *divine*. Cette distinction importe, au cas particulier. Rappelons en effet que la Providence est l'Intelligence de la Nature (Cf. page 30). Quand nous accolons à la Providence l'épithète de divine, nous nous conformons au langage reçu. C'est d'ailleurs à travers la Providence que Dieu se fait sentir à nous. Puis ces extensions du sens des vocables sont coutumières en toutes les langues, et nous pensons avec d'Olivet qu'il ne messied point de sacrifier à l'usage en pareil cas, pourvu qu'on le fasse pour la commodité du style, et non par ignorance ou confusion.



d'Orval. — L'hypothétique, d'abord : elle aurait été écrite dans la première moitié du XVI[e] siècle, par un solitaire de l'abbaye d'Orval, et publiée pour la première fois dans un recueil de prédictions imprimé à Luxembourg, en 1544. Voilà ce que nous n'avons pu vérifier. — Mais le certain, c'est qu'on commença d'en parler lors des événements de 1814-1815, et que Mademoiselle Lenormand la connaissait en 1827, puisqu'elle en publia un important extrait dans ses *Mémoires de Joséphine*, imprimés cette même année. Cette prédiction fut insérée in-extenso dans le *Journal des villes et des campagnes*, en 1837 (n° du 18 juillet, n° 100 de la XXV[e] année) ; et depuis cette époque, souvent citée et reproduite dans nombre de publications.

Or, les événements de notre histoire y sont prédits, de 1797 à 1873, avec une stupéfiante précision ; et si, à partir de cette date, la prophétie ne s'adapte plus aux faits, peut-être n'est-ce point défaillance de l'inspiration sibylline, mais, comme nous le verrons, rupture de la chaîne fatidique, par suite d'un acte imprévu, invraisemblable, de la libre volonté d'Henri V.

PROPHÉTIE D'ORVAL (1)

En ce temps-là, un jeune homme (Napoléon) *venu d'Outremer* (Corse) *dans le pays du Celte gaulois se manifestera par conseils de force* (Toulon, Vendémiaire,

(1) Est-il besoin de prévenir que les observations entre parenthèses sont de nous ? Le texte (en italiques) reproduit les termes mêmes de la prophétie d'Orval.

campagne d'Italie) ; *mais les grands qu'il ombragera* (les membres du Directoire) *l'enverront guerroyer dans les pays de la Captivité* (réminiscence biblique : Égypte, lieu de captivité d'Israël).

La Victoire le ramènera au pays premier (retour d'Égypte). *Les fils de Brutus* (les Républicains) *moult stupides seront à son approche, car il les dominera* (18 Brumaire) *et prendra nom empereur* (1804). *Moult hauts et puissans Roys seront en crainte vraye, et son aigle enlevera moult sceptres et moult couronnes. Piétons et cavaliers portant aigles et sang autant que moucherons dans les airs, courront avec luy dans toute l'Europe qui sera moult esbahie et moult sanglante* (guerres continuelles de l'Empire).

Il sera tant fort, que Dieu sera cru guerroyer d'avec luy : l'Église de Dieu moult désolée (par l'impiété révolutionnaire) *se consolera tant peu en voyant ouvrir encore les temples à ses brebis tout plein égarées* (suites du Concordat) *et Dieu sera béni.*

Mais c'est fait, les lunes sont passées ; le vieillard de Sion (le pape) *maltraité* (captivité de Fontainebleau) *criera à Dieu, et voilà que le puissant* (Napoléon) *sera aveuglé par péchés et crimes. Il quittera la grande ville avec armée si belle que oncques fut jamais pareille* (levées en masse pour la campagne de Russie, 1812) ; *mais oncques guerroyeur ne tiendra bon contre la face du tems.* (Anathème contre les conquérants, dont les jours sont comptés). *La tierce part et encore la tierce part de son armée périra par le froid du Seigneur puissant* (c'est précis : retraite désastreuse de Moscou). *Alors deux*

lustres seront passés depuis le siècle de solation; et voilà que les veuves et les orphelins crieront à Dieu, et voilà que les hauts abaissés (princes français et nobles émigrés — ou encore les souverains étrangers) *reprendront force; ils s'uniront pour abattre l'homme tant redouté.*

Voicy venir avec maints guerroyers le vieux sang des siècles (retour des Bourbons, à la faveur des armées coalisées), *qui reprendra place et lieu en la grande ville* (première Restauration : Louis XVIII, 1814); *alors l'homme tant redouté s'en ira tout abaissé* (abdication de Fontainebleau) *près le pays d'outremer d'où il étoit advenu* (l'île d'Elbe est à côté de la Corse).

Dieu seul est grand! (Cette exclamation, dans la prose du bon Solitaire, marque presque toujours un changement de règne). *La lune onzième n'aura pas encore reluy, et le fouet sanguinolent du Seigneur* (Napoléon, autre Fléau de Dieu) *reviendra en la grande ville* (retour de l'île d'Elbe) *et le vieux sang quittera la grande ville* (fuite des Bourbons, 1815).

Dieu seul est grand! Il aime son peuple et a le sang en haine. La cinquième lune reluyra sur maints guerroyers d'Orient (les Alliés, bataille de Waterloo); *la Gaule est couverte d'hommes et de machines de guerre* (seconde invasion des Alliés). *C'est fait de l'homme de mer!* (Napoléon, captif à Sainte-Hélène). *Voicy venir encore le vieux sang de la Cap* (le sang des Capétiens, les Bourbons; retour de Louis XVIII; deuxième Restauration, 1815).

Dieu veut la paix, que son saint nom soit bény! Or, paix grande sera dans le pays Celte-gaulois; la fleur

blanche (la fleur de lys) *sera en honneur moult grand; les maisons de Dieu ouyront moult saints cantiques* (floraison du culte, protection du clergé). *Mais les fils de Brutus* (les Républicains) *voyent avec ire la fleur blanche et obtiennent règlement puissant* (seraient-ce les Ordonnances royales contre les jésuites?) *dont Dieu est encore moult fasché à causes des siens; et pour ce que le saint jour est encore moult profané, ce pourtant Dieu veut éprouver le retour à luy par 18 fois 12 lunes.*

Dieu seul est grand! Il purge son peuple par maintes tribulations; mais toujours les mauvais auront fin. Sus donc lors, une grande conspiration contre la fleur blanche chemine dans l'ombre par mainte compagnie maudite, et le pauvre vieux sang de la Cap quitte la grande ville. (Révolution de juillet 1830, Charles X prend la route de l'exil). *Et moult gaudissent les fils de Brutus* (courtes illusions des Républicains). *Oyez comme les servans Dieu crient tout fort à Dieu et que Dieu est sourd, par le bruit de ses flèches qu'il retrempe en son ire pour les mettre au sein des mauvais.*

Malheur au Celte-gaulois! Le coq (symbole de la branche cadette, de la maison d'Orléans) *effacera la fleur blanche* (le lys de la branche ainée, symbole des Bourbons). *Un Grand s'appellera roy du peuple* (Louis-Philippe). *Grande commotion se fera sentir chez les gens, parce que la couronne aura été posée par mains d'ouvriers qui ont guerroyé dans la grande ville* (premières années de la Monarchie de juillet: instituée révolutionnairement, elle est constamment menacée par la Révolution).

Dieu seul est grand! Le règne des mauvais sera vu croître. Mais qu'ils se hâtent : voilà que les pensées du Celte-gaulois se heurtent et que grande division est dans l'entendement. (Instabilité ministérielle?) *Le Roy du peuple est en abord vû moult foible* (jusqu'au ministère Périer) *et pourtant contre-ira bien les mauvais..... Mais il n'étoit pas bien assis et voilà que Dieu le jette bas!* (Révolution de Février 1848).

Hurlez, fils de Brutus! (République de 1848). *Appelez sur vous les bêtes qui vont vous dévorer!* (Fanatisme du peuple pour Louis-Napoléon; l'aigle de l'Empire reparait en France avec son cortège d'oiseaux de proie). *Dieu grand! quel bruit d'armes* (guerre de Crimée, guerre d'Italie, guerre du Mexique, guerre franco-allemande). *Il n'y a pas encore un nombre plein de lunes et voicy venir maints guerroyers... C'est fait!* (L'année terrible va amener l'invasion et la chute du second Empire). *La montagne de Dieu* (Pie IX), *désolée, a crié à Dieu* (politique perfide avec Rome). *Les Fils de Juda ont crié à Dieu de la terre étrangère et voicy que Dieu n'est plus sourd.*

Quel feu va avec ses flèches! Dix fois six lunes et pas encore six fois dix lunes, ont nourri sa colère. Malheur à toy, grande ville! Voicy les Roys (le roi de Prusse, les rois de Saxe, Bavière, Würtemberg, etc.! Les rois!) *armés par le Seigneur* (rien ne prévaudra donc contre eux, tout effort est inutile). *Mais déjà le feu t'a égalée à la terre* (bombardement de Paris). *Pourtant, les justes ne périront point. Dieu les a écoutés. La place du crime est purgée par le feu* (les incendies de la Commune). *Le grand*

ruisseau (la Seine) *a éconduit toutes rouges ses eaux à la mer* (implacables représailles des Versaillais : la Commune est écrasée dans le sang). *La Gaule vue comme délabrée* (1) (l'Alsace et la Lorraine en sont violemment arrachées) *va se rejoindre* (reprendre haleine et se réparer).

Dieu aime la paix. Venez, jeune prince : quittez l'île de la Captivité (Premier voyage de M. le comte de Chambord en France. — Le prophète voit le comte de Chambord dans l'intégrité de son droit ancien ; il le voit, en 1830, lorsqu'âgé de dix ans à peine, il part pour l'exil, accompagné de son grand-père Charles X et de son oncle le duc d'Angoulême qui ont abdiqué tous deux, et gagne l'Angleterre, l'île de la Captivité : un roi exilé n'est-il pas un roi captif ?) *Voyez !* (Réfléchissez avant d'agir : l'heure n'est pas encore venue). *Joignez le lion à la fleur blanche.* (Faites alliance, ô prince des lys, avec celui dont le Lion est l'héraldique emblème ; abouchez-vous avec le Maréchal de Mac-Mahon, président de la République intérimaire). *Venez !* (Deuxième appel ; l'heure a sonné : 1873. — A partir de cette ligne, la prophétie d'Orval ne concorde plus avec les événements ; pourquoi ? Serait-ce point qu'Henri V a modifié l'ordre des choses, en ne répondant pas à l'appel combiné du Destin et de la Providence ?... La prophétie finit ainsi) :

Ce qui est prévu, Dieu le veut ! Le vieux sang des siècles terminera encore grandes divisions. Lors un seul pasteur sera vu dans la Celte-gaule. L'homme puissant

(1) D'autres copies portent *décabrée.*



par Dieu s'asseoira bien. Moult sages réglemens appelleront la paix. Dieu sera cru d'avec luy, tant prudent et sage sera le rejeton de la Cap.

Grâce au Père de Miséricorde, la sainte Sion rechante en ses temples un seul Dieu bon. Moult brebis égarées s'en viennent boire au ruisseau vif; trois princes et roys mettent bas le manteau de l'erreur et voyent clair en la foy de Dieu. En ce tems-là, un grand peuple de la mer reprendra vraye croyance en deux tierces parts (l'Angleterre et l'Écosse?) *Dieu est encore béni pendant 14 fois 6 lunes et 6 fois 13 lunes* (13 ans, 54 jours)... *Dieu est saoûl d'avoir baillé miséricordes et, ce pourtant, il veut pour ses bons prolonger la paix encore pendant 10 fois 12 lunes.*

Dieu seul est grand! les biens sont faits; les saints vont souffrir. L'homme du Mal arrive; de deux sangs prend croissance : la fleur blanche s'obscurcit pendant 10 fois 6 lunes et 6 fois 20 lunes (14 ans, 200 jours...), *puis disparoît pour ne plus paroître.*

Moult de mal et guère de biens en ces tems-là; moult grandes villes détruites par le feu. Israël viendra à Dieu Christ tout de bon; sectes maudites et sectes fidèles sont en deux parts bien marquées. Mais c'est fait; lors Dieu seul sera cru; et la tierce part de la Gaule et encore la tierce part et demie n'a plus de croyance; comme aussy tout de même les autres gens. Et voilà 6 fois 3 lunes et 4 fois 5 lunes que tout se sépare et le Siècle de Fin a commencé. Après le nombre non fait de ces lunes, Dieu combat par ses deux Justes (Elie et Hénoch?) *et l'homme du Mal* (l'Antechrist) *a le dessus.*

Mais c'est fait! Le haut Dieu mêt un mur de feu qui obscurcit mon entendement, et je n'y voy plus... Qu'il soit bény à tout jamais.

Amen!

Telle est cette surprenante prophétie, qui, — en supposant même sa rédaction postérieure aux premiers événements qu'elle relate, — demeure incontestablement contemporaine, au moins, des dernières années de la Restauration. Abandonnons aux risées du scepticisme les faits énoncés jusqu'à cette date : resterait à expliquer la révélation de ceux qui s'échelonnent de l'avènement de la Monarchie de Juillet à la Présidence du Maréchal de Mac-Mahon (1). Rien d'essentiel qui ne soit indiqué, jusqu'au calcul des lunaisons, qui se trouve d'une exactitude constamment vérifiable (2).

---

(1) On relèvera peut-être, dans le texte de la Prophétie d'Orval, certaines expressions suspectes et quelques tournures maladroitement archaïques : l'on s'empressera d'en conclure à une pitoyable fraude contemporaine. La conclusion ne nous paraît pas irrésistible. On sait quelles altérations subit un texte dont les copies ont longtemps circulé sous le manteau. Si la rédaction primitive était sous nos yeux, peut-être serions-nous surpris de constater, une fois de plus, à quel point quelques variantes de transcription moderne dégradent un texte authentique et en ruinent la vraisemblance. — Puis, encore une fois, admettons que cette prophétie date de la Restauration : les événements prédits et révolus de 1830 à 1873 en sont-ils moins avérés ?...

(2) Chacun peut s'éviter de fastidieux calculs, en consultant une intéressante brochure, parue, en 1873, sous les initiales F. P. ; en voici le titre : *Au 17 février 1874, le grand Avènement, etc., prouvé par le commentaire le plus simple et le plus méthodique, etc., de la célèbre prophétie d'Orval* (Bar-le-Duc, août 1873, in-8°, de 94 pages, plus 1 f[t] non paginé, pour la table des matières).

L'auteur, un fervent de l'autel et du trône, commente mot à mot le



A partir de 1873, nous l'avons déjà dit, la concordance cesse, entre les pronostics et les événements accomplis. Nous avons même fait pressentir le pourquoi de cette anomalie.

Henri V fut-il, — oui ou non, — appelé au trône de France par le vœu national, ou du moins à la requête de l'Assemblée nationale, en 1873 ? C'est un fait indubita-

---

texte que nous donnons ici (collationné avec quelques variantes sur une copie plus ancienne) ; et prouve, par un calcul minutieux des lunaisons, que l'auteur de la prédiction (chose assez rare chez les prophètes eux-mêmes) localise à jour fixe chaque événement qu'il annonce.

L'Introduction de cette brochure renferme une concordance bien frappante entre les événements de la Restauration et ceux qui signalèrent le règne de Louis-Philippe. Résumons quelques traits de ce long parallèle :

RESTAURATION	MONARCHIE DE JUILLET
Le Duc de Berry, héritier légitime du trône de son père (Charles X), épouse une princesse étrangère (Sicilienne), qui lui donne un fils appelé à régner (le Duc de Bordeaux) ; — puis meurt assassiné, le 13 février 1820, mois de la chute de Louis-Philippe.	Le Duc d'Orléans, héritier légitime du trône de son père (Louis-Philippe), épouse une princesse étrangère (Mecklembourgeoise) qui lui donne un fils appelé à régner (le Comte de Paris) ; — puis meurt de mort violente, le 13 juillet 1842, mois de la chute de Charles X.
La Révolution de 1830 dure trois jours.	La Révolution de 1848 dure trois jours.
Charles X tombe, à 74 ans, à cause des ordonnances de son ministre ; — il abdique en faveur de son petit-fils, âgé de 10 ans : — on répond qu'il est trop tard !	Louis-Philippe tombe, à 74 ans, à cause des ordonnances de son préfet de police ; — il abdique en faveur de son petit-fils, âgé de 10 ans ; — on répond qu'il est trop tard !
Charles X s'embarque pour l'Angleterre, avec son petit-fils, le Duc de Bordeaux, — et meurt en exil.	Louis-Philippe s'embarque pour l'Angleterre, avec son petit-fils, le Comte de Paris, — et meurt en exil.

ble (1). La fin de non-recevoir plus ou moins déguisée qu'il objecta se réclamerait peut-être des motifs les moins futiles et les plus consciencieusement pesés ; sans doute y a-t-il là un mystère de *loyalisme* et d'équité que nous n'approfondirons pas : tout au plus risquerions-nous une hypothèse (2), tout à l'honneur du prince qu'on a si du-

(1) L'Assemblée nationale n'eut pas à voter en forme le rétablissement de la monarchie, à cause de la lettre du Prince à M. Chesnelong, en date du 27 octobre, où la revendication du drapeau blanc s'affirmait absolue. — Mais une commission, dite des neuf, où se trouvaient représentées, sous la présidence du Général Changarnier, toutes les nuances de la majorité monarchiste, avait préalablement délégué M. Chesnelong auprès de M. le Comte de Chambord, pour fixer, d'accord avec lui, les conditions et les termes de son rappel au trône de France. Ce rappel ne faisait plus question. L'accord semblait parfait, sur tous les points de la Constitution ; seule la difficulté du drapeau subsistait encore... Le Prince, dans l'entrevue du 14, parut lever la dernière incertitude, en chargeant M. Chesnelong de l'assurance formelle « que rien ne serait changé au drapeau, avant qu'il eût pris possession du pouvoir. » Henri V se réservait seulement de « présenter au Pays, à l'heure qu'il jugerait convenable, et se faisait fort d'obtenir de lui par ses représentants, une solution compatible avec son honneur et qu'il croyait de nature à satisfaire l'Assemblée et la Nation. » (Textuel). Sur cette double assurance, les députés de toutes les fractions de la majorité ayant promis leur vote, le gouvernement du Maréchal ayant assuré son concours, la Monarchie semblait faite, quand la désastreuse lettre du 27 vint anéantir toutes ces espérances, en « revendiquant le drapeau blanc, sans admettre ni conditions ni garanties préalables. » (Voyez la *Campagne monarchique d'octobre* 1873 par Ch. Chesnelong, Plon, 1896, in-8°).

(2) Supposons un instant que M. le Comte de Chambord crût les revendications de Naüendorff, sinon justifiées, du moins soutenables, aurait-il agi différemment ? — Dans l'hypothèse de la survivance de Louis XVII et de sa postérité directe, Henri V n'aurait pu toucher à la couronne qu'en usurpateur. Son devoir était donc de s'abstenir. D'autre part, refuser sans motif le trône offert, et reconnaître, même tacitement, le droit des Naüendorff, équivalait pour lui à noter d'infamie la mémoire de son grand-père Charles X et de son grand oncle Louis XVIII, — rois dès lors illégitimes. Il fallait donc un prétexte, valable ou spécieux,



rement blâmé en cette conjoncture... Quoi qu'il en soit, le fait demeure évident. *M. le Comte de Chambord n'a pas voulu régner.* Le moyen dilatoire qu'il invoqua soudain, cette acceptation du drapeau blanc, dont il fit, à la surprise de beaucoup de ses plus fidèles serviteurs, une condition expresse de son avènement au trône, fut-elle autre chose qu'un prétexte à repousser le sceptre offert? Personne ne s'y trompa, que les intéressés qui firent semblant. — Substituer, au lendemain de nos désastres, la bannière des lys au drapeau tricolore, c'eût été dire au million de braves qui s'étaient fait décimer sous ses plis : — « Vous avez pris cette loque pour l'étendard national, naïfs que vous êtes, ou rebelles? Ce chiffon aux trois couleurs, pour la gloire duquel vous braviez la mort d'un cœur si léger, n'existe point même! Ouvrez les yeux, Français : voici le drapeau de la France!...... Et saluez les trois lys d'or brodés sur satin blanc! » Quelle énorme billevesée! Si peu que les ennemis de M. le Comte de Chambord accordassent d'intelligence et de tact à ce prince, lui ont-ils fait de bonne foi l'injure de prendre au sérieux pareille proposition, à l'adresse d'un peuple qui semblait alors acclamer son royal sauveur, en se jetant dans ses bras?...

---

pour décliner l'invitation de l'Assemblée, en 1873. Ce prétexte, la question du drapeau blanc l'offrait au Comte de Chambord.

Voilà une pure hypothèse : nous la donnons pour ce qu'elle vaut... — Il est certain que l'année suivante, en 1874, le Comte de Chambord, intimé devant la Cour de Paris par les héritiers Naüendorff, crut devoir faire défaut. Le prince laissa au ministère public le soin de contredire à leurs prétentions. Demandeurs en restitution d'état civil, ils furent déboutés, en dépit des efforts de Jules Favre, dont il faut lire l'admirable plaidoirie.

La magnifique précision de la prophétie d'Orval, de 1797 jusqu'en 1873, trahit, au moins par intermittences, l'inspiration céleste. Les décrets mêmes de la Providence peuvent être contrariés, avons-nous dit, par le *veto* du libre Vouloir humain ; mais leur accomplissement, avorté sous une forme, s'effectuera bientôt sous une autre. Si donc le solitaire d'Orval a subi *sans mélange* l'influx providentiel, la volonté d'Henri V aura bien pu susciter à l'adaptation des plans énoncés une éphémère entrave ; mais alors ils ne sont que différés et s'adapteront sous un autre mode, impossible à prévoir ou même à pressentir sans révélation expresse. Que si, au contraire, la claire-vue du bon ermite procédait d'une source ou moins haute, ou moins pure, alors l'inhibition d'une volonté intercurrente, en 1873, peut avoir dérangé toute la trame fatidique, et rien n'adviendra des événements désignés à s'ensuivre.

Dès le milieu de mars de la présente année 1896, l'opinion s'est passionnément émue des prophéties d'une extatique de 24 ans, qui se dit inspirée par l'archange Gabriel. Des mois ont coulé, sans que la vogue se démentit. C'est par centaines de mille que les curieux se sont fait inscrire pour être admis à voir et à entendre M[lle] Henriette Couédon, « la voyante de la rue de Paradis ».

L'ange nous annonce pour la fin de cette année des tribulations amères et d'épouvantables épreuves : inondations, cataclysmes naturels, de grandes émeutes, une guerre générale... Rien ne manque au tableau des châtiments que le Ciel réserve à la France oublieuse de son

Dieu. Enfin, le rétablissement de la royauté nous est prédit comme devant ouvrir une ère faste, à l'issue de la période expiatoire que nous vaudra notre impiété et notre corruption. Le monarque, un Bourbon d'une branche latérale, règnera sous le nom d'Henri V (1).

On cite plusieurs phénomènes de seconde vue, où la véracité de Mlle Couédon se serait fait paraitre. Mais autre chose est la clairvoyance d'une lucide, autre chose l'inspiration d'une sibylle ou d'une céleste missionnée. Dans le premier cas, c'est Mlle Lenormand qui nous intrigue et nous étonne; dans l'autre cas, c'est Jeanne d'Arc qui nous réveille et qui nous sauve...

L'avenir se chargera bientôt de détruire ou de centupler le prestige de *la Voyante*, car ses prédictions sont toutes à brève échéance. Quoi qu'il en advienne, la sincérité de cette jeune fille ne fait pour nous aucun doute, pas plus que le fait d'une influence occulte, ni la réalité d'un être invisible dont elle est l'organe. Médium à incarnation, elle s'exprime en vers assonnants de sept pieds, et ne se souvient plus, dans son état normal, des choses qu'elle a débitées lorsqu'elle se trouvait en condition seconde. Mais l'identité de son inspirateur reste un problème insoluble. L' « ange » serait-il un Élémental ? un Élémentaire ?... ou véritablement, comme elle le croit, un messager du Ciel ?

C'est ce que Demain nous révélera.

(1) Cf. *la Voyante de la rue de Paradis*, par Gaston Méry, Dentu, 1896, in-12 (pages 34-36).



Ces considérations nous amènent tout droit à une étude succincte des arts divinatoires, examinés dans leurs principes.

Étant données les trois Puissances collaboratrices dont le Futur est l'ouvrage, on serait tenté d'établir une classification ternaire, où se répartissent les différents moyens divinatoires, selon qu'ils procéderaient d'une origine providentielle, ou volitive, ou fatidique.

Mais en fait, la divination proprement dite semble le monopole du Destin.

La seule *Providence* infuse, il est vrai, l'Esprit de prophétie pur de tout mélange. Mais le Verbe providentiel est incoërcible ; sa transmission, toute spontanée, est volontaire de sa part. Il ne s'évoque, — exceptionnellement, — que par la pratique de l'extase active. C'est ce qu'un Lecteur attentif du précédent chapitre a dû comprendre d'avance.

On n'interroge guère directement la *Volonté* universelle : c'est un fait, et la raison profonde n'en est point facile à justifier... Notons seulement que de deux choses, l'une : ou cette Volonté universelle suit les voies de la Providence, et son Verbe se confond avec le Verbe providentiel (dont on peut dire : *Spiritus flat ubi vult*) ; ou bien la hautaine, se dégageant de cette tutélaire influence, devient dès lors sujette à se tourner contre elle-même : « les pensées se choquent, et grande division est dans l'entendement » !... La Volonté émet par suite des oracles contradictoires, selon que le consultant s'est jeté dans l'un ou l'autre de ses courants hostiles. Du reste, on

peut envisager en ce cas la Volonté comme vassale du Destin à bref délai : finalement elle fléchit d'autant plus sous la loi fatidique, qu'elle parut s'y heurter d'un plus superbe effort. Soient dites ces choses à l'égard de la Volonté ou des volontés collectives; car les volontés individuelles échappent à tout augure : lorsqu'elles-mêmes s'interrogent, savent-elles toujours quoi se répondre? Non pas. Elles sont la spontanéité même, dans l'indéfinie multiplicité. Elles ne formulent que des *intentions* : savez-vous rien de plus variable?... L'on conçoit donc qu'il n'y ait nul avantage, comme nulle sécurité aussi, à consulter l'âme universelle volitive : puisqu'elle s'élève, en prime hypothèse, à la collaboration providentielle; ou devient, si elle y répugne, le hochet multiple du Destin, — idole beaucoup plus facile à faire parler.

C'est au *Destin* que ressortissent tous les arts divinatoires, plus ou moins imparfaits, qui sont actuellement ou pratiqués, ou connus. On peut les dire innombrables, du moins innombrés. Boissard et Peucer, qui leur ont consacré tant de centaines de pages in-folio, semblent fort loin d'en offrir la nomenclature intégrale. Le livre de Pierre de Lancre, *Incredulité et Mescreance du Sortilège,* en produit, (pages 198-199), une liste sinon complète, à coup sûr fort détaillée, et Jean Belot présente sur ce point le double avantage d'être explicite à la fois, et concis.

Nous renverrons à ces auteurs pour le détail des pratiques divinatoires. Il nous suffira de souligner qu'elles ne sont tant diverses que dans la prolixité de leurs formes extérieures : car, en ce qui concerne leur nature essen-

tielle, ces pratiques diffèrent beaucoup moins qu'il ne semble, — et nous n'en sachons guère qui débordent le cadre d'une classification quaterne, vraisemblablement inédite (1), et que voici :

PRATIQUES DIVINATOIRES

I° *Par l'évocation ou la consultation directe des Invisibles.* — Exemples : Théomancie (néo-platonicienne), Nécromancie, Recours à l'assistance des génies ou des démons, Fureur sibylline, etc.

II° *Par l'interprétation des signatures naturelles*, (dont il sera traité aux chapitres IV et V). — Exemples : Science analogique des formes universelles, (Anatomie cosmique de Crollius) ; Morphologie qualitative ; Physiognomonie, Phrénologie, Métoposcopie, Chiromancie, Graphologie, etc. ; Art augural, Haruspicine, Tératoscopie, Interprétation des images fatidiques : Onéiromancie ou explication des songes, etc...

III° *Par l'étude des combinaisons artificielles*, plus ou moins simples ou complexes, *présentant à l'esprit l'image contrastée du fas et du nefas éternels.* — Exemples : Urim et Thummim, pile ou face ; Tarots, Cartes, Jeux symboliques de la vie humaine (jeu d'oie), etc..., Sorts de tous genres...

IV° *Par la fixation prolongée de certains objets*, informes et multiformes, où l'œil croit voir passer des *images confusément sibyllines ;* appel à la *lucidité, par une sorte de pratique auto-hypnotique*, état que provoquent de concert l'effort prolongé de l'attention et la fatigue du nerf optique. — Exemples : divination par les éléments : Pyromancie, Aéromancie, Hydromancie, Géomancie, (nous parlons de la vraie ; la fausse Géomancie qu'on pratique d'ordinaire rentrant dans la 3e catégorie), Cristallomancie, Divinations par la Carafe, le Miroir magique, le Blanc d'œuf, le Marc de café, etc...

(1) Cf. l'Introduction des *Miroirs magiques*, par P. Sédir (Chamuel, 1895, in-12). — On trouve, en cet excellent travail, un tableau qui n'est pas sans analogie avec le nôtre.

Ces divisions, nullement arbitraires, n'ont cependant rien d'absolu : certains procédés peuvent relever à la fois de plusieurs d'entre elles. — Ainsi, l'Astrologie, qui appartient à la deuxième sorte, en raison des aspects célestes (véritables signatures du firmament), sur quoi reposent les calculs généthliaques, — l'Astrologie ressortit également au troisième mode, par suite des règles, toutes d'artifice et de convention, auxquelles cette science est actuellement (1) astreinte. — De même encore, la pratique du Tarot, attribuable sans doute au troisième genre de divinations, dont un pur hasard semble la loi, est réversible aussi sur le quatrième : cette pratique se fonde bien en effet sur les combinaisons, toutes fortuites en apparence, d'emblèmes artificiels et imaginaires, non pas sur l'interprétation de signes ou d'hiéroglyphes spontanément fournis par la nature ; mais, d'autre part, ce kaléïdoscope d'images sibyllines, miroitant sous le regard de l'expérimentateur, peut être conçu comme un moyen perfectionné de provoquer en lui la seconde vue.

L'interprétation des signatures naturelles parait, à coup sûr, en ses diverses variétés, le mode de divination le plus rationnel et le moins trompeur ; l'examen de la physionomie, le discernement des lignes du front et de la main, l'étude sagace des écritures, présentent à l'envi une sérieuse documentation, multiple et de mutuel con-

(1) Sur le contraste entre l'Astrologie des anciens, et la Babel de notions arbitraires qui porte aujourd'hui ce nom, consultez d'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, pages 269-278).



trôle : et, sur cette base de certitude psychologique, révélatrice autant qu'irrécusable, on peut bâtir tout un édifice de lumineuses conjectures.

Il ne faut pas médire non plus des cartes, des *Tarots*, — ces jeux symboliques de la vie humaine, déroulée à travers ses alternatives d'heur et de malheur, ses contrastes de chance et de malchance, dont les Arcanes, — fastes ou néfastes, — burinent l'emblème tour à tour. Un devin véritablement *doué* s'exalte au maniement de ces figures fatidiques; il sourcille, on dirait qu'il tend l'oreille... Ces cartons bariolés lui deviennent Oracles parlants! Soudain, il a tressailli; son œil s'éclaire du jour intérieur : à sa seconde vue, un immense horizon s'est ouvert. Le voile de l'Astral est déchiré...

Nous ne songeons même pas, on le concevra sans peine, à résumer ici les principes généraux de ces sciences partiellement contestables, aussi nombreuses d'ailleurs qu'ambiguës, ni les règles fondamentales des arts sibyllins qui leur correspondent. Au précis essentiel d'une seule méthode prise pour exemple, un long chapitre ne satisferait point. C'est aux traités spéciaux qu'il faut recourir : les curieux n'auront, en vérité, que l'embarras du choix.

En dévoilant la triple source du Futur, nous n'avons manifesté que le principe des variations où le Devenir se joue : le *pourquoi* de l'universel Demain dans sa causalité secrète, et non pas le *comment* des instabilités corporelles, dans leur phénoménalisme patent. — Il resterait à jeter un regard sur le Devenir particulier des apparences physiques, — énigme dont la loi des polarisations, bien

comprise en son esprit général, élucide singulièrement l'arcane.

De la mutabilité des choses physiques, nous n'effleurerons en deux mots que le mécanisme immédiat, — dépendant des réactions, des échanges, des réciprocités incessantes qui ont pour milieu propre l'Astral, ce commun réservoir des êtres, ce mystérieux athanor des Puissances collectives de la vie.

Qu'il s'agisse de la croissance des êtres organisés, ou de leur déclin, ou des modifications qu'ils subissent, — soit accidentellement, soit volontairement, — étrangères à ces deux phases, ascendante et décadente, de l'existence : toutes ces mutations s'effectuent par un travail indiscontinu du tissu cellulaire sur l'instable canevas du corps astral. Or, celui-ci se modifie incessamment dans ses rapports avec l'atmosphère hyperphysique, véhicule des mutualités, des échanges et des répercussions qui s'exercent, soit avec d'autres corps astraux, soit avec les Êtres individuels ou collectifs qui peuplent cette invisible atmosphère.

Au livre III, — qui embrasse des horizons moins restreints que le présent tome, — nous verrons par quelles règles d'agrégation les monades se combinent pour former des entités plus complexes : mouvement évolutif de synthèse (1) qui n'est que la contre-partie (dans la pé-

(1) Ne serait-il pas plus logique d'appeler *évolutive* la période de désintégration, qui va de l'Unité absolue au nombre, du point central au déploiement circonférenciel, (par l'émission du rayon) ; — et *involutive* la période du processus inverse, qui aboutit à la réintégration



riode ascendante) du mouvement inverse, involutif et d'analyse, par lequel, (dans la période décadente), les êtres émanés de l'Unité-mère se désagrègent en sous-multiples infinitésimaux, pour s'éparpiller aux doubles profondeurs du Temps et de l'Étendue.

Mais en ce livre II, — qui ne traite des mondes invisibles qu'au regard de la magie terrestre et des possibles relations entre les habitants de ces mondes et les êtres incarnés ici-bas, — nous n'aborderons point le problème de ces définitives fusions d'exemplaires adamiques évoluant vers l'Unité.

Il doit nous suffire d'esquisser ici quelles combinaisons souvent fortuites donnent naissance à des *êtres collectifs*, plus ou moins éphémères ou durables, — sortes de vi-

---

du nombre dans l'Unité, à la résorption de la circonférence dans le point d'où elle émane ? — On peut en débattre, mais nous avons cru devoir maintenir à ce sujet la terminologie coutumière en occultisme.

Ces deux vocables semblent choisis à contre-sens, lorsqu'on examine les choses du haut des principes, du point de vue transcendental. — C'est apparemment au point de vue terrestre qu'on s'est placé, pour la fixation des deux termes en litige : *in-volution* (descente de l'Esprit dans la matière), *e-volution* (effort réascentionnel de l'Esprit captif, à travers la progression des apparences).

Il ne s'agit que de s'entendre sur les mots...

C'est à quoi les occultistes n'arrivent pas toujours. Que d'obstinées controverses entre adeptes d'écoles différentes, parfaitement d'accord pour le fond des choses ! De très superficielles contradictions verbales défendaient seules aux adversaires de lever le malentendu.

Sans vouloir abolir, avec le vocabulaire et le symbolisme propres de chaque groupe enseignant, la couleur locale et l'originalité qui font le charme des divers styles du Mystère ; sans pousser à la création désastreuse d'une sorte de *Volapük théosophique*, — il est bien permis de souhaiter la rédaction d'un bon lexique doctrinal, précisant les rigoureuses équivalences de langage et de symbolisme, d'une école à l'autre.



vantes synthèses, résultats du groupement de plusieurs individualités, sous les conditions requises.

Après les ***Mystères de la solitude***, nous allons aborder les arcanes de la ***vie collective***, les **MYSTÈRES DE LA MULTITUDE.**

Quel homme du monde, curieux des choses de l'Occulte, n'a vu réussir d'aventure quelque expérience de table tournante ou parlante? Pas un lecteur, peut-être, de nos ***Essais de Sciences maudites***.

Ces pratiques de magie bourgeoise, que la coterie kardéciste a érigées en une manière de sport nécromantique assez anodin, se maintiennent, depuis près d'un demi-siècle, à l'ordre du jour de certains salons.

Exhibitions tragi-comiques! Les premiers rôles en sont tenus, neuf fois sur dix, dans les milieux les plus frivoles, par d'aimables comparses volontiers mystificateurs, ou par quelques apôtres de la foi nouvelle, dogmatiques et farouches commis-voyageurs de la maison Révoil et successeurs, laquelle n'est pas sise au coin du quai.

Ces conditions peu sérieuses n'empêchent que l'expérience ne réussisse de temps en temps. De curieux phénomènes ont lieu. Quelquefois la présence d'un vrai médium, soit professionnel ou spontané, permet la manifestation de quelque indigène de l'Astral; mais ces visites d'un autre monde sont l'exception : dans la plupart des cas, la table oraculaire répond par coups frappés, et fort pertinemment, sans que nulle Puissance soit intervenue, étrangère au cercle des assistants.

Inutile d'insister sur les éléments de l'expérience : ils sont des plus simples. L'ordonnance n'en varie guère, et seulement dans les détails de la mise en œuvre.

Quelques personnes sont assises en cercle autour d'un guéridon. Les mains, étendues à plat sur le bord de la tablette supérieure, y reposent le plus légèrement possible, tous doigts écartés. On prend soin de rejoindre les pouces des deux mains, tandis que les auriculaires effleurent, de chaque côté, les petits doigts des voisins de droite et de gauche. Ainsi se forme d'ordinaire la chaîne magnétique ; ainsi se clôt le circuit de cette batterie d'éléments humains.

Ces préparatifs, on le remarquera, sont les mêmes, soit qu'on veuille interroger la table, ou simplement la faire tourner. La pensée, le vouloir, le désir des expérimentateurs, déterminant seuls la direction de l'expérience, en dominent les résultats. Tout dépend de cette mystérieuse Force, — inconsciente et spontanée chez les uns, asservie et canalisée chez les autres, — que Paracelse nomme quelque part le *magique aimant*, le *Magnes intérieur et secret*.

Après une phase plus ou moins longue de contention mentale, quand, la chaîne s'étant favorablement établie, l'expérience doit réussir, une sorte de trépidation (1) fé-

(1) Il se produit aussi des craquements, quelquefois des coups nettement frappés, comme au choc d'un invisible maillet. — Ce dernier phénomène est plus rare ; il décèle la présence d'un fort médium et l'intervention probable de Larves ou d'entités astrales avides de se manifester, à la faveur de la force psychique dont il dispose. — Mais dans la plupart des cas, la trépidation révélatrice de la vie et même de légers craquements n'impliquent rien de pareil. Ces phénomènes accu-



brile naît et se propage dans l'épaisseur même du bois : indubitable symptôme, qui accuse l'infusion de la vie à même cette inerte matière; la pénétration du fluide sibyllin dans l'âpre tissu ligneux; et la présence, enfin, de l'Oracle invoqué : *Deus, ecce Deus!*

Qu'une des personnes présentes pose alors une question : le meuble s'ébranle aussitôt pour répondre ; il vibre tout entier, comme imbu de vie propre, doué d'âme et d'intellect. Bientôt, l'un des pieds se soulève lentement, et retombe de son poids pour se soulever à nouveau et frapper un autre coup en retombant encore. Ainsi de suite. — Un alphabet percussif de convention permet d'engager de la sorte avec l'Invisible une conversation suivie. On interroge l'Oracle de vive voix, ou même mentalement : l'Oracle répond par coups frappés.

Ecce Deus ! Un être invisible est là, ce n'est point douteux. Il pense, il raisonne; il parle, il répond. Parfois même il interroge à son tour.

Mais vint-il du dehors? Nullement. Accompagnait-il une des personnes assises en cercle autour du guéridon? Pas davantage. Tout à l'heure il n'était point là; le voici présent, et néanmoins il n'est pas *venu*. Quand bientôt, la séance finie, les expérimentateurs se disperseront,

---

sent simplement, comme nous l'allons montrer, l'efficace propagation de l'effluve sympathique, transmis d'un élément à l'autre de la pile humaine, et la soudaine formation d'un *Être collectif*, totalisant en soi les virtualités des personnes présentes, et qui constitue l'*Oracle*. Cela étant, toutes les personnes coopérantes peuvent être qualifiées de médium à des titres divers, ou plutôt le Médium est l'ensemble des assistants qui forment la chaîne magnétique.

l'Invisible aura disparu, et pourtant il ne sera point *parti*.

Comme il s'était formé de toutes pièces, en synthèse éphémère d'éléments rapprochés pour lui donner naissance, — pareillement il se dissipera, ce concours venant à cesser.

C'est une chose notable, et dont tous les spectateurs attentifs de ces sortes d'expériences ont été certainement frappés, — qu'en aucun cas, et si fort à souhait que la tentative réussisse, l'oracle n'émet quelque réponse révélatrice d'inconnu, et dont les éléments ne puissent être fournis par les assistants, ou tout au moins par l'un d'eux (1). L'intelligence qui se manifeste ne représente ni plus ni moins que la somme des intelligences présentes, additionnées en une seule.

M. le comte Agénor de Gasparin, — qui avait beaucoup expérimenté les tables oraculaires, en une suite de rigoureuses épreuves, dont l'enchaînement, non moins que les résultats, attestent chez lui autant de persévérance que de sagacité, — M. de Gasparin conclut formellement, à l'encontre de l'hypothèse spirite : « Les esprits (dit-il) sont des échos; ils renvoient à chacun son propre langage (2). »

(1) Exemple : « La table indiquera l'heure qu'il est, mon âge, le nombre des pièces de monnaie que contient ma bourse; à une condition, toutefois, c'est que je connaîtrai ce nombre. Quand personne ne le connaît, ni dans la chaîne, ni dehors, l'erreur est certaine, et l'on n'a plus d'autres chances que celles fournies par les coïncidences, et aussi par un calcul assez simple de probabilité. » (Gasparin, *des Tables tournantes*, etc., t. II, pp. 430-431).

(2) Gasparin, *Des Tables tournantes*, etc. (t. II, p. 504).



C'est bien cela ; c'est encore quelque chose de plus.

Une table parlante se peut définir un thermomètre psychique et mental qui révèle, au moral comme à l'intellectuel, la température des milieux humains.

L'invisible discoureur fera montre d'idées, de manières et de style parfaitement adéquats aux façons d'être, de penser et de sentir, propres à ses interlocuteurs.

Il sera léger et spirituel dans un cercle de gens d'esprit; compassé et pédantesque dans un aréopage de solennels imbéciles; irrévérencieux et frondeur, si l'élément voltairien domine. Dans une compagnie panachée de vieilles dévotes et d'ecclésiastiques, fourvoyés autour d'un guéridon bien pensant (malgré l'enfer qui le possède !), le Diable se montrera tour à tour édifiant et acrimonieux, bon catholique et mauvaise langue. Entre académiciens, un invisible Vaugelas discutera la lettre B du fameux Dictionnaire ; entre athées, c'est Sylvain Maréchal qui viendra, frais émoulu de la tombe, déblatérer contre l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu (1).

Quand la chaîne est formée d'éléments hétérogènes et par trop discords, les résultats sont insignifiants, ou nuls.

L'oracle mensal paraît le plus souvent l'expression d'une moyenne ; mais il peut s'élever à un maximum, ou descendre à un minimum de lucidité, de science et de conscience.

---

(1) Éliphas Lévi cite quelque part, non point à propos de tables tournantes, mais d'apparitions spectrales, une manifestation bien curieuse d'athéisme posthume, dont le fantôme de Sylvain Maréchal aurait été l'instrument (*la Science des Esprits*, pp. 207-212).



Ces différences tiennent à la proportion variable des natures, actives et passives (1), qui concourent à la genèse de l'entité collective, fluidique.

Le minimum phénoménal est attribuable à une surabondance de Psychés plus ou moins négatives, dont les vertus éparses se contrarient et se neutralisent partiellement, à défaut d'un élément positif qui les groupe, les féconde et les unifie.

Y a-t-il équivalence et compensation entre les deux natures, tant au point de vue du nombre qu'à l'égard de l'intensité dynamique, une moyenne proportionnelle s'établit.

Mais, pour atteindre au maximum, il faut grouper un certain nombre d'éléments négatifs, — intelligences plus intuitives et réfléchies qu'expansives et spontanées, — sous la prédominance d'un élément tout à fait positif ; c'est-à-dire sous l'influx d'un homme riche de qualités organisatrices, doublées d'un vouloir énergique et dominateur. C'est alors que, parfaitement agencée, la batterie psycho-fluidique fournit son *summum* de rendement. Car les pensées, même les plus rudimentaires, les rémi-

(1) Nous avons observé, dans notre théorie d'inverse polarisation des individus mâle ou femelle, que chez tous deux, la Psyché apparaît *neutre* comme centre d'équilibre, entre les pôles positif et négatif chez l'un, négatif et positif chez l'autre. — Mais ces termes de polarisation n'ont rien d'absolu, en ce qu'ils n'expriment que de simples rapports. Ainsi telle Psyché, ou centre animique, neutre en vérité relativement à ses deux pôles, peut être conçue soit négative, soit positive, à l'égard d'autres Psychés, comme il est facile de s'en rendre compte.

Il serait oiseux de relever et de résoudre chaque fois ces sortes d'apparentes contradictions, qu'un Lecteur attentif s'expliquera de lui-même, au moindre effort de raisonnement.



niscences, fussent-elles les plus vagues, qui peuplaient nébuleusement les cervelles négatives, se développent et se précisent à souhait, réactionnées par l'influence de l'élément positif : et l'Être potentiel, s'en emparant, les formule et les exprime par coups frappés.

Comment définir cette classe d'êtres potentiels, en qui l'on ne peut guère méconnaître l'autonomie momentanée? Ils ne sont point des Larves, sans doute, puisqu'ils jouissent d'une personnalité intelligente autant que fugitive; et pourtant leur nature semble inqualifiable, à l'égal de celle des Larves. Par quelles obscures et brusques réactions s'intègrent de toutes pièces ces Éphémères collectifs; sous quel mode se désintègrent-ils plus soudainement encore: c'est ce qu'on a peine à concevoir, et qui, même conçu, se dérobe à l'interprétation par l'écriture ou la parole.

Essayons de soulever un coin du voile.

Le résultat capital de la chaine magnétique mensale est l'unification des atmosphères secrètes individuelles, leur fusion en une seule atmosphère. La commune irradiation fluidique est cette force qui pénètre, imbibe et anime le guéridon.

C'est dans ce hâlo collectif, agglomération et synthèse des nimbes occultes de tous les assistants, que l'Oracle va naitre et mourir.

On se souvient que le nimbe, ou atmosphère lumineuse spécifiée qui enveloppe chaque individu, s'engendre de son expir astral. Là sont coagulés, en Lémures obsé-

dants, de flottants mirages et des Larves parasitaires, — véritables fantômes déterminés par les pensées coutumières de chacun (1), et déterminants à leur tour de pensées nouvelles et d'actes proportionnels à ces pensées : le tout dans un même cercle vicieux de fatalité, ou dans un même entraînement de progrès volontaire. Ainsi s'explique *l'habitude*, bonne ou mauvaise, et sa tendance à devenir « une seconde nature ».

L'énigmatique *ascendant astral* (2), dont Paracelse fait dépendre les principaux arcanes de la Goëtie, n'est rien autre que ce courant de vivantes images, signatures (3) symboliques des passions dominantes, des maîtresses pensées, des volitions habituelles de chacun. C'est ce cycle de reflets psychologiques réagissant sur leur auteur, et suggestifs pour une part de son Futur animique et mental (4).

---

(1) Non seulement par ses pensées, mais par ses rêveries, ses impulsions passionnelles, ses volitions, etc.

(2) « Tout homme est dominé par un *ascendant* astral, dont la direction est indiquée par les lignes de vie et de mort. C'est en agissant sur cet ascendant astral qu'on peut envoûter ; les cérémonies ne sont qu'un moyen de produire le contact astral sympathique. L'ascendant astral est un double tourbillon, qui produit les attractions fatales et détermine la forme du corps astral. Les maléficiants rendent leur ascendant agressif et l'exercent à troubler celui des autres. » (*Paracelse,* cité par Éliphas Lévi : *La Clef des Grands Mystères*, p. 387).

(3) Voir, pour la théorie des signatures naturelles et les rapports du signe à la chose signifiée, chap. IV et V, *passim*.

(4) Ainsi chaque individualité modifie son propre *ascendant*, lorsqu'elle imprime une direction nouvelle à ses facultés mentales, psychiques ou volitives. L'ascendant astral, modifié de la sorte, transforme à son tour le double éthéré ou médiateur plastique, en réagissant sur lui.

Dans la mutualité de ces deux actions (directe et répercussive) on trouvera la clef du mécanisme de *Karma terrestre*.



Quand des rapports suivis s'établissent entre deux personnes, et surtout si elles habitent ensemble, les atmosphères astrales se pénètrent d'une sorte plus ou moins intime, parfois jusqu'à se confondre temporairement. Les deux *ascendants* sont-ils d'intensité à peu près égale? Il s'effectue maint échange d'images déterminantes et de formes lémuriennes, si bien que les caractères s'apparient en réagissant l'un sur l'autre. — Dans l'hypothèse contraire, celui dont l'ascendant est le plus fort l'emporte en définitive, et fonde sur son prochain une domination qui peut se perpétuer jusqu'à la tombe. Les adeptes disent alors qu'une personnalité absorbe l'autre, et l'entraîne en son tourbillon. *Ascendant* et *Tourbillon* sont termes synonymes en magie.

Il va de soi que l'imagination, ou faculté naturelle d'*imaginer*, de créer des images, constitue la base négative de l'ascendant.

L'ascendant est *riche* (en mode passif) chez ceux qui ont l'imagination vive et féconde. — Il est *énergique* (en mode actif) chez ceux dont la volonté est puissamment organisatrice.

Car la force de l'ascendant ne réside point dans l'abondance des images qui pullulent, emportées au hasard d'un tourbillon giratoire; elle réside au contraire dans le vouloir assez ferme pour les sélecter, les mettre en ordre et leur imprimer une influence favorable, une direction utile.

C'est pourquoi, pour obtenir, dans l'expérience des tables parlantes, le maximum de rendement de la pile psycho-dynamique, il convient de subordonner plusieurs

natures négatives (fécondes en images générées sans ordre) à l'empire volontaire et régulateur d'une seule nature énergiquement positive...

Maintenant, comment s'engendre l'oracle éphémère des tables? Jusqu'à quel point l'un des expérimentateurs, — le plus passif, sans doute, — peut-il servir d'inconscient médium, non pas au sens ordinaire de ce mot, mais en tant que condensateur des électricités psychiques unifiées? La pensée collective ne pourrait-elle, sinon naitre, du moins s'élaborer, se traduire et trouver sa formule au cerveau de cet homme, organe plus ou moins exproprié, à titre fugitif, et pour cause d'utilité commune? Dans quelle mesure enfin son corps astral extériorisé peut-il devenir l'instrument immédiat et local de la percussion alphabétique?

Nous ne hâterons point la solution de ce problème, dédié à la sagacité des théoriciens de l'Inconscient.

Il s'en faut bien que toutes les Puissances invisibles nées d'un concours d'êtres humains, — groupés ou non suivant la norme hiérarchique, — ressemblent à l'oracle mensal, que nous avons élu pour type d'une classe particulièrement instable d'entités collectives.

La parole d'Adam, l'*homme universel*, est essentiellement créatrice. Il pense des êtres, et son verbe impératif engendre des Puissances et des Dominations. Telle est la loi de *Gan-bi-heden* גן־בי־עדן, la sphère organique où s'exerce son empire, la mystérieuse enceinte de mani-

festation, que les traducteurs agnostiques de la *Genèse* qualifient de paradis terrestre.

La chute a dépossédé l'homme de sa divinité, et nous vivons sous la loi de déchéance. Mais il n'importe.

Rien n'est changé qu'à la surface. La matérialisation de la substance universelle a bien perverti son mode, non point altéré son essence. L'homme universel n'a pu déchoir qu'en se subdivisant ; à mesure qu'il renait collectif, l'homme reconquiert ses privilèges. Dès ici-bas, il rentre dans ses droits par l'intégration sociale ; et ce, dans la mesure où la collectivité dont il fait partie, considérable par le nombre et la valeur de ses membres, le rapproche du primitif Adam, c'est-à-dire de l'universalité.

C'est ainsi que dans l'ordre politique, ou social, ou religieux, des millions d'hommes, hiérarchiquement organisés, tant de siècles durant, sous le niveau d'une règle inflexible, ont pu créer, — conscients ou non de leur œuvre (bonne ou mauvaise) dans l'invisible, — des Êtres virtuels, des Entités collectives, en un mot des Dominations fastes ou néfastes, d'une puissance et d'une durée également incalculables ?

Un des maitres contemporains de la pensée ésotérique, le marquis de Saint-Yves, a traité de ce mystère avec une parfaite compétence, à propos du Nemrodisme, en une page de la *Mission des Juifs* que nous lui demanderons la permission de reproduire.

« Une fois que l'Homme (dit-il) a imprégné de sa volonté

certains éléments de l'ordre invisible; quand il a conçu, voulu, créé, non seulement un Pouvoir visible, mais, sans le savoir, un être potentiel, occulte, évoqué, se manifestant par des institutions, ce dernier ne meurt pas sans avoir vécu, et, s'il est instinctif et passionnel, il vit en détruisant.

« Il combat et dévore dans l'ordre invisible, comme dans le visible, les autres Êtres collectifs de cette Terre; il s'abreuve du sang, il se nourrit de la chair de leurs membres; il aspire les énergies ignées de ce globe et des régions inférieures de son atmosphère; il les respire, et il les inspire dans les instincts dominateurs du Pouvoir qu'il hante et des individus qui l'occupent (1).

« Voilà pourquoi, à Rome, les actes politiques de ce dernier sont, dans la vie de relation de cet État, une série indiscontinue de massacres militaires, et, dans sa vie organique, une chaîne indiscontinuée d'assassinats politiques.

« Or, s'il est relativement facile de créer ou de susciter des Puissances instinctives, des Dominations destructrices, il est presque impossible de les effacer de la biologie de la Terre et de sa substance primitive, à moins d'un déluge.

« Dans l'ordre invisible comme dans le visible, rien ne se perd, et la substance première d'un Astre quelconque garde imprimés en elle, dans sa Lumière secrète, jusqu'au mouvement d'une Volonté, jusqu'à la radiation d'une Passion, jusqu'à l'image d'une Pensée.

« Une fois l'Espace terrestre occupé, le Temps terrestre une fois saisi, rien ne peut plus être rattrapé, rétrogressé ni détruit, et, si l'Homme a souillé la Lumière intérieure, les Vivants et les Morts en sont infestés, et les derniers rejettent sur les premiers cette souillure.

« Dans le domaine du Mal, dans la sphère d'action de l'Instinct, que ne gouvernent ni la Conscience ni l'Intelligence, le

(1) Cette conception du dévorant minotaure d'un régime d'iniquité comporte une lumineuse antithèse. A l'Égrégore noir d'un état social séculaire, hiérarchisé dans le mal, s'opposerait l'Égrégore blanc d'un état théocratique harmonieux et pondéré, — l'Archange de la « Synarchie ».



pouvoir créateur de l'Homme sur cette Terre ne dépasse pas certaines régions de son atmosphère; mais il peut en modifier singulièrement la constitution et la substance hyperphysiques.

« Du même coup, la voie ascendante et descendante des âmes, la Mort et la Génération en sont terriblement affectées (1). »

Ainsi, voilà deux exemples, bien distincts à tous égards, d'êtres générés par l'intégration collective.

Si l'on se reporte à l'oracle des tables, cet éphémère de l'Invisible, dont l'existence, obscure et soudaine en son origine comme en son terme, s'accuse aléatoire au point de paraitre un mirage intellectuel, un fallacieux reflet des mentalités coopérantes, — quel contraste avec ce formidable Archange de l'iniquité politique et du blasphème antisocial, pour qui les siècles sont des jours, les hécatombes humaines de périodiques repas, et les cataclysmes qui bouleversent les empires, le contre-coup d'un accès d'humeur ou capricieuse ou furibonde !

Cependant, l'un et l'autre cas présentent ce trait de ressemblance, que l'Être collectif, généré pour un quart d'heure ou pour des lustres séculaires, jouit d'une existence et d'une conscience propres : sans que les individus dont il forme la synthèse perdent rien de leurs personnalités respectives. Ceux-ci subissent bien, il est vrai, l'impérieuse suzeraineté du monstre potentiel pétri de leur substance, nourri de leur sang parfois et abreuvé de leurs larmes; mais ils ignorent profondément ce despote invisible. Alors même que, pour satisfaire son

(1) *La Mission des Juifs*, pp. 794-795.

caprice, on les verra succomber dans l'arène de la vie terrestre, ils ne s'écrieront pas, comme le gladiateur expirant : *Ave, Cæsar; morituri te salutant!* Ainsi les cellules du corps humain, s'il leur était donné de philosopher, nieraient sans doute l'existence du vaste organisme dont elles font partie intégrante, et pour le salut duquel un irrésistible instinct les porte à se sacrifier si souvent (1).

Entre ces deux extrêmes de l'existence collective, on sent qu'il y a place pour beaucoup d'entités intermédiaires, plus ou moins stables et conscientes. Nous ne songeons point à en fournir un catalogue, même sommaire. De si délicates nuances en distinguent les variétés, qu'une sèche classification ferait peu de profit. Il suffira de produire quelques spécimens de ces Collectifs, pour qu'un Lecteur intelligent et réfléchi puisse, en comblant les lacunes de la nomenclature, suppléer à ce que nous tairons des *Arcanes de la Multitude*.

Les assemblées politiques offrent, au point de vue qui nous occupe, un champ d'observations propice et fertile, avec le contraste de leurs flux et de leurs reflux pareillement désordonnés : irrésistibles et soudaines impulsions qui s'y manifestent à l'improviste, et revirements invraisemblables qui leur succèdent. Dans une enceinte bien

(1) Lire, dans le *Traité méthodique de Science occulte* de notre ami le Dr Papus, une page bien remarquable et singulièrement instructive, intitulée : « *Une blessure à la phalange; Défense de l'organisme.* » (Pag. 794-798).



circonscrite, les électricités humaines s'opposent ou se confondent, se neutralisent ou s'exaltent dans leur antagonisme, au hasard des rencontres ; cette enceinte est un séminaire d'êtres collectifs, générés pêle-mêle avec des Larves et des Concepts vitalisés. Lorsqu'un certain nombre de citoyens habiles, résolus et fermes dans leurs principes, ne se groupent pas pour former un noyau compact, un centre agrégatif, un point fixe enfin dans ce chaos dynamique, — le sabbat se déchaîne sans trêve des volontés et des passions adverses. Tous les mérites individuels, s'entre-détruisant alors, concourent à la nullité de l'ensemble : et l'on aboutit, en période de lutte ouverte, à l'égorgement mutuel ; en période d'apparente accalmie, à la parfaite stérilité... Une Assemblée de citoyens personnellement adroits, humains et justes, peut devenir un modèle historique de sottise, de barbarie ou d'iniquité collectives. Tacite ne l'ignorait pas, qui, d'une image familière et saisissante, nous dépeint à ce double égard les Pères Conscrits de son temps : *Senatores boni viri, Senatus vero mala bestia.*

L'âme des foules est partout la même, aveugle et crédule, perméable à toutes influences de bon et de mauvais aloi, et, sur toute chose, susceptible d'étranges revirements.

Eugène Sue a bien connu et décrit cette instabilité du caméléon populaire. Pas un lecteur du *Juif Errant*, que n'ait ému l'allocution du missionnaire Gabriel, sauvant le Père d'Aigrigny que la foule ameutée à Notre-Dame allait occire sur les marches mêmes du chœur ; et dans les *Mystères de Paris*, on se rappelle la scène touchante

de Saint-Lazare, quand le souffre-douleur des détenues devient, à la voix de Fleur-de-Marie, l'objet de l'intérêt général; si bien que la plus implacable persécutrice de l'idiote enceinte prend l'initiative d'une collecte, en vue d'assurer une layette à l'enfant qui viendra.

La popularité (qui est à la gloire véritable ce que l'instant fugace est à l'éternelle durée), le succès immédiat, la vogue enfin, pour faire usage d'un mot qui dira tout, sont caprices de l'âme des foules.

Nous verrons, au chapitre IV, comme il faut unifier cette âme multiple et divergente, afin de mettre à profit les forces qu'elle déploie, — irrésistibles, quand on a su les grouper en fulgurant faisceau.

C'est le mystère de la *chaîne magique*. Son intelligence, soit dit en passant, peut conduire à celle du Grand Arcane. Son impeccable emploi garantirait l'omnipotence à l'adepte assez froidement calculateur dans le péril pour n'hésiter point à la mettre en œuvre, et trop austère dans le triomphe pour en abuser jamais.

Contentons-nous, cette parenthèse étant close, d'ajouter que la chaine magique est un moyen sûr de créer des Potentiels collectifs à qui rien ne résiste. Si les auteurs de la chaine y mettent quelque persévérance et quelque intensité volitive, l'existence du colosse évoqué, d'abord contingente et mal définie comme celle de l'Oracle mensal, se précise et s'affirme à proportion; il devient une Force subjugante et énergiquement assimilatrice, une Domination du Ciel humain : il dévore et résorbe en soi, dans l'Invisible, les Puissances qui lui font obstacle sans être à même de sauvegarder leur au-

tonomie. Dans le monde physique, c'est par ses membres qu'il agit, en inspirant aux individus réunis pour former son corps social, des impulsions, des passions et des idées dont ceux-ci ne songent point à se défendre, les croyant leurs ; et qui se traduisent par des actes, dont le résultat est l'asservissement, la ruine ou la mort des champions de volonté adverse, non point tant à la leur, comme ils le peuvent croire, mais plutôt à la sienne propre.

Qu'on évalue le développement dynamique où doivent nécessairement atteindre les Collectifs recteurs d'agrégations impersonnelles, — Pouvoirs constitués, par exemple, Ordres religieux, Sociétés secrètes, — toutes compagnies se perpétuant au service d'un principe, d'une idée, d'une volonté, d'un sentiment invariables, imprescriptibles, censés absolus !

L'organisation normale de telles collectivités, avec son système de ressorts et d'engrenages assortis, en fait des corps vivants, perdurables à la faveur d'un recrutement régulier ; ce sont là, dans toute la force du terme, des organismes physiques géants, où s'incarne une âme passionnelle vivante et vivifiante, pourvue d'un vouloir irréfragable et réceptive d'un immortel Esprit.

De telles institutions humaines, doublées dans l'Invisible d'un pareil support ontologique, deviennent les citadelles souvent inexpugnables des sectes, dans la bataille chronique des idées. A l'abri du rempart, les vieux partis prolongent la lutte, alors même qu'elle semble désespérée. Et dans les cas extrêmes, quand les corps sociaux collectifs paraissent abolis, par suite de la

dispersion ou du massacre des membres qui les composent, l'âme collective demeure plus vivace que jamais; elle survit aux pires désastres, prompte à se refaire un corps, *sous un nom ou sous un autre*, par l'agrégation d'individus sains et robustes, qu'elle inspire et possède après les avoir sélectés: si bien qu'en se réincarnant, elle se rajeunit, elle se transfigure, assume une vigueur nouvelle et inaugure un cycle nouveau de domination terrestre.

La survivance de Jacques Molay nous offrit, au tome précédent, un mémorable exemple de rénovation posthume en ce genre. Vainement l'Autorité pontificale dissout l'Ordre du Temple, en vain les pouvoirs politiques écrasent et diffament les Templiers. On peut croire l'Ordre anéanti, mais il renait de ses cendres dans l'ombre, grandit et se propage au long de quatre siècles et plus, Protée insaisissable, multiplié sous mille apparences étrangères, conspirateur affublé de mille oripeaux d'emprunt... Dirait-on pas qu'il perd sa tradition comme il a perdu son titre; qu'il abdique sa personnalité avec la conscience de son origine? Mais, sous le voile des métamorphoses, l'Ame collective est là qui veille, gardienne d'un mot d'ordre! Ce mot d'ordre ne sera point divulgué; il se perpétue néanmoins, inconnu constamment des subalternes, méconnu des chefs eux-mêmes à de certaines époques; il se formule *binaire*, comme l'iniquité complice du pontife et du monarque au XIVe siècle.

Sa double et secrète devise, *le Temple Vivant* ne l'a pas oubliée; l'heure venue, il l'insufflera au cœur des



artisans de sa vengeance testamentaire : « *Pulvérise la tiare* (1), — *foule aux pieds les lys* (2) ! »

Et voici ! La seconde partie du siècle de Voltaire verra la revanche des Templiers. Le but se devine à mesure que l'heure approche, mais la forme de l'Événement flotte encore indécise.

C'est ainsi que vers 1772, la postérité occulte de Jacques Molay revêt d'abord, sous Adam Weishaupt, le caractère d'une vaste société secrète, où se trame une conspiration contre l'autel et le trône. D'Ingolstadt, le foyer central de son incandescence, la secte aréopagite rayonne au loin sur l'Empire. La vieille Allemagne, minée sur toute son étendue, n'attend plus qu'une étincelle. Mais l'Électeur de Bavière est prévenu à temps (3). Il prend d'énergiques mesures, frappe ou bannit les conjurés, et le complot échoue : l'Illuminisme a vécu..... Du moins le peut-on croire; mais la Révolution française démontrera, moins de vingt ans après, l'illusion qu'on s'est faite en pensant détruire le ferment templier, dont le grand coup frappé en Allemagne a seulement éconduit

(1) *Latro pontifex deleatur* (L. P. D.). — Cf. la déclaration des Rose-Croix, proclamant, en 1613, « que par leur moyen le triple Diadème du Pape sera réduit en poudre ». (Gabriel Naudé, *Instruct. à la France sur la vérité des frères de la Roze-Croix*, p. 36).

(2) *Lilia pedibus destrue* (L. P. D.)

(3) « On sait qu'un des adeptes de cette société subversive, frappé d'un coup de tonnerre dans la rue et porté évanoui dans la maison d'un particulier, laissa saisir sur lui l'écrit qui contenait le plan de la conspiration et les noms des principaux affidés. » (*Histoire philos. du Genre humain*, t. I, p. 103). Cet adepte, foudroyé à Ratisbonne aux côtés de Weishaupt lui-même, était un prêtre renégat du nom de Lanz. Son portefeuille, saisi par la justice, fut envoyé à la Cour de Bavière.

l'invasion et dépaysé l'énergie. Cette fois, rien ne peut mettre obstacle à la précipitation des conjonctures : un cataclysme d'une violence inconnue ébranle tout d'abord la France, par contre-coup l'Europe et le monde. Puis une évolution en procède, qui depuis un siècle se poursuit, graduelle et sûre, à travers des phases contrastées d'ordre et de désordre, des alternatives de bouleversements politiques radicaux et de restaurations mitigées. Sensiblement, l'axe social a fléchi ; le monde oscille encore à l'heure où nous parlons, et tend vers un nouvel équilibre, vers un ordre de choses inédit.

Quelle que soit la part, prépondérante selon nous, des menées occultes dans le drame de 1789-1793, cette cause décisive ne fut pas la seule à nos yeux. A plus forte raison n'attribuerons-nous point à l'exclusive préméditation des néo-templiers l'avènement d'un cycle social rénové. C'est qu'en France, l'œuvre vehmique s'est combinée, enchevêtrée avec le processus normal des événements ; cette vigoureuse impulsion en a hâté, mais aussi troublé le cours.

Voyez cependant les lys noyés à deux reprises « dans l'effusion de leur sang d'azur », — et la triple couronne du Pape qui perd ses fleurons, avec le Pouvoir temporel par trois fois aboli ! Voilà bien l'accomplissement du double programme de la vengeance templière: *Pulvérise la tiare, foule aux pieds les lys.*

La grande Révolution, cette période culminante et peut-être unique dans l'histoire du monde ; alors que l'action providentielle et la Nécessité fatidique, également éclipsées pour une heure, parurent anéanties dans l'é-



norme explosion où la Volonté (1) se complut, triomphante, mais sur-le-champ divisée et tournant ses armes contre elle-même dans l'ivresse de sa victoire; la Révolution française se signale entre toutes autres crises, par le conflit des grands Collectifs humains.

L'âme templière s'incarna dans la vaste Société jacobine, tandis que les Génies potentiels d'autres traditions secrètes, plus vénérables par leur antiquité et leur sagesse, prenaient corps, mais trop hâtivement, dans les groupes feuillant et girondin. L'esprit libéral et décentralisateur fléchit sous le despotisme unitaire de la Montagne. La Commune de Paris fit échouer la cause des communes de France. Les feuillants se dispersèrent, et la Gironde fut sacrifiée!...

L'histoire de la Convention est surtout précieuse à qui veut saisir sur le vif les rivalités meurtrières d'Entités collectives, dont l'âpre compétition dans l'Invisible se traduit ici-bas en actes sanglants. Dans quel enthousiasme de toute-puissance s'épanouit l'Égrégore victorieux ! Comme il imprime à son armée terrestre l'irrésistible élan de sa confiance et de son courage altiers ! Mais, s'il vient à faiblir dans la lutte avec son adversaire

(1) Il semble que la Volonté domine tout à l'époque révolutionnaire, — comme la Providence paraît tout conduire au temps de Jeanne d'Arc, — et le Destin tout nécessiter aux derniers jours de Byzance.

Cette prépondérance alternée des Puissances rectrices du monde rentre, à titre d'exception, dans le système de l'Équilibre universel. Aussi n'est-ce point l'empire passager d'une Puissance sur les deux autres, mais l'absolutisme de cette domination souveraine, qui nous fait qualifier d'*unique* l'époque des Mirabeau, des Sieyès et des Robespierre.

(occulte comme lui), quelle déroute parmi ses légions! Quels revirements au cœur de l'Assemblée !... Tout appui cède qu'il aurait cru ferme, toute fidélité mollit qu'il croyait à l'épreuve d'un revers de fortune. Les plus sûrs instruments de son règne lui manquent à la fois (1).

Qu'on étudie à ce point de vue la crise du fédéralisme girondin, et l'effondrement d'un parti qui, disposant d'une majorité massive, tenait tous les postes d'honneur et de sûreté à la Convention ; — puis la chute inopinée du colosse en qui respirait l'esprit et semblait battre le cœur des foules, et qui, prévenu des projets de ses ennemis la veille de son arrestation, haussa si magnifiquement les épaules : « Ils n'oseraient, dit-il ; on ne touche pas à Danton : je suis l'arche ! » ; — enfin, plus tard, au lendemain de l'apothéose de Robespierre dictateur, la réaction dévorante de Thermidor : on jaugera mieux, à la faveur de ce triple exemple, l'inanité des marionnettes individuelles, en de pareilles tempêtes d'âmes collectives. Le vouloir de tel ou tel acteur isolé équivaut au Néant même, quand les Volontés générales se heurtent et se brisent dans l'éther orageux ! La vraie bataille est au Ciel psychique : tout se décide entre les grands champions collectifs. Ces formidables Dominations de l'Invisible posent et sacrifient les pions de chair sur l'é-

(1) Pour qu'il en fût autrement, il aurait fallu que l'Égrégore mis en échec comptât parmi les siens quelque auxiliaire rompu au maniement occulte des foules ; un lieutenant capable de le suppléer à l'heure de la défaillance, et qui sût conjurer la débandade, en resserrant la chaîne sympathique de groupement. Mais de tels hommes sont rares. La Révolution, si féconde en valeurs individuelles, n'en vit surgir dans aucun des groupes qui se succédèrent au pouvoir.



chiquier social; ils se jouent de nos individualités hautaines, avec la désinvolture d'un enfant qui range ses soldats de plomb sur une table, et d'une pichenette, les abat par files!

D'ailleurs, dans la mêlée occulte dont la Convention nationale est le centre, interviennent d'autres acteurs invisibles. Tandis que les intérêts majeurs s'agitent entre les grands Collectifs séculaires, d'autres initiatives, subsidiairement intercurrentes, viennent modifier les événements dans leur forme extérieure et dans les détails qui leur font cortège. En pareil cas, les Volontés individuelles, à peu près nulles au regard des résultats décisifs à obtenir, suffisent à provoquer isolément des résultats secondaires, notables encore. La somme de l'addition n'en varie guère, mais licence est faite aux individus d'intervertir ou même d'altérer (en les balançant) les chiffres de la colonne.

Toute rivalité mise à part entre les Dominations collectives qui troublent de leurs orages la sérénité du Ciel humain, — il reste à l'âme des foules assez d'autres mobiles pour justifier son allure instable, ambiguë, et ses fiévreux écarts. C'est la réciprocité des atmosphères fluidiques, le jeu mutuel des *Ascendants*, puis aussi l'influence répercussive que les Larves passionnelles exercent sur leurs auteurs : voilà bien des éléments à porter en compte. Qu'on s'étonne après cela de la complication des trames enchevêtrées, chaos où prennent leur origine ces entraînements soudains de pitié, d'enthousiasme ou de terreur, ces courants imprévus, ces revirements à confondre l'esprit!

Au sein même des grands Collectifs se forment de moindres agrégations, jouissant d'une vie propre en même temps que de la vie commune; pareillement, dans l'unité d'un parti politique, se détachent plusieurs compagnies de nuances distinctes, et dans chacune, on discerne sans peine plusieurs groupes : toutes fractions qui participent de l'ensemble sans se fondre ni disparaître en lui.

Du reste, les rares individus restés libres de toutes attaches, pour ne s'être point inféodés aux Entités potentielles préexistantes, peuvent, en se groupant, donner naissance à des Collectifs nouveaux.

C'est ce qui se produisit tardivement au berceau du Socialisme, par l'effort de Babeuf et de ses amis... Quatre-vingt-treize ne fut pas plus socialiste que ne l'avait été Quatre-vingt-neuf : pareille tendance ne s'observe, ni dans la rédaction des cahiers du Tiers, ni dans le tempérament des plus fougueux tribuns de la Montagne ; et, lorsque éclata la Révolution, il paraît certain que nul courant n'existait en ce sens. Tant d'autres réformes, et plus urgentes, sollicitaient la Conscience publique ! Babeuf se fit fort d'en créer un ; et s'il y parvint, sous le règne du directoire, ce ne put être que par l'emploi, plus ou moins instinctif, de la chaîne sympathique. La conspiration de l'an V devait échouer : le moderne Gracchus paya de la tête son humeur partageuse et l'imputation de rêver une nouvelle loi agraire (1) (5 prairial) ; mais le

(1) Babeuf allait plus loin. Son idéal était le communisme, comme le prouve une *Adresse au Peuple français*, trouvée dans ses papiers.



vaste complot qu'il avait su ourdir demeure un singulier exemple de mouvement improvisé dans un milieu sinon réfractaire, du moins sans préparation à cet effet.

L'ordre religieux, aussi bien que l'ordre politique et social, comporte ses Entités collectives, dont l'examen relève pareillement des *mystères de la Multitude.*

Nous nous estimons tenu sur ce point à la plus scrupuleuse réserve : ce n'est pas qu'il nous parût contre-indiqué de produire ici des explications catégoriques; mais, — la matière étant ardue et délicate, — nous n'appréhendons pas tant d'être trop compris, que mal interprété.

Aussi ne prendrons-nous nos exemples que dans les cultes qui appartiennent au passé. Il est certain que telles faces de la question demeureront ainsi dans l'ombre ; peut-être semblera-t-il au public qu'à certains égards nous nous soyons contredit. Quoi qu'il en soit, nous préférons nous taire.

Pour les adeptes de la Science, nous en aurons dit assez.

Une classe particulière d'êtres collectifs mérite d'être

— « La loi agraire (y lit-on) ou le partage des terres fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes... Nous tendons à quelque chose de plus sublime, de plus équitable, le Bien commun, ou la communauté des Biens !... La terre n'est à personne... Les fruits sont à tout le monde... » (*Extrait des pièces trouvées chez Babeuf, imprimées par ordre de l'Assemblée : Adresse au Peuple français,* passim. — Cité par Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme,* Lyon, 1818, t. IV, p. 342).



signalée à part, et nous toucherons un mot des Dominations théurgiques.

« La théurgie (s'exclame Éliphas Lévi, dans un de ses livres les plus admirables et les moins connus), la Théurgie, mot terrible, mot à double sens, qui veut dire création de Dieu ! Oui, dans la théurgie, on apprenait au prêtre comment il doit créer des dieux à son image et à sa ressemblance, en les tirant de sa propre chair et en les animant de son propre sang. C'était la science des évocations par le glaive et la théorie des fantômes sanglants... Les grands mystères étaient la sainte Vehme de l'antiquité, où les francs-juges du sacerdoce pétrissaient de nouveaux dieux avec la cendre des anciens rois, détrempée dans le sang des usurpateurs et des assassins (1). »

(1) *La Science des Esprits* (pp. 216-217, passim).

Quelques lignes plus loin, Éliphas Lévi s'explique par un exemple : « Ninus était le roi des prêtres ; Sémiramis voulut être la reine des peuples, et s'assura, par un crime, la possession de la couronne de Ninus. Le monde politique n'avait pas alors de tribunal qui pût juger cette femme, tant elle se justifia par de grandes choses. Elle semait le monde de merveilles. Ses envieux soulevaient contre elle les multitudes : elle venait seule, et les révoltes s'apaisaient. Mais elle avait un fils, que les prêtres gardaient pour otage; Ninyas était initié aux grands mystères, et il avait juré de venger Ninus, dont il ne connaissait pas encore le meurtrier. Sémiramis, de son côté, était obsédée de fantômes et de remords. La femme, chez elle, l'emportait secrètement sur la reine, et souvent elle descendait seule dans la nécropole, pour pleurer et frémir sur les cendres de Ninus. C'est là qu'elle rencontra Ninyas, poussé par les hiérophantes : entre le fils et la mère, se dressa le spectre du roi assassiné. Sémiramis était voilée ; le fantôme ordonna de frapper. Le jeune initié s'avance : Sémiramis pousse un cri et lève son voile ; elle a reconnu Ninyas : « Non, tu n'es plus Ninyas, dit le spectre, tu es moi-même, tu es Ninus sorti de la tombe ! » Et il sembla absorber le jeune homme en lui-même et se confondre avec lui ; de telle sorte que la reine ne vit plus devant elle que le spectre de Ninus, pâle et le glaive sacré à la main. Elle retira alors le voile sur sa tête et présenta son flanc, comme devait faire plus tard Agrippine. Quand Ninyas revint à lui, il était couvert du sang de sa mère : « Est-ce donc moi qui l'ai tuée ? s'écriait-il avec égarement. — Non, répondit Sémiramis en l'embrassant pour la dernière fois, nous sommes deux victimes ;

Éliphas Lévi, nous l'osons croire, n'a garde de confondre cette théurgie sacerdotale des grands mystères déjà dégénérés, avec la sainte théurgie dont Porphyre et Iamblique, héritiers des plus glorieuses traditions de la Mystique héroïque et divine, nous ont transmis les rites et les formules. A toutes pages de son traité si révélateur *de l'Abstinence*, Porphyre laisse percer son mépris pour les arcanes de la chair et du sang, indissolublement liés à l'évocation des mauvais Génies :

« Ces esprits (dit-il) ne sont occupés qu'à tromper par toutes sortes d'illusions et de prodiges. Les philtres amoureux sont de leur invention : l'intempérance, le désir des richesses, l'ambition viennent d'eux, et principalement l'art de tromper; car le mensonge leur est très familier. Leur ambition est de passer pour dieux, et leur chef voudrait qu'on le crût le grand Dieu. *Ils prennent plaisir aux sacrifices ensanglantés : ce qu'il y a de corporel en eux s'en engraisse,* car ils vivent de vapeurs et d'exhalaisons et se fortifient par les fumées du sang et des chairs. *C'est pourquoi un homme prudent et sage se gardera bien de ces sacrifices, qui attireraient ces génies.* Il ne cherchera qu'à purifier entièrement son âme, qu'ils n'attaqueront point, parce qu'il n'y a aucune sympathie entre une âme pure et eux (1). »

On pourrait citer vingt passages analogues du même Porphyre, d'accord sur ce point avec tous les adeptes de

---

et le sacrificateur, ce n'est pas toi : Je meurs assassinée par le grand-prêtre de Bélus ! » (*Ibid.*, p. 223-224).

Cf. l'histoire d'*Athalie* (*Rois*, liv. IV, chap. IX ; *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXIV). A Jérusalem, comme à Ninive, l'esprit sacerdotal reste identique.

(1) *Traité de Porphyre, touchant l'Abstinence de la chair des animaux, avec la vie de Plotin*, etc., *et une dissertation sur les Génies*, par M. de Burigny. (Paris, de Bure, 1747, in-12, pp. 146-147).

la haute et angélique Théurgie. Le magiste de lumière conjure les Intelligences du Ciel par les invocations, les parfums et le pentacle étoilé. Désireux de les rendre présentes, non plus seulement aux sens, mais à l'esprit, — il s'efforce surtout de leur devenir semblable par la pureté, l'amour et l'essor intellectuel : car il n'est pas de plus infaillible secret pour évoquer l'un de ces êtres, que de s'assimiler à son essence, — ce qui s'appelle, en Magie, forcer la demeure de l'Ange, ou prendre ascendant sur lui (1).

Reste la théurgie prestigieuse dont parle Éliphas, et qui, même au service du Juste et du Vrai, garde toujours un caractère d'ambiguïté, de violence, et comme un stigmate de réprobation.

Cette théurgie est celle dont s'enorgueillit le prêtre féticheur des tribus sauvages, et, en général, tout pontife d'idolâtrie, lorsque, baignant l'autel du sacrifice de sang victimal et conjurant les Puissances de l'Invisible, il semble prêter pour une heure le mouvement, la pensée et la vie, — qui à ses Manitous de bois ou de pierre, qui à ses Belphégor d'airain.

Cette théurgie fut encore celle des mages politiciens de Babylone et de Ninive, de Suze et d'Ecbatane : instrument de domination théocratique, elle servit longtemps

(1) Méditer, dans *l'Initiation* du 1er octobre 1895 (pp. 7-25), l'étude sur *Martinès de Pasqually* et *les Miroirs magiques*, par F.-Ch. Barlet. — On y verra la différence essentielle entre les pratiques incomplètes de l'Illuminisme proprement dit et les rites de la Haute Magie. L'auteur de ces pages péremptoires est sans doute aujourd'hui le plus savant initié de cette vaillante École française, à laquelle nous-même revendiquons l'honneur d'appartenir.



à établir sur des prestiges cette religieuse terreur dont les sacerdoces ambitieux de la toute-puissance ont coutume de frapper le populaire et d'éblouir jusqu'aux grands de ce monde, jusqu'aux monarques qu'ils se flattent ou d'asservir ou d'exploiter.

Or, si nous demandons sur la vertu de quels auxiliaires ces adeptes d'une théurgie cléricale justifiaient leur foi et fondaient leur puissance, l'Ésotérisme nous répondra : Sur la coopération d'Entités collectives, qu'ils appelaient leurs dieux.

Oui, de tels prêtres, amalgamant leur âme et celle des multitudes, au moule d'une volonté consciente ou d'un fanatisme instinctif, en façonnaient un Ciel à l'image de leur commun idéal ; — et la plus essentielle fonction du Sacerdoce consistait à créer, à nourrir, à entretenir des dieux.

On sent qu'il n'est point question d'*idoles*, en tant qu'effigies matérielles. D'ailleurs, idole veut dire autre chose, et plus. Le vocable εἴδωλον n'exprime pas seulement en grec la représentation, l'image ou la statue d'un dieu; il signifie surtout un spectre, un fantôme, une *Puissance occulte*, enfin. — Même sens au mot latin *Idolum*.

Sur ce point, l'Antiquité n'a qu'une voix, et la Bible confirme Hérodote et Pausanias, Plutarque et Tite-Live.

Ne lit-on pas dans les *Psaumes* que tous les dieux des nations sont des démons : *Omnes dii gentium dæmonia* (1)?

(1) *Psaume* XCV. 5.
Nous avons proposé du même texte une interprétation différente (le



Nous savons déjà sous quels auspices les Collectifs du Ciel humain prennent naissance et accroissement.

Pas de chaine magique plus irrésistiblement efficace que celle des volitions adoratrices, dynamisées par la Foi. C'est ici surtout que le Verbe humain réalise d'emblée ce qu'il affirme.

Taxera-t-on de fabuleuses les voix du chêne dodonien et de la statue de Memnon? L'antique autel a pu prophétiser sans doute; le guéridon spirite se mêle bien d'en faire autant.

Pontife et Mage ont été longtemps synonymes...

Le grand œuvre théocratique serait-il pas, somme toute, la transposition religieuse et l'extension en espace et en durée de cette occulte genèse, — animique et spirituelle et fluidique, — d'où émerge encore sous nos yeux l'Oracle mensal? La danse et le verbiage des tables n'équivaudraient-ils point à une réduction démonstrative des phénomènes théurgiques et sybillins : de même qu'au laboratoire, moyennant une forte machine de Ramsden et une batterie de condensateurs, l'électricien reproduit la foudre en miniature, l'éclair et sa détonation ?

Quoi qu'il en soit, les éléments demeurent les mêmes, et pareille la loi de génération collective : c'est toujours un cercle de Psychés passives, d'âmes similaires à tendance uniforme, éparses faute de cohésion, et qu'une Volonté énergique, ou un groupe de telles Volontés unifiées synthétise, évertue et féconde. Ainsi, à la faveur

---

Temple de Satan, p. 65) ; mais ces deux sens, loin de s'exclure, s'éclairent et se complètent mutuellement.



d'une chaîne sympathique dûment établie, une Entité collective s'engendre.

Mais, une fois clos le circuit d'enthousiasme religieux, rien ne tend à le rompre. Le courant, loin de faiblir, s'accentue avec le temps; car les éléments transitoires de la pile psycho-dynamique, non seulement se remplacent à mesure, mais encore se multiplient. L'être potentiel s'affirme, se développe et consacre bientôt son autonomie, en réagissant d'une sorte despotique sur les membres de son corps social, grouillant et divers.

Car ce serait une étrange erreur que de croire, avec certains Kabbalistes dévoyés, que la Déité s'incorpore littéralement à son effigie symbolique, y séjourne à demeure; enfin, pour tout dire, qu'elle hante de sa *présence réelle* les images de bois ou de marbre, d'or ou d'airain. Son corps véritable n'est point là. Quant à la forme fluidique, nous verrons plus loin ce qu'elle peut être, lorsque d'aventure elle se manifeste : phénomène insigne et d'une tout exceptionnelle rareté.

Ici se dresse une objection, facile à prévoir, non moins facile à rétorquer. Les voix traditionnelles de l'Antiquité nous attestent que de multiples apparitions, — totales ou partielles, splendides ou monstrueuses, ravissantes ou terribles, — ont pullulé autour des autels de ces dieux. Cicéron en rapporte un certain nombre de cas dans son ouvrage *de Naturâ Deorum*. L'histoire du mysticisme alexandrin abonde en constatations analogues, et le bon le Loyer, notant d'après Virgile les rites d'usage, lors des sacrifices solennels en l'honneur des grands Olym-

piens, observe que « les sacrificateurs voiloient leur teste, de crainte que pendant qu'ils sacrifioient, ils ne fussent troublez et empeschez de quelque visage ou face ennemie qui eust peu se présenter et offrir à leur veuë (1) ».

Dans les temples du Polythéisme, les Immortels ne furent point avares de leur présence visible, et depuis le spectre de l'infernale Hécate glaçant d'effroi les fidèles de ses orgies, jusqu'aux radieuses visions qui signalaient l'Épiphanie des mystères du Samothrace et d'Éleusis, il était permis à l'initié de parcourir du regard la gamme lumineuse des dieux.

Que croire de toutes ces apparitions qui peuplaient l'ombre des sanctuaires et semblaient liées à l'autel? N'y peut-on voir, sinon les formes astrales des divinités, du moins des corps fluidiques d'emprunt, que s'adaptaient les Entités collectives pour se manifester aux yeux de chair? Nous ne le pensons pas. — Si nous écartons l'hypothèse de supercherie sacerdotale, admissible et même probable dans un certain nombre de cas, mais que la critique négative des modernes a le tort de généraliser (2) à

(1) *Histoire des Spectres*, 1605, in-4° (t. II, pp. 878).

(2) L'école en question arbore comme un étendard cet absurde axiome de *l'impossibilité des phénomènes dont la science contemporaine est inapte à rendre raison*. Un pareil à priori dispense de toute controverse et même de tout examen des circonstances et des témoignages.

Il est d'ailleurs vraisemblable qu'en quelque occurrence les prêtres aient utilisé leurs notions d'optique, pour suppléer aux phénomènes réels par des effets de fantasmagorie. — E. Salverte cite une description de Damascius, que Photius nous a conservée en sa *Bibliothèque* (Cod. 242) et dont les termes tendraient à le faire croire. La voici : « Dans une manifestation qu'on ne doit pas révéler,... il apparaît sur la



priori, ces formes lémuriennes se décèleront des indigènes du plan astral, évoluant dans le nimbe ou l'atmosphère occulte de l'Égrégore collectif. Simples *Larves* le plus souvent, ou encore *Élémentaux*, ou *Concepts vitalisés*. Dans les sanctuaires où le culte des ancêtres a rétabli la grande communion des vivants et des morts, les *âmes glorifiées* peuvent s'irradier aussi, ou du moins objectiver une image astrale adéquate à leur verbe spirituel. Très exceptionnellement, les *substances angéliques* manifesteront leur gloire.

C'est qu'en ces murs hospitaliers, les visiteurs de toute hiérarchie trouvent un asile convenable à leur nature. Le milieu s'y prête à miracle : soit un temple voué de temps immémorial aux pérégrins d'un autre monde, — soit la crypte des mystères, toute saturée du triple magnétisme de la terreur, de l'enthousiasme et de l'amour ! L'air qu'on y respire vibre au rythme incessant des liturgies, des conjurations, des prières; les lourdes volutes des parfums consacrés se tordent et se déroulent dans la tiède vapeur du sacrifice quotidien.

Là les démons souterrains, les Ombres exhalées du puits de l'abîme trouveront, comme l'enseigne la Magie ténébreuse, à se vêtir de sang condensé; — là de même les Visiteurs d'outre-ciel se tisseront un corps arômal de

---

paroi du temple une masse de lumière qui semble d'abord très éloignée : elle se transforme, comme en se resserrant, en un visage évidemment divin et surnaturel, d'un aspect sévère, mais mêlé de douceur, et très beau à voir. Suivant les enseignements d'une religion mystérieuse, les Alexandrins l'honorent comme Osiris et Adonis. » Eusèbe Salverte ajoute, après avoir rapporté ce passage : « Si j'avais à décrire une fantasmagorie moderne, m'expliquerais-je autrement ? » (*Des Sciences occultes*, 1829, in-8°, t. I, p. 309).

lumière, de musique et d'encens, selon les rites de la glorieuse Théurgie.

La Divinité locale est d'ailleurs présente, encore qu'invisible : mais le hâlo frémit de son âme collective : âme vivante et mouvante, faite des âmes de milliers ou de millions d'adorateurs, et toute peuplée de rêves lémuriens de cette multitude fanatique.

Pour se rendre manifeste aux organes de la vue, parfois de l'ouïe et du toucher, les Puissances occultes ont besoin d'un milieu tout imbu de force psychique disponible : soit qu'elles s'assimilent le fluide vital émané des chairs meurtries ou du sang répandu; soit qu'un médium leur prête pour un temps sa propre substance biologique, qu'elles lui restitueront dans l'acte de se dissoudre et de s'évanouir aux regards.

Quant aux parfums consacrés, ils n'offriraient (du moins par eux-mêmes) aux Puissances invisibles que la faculté de revêtir un contour fallacieux et fugace, une image sans consistance et sans vie. Mais, si les fumigations tiennent une très large place dans le Rituel théurgique, c'est que là ne se borne point apparemment leur secret emploi. Improviser des médiums, par l'extase qu'elles provoquent chez les sensitifs; puis épurer les fluides qui s'exsudent des corps sidéraux abmatérialisés de la sorte : voilà la double destination de ces effluves aromatiques. On peut en dire autant, à d'autres égards, des hymnes religieuses dont la magie enchante l'oreille, et des pompes liturgiques dont l'ordonnance charme la vue.

Nous verrons plus loin, à propos des décisives expériences du colonel de Rochas d'Ayglun, que les divers états physiologiques ressortissant au magnétisme passif, au somnambulisme et à l'extase, sont liés à un phénomène très particulier de dilatation extra-corporelle de la substance vivante et sensible ; dilatation qui s'effectue par couches ou zones concentriques : c'est là ce que le savant physicien entend par « l'extériorisation de la sensibilité (1) ». Cette faculté a si bien disparu de la peau du sujet, qu'on peut en piquer ou en échauder la surface sans qu'il s'en aperçoive ; mais, si l'on répète les mêmes expériences sur l'une des couches sensibles, distantes du corps de plusieurs centimètres ou même de beaucoup plus, l'hypnotisé perçoit la sensation douloureuse, et l'accuse aussitôt (2). Cette sensibilité abmatérialisée est sujette à se dissoudre en certaines substances, telles que la cire, par exemple ; à telles enseignes qu'une poupée de cire imprégnée du fluide vivant devient elle-même sensible ; ou plutôt qu'un lien s'établit entre elle

(1) Peut-être devrait-on dire : *extériorer, extérioration,* par analogie avec *améliorer, amélioration*. Ces mots reposent également sur des comparatifs : *exterior* et *melior*. — De même, il conviendrait d'écrire *individuer, individuation,* et non *individualiser, individualisation*.

Mais ces termes d'un détestable aloi sont consacrés par l'usage, en occultisme, et tout souci de correction doit disparaître devant la crainte de provoquer dans le vocabulaire de nouvelles contradictions grammaticales. Cette appréhension est si forte chez nous, que nous n'hésitons même pas à faire usage de vocables bâtards, composés d'un radical grec et d'un mot latin, en cette sorte : auto-suggestion, auto-création, etc...

Excusons-nous une fois pour toutes, au sujet de ces locutions que les délicats trouveront barbares, et même quelque chose de pis.

(2) Voy. *les États profonds de l'Hypnose*, Paris, 1892, in-8 (p. 57).

et le système nerveux du sujet, qui, dès qu'on touche la poupée, perçoit de suite la sensation telle qu'il l'eût éprouvée à l'état de veille, si l'on avait agi sans intermédiaire sur la peau même. Bien plus, il la perçoit à la place de son corps précisément correspondante à celle où l'on a touché le volt. Enfin, — chose plus étrange encore! — de mémorables expériences du colonel de Rochas ont établi qu'une plaque photographique étant imbue de la sensibilité du sujet en hypnose, dès qu'on égratigne la pellicule à un point donné de l'image, un stigmate s'imprime aussitôt par répercussion sur la chair du sujet (1), au point correspondant. L'expérience a réussi d'une chambre à l'autre, en des conditions de contrôle et de publicité qui ne peuvent laisser aucun doute. Ainsi M. de Rochas a scientifiquement vérifié le principe de l'envoûtement à distance.

Fermons cette parenthèse, pour revenir à nos mystères de la multitude.

Nous n'avons mentionné ces étonnantes constatations que pour faire mieux comprendre comment, — à fortiori, — des Invisibles peuvent s'emparer du fluide vivant épanché par les sensitifs dans le phénomène de l'extase; puisque d'inertes objets qu'on immerge dans les couches de ce fluide le retiennent en s'en imbibant.

C'est à ce titre que nous avons pu dire, que *les parfums*, en provoquant l'extase chez des sensitifs, *improvisent des médiums*.

Mais il faut bien convenir que les authentiques apo-

(1) Ce phénomène ne réussit bien que sur des sujets très sensibles.



théoses flamboyaient assez rares dans les temples du vieux monde païen : les spectres de la lumière négative y étaient surtout chez eux, au détriment des purs Esprits de la lumière de gloire.

Comme un prince pervers et cruel n'invite et ne retient guère à sa cour que des hommes hypocrites ou corrompus, l'Égrégore du lieu, rarement pur, attirait de préférence à soi des Entités d'ordre équivoque ; et l'*aura* sanglante des victimes aimantait l'atmosphère au profit des Larves, des Lémures semi-conscients et des démons mauvais.

La loi des sacrifices sanglants gardait, comme on l'a vu, dans l'antiquité sacerdotale, une autorité quasi-universelle.

Moïse, sous ce rapport, n'inaugura point d'exception : son culte apparait, dans toute la force du terme, un culte de sang.

Le grand prêtre de sa Loi n'offrait pas seulement à Jéhovah des prémices d'huile et de farine en fleur : nombre de génisses, de béliers, de colombes étaient journellement immolés sur l'autel des holocaustes ; le feu sacré en dévorait la graisse et les entrailles, le sang en était répandu tout alentour. On aspergeait le voile du sanctuaire de pourpre vivante ; on en frottait les cornes d'airain, sur l'autel des parfums, « pour être à Ihôah une oblation de très agréable odeur » ! Le sang enfin parait un Nectar dont Adonaï seul a droit d'être abreuvé ; le sang devient la propriété du Seigneur, si exclusive et si inviolable, que, contre tout homme qui mangerait le sang

des animaux avec leur chair, Moïse édicte la peine de mort (1)!

Les sacrifices humains ne font pas défaut en Israël : à toutes les pages de la Bible, le Seigneur ordonne des massacres ou des holocaustes. La dévotieuse barbarie est une tradition qui date de loin. A cette postérité d'Abraham, qui devait être un jour plus nombreuse « que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer » (2), ce saint Patriarche apparait constamment dans une gloire, le glaive sacerdotal levé sur son propre sang.

Tantôt, sur l'ordre d'Adonaï, c'est Moïse qui fait égorger vingt-trois mille Israëlites adorateurs du veau d'or, et qui félicite les enfants de Lévi « *d'avoir consacré leurs mains au Seigneur en tuant leur fils et leur frère, afin que la bénédiction de Dieu leur fût donnée* » (3). Et de fait, le sacerdoce est, de ce jour-là, exclusivement acquis aux Lévites : ils ont reçu l'onction ! Tantôt c'est Jephté, triomphateur des Ammonites, qui accomplit un vœu, en

---

(1) Cette loi draconienne est répétée à plusieurs reprises dans la Bible. Nous citerons seulement deux passages du *Lévitique:* « Toute personne qui aura mangé du sang périra du milieu de son peuple (VII, 27) ; » « Car la vie de toute chair est dans le sang; c'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : vous ne mangerez point du sang de toute chair, parce que la vie de la chair est dans le sang; et quiconque en mangera sera puni de mort (XVII, 14). » (*Traduction Le Maistre de Sacy;* c'est à elle que nous empruntons nos citations, quand il s'agit d'une version exotérique).

En méditant le *Traité de l'Abstinence* de Porphyre, on découvrira les vrais motifs de cette interdiction si sévère. La raison capitale qui a décidé Moïse était bien connue des platoniciens. La vérité est une, et identique à elle-même sur l'Olympe et sur le Sinaï.

(2) *Genèse*, XXII, ℣. 17.

(3) *Exode*, XXXII, ℣. 29.



sacrifiant sa propre fille au dieu d'Isaac et de Jacob. Quant aux ennemis vaincus, le Seigneur exige leur extermination jusqu'au dernier (1). Chananéens, Madianites, Amalécites, etc., ils y passeront tous : Moïse l'ordonne au nom d'Adonaï, et surveille avec un zèle jaloux l'exécution de cette loi. Le successeur du théocrate n'est pas plus débonnaire : les habitants de Jéricho, d'Azor et des autres villes que ses armes ont soumises sont passés au fil du glaive, et Josué accumule, en l'honneur de Jéhovah et toujours par son ordre, une hécatombe de trente et un monarques ! Si impérative est la prescription de tailler en pièces les Amalécites et de tuer tout, « depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants et ceux qui sont encore à la mamelle » (2), que Samuël, cinq siècles plus tard, vient signifier au roi Saül son anathème, le Seigneur l'ayant rejeté pour ce qu'il a fait miséricorde à son prisonnier Agag, roi d'Amalec; après quoi l'illustre et saint Nabi, sans se laisser attendrir par les lamentations du malheureux Agag, « le coupe en morceaux devant le Seigneur, à Galgala » (3). Terminons par ce trait du plus grand des prophètes : après qu'à sa prière le feu du ciel est descendu, Élie ordonne l'immolation des prêtres de Baal, ses concurrents

(1) « Mais quant à ces villes qui vous seront données pour héritage, vous ne laisserez la vie à aucun de leurs habitants ;

« Mais vous les ferez tous passer au fil de l'épée, c'est-à-dire, les Hétéens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phérezéens, les Hévéens, les Jébuséens, et les Gergeséens, comme le Seigneur votre Dieu vous l'a commandé, etc. » (*Deutéronome*, xx, ℣. 16-17).

(2) Premier livre des *Rois*, xv, ℣. 3.

(3) *Ibid.*, xv, ℣. 33.

maladroits, qui s'étaient montrés inhabiles à obtenir le même miracle, et les fait périr jusqu'au dernier sur le bord du torrent de Cison (1).

L'implacable despote qui commande toutes ces horreurs, qui semble se complaire à ces barbaries, est-il bien le Dieu vivant, Ihôah Ælohîm? Il est permis d'en douter un peu.

Réfléchissons pourtant. L'œuvre mosaïque n'est pas une œuvre aimable; sublime et nécessaire, elle l'a été! Le théocrate des Hébreux a déployé une force écrasante, mais pour le triomphe du plus pur Esprit... De brutalité plus idéale, il n'en fut jamais.

Moïse? Un saint, mais plus encore un Titan. Or, si la force n'est point chose sympathique, même exercée par des mains surhumaines et pour un résultat capital; gardons-nous de méjuger d'un homme tel que Moïse, non plus que de l'autorité céleste dont il fut le mandataire et le porte-glaive, ici-bas!

Voyez ce puissant Législateur, cet Épopte de l'absolue Vérité, dont la mission exceptionnelle est de pétrir de la glaise humaine, pour y imprimer le sceau divin!

Il a écrit le Livre des principes cosmogoniques, *Sepher Berœshith*, où la science colossale du passé (2) dort sous

(1) Troisième livre des *Rois*, XVIII, ℣. 40.

(2) « Fils du passé et gros de l'avenir, ce livre, héritier de toute la science des Égyptiens, porte encore les germes des sciences futures. Fruit d'une inspiration divine, il renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut, et les éléments de ce qui doit être. Tous les secrets de la nature lui sont confiés. Tous. Il rassemble en lui, et dans le seul *Berœshith*, plus de choses que tous les livres entassés dans les bibliothèques européennes. Ce que la nature a de plus profond, de plus



un triple voile d'hiéroglyphes (1), jusqu'au préfix de la manifestation.

Il a érigé l'Arche, symbole irrévélé d'un suprême Arcane, témoignage cher au théurge de son alliance avec le Ciel et point d'appui de son verbe fulgurant; l'Arche sainte, redoutable athanor du feu céleste, où repose la présence réelle de son allié d'en Haut, la *Shéekinah* d'Ælohîm!

Et il a placé le Livre dans l'Arche. — Comme l'œuf d'Orphée ou le coffre d'Osiris, l'Arche contient désormais le germe d'un monde futur, la graine intellectuelle qui doit ensemencer l'avenir.

Maintenant, cette Arche sainte, il faut *un peuple* pour la porter, pour la servir et pour la défendre.

Moïse a sélecté ce peuple et l'a constitué en corps de nation, après l'avoir affranchi de la servitude : puis, vingt ans et plus, il l'a traîné de désert en désert jusqu'au seuil de Chanaan!

Pétrir en un tout homogène une foule diverse et bariolée (plus d'âme encore que d'aspect); frapper l'Israël nouveau d'un cachet indélébile et unique au monde, en lui révélant l'Unité de Dieu, dogme jusqu'alors tout ésotérique, et le plus secret arcane du sanctuaire des nations; graver au cœur sémite le nom d'Ælohim et l'horreur de

---

mystérieux, ce que l'esprit peut concevoir de merveilles, ce que l'intelligence a de plus sublime, il le possède... » (Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, t. II, discours préliminaire, p. 6).

(1) « Le sacerdoce judaïque, destiné à garder le Sépher de Moyse, n'a point été généralement destiné à le comprendre, et encore moins à l'expliquer... » (*Id.*, *ibid.*, p. 9).

l'Idolâtrie ; improviser *le peuple de Dieu,* puis enfin l'épurer, — fût-ce en le décimant !... ce n'était point une médiocre tâche, ni de celles qu'on peut accomplir par la douceur, la mansuétude et le pardon.

De toutes parts surgissent autour de la multitude en marche des peuplades vautrées dans les abominations du paganisme le plus obscène, et les revenants d'un exil égyptien n'ont pas encore désappris le culte du veau d'or.

Que fera Moïse? Pour éprouver ce métal humain qu'il façonne, Moïse le fera passer au creuset de l'épreuve : dans la fournaise du désert, il jettera sans doute un minerai d'âmes bien alourdi de gangue ; or, il veut que la statue se coule en pur bronze, pour l'immortalité. Coûte que coûte, il va falloir que l'impur s'évanouisse en fumée, ou s'élimine en scories...

— Vous avez beau dire, objectera-t-on. Rien ne justifie ces atrocités dont l'histoire juive est tissue, et cette Loi draconienne, que Moïse, élu de Dieu, instaura. Pour transmuer les cœurs, Dien n'avait qu'à faire un miracle... Raisons humaines, que toutes vos raisons !

— Ces raisons humaines sont des raisons divines aussi, car il n'y a qu'une Raison, comme il n'est qu'un Dieu.

Quand l'homme est atteint de certaines maladies, une opération devient nécessaire, et le chirurgien ne doit pas craindre de débrider la plaie. Lorsqu'un membre est perdu de gangrène, qui plus est, il faut l'amputer, pour le salut du corps qui reste. Eh bien ! au temps de Moïse, une opération pouvait seule garantir la guérison du grand malade Humanité.

Avant Jésus-Christ, Moïse a sauvé le monde!

— Soit! admettons, s'il le faut, l'urgence de cette législation terrible et aussi de cette politique sanguinaire dont Machiavel a, depuis lors, consacré le principe (1). Mettons que ces violences fussent légitimes, par la grâce non point du Seigneur, certes! mais de la Nécessité, cette norme païenne, que les Grecs plaçaient au-dessus de tous les dieux. Mais une objection reste debout, spécieuse pour le moins.

Pourquoi ce culte de sang, en Israël? Pourquoi ces sacrifices pontificalement inaugurés par Moïse, et ritualistiquement sanctionnés par sa Loi? S'il faut répandre le sang, qu'au moins ce ne soit pas sur un autel! Abominable holocauste! Quel Adonaï de contrebande a pu s'y complaire?

Point assurément *Iod-hévê* (ou *Ihôah-Ælohim*), le véritable Seigneur Dieu des dieux : nous ne ferons nulle difficulté d'en convenir.

Selon toute vraisemblance, ceux-là seuls s'y complaisaient, que la vapeur de telles offrandes abreuve et réconforte : Élémentaux, Larves et Lémures de tout ordre. Moïse savait, comme tous les maîtres de la sagesse, tirer parti de pareilles forces. Et, si notre Lecteur s'en scandalisait, jugeant celles-ci équivoques, nous lui ferions observer qu'il est écrit au Rituel kabbalistique de Salomon,

---

(1) Machiavel, dans son *Livre du Prince*, conseille au conquérant de faire tomber, en son nouvel empire, toutes les têtes qui dépassent; de ne pas laisser vivre un seul rejeton de la souche de ses anciens rois, et de disperser ou de massacrer en masse le peuple qui pourrait avoir joui de la liberté. Mais, dit-il, mieux vaut anéantir que disperser une telle population.



« que le Sage règne avec tout le Ciel, et se fait servir par tout l'Enfer » (1).

Admettrons-nous d'autre part que, lors de l'exode des hébreux fugitifs, ce fut le *Vrai Dieu* encore dont la Bible parle en ces termes : « Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit (2)?» Le tabernacle du témoignage une fois construit, « la nuée du Seigneur se reposait sur le tabernacle durant le jour, et une flamme y paraissait pendant la nuit » (3).

A l'égard des phénomènes miraculeux que prodigua la science du prêtre d'Osiris, chacun peut consulter le *Pentateuque*. On y verra comme ce théocrate, éducateur d'un peuple récalcitrant sous la verge d'airain, le fit marcher de Mitzraïm à la Terre promise dans un feu roulant de miracles, dont l'instrument immédiat était l'arche, ce formidable condensateur des forces hyperphysiques.

L'Arche sainte apparait une batterie d'électricité céleste (4), construite sur un plan rigoureusement scienti-

(1) Mss. hébreu cité par Éliphas : *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, tome I, page 80 (troisième prérogative (ג) de celui qui tient les clavicules de Schlômoh dans sa droite, et dans sa main gauche la branche d'amandier fleuri).

(2) *Exode*, XIII, 21.

(3) *Exode*, XL, 36.

(4) « L'électricité est là (opine le marquis de Saint-Yves), mais simplement comme force intermédiaire dans notre atmosphère ; il y a derrière, d'autres forces encore, enveloppant ce que les Indiens appellent l'Akasa, voile elle-même d'une concentration de l'Ame du Monde et de l'Esprit pur sur ce tabernacle et sur ce théurge. » *(La Mission des Juifs*, p. 449).

Nous partagerions sans réticences l'avis du savant auteur, pourvu

fique. L'étude sagace des prescriptions relatives au tabernacle mettrait sur la voie de bien des mystères, inouïs pour nos contemporains. Tout a son importance, l'orientation du tabernacle, la structure compliquée de l'Arche, le Voile, l'Autel des parfums (qui est d'or), l'Autel des holocaustes (qui est d'airain) avec sa grille, le Chandelier aux sept branches et aux vingt-deux coupes, le Bassin des ablutions avec sa base, et les Colonnes du temple et les Rideaux du parvis, etc., et, par-dessus toute chose, la disposition réciproque de ces objets consacrés. Les indications significatives abondent, que souligne encore le Rituel des cérémonies.

Les ingénieurs des temples thébains et memphites semblent avoir poussé l'étude approfondie des forces fluidiques ou mystérieuses bien au delà du possible contrôle

---

qu'il convint avec nous que *Ihôah* ou *Iod-hévé* (יהוה), le Dieu-Nature, ne se manifeste aux sens physiques, par des phénomènes anormaux, que moyennant la médiation d'un homme, ou d'une collectivité humaine (terrestre ou céleste); d'une Puissance adamique en un mot : laquelle Puissance met en œuvre, dans une intention particulière et contingente, les divers agents dont la Divinité ne dispose que pour un usage universel et transcendantal.

C'est d'ailleurs en יהוה que l'homme-synthèse et Dieu manifesté révèlent à l'ésotéricien leur identique essence; mais le Tout divin ne prend l'initiative que de l'ensemble cosmique ; les détails sont du ressort du sous-multiple hominal.

M. de Saint-Yves, après avoir détaillé les merveilles théurgiques accomplies par Moïse, conclut en ces termes : « Telle était la puissance de la Sagesse et de la Science antiques, au sommet de l'initiation dorienne, quand, chose rare, l'Épopte se trouvait être *un homme de génie*, *capable de manifester la Divinité d'une manière convenable.* » (*Ibid.*, p. 464).

Cette phrase, fort significative, semble mettre notre opinion d'accord avec celle de l'éminent occultiste, et nous en sommes très flatté.

de nos savants positivistes du jour; mais les connaissances que Moïse devait à la culture ésotérique égyptienne n'étaient pas moins positives que les leurs.

L'Être-des-Êtres, que ce théurge a si bien connu (אהיה אשר אהיה) (*Aehïeh asher Aehïeh*), l'universel Principe mâle dont il a poursuivi la notion jusqu'en son insondable Unité (*י Iod* ou *Wodh*), n'a rien qui soit accessible aux yeux charnels. Il n'agit sur la matière que par les lois préétablies... Toute Puissance d'En haut qui se manifeste par des phénomènes et se révèle à nous par d'autres intermédiaires que la lumière occulte des Intelligences, ne *peut* être qu'une Divinité de remplacement.

Quel est donc cet allié divin que Moïse évoque dans la détresse ou le péril; ce céleste Interlocuteur qui le conseille, le réconforte et l'instruit? avec lequel il discute et dont il détourne la colère embrasée (1)?

Qu'on lise, au chapitre XXXIII du *Deutéronome*, cette

(1) « ... Comme la sédition se formait et que le tumulte s'augmentait, Moïse et Aaron s'enfuirent au tabernacle de l'Alliance. Lorsqu'ils y furent entrés, la nuée les couvrit, et la gloire du Seigneur parut devant tous.

« Et le Seigneur dit à Moïse : « Retirez-vous du milieu de cette multitude, je vais les exterminer tous présentement. » Alors, s'étant prosterné contre terre, Moïse dit à Aaron : « Prenez votre encensoir, « mettez-y du feu de l'autel et de l'encens dessus, et allez vite vers le « peuple, afin de prier pour lui ; car la colère est déjà sortie du trône « de Dieu, et la plaie commence à éclater. »

« Aaron fit ce que Moïse lui commandait ; il courut au milieu du peuple que le feu embrasait déjà, il offrit l'encens, et, se tenant debout entre les morts et les vivants, il pria pour le peuple, et la plaie cessa.

« Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille sept cents hommes, sans ceux qui avaient péri dans la sédition de Coré... »

(*Nombres*, ch. XVI, ℣. 42-49. Traduction Le Maistre de Sacy.)



sublime vision du Sinaï : des milliers d'Élus, réintégrés aux privilèges de la divine Essence, se pressent en une apothéose colossale, dans la fulgurante lumière d'Ihôah (ỷ. 2). Le voilà, l'Allié céleste : il s'est levé de Séïr !

La grande Communion des Saints de l'initiation dorienne, telle est donc l'*Entité collective* avec qui Moïse est en constant rapport, organique, hiérarchique et magique !

Tel est le Dieu de sa Théurgie, — la plus haute, la plus sainte, la plus légitime qu'Épopte ait jamais pratiquée.

Voilà l'Ame de lumière et l'Esprit de Vérité que voulait insuffler Moïse au cœur du peuple de son choix.

Un peuple « de col roide (1) », cet Israël nouveau ; résistant, indomptable, mais obstiné et inflexible aussi ! L'incarnation se fait mal... Un instant, l'Allié céleste perd espoir et patience et se désintéresse de la race juive ; il parle de la sacrifier, et d'établir Moïse à la tête d'un autre peuple plus grand et plus fort (2). C'est Moïse qui l'en dissuade.

Car cette race est brillante de vertus, parmi les ténèbres de ses vices. Elle pourra se vautrer *en fait* dans la plus crapuleuse idolâtrie ; rien n'effacera le dogme monothéiste, imprimé au fer rouge dans la chair de son cœur : *Ihôah Ælohîm est un Dieu unique !* — Puis, tel qu'un dragon commis à la garde d'un inestimable trésor, le défend sans l'ouvrir et sans le connaître, Israël,

(1) *Exode*, XXXIII, ỷ. 3 et 5.
(2) *Nombres*, XIV, ỷ. 12.



se transmettant de génération en génération le précieux dépôt de la *Genèse*, cette réserve ésotérique du passé, grosse de l'avenir intellectuel d'un monde, Israël va mériter le titre de gloire hiéroglyphiquement inclus dans son nom : יש-רא-אל, manifestation rayonnante de Dieu.

L'essentiel est garanti de la sorte; la race juive satisfait à sa mission. Dans les limbes de l'Inconscient prophétique, jusques aux temps prescrits, sommeille encore la Parole qui sauve!...

Cependant, les successeurs du grand théocrate seront la plupart au-dessous de leur tâche, si facile et si simple comparée à la sienne. La lumière d'Ælohim va d'abord s'affaiblir, puis s'éclipser par degrés jusqu'à totale obscuration. Entre la Vérité vivante évoquée par Moïse et le Sacerdoce même élu par lui pour en devenir le réceptacle, un rideau de brumes s'interposera, ténébreux. A la faveur du crépuscule, les pontifes de la pire Goëtie porteront l'abomination dans le lieu saint; et la Lumière de gloire de Sina ne se fera plus connaître aux Nabis que par intermittences, en de rares éclaircies, ou parmi les ombres et les reflets d'une épiphanie orageuse.

Revenons à Moïse et résumons-nous. Ses rapports religieux avec l'Invisible apparaissent multiples et divers.

1° Ce prophète a surpris et extatiquement pratiqué l'*Absolu* divin, dans le tabernacle de son incommunicable Unité.

2° Il a connu, adoré, glorifié *Ihôah Ælohîm*, savoir Dieu manifesté dans la Nature par son Verbe éternel.

Ihôah n'est-il point resté le Dieu d'Israël par excellence ?

3° Moïse a fait alliance théurgique avec l'*Égrégore de la grande Communion des Élus.* — Le mystique interlocuteur du théurge, l'Adonaï personnel réalisant l'*Image divine*, n'est autre que le plus sublime des Collectifs humains, réintégré dans la Loi du Règne de Dieu.

4° Enfin, certaines prescriptions du culte sanglant de Moïse donneraient à penser qu'il entretenait de massives colonnes de substances élémentales ou lémuriennes, qui devaient lui servir pour les œuvres de sa Magie sacerdotale, lorsqu'il ne jugeait pas à propos de recourir aux prérogatives de son alliance, et d'évoquer l'Égrégore.

Voilà des nuances bien complexes pour le discernement des sémites « au col roide ». Engagé par son chef dans ces multiples voies de l'Art sacerdotal, le peuple hébreu, ignorant comme il l'était, fût tombé promptement dans l'idolâtrie. Or Moïse voulait, avant tout, imprimer le verbe monothéiste dans la conscience d'Israël; il voulait que son dogme unitaire fût l'étoile sainte des destinées juives. Aussi, réservant pour les initiés de tradition orale toutes ces périlleuses distinctions, il se garda bien d'en embarrasser son peuple.

En toutes circonstances, c'est toujours Ihôah Ælohîm qu'il met en avant. Il est l'unique Adonaï, le Seigneur, dieu d'Israël.

Des ennemis sont-ils taillés en pièces ? Le Seigneur les a livrés au bras vengeur de son peuple... — Un passage de cailles pourvoit-il à la nourriture des juifs au désert? Le Seigneur a envoyé des cailles... — Une décharge fluidique a-t-elle foudroyé Nadab et Abiu, cou-

pables d'une imprudence en offrant l'encens? Une flamme sortie du Seigneur les a dévorés (1).

Dans les envoyés de Dieu, c'est Dieu que le rédacteur de la *Genèse* enseigne à voir. C'est si vrai, que Jacob, ayant lutté avec l'Ange, donne au lieu de la rencontre « le nom de Phanuel ou Pheniel, c'est-à-dire *la face de Dieu*, en disant : J'ai vu Dieu face à face, et cependant, mon âme a été sauvée (2). »

Presque toujours, quand Moïse parle du Seigneur à propos d'un fait historique ou d'une prescription sacerdotale, et non point au sujet des mystères cosmogoniques ou théogoniques, c'est son Allié céleste qu'il entend; c'est-à-dire la plus noble Entité collective qui puisse humainement représenter et divinement suppléer l'Être-des-Êtres.

Si l'on insistait pour mieux connaître cet Égrégore de la grande Communion des Élus, nous n'hésiterions pas à le désigner par son vrai nom : מכאל, MICHAEL.

Michaël est (pour notre tourbillon), le tabernacle du

(1) Les manifestations ignées ou fulgurantes, à travers quoi le Seigneur se révèle et rend des oracles, frappe ou guérit, prononce la bénédiction ou l'anathème, etc., — manifestations qui abondent à toutes les pages de la *Bible*, — ont fait délirer bien des exégètes. Jéhovah (ose écrire M. Renan), « ce bizarre agent électriforme » (p. 290), « est le Roûah universel sous forme globale, une sorte de masse électrique condensée » (p. 289). (*Histoire d'Israël*, t. I, passim.)

Pareils commentaires, qui témoignent peut-être chez leur auteur de plus de naïveté encore que de malice, semblent la mieux éloquente critique du système juif d'exclusive centralisation diviniste. Tout ramener exotériquement au Jéhovah personnel, c'est éluder les interprétations polythéistes qui pourraient naître en l'esprit des foules... Mais toute médaille a un revers.

(2) *Genèse*, XXXII, ℣. 30.



Seigneur ; or il est écrit : « *In sole posuit Deus tabernaculum suum...* » Notons ici que Michaël n'est qu'un Æloha d'Ælohim, qu'un membre vivant de Ihôah Adonaï, le Verbe éternel ; enfin, qu'Adonaï même n'est que la manifestation de *Wodh* ou d'*Aïn-Soph*, אין סוף, le Dieu suprême et irrévélé.

Par rapport à l'Absolu, c'est-à-dire contemplé de haut en bas, le Verbe universel est l'Homme typique, l'Adam Kadmon du Zohar; relativement à nous, c'est-à-dire conçu de bas en haut, le Verbe est Ihôah lui-même, ou Dieu manifesté.

Ainsi l'homme-synthèse et Dieu manifesté se confondent, et dans cette identité sublime (1) réside un des plus profonds mystères de la tradition kabbalistique. « Qui peut accorder ensemble (dit Éliphas) le Dieu de la terre et l'Homme du Ciel, en touchant au point fixe de leur union : celui-là a trouvé le G.·. A.·.; arcane indicible, puisque c'est l'alliance du Kether humain et du Kether divin, figurée par la lutte de Jacob avec l'ange. Par cet arcane, Lucifer se fait Dieu, non plus en se révoltant,

(1) « La lance composée de quatre métaux (voy., pour la description de ce symbole, *Des Erreurs et de la Vérité*, Edimbourg, 1775, in-8°, p. 35) n'est autre chose que le grand nom de Dieu composé de quatre lettres יהוה. *C'est l'extrait de ce nom qui constitue l'essence de l'homme;* voilà pourquoi nous sommes formés à l'image et à la ressemblance de Dieu ; et ce quaternaire que nous portons, et qui nous distingue si clairement de tous les êtres de la nature, est l'organe et l'empreinte de cette fameuse croix, dans laquelle l'ami Bœhme nous peint si magnifiquement l'éternelle génération divine, et la génération naturelle de tout ce qui reçoit la vie, soit dans ce monde, soit dans l'autre. » *(Correspondance de Saint-Martin avec le baron Kirchberger de Liebistorff*, p. 45).



mais en obéissant librement à Dieu. *Qui aures habet audiendi audiat!...* C'est le *Non-ens* d'en-haut équilibré par celui d'en-bas, et de ces deux négations jaillit une affirmation inattendue et immense, qui est adéquate à l'homme-dieu (1). »

Pour en revenir à l'Allié de Moïse, sa déification exotérique se légitime par une frappante analogie. Puisque Chrishna, manifestant Wishnou sur la terre, a pu légitimement dire : Je suis Wishnou ! — pourquoi Michaël, manifestant Ihôah au Ciel des âmes, ne pourrait-il pas dire : Je suis Ihôah?

Si quelque Puissance a le droit de prendre exotériquement le nom de l'Éternel, c'est bien cette vivante Synagogue de ses Élus, la plus haute expression collective du Verbe humain divinisé !

Néanmoins, en donnant le Dieu qui se manifestait dans la nuée pour l'éternel Dieu-des-dieux, Moïse a fait en quelque sorte ce dont l'auteur juif du *Sepher Toldos* incrimina plus tard Jésus de Nazareth : d'avoir montré aux nations, comme étant la véritable pierre cubique du Temple, un cube d'argile fait à la ressemblance de cette mystérieuse pierre de l'angle, qu'il n'était parvenu à dérober...

Il ne nous appartient pas d'en dire davantage. Nous n'avons nulle autorité pour juger Moïse, pas plus que le Kabbaliste auteur du *Sepher Toldos Jeschu* n'était qualifié, ce semble, pour se faire l'arbitre de notre Messie.

---

(1) *Correspondance de l'Abbé Constant* avec le baron Spédaliéri, Mss. (IIe Cahier, p. 72).



Ce grimoire syro-chaldaïque, presque contemporain de Jésus-Christ, accuse le « fils de Miriam » d'avoir accompli tous ses prestiges à l'aide du Nom incommunicable שם המפורש (*Schema Hamphorasch*), dérobé au temple de Jérusalem, dont il aurait forcé les portes par de coupables enchantements. Suivent des récits de prodiges plus surprenants encore que ceux des Évangiles... Retenons ce fait au passage, que les miracles de Jésus étaient chose hors de doute au sentiment des Juifs de son temps.

Nous aurions pu nous étendre beaucoup plus sur le mode de génération comme sur le rôle des Entités collectives humaines, étudiées soit au point de vue religieux, soit au point de vue social. Le peu d'exemples que nous avons proposés serviront de jalons de repère, pour le cadastre d'une région peu fréquentée des penseurs. Nous nous flattons d'avoir dit à ce sujet des choses assez neuves et généralement insoupçonnées.

L'intégration collective est une réalité aussi constante, sur les plans astral et psychique, que les combinaisons de la chimie, par exemple, sur le plan matériel.

Bien des questions laissées dans l'ombre à dessein s'éclaireront, si l'on sait faire usage de la loi, si féconde en imprévu, dite de l'analogie des contraires.

Ainsi, la Communion des Saints, dont Michaël est la personnification lumineuse, comporte pour antithèse la Synagogue des pervers, dont l'incarnation ignée sera *Samaël* סמאל, le Satan ésotérique de la Kabbale.

Il messiérait de confondre ce Collectif caco-psychique

(d'une réalité formidable à de certaines époques, quand des divisions intestines ne stérilisent point sa vigueur en l'opposant à elle-même), — avec le Satan légendaire, griffu et cornu, digne fils des imaginations fanatiques et qui n'est, comme on l'a laissé entendre plus haut, qu'une *Image astrale vitalisée*...

Nous terminerons ce chapitre par quelques strophes très remarquables du marquis de Saint-Yves (1), touchant Samaël. On y verra la description, plus *vraie* que *réelle*, du phénomène dont, page 310, nous réservâmes l'examen : savoir, ce que peut être le corps astral totalisé d'une Entité collective, aux yeux du Voyant admis à ce très exceptionnel spectacle :

« Quand la nuit vient, Satan, dans la forêt de chênes
Sonne, et son vrai Sabbat accourt, éclairs de haines
Roulant des sombres monts.
Les Vosges, répondant aux Alpes, tonitruent,
Et, dans cette clairière où leur chef luit, se ruent
Des troupeaux de Démons.

« Il en vient de partout ; ils ont toutes les formes
Des Vices accouplés aux Passions difformes,
Éternel rut boueux ;
Il en vient du sommet de toute Hiérarchie,
Il en jaillit du gouffre où gît toute Anarchie,
Et tous sont monstrueux...

« Au milieu, double corne au front, Monstre électrique,
Le vrai Satan, celui du Rit ésotérique,
Météore géant,

(1) *Jeanne d'Arc victorieuse,* pages 113-114, *passim.*



Assis sur un Dolmen, les regarde et préside;
Et tous disent : — « Salut au premier Homicide,
Roi des rois du Néant ! »

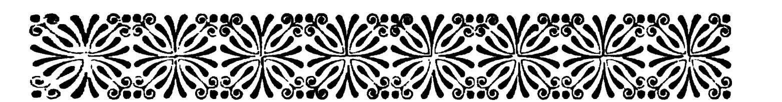
« A ces mots, rayonnant, Flamme et milliers de flammes,
Satan a resplendi, car ces Feux sont les Ames
Qu'il s'incorpore ainsi
Du front aux pieds, selon le crime ; et sous son aile
Droite ou gauche, selon que l'Ame criminelle
Fut homme ou femme ici (1)... »

(1) L'auteur aurait pu dire aussi justement :

« ... Selon que l'âme criminelle
Est homme ou femme ici. »

Les âmes criminelles des vivants font aussi bien partie du corps de Samaël que les âmes perverses des morts, — et cela est un grand mystère.


11 LA FORCE



כ

(Section 11)

La Force (onze) = Énergie = Ses moyens de déploiement (*Force de la Volonté*).

Chapitre IV

FORCE DE LA VOLONTÉ

La volonté !

Le Tarot des bohémiens porte inscrit, sur son feuillet onze, le simple et majestueux emblème de cette déesse.

On y voit une jeune fille, debout dans les plis d'un manteau d'apparat, et coiffée du signe cyclique de la Vie universelle ∞, dompter sans le moindre effort un lion en fureur, dont elle clôt des deux mains la gueule rugissante. Sur son visage transparait la sérénité de la Force consciente d'elle-même ; l'attitude est si calme qu'on y lirait l'indolence, si la virilité de l'acte n'infligeait un démenti à l'expression placide des traits.

Son genou fait saillie sous la robe, il semble ployé (1). Cet indice donne à penser que l'hiéroglyphe original la peignait assise. Sans doute un cartier malhabile, repro-

(1) Voir les éditions anciennes du Tarot.

duisant l'emblème primitif, aura cru pouvoir supprimer le fauteuil, sans prendre soin de redresser entièrement la posture du sujet.

Ce détail fautif se trouve corrigé dans le Tarot d'Etteilla, qui date de la fin du XVIII[e] siècle. La déesse y est peinte sur un trône; contre son genou repose la tête du lion apaisé, qui va s'endormir. Une fois, par hasard, Etteilla nous semble avoir vu juste.

Qui ne connait, au moins de nom, ce perruquier gendelettres, contemporain de Mesmer et de Cagliostro? Peu enthousiaste de son gagne-pain cosmétique, il s'en élut un autre, et cultiva fructueusement les hautes sciences, en particulier celle du Tarot, que le savant Court de Gébelin venait de mettre à la mode: bref, le digne coiffeur, qui se nommait tout simplement Alliette, s'établit astrologue, devin et philosophe hermétique, sous son nom inversé d'Etteilla. Il ne manquait ni de clairvoyance naturelle, ni d'une certaine érudition tumultueuse et mal digérée. En son domicile de la rue de l'Oseille, au Marais, Etteilla, « professeur d'Algèbre (comme il s'intitulait), astro-phil-astre et restaurateur de la cartonomancie pratiquée chez les Égyptiens, » donna, moyennant salaire honnête, des consultations et des leçons particulières. La vogue lui fut bientôt acquise; il fit fortune et roula carrosse. Malheureusement, il se mêla d'écrire, et ses œuvres, — qu'on réunit d'ordinaire en deux forts volumes, ornés de figures en taille-douce, — ne donnent pas l'idée de ce que pouvaient être ces fameuses consultations divinatoires, qui ont fait courir tout Paris. — Doué d'une perspicacité peu commune, et

d'une grande aisance dans le maniement des nombres et des figures, il étonnait chez lui, le crayon ou le compas à la main, parmi les bizarreries de ses diagrammes et le bariolage de ses tarots. Mais l'illusion tombe, en face de son œuvre écrite. Cette pénible compilation, sans ordre ni clarté, trahit le manque d'instruction première et ne soutient pas la lecture... Etteilla fit pīs encore : il publia une édition *expurgée* du Tarot ! On peut dire que la fantaisie laborieuse mais biscornue de ce singulier correcteur a bouleversé de fond en comble les arcanes du Livre de Thoth, intervertissant l'ordre des lames, et parfois substituant aux vieux symboles magiques les caprices d'une imagination superlativement brouillonne et déréglée. Une fois ou deux, néanmoins, il a rencontré juste, — et c'est, en vérité, le cas du feuillet qui nous occupe.

La onzième clef du Tarot s'explique et se commente d'elle-même. La déesse, assise ou debout, signifie toujours la Volonté vivante, dont la vertu, décuplée par l'entrainement, dompte sans effort la rébellion des forces instinctives et passionnelles.

Le lion, qui symbolise ces dernières, figure aussi leur milieu nourricier, la lumière astrale, dont il est un des plus antiques hiéroglyphes. A ce point de vue, le pentacle exprime l'empire qu'exerce la Volonté sur les fluides hyperphysiques, les Esprits élémentaires et les Lémures qui hantent la région sans limite.

L'apocryphe des *Oracles de Zoroastre*, que nous avons déjà cité, à propos des mirages errants, désigne *le lion* comme la figure synthétique en quoi se résument, quand le voyant prolonge son extase, toutes les Puissances

hallucinantes du royaume astral. « *Cernes omnia leonem* (1) », dit le texte latin.

« Le signe [zodiacal] du lion (peut-on lire au très estimable traité de *Light of Egypt*), symbolise la force, le courage et le feu... Kabbalistiquement, le signe du Lion figure le cœur du Grand Homme, et représente le centre vital du système circulatoire fluidique de l'humanité. C'est aussi le tourbillon de feu de la vie physique (2). »

Telles sont les forces, également insurrectionnelles dans le monde et chez l'homme (dans les sphères du Macrocosme et du Microcosme), et que la Volonté domine et dirige magiquement, — comme l'adepte des mystères chaldéens faisait des lions sacrés, nourris dans le

---

(1) Le chapitre *des Démons et des Sacrifices*, où se lit cette phrase, constitue une page essentielle, au point de vue des rites théurgiques : Éliphas Lévi en a donné une belle traduction *(Histoire de la Magie*, pages 58-60).

Ces curieux *Oracles*, recueillis dans les livres des alexandrins, qui volontiers s'y réfèrent, ont été imprimés par François Patricius, en tête de sa *Magia Philosophica* (Hamburgi, 1593, pet. in-8°). On les trouve également in-extenso dans le *Trinum magicum* (Francofurti, 1616 ou 1663, in-12, pages 326-401). La citation que nous avons faite se trouve à la page 345 de ce dernier recueil.

(2) *La Lumière d'Égypte* (traduction française), Paris, Chamuel, 1895, in-4°, fig. (Page 185, *passim).*

Cet important traité, dont nous venons de prendre connaissance (Décembre 1895) est à la fois un curieux ouvrage et une bonne action. Il n'est pas sans taches, et plusieurs des critiques émises à son sujet semblent fondées. Néanmoins, bien que nos vues ne concordent pas sur tous les points avec celles de l'auteur, nous nous permettrons de recommander à notre public la *Lumière d'Égypte*. Certaines pages de ce livre nous ont paru émaner d'une source particulièrement intéressante. Enfin, pour emprunter une expression familière à Saint-Martin (comparant les diverses nourritures de l'intelligence), c'est quelquefois « du très bon ».

temple en vue des épreuves, et qu'il devait rendre dociles au magnétisme du geste et de la voix.

Quant à l'héroïne symbolique de l'emblème, nous la préférons assise, car elle représente alors la Volonté calme et robuste, sur le trône de l'inébranlable Raison. Et le fauve, vaincu par le double prestige de la fermeté jointe à la douceur, repose son muffle apprivoisé sur les genoux de l'Immortelle !

L'indication n'est point négligeable encore, que fournit le *signe vital universel* placé sur la tête de la déesse. Il proclame, — ce huit renversé, — qu'en tous lieux de l'univers où la vie étend son empire, la Volonté humaine peut saisir le sceptre, et que sa sphère d'action n'a pas d'autres frontières que celles mêmes de l'existence cosmique, soit occulte ou manifestée.

La Volonté de l'homme, ainsi que Fabre d'Olivet l'a magistralement établi, constitue l'une des trois grandes Puissances qui régissent l'Univers.

Dans l'individu, comme dans l'être collectif humain, la Volonté embrasse et maitrise de son étreinte unitaire les trois vies instinctive, animique et spirituelle, qui alimentent et soutiennent trois modifications de la Psyché : l'âme sensitive, l'âme passionnelle et l'âme intelligente. Le siège central de la Volonté réside en la partie médiane de l'Être humain ; mais cette faculté peut s'amoindrir ou s'accroître, descendre dans l'instinct ou ascendre dans l'intelligence, pour y séjourner plus ou moins à demeure.

Ces choses remémorées succinctement, car le Lecteur

les connait déjà, notifions encore ce fait que nous atteste l'unanimité des traditions sacerdotales : qu'en la sphère d'Éden, avant la chute, la volonté d'Adam-Ève était créatrice, sans restriction ni tempérament à ce pouvoir quasi-divin. L'homme universel exerçait la souveraineté dans toute l'étendue de l'enceinte organique dont il occupait le centre ; il y régnait au même titre que les autres dieux, — consubstantiels au Verbe comme lui, — régnaient chacun dans sa sphère propre ; au même titre enfin, s'il le faut dire, que ce Verbe divin lui-même régnait au plérôme intégral de la Divinité.

La Volonté d'Adam était le seul support des êtres innombrables dont il avait peuplé son domaine ; en sorte qu'il pouvait, d'une seule volition, « les porter en un moment de l'être au néant et du néant à l'être ». Cette formule significative est de Fabre d'Olivet. Nous ne résistons pas au plaisir de citer ici quelques lignes de ce grand maître, qui met dans la bouche d'Adam un discours où *notre premier père* décrit, en style transparent encore qu'*exotérique*, les conséquences de sa témérité, et toute l'horreur de sa déchéance.

« Le cours que suivait ma vie dans l'éternité s'arrêta ; tout s'arrêta autour de moi ; et je vis, avec une indescriptible stupeur, que toutes les productions de mon Éden, et toutes les créatures que j'y avais mises, *consolidées par une force qui m'était inconnue, ne dépendaient plus des actes de ma volonté.* Un mouvement rétrograde avait tout envahi. Emporté avec tout le reste dans ce mouvement épouvantable, c'est en vain que j'essayerais de te peindre mon angoisse... C'est au milieu de cette angoisse que la voix du Très-haut se fit entendre à moi, et que sa miséricorde daigna y mettre un terme en changeant, par sa toute-puissance, le mode de mon exis-

tence, que rien autre ne pouvait changer. *Alors je pris des formes analogues à celles que mes productions avaient prises. Je devins corporel comme elles.* L'Éternel Dieu aurait pu sans doute anéantir mes productions ; mais comme la souffrance, qui était la suite inévitable de ma faute, ne pouvait se guérir qu'en se divisant à l'infini, et que, plus elle était partagée et divisée, plus elle devenait supportable, et tendait d'autant plus vite à s'effacer, il daigna faire concourir à ma guérison toute la nature corporelle qui était mon ouvrage. Ainsi la masse de douleurs qui devait peser à l'avenir sur la totalité des hommes à naître de moi, fut allégée dans un très grand degré par le partage qui en fut fait sur les animaux... Ils n'étaient pas plus innocents que mes descendants ne le seront ; car, encore une fois, tous ces êtres, sous quelque point de vue qu'on les considère, ne sont que moi, que moi-même, dont l'unité est passée à la diversité (1). »

Primordialement, en Éden, les volitions de l'homme s'objectivaient donc, dans l'instant qu'il les proférait. — Depuis la chute et la dissémination d'Adam-Ève en de multiples humanités à travers le temps et l'espace, cette magnifique prérogative créatrice semble ravie à l'homme (2). Aux yeux de l'observateur superficiel, la Volonté de chaque individu n'a plus sur la matière d'action réelle et directe que dans les limites du corps matériel ; même en cette sphère étroite, son autorité ne s'exerce que sur certains organes ; le système nerveux moteur reste soumis à la Volonté ; mais sur les nerfs sensitifs, son empire est presque nul.

(1) *Caïn*, pages 211-212, *passim*.

(2) L'être qu'ici nous appelons l'homme, c'est, — qu'on ne s'y trompe pas, — le sous-multiple adamique, *Adam hal-ha-aretz* אדם על הארץ, au degré d'évolution où il se trouve actuellement sur la terre.



Tel est, en deux mots, — à première vue, — le misérable bilan terrestre de cette faculté déchue...

Mais, à observer les choses de plus près, pareille déchéance ne serait-elle pas plus apparente que réelle? Les cas n'abondent-ils point, où la Volonté reconquiert spontanément quelque influence directe sur les êtres et les choses du monde extérieur? Un peu d'entraînement enfin ne rend-il pas à cette faculté une part de son énergie virtuelle? N'en peut-on pas alors faire magiquement usage, pour le mal ou pour le bien? — Au point où nous en sommes de ce travail, la réponse n'est plus douteuse. C'est elle qui fera l'objet du présent chapitre.

Consultons la *Genèse*. Quand Ihôah chasse du « paradis terrestre » le couple symbolique, voici les termes de la sentence qu'il signifie à la Femme, type expressif de la faculté volitive d'Adam : — « Je multiplierai le nombre des obstacles physiques de toutes sortes, opposés à l'exécution de tes désirs, en augmentant en même temps le nombre de tes conceptions mentales et de tes enfantements. Avec travail et douleur tu donneras l'être à tes productions, etc. (1)... » Telle est la traduction profonde de Fabre d'Olivet. La version exotérique de Le Maistre de Sacy renferme un sens tout pareil, sous une image plus enveloppée : « Je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse; vous enfanterez dans la douleur, etc. (2)... »

Le Seigneur ne frappe donc point de stérilité la puis-

(1) *Langue hébraïque restituée*, tome II, page 316.
(2) *Genèse*, chap. III, ℣. 16.



sance volitive dont Ève est le symbole; il la condamne à multiplier de laborieux efforts, pour obtenir un moindre résultat.

La désintégration de l'Homme universel, et l'emprisonnement de ses sous-multiples en des geôles de chair, opaques, et massives, — tels sont les obstacles qui, sous la loi de déchéance, entraveront dès l'abord la faculté créatrice dévolue à la nature humaine. Tout éparpillement substantiel comporte une diminution quantitative de la force liée à cette substance; et l'obscuration d'une enveloppe translucide autour d'un centre lumineux ne va point sans une altération qualitative, au moins apparente, des rayons qui émanent de ce foyer.

Mais dans l'acte même de bâtir cette prison temporaire — le corps, — quel merveilleux pouvoir créateur déploie la Volonté! Comme elle triomphe, jusqu'en son humiliation! Ici, elle est collective et essentielle, non pas encore individuelle et réfléchie.

L'individu qui s'incarne ne se doute point, — plongé d'ailleurs en un engourdissement profond, — qu'un architecte et des ouvriers d'essence identique à la sienne travaillent à lui construire une habitation congruente à son nouvel état. L'édifice s'élève, en d'autres termes, sans qu'il en ait *conscience :* car celui qui trace le plan comme ceux qui l'exécutent ressortissent à cette moitié obscure de l'être humain, que nos psychologues modernes commencent à soupçonner sous le nom d'*Inconscient.*

L'Inconscient est cette Entité absconse qui se manifeste en nous, cet *alter ego*, ce *Moi non-moi* qui pense, veut

et agit dans notre intérieur, sans que nous ayons nul sentiment, parfois nulle notion, de ce penser, de ce vouloir, de cet agir, étrangers et nôtres tout ensemble. Si les philosophes ont assigné pareille dénomination à cette chose si malaisée à définir, ce n'est point qu'elle apparaisse inconsciente en soi, ils n'en savent rien; c'est seulement parce que nous n'avons point conscience d'elle.

Notre Volonté propre, tout d'abord, consciente lorsqu'elle s'élève dans les modifications supérieures de l'être (intelligence, sagacité), ou qu'elle se maintient dans l'entendement et la raison, — ne l'est plus quand elle s'exerce dans le sentiment pur ou qu'elle descend dans l'instinct.

Il y a en outre, par rapport à la conscience individuelle (qu'on la suppose ou non développée), deux Inconscients collectifs : celui d'en haut et celui d'en bas. L'architecte du corps appartient à l'Inconscient supérieur, à l'Ame humaine collective par quoi l'Esprit universel se manifeste. Cet architecte est la Volonté de l'Espèce. — Quant aux artisans, ils relèvent de l'Inconscient inférieur et se meuvent dans le royaume de l'Instinct : ce sont les énergies moléculaires que le Corps astral, cet entrepreneur de la bâtisse, évertue en les unifiant, et qui deviennent les âmes des cellules constitutives de l'organisme physique en voie de formation.

Mais entre l'architecte et l'entrepreneur, — entre la Volonté de l'Espèce et le Corps fluidique de l'individu, — se place un intermédiaire, dont il faut bien toucher un mot.

Puisque nous ébauchons le rôle de la Puisssance volitive, dans la manifestation des individus sur les plans astral et physique, — peut-être l'instant est-il venu de mentionner l'importance d'une faculté occulte assez peu connue, et qu'on pourrait définir la matrice psychique du corps astral.

Sa notion formelle préservera les étudiants en Occulte de bien des quiproquos.

En effet, sans mieux s'expliquer, les Occultistes ont coutume de dire : d'une part, que le corps astral, étant périssable, doit après la mort se dissoudre lentement dans l'atmosphère terrestre ; —d'autre part, que l'adepte doit, dès ici-bas, élaborer (prétendent les uns), épurer (soutiennent les autres) son corps lumineux : lequel, à l'issue de la terrestre épreuve, servira de char à l'âme affranchie, pour atteindre la *Citadelle ignée* et parfaire sa réintégration dans l'Unité céleste... On s'y perd!

Le malheur, c'est que certains enseignants ont toujours pris soin de confondre l'effet avec la cause : le corps astral avec la faculté plastique d'appropriation, pour ne pas dire qu'ils ont entièrement méconnu la nature de celle-ci. La faculté plastique n'est point un moyen-terme éventuel, un lien d'éphémère union entre le corps et l'âme ; elle tient d'une manière intime à l'essence de la Psyché, dont elle constitue l'instrument de précision et de *mise au point* pour les milieux où elles séjourneront ensemble.

Notifions-le donc à ceux qui l'ignorent : toute âme indi-

viduelle est pourvue d'une *faculté plastique* (1) invisible, qui, docile à la Volonté efficiente de l'Espèce (essence elle-même émanée du principe ou archétype), tisse sur ce modèle un vêtement fluidique à l'âme : un corps sidéral, plus ou moins subtil, selon les divers milieux astraux qu'elle traverse. Si l'âme s'incarne sur une planète, c'est en vérité ce corps sidéral qui servira de patron à l'organisme matériel, dont les cellules s'agenceront en se juxtaposant sur les traits de son esquisse ignée. Mais, par ce fait, les deux formes corporelles, la visible et l'invisible, consomment un indissoluble hymen : la destinée leur est commune désormais, jusqu'à l'heure où la mort de la première sonnera l'agonie de la seconde.

C'est alors que, l'âme émigrant toute nue vers un autre séjour, la faculté plastique qui lui est inhérente aura mission d'élaborer pour elle un nouveau corps subtil, vêtement approprié aux nouvelles ambiances. Jusque-là, cette faculté se bornait au rôle de régulatrice à l'égard de l'ancien.

En effet, tant que l'âme humaine passe d'un milieu astral dans un autre sans s'incarner physiquement, le corps éthéré, expression actuelle de la faculté plastique, se subtilise tour à tour ou se condense, afin de demeurer en harmonie avec le milieu nouveau qui le baigne. Mais si l'âme,

(1) Ce que nous désignons par *faculté plastique* est connu des théosophes védantins sous un nom différent. — Cf., à l'*Appendice* du présent tome, la note brève, mais substantielle, où M. Paul Sédir a résumé les enseignements de l'Ésotérisme adwaïti sur ce point de doctrine. On constatera qu'il n'y a guère de différence entre la notion védantine du *Corps causal* et notre conception de la *faculté plastique efficiente*.



emportée au torrent des générations, s'engouffre en un corps de chair, où son élastique forme astrale, captive et comprimée à haute tension, va, par son dynamisme expansif guidant le travail cellulaire, pourvoir à la croissance de l'organisation corporelle : une invincible affinité relie dès lors les deux effigies ; l'objective et la subjective. L'union terrestre est consommée entre elles; leurs destins sont inséparables désormais.

Notre Public s'en souvient à coup sûr : Si loin que le corps astral, abmatérialisé durant le sommeil ou l'extase, s'éloigne de sa coque matérielle, une chaîne sympathique reste tendue entre elle et lui. Sa rupture occasionnerait la mort. Corps physique et corps astral appartiennent tous deux à l'orbe de la terre, et quoi qu'on en ait dit, ni l'un ni l'autre n'en peut outrepasser les secrètes limites : *ceux qui savent* ne nous démentiront pas.

Lorsqu'un adepte, — mais le cas est si rare! — s'élance au delà de ces bornes, sur les ailes d'*un* corps éthéré, ce véhicule n'est point la forme astrale proprement dite. C'est le *corps glorieux* qu'a su élaborer cet adepte, réintégré dès ici-bas dans la plénitude de ses droits d'en haut: si bien qu'avant même de mourir, il est ressuscité d'entre les morts. Le corps glorieux (1), ce

(1) Le corps astral est formé de la substance fluidique empruntée telle quelle au nimbe de la planète ; car, — bien que nous soutenions, à l'encontre de certains magistes, que le corps astral préexistait à la conception du fœtus, — il reste certain pour nous qu'au cours de la gestation, sa substance fluidique se renouvelle entièrement, par des échanges avec l'astral terrestre. C'est une conséquence nécessaire de son commerce avec le corps matériel qu'il informe. — Il ne s'agit plus d'une adaptation provisoire au milieu, comme quand le corps astral changeait d'atmosphère sans s'incarner : il s'agit d'une modification



« char subtil de l'âme », comme l'appelaient les Pythagoriciens, n'est point captif de l'attraction terrestre ; mais son acquisition, posthume chez le plus grand nombre, ne peut s'effectuer sur cette terre qu'au bénéfice d'une rare élite. Quiconque y parvient ressemble au prisonnier qui réussirait, dans son cachot même, à construire l'appareil aérostatique de son évasion.

Ce cas est d'ordre exceptionnel ; voici la règle. — Chaque fois qu'après une mort physique, l'âme émigre vers un autre monde, elle abandonne un cadavre visible à la voirie terrestre et un cadavre invisible à l'atmosphère occulte de la planète. Ce dernier est le corps astral, qui se dissout lentement, comme nous le disons au chapitre VI *(la Mort et ses Arcanes)*. L'âme alors, transférée en un autre séjour, se revêt d'une enveloppe neuve, appropriée aux conditions hyperphysiques du milieu nouveau qui la reçoit. Et c'est encore la faculté plastique, intimement liée d'une part à la Puissance volitive de l'espèce, d'autre part à la propre nature individuelle de la Psyché, — c'est la *Faculté plastique* qui élabore et qui adapte à l'âme pérégrine tel corps astral de rechange, plus dense

---

profonde, d'une appropriation définitive du corps astral à l'orbe planétaire, dont il ne pourra plus s'affranchir désormais.

Le *corps astral*, tel que nous le connaissons ici-bas, est donc fait de lumière astrale *spécialisée*.

Mais le *corps spirituel, glorieux*, est tissu de la pure substance édénale, agathomorphe ; alias de l'élément adamique (אדמה de Moïse), ou originelle Lumière de gloire.

L'un appartient au monde de la déchéance ; l'autre ne relève que du monde céleste, où s'épanouit l'*Éternelle Nature* de Bœhme.

Ce corps glorieux, c'est l'expression *définitive* de la faculté plastique ; son expression adéquate au pur éther reconquis.

ou plus épuré, mais toujours en proportion de la sidéralité ambiante.

Nous venons de dire que cette faculté obéissait tout d'abord à la Puissance volitive de l'Espèce : cela, pour les traits généraux ; mais qu'elle se conformait aussi à la nature individuelle de l'âme : ceci, pour les traits particuliers. Les différences de physionomie sont dues, en très notable proportion, à l'influence irréfragable du Karma. Or si le Karma terrestre, tout d'alluvion fluidique et d'apport lémurien, réside au corps astral, il n'en saurait être de même du Karma intercyclique, produit d'une répercussion prolongée des corps astraux d'existences précédentes, sur la pure substance de l'âme ; celui-là se localise précisément dans la faculté plastique individuelle.

Cette mystérieuse faculté, dont l'homme n'a pas le monopole, sculpte ou modèle la forme extérieure de tous les êtres ; et, ce faisant, traduit leur nature propre en hiéroglyphes révélateurs des innéités latentes en elle.

Ainsi, à quelque Règne qu'il appartienne, chaque être vivant se manifeste au monde des effigies et s'élit une apparence corporelle adéquate à ses vertus intimes, par l'entremise de sa faculté plastique, obéissante à la volonté de l'espèce.

En cette dernière, on doit voir une modification de la Volonté cosmique, — c'est-à-dire humaine, puisque de l'Univers à l'homme, l'essence est identique. La tradition unanime des sanctuaires nous désigne l'Homme, conçu dans son universalité, comme étant l'*âme* du Cosmos intégral ; et toute âme de vie comme émanée, en mode di-

rect ou indirect, de la substance biologique humaine (*Adamah*).

« Ihôah (lit-on au deuxième chapitre de la *Genèse*) avait formé hors de l'*élément adamique* (1) toute l'animalité de la nature terrestre et toute l'espèce volatile des cieux ; il les fit venir vers Adam, pour voir quel nom relatif à lui-même cet Homme universel assignerait à chaque espèce ; et tous les noms qu'il assigna à ces espèces, dans leurs rapports avec lui, furent l'expression de leurs rapports avec l'âme vivante universelle (2).

Ce verset du *Berœshith* a trait au mystère que nous dévoilons.

En *nommant* les animaux, Adam détermine les natures volitives qui, — au regard de sa propre nature univer-

(1) C'est-à-dire, l'Élément homogène d'où provient la substance d'Adam. — Mais Ihôah n'avait créé les animaux qu'en principes ; c'était à l'homme de les faire passer de puissance en acte.

Rien d'ailleurs n'est moins facile que de pénétrer ces arcanes du Gan-bi-Héden. Sur toute chose, il importe, pour ne se point égarer dans un labyrinthe de contradictions vocabulaires, d'avoir toujours présent à l'esprit, que Ihôah-Ælohim constitue l'Adam Céleste absolu, — et qu'Adam représente, en Éden, un organe vivant de Ihôah, un Æloha d'Ælohim.

Par suite de sa déchéance, Adam se divise ; la matière est l'instrument passif de cette division. L'homme matériel et tous les êtres vivants sont, (à des degrés plus ou moins proches), des sous-multiples d'Adam déchu, dont le corps matériel intégral n'est autre que l'Univers physique lui-même.

(2) *Berœshith*, chap. II, ỳ. 19 (*Langue hébraïque restituée*, tome II, pages 85 et 315).

Nous avons donné la version ésotérique de Fabre d'Olivet ; nous allons transcrire en regard l'à peu près littéral de M. Sylvestre de Sacy : « Le Seigneur Dieu ayant donc formé de la terre (!) tous les animaux terrestres et tous les oiseaux du ciel, il les amena devant Adam, afin qu'il vît comment il les appellerait. Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable. »

selle, — caractérisent ces êtres émanés de son verbe. Les facultés plastiques des individus se conforment à l'essence volitive de chaque espèce. Toute effigie particulière, bestiale, va donc dépendre de la virtualité plastique où viennent s'inscrire ces essences.

Les animaux peuvent être conçus comme personnifications incarnées des passions divergentes, et souvent contradictoires, qui se disputent l'âme inférieure de l'homme; ou, plus exactement, comme monades adamiques déviées en tous sens, vers les extrémités polaires du dynamisme, dont Adam occupe le point central d'équilibre.

De telles notions, délicates à saisir, semblent d'ailleurs inédites. Soulignons-les.

Ainsi, les âmes bestiales consistent en modalisations outrancières et désharmoniques de l'âme humaine, jadis harmonieuse en Éden. Mais l'accord parfait est rompu...

Productions indirectes d'Adam, antérieurement à sa chute, — les animaux sont depuis lors (au même titre que les êtres incorporés des autres Règnes), autant d'atomes dispersifs de sa substance corrompue, autant de sous-multiples dégénérés de son unité dissoute. Car lui-même s'est emprisonné sous l'écorce de ses productions. Ce n'est qu'au fur et à mesure d'une évolution progressive, que les monades de pure substance adamique, émergeant des âmes minérale, végétale, animale, pour revêtir les états hominal, puis spirituel, puis angélique, vont consommer leur céleste réintégration.

L'humanité terrestre achève, à l'heure où nous parlons,

de dépouiller la nature bestiale d'où elle est issue : mais cette âme inférieure ne desserre point son étreinte; il s'en faudra violemment arracher.

L'*Anima bruta*, cette région basse de la psyché humaine et cosmique tout ensemble; cet empire où Nahàsh règne en despote; cet orbe, réel et symbolique à la fois, qui encercle la planète et gravite autour de nous ; le satellite obscur (ainsi le nomment les adeptes d'une savante fraternité occidentale) : voilà le commun réservoir des âmes d'animaux non incarnés, — et le magique réceptacle d'une pseudo-spiritualité, plus meurtrière à l'âme que le matérialisme abject des savants théophobes contemporains.

La digression qu'on vient de lire importait pour l'intelligence, et de la faculté individuelle que nous nommons plastique, et de son rôle à l'égard de l'essence volitive spécifiée.

D'ailleurs, ces considérations nous amènent à la théorie des *signatures*, qui sont les empreintes naturelles où la faculté plastique de tout être frappe, à même les corps, ses sceaux révélateurs.

« Les secrets de la Nature, dit l'hiérophante de la *Threïcie*, sont les mêmes que ceux de la religion, et il ne peut y avoir qu'une doctrine, puisqu'il n'y a qu'un principe des êtres. Nous sentons; par l'impulsion de notre génie, que l'homme est né pour connoître ; aussi nous devons lire la nature et la qualité des êtres sur leurs enveloppes. Savoir lire ces caractères est le premier degré de la science ; mais ces natures et ces qualités ont des rapports entre elles, qu'on doit aussi savoir lire : les caractères en sont plus déliés, plus difficiles à lire ; c'est là le second degré de la science : mais dépouiller les êtres de leurs enveloppes, les voir tels qu'ils sont, est le dernier degré de la

science ; peu d'hommes y parviennent. C'est alors que l'homme est puissant en paroles et en œuvres... (1) »

La théorie des signatures est de tradition dans les différentes écoles d'occultisme.

Les adeptes de l'Astrologie, qui attribuent aux orbes célestes des vertus distinctes, et voient, dans les rayons dorés qui pleuvent sur notre terre, des influences fastes ou néfastes émanant des planètes et des constellations zodiacales, dans le jeu mutuel de leurs aspects contrastés, — les astrologues relèvent, à l'examen des êtres physiques des quatre règnes, les signatures des astres qui concoururent le plus à la formation de leurs effigies.

Il paraît superflu d'insister sur l'attribution classique des sept métaux de l'ancienne chimie, dont chacun représentait l'adaptation parfaite de l'un des sept termes planétaires du système de Ptolémée. Les substances minérales comportaient aussi une filiation astrologique, souvent plus complexe. Végétaux, animaux ont subi le même classement.

Sur cette base dogmatique des correspondances et des analogies, ont été calculés, formulés et prescrits le symbolisme cérémonial des grandes religions, et pareillement les rituels de la plus secrète magie, blanche ou noire (2). Il y aurait un beau livre à faire, sur l'ésoté-

(1) *La Threïcie*, page 246.

(2) Cf. la *Philosophie occulte* d'Agrippa, *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, par Éliphas Lévi, et l'excellent ouvrage de Papus : *Traité élémentaire de Magie pratique*. On y trouvera des listes, très précises et satisfaisantes, des correspondances planétaires sur quo repose le Cérémonial kabbalistique.



risme du culte catholique et ses correspondances, — dont l'estimable essai du F.·. Ragon, *la Messe et ses Mystères* (1), est loin d'offrir la nomenclature exacte, et surtout complète.

Les Magistes de tous les temps ont voulu déchiffrer le langage des signatures.

Elles jouent un rôle de première importance dans les œuvres de Paracelse et de son école. Ce prodigieux génie universel de la science au XVIe siècle, infatigable expérimentateur qui savait tant de choses, et devinait ce qu'il n'avait pu ni apprendre ni découvrir, Paracelse interrogeait à un triple point de vue la physionomie des choses, révélatrice pour lui, et du principe qui les avait formées, et des vertus latentes sous leur écorce. Astrologue, chimiste et médecin d'une égale transcendance, il étudiait l'histoire de la Nature au miroir des hiéroglyphes où se trahit la Pensée créatrice; et pour peu que l'expérience et la sagacité fissent défaut au savant, le Mage forçait alors Uranie, Hermès et Esculape à se rencontrer en son laboratoire, pour y forger de concert la triple clef des arcanes où il aspirait.

Les livres de Paracelse seront consultés avec fruit, pour ce qui a trait aux signatures. Son contemporain, Cornélius Agrippa est explicite à cet égard, dans sa *Philosophie occulte*. Enfin, sous le titre de « *Signatura rerum* (2) », le glorieux mystique Jacob Bœhme a publié

(1) Cf. la *Messe et la Magie*, par Paul Sédir, Chamuel, éditeur (sous presse).

(2) Il n'existe de cet ouvrage allemand qu'une seule traduction, dirons-nous française ? Elle est en quelque sorte illisible. Elle a paru à

un traité où ceux-là trouveront plaisir et profit, que ne rebutent point la méthode insolite, le style rocailleux et la terminologie barbare du théosophe de Gœrlitz.

Mais le nom qui s'impose à la plume, dès qu'il est question des hiéroglyphes naturels, est celui d'Oswald Crollius, auteur de la *Royalle Chymie* (1), à la suite de laquelle on trouve un opuscule assez considérable, sous ce titre : *Traicté des signatures, ou vraye et viue anatomie du grand et du petit monde.*

« Crollius (dit Éliphas, qui résume en une curieuse page les conclusions de cet auteur) Crollius cherche à établir que Dieu et la Nature ont, en quelque sorte, signé tous leurs ouvrages, et que tous les produits d'une force quelconque de la nature portent, pour ainsi dire, l'estampille de cette force imprimée en caractères indélébiles, en sorte que l'initié aux écritures occultes puisse lire à livre ouvert les sympathies et les antipathies des choses, les propriétés des substances et tous les autres secrets de la création (2). Les caractères des

---

Francfort, sous le titre de *Miroir temporel de l'Éternité*, 1664, pet. in-8°.

Un jeune occultiste du plus sérieux mérite, M. Paul Sédir, initié des hauts grades martinistes et rosi-cruciens, prépare de la *Signatura rerum* une version exacte et *française*.

(1) Publiée en latin sous ce titre : *Basilica Chemica*, Francofurti, 1604, in-4° (souvent réimprimé). La traduction française, dont il existe quatre éditions, est de I. Marcel de Boulène. Nous en avons extrait, au chap. I, quelques passages très significatifs, touchant le corps astral et la puissance magique.

(2) « ... Les charactères et signatures naturelles (dit Crollius en sa Préface) lesquelles nous auons dès nostre creation, non marquées auec l'ancre, ains auec le doigt de Dieu (chasque creature estant un liure de Dieu), sont la meilleure partie par laquelle les choses occultes sont renduës visibles et descouuertes. »

Sans dédaigner les signatures purement astrologiques, Oswald Crollius s'attache de préférence aux indications médicinales que lui suggèrent

différentes écritures seraient primitivement empruntés à ces signatures naturelles qui existent dans les étoiles et dans les fleurs, sur les montagnes et sur le plus humble caillou. Les figures des cristaux, les cassures des minéraux, seraient les empreintes de la pensée que le créateur avait en les formant (1). Cette idée est pleine de poésie et de grandeur, mais il manque une grammaire à cette langue mystérieuse des mondes, il manque un vocabulaire raisonné à ce verbe primitif et absolu. Le roi Salomon seul passe pour avoir accompli ce double travail ; mais les livres occultes de Salomon sont perdus : Crollius entreprenait donc, non pas de les refaire, mais de retrouver les principes fondamentaux de cette langue universelle du Verbe créateur.

« Par ces principes on reconnaîtrait que les hiéroglyphes primitifs formés des éléments mêmes de la géométrie corres-

---

les analogies de forme, souvent très frappantes, qui homologuent les produits de la Nature et, en particulier, les plantes (leurs fleurs, leurs fruits, leurs tiges, leurs racines), soit au corps humain pris dans son ensemble, soit à telle de ses parties, à tel de ses organes. Quand la ressemblance s'impose, l'usage de la plante est indiqué pour la guérison des organes de pareil aspect. Notre auteur donne une nomenclature complète de cette pharmacie, que nous révèlent le doigt de Dieu et le sourire en fleurs de la Nature. Quelquefois les inductions de Crollius se fondent aussi sur l'analogie des contraires. L'ouvrage se termine par une table détaillée de la notation hiéroglyphique des corps : ces signes crochus et bizarres sont autant de petits pentacles, par quoi l'adepte d'Hermès révèle à ses initiés les propriétés chimiques ou physiologiques des substances, cependant qu'il les dérobe du même coup à la curiosité profane.

(1) Ne nous lassons pas de le redire : Ælohim n'a rien créé qu'en principe, en archétype. — La mission édénale de l'Homme universel était d'extérioriser les êtres, en les faisant passer du principe idéal à l'essence réelle, et de l'essence à la manifestation sensible, par la seule magie de sa volonté. C'était donc Adam le créateur véritable, au sens que l'on attribue à ce mot ; car il produisait les êtres au dehors, les rendait *patents*, en les tirant d'un principe occulte, interne et *latent*.

Mais il tomba lui-même dans les entraves de sa création ; et, se subdivisant à son tour, il se revêtit de matière, à l'instar de ses produits...



pondraient aux lois constitutives et essentielles des formes déterminées par les mouvements alternés ou combinés que décident les attractions équilibrantes ; on reconnaîtrait, à leur seule figure extérieure, les simples et les composés, et par les analogies des figures avec les nombres, on pourrait faire une classification mathématique de toutes les substances, révélées par les lignes de leurs surfaces. Il y a au fond de ces aspirations, qui sont des réminiscences de la science édénique, tout un monde de découvertes à venir pour les sciences. Paracelse les avait pressenties, Crollius les indique, un autre viendra pour les réaliser et les démontrer. La folie d'hier sera le génie de demain, et le progrès saluera ces sublimes chercheurs qui avaient deviné ce monde perdu et retrouvé, cette Atlantide du savoir humain (1) ! »

Notons, en attendant l'accomplissement de cette généreuse prophétie, que les moins aléatoires d'entre les modes de divination, énumérés au précédent chapitre, se réclament de principes invariables, et que leurs règles reposent tout entières sur la lecture et l'interprétation des signatures naturelles.

La Chiromancie, par exemple, charriée jusqu'à nous par la tradition des siècles, puis épurée naguère et rajeunie par Desbarrolles, enfin passée par les soins de Papus au crible d'une savante critique, — la Chiromancie attribue un sens absolu aux lignes de la main. Ajoutons qu'elle est rarement trompeuse, lorsqu'on la pratique avec prudence et discernement. Il est parfaitement logique d'admettre, en effet, que certaines passions — prenons l'avarice — se traduisent par tels mouvements coutumiers des muscles de la main. L'homme rapace a les

(1) *Histoire de la Magie*, pages 370-371.



doigts crochus, et sa main s'exerce volontiers au geste convulsif de saisir. Cette habitude peut déterminer telle ligne spéciale, ou telle croix, ou telle étoile, expressives de rapacité, au regard exercé du chiromancien. Nous supposons à priori ce qui précède, sans même nous enquérir si, en fait, l'avarice se traduit de cette façon. Cela importe peu pour notre raisonnement... Allons plus loin. Imaginons un sujet qui apporte en naissant ce stigmate, dans le bagage de son Karma. L'hypothèse n'a rien que de vraisemblable, puisqu'on sait déjà que le corps physique se brode, pour ainsi dire, cellule par cellule, sur le canevas de la forme astrale, (cette adaptation de la faculté plastique, strictement adéquate au milieu). Voilà donc l'avarice, avec tout ce qui s'ensuit, inscrite dans la main du sujet, et clairement lue par l'expérimentateur. C'est un premier résultat. Quant au surplus, qui empêchera l'habile chiromancien de bâtir, sur cette donnée psychologique, renforcée de plusieurs indications adjacentes, tout un édifice de conjectures, moyennant un calcul de probabilités? Et, pour peu qu'il soit intuitif par surcroît, ou lucide, la vraisemblance des prédictions ne s'érigera-t-elle pas en quasi-certitude?... Rien n'interdit à la Raison la plus méfiante d'admettre ces conclusions-là. Mais si l'on veut, sur la foi d'un grand nombre de vieux auteurs, faire de la « Chiromance » un infaillible critérium de l'avenir du consultant, fixé dans ses moindres détails, et lui prédire des naufrages sur mer, par exemple, ou l'emploi de grand vizir, ou la mort dans un incendie : les initiés, qui savent comment l'avenir s'engendre et dans quelle mesure la libre Volonté, jointe à

l'influence providentielle, modifie la trame fatidique des événements futurs (si difficile elle-même à augurer, fût-ce par à peu près!) les initiés ont peine à s'interdire, — la politesse étant de stricte obligation chez eux, — un doux haussement d'épaules. On peut raisonner mêmement, à l'égard de tous procédés divinatoires, dont l'interprétation des hiéroglyphes naturels fournirait la clef.

Mais il est d'autres signatures spontanées, que l'occultiste déchiffre et interprète à l'heure même de leur manifestation (souvent fugace) au monde des effigies.

L'art divinatoire en tire également parti, non sans succès; à ce point de vue, les principes demeurent toujours les mêmes, et nous n'avons rien à dire de particulier. Ce qui précède trouve son application dans tous les cas...

Les phénomènes de cet ordre valent d'ailleurs d'être signalés. Ils sont dus invariablement à des formes astrales, et touchent aux problèmes de la faculté plastique et de la volonté efficiente.

Notre Public, mis au courant des propriétés essentielles de la Lumière astrale par nos ouvrages antérieurs et les précédents chapitres du présent tome, n'a eu garde d'oublier l'une des plus caractéristiques et des plus étranges: sa vertu configurative et conservatrice des formes et des reflets, des arômes et des sonorités mêmes.

Ses courants charrient d'innombrables êtres fluidiques, dont le corps astral est sujet à se manifester sur le plan sensible, soit à titre d'instable apparence, soit sous un

mode d'illusion plus prolongée. Nous avons nommé les principaux d'entre eux. Les formes astrales d'animaux, de plantes et de substances minérales aussi, flottent et circulent en ces ondes striées d'énergies diffuses et saturées de mirages errants (fantômes de choses abolies et d'événements lointains). Chaque vague de lumière astrale est une page révélatrice du livre universel des vies.

Concevez présentement, Lecteur, que ces comparses de l'existence subjective se décèlent pour la plupart, — du moins en ces régions basses de l'atmosphère hyperphysique où nous les observons, — avides d'objectivations même passagères, affamés de corporéité sensible, assoiffés d'illusoire réalité. C'est que les êtres en période durable de subjectivisme, et bien vivants de cette vie arômale, répugnent à la frontière mitoyenne des deux existences, au cercle inférieur de l'Astral planétaire : un autre séjour leur est assigné. Mais ceux-là seuls se pressent aux portes de la citadelle physique, qui, moribonds de la vie subjective, se trouvent en instance de très prochaine incarnation. (Exceptons pourtant les Larves et certains daïmones, abrutis ou sensuels, ou pervers, qui se tiennent sans trêve à l'affût d'un morceau de matière à conquérir ou à posséder).

Si les âmes en quête d'incarnation trouvent de suite à *s'incorporer* normalement, elles paraissent au monde matériel, sous une effigie revêtue de signatures conformes à leur essence. Dans le cas inverse, ces âmes, dépaysées au seuil de la matière comme au pied d'une muraille qu'elles ne peuvent franchir, s'acharnent à y grimper et plaquent leur empreinte sur la surface de tout objet ca-

pable de la recevoir: tel un voleur, qui a tenté l'escalade d'une propriété, laisse sur le plâtre ou le crépi du mur le témoignage de son infructueux effort: on y relève l'empreinte de sa main, la marque de son pied, etc...

C'est ainsi que des Invisibles, dont le savant Aksakoff expérimenta la présence, plongeant leur main fluidique en un vase de paraffine liquéfiée, puis dans un bain d'eau froide, ont fourni des moulages d'une surprenante perfection.

C'est ainsi que la forme sidérale d'orties brûlées a pu s'imprimer dans un bloc de glace, en des circonstances d'ailleurs toutes fortuites, que Jacques Gaffarel relate en ces termes:

« Comme M. du Chesne, sieur de la Violette... s'amusoit auec M. de Luynes, dit de Formentières, conseiller au Parlement de Paris, à voir la curiosité de plusieurs experiences, ayant tiré de sel de certaines orties bruslées, et mis la lesciue au serein en hyuer, le matin, il la trouua gelée, mais auec ceste merueille, que les espèces des orties, leur forme et leur figure estoient si naïvement et si parfaictement representées sur la glace, que les viuantes ne l'estoyent pas mieux. Cet homme estant comme rauy, appela ledit sieur Conseiller pour estre tesmoin de ce secret, dont l'excellence le fit conclure en ces termes :

Secret dont on comprend que, quoy que le corps meure,
Les formes font pourtant aux cendres leur demeure.

« A présent ce secret n'est plus si rare, car M. de Claues, vn des excellens chimistes de nostre temps, le faict voir tous les iours (1). »

(1) *Curiositez inouyes sur la Sculpture talismanique des Persans, Horoscope des Patriarches et Lecture des Estoilles*, par I. Gaffarel. — Paris, 1629, in-8° (pages 211-212).



Gaffarel, qui était plus initié qu'il ne seyait d'en convenir, à une époque où le bûcher de Gauffridy fumait encore en Provence, tandis qu'on apprêtait à Loudun celui d'Urbain Grandier, — prêtres tous deux comme l'auteur des *Curiositez inouyes*, perdus l'un et l'autre sur l'éternel grief de sorcellerie, — Gaffarel tire de ce qui précède une induction logique et fort bien amenée. Quel prétexte, qu'une inoffensive expérience de « physique végétative », pour lui permettre d'aborder tout naturellement le terrain brûlant de la spectrologie ! Dans l'espèce, la similitude doctrinale s'impose à tel point, que toute transition semble superflue :

« D'icy (poursuit l'Astrologue du grand Cardinal) d'icy on peut tirer ceste consequence, que les ombres des Trespassez, qu'on void souuent paroistre aux cimetières sont naturelles, estant la forme des corps enterrez en ces lieux, ou leur figure exterieure, non pas l'ame (1), ny phantosmes bastis par les demons, comme plusieurs ont creu... Estant tres certain qu'aux armées, où plusieurs se meurent, pour estre à grand nombre, on void assez souuent, principalement après vne bataille, de semblables ombres, qui ne sont (comme nous auons dit) que les figures des corps excitées ou esleuées, partie par vne chaleur interne, ou du corps, ou de la terre, ou bien par quelque externe comme celle du soleil, ou de la foule de ceux qui sont encore en vie, ou par le bruit et chaleur du canon qui eschauffe l'air (2) »

(1) Cela est parfaitement correct au point de vue occulte. Il s'agit là de *coques inanes*, de corps astraux en phase de dissolution, *ombres* vaguant autour de leur dépouille mortelle, à quoi les rattache une secrète affinité. Ces vagues formes peuvent être encore quelque chose de moins : la phosphorescence de la vitalité cellulaire, étroitement liée au cadavre (*Jiva* des théosophes bouddhistes).

Cf. chap. II, page 202, et chap. VI, *passim*.

(2) *Curiositez inouïes*, pages 213-214.

Il y aurait à glaner, au livre de Gaffarel, un nombre notable d'observations singulières; il traite assez pertinemment du plus constant et du moins croyable des phénomènes de signature spontanée : nous voulons dire — ces figures naturellement gravées au cœur des cailloux et des marbres les plus denses, et qu'il nomme *Gamahez* ou *camaïeux*. On en a vu de délicatement peintes et comme modelées en ronde-bosse par couches multicolores, dans la substance même du marbre ou du granit; si bien que, pour sculpter la figurine, en rejetant la gangue ou l'enveloppe adhérente, on n'aurait qu'à suivre avec le ciseau les veines intérieures coloriées : on obtiendrait ainsi — et l'on a obtenu — des statuettes polychrômes qui sembleraient en mosaïque, si, de toute évidence, elles ne formaient une seule masse avec la pierre environnante ; masse compacte qu'il fallut scier en deux, afin d'obtenir une coupe, ou difficultueusement tailler à vif, pour dégager la statue enganguée en un caillou fort dur.

Le prodige, en vérité, c'est que ces figurines, inexplicablement empreintes au centre de la pierre, ne représentent point toujours des objets tels que la nature les produit; mais de véritables compositions artificielles, — on le jurerait du moins, — et que l'intelligence humaine semble avoir pu seule concevoir, la main de l'homme seule exécuter : « comme est ceste colomne (écrit Pierre de Lancre) que i'ay veuë en l'Eglise Sainct-Georges à Venize, dans laquelle on void l'image prétieux d'vn Iesus-Christ crucifié, qui s'est trouué miraculeusement dans le marbre, si bien graué dans sa durté, qu'il n'y a peintre qui le sçeût mieux figurer. Et vne autre colomne

de la flagellation, auec une teste de mort, en ceste pierre ou marbre qui sert d'ornement au deuant de l'autel. » Lancre cite encore quelques exemples analogues ; il décrit entre autres, d'après Pline et Solin, « l'Agathe du Roy Pyrrhus, dans laquelle se voyoit naturellement emprainte l'image d'vn Apollon qui sonnoit de la Cythare au milieu des neuf Muses, qui paroissoient toutes distinctement, auec leurs enseignes; etc... » Enfin, à la page 39 de notre exemplaire de l'*Incredulité et Mescreance du Sortilege* (Paris, Buon, 1622, in-4°), d'où nous avons transcrit ces lignes du conseiller de Lancre, on peut lire en marge une note manuscrite, d'une très lisible écriture XVIII[e] siècle, ainsi rédigée : « Un Christ crucifié étoit aussy representé dans un caveau de marbre rembruni, emplacé dans la muraille de clôture du cœur (*sic*), dans l'aile droite de la Cathédrale de Paris. Je l'ay vû le 22 août 1769. — P[r] C. A. B. » On trouve, dans les ouvrages latins du Père Kircher, jésuite (1), plusieurs reproductions en taille douce de camaïeux analogues.

Quelles Puissances du royaume astral ont pu donner lieu à de pareils phénomènes? Le Lecteur l'a déjà deviné.

— Halte-là! s'exclamerait ici un théologien primaire.

(1) Voy. entre autres le tome II du *Mundus Subterraneus* (Amsterodami, apud Jansonium, 1664, 2 vol. in-folio), pages 27 à 48.

Un auteur presque oublié, en qui l'on peut voir, à de certains égards, l'ancêtre intellectuel de Darwin, — J.-B. Robinet, reproduit la figure de certaines productions spontanées, très analogues aux camaïeux. — Voir la planche n° IV, à la page 50 de son remarquable ouvrage, dont le seul titre est bien significatif : *Vue philosophique de la gradation naturelle des formes de l'Être, ou les Essais de la Nature qui apprend à faire l'homme* (Amsterdam, 1768, in-8°, fig).

N'avez-vous point honte de parler phénomènes naturels, quand le miracle vous crève les yeux? — Quel miracle? répliquerons-nous... Miracle divin, sans doute, pour chaque fois que la Force créatrice inconnue a fait concurrence aux fabricants de bondieuseries de la place Saint-Sulpice; mais miracle diabolique, apparemment, à l'égard de cette agathe païenne de l'idolâtre roi d'Épire? Tant il est vrai, qu'en bonne théologie, des causes non seulement divergentes, mais radicalement contradictoires produisent des effets d'une rigoureuse identité!...

L'origine de ces singularités physiques dépend à coup sûr, quel que soit l'esprit de leur composition, d'une loi productrice invariable : loi de nature, comme toutes les lois, et pas plus divine que diabolique. L'idée première provient de sources différentes, soit; mais l'exécution est une, et tous les *gamahés* ou camaïeux portent même marque de fabrique. Si l'artiste inventeur change, l'artisan graveur ne change point. C'est toujours la lumière astrale, configurative et plastique.

Quant à l'auteur du croquis, il faut distinguer. Il y a camaïeux et camaïeux. — S'agit-il de simples images d'êtres ou de choses, tels que la nature les produit? Point de difficulté bien grande : ce sont photogravures de *mirages errants*, fortuitement imprimés dans quelque substance réceptive. — Il n'en va pas ainsi de la genèse des camaïeux d'une composition savante, d'un agencement en quelque sorte réfléchi, comme nous en avons cité plusieurs exemples.

Que l'hypothèse d'une empreinte, — sigillée à même la pierre selon l'esquisse sidérale d'êtres particuliers, — ne

justifie point de tels phénomènes d'*iconogénie* complexe : voilà, nous en conviendrons, ce qui tombe dès l'abord sous le sens... Mais ne serait-ce point le cas d'invoquer notre théorie des Êtres potentiels, des Dominations théurgiques, — ces mouvantes âmes collectives où tant de Psychés, ravies au même tourbillon exalté ou fanatique, cherchent et trouvent leur unité religieuse? où pullulent tant de Larves simiesques, et modelées à l'imagination des fidèles? où tant de *concepts vitatisés*, tant de mirages errants roulent et se succèdent, sous apparences conformes, nécessairement, aux rêves de leurs géniteurs? Le tout mû en d'irrésistibles courants de foi, d'enthousiasme et d'amour; *influx de création*, s'il en fut jamais, et dociles à la Volonté consciente de ces Égrégores dominateurs?

Les Potentiels collectifs, on s'en souvient, présentent des types de toute sorte et de toute hiérarchie, — depuis Michaël, allié céleste de Moïse et archange totalisant en soi la grande communion dorienne, jusqu'à l'Esprit sauvage qui rend ses oracles sous la tente du sacrifice, où les Indiens scalpeurs couronnent de chevelures sanglantes l'autel de Guiché-Manitou.

Autant Moïse diffère du sacerdote peau-rouge, autant diffèrent les deux Égrégores. L'âme fluidique de l'un n'a pas la même qualité arômale que le nimbe éthéré de l'autre. Les *Ascendants* font contraste : le cycle d'images familières qui s'y déploie ne se ressemble point. Chaque religion a ses rites, ses symboles, ses superstitions, ses hiéroglyphes, — ses *signatures* propres, en un mot. Ajoutons, ses serviteurs lémuriens, aimantés soit du Vouloir

des thaumaturges, soit de celui qu'émet l'Entité collective d'unification.

C'est avec le concours de ces éléments divers que s'engendrent des courants d'images, ou spontanés et soumis à d'inflexibles lois, ou que provoque et dirige la magie consciente des prêtres. A tels points donnés d'intersection, sur le parcours fluidique, lémures et mirages se coagulent en apparitions béatifiques ou en spectres terrifiants. Qu'à ces points précis, mathématiquement déterminables, une matière se rencontre, malléable et réceptive, ou sujette à se modifier quant à la couleur et au grain, selon les angulaisons du magnétisme radiant ou les intersections de plans dynamiques : et des empreintes de figures variées, — emblèmes, pentacles, caractères hiératiques ou démotiques, — s'imprimeront dans le cœur de la substance modifiable, à la haute édification des fidèles, transportés de ferveur et de foi.

On sait d'ailleurs que les plus durs granits « s'éthérisent », lorsqu'un adepte leur applique, dans les conditions voulues, l'*Alkahest* spiritueux, autrement dit l'Agent universel dynamisé par le vouloir humain. A la faveur d'une extrême distension moléculaire, ces corps sont susceptibles de traverser d'autres matières solides, que leur porosité rend perméables; puis ils se rétablissent dans leur état primitif, dès que la vertu dilatante cesse de les actionner... Or, quelques secondes d'éthérisation suffisent à rendre plastiques et réceptifs à la photogravure astrale, les substances normalement les plus réfractaires.

Ce phénomène de gravure occulte, qui donne naissance aux *gamahés* dans le règne minéral, fournit, appliqué à un arbre de l'Asie, l'un des exemples les plus intéressants que nous puissions retenir. Le R. Père Huc a vu cet arbre, qui fleurit dans l'enceinte de la lamaserie de Koun-boum, au Thibet. La légende veut qu'il soit né de la chevelure de Tsong-Kaba, fameux réformateur bouddhiste au XIV[e] siècle, et fondateur de la grande lamaserie de Kaldan, sise à trois lieues de Lha-Ssa, la capitale de l'Empire. Nous ne changerons pas un mot à la relation du digne missionnaire, qui a pu inspecter de très près l'*Arbre aux dix mille images*.

« Oui, (nous atteste le Père Huc) cet arbre existe encore et nous en avions entendu parler trop souvent, durant notre voyage, pour que nous ne fussions pas quelque peu impatients d'aller le visiter. Au pied de la montagne où est bâtie la lamaserie, et non loin du principal temple bouddhique, est une grande enceinte carrée, formée par des murs en brique. Nous entrâmes dans cette vaste cour et nous pûmes examiner à loisir l'arbre merveilleux dont nous avions déjà aperçu du dehors quelques branches.

« Nos regards se portèrent d'abord avec une avide curiosité sur les feuilles, et nous fûmes consternés d'étonnement, en voyant, en effet, sur chacune d'elles, des caractères thibétains très bien formés ; ils sont d'une couleur verte, quelquefois plus foncée, quelquefois plus claire que la feuille elle-même. Notre première pensée fut de suspecter la supercherie des Lamas ; mais après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude. Les caractères nous parurent faire partie de la feuille, comme les veines et les nervures ; la position qu'ils affectent n'est pas toujours la même ; on en voit tantôt au sommet ou au milieu de la feuille, tantôt à la base et sur les côtés ; les feuilles les plus tendres présentent le caractère en

rudiment, à moitié formé ; l'écorce du tronc et des branches, qui se lève à peu près comme celle des platanes, est également chargée de caractères. Si l'on détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la nouvelle les formes indéterminées de caractères, qui déjà commencent à germer, et, chose singulière, ils diffèrent assez souvent de ceux qui étaient par dessus. Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement, quelque trace de supercherie : la sueur nous en montait au front...

« *L'arbre des dix mille images* nous parut très vieux : son tronc, que trois hommes pourraient à peine embrasser, n'a pas plus de huit pieds de haut ; les branches ne montent pas, mais elles s'étendent en panache et sont extrêmement touffues ; quelques-unes sont desséchées et tombent de vétusté ; les feuilles demeurent toujours vertes ; le bois, d'une couleur rougeâtre, a une odeur exquise et qui approche un peu celle de la cannelle. Les Lamas nous dirent que, pendant l'été, vers la huitième lune, il produisait de grandes fleurs rouges d'une extrême beauté.

« On nous a assurés que nulle part il n'existait d'autre arbre de cette espèce ; qu'on avait essayé de le multiplier par des graines et des boutures dans plusieurs lamaseries de la Tartarie et du Thibet, mais que toutes ces tentatives avaient été infructueuses (1). »

Prêtre aussi recommandable par son intelligence que par son caractère, l'observateur qui se porte garant du prodige de Koun-Boum n'est point de ceux dont il conviendrait de récuser le témoignage. Son récit, au reste, respire la franchise et commande le respect...

Le phénomène relaté paraît moins incroyable, lorsqu'on songe à celui (contrôlé maintes fois) des écritures secrètes, soit crayonnées à distance ou obtenues par précipi-

(1) *Souvenirs de voyage dans la Tartarie et le Thibet*, par le missionnaire Huc. — Paris, 1857, 2 vol. in-12 (tome II, pages 116-117).



tation. C'est une des expériences favorites de nos médiums. Home en était coutumier, et l'ardoise de Slade est passée en proverbe chez les Spirites. On se rappelle d'ailleurs les virulentes controverses motivées naguère par la correspondance du « mahatma » Koot-Hoomi, avec madame Blavatzky, son élève.

Mais il y a quarante ans que le Baron de Guldenstubbé avait étudié et signalé ce phénomène. A la suite du livre curieux qu'il publia dès 1857, *la Réalité des Esprits et leur écriture directe*, se succèdent un grand nombre de planches où l'on a reproduit en fac-simile des spécimens d'écritures occultes, obtenues par l'auteur et plusieurs de ses amis, non pas les premiers venus. Citons entre autres MM. le comte d'Ourches, le général baron de Brewern, le colonel de Kollmann, le professeur Georgii, le baron Boris d'Uexküll, etc. — M. de Guldenstubbé a pu suivre le procédé de précipitation, qu'il attribue aux esprits des morts illustres que son désir évoque. Il plaçait primitivement un crayon avec une feuille de papier dans une petite cassette dont la clef ne quittait pas sa poche ; il ne rouvrait la boîte que pour vérifier la réussite de ses tentatives. Un jour pourtant, qu'il avait laissé la boite ouverte, il put constater que les caractères s'imprimaient d'eux-mêmes, en noir sur blanc, sans que le crayon y fût pour rien.

« Depuis ce moment, l'auteur, voyant l'inutilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier ; il place simplement un papier blanc sur une table chez lui, ou sur le piédestal des statues antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, etc., *au Louvre, à Saint-Denis, à l'église Saint-Étienne-du-Mont,*



etc. Il en est de même des expériences faites dans les différents cimetières de Paris (1). »

Rien n'est plus réel que le phénomène des caractères sanglants qu'obtenait Vintras, empreints dans la substance même des hosties consacrées par lui ou par les prêtres de sa secte : hiéroglyphes le plus souvent blasphématoires, et signatures kabbalistiques des Forces désordonnées, aveugles ou malfaisantes de l'antique Goëtie.

Que dire des cas de stigmatisation, mille fois avérés en mystique? La « folie de la croix » consomme le miracle. La Foi et le Désir, ces modes indirects de la Volonté, réagissant sur d'ardentes imaginations, n'impriment-ils pas à la forme astrale, — et, par son intermédiaire, au corps physique, — les cicatrices de la Passion de Notre-Seigneur : l'empreinte de la couronne d'épines, et la marque des clous aux pieds et aux mains, et l'apparence contuse de la flagellation, et le stigmate du coup de lance au flanc droit? — Les témoignages abondent.

Rappelons pour mémoire, en confirmation analogique du phénomène de la stigmatisation, l'expérience décisive de MM. Focachon et Liébeault, qui réalisèrent la pose d'un vésicatoire imaginaire, par simple suggestion? L'*épispastique* idéal « prit » à merveille : le derme se souleva, s'emplit de sérosité laiteuse, enfin l'escarre apparut : une suite d'épreuves photographiques en fait foi, où l'on

(1) *Pneumatologie positive et expérimentale. — La Réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe, démontrées,* par le baron L. de Guldenstubbé. — Paris, Franck, 1857, in-8° (page 68).



peut suivre la marche et les progrès de la vésication (1).

Que si nous rapprochons de ces derniers faits la découverte déjà mentionnée du colonel de Rochas, sur l' « *Extériorisation de la sensibilité* » et le phénomène de l'Envoûtement (2), il semble que nous puissions entrevoir le mécanisme parfaitement naturel des écritures spontanées, sous leurs principaux modes de manifestation.

La stigmatisation prouve en effet que, dans les limites du corps humain, le médiateur plastique peut, docile à l'essor du Désir, objectiver les signatures de l'imagination. Et les expériences du savant Rochas démontrent, d'autre part, qu'en des conjonctures définies, ce même médiateur plastique est parfaitement capable d'outrepasser les frontières anatomiques de la chair, pour manifester à l'extérieur les propriétés dont il dispose.

La Lumière astrale terrestre, âme physique et imaginative de la planète, roule en ses ondes les simulacres de son rêve d'évolution ; elle est de plus le réceptacle de la vie (ou, pour mieux dire, de l'agonie posthume) des Écorces. Plusieurs races d'indigènes la hantent, dont nous avons détaillé la nature... Elle a enfin ses grands flux et reflux polaires, et ses vents et ses tempêtes comme l'Océan, — courants dont peut se servir la Volonté humaine, soit individuelle ou collective, quand elle a su les calculer. (Il existe, en magie, des instru-

(1) Voy. Fabart, *Histoire de l'Occulte*, Appendice (Lettre à M. Focachon, pharmacien à Charmes), pages 330-337.

(2) Voy. pages 453 et suiv. du présent tome.



ments dont c'est la seule destination). La Volonté peut faire plus : elle peut créer des courants nouveaux. C'est le mystère de la chaine magique. Il en a été question déjà au sujet des Entités collectives; nous y reviendrons encore par la suite.

Toute force, en magie, réside essentiellement dans la Volonté et dans la Foi.

Volonté et Foi sont les deux termes antinomiques d'une même Force, en ses modes spontané et passif. La Foi en soi-même et en sa puissance, voilà la base de la volonté individuelle. — La confiance en la volonté infaillible et bénéfique des dieux, voilà la base de la Foi collective.

Homme de volonté, le héros, dont Napoléon peut servir de type contemporain, témoigne d'une aveugle confiance en « son étoile », ce qui revient à dire qu'ignorant les lois fatidiques, il s'appuie cependant sur le Destin. Un tel *tempérament objectif* heurte de front tous les obstacles et les brise ; jusqu'au jour où lui-même, se heurtant à quelque Destin plus rigide que le sien propre, en est écrasé. — Le héros se jette en avant et paie de sa personne : en un mot, agit par soi-même.

Homme de foi, le mystique entre en communion avec un cercle de pensée et d'action où domine une Volonté, bonne ou mauvaise. Un tel *tempérament subjectif* laisse agir en lui, soit Dieu, manifesté par le concours de ceux qui veulent le bien et y aspirent ; soit Satan même, qu'on peut définir à ce point de vue la Volonté collective dans le mal. — Le mystique, en un mot, agit par autrui.

Homme de volonté et de foi tout ensemble, le véritable adepte n'ignore point que dans l'accord équilibré de ces deux puissances, réside la suprême force magique : le *Magnes intérieur et occulte* n'est pas autre chose. Un tel *tempérament harmonique* entre dans un cercle de volontés unies, sans abdiquer en rien la sienne propre. Additionnant sa force et celle de ses adelphes, il commande en son nom comme au leur. Il prend empire sur les fluides et met l'embargo sur l'escadre des volontés adverses. — L'adepte agit, en effet, par lui-même et par les autres.

Il est écrit que la Foi transporte les montagnes, il n'est pas moins certain que rien ne résiste à l'emprise de la Volonté. Que dire de l'efficacité où parvient la Volonté adeptale, qui participe harmonieusement des deux?

Le Désir même est créateur, parce qu'il procède indirectement aussi de l'une et de l'autre : il tient de la Volonté, par le despotisme inconscient de son coup d'aile, et de la Foi par sa confiance irraisonnée et souvent déraisonnable en la satisfaction où il appète.

Nous avons insisté sur le problème des signatures naturelles, traductions hiéroglyphiques très précises des spécialités innées, dont la Faculté plastique reçoit le protocole de la part des Vouloirs collectif et individuel : à l'effet d'en transmettre l'empreinte à la forme sidérale. Celle-ci élaborera le corps physique en conséquence.

Ce mécanisme de la virtualité créatrice, impliquant la volonté pour point de départ et la matière pour ultime aboutissement, importait à bien connaître, premier que d'entreprendre ce qui nous reste à dire, sur l'emploi de la volonté humaine, en magie cérémoniale.

Comme transition, Saint-Martin nous offre un épisode singulièrement instructif, et dont notre Public est invité à faire son profit. Les quelques pages, d'apparence bizarre, que nous allons lui faire connaître, renferment, en pratique aussi bien qu'en théorie, plus de valables secrets que tant d'ouvrages fort massifs, sérieux et solennels à en bâiller, et qui traitent ex professo de sciences occultes. Le Lecteur se tienne pour averti !

Quel amateur d'occultisme, en conscience, (et nous n'exceptons pas la postérité intellectuelle de Saint-Martin), a pris la peine de méditer « *Le Crocodile, ou la guerre du Bien et du Mal*, poëme épico-magique en 102 chants, œuvre posthume d'un amateur de choses cachées ? » ... Par un tacite accord, les nombreux admirateurs du grand mystique s'abstiennent même de critiquer cette « erreur d'un maître » (c'est le cliché reçu). — Hé bien, nous l'attestons ici, — et pas un initié véritablement instruit ne nous démentira, — *le Crocodile* est une prodigieuse épopée burlesque, où se trouve la révélation du Grand Arcane, du *Mysterium magnum* de Jacob Bœhme.

Tous les personnages sont allégoriques : *Madame Jof*, épouse du Joaillier des mondes, n'est autre que la Foi, la Sagesse ou la Sophia céleste ; — *Sédir*, c'est l' « homme de désir », qui cherche la Vérité sainte, sans abdiquer son rôle d'homme d'action, par quoi il se rend utile à ses concitoyens; — le *volontaire Ourdeck* (*Aoûr* d'*Æsch* אוֹר d'אש, la Lumière du Feu), représente le Médium naturel qui devient adepte, et dont les facultés astrales s'affinent et se subliment dans la Lumière de gloire ; — enfin *Rachel*

(ראש־אל *Raesch-Æl*, le principe divin [de l'âme]), Rachel, fille de l'adepte Éléazar (1), sera la fiancée promise à Ourdeck, etc...

Le *Crocodile* (ou Typhon), personnification égyptienne de l'Astral inférieur, reptile igné où s'incarne Nahàsh, a englouti les deux armées du Bien et du Mal. Expliquer le sens caché de cette aventure rabelaisienne, serait une tâche qui nous mènerait trop loin. Il suffira, pour l'intelligence de l'épisode où nous voulons en venir, de noter qu'Ourdeck, l'explorateur des mondes mystérieux, est du nombre des nouveaux Jonas. Les merveilles dont il est témoin dans le ventre du reptile, ont trait aux mystères des diverses régions hyperphysiques du Macrocosme, dans leurs rapports avec le Microcosme hominal.

Enfin, après plusieurs péripéties symboliquement fort significatives, le volontaire Ourdeck débouche en un espace souterrain, voûté de roche vive et clos de toutes parts. Un jour incompréhensible y brille. Là se présente à ses regards une cité antique, engloutie à la suite d'un tremblement de terre, l'an 425 avant Jésus-Christ. Le frontispice d'une porte de marbre révèle à Ourdeck le nom de cette ville : ATALANTE.

Le fléau a tout respecté : les maisons et les palais sont intacts, les rues entièrement libres et nettes de décombres ; les citoyens, foudroyés comme ils vaquaient à leurs affaires, sont debout, dans l'attitude où la mort les a surpris... Ourdeck visite en détail cette curieuse nécropole,

(1) Il est très vraisemblable que Saint-Martin ait voulu peindre son maître Martinès de Pasqually, sous les traits du juif portugais Éléazar.



qu'on pourrait nommer la capitale du monde astral. Les prodiges qu'il observe, nous ne pouvons les détailler par le menu, mais nous engageons très fort les amateurs de choses curieuses à méditer d'un bout à l'autre cette fabuleuse narration, où le théosophe d'Amboise, plus que nulle autre part, a décrit, sous une allégorie transparente, les mystères d'une région qu'il connaît si bien : la région hyperphysique.

La puissance configurative du fluide astral y est d'abord caractérisée en traits de vigueur. Rien n'est plus facile au jeune soldat que de prendre connaissance des mœurs de ce peuple, de son esprit, du caractère enfin de chaque habitant.

« Car la même loi de physique qui a fait que toutes les substances et tous les corps renfermés hermétiquement dans cette ville, n'ont point souffert à l'extérieur, a étendu son pouvoir conservateur sur les paroles mêmes des citoyens d'Atalante, et a fait que les traces en sont corporisées et sensibles, comme le sont tous les autres objets renfermés dans cette malheureuse enceinte (1). »

Ourdeck entre successivement chez le gouverneur de la ville, puis chez un philosophe; chez un médecin mourant qui accuse un énigmatique personnage, « l'hiérophante de la rue des Singes », de l'avoir envoûté; Ourdeck assiste encore à l'examen des mémoires couronnés par une académie scientifique : suprême séance que le cataclysme a interrompue. Il pénètre enfin dans un temple où prêche le redoutable Hiérophante, grand-maître d'un cercle de magiciens pervers; guidé par l'influx ma-

(1) *Le Crocodile*, page 263.



gnétique de ce mage ténébreux, notre volontaire s'aventure jusqu'au laboratoire occulte du malfaiteur, et détaille les merveilles dont il a été témoin.

Allégorie tellement révélatrice, — soit au point de vue des courants astraux gouvernés par le Vouloir humain, soit à l'égard des sortilèges collectifs et des lois terribles présidant au *choc en retour* comme à la *ruine mutuelle des éléments mauvais*, — qu'on nous saura gré de reproduire les pages essentielles de cette histoire.

Voici le péristyle d'un temple, dédié à la Vérité ; franchissons-en le seuil, en compagnie d'Ourdeck, auquel il est temps de laisser la parole.

« J'entre (dit-il), je trouve un grand concours de peuple assemblé et paroissant écouter un homme qui étoit assis dans une chaire et qui leur parloit. Je pus, à mon aise, lire toutes les paroles de son discours, parce que, comme il parloit seul, elles s'étoient conservées d'une manière très distincte ; et je puis dire que ce discours renfermoit tout ce que la plus sage philosophie du Portique et du Pyrée a jamais enseigné de plus pur et de plus imposant, quant à la sévérité des principes et à la sainteté de la doctrine.

« Mais, chose étonnante ! indépendamment de ces paroles visibles, et qui étoient sorties de la bouche de l'orateur, j'en appercevois dans son intérieur qui étoient un peu moins marquées, mais qui l'étoient assez pour que je pusse les lire et les discerner ; c'étoit comme des germes de paroles, dont les uns étoient presque entièrement développés, d'autres à moitié, d'autres au tiers (1). Ce qui me confondit et me remplit d'indignation, ce fut de voir que ces paroles que j'appercevois dans l'intérieur du corps de l'orateur, avoient un sens absolument opposé à celles qui étoient sorties de sa bouche ; autant celles-

(1) Cf. la description de l'*arbre aux dix mille images*, pages 370-371.



ci étoient sensées, sages et édifiantes, autant les autres étoient impies, extravagantes et blasphématoires, de façon que je ne pus douter alors que cet orateur en avoit imposé audacieusement à son auditoire, et qu'il ne croyoit pas un mot de ce qu'il lui avoit débité.....

« Comme cet orateur traitoit de matières saintes et divines, et qu'il les traitoit publiquement, il falloit qu'il fît tous ses efforts, non seulement pour ne pas scandaliser son monde, mais encore pour l'édifier; d'un autre côté, ces efforts eux-mêmes contrariant ses sentiments intérieurs, il redoubloit aussi d'efforts en dedans, pour faire le contre-poids de ce qu'il étoit obligé de débiter tout haut ; et ce sont ces efforts secrets, qui, donnant à ses pensées sacrilèges un plus grand degré de fermentation, donnoient en même temps aux paroles internes qui en naissoient, une forme plus déterminée et un caractère plus marqué...

« ..... A force de l'examiner avec attention, je remarquai encore qu'il sortoit de son cœur comme un courant de ces mêmes paroles impies et sacrilèges.

« Ce courant étoit d'une couleur sombre et bronsée : il étoit double, c'est-à-dire qu'il y en avoit un rentrant et l'autre sortant ; et le cœur de l'orateur étoit à la fois comme le foyer et le terme de ce double courant : ces effluves se succédoient avec rapidité, et s'étendoient dans le temple et même au delà, car elles passoient outre par la grande porte d'entrée ; mais comme je les voyois aussi rentrer par cette même porte, je présumai qu'il devoit y avoir un second foyer à l'autre extrémité de ce courant, et je résolus de le chercher à l'instant, en suivant les traces très sensibles de cet extraordinaire phénomène.

« Je parcours donc, non sans souffrir, cette longue chaîne de paroles impies sortant du cœur de l'orateur; je détourne mes yeux de tout autre objet, tant j'avois envie de satisfaire ma curiosité..... En sortant de la grande porte du temple, je vis ce courant infect tourner à gauche dans une grande rue, au bout de laquelle se trouvoit une place elliptique assez vaste ; il la traversoit par le milieu, et de là entroit dans une petite rue sombre, mal-propre, mal alignée et d'une longueur à m'ennuyer; au bout de cette rue, il enfiloit une autre, qui me



parut encore plus désagréable, plus sale et plus tortueuse.

« Mais ces dégoûts furent tempérés, en partie, par la joie et l'espoir de trouver ce que je désirois avec tant d'ardeur ; car enfin, en regardant l'inscription de cette vilaine rue, je vis qu'elle s'appeloit la rue des Singes ; et je n'eus pas atteint la vingtième maison de cette rue, que ce double courant de paroles qui m'y avoit conduit, entra dans une porte au-dessus de laquelle je vis écrit : *l'hiérophante.*

« Jugez de ma satisfaction. Je ne doutai point que cet hiérophante ne fût ce même personnage dont les paroles du médecin mourant m'avoient donné quelques indices, et qu'ainsi il ne fût le même que je venois de voir prêchant dans le temple.

« J'entre précipitamment dans cette porte : je traverse, toujours à la lumière sombre du double courant, une petite allée obscure, au fond de laquelle se trouvoit un escalier, dont une partie montoit à des appartemens supérieurs ; mais dont l'autre, recouverte seulement par une trappe, descendoit dans une cave ; le courant se dirigeoit sur cette trappe, je la lève et je le suis jusque dans la cave, où j'arrive après avoir descendu cinquante marches.

« Là, je trouve un grand emplacement de forme pentagonale. Quatorze personnes étoient rangées tout autour sur des sièges de fer, ayant chacune au-dessus de leur tête un nom écrit, qui indiquoit leur fonction et leur emploi dans cette assemblée; au fond de cette cave et sur une estrade élevée de deux gradins, étoit un autre siège de fer plus ample que les autres et mieux travaillé, mais vuide ; et au-dessus de ce siège étoit écrit en grande lettre : *l'hiérophante.* J'eus alors une pleine conviction que j'avois trouvé ce qui étoit l'objet de mes recherches.

« Indépendamment de ce courant de paroles qui m'avoit conduit jusqu'à cette cave et qui avoit précisément le fauteuil de l'hiérophante pour second centre, il y avoit de semblables courans qui alloient depuis ce fauteuil de l'hiérophante jusqu'à la bouche de chacun des quatorze assistans, et qui retournoient de leur bouche à ce fauteuil ; de façon que je jugeai que cet hiérophante étoit comme l'âme de leurs paroles, et qu'ils n'en étoient que les organes et les instrumens.

« Au milieu de la place étoit une grande table de fer, ayant la forme pentagonale comme la cave, et sur cette table une espèce de lanterne de papier, transparente, également pentagonale, et dont les côtés répondoient aux côtés de la table et à ceux de la cave; au centre de cette lanterne, il y avoit une pierre brune, mais luisante, et qui laissoit voir à chaque assistant, des mots et des phrases tout entières, écrites sur les faces du papier qui lui étoient correspondantes; et ces phrases répondoient aux paroles que j'avois lues dans l'intérieur de l'hiérophante.

« Devant son fauteuil, il y avoit une autre table oblongue, aussi de fer, et sur cette table, deux singes de fer qui avoient chacun à chaque patte et au col, une chaîne de fer rivée sur cette table; ce qui faisoit dix chaînes. Devant ces deux singes de fer, il y avoit un gros livre dont les feuillets étoient aussi de fer, et que je pouvois remuer et lire à mon gré.

« J'y lus clairement les traités des différens émissaires des docteurs occultes, avec plusieurs conquérans de la terre, et les horribles conditions sous lesquelles ils leur livroient les nations de ce monde.....

« J'y lus que ces entreprises avoient pour but de faire anéantir l'ordre de toutes choses, et d'établir à sa place un ordre fictif qui ne fût qu'une fausse figure de la vérité. On devoit renverser tous les calculs connus depuis, sous le nom de calculs de Pythagore, et tellement les confondre, que l'esprit le plus simple et le mieux conservé ne pût jamais en retrouver les traces.

« On devoit ramener par cette même loi tous les règnes de la nature et de l'esprit, à un seul règne ; toutes les substances, soit élémentaires, soit spirituelles, à une seule substance ; toutes les actions visibles ou occultes des êtres à une seule action ; toutes les qualités, bonnes ou mauvaises, vivantes ou mortes, à une seule qualité ; et ce seul règne, cette seule substance, cette seule action, cette seule propriété devoit résider dans ce chef de l'assemblée, ou dans cet hiérophante, qui alloit bientôt lancer hautement dans le monde cette doctrine, et exiger pour récompense, dès son vivant, les honneurs de l'apothéose et sa divinisation, à l'exclusion de tout autre Dieu... »

Ourdeck, frémissant d'indignation, lit dans ce Grimoire l'annonce de tous les malheurs qui devaient fondre sur l'Europe; il apprend qu'un mage de lumière, désigné comme l'implacable adversaire du théurgiste mauvais, doit seul découdre au vif de ses horribles trames et fomenter la ruine d'aussi exécrables projets.

Alors Ourdeck se sent naître au cœur le violent désir que le nom de cet auguste personnage lui soit révélé.

« Ce désir (poursuit-il) s'empara tellement de moi, qu'il fut comme un feu brûlant dans mon sein ; mais bientôt ce feu ne pouvant plus se contenir en moi, il en sortit une lumière d'une blancheur ravissante (1), au milieu de laquelle je vis clairement le nom d'*Éléazar*, et cela par trois fois consécutives...

« Sachez donc qu'à l'instant où ce nom d'*Éléazar* fut ainsi manifesté dans cette enceinte souterraine, les quatorze hommes qui étoient assis sur des sièges de fer reprirent la vie, en faisant des grimaces et des contorsions épouvantables ; sachez que les courants particuliers qui les lioient au fauteuil de l'hiérophante, se détachèrent de ce fauteuil, et rentrèrent dans ces quatorze hommes, ce qui sembla rendre leur état plus violent : sachez que les deux singes de fer qui étoient enchaînés sur la petite table, furent détachés à l'instant; qu'ils devinrent vivans et engendrèrent aussitôt chacun six autres singes vivans comme eux ; que ces quatorze singes se jettèrent comme des éperviers, chacun sur un des quatorze hommes, et les dévorèrent tous.

« Sachez que l'hiérophante même, par une violente attraction, fut amené en un clin d'œil, depuis le temple jusque sur son fauteuil, où il me parut à lui seul plus tourmenté que les quatorze autres; sachez que les quatorze singes se précipitè-

(1) Cf. Bœhme, *les trois Principes de l'Essence divine*, tome I, chapitres I et II, et particulièrement pages 14-15 (la Lumière engendrée du feu).



rent aussitôt sur lui, et le dévorèrent, après lui avoir arraché les yeux; sachez que les quatorze singes, après avoir mangé tout le monde, finirent par se manger les uns les autres, sans qu'il en restât vestige devant mes yeux...

« Sachez enfin, qu'il se fit un tremblement de terre si violent, que tout sembla prêt à s'écrouler sur moi. Mais au milieu de ces scènes si effrayantes, une main invisible s'est emparée de moi... ; et elle m'a transporté, je ne sais par où ni par quel moyen, jusqu'à cet égout de la rue Montmartre, où vous savez que j'ai pris terre (1). »

Nous osons croire notre Public trop avancé sur la voie, pour méconnaitre l'importance de l'allégorie que nous avons tenu à mettre sous ses yeux.

Cet épisode est la description symbolique d'un cercle de magiciens noirs, saisi et crayonné sur le vif de leurs opérations scélérates. La pile génératrice d'influences mauvaises est amorcée, la chaine magnétique tendue : le Crime fonctionne.

Examinons les principaux détails de la scène.

La machine infernale est disposée *dans une cave*... De temps immémorial, partout où l'homme a maudit l'homme et secoué sur la tête de son frère les foudres de Vulcain, l'Exécrateur a choisi pour ses opérations une retraite souterraine, comme la forge du dieu de Lemnos. Depuis la crypte de la théurgie sanglante, au plus lointain des cycles préhistoriques, jusqu'aux cavernes de l'infernale Hécate et la cave cintrée des envoûteurs au moyen âge, ce fut toujours en sous-sol que les œuvres de colère, les

(1) *Le Crocodile*, pages 359-369, *passim*.

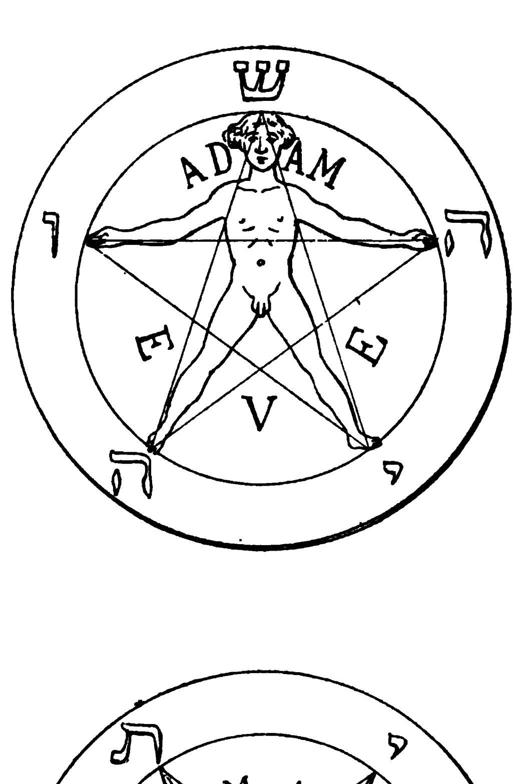
pratiques de *Shatan*, de *Seth* (1), de *Saturne* ont été accomplies. Le rituel magique le veut ainsi : un double motif, d'analogie d'abord, d'empirisme occulte ensuite, justifieraient sans nul doute cette prescription universellement reçue.

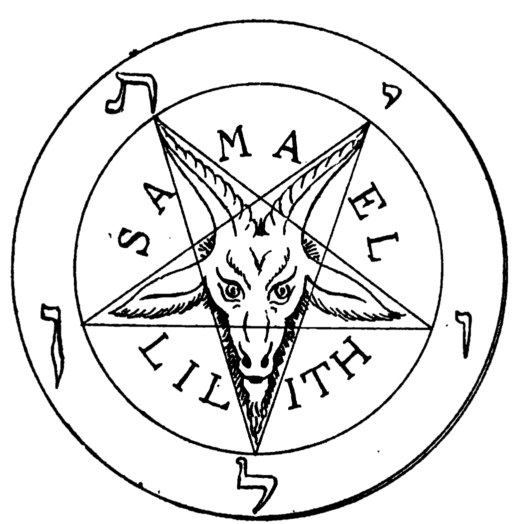
On descend en cette cave par une trappe qui s'ouvre sur *cinquante marches d'ombre*, antithèse figurative des cinquante Portes de Lumière, ou de l'Intelligence.

L'*emplacement de forme pentagonale* équivaut à l'Étoile flamboyante renversée, emblème de la volonté criminelle. On sait que le Pentagramme, où s'inscrit la figure du microcosme humain (Vouloir, Intellect, Amour, Puissance et Beauté) constitue un hiéroglyphe convertible : dans sa position normale, une seule pointe en haut, il est le bouclier du mage de lumière, et traduit les vertus bienfaisantes et les glorieuses prérogatives de l'Intelligence, volontairement ralliée au plan providentiel; les cinq lettres du nom de l'homme-dieu יהשוה scintillent aux rayons de l'Étoile. — Mais orienté en sens inverse, l'Astre pentagrammatique n'est plus qu'un symbole d'iniquité, de perdition, de blasphème : ses deux pointes en l'air deviennent les cornes du Bouc immonde menaçant le Ciel, et dont la tête s'encadre au pentacle stellaire, avec ses oreilles basses dans les branches latérales, et sa barbe en désordre dans l'unique pointe inférieure. Notons du reste que le système particulier du théosophe d'Amboise assigne au nombre *cinq* des attributs néfastes et funèbres : au Livre universel de l'Homme, qui a dix

(1) *Typhon-Seth* (Égypte).




ש
ADAM
ו
ה
E
V
E
ה
י


ת
י
SAMAEL
ו
ו
LILITH
ל

feuillets, le cinquième est celui « de l'idolâtrie et de la putréfaction (1). »

La forme pentagonale de la *table de fer* et de la *lanterne de papier* comporte le même sens secret. En magie cérémoniale, blanche ou noire, les opérateurs s'enferment en un cercle, symbole des volontés amies : communion des saints ou synagogue des pervers. — Ici le pentagone mauvais supplée au cercle des évocations.

Les trois figures concentriques forment une citadelle occulte, à triple rempart, autour de la *pierre noire* qui, du centre de la lanterne, darde une lumière pâle. C'est *Élagabale* (2), la pierre philosophale d'iniquité, emblème héliaque d'idolâtrie. Elles viennent du soleil, mais réfractées et froidies par la Lune infernale, ces fausses lueurs qui, s'effluant de cette pierre, font reluire les hiérogrammes d'imposture tracés sur les faces de la lanterne. Le caillou noir est phosphorescent d'une lumière morte, et le papier mi-opaque la rend plus incertaine encore : c'est *Aôb* אוב, le fluide négatif où glissent les Larves, où nagent les *écorces* de la Nécromancie.

Quatorze auxiliaires de l'hiérophante sont assis en cercle sur des *sièges de fer*, autour d'une *table de fer*. Joignez le maître aux disciples, et le total donnera le nombre de la Perversité collective et des courants fatals de l'Instinct : quinzième clef du Tarot — *le Diable*. Quant à la table, aux sièges et autres objets, tous de fer, ils mar-

(1) *Des Erreurs et de la Vérité, ou les hommes rappelés au principe universel de la Science*, Édimbourg (Lyon), 1775, in-8° (page 256).
(2) V. Éliphas, *Dogme de la Haute Magie*, page 336.



quent le caractère de l'assemblée que gouverne Mars ♂ ; or cette planète, maléficiée par le voisinage de Saturne ♄, dont nous relevions tantôt la signature, annonce perversité froidement implacable, orgueil sauvage et chagrin, et, grâce à Dieu, ruine, écroulement final.

L'*estrade élevée de deux gradins*, où se dresse le fauteuil de l'hiérophante, n'est-il point l'emblème du Binaire impur, principe de tout antagonisme, de toute division, de tout pouvoir schismatique et arbitraire? La *table oblongue*, avec ses *deux singes de fer* enchainés, confirme cet emblème, en le précisant. Rien ne peut offrir de la sorcellerie une plus parfaite image que ces deux singes, occupant les deux foyers de l'ellipse mensale, en face du fauteuil de l'hiérophante.

Satan, singe de Dieu, apparaît binaire, incapable qu'il est d'une entente, même avec les siens, d'un accord, fût-ce avec lui-même! Sa magie de ténèbres ne présente rien d'original : imitation servile de la Religion-sagesse défigurée, ses rites sont ceux d'une théurgie à rebours. L'hiérophante aussi est un singe : pontife de l'ombre, il se déguise en prêtre de lumière; et sectaire du mensonge, il va faire son édifiante grimace au temple de la Vérité. Hypocrisie simiesque!... La table elliptique figure le cercle mauvais qu'il a fondé. Les deux singes, aux deux foyers de l'ellipse, peignent la volonté du misérable, rectrice de la chaîne sympathique tendue par ses mains; sa volonté double et ambiguë, qui se stérilise presque toujours en s'opposant sans cesse à elle-même, comme c'est la sentence rendue contre tout principe d'Erreur et d'Iniquité. On doit comprendre à présent ce qu'entend

Saint-Martin, par « l'hiérophante de *la rue des Singes*... »

Le secret de la chaîne magique se résume en un aphorisme dont voici les termes : créer un point fixe où prendre appui ; y établir sa batterie psycho-dynamique ; et, de ce point élu pour centre, faire rayonner à travers le monde la lumière astrale, évertuée par un vouloir nettement défini et formulé.

C'est là une application de la célèbre devise androgynique d'Henry Khunrath : *Coagula, Solve.* — « Coagule », c'est-à-dire, concentre le fluide à haute tension autour d'un centre équilibrant ; — « dissous », c'est-à-dire, répands au loin le fluide dynamisé et soumis à ton vouloir : darde-le vers l'objet sur quoi tu veux agir. Le fameux arcane de la *Magnésie universelle* docile aux adeptes n'est pas autre chose. La Magnésie est la traduction extérieure, rendue patente par ses effets, du *Magnes* intérieur et caché dans son essence.

La lumière astrale spécialisée aux mains de l'adepte devient le véhicule de sa volonté ; — disons mieux : de son verbe (1). Voilà le sens du double courant de paroles qui se propage en ondulations magnétiques, de l'hiérophante en chaire aux affidés de son cercle occulte ; puis, centuplé d'énergie, fait retour à son point de départ.

Les principes émis au précédent chapitre, à propos de l'Oracle mensal, pourraient trouver ici leur place ; mais

(1) Nous verrons tout à l'heure, à propos du *Signe* et de son importance en magie, comment définir le *Verbe* humain, qui est la Volonté formulée et traduite par le signe.



il suffira d'y renvoyer. A coup sûr, notre Lecteur en a déjà fait l'adaptation (car elle s'impose); et décerné la mention *négative* au groupe des quatorze auxiliaires, occupant le pourtour de la table pentagonale; tandis qu'il réserve pour l'hiérophante la qualité d'élément *positif*, dont le rôle est d'unifier les âmes passives de son cercle, sous la prédominance d'un vouloir impérieux et dominateur.

Disons tout de suite que l'établissement de la chaîne secrète est rarement aussi méthodique, aussi voulu, aussi savamment combiné. Il arrive que ses éléments constitutifs, spontanément fournis, — nous dirions par le hasard, s'il existait pour les initiés, — se trouvent ou mal proportionnés entre eux, ou compromis par un mélange d'éléments hétérogènes. L'appareil fonctionne alors tant bien que mal; mais il n'atteint qu'un minimum de rendement. C'est la répétition de ce qu'on a pu lire, section X, au sujet des tables parlantes et de la génération des êtres collectifs...

Rien n'est plus certain que la plupart des grandes choses qui se font ici-bas, s'accomplissent par les spécialités de chaines magiques, — tendues consciemment ou non, avec la Providence ou sans elle, à travers les enchevêtrements de circonstances plus ou moins favorables.

Ils sont rares, les grands Initiés (1) qui, — tels Chri-

(1) Voyez le beau livre de M. Édouard Schuré : *les Grands Initiés, Esquisse de l'histoire secrète des Religions* (Paris, Perrin, 1889, in-8°). — A vrai dire, nos idées diffèrent de celles de M. Schuré sur certains points ; mais nous n'hésitons pas à signaler son ouvrage comme un des travaux les plus forts et les plus complets qui proposent une solution sur ces hauts problèmes.



shna, Moïse, Apollonius (1), et d'autres qu'il ne semble point convenable de nommer, — ont établi délibérément, et d'accord avec les plans de la divine Sagesse, des chaînes magiques idoines à renouveler la face de la terre.

Ils se comptent aussi, les puissants magiciens de lumière ou d'ombre, qui, — tel Jacques Molay, tel Ignace de Loyola, — ont sciemment créé, dans un esprit ou moins sublime ou moins pur, des chaines d'une étendue également immense.

Mais les auteurs ne se comptent pas, de chaînes sympathiques *instinctivement* tendues ; et ce sont eux dont l'œuvre, garantie et perpétuée grâce au concours des grands Collectifs qu'ils évoquèrent ou même engendrèrent sans le savoir, nous étonne après tant de siècles par leur sève prodigieusement vivace encore. Exemples, beaucoup d'ordres religieux, certaines corporations civiles, les Fénians, etc.

Alors, objectera-t-on, les « profanes » font souvent de la magie, comme M. Jourdain de la prose, — sans le savoir? Mais assurément, cher Lecteur. Êtes-vous encore au point de vous en étonner?

Voyez les grands hommes, — et les hommes extraordinaires, — qui ont fanatisé leur époque : d'une part Napoléon, de l'autre Cagliostro. Si vous compulsez leur histoire au flambeau de l'Ésotérisme, vous vous convain-

(1) La mission d'Apollonius peut paraître moins féconde au premier examen : c'est qu'elle fut tout ésotérique. Les résultats, — immenses en vérité, — se localisent dans la sphère d'action des sociétés secrètes, où les mystères de Pythagore et des fraternités platoniciennes se sont perpétués, pour le salut du monde à venir.



crez que, tous prodiges à part (prodiges de génie chez l'un, de ... fakirisme chez l'autre) la souveraineté leur fut acquise sur l'opinion par la mise en œuvre, ou savante ou instinctive, de la chaine sympathique tendue sur leur entourage immédiat (1). Seulement, après eux, la fascination qu'ils exerçaient ne s'est point perpétuée avec le même empire, parce qu'elle reposait moins sur le principe que sur l'homme.

Cette digression close, il sied d'en finir avec l'épisode d'Atalante et son commentaire.

Le double courant de blasphèmes comporte d'autres interprétations que nous avons tues... Abstenons-nous de trop souligner, afin de laisser quelque chose à faire à la sagacité du Lecteur.

Pourquoi l'effluve magnétique tourne-t-il à gauche, en sortant du temple? La réponse est trop facile vraiment. Il n'en est pas de même de celle qui pourrait justifier la forme elliptique d'une place qu'il traverse par le milieu : l'énigme vaut la peine d'être levée, et nos préalables explications peuvent contribuer à l'éclaircir...

Désignerons-nous par son vrai nom le Livre aux feuillets d'acier, où l'explorateur d'Atalante épèle avec des frissons le sortilège qui trahit l'Avenir? Les initiés ont déjà reconnu le « Livre de sang, toujours ouvert » de l'éternel Illuminisme noir ! Ce cercle infâme de « frères inversifs » ou mages d'abomination, tend, comme tou-

(1) « Napoléon, (dit très remarquablement Fabre d'Olivet), homme fatidique, dominé par l'opinion qu'il se créait de lui-même et qu'il savait imposer aux autres... » (*Histoire philosophique,* tome II, page 334).



jours, à deux buts capitaux qu'ils se flattent d'atteindre, *per fas et nefas* (c'est leur devise), et grâce à leur chaîne d'influx : un résultat dogmatique, l'assassinat de la Vérité ; — un résultat social, l'égorgement de la Justice.

Politiquement, ces hommes n'hésitent jamais, en retour de quelques garanties, à vendre les nations au Despotisme, comme Judas vendit son Maitre, — pour trente deniers. De longue date, ils connaissent Nemrod, leur vieux complice, un pantin formidable et sanglant dont ils savent jouer ; car, dans l'instant qu'ils baisent la poudre de ses sandales, ils tiennent et pratiquent à leur gré les ficelles qui le font mouvoir. Tel est le pacte d'iniquité entre la Tyrannie adoratrice du Diable et les sacerdoces proditeurs de l'Homme-Dieu.

Dogmatiquement, c'est l'Idolâtrie et la Corruption que les mages noirs veulent installer au sanctuaire, en place du pur spiritualisme de Diaus-pitar, de Ζεὺς πατὴρ, du Dieu suprême. Par exemple, aux Indes, c'est la doctrine désolante de l'inconscience originelle et du faux Nirvânâ qu'ils substitueront à celle du pur Védisme ésotérique. Au cas particulier, leur chef est un faux Épicure assoiffé d'apothéose, — une contradiction vivante, — qui s'impatronisera aux lieu et place de Pythagore aboli.

Une chose pourtant inquiète l'hiérophante. Il est écrit au Livre de fer qu'un sage fera tout échouer : c'est un adepte de la haute et divine magie, issu de la postérité du théosophe de Samos. Il est mandataire d'un auguste collège d'Enfants du Ciel, d'où il tient ses pouvoirs et ses droits mystiques. Sous le nom de *Société des Indépendants*, Saint-Martin décrit en effet le sublime Aréopage

des élus réintégrés à l'Unité céleste (1). Éléazar, qui n'en fait pas encore partie, doit y recevoir la palme d'é-

(1) Cf. les vues d'Eckartshausen, très correctes et fort analogues. Voici quelques fragments détachés du dernier livre qu'il publia :

« La religion se divise en une religion extérieure et intérieure... Les écoles de sagesse se divisent aussi en des écoles extérieures et intérieures. Les écoles extérieures possèdent la lettre des hiéroglyphes, et les écoles intérieures l'esprit et le sens.

« La religion extérieure est liée avec la religion intérieure par les cérémonies. L'école extérieure des mystères se lie par les hiéroglyphes avec l'intérieure...

« Fils de la Vérité, il n'y a qu'un ordre, qu'une confrérie, qu'une association d'hommes pensants de même, qui a pour but d'acquérir la lumière. De ce centre, le malentendu a fait sortir des ordres innombrables... Le multiciple est dans le cérémonial de l'extérieur, la vérité n'est que dans l'intérieur. La cause de la multiplicité des confréries est dans la multiplicité de l'explication des hiéroglyphes, d'après le temps, les besoins, et les circonstances. La vraie communauté de lumière ne peut être qu'une...

« Toutes les erreurs, toutes les divisions, tous les malentendus, tout ce qui, dans les religions et les associations secrètes, donne lieu à tant d'égarements, ne regarde que la lettre ; l'esprit reste toujours intact et saint ; tout ne se rapporte qu'au rideau extérieur sur lequel les hiéroglyphes, les cérémonies et les rites sont écrits ; rien ne touche à l'intérieur...

« Notre volonté, notre but, notre charge est de vivifier partout la lettre morte et de donner partout aux hiéroglyphes l'esprit, et aux signes sans vie la vérité vivante ; de rendre partout l'inactif actif, le mort vivant ; nous ne pouvons pas tout cela de nous-mêmes, mais par l'esprit de lumière de celui qui est la Sagesse, l'Amour et la Lumière du monde, qui veut devenir aussi votre esprit et votre lumière.

« Jusqu'à présent, le sanctuaire le plus intérieur a été séparé du temple, et le temple assiégé de ceux qui étaient dans les parvis ; le temps vient où le sanctuaire le plus intérieur doit se réunir avec le temple, pour que ceux qui sont dans le temple puissent agir sur ceux qui sont dans les parvis, jusqu'à ce que les parvis soient jetés dehors.

« Dans notre sanctuaire, qui est le plus intérieur, tous les mystères de l'esprit et de la vérité sont conservés purement ; il n'a jamais pu être profané des profanes, ni taché par les impurs. Ce sanctuaire est invisible, comme l'est une force que l'on ne connait que dans l'action...

« Dans notre école, tout peut être enseigné, car notre maître est la

lection; Sédir et Ourdeck lui-même y seront admis un jour. — Voilà donc, bien nettement posée, la vivante Providence de notre planète : la fraternité lumineuse, en face de la fraternité de ténèbres et d'iniquité; voilà les enfants du Soleil, en face des missionnaires du Satellite obscur (1).

Une notion vive illumine Ourdeck; un violent désir l'embrase, de connaître celui par qui crouleront les conseils des mauvais. Ourdeçk, médium d'influences, objective son désir : le nom d'Éléazar est manifesté... Aussitôt l'équilibre instable du mal est rompu. La foudre occulte ayant manqué son but, la loi de choc en retour intervient : les misérables affiliés doivent ravaler leur haine et leurs imprécations ; l'influx blasphématoire est un poison qui rentre en eux, et les torture avant de les tuer.

Cependant, le Mal se multiplie dans l'enceinte du Mal même ; les volitions perverses pullulent en désordre : les deux singes détachés reprennent vie; ils accouchent chacun de six autres singes vivants comme eux, et ces quatorze animaux dévorent les quatorze sorciers, ce qui revient à dire que chaque auxiliaire du Mal périt, victime de sa volonté mauvaise.

Lumière même et son esprit... Nos sciences sont l'héritage promis aux élus ou à ceux qui sont capables de recevoir la lumière, et la pratique de nos sciences est la plénitude de la divine alliance avec les enfants des hommes... Maintenant, nous avons rempli notre charge et nous vous avons annoncé l'approche du grand midi, et la réunion du sanctuaire le plus intérieur avec le temple... » (*La Nuée sur le Sanctuaire, ou quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas*. — Paris, 1819, pet. in-8, pages 67 à 84, *passim*.

(1) Cf. la *Lumière d'Égypte*, pages 112 et suivantes.



Une trombe répercussive, s'abattant sur l'Hiérophante, s'en empare et le rejette irrésistiblement au centre de sa chaîne infâme : le voilà qui apparait sur son fauteuil, plus tourmenté que ses quatorze disciples. Il a dû ravaler, en effet, non seulement son propre poison volitif, mais le boucon des quatorze volontés discipulaires, dont il est responsable, en sa qualité de maître inspirateur : tous les singes l'attaquent à la fois. Peut-être eût-il pu sauver sa vie par un nouveau crime, en dirigeant le reflux mortel sur une victime substituée pour mourir à sa place; mais il perd la tête, assailli qu'il est par tant de forces adverses, et sa lucidité habituelle lui fait défaut : particularité que symbolise pour nous ce fait, des singes qui lui crèvent les yeux à titre de prélude... Dès lors, c'en est fait; il reçoit le prix de ses maléfices et meurt dévoré...

Enfin, ô miracle ! la multiplication des singes n'a précédé que de peu d'instants leur anéantissement total; car, ne voyant plus d'êtres humains à dépecer, leur rage se tourne contre eux-mêmes et ils se dévorent les uns les autres. Et voici qu'il n'en reste plus vestige. Ainsi en est-il des volontés perverses : le jour où le Mal se multiplie et pullule, marque souvent la veille de son suicide où de sa mutuelle destruction.

Telle est l'interprétation ésotérique de cette page surprenante, qui nous témoigne que le marquis de Saint-Martin, si détaché des rites théurgiques de sa première école, et se confinant avec Bœhme sur les vierges cimes de la Théosophie transcendante, répugnait au monde astral, non par incompétence, mais par antipathie; et

qu'il aurait été, s'il l'eût bien voulu, un très grand adepte de la magie pratique et cérémoniale.

Un peu négligée par Saint-Martin, cette branche n'en brille pas moins entre les plus enviées, sur l'arbre lumineux des hautes sciences. Le premier initiateur du « Philosophe inconnu », Martinès de Pasqually en faisait l'objet capital de son enseignement, comme notre ami le Docteur Papus l'a fait ressortir dans une admirable étude (1). Nul doute qu'en idéalisant son vieux maitre sous les traits d'Éléazar, l'auteur du *Crocodile* n'ait tenu à lui solder une dette de gratitude, en même temps qu'il

---

(1) *L'Illuminisme en France* (1767-1774). *Martinès de Pasqually. etc.*, d'après des documents entièrement inédits. — Paris, Chamuel. 1895, in-12, fig.

Ce livre, où le Président actuel du suprême Conseil martiniste a mis en œuvre, avec une critique sagace, plusieurs liasses d'importantes notices et de lettres autographes, provenant en ligne directe de Martinès et de son disciple Wuillermoz, — ce livre accomplit une révolution dans l'histoire du mysticisme. Il infirme une bonne part des notions que l'on croyait positives, sur la doctrine du théosophe, et redresse un certain nombre d'inexactitudes généralement accréditées, touchant sa personne.

Ainsi, don Martinès, qu'on estimait juif et d'origine portugaise, est bel et bien catholique et espagnol : comme en font foi son nom même, d'un côté; et de l'autre, l'acte de baptême de son fils.

Ce nom, généralement orthographié de la sorte : *Dom Martinez-Pascalis*, et que, sur la foi de ses disciples immédiats (Saint-Martin et l'abbé Fournié), nous avions personnellement coutume d'écrire *Martinetz de Pasquallys*, s'écarte, en réalité, de ces deux transcriptions.

Don (et non pas Dom) *Martinès de Pasqually de la Tour*, — telle serait la véritable orthographe, d'après la signature même du théurge. Notons d'ailleurs qu'à l'époque où il vécut, l'orthographe des noms propres n'était pas fixée : on voyait très souvent deux frères signer différemment le nom de leur famille.

F.-Ch. Barlet, en sa judicieuse critique, publiée par l'*Initiation* (octobre 1895), sous ce titre : *Martinès de Pasqually et les miroirs magiques,* discute le fort et le faible de la théurgie martinésiste.

lui rendait l'hommage spontané de son admiration filiale.

L'épisode symbolique d'Atalante, dont nous avons transcrit et commenté quelques pages décisives, sera le meilleur trait d'union entre ce qui précède et ce qui va suivre, touchant la force de la Volonté, dans l'homme et dans l'univers.

Comment la volonté collective, — dont l'individu n'est point conscient, puisqu'elle appartient à l'espèce, — exerce son empire sur la matière, l'informe et l'élabore, (grâce à l'action médiatrice de la faculté plastique individuelle, façonnant un corps astral approprié aux milieux que l'âme traverse), — nous l'avons dit.

Comment, ici-bas même, la volonté individuelle de l'homme peut récupérer, sciemment ou non, son privilège édénal, et devenir créatrice, sur les plans hyperphysique et par suite matériel : voilà le problème dont, à maintes reprises, nous avons fait pressentir la solution, et qu'il nous reste maintenant à bien fixer en ses termes.

C'est dans l'exercice de ce pouvoir créateur que réside, à proprement parler, la MAGIE.

La Magie se pratique : ou directement, par l'action du corps éthéré sur les fluides impondérables, (soit que l'adepte fasse naître des courants dans la masse de l'Astral, soit qu'il en utilise les marées existantes), — ou bien indirectement, par l'empire que la Volonté peut étendre sur certains êtres de l'Invisible.

L'un et l'autre ordre d'opérations supposent des pouvoirs qui ne s'acquièrent (disons mieux : ne se développent) que par une méthode graduelle d'entrainement, dont tous les hommes ne sont pas susceptibles.

Cette règle générale, comme toutes les règles, comporte des exceptions. Quelques individus naissent *magiciens*, c'est-à-dire médiateurs actifs, ou *médiums*, c'est-à-dire magiciens passifs.

Nous avons déjà traité de ceux-ci, en notre premier tome, — *le Temple de Satan* (1) — ; nous y reviendrons encore au chapitre V de la présente septaine, relatif à l'*Esclavage magique*. Là trouveront leur place quelques remarques tangentes aux questions controversées du magnétisme et du spiritisme, sur quoi notre opinion est déjà connue (2).

Le Magnétisme et la Suggestion peuvent être envisagés sous deux modes, actif et passif : soit au regard de l'expérimentateur qui agit, soit au regard du sujet qui (comme son nom l'indique) subit l'action. Le premier point de vue ressortirait au présent chapitre. Il suffira d'en toucher quelques mots, pour éclaircir bien des phénomènes dits magiques (tels que la fascination, le mauvais œil et plusieurs autres), qui se réduisent, en somme, à des cas déguisés d'influence magnétique ou suggestive.

M. le Baron du Potet généralise un peu trop sa for-

---

(1) Le *Temple de Satan*, pages 121, et 399-408. — Cf. en cette *Clef de la Magie noire*, les pages 71-78, 169-171, 185, 192-196, etc.

(2) Le *Temple de Satan*, pages 376-377, 393-427, etc.



mule, quand il proclame que « le Magnétisme est la clef de la science occulte de tous les temps et de tous les pays (1) »; et, contraint plus tard d'admettre l'existence d'êtres invisibles doués d'intelligence et de vouloir, le même auteur dut, loyalement et de la meilleure grâce, convenir que, si loin qu'on élargît le domaine du magnétisme animal, certaines manifestations en outrepassaient les rationnelles frontières (2). Mais il en est certain qu'un très grand nombre de faits réputés occultes seraient justiciables de cette science, telle que ses champions la définissent, et voire qu'ils la pratiquent.

En effet Mesmer, dans son résumé théorique des *XXVII Propositions*, comme en ses écrits ultérieurs, ébauche un système intégral du Magnétisme, dont la formule, maladroite et confuse à quelques égards, n'en trahit pas moins l'intuition positive qu'il paraît avoir eue, de la doctrine, traditionnelle en occultisme, de l'universel Aôr.

Le fluide cosmique baigne toutes choses. — Véhicule de la vie, il est substance et force à la fois; et, par sa

(1) La *Magie dévoilée, ou Principes de Science occulte*, Saint-Germain, 1875, in-4°, fig. (page 58).

(2) « Un jour, pendant que j'écrivais ma *Magie dévoilée*, je me sentis saisi fortement en arrière, par ma cravate. Je levai forcément la tête et j'aperçus trois individus groupés derrière moi. Tout était clos chez moi; je ne savais pas comment ces gens étaient là, et mon premier mouvement fut de me défendre. Je donnai un violent coup de poing à celui qui me tenait: ma main et mon bras passèrent au travers de son corps. — C'était un esprit, qui alors posa son doigt sur sa bouche, et me dit: « Tu dis dans ton livre des choses qu'il faut taire; » et après cela, les trois hommes disparurent. » (*Baron du Potet*, cité par M. Dunand, *Révolution en philosophie*, page 376).

double polarité, conséquente à sa double nature, il crée, vivifie, renouvelle tous les corps. — Impulsion et résistance, forces centrifuge et centripète : tel est le mode binaire de sa manifestation. — Un double courant universel en procède, flux et reflux : les astres s'attirent et se repoussent ; de là résulte la gravitation des orbes. — Cet agent se décèle, particulièrement dans le corps humain, par des propriétés analogues à celles de l'aimant (magnétisme). — Le système nerveux, *docile à la Volonté*, l'emmagasine et le répartit. — Le magnétisme peut se communiquer aux objets, vivants ou inanimés, selon leurs réceptivités respectives. — L'action fluidique peut s'exercer à de grandes distances, sans intermédiaire visible. — Cette force peut être accumulée, concentrée, transportée. — Comme la lumière, elle est réfléchie et multipliée par les glaces. — Le son la propage en la dynamisant. — Chez les êtres vivants, la santé résulte de l'équilibre fluidique ; l'équilibre venant à se rompre, la maladie s'ensuit. — Par l'effet de la volonté et l'emploi des passes, l'homme peut dissoudre les accumulations excessives ; concentrer du fluide, où ce véhicule de la vie fait défaut ; faire circuler celle-ci à grands courants dans l'organisme... L'homme peut, en un mot, guérir son semblable, en rétablissant l'équilibre en lui.

Voilà, singulièrement réduite, mais éclaircie et filtrée en revanche, la théorie du Dr Mesmer : on sait quelles additions lui ont apportées les découvertes de ses successeurs.

Avec M. de Puységur, le magnétisme parut se restreindre aux bornes de la thérapeutique : la phase de

vivification paisible remplaça les crises et les convulsions naguère à la mode ; on suppléa très avantageusement au fameux baquet condensateur des fluides, par l'orme magnétisé de la grand'place de Buzancy : des centaines de malades vinrent chaque jour sé suspendre aux branches de l'arbre séculaire, entre les racines duquel semblait sourdre la fontaine de Jouvence... Mais tout à coup, un phénomène insoupçonné se déclare parmi les malades en traitement : le sommeil magnétique ! Grande révolution dans le royaume de Mesmer : avénement du somnambulisme. A sa remorque, toutes les merveilles de la lucidité viennent confondre les savants, qui trouveront plus simple de méconnaître les faits, ce qui dispense de les expliquer. « Ignoramus (s'écrie l'un d'eux), et ignorabimus ! » Depuis lors, c'est un feu roulant de prodiges. — Faria, d'un seul mot impérieusement proféré, frappe de sommeil des groupes entiers de sceptiques. Un geste de lui transmue, au gré des sujets, l'eau pure en liqueurs délicieuses et variées. Puis d'autres expérimentateurs réalisent la clairvoyance, la clairaudience, la seconde vue, l'intuition diagnostique, jointe à celle des remèdes appropriés, etc. Consulté dans son sommeil par le magnétiseur, le malade même devient son propre médecin. — De nos jours, Liébeault et Focachon réussissent par suggestion la pose d'un vésicatoire imaginaire; tandis que le Colonel de Rochas démontre l'extériorisation des couches sensibles et la réalité du phénomène répercussif qui explique l'envoûtement. Mais nous touchons à la frontière des faits attribuables au seul magnétisme ; avec Crookes, nous l'eussions dépassée. Quant

à la théorie stupéfiante de la Suggestion (1), que l'école de Nancy a portée à son extrême et rigoureuse formule, — son mécanisme apparent, si strict et (peut-on dire) si

---

(1) La théorie de la Suggestion ne date point d'hier, pas plus que les découvertes prétendues de bien des docteurs magnétistes.

Écoutons la voix d'un moine du XIII[e] siècle : « Il est un prodige (dit Roger Bacon) qui l'emporte sur tous les autres. L'âme raisonnable, qui ne peut être asservie, puisqu'elle possède la liberté, peut cependant être efficacement circonvenue, dominée et disposée de télle sorte, qu'elle changera volontiers ses habitudes, ses affections, ses volitions, selon la volonté d'un autre ; et non seulement on peut ainsi dominer une personne, mais encore une armée, une cité, tout un peuple. Aristote, dans son livre *des Secrets*, enseigne la manière de faire cette expérience, aussi bien sur un peuple ou une armée, que sur les individus. L'on peut dire que c'est là l'extrême limite de la nature et de la science. » (*Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art*, traduite et commentée par Albert Poisson, Paris, Chamuel, 1893, in-12, pages 40-41).

Puisque nous sommes sur le chapitre des légitimes revendications de la science d'autrefois, contre le naïf aplomb des novateurs contemporains, produisons encore deux exemples, piquants, en vérité.

Que diraient MM. les Docteurs Bourru et Burot, qui se croient très légitimes inventeurs de « l'action des médicaments à distance », s'ils lisaient dans Agrippa (ou dans tout autre auteur qui le relate) le cas observé par Guillaume de Paris, d'un homme qui, chaque fois qu'il sentait le besoin de prendre médecine, se contentait de regarder la drogue, et tout aussitôt se sentait purgé ? (Voy. *Philosophie occulte*, chap. LXIV, page 183 du tome I de la traduction française de 1727). — Cf. le cas analogue rapporté par Ragon (*Orthodoxie maçonnique*, Paris, 1853, in-8, page 501). Là, de toute évidence, il y a suggestion : ce n'est pas la drogue, mais bien l'idée de la drogue, qui agit sur le sujet.

On parlait, l'an dernier, d'une nouvelle découverte d'Édison, qui devait porter à son comble la gloire de l'illustre inventeur. Il s'agissait d'un instrument très simple, grâce auquel, d'un bout à l'autre du monde, deux amis pourraient correspondre télégraphiquement : nul fil conducteur ; l'électricité secrète dégagée par la volonté de l'« expéditeur » doit suffire à actionner l'appareil de réception. (Cette découverte — entre parenthèses — fait-elle pas songer aux *Escargots sympathiques*, dont nos pères se sont moqués de si bon cœur ?)

Eh bien, ouvrons la même traduction d'Agrippa, mentionnée plus haut. Qu'y lisons-nous, page 17 du tome premier ? Voici : « ... Un

mathématique, est bien fait pour satisfaire les esprits positifs en même temps qu'elle les confond ; mais la raison d'être occulte, le *pourquoi* du phénomène suggestif est profondément ignoré, de ceux-là même qui, d'un soin studieux, observèrent le *comment*, et en induisirent la loi, avec autant de sagacité que de logique. Or, ce *pourquoi* réside en un arcane terrible. Nous ne ressasserons point ici les observations émises au tome précédent, pas plus qu'il ne convient d'empiéter sur les matières du chapitre qui va suivre. Le Lecteur retiendra seulement que toute suggestion infligée à un être pensant et volitif, équivaut au sortilège d'une possession réelle, encore que limitée dans sa tyrannie; et que tout suggestionneur professionnel apparaît un envoûteur au petit pied, un maléficiant en détail, — c'est-à-dire, sciemment ou non, un sorcier. Il aliène l'âme de ses sujets, en la peuplant de Larves, de concepts vitalisés ou de mirages astraux, suivant les cas; heureux, quand il ne la voue point à des vampires dévorants.

Toute âme pense; et toute pensée est elle-même une âme, à titre infinitésimal; et toute âme, sur la terre, cherche à s'incarner : c'est encore une des formes de la lutte pour l'existence... Que la pensée émise tâche donc, par la persuasion, de conquérir sa place dans les cerveaux étrangers, c'est son rôle, et rien de plus juste. Mais que le

---

homme peut naturellement et sans aucune superstition, sans le secours d'aucun esprit, communiquer sa pensée à un autre, quelque éloignés qu'ils soient, en moins de vingt-quatre heures, quoique l'on ne puisse précisément fixer le temps : c'est une chose que j'ai vu faire, et que j'ai faite moi-même; c'est aussi ce qu'a fait autrefois l'abbé Trithème. »



père de cette pensée l'impose au cerveau d'un être *magiquement dépossédé de son libre arbitre*, quoi de plus pesant à la responsabilité morale ! Faut-il être assez sûr de soi, pour l'oser entreprendre, non pas une fois, dans un cas donné, après mûre délibération et en vue d'un résultat capital ; mais quotidiennement, par profession ou par habitude, ou par manie, et en pleine sécurité de conscience !...

Le phénomène de la fascination s'opère par vertu suggestive.

Un jour, nous conte Bodin, le fameux sorcier Deseschelles (1) avise un brave homme de curé au milieu de ses paroissiens : — Voyez l'hypocrite, s'exclame-t-il. Vous pensez que c'est un bréviaire qu'il porte là, sous son bras ? Vous n'y êtes point, c'est un jeu de cartes !... Le digne ecclésiastique, pour confondre le mauvais plaisant, exhibe un objet que toutes ses ouailles et lui-même le premier reconnaissent pour un jeu de cartes : si bien qu'il s'esquive, tout confus, non sans avoir jeté par terre ce profane objet... Peu après, des passants ramassent le prétendu jeu de cartes : c'est bel et bien le bréviaire du curé... « En quoy on apperceut, (conclut Bodin) que plusieurs actions de Sathan se font par illusions (2)... »

Nos hypnotiseurs du jour se feraient un jeu de renouveler cette expérience. Couramment, ils en produisent d'analogues.

(1) Probablement Trois-Échelles, célèbre sorcier sous Charles IX ; il fut exécuté en 1571.

(2) *Démonomanie des sorciers* (Paris, 1587, in-4, feuillet 154).



La forme extérieure de l'objet en litige n'a point changé ; son image vraie se réfléchit fidèlement sur la rétine du sujet ; mais c'est le cas de dire que, voyant, celui-ci ne voit pas : comme percevant des sons, il n'entendrait point, si l'expérience portait sur un phénomène auditif, au lieu d'avoir trait à la fonction visuelle.

Qu'a donc fait le sorcier ? — Il a évoqué le mirage astral d'un jeu de cartes, et imposé ce mirage à l'imagination des personnes présentes : si bien que l'image, reflétée au translucide (1) des spectateurs, et se superposant à celle du bréviaire que le regard percevait normalement, a masqué celle-ci pendant toute la durée du phénomène.

Voici un autre exemple de fascination, rapporté par le médecin Jean de Nynauld, (premières années du XVIIe siècle). Un hobereau magicien, natif de Granson en Suisse, le sieur de la Pierre,

«... estant en la nopce d'vn certain Gentil-homme, où il y auoit plusieurs Dames et Damoiselles qui dançoient seules en vne chambre à part, print vn petit tambour qu'il gardoit à cest usage, puis s'estant approché contre la porte pour le toucher doulcement, au premier son d'iceluy, les Dames croyoient que ce fust le bruit d'vn ruisseau qu'elles virent à l'instant sortir de la muraille, comme il leur sembloit, lequel s'accroissoit ou appetissoit selon qu'il touchoit fort ou bellement le tambour. Ce voyant, les Dames, comme rauies et ensorcelées,

(1) En magie, on nomme *translucide*, ou encore *diaphane*, l'instrument de la vision sur le plan astral. C'est, en quelque sorte, la rétine de l'âme, miroir où se viennent réfléchir les formes de l'existence subjective, — lesquelles n'ont de réalité, ou mieux de virtualité, que dans l'atmosphère seconde.

Le translucide peut se définir l'organe réceptif des images, le milieu propre de l'*imagination*.



leuoient peu à peu leurs robbes de peur de les mouiller, et enfin le ruisseau s'accroissant de plus en plus, furent contraintes de leuer et robes et chemises iusques au nombril ; dequoy estant content ledit de la Pierre et les Spectateurs qui estoient en dehors avec luy, le fit diminuer peu à peu, et à la fin disparoir entierement. Car s'il eust continué à le faire aggrandir, elles se fussent espouuantées et peut estre fussent defaillies par la crainte de se submerger (1). »

Ce nouveau cas de puissance fascinatoire semble plus complexe que le premier, (il est plus simple, au contraire) ; mais l'un et l'autre seront également vraisemblables, pour qui connaît les phénomènes de suggestion mentale, et la potentialité occulte des signes analogiques.

Les initiés de la Doctrine secrète n'ignorent pas que, de toutes les modifications fluidiques de l'Agent universel, *le Son* (2) est peut-être la plus foudroyante d'occulte influx ; c'est aussi l'une des plus hautes dans la hiérarchie des forces sensibles. Une volonté d'adepte, portée sur des ondulations sonores d'un certain ordre rhythmique, constitue une Force intelligente, à quoi nul ne résiste,

---

(1) I. de Nynauld, *de la Lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, Paris, 1615, in-8 (pages 59-60).

(2) Dans le système de Louis-Michel de Figannières, — mystique hétérodoxe, illuminé par de brusques éclairs, et qui voit juste et loin, quand, d'aventure, il n'extravague pas, — le « fluide sonique » occupe le sommet de la hiérarchie des forces naturelles ; au-dessus, Michel ne mentionne plus que le « fluide divin ». (Cf. *Clé de la Vie*, Paris, 1858, in-8, page 52.)

Cela concorde en quelque manière avec le système du grand Bœhme, qui qualifie (symboliquement, il est vrai) de *Son*, la 6e et pénultième propriété (ou forme génératrice) de l'originelle Nature : il ne place au delà, dans l'ordre des réalisations, que la septième forme, qui est la substance en soi, l'être, la chose, ou plutôt l'essence de la réalité.

— ni rien, dans les mondes astral et matériel. Elle déploie les virtualités les plus énergiques et diverses tout ensemble : une véritable gamme d'effluves nuancés.

Le son est le meilleur véhicule, et le mieux flexible, de la magnésie universelle des Sages.

Bien des légendes en témoignent, où l'on peut voir à la fois des symboles et des réalités... La lyre d'Orphée enchantait les fauves attendris, et donnait une âme sensible aux choses immobiles ; aux arbres inclinés, d'harmonieuses flexions. Ses accords un instant ressuscitèrent Eurydice!... — Sur un plan régulateur, les pierres évertuées se superposaient en cadence, aux hymnes créatrices d'Amphion : ainsi s'édifia la Thèbes dorienne, aux cent portes, la cité du mystère.

Ni le culte officiel, ni la magie n'ont méconnu jamais la puissance mystique du chant. Actuellement encore, aux Indes, c'est par des *Mentras* psalmodiés à mi-voix que les Fakirs obtiennent leurs phénomènes, si incroyables aux Européens. — Les illuminés de Saint-Joachim utilisaient en leurs séances les sonorités dissolvantes de l'harmonica : c'est là que Mesmer dut emprunter l'usage de cet instrument, presque aussi fameux que son baquet, et physiologiquement plus efficace, peut-être.

Les cloches et les carillons des églises, des chapelles et des couvents, dont l'importance diminue chaque jour dans les pompes du culte, jouaient au moyen âge un rôle capital. Pour peu qu'on examine, aux lumières de la Symbolique et de la Liturgie, l'histoire des cloches, et qu'en regard des propriétés mystiques que leur prêtaient nos ancêtres, l'on étudie les rites traditionnels de leur

fonte, de leur baptême et de leur consécration, l'on se persuadera sans peine du caractère hautement occulte des cérémonies qui les concernent (1).

Pour désintégrer en quelques secondes les roches les plus dures, le savant américain Keeley a construit un appareil portatif, générateur de sa « force inter-éthérique », et que le son prolongé d'un fort diapason suffit à mettre en activité.

Bref, sous l'empire d'un vouloir exercé, le Son peut tout en magie. Le son met en extase ou procure des convulsions, il tue ou guérit. Il dispense le bien-être ou l'angoisse, rend héroïque le soldat craintif ou démoralise le plus vaillant. Il intègre la matière par masses énormes, ou la réduit en impalpables atomes.

Deux mots du phénomène relaté par Nynauld vont nous ouvrir de curieux horizons.

Les vibrations du tambourin, la sonorité imitative de l'eau qui jaillit d'une fontaine, et susurre et s'écoule, — remplacent au cas présent la suggestion de la parole, par celle, non moins efficace, du signe analogique, conforme à la pensée. La parole elle-même n'apparait-elle pas un signe de la pensée, un truchement d'icelle, — abstractivement plus explicite, mais figurativement moins expressif?

La volonté de l'homme au tambourin, appuyée sur un signe sensible qui la représente, évoque dans l'atmo-

(1) M. Hüysmans a réuni dans *Là-Bas* (Paris 1891, in-12) quelques détails curieux et instructifs sur les cloches. (Voy. pages 52-58, 101-103, 187-189, 285-286, 329-331, et passim.)



sphère astrale le *mirage animé* d'une source vive, et en réfléchit l'image dans le *translucide* des spectateurs, sur qui tout d'abord le magicien a *pris ascendant*. Nos Lecteurs savent ce qu'expriment tous ces vocables ; il est inutile d'y revenir.

Nous voici en face de la *théorie des signes d'appui* dont a besoin la Volonté humaine, pour agir au dehors : théorie complémentaire de celle des signatures spontanées, où la Nature, (déchue parallèlement à l'homme dans l'éparpillement des sous-multiples adamiques), inscrit, du haut en bas de l'échelle des effigies, le barrême de ses déviations.

Au miroir des signatures naturelles, on peut étudier l'essence propre des choses, surprendre la pensée qui présidait à leur concrétion. Ainsi est-ce la loi de ce monde somatique, que les essences ne s'y peuvent manifester qu'à la faveur d'une forme adéquate, qui leur serve d'enveloppe et de garant.

D'où il résulte que l'essence volitive de l'homme, pour devenir créatrice à l'extérieur de sa geôle corporelle, doit prendre appui sur un signe, analogiquement correspondant à la volition proférée.

Affermi sur un signe proportionnel à sa nature, et qui en est la traduction parfaite et l'absolu symbole, le Vouloir devient *Verbe*, et la virtualité édénale lui semble à nouveau dévolue.

Ainsi qualifions-nous, à ce point de vue, le Verbe humain : une volition définie, étayée sur un emblème qui la confirme.

« Le signe (dit quelque part Éliphas Lévi), le signe exprime la chose. — La chose est la vertu du signe.

« Il y a correspondance analogique entre le signe et la chose signifiée.

« Plus le signe est parfait, plus la correspondance est entière.

« Dire un mot, c'est évoquer une pensée et la rendre présente. Nommer Dieu, par exemple, c'est manifester Dieu.

« La parole agit sur les âmes et les âmes réagissent sur les corps ; donc on peut effrayer, consoler, rendre malade, guérir, tuer même et ressusciter par des paroles.

« Proférer un nom, c'est créer ou appeler un être.

« Dans le nom est contenue la doctrine *verbale* ou spirituelle de l'être même.

« Quand l'âme évoque une pensée, le signe de cette pensée s'inscrit de lui-même dans la lumière.

« Invoquer, c'est adjurer, c'est-à-dire jurer par un nom : c'est faire un acte de foi en ce nom, et c'est communier à la vertu qu'il représente.

« Les paroles sont donc, par elles-mêmes, bonnes ou mauvaises, vénéneuses ou salutaires...

« Les choses sont pour chacun ce qu'il les fait en les nommant. Le *verbe* de chacun est une imprécation ou une prière habituelle.

« Bien parler, c'est bien vivre. — Un beau style est une auréole de sainteté (1). »

On ne saurait trouver formule plus claire et plus juste.

Éliphas Lévi, sans contester positivement la rigueur de cette doctrine, observe qu'elle a égaré certains Kabbalistes superstitieux, qui en tiraient des conclusions d'un réalisme immédiat et grossier. Mais l'auteur de *Dogme et Rituel* ne saurait oublier que ces principes sont ceux-là mêmes qui ont fourni la pierre angulaire de son édifice,

(1) *La Clef des Grands Mystères*, pages 205-206.

lorsqu'il ritualisait la magie cérémoniale. Au demeurant, il ne pouvait bâtir sur d'autres fondations.

La doctrine absolue des signes et des correspondances de la Volonté constitue la clef de voûte de la magie cérémoniale. Nous sommes contraint d'ajouter — la clef de voûte de tous les cultes ; puisque les religions mettent en œuvre officiellement la magie cérémoniale, à dessein de faire voir, sentir, toucher Dieu à leurs fidèles. Le rituel sacerdotal et le rituel kabbalistique sont expressifs d'une doctrine commune, invariable, unique ; et dans l'application, l'identité des deux méthodes ne laisse rien à désirer non plus.

En un autre de ses ouvrages, Éliphas définit avec profondeur la Superstition : ce substantif « vient d'un mot latin qui signifie survivre. C'est le signe qui survit à la pensée ; c'est le cadavre d'une pratique religieuse » (1). — Alors, dirons-nous au savant Maitre, qu'importe que des *Kabbalistes superstitieux*, c'est-à-dire des initiés de la lettre morte, aient tiré de ces principes éternels de fausses conséquences, injurieuses à la Divinité ou répugnant à la Raison ? La lettre tue, et l'esprit vivifie... Il faut que le néophyte des mystères sache entrer dans l'esprit vivificateur de l'enseignement ésotérique. — Fruit de l'arbre du Bien et du Mal, la Haute Science perd ceux qu'elle ne sauve pas. Ceux-là qui se nourrissent de la lettre morte deviendront à leur tour la pâture des *Écorces* de la lumière morte : *Kliphôth* קליפות. Toujours la loi des correspondances...

(1) *Dogme et Rituel de la haute Magie*, page 332.



Ainsi, toute chose spirituelle veut être traduite *ici-bas* par signes, afin de devenir transmissible d'un être à l'autre, d'acquérir sa naturalisation au monde des effigies.

Avant la chute, la transmission verbale, d'une pure Intelligence à l'autre, fut possible en mode essentiel et direct. Ce nonobstant, il faut croire qu'au royaume d'Éden même, la pensée, la volition, le verbe gagnaient à se manifester à l'extérieur : puisque Adam, selon la mythologie kabbalistique, trouvait du plaisir à objectiver ses concepts; qu'autrement dit, il prenait soin de leur faire produire au dehors le symbole morphique de leur essence, et de les en vêtir !

Mais sous la loi de nature déchue, comment les Intelligences emprisonnées dans la matière correspondraient-elles directement, par communication d'essence propre (1) ? Elles ont recours au *signe*, traduction rigoureuse et nécessaire des pensées dans le langage des formes. Nous pourrions dire — traduction naturelle, — puisque chaque effluence spirituelle se vêt aisément de son propre symbole, évolué au dehors (2). Supposez deux amis que l'Atlantique sépare : l'un habite Bordeaux, l'autre

(1) Nous ne disons pas que la communication directe soit *magiquement* impossible, d'un individu à l'autre. Mais l'adepte qui la réalise est dès ici-bas réintégré dans la norme édénale, et il exerce les prérogatives de cet état glorieux.

(2) Il y a des signes absolus et des signes relatifs. — Nous appellerons signe *absolu* celui que l'effluence spirituelle pousse spontanément hors d'elle-même et dont elle se vêt ; signe *relatif*, le symbole plus ou moins adéquat qu'on peut imaginer, pour suppléer au signe absolu.



New-York. Toute communication directe leur étant interdite par la distance, comment correspondront-ils sur le plan matériel ? Ils s'écriront, sans nul doute, ou s'enverront une dépêche : la lettre, le télégramme seront *signes* intermédiaires, entre eux. — De même, la matière isolant les âmes humaines l'une de l'autre, celles-ci communiqueront en revêtant d'un signe matériel leur pensée, en l'incorporant à un symbole significatif.

Le signe peut être transmis, une fois fixé, par le véhicule des fluides impondérables, sur quoi la Volonté commande par l'intermédiaire du corps astral ou médiateur plastique ; alors c'est exactement le mécanisme du télégraphe Brett et Bain.

Sur ce principe se fondent la *Télépathie* et tous les arts similaires, la *précipitation des écritures* et la *télégraphie psychique*, telle que la pratiquèrent l'abbé Trithème et son élève Agrippa, comme nous l'avons marqué dans une note. L'illustre inventeur Édison pourrait seul nous dire si la nouvelle découverte que la Presse annonçait naguère en relève également. La chose est vraisemblable. Édison aurait construit un instrument grâce auquel pourraient correspondre, sans fil conducteur, deux amis séparés par l'énormes distances. Le seul vouloir de l'un suffirait pour actionner l'appareil récepteur de l'autre...

La parole articulée est un signe ; le geste est un signe confirmatif de la parole, et plus celle-ci apparaît *imagée*, plus vigoureusement elle traduit l'effort mental ou volitif ; plus elle le transmet efficace et réalisable.

Pourquoi, dans les conjonctures décisives de la vie, quand l'homme veut accomplir un acte de conséquence,

s'exprime-t-il volontiers en larges métaphores, et souligne-t-il en outre, par l'ampleur de son geste, la portée de sa parole? — Pourquoi lève-t-il la main devant le crucifix, pour attester en justice? A quel instinct obéit Ponce-Pilate, lorsque après d'infructueux efforts pour sauver l'Auguste Victime, il tint à se laver cérémonialement les mains du sang précieux qui allait couler ? — Songez au père ému, qui, bénissant son fils au départ, éprouve le besoin de lui imposer les mains sur la tête. — Rappelez-vous le tableau de Greuze : la Malédiction paternelle : quel geste emphatique de réprobation !

Il est bon de consulter parfois les clichés de la vie et des mœurs : ces poncifs nous insupportent, ainsi que des airs moulus par quelque odieux orgue de barbarie; mais qui pourrait dire si telles habitudes n'ont point dégénéré en clichés, proportionnellement à leur valeur secrète : comme souvent les mélodies n'ont subi l'outrage de la boite à musique qu'en raison du charme même qui les a rendues populaires ?

Un livre serait à écrire sur la vertu du *geste*, comme signe expressif d'idées et de volitions... Le pontife officiant multiplie les gestes mystérieux et solennels, qui contribuent pour une grande part à la magie du sacerdoce. C'est ce qu'en général ignore trop le clergé, comme Musset le reproche, par la bouche de Fortunio, à son méchant abbé Cassius :

« Eh quoi, toi confesseur, toi prêtre, toi romain,
Tu crois qu'on dit un mot, qu'on fait un geste en vain ?
Un geste, malheureux ! Tu ne sais pas peut-être
Que la Religion n'est qu'un geste, et le prêtre

Qui, l'hostie à la main, lève le bras sur nous,
Un saint magnétiseur qu'on écoute à genoux (1) !... »

Mais c'est à l'égard du Vouloir impératif et de sa virtualité créatrice, que le signe devient un puissant auxiliaire, soit en Magie, soit en Religion.

Il sert d'abord à préciser la Volonté, à la circonscrire en la formulant.

Une fois celle-ci fixée et traduite, il sert encore d'appui pour la projeter à distance, dans la direction voulue.

Il sert enfin, et c'est sa plus haute vertu, à dynamiser l'effort solitaire du théurge, en multipliant cet effort par tous ceux analogues des Volontés amies, qui font usage du même signe. L'intelligent emploi du signe crée en un instant la *chaîne magique* dans un cercle déterminé, et sitôt, évoque l'*Égrégore* qui régit cette communion.

Se couvrir du signe de la croix, par exemple, c'est participer aux biens spirituels de toute la communauté de croyants, pour qui ce signe a été l'étendard du ralliement religieux, en même temps que l'hiéroglyphe de la rédemption et le schéma de la Doctrine.

D'autre part, le magicien qui, s'enfermant au cercle pentaculaire des évocations, tient en sa main l'Étoile du Microcosme, — communie de volonté, de science et d'intention avec tous les initiés, morts ou vivants, qui ont fait emploi du *cercle* à titre de symbole de la communion adelphale, et se sont fiés à la vertu kabbalistique du *pentacle* étoilé : deux emblèmes classiques d'une vérité invariable, au cérémonial universel de la Science.

(1) Alfred de Musset, *Premières Poésies* (Suzon).

Religieux ou magiques, les rites constituent dans leur ensemble des guirlandes de signes évocateurs, des symphonies d'emblèmes thaumaturgiques.

Est-il vraiment besoin d'expliquer, à cette heure, pourquoi ces minuties ritualistiques, et cette norme inflexible qui préside à l'agencement du Cérémonial? — Qu'alors on nous pardonne une comparaison bien profane. Supposons que les maitres du sanctuaire aient pourvu la porte du tabernacle d'une serrure de sûreté, comme nos gens de finances en apposent à leurs coffres-forts. L'homme de Dieu monte à l'autel : c'est l'heure de faire resplendir sur les fronts courbés des fidèles l'ostensoir de mystique alliance... Demandera-t-on pourquoi le prêtre s'attarde au soin minutieux de restituer, lettre par lettre, le mot de passe qui commande à la serrure et va permettre de l'ouvrir? Telle se dévoile analogiquement la première raison d'être du cérémonial.

Les initiés de tous les sanctuaires n'ont qu'une voix pour justifier la rigueur des prescriptions à cet égard; et pour peu que nous interrogions l'esprit des antiques sacerdoces, il confirmera sur ce point l'esprit du nouveau. C'est un épopte des mystères païens qui va nous répondre :

« Aucun rite religieux ne doit se négliger ; ils sont tous l'expression de ce qui est ; ils descendent tous du Ciel... Si vous en négligez volontairement un seul, qui sont ceux que vous négligerez, qui sont ceux que vous conserverez? Si vous en négligez volontairement quelqu'un, qui vous dira où vous devez vous arrêter? Les anciens disoient que la négligence de quelque rite religieux étoit un crime inexpiable, parce qu'elle

attaque directement *ce qui est,* le Ciel d'où ils émanent... (1).

« Mais je vois venir encore à moi des nuées de philosophistes, pour me dire : pourquoi des rites extérieurs ? tout ne pourroit-il pas se passer dans l'intérieur ? Non, parce que tout n'est pas resté dans l'intérieur de l'entendement divin ; tout a été manifesté ; tout doit s'exprimer, et nous devons être actifs dans les analogies de l'Univers : nous devons être avec ce qui est, sinon nous n'y serons point compris (2). Mais peut-être, direz-vous, ces rites nous paroissent minutieux ? Hélas ! je le conçois, vous êtes de si grands hommes ! Cependant cés rites sont l'expression de ce qui est ; ces rites sont ceux qui ont été pratiqués scrupuleusement par les plus grands héros, — par les Hector, les Énée ; par les plus grands philosophes, les Platon, Cicéron, Xénophon, Plutarque : puisque vous êtes différens de ces grands hommes, ce dont nous convenons également, demandez aux Dieux des rites qui conviennent à votre grandeur. Vains philosophistes, vous dont la vanité et l'envie de se distinguer est la vie ; nation frivole et opiniâtre, car vous conciliez les extrêmes ; vous n'êtes que de vains philosophistes, et je suis un prophète qui vous parle des choses divines : comment pourrons-nous nous entendre ?... Eh bien ! puisque vous êtes si bons raisonneurs, je n'ai qu'un mot à vous dire. Outre ce qui est, rien n'est ; hors de l'Unité, rien n'existe, et sous ce point de vue, vous n'existez déjà plus (3). »

---

(1) *La Thréïcie,* pages 376-377 (*passim*).

(2) Quantius Aucler fait allusion ici au terrible arcane de l'impasse finale, qui est aux antipodes de la réintégration dans l'éternelle Unité. C'est là que se dresse la *cité dolente,* où il n'y a plus d'espoir pour la *gent perdue.* Il est permis, au reste, d'affirmer que cet épouvantable destin (nous en toucherons un mot au chapitre VI) sera le partage d'un très petit nombre, de ceux-là qui l'auront tout à fait *voulu.*

(3) *La Thréïcie,* pages 403-404 (*passim*).

A côté de quelques vaines observances, Quantius Aucler donne des rites occultes d'une grande logique, et d'une riche et simple beauté.

Citons, à titre d'exemple :

« Vous ne ferez aucune adoration, aucune invocation, aucun sacrifice, sans vous être purifié, en vous lavant le corps ou au moins les mains : la religion est l'expression de ce qui est, et ces actes sont les



Nous avons tenu à citer ce très curieux passage, en dépit de son style décousu; mais qu'on se garde d'en prendre la doctrine au pied de la lettre. Elle n'est vraie, — et d'une vérité toute frappante, — qu'entendue dans son esprit général. Exclusivement appliquée aux rites du paganisme romain, comme Quantius Aucler l'entendait peut-être (mystagogue un peu fanatique, malgré sa grande érudition), cette doctrine serait même tout à fait erronée...

Les cérémonies tiennent à l'essence du culte, et rien

---

symboles qui expriment les actes invisibles et qui les opèrent... Si l'eau vous manque, vous vous purifierez au feu ; si vous n'avez ni eau ni feu, vous vous purifierez à l'air, en demandant que l'eau qui emporte tout, emporte votre souillure. Dans l'eau dont vous vous laverez, vous mettrez du sel de sapience...

« Pour adorer, vous vous présenterez d'abord devant les dieux, tourné le matin du côté de l'orient, à midi et le soir, du côté du midi et du couchant ; là est le cœur du monde et son foyer... Vous porterez ensuite la main droite, qui est la main de la puissance, le pouce appuyé sur l'index, ce qui la désigne, à votre bouche : parce que c'est votre verbe qui doit adorer le verbe des dieux et leur parler leur langage, *ab ore orare ;* puis vous vous prosternerez devant eux ; vous tournerez ensuite en rond, en traçant un cercle. Les Romains tournoient de droite à gauche ; les Celtes, vos ancêtres, ô Européens, tournoient de gauche à droite : je vous dirois, choisissez : mais vous avez vu que ce sont les rites romains que vous devez avoir ; vous n'êtes que des démembremens de l'empire romain. Ainsi vous verrez les dieux et vous en serez vu, et vous vous assoierez ensuite dans leur repos et dans leur unité. Grande Déesse, je ne crois pas divulguer vos mystères en disant ces choses ! Et, soit que vous offriez des parfums, soit les parties de la victime que vous devez brûler, qui sont les graisses et les intestins, vous les agiterez en croix de l'orient à l'occident, du midi au septentrion. Vous tracerez une croix par qui tout se fait, qui est le symbole de la puissance des dieux, de la vie future et éternelle ; la croix dans la capacité du cercle faisant quatre angles droits : c'est ce que les anciens nommoient *ferctum obmovere.* » (Pages 377-379, *passim*).

ne leur supplée, à cause de la débilité mentale de la foule, en tout temps incapable d'atteindre à la hauteur de la mystique abstraite. Il n'est pas de religion sans rites. L'on peut dire que, leur ensemble constituant la guirlande d'efficace transmission, en omettre un seul, c'est, en quelque sorte, rompre la chaîne d'or qui relie la Terre au Ciel.

On peut même en dire autant, à certains égards, du cérémonial magique, où le néophyte surtout doit scrupuleusement s'astreindre.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : toutes ces règles ritualistiques ne sont promues que pour l'humanité moyenne, et en raison de sa nature imparfaite. Ce qui le fait bien voir, c'est la vertu réelle attribuable à divers symbolismes, et l'efficacité possible de cultes différents et même contradictoires dans la forme. Que si la minutieuse pratique des cérémonies était de nécessité absolue pour tous, il ne pourrait donc y avoir qu'un seul symbolisme et qu'un seul culte efficaces : car l'Absolu, c'est l'unité, et le Relatif comporte seul le multiple et le divers.

Il importe de le bien comprendre. Sans la chute, l'emploi du signe extérieur ne serait point indispensable aux intelligences pour correspondre. Libre aux Régénérés de s'en affranchir : les Yoghis n'ont pas besoin, même ici-bas, du signe matériel, pour se faire comprendre l'un de l'autre. Le sage n'a que faire de rites pour plonger aux océans de la divine Essence, non plus que de cérémonial pour déployer son activité sur les plans supérieurs de la vie spirituelle et céleste.

Si la Magie enfin comporte un cérémonial nécessaire,

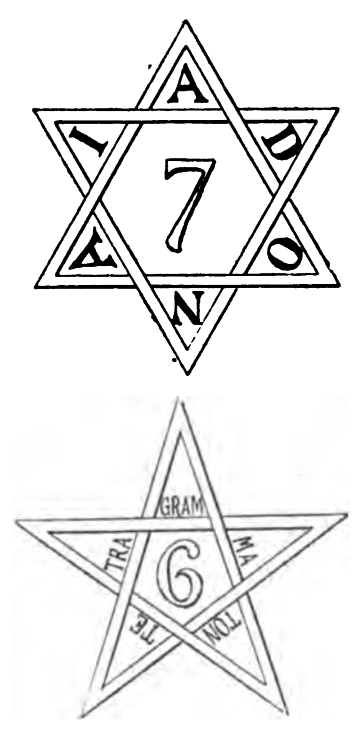
le motif en est dans l'imperfection des êtres sur qui l'action magique doit s'exercer. Les pensées et les volitions du Mage sont contraintes de prendre un corps sensible et de s'appuyer sur des signes sensibles, afin d'acquérir droit de cité et de magistrature dans le monde inférieur, où vivent ces hommes sur qui le mage veut agir. Car il faut bien, selon l'adage fameux des Kabbalistes, que l'esprit se vête pour descendre, comme il faudra qu'il se dépouille pour monter.

Cela dit, on comprendra mieux que le disciple de la Science puisse simplifier les rites, à mesure qu'il gravit l'escalier lumineux, et que son objectif magique s'élève avec son effort. Cependant, si haut qu'il monte, l'initié ne répudiera jamais l'usage de certains signes — ne fût-ce que l'emploi kabbalistique des pentacles, ces schémas de toute une synthèse doctrinale. Ce sont symboles d'une splendeur et d'une vertu trop suprêmes, pour qu'on se résigne à les dédaigner ainsi.

Paracelse, un grand Maitre, réduisait les signes essentiels de la magie à deux souverains pentacles, les Étoiles du Macrocosme et du Microcosme, plus connues sous les noms de Pentagramme et de Sceau de Salomon. Voyez quelle minutieuse description il en donne, au discours *de la Philosophie Occulte*. C'est une page curieuse et qu'on nous saura gré de traduire; car de ce traité du fameux théosophe, il n'existe encore, que nous sachions, aucune version française.

« Il y a (dit Paracelse) deux pentacles principaux, qui l'emportent sur tous autres caractères, sceaux et hiéroglyphes





« Imaginez deux triangles entrecroisés, si bien que l'espace intérieur est partagé en sept fractions, et que les six angles font saillie au dehors. Dans ces six angles, on inscrit en ordre convenable les six lettres du nom divin ADONAI. Voilà pour le premier pentacle. — L'autre le dépasse de beaucoup ; ses vertus et son étonnante efficacité lui valent un rang plus sublime. Il se compose ainsi : trois angles ou crochets s'y entrecroisent et s'y compliquent ; l'espace intérieur se trouve divisé de la sorte en six parties, et cinq angles font saillie au dehors. Dans ces cinq angles, on trace et l'on répartit dans l'ordre voulu les cinq syllabes du très illustre et très éminent nom divin TE-TRA-GRAM-MA-TON...

« Les Kabbalistes et les nigromans juifs ont accompli bien des choses par la vertu de ces deux caractères. Aussi plus d'un en fait aujourd'hui le plus grand cas, et les conserve soigneusement en secret... (1). »

Nous épargnerons à nos Lecteurs déjà initiés l'analyse bien connue de ces hiéroglyphes primordiaux. Un commentaire serait ici presque une impertinence. Il suffira

(1) *Paracelsi opera omnia*... — Genevæ, 1636, 3 vol. in-folio, fig. (Tome II, *de Occultâ philosophiâ*, pages 484-485, *passim*.)

de rappeler que l'étoile lumineuse du Macrocosme est le symbole absolu du dogme universel d'Hermès : ***Quod superius, sicut et quod inferius, et vice versâ;*** tandis que l'étoile flamboyante du Microcosme, dont nous avons parlé plus haut (1), constitue le parfait emblème du mystère qui est le corollaire du grand Arcane, divin et humain : Inconscient et Volonté, Chute et Réintégration, Épreuve et Béatitude; Dieu se faisant homme, pour que l'Homme, à son tour, se fasse Dieu; la Mort physique, enfin, motif discordant qui prélude au concert de la Vie éternelle...

Ce qui explique un peu la vertu merveilleuse qu'acquièrent ces pentacles dans la main d'un adepte, c'est qu'expressifs, de temps immémorial, de la domination que le Mage exerce sur les Esprits élémentaires et sur d'autres races encore des Royaumes de l'Invisible, de tels caractères constituent comme les signaux convenus du maître incarné à ses serviteurs d'outre-monde. Diversement efficaces, selon le mode d'emploi et la volonté du magiste, l'aspect de ces diagrammes peut porter l'enthousiasme, ou la terreur, ou l'amour, parmi les phalanges turbulentes de l'Astral; surtout quand l'expérimentateur a pris soin de « précipiter l'image » dans l'atmosphère seconde : soit en consumant, sur l'autel-des-parfums, le parchemin où ces signes furent tracés (non pas avec de l'encre, mais avec les substances requises); soit en réalisant l'esquisse ignée de ces pentacles, au moyen de la machine de Holtz (ou d'une forte bobine d'induction),

(1) En ce même chapitre, pages 386-387.



sur une plaque de verre ponctuée de fines découpures métalliques, que rejoint l'étincelle en jaillissant de l'une à l'autre (1). L'instrument en usage à cet effet rappelle le *tableau magique* ou carreau fulminant de nos laboratoires.

L'étoile du Macrocosme s'électrise ainsi à permanence, pour qu'elle scintille avec la majesté calme de l'Ordre universel dont elle est l'emblème; — l'étoile microcosmique, à l'inverse, doit fulgurer par brusques intermittences, comme l'éclair d'Ælohîm ou le verbe dévorant de Michaël : aussi l'électrise-t-on par saccades.

« Ignescunt signa deorum », disaient les anciens adeptes... L'homme affranchi est un dieu, éclipsé dans les ténèbres corporelles; mais quand sa volonté fulgure au dehors, les Esprits élémentaires obéissent en tremblant...

Paracelse d'ailleurs, malgré sa prédilection pour les deux signes qui sont comme la synthèse radicale des autres, ne négligeait point ceux-ci, surtout en matière de médecine occulte. Ses sept livres des *Archidoxes magiques* (2) présentent une interminable série de caractères

(1) La précipitation électrique servit vraisemblablement à Martinès de Pasqually, pour projeter en astral les hiéroglyphes lumineux qu'il faisait apparaître à ses disciples travaillant dans leur « quart de cercle ». Cf. le livre de Papus, *Martinès de Pasqually*, pages 92-93, 109 et *passim*.

(2) On trouve dans les *Opera omnia* de Paracelse, publiées à Genève, en 1636 (3 vol. in-folio), deux recueils d'*Archidoxes* (ou Principes doctrinaux), relatifs à des sciences très distinctes. Il faut se garder de confondre les *Archidoxes magiques*, en sept livres, qui terminent le tome II, avec les *Archidoxes hermétiques*, en dix livres, qui se trouvent au début du même tome.



presque inintelligibles au prime abord, et que l'on ne déchiffre qu'à force de patience, et sous condition de bien connaitre le tour d'esprit de cet homme étrange, et ses caprices d'abréviations. Chacun de ces pentacles constitue une amulette, pour préserver ou guérir de telle ou telle maladie. C'est un signe, à la fois de direction et d'appui, où, comme en une citadelle imprenable aux intelligences profanes, il a inclus telle volition curative, circonscrite et dynamisée par sa correspondance avec les influx astrologiques de similaire vertu, que le signe résume abrégés, dans sa concision monogrammatique.

L'arcane d'où dépend l'efficacité des pentacles, amulettes et talismans, n'est point autre.

Prenons pour exemple une médaille talismanique du soleil (1). — L'influence céleste y est doublement évo-

(1) Nous relevons, dans les œuvres de ce brouillon d'Etteilla, une explication des talismans qui, pour être matérialiste et naïve à l'excès, ne laisse point que d'exprimer *figurativement*, d'une sorte assez frappante, la nature du talisman et ses propriétés. Mais c'est ici surtout qu'il faut se garder de « la lettre qui tue ».

« A Etteilla. — Est-il vrai, Monsieur, que vous fabriquiez des médailles que l'on nomme talismans, pour avoir du bonheur? Si cela est, faites-m'en passer une demi-douzaine.

« Réponse. — Madame,... ceux qui ne sont pas profonds se figurent que je peux, pour huit à dix louis, vendre à mon gré le bonheur, et de cette conséquence, ils vont jusqu'à m'avouer la puissance de faire le malheur des autres... Pour qu'*un* talisman, et non une demi-douzaine, porte bonheur, c'est-à-dire pour qu'il conduise et prévienne celui pour qui il est établi, il faut que les souhaits du requérant soient dans sa sphère, et que ces souhaits soient légitimes, enfin qu'ils n'aient rien contre la science et la sagesse.

« Figurez-vous, Madame, qu'un talisman est un *creux*, qui reçoit pures les influences des astres, comme le creux reçoit la cire que le figuriste en retire;... que ces influences se reportent sur celui pour qui est fait le talisman.

« Figurez-vous à présent que ces influences talismaniques ont une

quée : en mode passif, par le choix de l'or, pour métal correspondant au soleil, et réceptif de ses rayons occultes; en mode actif, par l'apposition des figures astrologiques que l'opérateur y burine. La pensée du magiste s'y inscrit dans le choix et la disposition des caractères; son vouloir est sigillé à même le métal par l'effort matériel de la gravure, qu'il doit exécuter lui-même. Enfin, les deux Puissances génératrices du talisman, influx astral et volonté humaine, célèbrent leur union secrète dans la cérémonie de la consécration, effectuée par le magiste, à l'heure astrologique voulue, avec l'aide des élémentaux et des génies planétaires invoqués.

Presque toujours le fabricateur du talisman, de l'amulette ou du pentacle n'en est pas l'inventeur premier; il faut, en ce cas, pour obtenir un résultat efficace, que la pensée et le vouloir potentiels de l'inventeur (déjà liés à l'hiéroglyphe astral), passent en acte, réactionnés par l'intention et la volonté conformes du magiste, qui, tirant d'un ancien modèle un exemplaire nouveau, consacre ce dernier pour son usage (1).

odeur agréable qui, portée par l'homme au talisman, se fait sentir de tous ceux sur qui ses desseins sont jetés; ... que cette même odeur puissante renvoye naturellement le venin qui veut approcher le possesseur du talisman, sur celui qui le lui lance, etc... » (ETTEILLA, *Philosophie des hautes Sciences*, Amsterdam, 1785, pages 137-138, *passim*).

(1) Les talismans peuvent être aussi fabriqués et consacrés pour autrui. — Les charlatans du plus bas étage en procurent volontiers aux badauds, « pour huit ou dix louis », et même pour beaucoup moins... Quand donc ces excellentes dupes comprendront-elles, qu'un soi-disant occultiste qui exploite fructueusement sa science et fait payer, fût-ce un sou, les services qu'il rend, ne peut être à coup sûr qu'un imposteur ou... un pauvre diable?

La Doctrine et ses bienfaits se donnent ou se refusent, mais *ne se vendent jamais*.



La vertu secrète attribuée très anciennement aux *Camaïeux* ou talismans naturels, nous marque l'origine probable des talismans créés par l'artifice humain, et frappés au cachet de la volonté humaine. En toute chose, et surtout en magie, la Nature a toujours été l'institutrice de l'homme.

Ces longues dissertations qu'on vient de lire, tant sur l'origine des signatures physiques, que sur la vertu des signes d'appui, permettent de comprendre l'usage magique de la Volonté, soit dans le bien, soit dans le mal. Car, — nous ne nous lassons pas de le redire, — la Magie n'est rien autre que l'exercice du pouvoir créateur, récupéré dès cette vie terrestre; et si l'homme, ayant reconquis cette prérogative, peut l'exercer ici-bas même, c'est par la magie cérémoniale, dont le symbolisme comporte pour base la science des signatures, et dont la pratique exige, pour condition primordiale, l'emploi du signe d'appui.

Point de limite alors, pour ainsi dire, à la royauté que le Vouloir humain peut étendre sur le plan matériel.

C'est ainsi qu'on peut voir l'adepte entraîné produire de toutes pièces des corps sensibles, par objectivation de la substance universelle, qu'il aura spécifiée en une matière et moulée en une forme également voulues de lui. La première condition d'un tel phénomène est, pour le thaumaturge, d'imaginer nettement l'objet qu'il veut obtenir; puis, l'image étant bien évoluées dans sa pensée, la deuxième condition sera de savoir compacter la lumière astrale en mode voulu, sur la forme évoquée cérébrale-

ment, — laquelle sera tout ensemble, et le signe d'appui de la Volonté créatrice, et le patron idéal de l'objet créé.

Ce tour de force occulte s'observe rarement, soit que les thaumaturges capables de le réussir soient eux-mêmes assez rares, soit pour tout autre motif. On peut considérer d'ailleurs ce phénomène comme le *nec plus ultrà* de la puissance magique.

A l'inverse, il est loisible au magicien de désintégrer tout objet matériel, en ramenant la matière qui le compose à l'unité de la substance radicale et non différenciée.

Il peut aussi rendre l'objet invisible, en « l'éthérisant ». Dans cet état, la matière passe aisément à travers la matière, quitte à reprendre son apparence concrète et impénétrable, dès que l'Agent universel qui la subtilisait cesse de lui être appliqué. C'est le phénomène qui se produit autour de certains médiums, par le ministère des Élémentaux, dont le pouvoir sur l'Astral est si grand. Un pot de fleurs, placé sur une table, s'évanouit soudain aux regards des assistants qui ne l'ont pas perdu des yeux une seconde; puis, au même instant, le bruit se fait entendre sous la table, d'un léger choc contre le parquet : c'est le pot de fleurs qui, en phase d'éthérisation, a traversé les pores du bois, et qui se rétablit aussitôt de toutes pièces, dans sa forme et sa matière primitives.

Ce que le médium obtient avec l'aide des Invisibles évoluant dans son nimbe, l'Adepte le peut réaliser, soit par la même voie, soit par l'application pure et simple, à l'objet, de la Lumière astrale au rouge, *Aôd*, dont sa volonté dirige la vertu expansive et dilatante.

L'action du vouloir sur les fluides impondérables se

traduit par un grand nombre de phénomènes prodigieux, qu'on n'aura garde de détailler tous, leur mécanisme occulte ne variant guère.

Tels sont les *apports* d'objets matériels, ces « bouquets » de rigueur, au terme de toute séance spirite un peu réussie. L'apport s'effectue d'ordinaire invisiblement ; c'est-à-dire que l'objet subit, pendant le transport, la métamorphose moléculaire de l'éthérisation, jusqu'au point d'arrivée où il redevient visible, l'Agent astral cessant de lui être appliqué. Tant qu'agit cette force sur les corps, il sont réduits à l'état de formes fluidiques, impondérables : nulle matière en apparence dure et compacte, qui ne devienne, grâce à ses pores invisibles, perméable à la matière rendue subtile pour un temps. Le métal même passe à travers le métal. Enfin, — merveille qui se conçoit à peine, mais se vérifie par l'expérience, — les corps organisés et vivants se désintègrent et se réintègrent ainsi, sans souffrir la moindre altération ; un bouquet de fleurs récemment cueillies se reconstitue dans toute sa fraicheur, avec une goutte de pure rosée au creux de chaque corolle !...

Des témoins dignes de foi affirment avoir vu le médium Dunglas Home, en chair et en os, se fondre et disparaître au seuil d'une porte close; quelques instants après, ils relevaient le téméraire expérimentateur de l'autre côté de la porte, profondément évanoui, mais sans une égratignure ni même une ecchymose. Or, que les tissus vivants et délicats, constitutifs du corps humain, se réintègrent de la sorte après s'être soudain désintégrés, et qu'il n'en résulte aucun dommage, la chose est

déjà bien difficile à concevoir ; mais qu'un homme survive à pareille épreuve, que le sang se remette à circuler normalement, que chaque organe reprenne aussitôt sa fonction coutumière, voilà, nous le déclarons, qui nous semble passer les limites de l'intelligence et braver la raison. Et pourtant, *cela est.*

Combien de phénomènes, du reste, bien constatés par les savants, portent à l'intelligence et à la raison d'aussi formidables défis ! Prétendra-t-on, de bonne foi, comprendre le mécanisme de la génération spontanée ? L'expliquer, on le tentera peut-être ; mais le *comprendre !...* Et quand la vue mentale se porte aux confins sacrés du temps et de l'espace : cette conception de l'éternité, d'une part, qui, en deçà et au delà de l'instant actuel, semble créer deux infinis ; d'autre part, ce fait universel de la vie dans la vie, qui s'affirme et s'observe du haut en bas de l'échelle des êtres, et de cercle concentrique en moindre cercle, jusqu'à l'atome (réduit peut-être au point géométrique, c'est-à-dire à n'exister pas !) Sont-ce point là autant de mystères, révulsant la logique et l'entendement humains ?... Ne nous hâtons jamais trop, en matière phénoménale, de crier à l'impossible, à l'absurde. L'impossible nous assiège, l'absurde nous étreint ; et la raison de l'homme, lorsqu'elle veut tout contrôler par A+B, est alors plus cruellement victime de l'inexplicable ; car l'absurde l'investissait naguère, et maintenant il est en elle.

L'apport magique peut s'effectuer visiblement aussi, soit par extériorisation partielle du corps astral, soit par l'office des Élémentaux.

Fabre d'Olivet, chez qui la science était doublée d'un entrainement magique considérable, affectionnait ce genre d'expériences. L'empereur Napoléon, son ennemi personnel, avait pourvu à ce que nul message de la part du théosophe n'arrivât jusqu'à son cabinet des Tuileries. L'auteur des *Vers dorés de Pythagore* ayant intérêt, lors de la publication de ce chef-d'œuvre, à forcer le blocus, fut lui-même, en corps astral, porter une lettre à l'Empereur. Napoléon crut qu'on avait violé la consigne et s'en irrita fort; mais il ne put jamais découvrir le coupable. On trouve une allusion à ce fait curieux, dans le deuxième tirage des *Notions sur le sens de l'ouïe* (1) (1819, in-8°). — Cet opuscule, publié d'abord en 1811, sous ce titre : *Guérison de Rodolphe Grivel*, relate et commente six cures de sourds et muets de naissance, opérées par l'auteur, d'après les procédés des mages de l'Égypte, dont Moïse a condensé la science aux dix chapitres du Sépher. Toutes les pièces à conviction désirables font suite au texte principal : elles ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité de ces guérisons magiques. D'Olivet les avait entreprises sur le défi de M. de Montalivet, alors ministre de l'Empire, qui avait mis le magiste en demeure de justifier, par quelque phénomène décisif,

(1) « Mais ce n'était pas tout de l'avoir écrit (ce livre des *Vers dorés)*, il fallait le faire imprimer, et Napoléon y consentirait-il ? Je le sondai par une lettre flatteuse, qui, malgré les obstacles qu'il opposait à ce que rien de moi lui pût parvenir, lui arriva néanmoins *par une route tout extraordinaire, et faite pour piquer sa curiosité*. Il jeta ma lettre au feu après l'avoir lue ; et, quoique je le priasse instamment de me répondre oui ou non, il ne me répondit ni l'un ni l'autre. » *(Notions sur le sens de l'ouïe*, pages 20-21).

de la science qu'il prétendait incluse au seul *Berœshith*. L'impression, aux frais de l'État, du grand ouvrage qui ne vit le jour qu'en 1815, la *Langue hébraïque restituée*, devait être le trophée de la victoire. Une préface ajoutée à l'édition de 1819, *Notions sur le sens de l'ouïe*, relate les détails de cette piquante aventure. — Nous lisons d'autre part, dans la Notice biographique la plus complète que nous connaissions sur Fabre d'Olivet, ces lignes significatives : « Il attachait une si grande foi au pouvoir de la Volonté, qu'il assurait avoir souvent fait sortir un volume de sa bibliothèque en se plaçant en face, et en s'imaginant fortement qu'il avait l'auteur devant les yeux. Cela, dit-il, lui arriva souvent avec Diderot (1). » Nous citons sans commentaires cette allégation, certainement vraie pour le fond des choses, bien que sans doute incorrecte dans les termes que nous avons transcrits...

La *lévitation*, ou déplacement visible et suspension aérienne des objets, par l'acte de neutraliser leur pesanteur, s'obtient en réfrénant Hereb, le principe de la force centripète.

On connait les expériences célèbres de Daniel Dunglas Home, s'élevant sans appui jusqu'au plafond de la salle où il donnait ses séances. Le médium Eglington renouvelait naguère (1887), à la cour de Russie, le même prodige, entre beaucoup d'autres. Nous empruntons quel-

(1) *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, Paris, 1837, in-8° (Tome XLI, page 16). La notice concernant Fabre d'Olivet a paru sous la signature de M. Charles du Rozoir.

ques lignes au récit très circonstancié et certainement sincère que lui-même en publiait à cette époque.

« L'Impératrice prit place à ma gauche, la Grande-Duchesse d'Oldenbourg à ma droite. A gauche de l'impératrice, le Grand-Duc d'Oldenbourg, puis le Czar, la Grande-Duchesse Serge, le Grand-Duc Vladimir, le Général Richter, le Prince Alexandre d'Oldenbourg et le Grand-Duc Serge. Nous joignîmes nos mains, l'Impératrice saisit fortement la mienne, puis les lumières furent éteintes. Aussitôt, les manifestations commencèrent; la plus frappante fut une voix qui s'adressa à l'Impératrice, et avec qui elle s'entretint pendant quelques minutes... Une forme de femme se matérialisa entre le Grand-Duc Serge et la Princesse d'Oldenbourg, mais elle ne resta qu'un instant et disparut. Je ne mentionne pas les phénomènes moins importants, si familiers aux spiritualistes; je dirai seulement qu'une énorme boîte à musique, pesant au moins 40 livres, fut transportée autour du cercle, jusqu'à ce qu'elle se posât sur la main de l'Empereur, qui demanda alors qu'on l'enlevât, ce qui fut fait de suite. Pendant ce temps, les nombreuses bagues qui couvraient les doigts de l'Impératrice s'enfonçaient dans ma chair, si bien que je dus la prier de ne pas serrer si fort ma main. *Je commençai à m'élever en l'air;* l'Impératrice et la Princesse d'Oldenbourg me suivirent. La confusion devint indescriptible, à mesure que je m'élevai plus haut et plus haut, et que mes voisins grimpaient comme ils pouvaient sur des chaises. Il n'était guère favorable à l'équilibre mental du médium de savoir qu'une Impératrice se livrait à une gymnastique si insensée et qu'elle pourrait se blesser; et je ne cessai de demander, tout en m'élevant en l'air, que l'on me permît de mettre fin à la séance. C'était en vain, et je continuai à m'élever jusqu'à ce qu'à la fin, mes pieds se trouvassent en contact avec deux épaules sur lesquelles je restai, et qui se trouvèrent être celles de l'Empereur et du Grand-Duc d'Oldenbourg. Comme une personne le fit remarquer malicieusement après : « C'était la première fois que l'Empereur de Russie se trouvait sous les pieds de quelqu'un ! » Lorsque je descendis, la séance prit fin...

(Suit la narration d'autres phénomènes).

« ... L'Empereur se leva de son siège, et me serrant fortement la main, il me dit : « Tout cela est vraiment extraordi-
« naire et je vous remercie d'avoir été l'occasion de me faire
« voir ces manifestations... » J'ajouterai qu'avant de quitter la Russie, je reçus deux paires de solitaires en diamant et en saphir, que je porte en souvenir des événements que je viens de raconter, et à cause de l'honneur qui y est attaché... (1). »

Il n'est pas rare d'assister dans l'Inde à des expériences analogues. Ces phénomènes que nos médiums réussissent quelquefois avec l'aide des Élémentaux, les Fakirs et les Yoghis les réalisent, soit en s'assurant des mêmes auxiliaires, soit par l'action directe de la volonté sur l'Akasa. Il est juste d'observer pourtant que plusieurs de ces thaumaturges hindous prétendent avoir recours à l'assistance des *Pitris*, ou des âmes de leurs ancêtres... Bien des voyageurs ont pu vérifier ce surprenant prodige de l'élévation sans support. M. Louis Jacolliot, qui a été longtemps magistrat dans nos possessions françaises de l'Inde, a publié un livre des plus curieux, où il relate, entre autres merveilles accomplies par les Fakirs, ce phénomène, si rare en Occident, de la soi-lévitation (2).

Nous aurions fort à faire, s'il nous fallait rechercher l'emploi magique de la Volonté partout où elle joue un rôle, puisqu'il n'est point d'œuvre, soit de lumière, soit de ténèbres, où elle n'intervienne : tantôt pour exercer son empire (ainsi procèdent les adeptes), et tantôt pour

(1) *Le Spiritualisme en Russie*, par W. Eglington (*L'Aurore* du 15 juillet 1887, pages 432-434, *passim)*.

(2) *Le Spiritisme dans le monde. L'Initiation et les Sciences occultes dans l'Inde ;* Paris, Lacroix, 1879, in-8 (pages 287-288 et 307-308).



l'abdiquer au profit des Larves et des lémures (dont le sorcier devient finalement l'esclave).

D'autre part, notre intention n'est aucunement de disséquer par le menu les œuvres mauvaises, ni d'enrichir de gloses le Rituel du Mal, en sorte de rendre sa pratique ou plus facile, ou moins dangereuse. Si l'on trouve en ce tome, comme au précédent, l'analyse de certains maléfices, nous ne la proposons que pour exemple des lois occultes, saisies sur le vif de leur application ; non point à titre de commentaire cérémonial, offrant des armes au service des passions coupables ou des mauvaises curiosités.

La Justice immanente des choses édicte et exécute, dès ici-bas, la sentence du maléficiant. La norme du choc en retour, presque impossible à éluder pour lui, le frappera sur cette terre, — sans préjudice des abominables horizons karmiques dont il s'ouvre le cycle posthume. Le sorcier ne l'ignore point : assurance d'un présent misérable et pressentiment d'un sinistre futur, — il y a là un frein salutaire. Dieu nous garde de l'affaiblir !

Celui-là serait déçu, qui demanderait à notre *Clef de la Magie Noire* des moyens pratiques de nuire au prochain, tout en réduisant pour soi les risques au minimum. *Ceux qui savent* nous rendront ce témoignage, que dans le détail des plus perverses opérations, mentionnées en ce livre, nous primes soin, — sans rien omettre du nécessaire à l'intelligence doctrinale, — de négliger toujours l'indication de quelque procédé pratique, de nature soit à garantir le succès expérimental, soit à en supprimer le péril, au profit de l'opérateur.

Chez le commun des hommes, les passions animiques sont assez intenses pour réactionner la volonté et la rendre magiquement efficace. Rien n'est plus fréquent, d'un individu à l'autre, ou d'un groupe humain à une communauté soit amie, soit rivale, que les volitions bienveillantes ou hostiles, exprimées ou tacites, sous la forme de bénédictions, d'anathèmes, de souhaits, d'imprécations, etc...

S'il suffisait de lever le doigt au ciel pour frapper son ennemi à distance, on verrait bien des morts soudaines. On n'a pas oublié l'hypothèse fantasque d'un philosophe du siècle dernier, peut être Jean-Jacques : il suppose qu'un simple geste, exécuté par Paul, toutes portes closes, au fond de son cabinet, ait la vertu de faire mourir aux antipodes un très riche mandarin, dont l'héritage soit acquis à Paul, sans que nul puisse jamais soupçonner la cause de cette mort (1). Combien de civilisés, conclut le sophiste, répudieraient pareille tentation? Qui oserait, en semblable occurence, répondre de sa prud'homie?...

(1) Voici la phrase attribuée à Jean-Jacques par Balzac et Protat : « S'il suffisait, pour devenir le riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler, et qui habiterait le fin fond de la Chine, de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pousserait ce bouton et ne tuerait ce mandarin? » C'est presque en termes identiques que Châteaubriand formule cette même hypothèse, qu'il semble présenter comme de lui (*Génie du Christianisme*, 1re partie, VI, 2). D'autre part, M. Jules Claretie, faisant allusion à ce célèbre paradoxe, remarque avec raison que jamais on n'a su au juste qui l'avait inventé (Cf. *Jean Mornas*, page 13). — Un fait constant, c'est que la locution « *tuer le mandarin* » est passée en proverbe, dans le sens de « commettre une mauvaise action, avec la certitude de n'être jamais soupçonné. »



Nous avons de la majorité des humains une opinion meilleure. Mais à écarter ce mobile ignoble de la cupidité motivant un lâche assassinat, — resteraient la haine, l'envie, la colère, la jalousie d'amour, toutes passions très capables d'égarer la Volonté jusqu'au crime, ainsi qu'on le voit tous les jours. Un froid calcul déciderait les natures mauvaises à se venger ainsi sans risques ; quelques natures généreuses même subiraient l'entraînement au crime, dans un premier mouvement d'indignation, de fureur ou de dépit.

Héritage et impunité à part, le maléfice peut faire une réalité terrible de la folle hypothèse du mandarin. — Voilà encore une de ces choses qu'ignoraient profondément, avec Rousseau, tous ces « génies universels du XVIII[e] siècle », badineurs des superficies philosophiques et morales, à qui le bel esprit, l'ironie facile ou le paradoxe éloquent tinrent lieu si souvent de science et de conscience.

Supposons la possibilité du maléfice universellement admise, comme elle le sera peut-être à la fin du XX[e] siècle. De cette conviction à l'essai curieux, puis à l'essai profitable, sans doute pour le plus grand nombre n'y aurait-il pas très loin. Spontanée ou préméditée, l'intention ne manquerait pas; c'est le détail pratique, le procédé immédiat qui feraient défaut à beaucoup d'hommes, pour exercer la magie noire.

Non qu'il y faille grande science : quand bien même de dangereuses recettes ne traîneraient pas dans les grimoires populaires, à la portée de chacun, — la malice humaine, l'intuition perverse, l'ingéniosité de la haine et de l'envie suffiraient à y suppléer. Malheureusement au

gré des mauvais, pour eux la mêlée occulte n'est pas sans risque à courir : c'est donc du bouclier qu'ils seraient en peine, bien plus que de la lance ou du poignard. Le privilège de l'impunité immédiate, le moyen pratique et sûrement efficace de conjurer le péril, voilà ce que les grimoires ne fournissent guère, et ce que les adeptes de la science pourraient seuls garantir au maléficiant. Mais ceux-ci ne parleront pas. Que la loi formidable du choc en retour demeure suspendue sur qui veut mal faire, comme le glaive sur Damoclès !

Quant à la théorie générale, elle est la même pour l'œuvre à accomplir par le mage, le sorcier ou le thaumaturge sacerdotal. L'intention seule varie, et le décor, et les accessoires prescrits; mais le fond des choses ne saurait changer. En toute opération magique, la volonté de l'homme, exprimée par un signe qui lui sert à la fois de formule et d'appui, agit sur les fluides impondérables ou sur les Invisibles, à la faveur du médiateur plastique ou corps astral.

La Volonté dans le Bien s'exerce presque toujours collective, parce que la division, l'isolement, *la limite*, constituent en quelque sorte l'essence même du Mal; ce qui revient à dire, les qualités susdites étant privatives, que le Mal est dépourvu de réelle essence.

Dans le Mal, souvent le Vouloir individuel tente d'agir isolé; mais ce Vouloir s'exerce aussi collectivement.

Alors il faut compter sur l'Égrégore, ainsi que nous l'avons expliqué au chapitre précédent. L'Égrégore a une volonté propre; il exploite et utilise, sans les consul-

ter, les individualités de son groupement; il se joue de leurs douleurs ou de leurs joies, et jongle à son caprice avec leurs existences; mais en retour, ces infimes vouloirs individuels peuvent évoquer l'Égrégore et s'en servir. — Solidarité et réversibilité magiques.

Est-il besoin de revenir sur nos enseignements antérieurs? — Rappelons alors que les grands courants de vertu ou de perversité, de fanatisme ou de foi, dont une chaîne magique plus ou moins artistement tendue est toujours la pile génératrice, sont régis par les Dominations collectives de l'Invisible, ces anges du Ciel humain.

De ces arcanes relève la création des grandes religions, comme la genèse des associations ténébreuses.

Les verbes créateurs : bénédictions, anathèmes, puisent là leur force et leur efficacité. On ne bénit, on ne réprouve qu'au nom de quelque Principe, et conséquemment de quelque Puissance, traduction vivante du Principe abstrait. Par ces actes solennels, enfin, l'on attache à celui qui en est l'objet la protection ou la vengeance de l'Égrégore, recteur de la Collectivité au nom de laquelle on prononce.

L'excommunication est, à la lettre, l'acte d'expulser un homme du groupe vivant auquel il participait jusqu'alors : communion des saints ou communion des pervers. C'est l'élimination d'une cellule animée, hors de l'organisme à quoi elle se rattachait. L'analogie est exacte; car, si les Églises et les Associations occultes possédaient encore la sève et la virtualité de leur prime jeunesse; si l'Égrégore qui constitue leur âme ne s'abâtardissait ou ne se *civilisait* à la longue, tandis que leur corps social

se débilite à sommeiller dans la nécropole de la lettre morte, — l'excommunication serait encore, comme elle l'a été, une sentence capitale, à délai plus ou moins bref.

Que d'exemples on pourrait citer, qu'il vaut mieux taire!...

L'excommunié d'une collectivité quelconque, soucieux de conjurer le verbe de réprobation qui pèse sur lui, ne doit point rester dans l'isolement. Il convient, ou qu'il se réconcilie de suite avec ses frères, si tant est qu'on l'admette à résipiscence; au cas contraire, ou encore lorsqu'en son for intérieur, il juge néfaste l'œuvre à laquelle il avait cru devoir collaborer jusque-là, il devient urgent qu'il s'affilie, de fait ou d'intention, dans un groupe sinon positivement hostile au premier, du moins *autre*.

L'individu qui brave, isolé, une Puissance collective adverse, sera fatalement brisé, — ou converti, — en un mot, vaincu.

C'est pour le soustraire aux courants des volontés adverses, et lui permettre de défier le pouvoir des Collectifs qui les gouvernent, que la Magie ordonne à l'opérateur de s'enclore dans un cercle, avec les hiéroglyphes de sa religion gravés au pourtour. Ces cercles, véritables forteresses pentaculaires, symbolisent la communion spirituelle dont il fait partie, et la protection efficace que lui vaut son adhésion au verbe collectif. Toujours le signe d'appui de la Volonté! S'il sait bien en tirer parti, l'occultiste centuple sa force en la multipliant par celle de tous ses adelphes vivants; et même, comme nous l'avons énoncé ci-dessus, il peut évoquer l'Égrégore qui régit la collectivité, et se couvrir de son égide.

Le baron de Gleichen, dont les *Souvenirs* posthumes sont si précieux pour l'histoire de l'Ésotérisme au XVIIIe siècle, raconte un fait des plus significatifs, qu'on sera bien aise de nous voir enregistrer à l'appui de nos dires. Il en tient le récit de la bouche du sieur de la Chevallerie, le personnage même de l'aventure. Les lecteurs du livre très documenté de Papus sur *l'Illuminisme en France* (1) n'ignorent point comment Martinès de Pasqually prescrivait à ses disciples de disposer le local de leurs évocations. Rappelons, en deux mots, que chaque néophyte « travaillait » seul, dans un segment ou *quart de cercle* tracé à l'Orient, avec de mystérieux monogrammes inscrits et des cierges allumés aux angles. A l'opposite occidentale, se trouvait un cercle plus grand, dit *Cercle de retraite*, qui symbolisait le Maitre absent et la Puissance suprême de la CHOSE (2). . Les œuvres magiques de l'Ordre consistaient surtout en d'opiniâtres luttes contre les forces inversives des cercles mauvais. Ces batailles se livraient aux solstices et aux équinoxes (3). Or, il advint qu'un

(1) *L'Illuminisme en France, Martinès de Pasqually*, etc... (pages 80-82).

(2) Les disciples de Martinès désignaient sous cette énigmatique appellation le Collectif invisible de l'Ordre, et généralement tout principe des manifestations occultes : « la Chose veut (disaient-ils volontiers), la Chose permet, la Chose a défendu..., Obéissons à la Chose, etc... »

(3) « Les travaux magiques de ces Messieurs ont pour objet surtout de combattre les démons et leurs satellites, sans cesse occupés à répandre les maux physiques et spirituels sur toute la nature par leur magie noire. Les combats se font particulièrement aux solstices et aux équinoxes, de part et d'autre. Ils travaillent sur des tapis crayonnés, sur lesquels ils établissent leurs citadelles, qui consistent en un grand cercle au milieu pour le grand maitre, et deux ou trois plus petits pour



jour, la Chevallerie, contrevenant aux prescriptions de l'École, voulut accomplir les saints rites en dépit d'une souillure récemment contractée. C'était une imprudence;

---

ses assistants. Le chef, quoique absent, voit toutes les opérations de ses disciples, quand ils travaillent seuls, et les soutient. » (*Souvenirs de Charles-Henri, Baron de Gleichen*; Paris, Techener, 1868, in-8, page 152.)

Quelques détails diffèrent, si l'on compare les renseignements fournis par Gleichen et ceux que donne Papus. Mais ce ne sont pas des contradictions. La place assignée au grand cercle variait certainement, d'après le grade de l'affilié et la nature des opérations : il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'un de ces auteurs le localise au centre, et l'autre à l'occident. Quant aux *petits cercles* mentionnés par Gleichen, ils correspondent certainement aux *quarts de cercle*, ou segments, de la correspondance de Martinès, éditée en substance par les soins de Papus. Il est d'ailleurs vraisemblable, et c'est l'hypothèse que nous avons admise, qu'un petit cercle était inscrit dans chaque segment, et devenait ainsi la citadelle du néophyte. De la sorte, tout est concilié.

Les œuvres magiques des disciples de Martinès ne variaient pas seulement d'après le grade, mais aussi selon l'idiosyncrasie occulte de chaque disciple. Quelques-uns pratiquaient la *Sortie en corps astral*, comme nous le témoigne la correspondance de Saint-Martin avec Liebistorff. Le Bernois écrit à son maître, à la date du 25 juillet 1792 : « L'École par laquelle vous avez passé pendant votre jeunesse me rappelle une conversation que j'ai eue, il y a deux ans, avec une personne qui venoit d'Angleterre et qui avoit eu des relations avec un françois habitant ce pays, nommé M. d'Hauterive. Ce M. d'Hauterive, d'après ce qu'elle me disoit, jouissoit de la connoissance physique de la Cause active et intelligente; qu'il y parvenoit à la suite de plusieurs opérations préparatoires, et cela pendant les équinoxes, moyennant une sorte de désorganisation dans laquelle il voyoit son propre corps sans mouvement, comme détaché de son âme; mais que cette désorganisation étoit dangereuse, à cause des visions qui ont alors plus de pouvoir sur l'âme ainsi séparée de son enveloppe, qui lui servoit de bouclier contre leurs actions, etc... » (*Corresp.*, page 19). — Saint-Martin répond, à la date du 25 août : « M. de Hauterive, qui a eu le même maître que moi, s'est donné plus que moi à cette partie opérative, et quoiqu'il en ait reçu plus de fruits que plusieurs de nous, je vous avoue cependant que je n'en ai pas vu de sa façon qui m'aient engagé à changer d'idées. Il a assez d'autres mérites à mes yeux. » (*Ibid.*, page 30). — Dans une lettre ultérieure, du 6 septembre, Saint-Martin explique

il ne tarda guère à s'en repentir. A peine avait-il engagé le combat, dans son quart de cercle, qu'il sentit la vie refluer de son cœur, et une mortelle angoisse l'envahir et l'étreindre. La force de ses adversaires l'accablait, il était près de succomber. Soudain, une brusque inspiration se fit jour en lui, et il trouva la force de s'élancer dans le cercle de retraite. Dès qu'il y fut, une réaction s'opéra, salutaire : son cœur se remit à battre, la conscience lui fut rendue avec la vie. En même temps, une délicieuse sensation de tiédeur moite et parfumée l'enveloppa comme un bain... Le péril était passé... A quelques jours de là, Martinès écrivit à son disciple qu'il veillait sur lui de loin, et l'avait assisté dans sa détresse, en lui suggérant de se jeter ainsi « dans le grand cercle de la Puissance Suprême (1) ».

L'emploi du cercle magique est indiqué, toutes les fois qu'on affronte des colères ou des haines collectives, et qu'on s'expose en butte à la réprobation d'une Puissance constituée (2).

L'aphorisme bourgeois qu'*il ne faut pas braver l'opi-*

---

que la séparation du corps et de l'âme ne saurait être absolue qu'à la mort, et qu'ainsi « il y a quelque chose d'exagéré » à soutenir que M. de Hauterive se dépouillait de son enveloppe corporelle : « l'âme ne sort du corps qu'à la mort ; mais pendant la vie, les facultés peuvent s'étendre hors de lui et communiquer à leurs correspondants extérieurs sans cesser d'être unies à leur centre, etc... » (*Ibid.*, page 38). Ici, Saint-Martin est au-dessous de la vérité, et l'on voit bien qu'il ne connaît que par ouï-dire le phénomène dont il parle.

(1) *Cf. Souvenirs du Baron de Gleichen* (pages 152-153).

(2) On entend bien que nous parlons occultisme, et qu'il ne s'agit point d'enfermer dans un cercle un gros propriétaire en bisbille avec le Conseil municipal de sa commune, ni un braconnier rebelle au garde-champêtre.



nion, n'est point aussi ridicule qu'on serait tenté de le croire. La Volonté active détermine sur le plan astral des courants fluidiques évaluables, si l'on peut dire, en volts et en ampères : aussi, — magiquement parlant, — un vouloir isolé, si énergique soit-il, ne brave pas sans risques un faisceau de vouloirs hostiles, groupés avec intelligence et dirigés selon la norme dont nous avons dit la formule. La volonté humaine est une puissance formidable ; mais il est dans sa nature de se diviser aisément : alors elle s'oppose volontiers à elle-même, cependant qu'elle croit encore agir dans une direction unique. C'est ce qui arrive quelquefois dans les ententes pour le bien, toujours et presque aussitôt dans les coalitions pour le mal.

Voilà qui nous ramène de nouveau, ainsi que le Lecteur l'a sans doute compris, au mystère de la chaîne sympathique. Lorsqu'un concours de Volontés unanimes ne produit que de faibles résultats, et n'a point raison d'un Vouloir isolé, c'est que les éléments de la batterie humaine sont anormalement disposés. La chaîne est mal tendue : c'est comme si, en amorçant des piles électriques de Daniel, le garçon de laboratoire reliait les zincs aux zincs et les cuivres aux cuivres, au lieu d'alterner, suivant la règle. Dans ce cas, les courants se neutralisant, le résultat est nul.

Quand, à l'inverse, les multiples Vouloirs, correctement agencés en chaîne d'influx, réalisent leur maximum de rendement, l'être isolé qui veut leur tenir tête n'a d'autre ressource que d'entrer virtuellement dans une autre chaîne : soit qu'il s'enferme, s'il veut combattre,

dans une citadelle occulte (le cercle); soit en mode passif, et s'il lui suffit de se garantir, qu'il se fie à la vertu d'autres *signes*, également expressifs des Puissances collectives amies, tels que pentacles, talismans, rites sacramentaux, etc...

L'excommunication majeure, telle qu'on la prononce dans le catholicisme, ressemble fort à un maléfice sacré, avec les anathèmes imprécatoires et le lugubre cérémonial dont on l'accompagne.

Il n'était point rare, aux époques de foi militante et d'intransigeance religieuse, de voir le malheureux que l'Église avait frappé de ses foudres (c'est le terme reçu) dépérir en des maladies singulières et terrifiantes, où la vengeance du Ciel semblait s'inscrire et transparaître. On cite des cas de mort soudaine : d'autres fois, c'est la lèpre qui ronge le réprouvé, ou des vers qui le dévorent tout vif.

Combien l'histoire ecclésiastique n'enregistre-t-elle point de cas analogues! Bien avant la consolidation du Pouvoir pontifical, les premiers Pères relatent plusieurs exemples des anathèmes d'un thaumaturge, sentences immédiatement exécutoires et traduites en mortelles catastrophes; et sans sortir du Nouveau Testament (ni redescendre à l'ancien, où les épisodes similaires abondent), les *Actes des Apôtres* nous montrent Ananias et Saphira foudroyés, dans l'instant que Saint Pierre leur signifie la sentence du Ciel.

M. Joséphin Péladan, ce grand artiste excentrique de qui les œuvres, inégales et de rédaction trop hâtive,

étincellent d'étranges et captivantes beautés, propose dans *Istar* un procédé de chaîne monastique bissexuelle, pour l'extermination des ennemis de l'Église, — conception moins paradoxale qu'il n'y paraît à l'abord. On nous permettra de transcrire, à titre de curiosité, ces lignes assurément peu banales.

DES CONDAMNATIONS CAPITALES

« Lorsqu'il sera nécessaire de frapper un ennemi de l'Eglise, — et pour cela il faudra le double assentiment du Sacré-Collège cardinalice et du collège gnostique des vingt-deux, — on réunira deux cents moines et nonnes, cent de chaque sexe ; ils se tiendront tous par la main ; au moment où le prêtre élève l'hostie, ils s'uniront de volonté avec l'officiant : celui-ci alors élèvera l'hostie contre le condamné, — qui tombera roide mort en n'importe quel lieu du monde où il sera.

« Attendu que la somme de force nerveuse de cent volontés bissexuelles représente un mouvement électrique d'une force déterminable, et que l'officiant est à la fois le point convergent et l'excitateur électrique, il projettera un courant d'une vitesse énorme et de la puissance d'étincelle d'une pile excitable à vingt mètres.

« Ceci est de la physique pure : en hyperphysique, il y a bien autre chose (1). »

Cette ébauche de magie sacerdotale (2) donnerait à

(1) *Istar*, Paris, 1888, 2 vol. in-8 (page 130).

La théorie apparait claire et correcte, en dépit de quelque inexactitude dans l'expression scientifique. Ce qui parait plus critiquable, c'est l'emploi de l'hostie rédemptrice comme arme de mort.

(2) Une autre théorie d'envoûtement sacré se peut lire dans l'ouvrage d'un initié, d'ailleurs sujet à caution, M. Adolphe Bertet, qui a cru trouver dans l'*Apocalypse* de Saint Jean le rituel complet de cette œuvre de colère.

Cette page, dont chacun peut penser ce qu'il veut, est incontestable-



rêver de quelque Grégoire VII, dont l'écusson portât en sautoir les clefs d'Hermès croisées avec celles de Saint-Pierre. Mais quand un politique doublé d'un adepte s'as-

---

ment très curieuse, et comme le volume est fort difficile à trouver, nous la reproduirons sous toutes réserves. Il est bon de prévenir que l'auteur commente le VIIIe chapitre de l'*Apocalypse*, et que par « le Microcosme », il entend le Mage officiant, vicaire du Christ...

« Ici (dit M. Bertet), comme nous allons le voir, il ne s'agit pas d'une œuvre de miséricorde. Il faut, au contraire, rompre l'équilibre de la balance qui est entre les mains de Dieu, forcer le plateau qui représente la miséricorde à céder à celui qui représente la justice, qui est chargé de tous les crimes qui ont lassé la patience des saints.

« Pour déterminer l'œuvre magique de justice et de vengeance, le Microcosme réunit dans son encensoir tout le feu qui est resté dans la cassolette sur l'autel des parfums ; puis il le répand sur la terre, en dehors du cercle magique dont il a eu soin de s'entourer, en invoquant le bras ou l'appui du Très-Haut pour le châtiment des coupables. (*Echéziel*, chapitre X, verset 2 ; ch. XXIV, v. 3 et suivants ; chap. IV, v. 3).

« Le cercle doit servir à graver dans le souvenir des anges chargés de l'exécution de la vengeance, qu'en frappant les hommes, ils doivent épargner tous ceux qui sont marqués au front du signe de la rédemption, et qui sont mentalement censés placés dans le cercle, sous l'égide et la protection immédiate du Microcosme : c'est là l'égide ou le bouclier du Seigneur, qui doit préserver toute sa milice sainte sur la terre des atteintes de l'armée de Satan. C'est là une opération analogue à celle que Jésus enseigne à ses apôtres, lorsqu'il leur dit de secouer, en signe de malédiction, la poussière de leurs souliers contre ceux qui les rebuteront (*Matthieu*, chap. X, v. 14).

« C'est là la plus redoutable et la plus périlleuse des opérations magiques ; elle est analogue à celles par lesquelles nous avons vu précédemment Élie attirer le feu du ciel sur l'autel, et faire tomber la foudre sur deux compagnies de cinquante hommes chacune ; Jésus sécher le figuier, et les apôtres demander à Jésus la permission de foudroyer ceux qui refusaient de les recevoir, lorsqu'il les gourmanda vertement sur l'abus qu'ils se préparaient à faire de cette vertu ou puissance (*Luc*, chap. IX, v. 55).

« Si la prière est agréée par la justice de Dieu, des signes se manifesteront à l'instant dans le ciel : les éclairs sillonnent les nues ; la foudre éclate ; les vents soufflent avec impétuosité des quatre points

seoira-t-il sur le trône du Prince des Apôtres ? La chose serait-elle heureuse et désirable, à tout prendre ? Ce rôle de théocrate agressif apparaitrait-il congruent au caractère d'un pontife romain?... Le césarisme et l'agression ne furent point, sans doute, incompatibles avec la tiare : l'histoire est là pour en témoigner. Toutefois la question semble de droit strict, nullement de coutume reçue...

Nous ne disputerons point si l'essence du Christianisme comporte le despotisme théocratique tel que Moïse l'instaura, ou même si elle le tolère sous un mode plus adouci, Il y a deux points de vue à prendre en considération : celui de l'absolutisme divin et celui des possibilités humaines... « Quiconque frappera du glaive (a dit le grand Maitre) périra par le glaive; — Si l'on te donne un soufflet sur la joue droite, présente l'autre joue... » Ces maximes se passent de commentaires. Il n'est pas moins évident d'ailleurs, qu'à considérer les choses de moins haut, tout gouvernement a le droit et le devoir de se défendre. Or, en fait, la hiérarchie romaine est couronnée par un Pouvoir centralisateur, qui est un gouvernement au premier chef. Et si les armes mystiques sont jamais

cardinaux ; un grand tremblement de terre semble annoncer la fin du monde (*Luc*, ch. XXI, v. 25)...

« Si, au contraire, la prière est rejetée, comme téméraire, le châtiment retombe sur celui qui a vainement invoqué le nom et le courroux du Très-Haut, suivant ce précepte du Décalogue : « Dieu en vain tu ne jureras ou conjureras... »

(*Apocalypse du Bienheureux Jean..., dévoilée,* par Adolphe Bertet, Docteur en droit civil et en droit canonique, avocat près la Cour d'Appel de Chambéry. — Paris, Arnauld de Vresse, 1861, in-8, chap. VIII, v. 5 et suiv., pages 170-172).

légitimes, c'est assurément au service d'une théocratie. Telles semblent se balancer les raisons, pour et contre.

L'ancien monde a vu plus d'une fois l'épée flamboyante de Michaël dans la main du pontife ou du prophète thaumaturges. L'antinomie ne s'accusait pas plus alors entre l'Ésotérisme et la Religion, que l'antagonisme entre la loi humaine et le droit divin : toutes ces choses n'en faisaient qu'une, — la Vérité, — dont l'arche était le tabernacle. L'hiérophante cumulait dès lors tous les droits du prêtre qui officie, du Docteur qui enseigne, du juge qui statue et du monarque spirituel qui gouverne les intelligences... Toute la question est de savoir si le Droit sacerdotal s'est périmé à l'avènement du Fils de l'homme, et si le glaive magique est fait pour le bras du Serviteur des Serviteurs. Ce problème, un pape initié pourrait le résoudre, avec l'aide d'un Sacré-Collège qui prît sa part de la responsabilité qui découlerait d'une solution, promulguée dans un sens ou dans l'autre.

La solution positive ne semblerait acceptable qu'à la condition qu'on fît voir, à la lumière supérieure de l'Ésotérisme, (dont l'Église transfigurée se réserverait le flambeau), l'accord non seulement possible, mais nécessaire, entre la Science et la Foi. Leurs enseignements de la veille, trop analytiques d'une part, et de l'autre enveloppés de symboles à l'usage des peuples adolescents, trouveraient leur harmonieuse synthèse dans l'initiation progressive, désormais offerte aux hommes de race adulte. Tous seraient appelés, et non plus, comme aux siècles antiques, quelques-uns. Ainsi se trouverait

rétablie, et resplendirait après une longue éclipse, l'*Unité Doctrinale*, qui est la sanction lumineuse et le sceau divin de la Vérité. Alors seulement le pape, vivant sommet de la hiérarchie spirituelle, exercerait l'empire légitime sur les intelligences : bien plus, la souveraineté dans sa plénitude impliquant droit de vie et de mort, ne deviendrait-il pas juste que le Pontife se pût servir, contre les irréconciliables adversaires de la Vérité, des armes que la Vérité même place entre ses mains ?

Qu'on ne s'y trompe point, du reste. Le Souverain Pontife n'exercerait un tel pouvoir qu'en des conjonctures exceptionnellement graves, dans l'hypothèse d'un péril collectif imminent. Un gouvernement fort ne suppose pas de toute nécessité une suite de mesures violentes, et les actes tyranniques sont souvent les indices d'un gouvernement faible. Nous ne concevons la théocratie, (ou, pour parler comme Saint-Yves, la Synarchie) qu'assurant aux individus la plus grande somme de liberté compatible avec la vie organique de l'État social. — Si nous allons plus loin dans l'ordre actuel des choses, (mettons le désordre, pour peu qu'il vous plaise) ; si, n'admettant d'autres bornes à la licence individuelle que le préjudice directement causé à autrui, nous revendiquons la liberté absolue, non pas seulement de parler et d'écrire, mais d'entreprendre, même contre les prérogatives de l'autorité, c'est que celle-ci nous apparait dépourvue de sanction légitime ; c'est que la plus large initiative laissée aux individus est la première condition qui permette à quelques-uns d'entre eux l'espoir de substituer un jour l'ordre absolu à l'ordre relatif ; et l'au-

torité radicale et légitime à la pseudo-autorité légale et contingente.

Étant donnée la réalisation d'un État synarchique fondé sur les lois mêmes de l'Universelle Nature, on conçoit qu'un Souverain Pontife aurait le droit de brandir le glaive du Kéroub contre les ennemis de l'Ordre social...

Si jamais le siège apostolique était occupé de la sorte, nous ne doutons pas que les apôtres à redingote de quaker, les petits Jésus du Messianisme huguenot, — venimeux, au demeurant, comme pas un! — ne qualifiassent un tel pape d'Antechrist, et n'étiquetassent ses œuvres de légitime défense : lâche assassinat, opérations sataniques, envoûtement...

Ce dernier mot nous fait songer qu'à part l'analyse et le commentaire des sortilèges décrits et symbolisés tout ensemble par le « Philosophe inconnu », dans son épopée du *Crocodile*, nous avons omis de passer en revue les multiples efforts de la Volonté mauvaise. Nous ne le regrettons pas, n'ayant été précédemment que trop explicite à cet égard.

Néanmoins, entre les innombrables opérations que l'on peut cataloguer sous cette rubrique de la Volonté dans le Mal, nous retiendrons à l'étude un exemple, — l'Envoûtement, — dont il est traité assez au long déjà dans notre précédente Septaine.

L'Envoûtement constitue bien le maléfice par excellence.

Multiforme comme le Mal même, variable de siècle en siècle et de climats en climats, il se retrouve partout

sous un mode ou sous l'autre. Le *Temple de Satan* en a fait connaitre quelques-uns ; à les énumérer tous, il faudrait une patience de bénédictin glossateur et plusieurs rames de papier blanc.

On sait qu'un savant physicien français, le colonel Albert de Rochas, administrateur de l'École polytechnique, a scientifiquement contrôlé et reproduit ce phénomène, dont le nom seul faisait pouffer naguère les princes de la Science. A cette heure, ils secouent la tête d'un air pensif, mais ils ne rient plus, — ou c'est d'un rire qui sonne faux. Dans cinquante ans, peut-être, ils enseigneront gravement du haut des chaires officielles la possibilité de nuire à distance, par l'envoûtement. Rien ne manquera sur leurs lèvres à l'exposé de la vieille tradition magique ressuscitée par Rochas, sauf le nom de la chose, qu'on aura pris soin de changer, et le nom de l'inventeur, dont on escamotera plus soigneusement encore la mention.

Nous comptons transcrire, pour clore ce chapitre, quelques extraits d'une relation où M. de Rochas a consigné son étonnante découverte : c'est la démonstration du sortilège célèbre par le volt ou l'image de cire, tel qu'ailleurs nous l'avons détaillé (1). Mais il nous parait curieux d'esquisser auparavant quelques variétés pittoresques et moins connues de l'Envoûtement.

On mène grand bruit, aux environs de Naples, de la *Jettatura*, ou sort jeté par le regard ; c'est le *mauvais*

(1) *Le Serpent de la Genèse*, I. *Le Temple de Satan* (pages 185 et suiv.).



œil, également redouté en d'autres pays. Cette pratique peut constituer l'envoûtement par suggestion : mais elle ne sert d'habitude qu'à établir le contact, à créer le rapport, à tendre le lien fluidique entre le maléficiant et le maléficié.

Il résulte d'un rapport officiel, rédigé par ordre des autorités françaises en Annam, qu'un envoûtement fort étrange a fait nombre de victimes dans la province de Quangbinh. Le sorcier qui en est coutumier annonce à jour fixe, plusieurs mois d'avance, la mort de ceux qu'il va frapper. Il se promène toujours armé d'un sabre ou d'une lance indigène. Sous un prétexte quelconque, il engage la conversation, *en plein soleil*, avec sa future victime, que, durant l'entretien, il dévisage avec persistance ; puis, dès qu'elle tourne le dos pour s'éloigner, il fiche vivement son arme en terre, sur l'emplacement où se découpe encore l'ombre de son interlocuteur. Quelques paroles marmottées à voix basse accompagnent ce geste et en soulignent l'intention. Il est remarquable que ce n'est point alors que la victime se sent frappée ; mais à l'heure précise où le magicien noir arrache du sol le fer qui a *encloué l'ombre :* un jour, — un mois, — un an s'écoulent... Puis la mort subite du pauvre diable marque l'instant où l'enchanteur a repris son sabre ou sa lance (1).

L'ombre physique, antithèse négative du corps et mesure proportionnelle d'*Hereb* par rapport à lui, a cons-

(1) Extrait d'un *rapport de M. C. D...d, vice-résident de France à Donghoï, à M. le Résident supérieur en Annam* (12 mars 1892, pièce n° 3); document transmis par M. de Pouvourville.



tamment joué en Goëtie (naturelle ou diabolique) un rôle trouble et néfaste. C'est ainsi qu'au dire d'Agrippa, « les sorciers observent que leur ombre couvre celui qu'ils veulent ensorceler ; c'est ainsi que l'hyène, par l'attouchement de son ombre, fait taire les chiens (1) ».

J.-A. Vaillant, qui a si curieusement étudié les mœurs des Rômes ou Bohémiens de race pure, nous décrit un rite d'envoûtement en faveur parmi ces tribus demi-sauvages de devins-nés, pour qui, au sentiment du populaire, le monde occulte n'a plus de secrets. Avant que de relater cette bizarre cérémonie, notons au passage une superstition de plus, relative à l'ombre corporelle et aux maléfices dont on accuse les bohémiens à son sujet : « Si quelque jeune garçon passe assez près d'eux pour que son ombre se dessine sur la muraille au pied de laquelle ils sont assis, où toute une famille mange et repose au soleil : *Au large, enfant*, lui crie son pédagogue, *ces Strigoï* (vampires) *vont prendre votre ombre, et votre âme ira danser avec eux le sabbat toute l'éternité* (2). » L'auteur des *Contes fantastiques* songeait peut-être à cette singulière tradition, lorsqu'il écrivit la légende de l'homme qui a perdu son ombre.

Voici maintenant comme, au récit de Vaillant, le Rôme vindicatif fait travailler la *Daïa* (sorcière), pour la ruine de l'impitoyable dame du château, qui a fait périr une

(1) Agrippa, *Philosophie occulte*, édition française de 1727 (tome I, page 125).

(2) Vaillant, *les Rômes*, Histoire des vrais bohémiens, Paris, 1857, in-8o (page 209).



jeune bohémienne qu'il adorait. C'est la nuit; Purvo frappe à la chaumière de la vieille.

Celle-ci « était alors occupée à distribuer par tas de trois, quatre et sept, quarante-deux grains de maïs, qui semblaient courir et sauter, comme malgré elle, sur un crible renversé. — Que veux-tu? demande-t-elle à Purvo, en le voyant entrer. — Je veux, lui répond Purvo, que tu *enfonces le couteau* : et si le sort me seconde, je te donne mes gages de cette année. A cette promesse, la *Daïa* se sent émue, laisse là son crible et ses grains, et le regardant : — Tu le veux; eh! bien, reste là, je reviens. Ce disant, elle éteint la chandelle et sort. A minuit précis, elle rentre, tenant en main un pot dans lequel elle a fait infuser trois simples dont elle ne dit pas le nom, s'approche du foyer, rapproche trois tisons, les allume, et quand la flamme s'en échappe, elle délie sa ceinture, dénoue ses cheveux, et, le couteau à la main, elle appelle Purvo. Purvo se lève et s'approche. Alors elle enfonce le couteau dans la terre et, posant le pied dessus : — Souffre-t-elle assez? demande-t-elle à Purvo. — Non, répond-il. — Et, appuyant le couteau : — Souffre-t-elle assez? lui demande-t-elle encore. — Non! répond encore Purvo. — Et maintenant? s'écrie-t-elle en appuyant plus fort, es-tu content? — Non, daïa, non! — Tu veux donc qu'elle meure? — Tu l'as dit, elle et les siens, et si elle ne meurt pas, je la tue. En ce moment, un des tisons se détache, renverse le pot et roule hors de l'âtre. — Malheur! s'écrie la daïa; et à Purvo : — Va! *tu rouleras comme ce tison; le feu de la vengeance s'éteindra dans le sang, et le sang de la vie sera renversé. Ainsi dit le Sort* (1)! »

Un mode d'envoûtement fort usité jadis, est le *scopélisme*. Il consistait dans l'acte de déposer une pierre dans l'enclos de son ennemi; le maléficiant prenait soin

(1) *Les Rômes*, etc. (pages 408-409).



d'y joindre quelques paroles enchantées (1), afin de préciser son intention et d'inscrire en astral le verbe de sa haine, tendant soit à la ruine, soit à la maladie, soit à la mort de la victime désignée. Pour vouer toute une famille à la ténèbre occulte, il devait déposer, ou mieux planter en terre ennemie, autant de moellons rancuneux que la famille comptait de membres. — Le scopélisme ne se pratique plus guère ; à peine quelques vieux bergers ont-ils gardé souvenance de ce rite imprécatoire, dont bien des érudits ignorent jusqu'au nom. Et pourtant ce sortilège parait l'origine d'un dicton bien usuel. Que de fois, lorsqu'un causeur enveloppe dans l'énonciation d'une généralité, ou déguise, sous une phrase polie et souvent complimenteuse, quelque malice, — allusion mordante ou critique acérée, — l'interlocuteur témoigne qu'il n'est point dupe, en s'écriant : *Ah! ceci est une pierre dans mon jardin!*

Ce cliché peut faire le pendant de l'adage que nous avons signalé déjà : *Qu'un tel se garde! J'ai une dent contre lui.* L'une et l'autre locution, n'en déplaise à MM. de l'Académie, dérivent du grimoire en droite ligne.

Inutile de pousser plus loin la description des procédés d'envoûtement. On les peut varier à l'infini ; car, nous ne saurions trop le redire, les rites extérieurs ne valent que comme signes d'expression et d'appui pour la Volonté ; et toute vertu magique (ainsi qu'on en verra

(1) Toujours la volonté exprimée et le signe d'appui ; c'est-à-dire la forme et la matière du maléfice, comme nous l'avons expliqué au tome précédent (*le Temple de Satan*, pages 172-174).



encore une preuve tout à l'heure) réside au Verbe du magicien ou du sorcier, c'est-à-dire en son Vouloir, que le signe traduit et manifeste.

Les expériences de M. de Rochas, dont les conclusions paraissent applicables, à titre indirect, à toutes les formes du maléfice, ont trait plus immédiatement à certains procédés classiques d'envoûtement, que nous avons décrits au tome premier de cet ouvrage. Cependant, nous avons promis de consigner ici les détails de sa mémorable découverte, tels que lui-même les a rédigés. Il est temps de tenir notre parole et de clore, avec cette relation d'un exceptionnel intérêt, le présent chapitre IV, allongé outre mesure par des digressions d'ailleurs indispensables à l'intelligence de nos doctrines.

Nous empruntons les extraits qui vont suivre à l'*Initiation* (n° de novembre 1892).

EXPÉRIENCES DE M. LE COLONEL DE ROCHAS

« La plupart des sujets, quand on hyperesthésie leurs yeux par certaines manœuvres, voient s'échapper, des animaux, des végétaux, des cristaux et des aimants, — des lueurs..... C'est ce qu'a constaté pour la première fois, il y a une cinquantaine d'années, par de nombreuses expériences, un savant chimiste autrichien, le Baron de Reichenbach.

« Chez l'homme, ces effluves sortent des yeux, des narines, des oreilles et de l'extrémité des doigts, pendant que le reste du corps est simplement recouvert d'une couche analogue à un duvet lumineux. Quand on extériorise la sensibilité d'un sujet, le sujet *voyant* voit cette couche lumineuse quitter la peau et se porter précisément dans la couche d'air, où l'on peut constater directement la sensibilité du patient par des attouchements ou des pincements.

« En continuant les manœuvres propres à produire l'exté-

riorisation, j'ai reconnu, à l'aide de divers procédés, qu'il se produisait successivement une série de couches sensibles très minces, concentriques, séparées par des couches insensibles, et cela jusqu'à plusieurs mètres du sujet. Ces couches sont espacées d'environ cinq à six centimètres, et la première n'est séparée de la peau insensible que de la moitié de cette distance.....

« ... Ce que je considère comme nettement établi, c'est que les liquides, en général, non seulement arrêtent l'*Od* (1), mais le dissolvent : c'est-à-dire qu'en faisant traverser, par exemple, un verre rempli d'eau par une des couches sensibles les plus rapprochées du corps, il se produit une *ombre odique,* les couches suivantes disparaissant derrière le verre sur une certaine étendue ; de plus, l'eau du verre devient entièrement sensible et émet même au bout d'un certain temps (probablement quand elle est saturée) des vapeurs sensibles qui s'élèvent verticalement de sa surface supérieure. Enfin, si l'on éloigne le verre, l'eau qu'il contient reste sensible jusqu'à une certaine distance, au delà de laquelle le lien qui l'unit au corps du sujet semble se rompre, après s'être graduellement affaibli. Jusqu'à ce moment, le sujet perçoit, sur la partie la plus rapprochée de l'endroit où était l'eau lorsqu'elle s'est chargée de sa sensibilité, tous les attouchements que le magnétiseur fait subir à cette eau, bien que la région de l'espace où l'on a transporté le verre ne contienne plus, en dehors de ce verre, de parties sensibles.

« L'analogie que présente ce phénomène, avec les histoires des personnes qu'on a fait mourir à distance, en blessant une figure de cire modelée à leur image, était évidente. J'essayai si la cire ne jouirait pas, comme l'eau, de la propriété d'emmagasiner la sensibilité, et je reconnus qu'elle la possédait à

(1) *Aôd, Od* (אוֹד), lumière astrale positive : c'est la *force psychique* de Crookes. — Rochas a conservé ce nom, que M. de Reichenbach avait attribué aux effluences lumineuses dont il est question plus haut.

Vu la longueur de cette relation, nous supprimons tout ce qui ne tend pas directement au but. Plusieurs points, chaque fois, signalent la coupure.



un haut degré, ainsi que d'autres substances grasses, visqueuses ou veloutées, comme le cold-cream et le velours de laine. Une petite statuette, confectionnée avec de la cire à modeler et sensibilisée par un séjour de quelques instants en face et à une petite distance d'un sujet, reproduisit les sensations des piqûres dont je la perçais, vers le haut du corps, si je piquais la statuette à la tête, vers le bas, si je la piquais aux pieds... Cependant je parvins à localiser exactement la sensation, en implantant, comme les anciens sorciers, dans la tête de ma figurine, une mèche de cheveux coupée à la nuque du sujet pendant son sommeil. C'est là l'expérience dont notre collaborateur du *Cosmos* a été le témoin et même l'acteur; il avait emporté la statuette ainsi préparée derrière les casiers d'un bureau, où nous ne pouvions pas la voir, ni le sujet, ni moi. Je réveillai Madame L***, qui, sans quitter la place, se mit à causer jusqu'au moment où, se retournant brusquement et portant la main derrière la tête, elle demanda en riant qui lui tirait les cheveux ; c'était l'instant précis où M. X*** avait, à mon insu, tiré les cheveux de la statuette.

« Les effluves paraissant se réfracter d'une façon analogue à la lumière, qui peut-être les entraîne avec elle, je pensai que si l'on projetait, à l'aide d'une lentille, sur une couche visqueuse, l'image d'une personne suffisamment extériorisée, on parviendrait à localiser exactement les sensations transmises de l'image à la personne. Une plaque chargée de gélatino-bromure et un appareil photographique m'ont permis de réaliser facilement l'expérience, qui ne réussit d'une façon complète que lorsque j'eus soin de charger la plaque de la sensibilité du sujet *avant* de la placer dans l'appareil. Mais en opérant ainsi, j'obtins un portrait tel, que si le magnétiseur touchait un point quelconque de la figure ou des mains, sur la couche de gélatino-bromure, le sujet en ressentait l'impression au point exactement correspondant ; et cela, non seulement immédiatement après l'opération, mais encore trois jours après, lorsque le portrait eut été fixé et rapporté près du sujet. Celui-ci paraît n'avoir rien senti pendant l'opération du fixage, faite loin de lui, et il sentait également fort peu quand on touchait, au lieu du gélatino-bromure, la plaque

de verre qui lui servait de support. Voulant pousser l'expérience aussi loin que possible, et profitant de ce qu'un médecin se trouvait présent, je piquai violemment, sans prévenir et par deux fois, avec une épingle, l'image de la main droite de Madame L***, qui poussa un cri de douleur et perdit un instant connaissance. Quand elle revint à elle, nous remarquâmes sur le dos de la main *deux raies rouges sous-cutanées* qu'elle n'avait pas auparavant, et qui correspondaient exactement aux deux écorchures que mon épingle avait faites en glissant sur la couche gélatineuse.

« Voilà les faits qui se sont passés le 2 août, non pas en présence de membres de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, comme on l'a raconté, mais devant trois fonctionnaires de l'École (polytechnique)... Je partis le soir même pour Grenoble.

« ... A mon retour de Grenoble, j'ai retrouvé Madame L***, et j'ai pu recommencer l'expérience de la photographie, qui a réussi sans tâtonnements en suivant le mode d'opération reconnu bon le 2 août.

« L'image ayant été immédiatement fixée, je fis avec une épingle une légère déchirure sur la couche de collodion, à l'emplacement des mains croisées sur la poitrine : le sujet s'évanouit en pleurant, et, deux ou trois minutes après, *le stigmate apparut et se développa graduellement, sous nos yeux,* sur le dos d'une de ses mains, à la place exactement correspondante à la déchirure.

« *Le cliché n'était, du reste, sensible qu'à mes attouchements ;* ceux du photographe n'étaient perçus que lorsque j'établissais le *rapport,* en touchant sa personne, soit avec le pied, soit autrement.

« Le 9 octobre, une épreuve sur papier ayant été tirée, je constatai que cette épreuve n'avait qu'une sensibilité confuse, c'est-à-dire que le sujet percevait des sensations générales, agréables ou désagréables, suivant la manière dont je la touchais, mais sans pouvoir les localiser. Deux jours après, toute sensibilité avait disparu, aussi bien dans le cliché que dans l'épreuve.

« Le Dr Luys m'a dit que, pendant mon absence, il avait

essayé de reproduire le phénomène dont on lui avait parlé, et qu'il avait pu obtenir la transmission de sensibilité à 35 mètres, quelques instants après la pose... »

. . . .

(Paris, le 15 octobre 1892).

Cette suite d'expériences, ordonnées avec autant de sagacité que de logique, révèle si clairement la nature du sortilège, que tout commentaire ne ferait qu'en amoindrir la portée. Mieux vaut laisser l'éloquence des faits convaincre le Lecteur. Aussi nous bornerons-nous à quelques brèves remarques.

Le colonel de Rochas, bien que familiarisé avec l'enseignement des Écoles mystiques, et très au courant des traditions populaires de la Goëtie, n'admet toutes ces données qu'à titre de simples renseignements à vérifier. Bref, il est et veut demeurer un pur expérimentateur, un simple physicien. Les occultistes ne sauraient trop s'en réjouir, car c'est ce qui décuple auprès du public profane l'autorité de ses expériences. Ainsi M. de Rochas est amené par la force des choses et par la stricte induction scientifique, au contrôle progressif des secrètes doctrines, plus de cent fois séculaires, de l'universel Ésotérisme, toujours invariable sous la multiplicité des mythes et des emblèmes.

Il vérifiera de la sorte, une à une, les notions traditionnelles qui forment la base de la physique et de la physiologie occulte.

Mais de pareilles expériences ne sauraient être sans danger.

La loi de répercussion traumatique, si magistralement

démontrée par Rochas, lui réserve peut-être de désagréables surprises.

Tant que ses sujets en seront quittes pour une sensation douloureuse, des égratignures sous-cutanées et un évanouissement de quelques secondes, l'inconvénient sera minime, et de qualité négligeable. Mais il est des organes essentiels à la vie, auxquels la moindre lésion serait funeste. Le fait de la stigmatisation répercussive, effectuée à distance, sous certaines conditions, est désormais hors de doute; mais le secret mécanisme en demeure obscur. Quel expérimentateur oserait répondre qu'accidentellement, un jour, par suite de quelque réfraction imprévue ou d'une interférence de plans dynamiques, le cœur ou le cerveau du sujet ne deviendront pas le siège du phénomène encore inexpliqué ?...

Il parait certain que la plupart des cas d'envoûtement criminel, préparés d'avance par des menaces, se bornaient à un système de piqûres ou de brûlures quotidiennes et superficielles. Un état d'obsession en résultait pour le maléficié ; une angoisse de chaque instant centuplait chez lui les maux physiques par leur répétition auto-suggestive. Son esprit se frappait; il perdait l'appétit, le sommeil... La mort enfin pouvait s'ensuivre à longue échéance. — Mais il appert de pièces authentiques, et plusieurs dossiers de procès de sorcellerie en font foi, que souvent aussi la mort occulte frappait la victime, à distance, d'une sorte instantanée et foudroyante. La certitude d'une possibilité semblable doit servir d'avertissement à tous les investigateurs, curieux de contrôler au

laboratoire les expériences de M. de Rochas. Tout le monde ne peut se flatter de joindre, comme lui, à des connaissances spéciales, une habitude et une prudence indispensables en ces recherches.

Lui-même nous a fait part d'un accident regrettable, arrivé à l'un de ses sujets ; accident qui, grâce au Ciel, ne comportait pas de suites bien graves. Un soir que le physicien avait terminé la suite de ses expériences, il jeta par la fenêtre le contenu d'un verre qui avait servi à l'une d'elles : c'était de l'eau, chargée de la sensibilité d'un sujet. On était alors en plein hiver, et l'eau vivante se congela dans l'instant qu'elle fut répandue. Rochas referma sa fenêtre et n'y songea plus. Aussi ne fut-il pas médiocrement stupéfait d'apprendre, le lendemain, que son sujet de la veille avait passé une nuit affreuse. Transi jusqu'aux moelles, rien n'avait pu le réchauffer dans son lit, où il s'était tordu, en proie à de douloureuses tranchées. Par bonheur, l'indisposition fut passagère, et l'accident n'eut pas de conséquences plus fâcheuses.

Peut-être l'expérience des plaques sensibilisées serait-elle sujette à réserver de pires surprises, à l'essai de procédés où l'on fait usage de substances extrêmement vénéneuses. Nul doute que la loi de réversibilité magique ne s'exerçât identiquement, de l'objet sensibilisé à l'organisme humain, — soit que le fluide vital fût répandu sur une plaque, ou qu'il saturât l'eau d'une éprouvette. On fera bien d'y prendre garde.

C'est ce même principe de la réversibilité qui, d'un être vivant à l'autre, préside au transfert d'un état neu-

rologique, — phénomène étrange et positif, dont le médecin en chef de la Charité, M. le Dr Luys, fait à la thérapeutique une application quotidienne. Il a des sujets sensibles, auxquels il communique en apparence la maladie des valétudinaires en traitement. Pour effectuer ce transfert, il fait usage d'aimants, de couronnes magnétiques d'une certaine puissance. Tous les symptômes pathologiques du malade se manifestent chez le sujet influencé, et c'est sur ce dernier que le Dr Luys opère, au lieu d'agir sur le malade : ce qui fait songer au grand Paracelse, réalisant des cures merveilleuses, non point, il est vrai, sur une tierce personne, mais sur une statuette de bois ou de cire, en rapport sympathique avec son client malade ou blessé (1). Contre-envoûtement, sortilège pour le bien, et l'on serait tenté d'écrire « bénéfice », n'était le mot consacré dans un autre sens.

Pour en revenir à l'envoûtement par l'image photographique, observons qu'il ne serait pas impossible d'obtenir, au moyen d'un cliché dont on redressât l'image, un véritable spectre de pénombre, un pseudo-corps astral de la personne absente, et d'agir directement sur ce fantôme comme sur un volt.

(1) Souvent, lorsque le mal était bien localisé, et ne ressortissait pas à un état pathologique général, Paracelse moulait en cire ou sculptait en bois la représentation exacte du membre malade, qu'il traitait par les caustiques, ou par la poudre de sympathie, selon les cas, après avoir établi le rapport entre l'organe malade et son image. — Cette méthode curative était décriée comme absurde, et les confrères du grand Auréole s'en égayaient fort. Celui-ci n'en continuait pas moins, avec sérénité, à guérir tel genou malade en appliquant « *des cautères sur une jambe de bois* ». De là le proverbe, apparemment.

Les Lecteurs du *Temple de Satan* se rappellent sans doute que les anciens sorciers faisaient entrer dans la composition du volt des débris d'ongles, une dent, des cheveux, — en un mot, quelque détritus provenant du destinataire du sortilège, — et qu'ils habillaient, si possible, la figurine avec des étoffes qu'il eût beaucoup portées. Cela était en vue d'établir le *rapport*, à défaut de quoi toutes les cérémonies sont en pure perte. Il est présumable que ces brigands soulignaient de paroles ambiguës, ou qu'ils aggravaient par une attitude menaçante, l'acte ostensible de soustraire à leur future victime quelque objet usager, pour la composition ou le costume de la « manie ». La terreur, comme nous l'exposerons au prochain chapitre, a pour conséquence une immédiate déperdition de fluide vital, effluve que peut-être avaient-ils l'art de concentrer sur l'objet de leur larcin manifeste.

Ce qui rendait dangereuse au sorcier même la pratique de l'envoûtement, — et en raison directe de sa possible efficacité, — c'était la passion féroce qu'il développait en lui jusqu'au délire, dans le rite de l'exécration. Lui-même, à son insu, saturait le volt de sa propre vie extériorisée ; et, pour peu que le destinataire de ses haines ne se trouvât pas en phase de passivité réceptive, c'était alors l'exécrateur qui devenait victime de son malengin. La loi du choc en retour le surprenait désarmé, dans la période de dépression et de lassitude, consécutive à celle de fièvre et d'exacerbation physiologique.

Pareil effet répercussif était surtout à craindre, dans les cas de *vénéfice*, ou d'envoûtement par les fluides empoisonnés. Les anciens bergers, à qui ces pratiques

semblent avoir été familières, jetaient la contagion magique sur tout un pays, ou seulement sur une famille, ou sur les bestiaux d'une seule étable. Nous avons résumé au tome précédent la curieuse affaire des Sorciers de la Brie (1), à la fin du XVIIe siècle, et nous prions le Lecteur d'y reporter les yeux. La charge d'empoisonnement magique (ou « gogue », ou « gobbe (2) ») usitée par ces bandits, avait nom le *Beau-Ciel-Dieu;* ils l'appelaient encore le magistère des *neuf conjurements.* Nous n'insisterons pas sur sa composition, qui, selon toute vraisemblance, ne se bornait point au mélange des ingrédients bizarres dont ils ont livré le détail à leur procès (3). Ce qui est hors de doute, c'est l'effroyable efficacité de ces malengins ; les pièces authentiques de l'enquête ne laissent place pour aucune incertitude à cet égard. Les gogues, enterrées dans le voisinage des étables proscrites, ne dégageaient leurs effluves mortifères qu'à la condition d'être arrosées de temps en temps de vinaigre : les laissait-on se dessécher, le mal cessait de sévir; dès qu'on y versait à nouveau le *liquide voulu* (4), la contagion reprenait de plus belle.

(1) *Le Serpent de la Genèse,* I. *Le Temple de Satan,* pages 176-181 et suiv.

(2) Cf. Thiers, curé de Vibraie, *Traité des superstitions qui regardent les sacrements,* Paris, 1741, 4 vol. in-12 (tome I, page 132).

(3) *Le Serpent de la Genèse*, I, *Le Temple de Satan,* pages 180-181.

(4) Peut-être les sorciers ont-ils parlé de vinaigre pour donner le change à leurs juges : nous avons tout lieu de croire que le liquide dont on humectait les *gogues* renfermait du purin ou du lait des bestiaux voués à mourir...

Cette hypothèse nous remet en mémoire une pratique abominable, relatée par L.-A Cahagnet, dans sa *Magie magnétique.* Il en tient l'indication d'un maitre-ouvrier chez qui il a exercé quelque temps son état

L'aventure sinistre de Bras-de-fer, que nous avons produite et dont on aurait mauvaise grâce à suspecter l'authenticité, témoigne des foudroyantes atteintes du choc en retour. A la moindre étourderie, cette mort affreuse menace le magicien noir, dans la pratique de l'envoûtement en général, du vénéfice en particulier.

C'est pour conjurer ce péril, que les fauteurs de sortilège ont imaginé l'envoûtement réversible sur un tiers, à titre conditionnel. Tel est le *maléfice de déviation*. Le ricochet de l'influx mortel, qu'un obstacle a brusquement détourné du but, peut alors rebondir sur une victime subsidiairement désignée d'avance, et qui sera tantôt un homme, tantôt un animal (1).

---

de tourneur. Nous allons transcrire, dans son réalisme naïf, le récit du patron de Cahagnet : « Encore très jeune, lorsque je faisais mon tour de France, je trouvai de l'ouvrage dans une boutique dont la maîtresse devint amoureuse de moi. Je ne tardai pas, vu mon âge et mon peu d'expérience, à obtenir d'elle ce qu'elle m'offrait volontiers ; mais comme elle était vieille et qu'elle avait une fille de mon âge environ, je me sentais plus amoureux de la fille que de la mère, aussi le lui laissais-je apercevoir ; je fis même une condition de notre liaison, de les connaître toutes les deux. La mère me promit tout ; mais elle voulait m'épouser elle-même avant de m'accorder sa fille. Je trouvai la proposition d'autant plus étonnante, que le mari de cette femme existait et dirigeait notre atelier. Je lui en fis l'observation. Elle me dit : « Tu vois quelle mine il a, il va descendre la garde au premier jour, e travaille à nous en débarrasser. Il était un *dur à cuire ;* voilà plus de quinze mois que je fais cette besogne ; mais avant trois mois, il sera parti ! — Eh ! quelle besogne fais-tu donc, lui demandai-je ? — Pardié, me répondit-elle, tous les matins il va faire son *cas* sur le fumier ; et moi, j'y vais jeter une pincée de... Tu vois, reprit la femme, quelle courante il a,... il n'y a plus qu'espoir. » (*Magie magnétique*, Paris, 1858, in-18, pages 441-442.)

(1) N.-S. Jésus-Christ, délivrant une possédée, envoie les démons dans les corps d'une troupe de pourceaux. Cette allégorie évangélique a certainement trait à la loi occulte de substitution.



Quiconque ne craint pas les envoûteurs se trouve par le fait même à l'abri de leurs atteintes. Cette règle générale comporte, à notre connaissance, une exception, — presque négligeable, en raison de sa rareté. L'une et l'autre reposent d'ailleurs sur des données qu'il vaut mieux taire.

Quant à ceux qui ont peur des sortilèges et qui se savent des ennemis capables de recourir à ces criminelles pratiques, l'emploi des talismans, des pentacles leur sera utilement conseillé, ainsi que l'exact accomplissement de leurs devoirs religieux. Les personnes pieuses s'en tiendront même avec raison à ce dernier moyen de défense, qui est peut-être le meilleur, car il renferme aussi les autres. L'usage des sacrements et des sacramentaux ne fera-t-il point participer ces fidèles à la chaine sympathique de leur communion religieuse, tandis que chapelets, *Agnus dei*, médailles miraculeuses, etc., leur deviendront d'efficaces amulettes? Un dernier conseil, d'une capitale importance, aux timides et aux passifs : qu'ils se gardent, sur toute chose, d'aliéner leur *ascendant*, par leur complaisance à servir de sujets au premier venu, qui se montrerait désireux de reproduire à tâtons quelque expérience de magnétisme ou d'hypnose ! Le consentement, en pareil cas, peut équivaloir à une abdication positive de la volonté, et même à quelque chose de pis. Un pacte tacite peut être conclu de la sorte. Avec qui ? Avec l'Inconnu...

Les faits aussi paradoxaux qu'incontestables, de l'ordre de ceux que Rochas a contrôlés et décrits, sont infiniment plus complexes qu'on ne le croit ; ils restent mys-

térieux dans leurs causes et dans leur mécanisme secret.

Peut-être un lecteur superficiel de la relation rédigée par ce savant, en conclurait-il que l'envoûtement consiste en un phénomène fort analogue à ceux qui relèvent de l'électricité dynamique, ou des autres forces occultes de la Nature. Un tout petit détail lui prouverait sa bévue, pour peu qu'il y réfléchît un moment.

« Le cliché, dit Rochas, n'était sensible qu'à mes attouchements ; ceux du photographe n'étaient perçus que lorsque j'établissais le rapport, en touchant sa personne, soit avec le pied, soit autrement. » — Ainsi, lors des expériences de Rochas, la sensibilité du sujet, inséparable de la force occulte qui lui sert de substratum, imbibait en réalité la pellicule gélatineuse où l'image était empreinte : et néanmoins, — qu'on nous passe l'expression, — cette sensibilité n'était sensible et vulnérable que pour le magnétiseur, ou pour ceux auxquels un acte de sa *volonté*, traduite par un *signe* (le contact), concédait le privilège d'influer sur la couche sensible !

Soutiendra-t-on que (le courant n'étant transmis, du sujet à l'objet, et vice-versâ, que par l'intermédiaire du magnétiseur seul), le cliché perde toute sensibilité dès la cessation du contact, direct ou non ? — L'hypothèse n'est point recevable, puisque mainte expérience a prouvé qu'il s'agit bien d'une saturation de fluide statique, permanente plusieurs jours durant.

Supposera-t-on que, — lors d'un accident relaté plus haut, quand le malheureux sujet grelotta la fièvre toute une nuit, — M. de Rochas ait sournoisement passé cette nuit entière à la belle étoile, par on ne sait combien de

degrés de froid, pour ne pas rompre le rapport fluidique avec l'eau répandue sur le sol glacé?

Non! Cet ordre de phénomènes composites, où les forces de la Nature et de la Vie ne se manifestent que maitrisées, maniées, ou tout au moins évertuées par le vouloir humain, relèvent de la Magie proprement dite, non point seulement de la physique secrète.

Paracelse invoquerait ici les spécialités de son merveilleux Aimant, le *Magnes intérieur et occulte*, qui n'est autre que le Verbe adamique.

« La Nature est en somnambulisme », pour emprunter à Saint-Martin son étonnante métaphore, qui peut-être n'en est pas une. Elle dort, et c'est à la VOLONTÉ de l'homme, cette divine Essence (c'est-à-dire à l'homme même), qu'est dévolue la mission de l'éveiller.

L'homme « rendra le verbe » à la Nature muette, — à la Belle-en-l'Univers-Dormant, — entraînée jadis avec lui dans le gouffre de déchéance. Tel se formule le *Ministère de l'Homme-Esprit*.

Que la volonté soit créatrice et la spiritualité malheureusement active dans le mal comme dans le bien, c'est une conséquence inévitable du libre-arbitre. La découverte de Rochas (révélatrice de criminelles manœuvres, longtemps reléguées par la Science dans le domaine de l'absurde) n'en porte pas moins témoignage, par les réflexions qu'elle suggère, de la royauté mystique du Vouloir humain.

L'époque actuelle, — où émergent au grand jour de

la publicité ces notions mixtes d'une Science qui subjugue les Forces naturelles au service du Vouloir, — marque l'ouverture d'un nouveau cycle :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo!

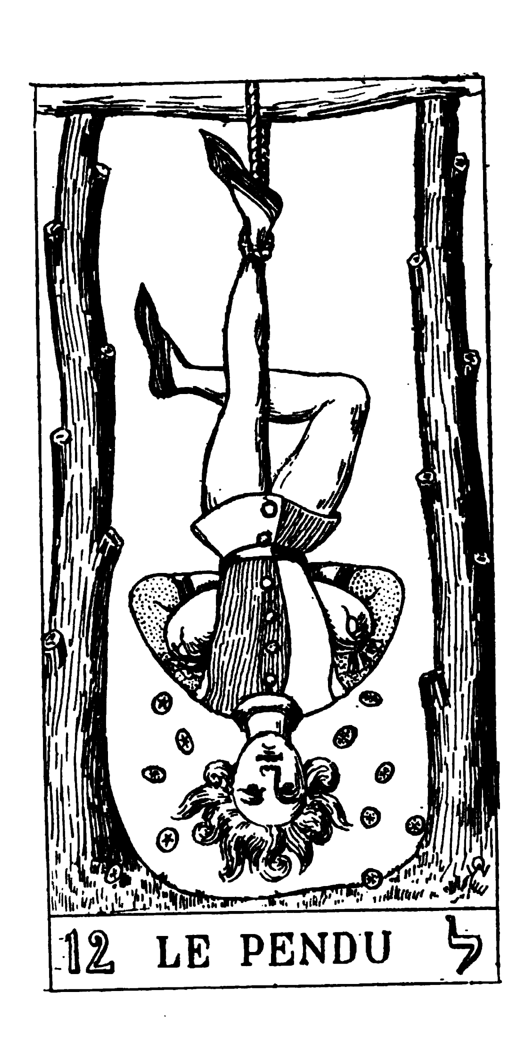
Le point tournant est doublé ; la nuit de la matière tire à sa fin : une pâle blancheur dénonce, à l'horizon oriental, l'aube future de réhabilitation et de délivrance.

L'Adam kabbalistique apparaît, dans l'exil de *Malkouth*, un céleste monarque détrôné, à qui la souveraineté d'en-bas fut offerte en dérisoire compensation. Mais le véritable empire de l'Homme, plus tard lui sera rendu... Déjà certains indices font pressentir, selon la parole de l'Écriture, que *son royaume n'est pas de ce monde*. Déjà l'âpre diadème d'acier qui déchirait son front s'éclaire par intermittences d'épiphaniques reflets. Un jour viendra, de gloire et d'apothéose, où sur sa tête la couronne terrestre étincellera, transmuée dans un nimbe en fleurons d'or fluide et mélodieux.

Ce sera le Symbole de la Volonté triomphante ; et le Monarque, remis en jouissance de son légitime héritage, assumera, dans sa transfiguration, l'universelle Nature régénérée.

---

support.
:euillet.
ête en bas,


12 LE PENDU ל



ל

(Section 12).

Le Pendu (douze) = **Sacrifice volontaire** = **Interférences de plans.** (*L'Esclavage Magique*).

Chapitre V

L'ESCLAVAGE MAGIQUE

Tournons un feuillet du Livre des Arcanes.

C'est une déconcertante et bizarre énigme que nous propose sa douzième clef. La légende, au bas de l'emblème, naïve et brutale, ne nous apprendra rien: LE PENDV.

Mais quel étrange pendu !

Sur un tertre s'élève le gibet improvisé, en forme de Thau hébraïque. Il se réduit à une traverse horizontale, que maintiennent à hauteur voulue deux supports verticaux, fichés en terre. Ce sont de jeunes troncs d'arbre, encore munis de leur écorce et grossièrement ébranchés : six rameaux, abattus d'un coup de hache à leur naissance, forment autant de nœuds artificiels sur chaque support. En tout, cela fait douze nœuds, le nombre du feuillet.

A la poutre transversale, un homme, la tête en bas,

est suspendu par le pied droit. La jambe gauche repliée forme la croix avec l'autre jambe. Deux sacs d'argent pendent de chaque côté, sous l'aisselle ; il s'en échappe des écus. Les bras du patient semblent liés derrière son dos, en sorte que les coudes dessinent, avec le chef renversé, un triangle la pointe en bas, triangle que la croix des jambes surmonte... Au premier coup d'œil, s'impose l'hiéroglyphe bien connu des alchimistes 🜄 (1). Il s'encadre ainsi dans le carré que forme le gibet avec la ligne du sol :



La douzième clef du Tarot nous initie aux gloires et aux misères de l'Esclavage magique.

C'est qu'il y a, en magie, deux sortes d'esclavages, le bon et le mauvais, celui de l'Esprit et celui de la Matière : — l'esclavage du devoir, de l'altruisme et du dévouement ; l'esclavage des passions, de l'égoïsme et de la routine.

L'adepte de la haute science est ce supplicié symbolique. Retenu entre ciel et terre par les exigences de la mission qu'il s'est choisie, il reste exilé du Ciel à cause du corps périssable qui le soumet à l'attraction physique ; et ses pieds ne fouleront plus les avenues de l'Illusion terrestre, dont les doux mirages lui sont interdits désormais :

(1) Nous pourrions, à ce propos, dire quelque chose du Grand-Œuvre ; mais le chapitre VII du présent tome, *Magie des transmutations*, nous a paru mieux qualifié pour des notes de ce genre. *La Clef de la Magie noire* se fermera sur quelques données très précises d'Alchimie proprement dite.



car la discipline qu'il pratique a dessillé ses yeux. Il ne peut plus de bonne foi s'enivrer aux caresses de la charmeuse Maïa, si éblouissante dans l'éclat de sa parure mensongère, et si désirable aux hommes dans l'imposture de sa souriante beauté !

C'est l'adepte parfait que nous peignons là, l'être surhumain qui, parvenu au sommet du triangle de sapience, n'a plus rien à recevoir de la terre, mais peut avoir encore beaucoup à lui donner : ce que figurent les pièces d'argent, tombant en pluie sur le sol. Ses bras, liés pour le mal, sont encore libres pour la bienfaisance et l'amour.

Si rare est le mage véritable, surtout à notre époque d'initiés spéculatifs ou incomplets et de médiums douteux, que cette interprétation marque plutôt un idéal à poursuivre, qu'une réalité fréquente à inscrire au livre d'or des fils de la Science et de la Volonté.

L'esclave de la matière pullule, en revanche.

Pour ce qui le touche, les détails du pentacle XII se commentent d'eux-mêmes. Si nos Lecteurs sont curieux néanmoins d'un déchiffrement analytique, nous laisserons cette fois leur ingéniosité satisfaire à cet exercice, en appliquant la loi bien connue de l'analogie des contraires. Et puis, le chapitre entier va paraphraser copieusement l'interprétation désastreuse, bien plutôt que le sens faste et glorieux de l'emblème.

Deux remarques semblent pourtant essentielles à mettre en valeur.

On sait que le Thau ת, dernière lettre de l'alphabet sacré, signale toute période consommée, toute opération

accomplie, et aussi chaque tour successivement révolu dun'e spirale sans fin. Le Thau s'inscrit ici dans la forme de la potence qui signifie la mort et la régénération mystiques ; il marque la clôture du cycle duodénaire, premier que de reparaitre pour symboliser, dix lames plus loin, la révolution intégrale des XXII hiéroglyphes claviculaires du Tarot. Notez que cette figure du Thau se retrouve, invariablement, au chiffre de clôture de tous les cycles mineurs : elle s'esquisse dans la forme du *chariot*, à l'arcane septénaire ; dans le support de la *Roue de Fortune*, à l'arcane dénaire. Cela est caractéristique.

Notez enfin qu'à l'examen de la carte qui nous occupe, si nous complétons le carré, en supposant droite (et non sinueuse) la ligne du sol qui ferme le thau par la base, nous obtiendrons le symbole des quatre éléments, encadrant la figure humaine, circonscrite dans la geôle de l'existence élémentaire.

Sans revenir sur ce que nous avons notifié *au seuil du Mystère* (1), il semble à propos de souligner, en conséquence, que l'arcane XII concerne exclusivement l'homme descendu dans la déchéance de la chair.

En effet, lorsqu'on songe aux destinées de l'homme universel avant sa chute, ou même au sort de l'homme individuel dans les libres espaces de la vie éthérée, l'incarnation terrestre apparaît la mise en captivité préludant au plus dur esclavage.

> Du haut du Ciel profond, vers le monde agité
> S'abaissent les regards des Âmes éternelles :

(1) Pages 137 et suiv. de la 3e édition.



Elles sentent monter de la terre vers elles
L'ivresse de la vie et de la volupté ;

Les effluves d'en bas leur dessèchent les ailes,
Et, tombant de l'éther et du cercle lacté,
Elles boivent, avec l'oubli du Ciel quitté,
Le poison du désir, dans des coupes mortelles (1)... »

La flamme vivante, descendue en voltigeant vers un mirage embaumé de fleurs merveilleuses, a roulé, brusquement captive, dans la boue : sa lumière paraît s'y éteindre et sa conscience s'y noyer : c'est un engloutissement morne. Les fleurs séductrices masquaient la glu fangeuse.... Et voici ! Un ange est mort au Ciel, un enfant naitra sur la terre.

Étrange mystère, en vérité, que celui qui préside à la descente des âmes au cloaque de l'existence matérielle, où elles doivent subir l'infamante incarnation. Étrange mystère, — et lugubre. L'Amour en tient les clefs (2).

A n'envisager l'Amour qu'au point de vue du Désir qui le manifeste, est-il rien de plus insondable que l'essence de cet obscur *attract*, dont le magnétisme se fait également sentir sur les deux rives de la Vie? C'est la force d'Iônah, terrible et douce ; elle gouverne le flux torrentiel des générations...

---

(1) Louis Ménard, *Rêveries d'un païen mystique*, Paris, Lemerre, 1890, 3e édition, page 30.

Qui donc a dit que le verbe poétique répugnait à l'énonciation de l'austère Doctrine ? Il paraît impossible d'en mieux formuler l'enseignement sur ce point, en moins de mots, et plus sobrement expressifs.

(2) Cf. *Au Seuil du Mystère*, pages 143-144.

L'Iônah de Moïse équivaut à l'*Aphroditè* d'Homère, à l'*alma Venus* (1) de Lucrèce.

Évocatrice des âmes sur le rivage de l'illusion physique, la Charmeuse couvre d'une parure mensongère les tristes réalités de la chair et du sang. Sur tous les plans de l'existence, son rôle est de séduire.

Sa fantasmagorie fait scintiller l'illusion d'un paradis au fond du gouffre de l'enfer physique, et les âmes se laissent prendre à son piège d'incarnation, comme, une fois incarnées, elles se laisseront prendre à son piège d'union sexuelle. Vénus a besoin d'exercer parallèlement cette double et complémentaire fonction séductrice, afin de garantir, par les flots successifs de la génération, la perpétuité du transitoire objectif. Que la déesse veuille capter les âmes ou accoupler les corps, ses moyens ne varient guère : le Désir est sa voix solliciteuse, et son divin piège, c'est la Volupté.

Car il faut bien formuler enfin ce que notre Public a déjà pressenti, peut-être ; c'est qu'à l'appel de Vénus, un trouble sensuel très intense, une irrésistible soif de jouir envahit les âmes au déclin de leur vie arômale. Exceptons celles de qui la nature, entièrement spiritualisée, n'offre plus de prise au flux rétrograde des générations. Toutes les autres, quand l'heure a sonné d'une nouvelle épreuve, se laissent charrier au torrent : le monde physique où il aboutit leur apparait un éden de lascive béatitude ; bientôt la passion succède au désir et le centre animique est envahi. L'incurable amour dont ces âmes brûlent alors

(1) Notez que Vénus est l'épouse de Vulcain, principe du feu terrestre.



pour la matière marque l'agonie de leur existence supérieure. Dès qu'elles ont consenti à leur déchéance, le courant les entraine et les roule en ses remous : leur mentalité se trouble, leur conscience s'affole, leur substance s'épaissit. Ravies par l'attraction fluidique de la planète prédestinée, un vertige indescriptible leur voile l'horreur d'une dégradation imminente, et lorsqu'enfin la matière les engloutit, elles perdent connaissance dans l'ivresse des voluptés.

Il s'en faut d'ailleurs qu'en tous les cas l'incorporation suive immédiatement la chute. Les Psychés demeurent parfois un temps très prolongé *en instance d'incarnation ;* elles errent alors, dans une demi-inconscience, aux régions inférieures de l'Astral planétaire. Elles peuvent influencer les médiums, posséder les faibles, et même, en des cas heureusement assez rares, s'incarner par surprise, comme nous l'avons dit. Ordinairement, tout étourdies et dépaysées, le serpent fluidique d'Ashiah (qui s'enroule autour du globe) les emporte en cercle ; — jusqu'à ce que, les exigences physiologiques étant satisfaites, elles trouveront à s'incorporer, selon des lois inconnues d'appropriation et de sympathie sélective. Ces lois gouvernent les rapports entre ces âmes errantes et les couples humains qui leur livreront l'accès du monde matériel.

La même ardeur que les âmes éprouvent à descendre dans la chair, elles l'inspirent aux terrestres géniteurs désignés pour leur en ouvrir la porte.

« On ne peut expliquer la sélection naturelle par le hasard, car un mot n'explique pas un fait. S'il y a choix, il y a discernement; toute énergie suppose une volonté. Mais est-ce la

nôtre? Non, c'est une volonté étrangère (1); l'amour n'est pas une action, c'est une passion. Les Puissances cosmiques nous l'envoient pour nous employer à leur œuvre créatrice, en faisant descendre des âmes dans la naissance. L'Amour, c'est un enfant qui veut naître; les anciens l'appelaient de son vrai nom, *le Désir* (Erôs, Cupido), parce qu'en effet c'est le Désir qui appelle les germes à l'existence. Il y a autour de nous des âmes qui veulent s'incarner : pour cela, elles se changent en désirs et sollicitent les vivants de leur donner un corps. L'Art grec les représente par des enfants ailés : ce sont les désirs qui voltigent autour des amants.

« La Beauté est mère du Désir, d'après la mythologie. Qu'est-ce que la beauté? C'est une harmonie de lignes, une pondération de formes qui annonce l'aptitude à l'éclosion des germes et au perfectionnement de la race. L'ampleur des hanches, la fermeté de la gorge sont des garanties pour l'enfant qui naîtra. Les âmes errantes nous poussent vers nos complémentaires; elles choisissent pour entrer dans la vie les conditions organiques dont elles ont besoin, et elles nous imposent leur choix sans nous consulter. Ce choix est rarement d'accord avec nos convenances sociales; ce n'est pas leur faute, elles ne connaissent que les convenances physiologiques (2). »

Peut-être ne faut-il pas interpréter trop à la lettre la prose délicieuse et poétique de Louis Ménard (3), plus précis tantôt, quand il chantait. Nous n'avons pu nous défendre de transcrire ces lignes pour la satisfaction de

(1) Étrangère à l'homme *individuel* qui la subit. — Cf. Chap. IV, pages 345 et suiv.

(2) *Rêveries d'un païen mystique*, p. 80-81.

(3) Les âmes qui « se changent en désirs » et « *choisissent* les conditions organiques dont elles ont besoin » ; la Beauté réduite à une promesse de fécondité, etc., constituent des à-peu-près d'expression ; mais les théories n'en semblent pas moins belles et profondes.



nos Lecteurs ; car elles sont suggestives et révélatrices à qui sait lire et comprendre.

La préexistence de l'Ame, sa défaillance et son naufrage au gouffre de la matière étaient bien connus, dans l'Antiquité, des adeptes de toute école. L'Art auguste s'empara de ces notions. Pour traduire en une langue accessible aux profanes la doctrine universellement reçue dans les temples, les rhapsodes-initiés la transposèrent en emblèmes : leur verve prodigua toutes les parures de la poésie et du rhythme, aux cent fables, gracieuses ou terribles, dont les scribes du sanctuaire, ces maitres gardiens du Symbole, avaient formulé le thème initial. Ainsi partout se trouvèrent brodées, sur un canevas théosophique invariable, les multiples images de tant d'éclatantes Mythologies.

Dans la légende édénale, que Moïse inscrivit en fronton à son édifice du *Berœshith*, il ne semble point téméraire de voir le prototype de toutes celles analogues, et relatives au même arcane. La déchéance d'Adam-Ève est une tradition mystique, vraisemblablement empruntée aux Égyptiens, qui la tenaient des Hindous. Peut-être Moïse en recueillit-il même la notion originaire dans la crypte madianite, où Iéthro conservait pieusement le trésor doctrinal des premiers âges. Elle remonterait ainsi jusqu'à la synthèse scientifique issue du génie de la race noire, et se rattacherait par elle à la symbolique antédiluvienne des Atlantes, au cycle primitif de la race cuivrée (1).

(1) Cf. Fabre d'Olivet, *Histoire philos. du genre humain*, tome I, pages 326-327 ; — et Saint-Yves, *Mission des Juifs*, pages 414 et suiv.



Quoi qu'il en soit, cette fable a des correspondances dans tous les symbolismes. La désobéissance de Pandore, celle de Proserpine, sont en stricte analogie avec la désobéissance d'Ève. Ici, c'est un fruit dont il ne faut pas goûter, là c'est une boîte qu'il est défendu d'ouvrir, ou encore une fleur dont il faut respecter la tige. Mais la curiosité féminine l'emporte, et la pomme est mangée, et la boite est ouverte, et le narcisse cueilli. La prévarication d'Ève exile du paradis terrestre le premier couple humain ; celle de Pandore fait pleuvoir sur le monde des maux qu'il n'aurait dû jamais connaitre ; celle de Proserpine aboutit à son enlèvement par Pluton, qui l'entraine aux gouffres infernaux.

La fable de Psyché recèle un sens identique, sous un symbolisme qui diffère peu, et l'analogie s'impose...

Que d'autres mythes on pourrait invoquer, expressifs de la même doctrine, quoique d'une similitude entre eux moins rigoureuse, quant à la forme? Partout, c'est le récit d'une catastrophe humiliante, joint à la promesse d'une réhabilitation de l'être déchu ou dépossédé. L'ésotérisme des anciens mystères, toujours immuable dans son dogme, comportait invariablement pour support symbolique une fable de ce genre (1).

(1) « Partout c'est un Dieu tué, déchiré, démembré par les géans ; c'est une déesse qui le cherche ; qui, en le cherchant, parcourt le monde ; qui, en le parcourant, donne les mœurs, les lois, fonde les cités, donne la nourriture, donne les arts, le culte, les rites : c'est un Dieu tué, démembré par les géans, qui, après bien des combats et des douleurs, ressuscite et demeure enfin triomphant et victorieux.

« C'est, en Phrygie, Cybèle désolée de l'infidélité d'Atys, qui parcourt



C'était, à Éleusis, l'enlèvement de Persephonê (ou Proserpine) et les infructueuses pérégrinations de Dêmêter,

---

le monde en furieuse, et le force à se mutiler de désespoir de l'infidélité qu'il lui a faite.

« En Egypte, c'est Isis, désolée de la mort d'Osiris, que Typhon a tué en trahison, en lui faisant essayer son cercueil ; que les géans ont déchiré en pièces ; qui parcourt le monde pour en rassembler les membres, qui les rassemble tous, hors le membre viril dont elle consacre une image ; et en parcourant le monde, elle lui donne les lois, les arts, le culte, la nourriture ; et Osiris, après bien des peines et des combats, est vainqueur de Typhon et des géans, et ressuscite pour le bonheur du monde.

« En Phénicie, c'est Vénus désolée de la mort d'Adonis, que le cruel Mars a tué, déguisé en sanglier ; qui parcourt le monde pour retrouver son corps ; mais Adonis terrasse enfin l'immonde animal, ressuscite glorieux et console Vénus.

« En Assyrie, c'est Salambo et Bélus, à qui il arrive les mêmes aventures.

« En Perse, c'est Mythras et Mythra.

« Chez les Scandinaves, c'est Freya et Balder, à qui il arrive les mêmes accidens.

« A Samothrace, à Troie, en Grèce, à Rome, c'est Cérès, désolée de l'enlèvement de sa fille, qui parcourt le monde, qui ne peut se consoler que lorsqu'elle a vu le gouffre par où Pluton l'a enlevée. C'est Bacchus tué, déchiré, démembré par les géans, dont Pallas a trouvé le cœur encore palpitant, dont Cérès rassemble les membres, qui ressuscite, parcourt toutes les nations, remplit le monde de ses exploits, demeure vainqueur et prend sa place parmi les dieux. » (Q. Aucler, *la Thréïcie*, p. 34-36.)

On conçoit assez que le dieu démembré par les géants (forces brutales de la Nature physique), c'est le Principe ontologique de l'homme, qui se désintègre par sous-multiplication, à travers le temps et l'espace. La déesse qui lui vient en aide, et qui prépare son apothéose en rassemblant ses membres épars, c'est l'Humanité céleste et providentielle, descendue au secours de l'humanité souffrante et terrestre, lui envoyant des Messies, lui enseignant l'intégration sociale pendant l'existence et la réintégration mystique après la mort. Enfin, la résurrection du dieu, son apothéose, c'est le retour des sous-multiples à l'Unité, de la matière différenciée à la substance première, du temps à l'Éternité, de l'espace à l'Infini : c'est l'homme-synthèse rendu à la gloire de ses destinées divines.

(ou Cérès), parcourant le monde à la recherche de sa fille.

Persephonê, vivante image de l'Ame humaine, désobéit à sa mère (la Nature céleste). Séduite par les conseils du perfide Érôs, elle cueille et porte à ses lèvres le narcisse étoilé, emblème du désir. A peine en a-t-elle respiré le parfum, qu'une défaillance la saisit : le sol tressaille, s'entr'ouvre et livre passage au char de Pluton, attelé de sinistres chevaux à la crinière de ténèbres. Le dieu des expiations s'empare de Persephonê, la ravit sur son char d'ébène, et tout s'effondre dans la nuit. L'abîme s'est refermé (1)... Voilà bien l'attraction du feu terrestre, qui, trouvant prise sur toute âme alourdie par la concupiscence, l'entraine au fond du gouffre des générations, dans le royaume de la vie physique et de l'épreuve!

Proserpine épouse Pluton (le principe de l'attraction ignée), et devient reine du monde inférieur.

Sur ces entrefaites, Jupiter, attendri par les prières et les larmes de Cérès (la Nature céleste), décide que Proserpine lui sera rendue, si pourtant elle a su s'abstenir de toute nourriture, au séjour des enfers. La malheureuse n'a rien pris, si ce n'est trois grains de grenade : c'en est assez pour qu'elle appartienne au dieu noir!... Mais Zeùs mitige la rigueur de la sentence primitive. Persephonê partagera son existence entre Dêmêter et Aïdonée : elle vivra six mois au Ténare, près de son époux, et six mois au Ciel, près de sa mère.

Le sens occulte de l'ingénieuse allégorie transparaîtra

(1) Lire dans les *Grands Initiés* (pages 422 et suivantes), la scène de l'enlèvement de Persephonê, très habilement remise au point par M. Édouard Schuré, selon l'esprit des Éleusines.



mieux au prochain chapitre, — *la Mort et ses Arcanes*. Qu'il suffise d'observer que la nourriture est ici l'emblème d'une assimilation des choses terrestres à la pure substance de l'âme. Si l'âme s'est entièrement matérialisée durant son épreuve corporelle, les enfers la retiendront pour jamais captive, à la sortie du corps ; si elle a su se préserver de toute macule, elle sera pour jamais rendue à la vie du Ciel. Mais au cas plus ordinaire où l'âme ne s'est assimilé, comme Proserpine, qu'une plus ou moins faible portion de l'aliment défendu, la Terre aura sans doute acquis des droits sur elle, sans que sa nature céleste ait abdiqué pour si peu. Ses destins se partageront dès lors, comme nous le pourrons voir, entre le Ciel et la terre, dans la succession de ses existences alternées : jusqu'au jour de son épuration totale et de son retour à l'essence.

Le mystère de l'incarnation des âmes a inspiré Saint-Yves, qui lui doit une de ses plus belles pages, de celles où le noble poète se souvient qu'il est un grand initié. Les austères leçons de la science y sont transposées en matière d'art, avec une maitrise et un tact exquis ; et ce nous est scrupule et presque remords d'avoir dû mutiler cette prose lyrique, afin d'en tirer de profitables extraits.

L'âme descendue dans la prison du corps nous conte l'odyssée de sa chute individuelle. La voici sur la terre.

«. . Ainsi cette âme est née au monde des effigies et des épreuves ; et elle en crie.

« Son élément était le fluide céleste, la lumière intérieure de l'Univers, l'éther spiritueux, le dedans et l'endroit de la substance cosmogonique.



« La voilà à l'envers, au dehors, en pleine nuit.

« Elle ne voit plus son corps céleste : il s'éclipse.

« Elle en a perdu la science, la conscience, la vie réelle. Son intelligence se ferme, sa clairvoyance directe ne voit plus, son entendement n'entend plus, sa sensibilité psychurgique est partout accablée.

« Entre elle et l'Univers s'interpose un obstacle terrible : quelque chose d'obscur et de limitant, de courbe, d'obtus, d'âcre et de chaud, étrange composé qui bruit et fourmille, voile savamment et artistement tissé, replié sur lui-même et sur elle, dont toutes les contextures animées, images de l'Univers, en communion précise avec lui, figures des facultés de l'âme, en conjonction substantielle et spécifique avec elle, s'enlacent et l'enlacent dans les méandres tortueux des organes et des viscères : c'est le corps.

« Si le corps crie, c'est que l'âme souffre.

« Elle veut fuir, mais elle retombe sous une irradiation qui lui rappelle la lumière vivante, *Iônah*, la Substance céleste : c'est un baiser maternel.

« Parfois il lui semble qu'elle est morte. Elle se rappelle comme dans un songe l'immensité de cette lumière secrète où elle se baignait nue dans des tourbillons resplendissants ; les croupes, les vallons éthérés d'un astre aimé, sans atmosphère élémentaire, sans attraction physique, monde des essences, des arômes et des parfums de la Vie, d'où elle entendait monter et descendre les harmonies et les mélodies intérieures des temps et des espaces ; d'où elle s'élançait, frémissante, à la voix intime des bien-aimés et des bien-aimées, pour contempler *Shamaïm*, l'éther, la mer azurée du Ciel, les îles, les flottes sidérales, les mouvements de leurs Génies animateurs et de leurs Puissances animatrices.

« Comme un reflet d'étoile sur une eau qui frissonne, un souvenir tombe et tremble encore en elle de la grande réalité.

« Elle exhale encore la céleste ambroisie des *Mystères* éternels *du Saint-Esprit*, et les effluves de l'autre monde ne s'évaporent que lentement de sa balsamique essence que la mère boit, respire et baise, avec une ivresse étrange pour les profanes.

« Ne t'envole pas, doux reflet de l'astre des mages! Immortelle, souviens-toi !

« Elle croit les voir encore, les blanches, les divines, hommes et femmes, déesses et dieux, diaphanes, lumineuses formes, types de la Beauté, calices de la Vérité, se mouvant, planant, s'enlaçant dans les ondes magiques du céleste Amour, dans les communions éblouissantes de la Sapience.

« Ne sont-ce point encore les théories sacrées, les poèmes vivants du Verbe occulte, les hymnes des Pensées créatrices, les symphonies des sentiments animateurs, les enseignements hiérarchiques des cercles psychurgiques, le trouble saint des grands Mystères, les Dieux, rayons du Dieu dont la lumière est l'ombre, le sillon lumineux, le vol arômal des Génies, des Envoyés, des Intelligences parfaites, des Esprits immortels, des Ames victorieuses et glorifiées.

« O vertige! là n'est-ce point encore le quadruple cercle inférieur des âmes montant et descendant, l'océan fluidique, étincelant, sur lequel passe la brise de l'Amour, dans le fond duquel crient la Naissance et la Mort?

« N'est-ce point encore...? Mais qu'allais-je dire?

« Que s'est-il donc passé? Chante, fille des Dieux !

« Ecoutez !

« Un grand trouble, un vertige, un enivrement subit, une lourdeur étrange, un magnétisme lointain, une attraction douce et terrible, une incantation des astres, un mot d'ordre, un cri de sphère en sphère, des adieux déchirants à la vie supérieure, aux bien-aimés, une prière, une cérémonie solennelle aux rites funèbres, une dernière étreinte, un dernier baiser, un serment de se souvenir et de revenir, un Génie aux pieds ailés qui prend l'Immortelle et l'entraîne vers les gouffres, l'immensité d'en haut qui se ferme, celle d'en bas qui s'ouvre avec fracas, l'océan tumultueux des générations, abîmes d'âmes gagnant ou quittant la cime ou le fond de l'atmosphère d'un autre astre, bataille électrique des passions et des instincts de la terre... puis... quoi donc?

« C'est l'orbe de la terre, c'est l'océan métallique déroulant ses flux, enroulant ses reflux.

« On traverse des tourbillons d'âmes qui montent et s'abaissent.....

« Ce sont dans l'atmosphère, les nuées, les grands courants polaires, les souffles de l'orient, les rafales de l'occident, les fleuves aériens secouant l'écume des nuages, enroulant leurs serpents électriques ; c'est l'océan inférieur de l'air, avec ses quatre régions, celle des aigles, des grands migrateurs, des alouettes et des colombes.

« Dans cette dernière, commence le règne de la substance plastique sur la terre, avec ses quatres nômes : minéral, végétal, animal, hominal, et ses sept tourbillons de Puissances génératrices et de générations spécifiées.

« Après les cirques et les amphithéâtres vertigineux des montagnes blanches, après la féerie éblouissante des glaciers et des abîmes, voici venir à l'infini les molles ondulations des collines vertes, l'écoulement écumeux des torrents, le serpentement écaillé des rivières et des fleuves métalliques, le balancement des forêts sonnantes, l'immensité circulaire des campagnes herbeuses, où courent et se jouent des frissons.

« C'est la terre, l'une des mille citadelles du royaume de l'homme, fils immortel et mortel de Dieu-les-dieux...

« Voici les cercles de pierres de métropoles, des cités, des villes et des villages, avec le bourdonnement des voix d'airain, qui, du haut des dômes et des clochers, scande et annonce, au-dessus du fracas des grandes eaux populaires, la Naissance et la Mort.

« L'Immortelle s'arrête brusquement ; s'attachant avec force à la clarté des astres, elle mesure l'espace parcouru, la distance qui la sépare des cieux.....

« — ... Où suis-je ? Ciel, terre, tout a disparu ; mais une attraction invincible m'enchaîne tout entière.

« — Ame immortelle, voici ta mère !

« Au nom de *Dieu*, au nom de la *Nature*, au nom d'*Iod* et de *Hévah*, voici ta patrie vivante ici-bas.

« Sois unie à elle par toutes les Puissances magiques de la Vie !

« Adieu ! —

« Elle se rappelle encore ses entretiens avec l'âme mater-

nelle, leur indivisible et mutuelle pénétration, leurs communions mystérieuses, pleines de souvenirs et d'espérances surterrestres, douleurs et joies, frissons, extases, musiques muettes ; le long enroulement des neuf cercles séléniques, l'incantation des épigénèses, puis... une souffrance cruciante, terrible, une vapeur sulfureuse, un effluve ferrugineux montant brusquement des gouffres ignés de la terre, tourbillonnant, l'arrachant à l'âme maternelle, la clouant à un vide pneumatique, à un antre pulmonaire chaud, mouvant, ... un cri dans cet antre, dans cette effigie creuse, et... le Souvenir rentre dans ses profondeurs avec les Innéités célestes.

« Il ne revivra plus que par la Science (1) !... »

Ainsi, la naissance physique est la véritable mort des âmes, et la mort physique leur véritable renaissance.

L'initiation, — ce réveil de l'âme en somnambulisme ici-bas, ce *Remember* de la grande réalité ultra-terrestre, — l'initiation était considérée par les anciens adeptes comme figurative de la mort, et procurant un avant-goût de l'existence arômale, intérimaire aux incarnations.

« L'âme (nous dit Stobbée), éprouve à la mort les mêmes passions qu'elle ressent dans l'initiation, et les mots mêmes répondent aux mots, comme les choses répondent aux choses. Mourir ou être initié, s'exprime par des termes semblables : ce n'est d'abord qu'erreurs et incertitudes, que courses laborieuses, que marches pénibles à travers les ténèbres épaisses de la nuit. Arrivé aux confins de la mort, — ou de l'Initiation, tout se présente sous un aspect terrible ; ce n'est qu'horreur, tremblement, crainte, frayeur : mais dès que ces objets effrayants sont passés, une lumière miraculeuse et divine frappe les yeux, etc... (2). »

(1) *Le Testament Lyrique*, par Alexandre Saint-Yves, Paris, 1877, in 8 (pages 5 à 10, *passim*).

(2) *Stobbée*, cité par l'abbé Richard, *Recherches sur les initiations anciennes et modernes*, Amsterdam, 1779, in-8, pages 42-43.



Apulée s'exprime en termes analogues (1).

Un initié du vieux monde, quand on l'interrogeait sur son âge, répondait volontiers : *je suis mort en telle année* (celle de sa naissance corporelle); *à telle date* (celle de son initiation), *je renaquis en esprit*. Et il comptait son âge, non point d'après son grade, comme nos francs-maçons ont coutume de le faire, mais à dater de son admission aux mystères des dieux. Alors, comme de nos jours, il n'était point rare d'entendre un homme fait, un vieillard même, annoncer qu'il avait trois ans. Cette énigmatique réponse, qui veut dire à notre époque : *Voyez en moi un simple apprenti*, signifiait alors : *il y a trois ans que je suis initié*.

Mais revenons aux arcanes de la Naissance.

L'incorporation matérielle de la Psyché ne compromet aucunement les rapports qui la faisaient participer à l'harmonie des mondes invisibles ; mais cet accident astreint l'Immortelle à une communion indirecte avec l'Univers physique, dont elle devait ignorer les servitudes.

Les âmes humaines appartiennent par essence à la région animique du grand Tout, cet organisme colossal dont l'univers matériel n'est que le corps visible. En prenant corps elles-mêmes, les âmes tombent dans le domaine propre de la Nature naturée, et sous le joug plus étroit du Destin qui la gouverne.

Désormais, l'Univers *possède* intégralement l'être humain : des rapports d'anatomie et de physiologie occulte

(1) Cf. *L'Ane d'or*, in fine.

rattachent et homologuent l'individu dans son ensemble au total Cosmos, et chaque détail de la constitution humaine au détail correspondant de l'organisme universel.

On voit sur quelles bases, à la fois mystiques et rationnelles, les anciens théosophes édifiaient leur système d'analogies, quand ils qualifiaient l'homme terrestre de Microcosme (ou de petit monde), rigoureusement assimilable, en son tout comme en ses parties, au grand monde ou Macrocosme (1).

Cette possession de l'individu humain par la Nature déchue s'affirme à l'instant même de la conception, et se confirme à chaque nouveau stade, dans l'évolution et le développement du fœtus.

On peut dire que ce rudiment corporel, progressivement élaboré sur le patron fluidique du corps astral, est le terrain où se règle un compromis entre les Puissances du Ciel et de la terre. Tandis que les virtualités latentes de l'espèce et de l'individu s'efforcent de produire une enveloppe aussi appropriée que possible à l'être qui prend corps, il semble que le Génie de l'univers physique, contrôlant cette auto-genèse, veille à en maitriser de toutes parts, ou du moins à en répartir la libre expansion. Ainsi, au fur et à mesure de la croissance, il rattache par d'invisibles liens chaque cellule, chaque fibre, chaque organe

(1) Il semble qu'une lumière puisse jaillir du rapprochement de cette théorie avec celle, précédemment émise, des *signatures spontanées*, que nous définissons : les hiéroglyphes où la Nature des choses consigne leurs propriétés et révèle leur origine. Peut-être les penseurs reconnaitront-ils, en juxtaposant les deux théories, qu'elles n'en font qu'une au total ; mais que ce sont là deux manières différentes de faire valoir une même vérité.



naissants, aux diverses régions de l'Univers qui leur sont analogues et correspondantes ; il distribue harmonieusement en lieux utiles les influences des astres, des éléments et des orbes magnétiques de la planète, et règle, par rapport au fœtus, la juridiction naturelle des Puissances occultes qui président à l'activité formatrice, sous les divers modes applicables au plan matériel.

La connaissance de ces rapports, et la mise en œuvre raisonnée des lois dont ils témoignent, constituent la science et l'art que les anciens auteurs englobaient sous l'appellation de *Magie naturelle*. Cette magie serait, à les entendre, celle qui permet à l'homme d'accomplir des œuvres en apparence miraculeuses, par l'emploi des seules forces de la Nature, et sans recourir à l'évocation des Esprits, ni même côtoyer la limite du « Surnaturel ».

Incorrecte définition, qui s'étaie d'une conception très fautive de l'Univers, de son principe, de ses lois et de sa fin. Un tel langage serait, sur les lèvres d'un adepte, la marque certaine d'une initiation foncièrement erronée, — si les dures exigences des temps de persécution et de fanatisme ne justifiaient assez les meilleurs théosophes, d'avoir adopté la terminologie reçue des scolastiques alors pontifiants.

Nos Lecteurs savent déjà que le Surnaturel n'est point, — puisque la Volonté de l'homme et la Providence même, ces facteurs de miracles, constituent l'âme et l'intelligence de la Nature spirituelle, comme le Destin constitue la loi de la Nature corporelle.

La totale Nature, c'est la grande Isis des sanctuaires égyptiens. Sa glorieuse image se profile à travers les trois

mondes : sa tête rayonne au Ciel intelligible; son divin cœur bat au Ciel des âmes, ses flancs augustes engendrent au Ciel éthéré l'esquisse des apparences ; le monde élémentaire lui fait un piédestal.... Et les philosophes qui bornent la Nature à l'ordre des choses sensibles, ne voient même pas les talons de la Grande Déesse, mais seulement l'ombre qu'ils projettent.

Hors de la Nature, miroir manifestatif de la Divinité, l'esprit ne conçoit que l'Absolu, c'est-à-dire Dieu dans son impénétrable essence.

Tous les êtres finis, jusqu'aux anges des plus sublimes hiérarchies, vivent et se meuvent dans le sein profond de la Nature. Ainsi, quels que puissent être les auxiliaires spirituels que le magicien évoque à son aide, si surprenants qu'apparaissent les miracles qu'il opère grâce à leur concours, sa théurgie n'a rien de *surnaturel* (1).

Le cadre tout arbitraire d'une « Magie naturelle » et licite, en contraste avec la Magie illicite et démoniaque, résulte de cette fausse conception du Surnaturalisme, dont plusieurs sont encore férus. En somme, la Magie naturelle des anciens auteurs n'est que la science positive (ou prétendue telle), appliquée à la justification de certains phénomènes déconcertants et paradoxaux.

« Cette magie (déclare Porta), douee d'vne plantureuse puissance, abonde en mystères cachez et donne la contemplation des choses qui gisent sans estre apprehendees, et la qualité, proprieté et cognoissance de toute nature, comme sommet de toute philosophie. Encore enseigne-elle que, par l'aide des choses et par la mutuelle et opportune application, elle fait des

(1) Voyez *l'Avant-propos*, pages 14 et suivantes.

œuvres que le monde estime miracles, surpassans toute admiration, et capacité de tout humain entendement (1). »

L'instruction n'était point jadis aussi généreusement prodiguée qu'aujourd'hui. Les expériences dont la curiosité de nos enfants s'égaie sous le nom de Physique amusante (depuis les applications élémentaires de chimie ou d'électricité, jusqu'aux tours de gobelets, qui, en définitive, appartiennent à la science de l'optique, puisqu'ils reposent sur une illusion des yeux), toutes ces expériences eussent passé pour prodiges de Satan, au gré des badauds du moyen âge, (témoin le bon rabbin Jéchiel et la légende de son clou merveilleux et de sa lampe enchantée) (2). Or, tout n'était pas rose alors, dans le personnage, d'ailleurs considérable, du sorcier. Lorsque des physiciens s'avisaient de publier quelque recette surprenante, peu curieux de récolter sur un bûcher la menue monnaie d'une réputation de nigromans, ils prenaient soin de cataloguer leur découverte sous la rubrique de magie naturelle, ou de physique occulte.

C'est sous ce dernier titre que l'abbé de Vallemont remplit six cents pages de sa prose, pour disculper de diabolisme les praticiens de la fameuse *baguette divinatoire*, encore contestée de nos jours : savoir, une fourche de coudrier, influençable, dans la main des sensitifs, par certaines émanations, telles que l'*aura* des sources et des

(1) *La Magie naturelle, qui est les secrets et miracles de nature*, mise en IV livres, par Iean-Baptiste Porta, *Neapolitain*. A Lyon, par Iean Martin, 1565, in-8, p 2.

(2) Cf. *Au Seuil du Mystère*, page 55.

ninières. L'expérimentateur saisit les branches bifurquées de la baguette et la maintient horizontale : l'autre bout fléchit à point nommé, et se tourne vivement dans la direction de la masse liquide ou de la veine métallique à découvrir. Il y a là sans doute un phénomène d'attraction objective (1); mais il s'y mêle vraisemblablement un phénomène tout subjectif de psychométrie, puisque la baguette n'est sensible qu'en de certaines mains; — et que Jacques Aymar, pour ne citer qu'un cas célèbre et d'ailleurs exceptionnel, a pu, muni de sa baguette, suivre à la piste un meurtrier, sur terre et sur mer, depuis Lyon jusqu'à Beaucaire, puis de Beaucaire jusqu'en vue de Gênes (1692) (2). On expliquera difficilement pareil fait par l'action directe des corpuscules de l'*aura* sur la fourche de coudrier.

Aussi, bien que la baguette divinatoire ait été souvent élue pour type des applications de la Magie naturelle (comme l'entendaient les vieux auteurs), nous est avis qu'on pourrait mieux choisir.

---

(1) Jean Bodin nous est garant que la baguette divinatoire était connue et usitée, plus d'un siècle auparavant. Et ce démonographe, qui pourtant voit le diable partout, conclut à un phénomène physique : « Encores y a-t-il la Phytoscopie, qui est la prediction des choses occultes par les plantes, comme la verge de Coryles ou Coudres, diuisée par moictié, tenuë en la main, inclinée de la part où il y a des metaux. Et c'est chose assez experimentee par les metalliques... Toutes ses predictions cogneuës par l'experience, encores que les causes soient occultes et ignorees, neantmoins elles sont naturelles, et la recherche d'icelles descouure la grandeur et beauté esmerueillable des œuures de Dieu. » *(Demonomanie des Sorciers,* Paris, 1587, in-4 (feuillet 38 *b* et 39 *a*, *passim).*

(2) Voy. *la Physique occulte ou traité de la baguette divinatoire,* Paris, 1793, in-12, fig., pages 37 et suiv.

32

L'influence du monde extérieur sur les sens, — action mal définie, dont les puissants effets sont banaux à ce point, qu'on n'y porte plus attention, — semblerait un meilleur exemple. L'harmonie captivante des formes, l'enchantement des parfums, des sonorités, des jeux de lumière et de couleurs, cette permanente féerie de la grande Maïa (l'Illusion physique), — voilà bien des merveilles d'une magie non seulement naturelle, mais spontanée.

Nulle science humaine n'a su démasquer les prestiges de la charmeuse ; nulle Puissance ne l'a détrônée encore, la Reine des fantastiques apparences!

Lorsqu'aux premiers soleils de printemps, toute chose créée tressaille et s'égaie sous la caresse du ciel bleu, les organismes les plus blasés prennent leur part du grand jubilé d'Érôs et de Cybèle. La Nature, prodigue de séductions, exhale toute sa poésie latente avec ses énergies cachées ; elle nous assiège par tous nos sens. Ni vieillard, ni valétudinaire, ni même hypocondriaque ne s'en défend: c'est irrésistible. Le corps sent travailler en lui les ferments réactionnés de la vie et du désir; un alanguissement indéfinissable l'envahit, fait de bien-être et d'oppression, de vertige latent et de volupté diffuse ; le cœur est plein, l'allégresse déborde. Toute l'animalité vibre à l'unisson de l'homme ; la nature végétale y répond de son mieux en participant au concert. Une puissante montée de sève fait éclater les bourgeons et les feuilles éclore. Sous l'impulsion de l'éréthisme universel, êtres et choses fraternisent, fusionnent en quelque sorte, et l'on sent positivement à cette heure-là quel lien occulte et profond

les rattache et les assimile, confondus en la vivante unité! C'est là le côté lucide de cette singulière extase, d'ailleurs si féconde pour tous en illusion et pour plusieurs en déboires.

Les liens mystiques et physiologiques à la fois, qui rattachent l'homme au grand Tout vivant comme lui, s'imposent alors; ils sont intuitivement perçus. L'accord des sphères célestes se fait pressentir, — comme dans le *Songe de Scipion*. Alors se révèle la savante orchestration d'influences qui nous enveloppe, êtres et choses, dans les mailles sonores du Destin; tandis que, découpée sur ce fond harmonique, l'universelle incantation des volontés fait participer ce qui est libre dans l'homme au concert providentiel des mondes. Nulle part, en effet, du haut en bas de l'échelle, l'homogénéité de la Nature ne se peut démentir : son essence est une, si son mode varie. Elle contient toute chose, et rien de manifesté ne se conçoit en dehors d'elle. Ainsi, des libres sommets de l'apothéose aux abîmes de la déchéance et de la servitude, tout vibre et donne sa note, spontanée ou contrainte, consciente ou non. Ainsi les dissonnances de l'enfer contribuent elles-mêmes à la symphonie du Total Cosmos.

Pareille extase, bienfaisante à l'homme dégradé, par le témoignage des correspondances glorieuses dont elle trahit l'inaliénable empire, n'en présente pas moins, au point de vue des communions inférieures qu'elle dénonce évidentes, l'indubitable symptôme de la possession de l'homme par la Nature naturée.

Voilà l'*esclavage magique*, dans son expression naturelle et spontanée.



Cet esclavage se traduit, au jour le jour, par les exigences du corps et toutes les suggestions de la matière : la faim, la soif, le sommeil, les appétits brutaux, etc...

Il ne se révèle que trop clair, au jeu des sympathies et des antipathies, dont nous sommes volontiers les marionnettes. Le raisonnement compte pour bien peu dans nos déterminations coutumières : tantôt c'est un « mouvement du cœur » qui nous emporte en son irrésistible et déraisonnable élan, ou quelque répugnance qui nous barre le sentier, brusque effluve jailli des profondeurs mystérieuses de l'Instinct. Dociles à ces obscures et soudaines impulsions, sans même nous être enquis de leur pourquoi, nous modifions notre itinéraire moral vers la droite ou la gauche, et n'en restons pas moins convaincus d'avoir librement opté pour ou contre. Si fréquente est la confusion entre notre volonté propre et celle de notre Inconscient, qui est un autre Moi, ou qui plutôt en renferme deux (1)! N'apparait-elle pas doublement esclave, la créature qui, contrainte d'agir, croit à sa franche initiative?

Sans doute, et nous l'avons dit, la liberté est dévolue

(1) Est-ce à dire qu'il faille se rendre sourd à la voix des deux Inconscients, inférieur et supérieur, savoir : aux avertissements de l'Instinct, d'un côté ; et de l'autre, à l'inspiration de la Providence? — Il s'en faut tellement, que nous devons, au contraire, apprendre à discerner ces voix, les étudier et les éprouver, s'il le faut, afin de savoir toujours qui nous parle. Car, à défaut de bien saisir le langage respectif de ces deux conseillers occultes, nous serions sujets à négliger les profitables avis de l'un, comme à subir sans contrôle le despotisme parfois intempestif de l'autre.



à l'homme, ici-bas, pour un tiers environ de ses actes, tandis que, pour les deux autres, il obéit à des déterminations étrangères. Mais cette relative liberté ne lui appartient qu'en puissance, à charge pour lui de la faire passer en actes, par l'exercice et le constant effort du vouloir : alors seulement l'homme jouit du tiers d'initiative qui lui est concédé. Mais s'il néglige de conquérir son domaine légitime, le Destin l'envahit et s'en empare.

Supposons, par contre, un homme ayant pris possession de son héritage, et — comme le Béarnais, — deux fois maître chez lui,

« Et par droit de conquête et par droit de naissance. »

Que cet homme évoque en son intérieur l'action providentielle, et défère aux inspirations qu'il en recevra : non seulement, grâce à pareille alliance, il aura élargi au double le champ de son activité, et par là, restreint à un tiers le fief de l'adverse Destin; mais il pourra, jusque sur le territoire ennemi, éluder une part des embûches fatidiques, sinon les affronter de face et les réduire de haute lutte. Voilà dans quel sens on peut motiver cet adage d'assez paradoxale allure et qui n'en est pas moins juste : « La véritable liberté consiste invariablement à faire son devoir ; la réelle servitude consiste à s'en affranchir. » Il est d'ailleurs dans l'essence de l'Inspiration providentielle de se proposer à l'assentiment, et c'est de choix délibéré qu'on y accède ; au contraire, le joug du Destin, s'infligeant à l'être qui

lui a donné prise, s'appesantit brutalement sur lui (1).

Ainsi, sans se soustraire entièrement aux entraves de la Nature naturée, qu'il ne parviendrait à rompre qu'avec les liens de l'existence physique, l'homme peut néanmoins distendre ces entraves, et les réduire au minimum d'empêchement.

C'est la première œuvre, et la plus difficile, de l'adeptat.

Entre toutes les sujétions qui composent ici-bas le servage de l'homme, le tribut sexuel mérite une mention à part.

Le despotisme dont il témoigne est d'autant plus significatif de notre déchéance, qu'à tout prendre, ce n'est point chose matériellement impossible, que d'y contrevenir. La faim, la soif, le besoin de sommeil ont cela de brutalement inéluctable, qu'on encourt la mort à leur refuser satisfaction périodique ; toute la résistance qu'on y peut faire, c'est de réduire au *moins*, le *plus* des concessions forcées. Il est donc loisible au sage de restreindre l'exigence de ces tyrans et de régler l'impôt quotidien qu'ils prélèvent : nullement, d'en abolir en soi la norme assujettissante ; tandis qu'avec une bonne méthode d'entraînement et beaucoup de volonté, le sage se rendra maître de l'instinct sexuel.

Cet instinct repose pourtant, comme les autres besoins somatiques, sur une fonction spéciale de l'organisme. C'est assez dire que lui dénier à jamais toute satisfaction

(1) Cf. *Histoire philos. du genre humain*, tome II, page 107, — et *Caïn*, page 247.

serait une imprudence grave; bien plus, un outrage à la Nature: et nous avons mentionné les multiples périls d'une continence absolue (1). Mais l'homme peut se soustraire au joug sexuel, en ce sens qu'au lieu d'obéir à la chair, il lui commandera, et lui imposera même silence durant une période indéfiniment extensible.

Il est bien puissant alors, ayant réalisé en lui la condition du grand œuvre ésotérique. Il a triomphé à la fois d'une exigence physiologique de son organisme, et déjoué l'embûche de la Vertu démiurgique qui lie l'esprit à la matière. Dans l'occulte séduction qu'il a vaincue, gît l'essence même de Maïa, la grande Illusion, dont la permanence fait toute la réalité de l'univers physique.

Telle se dévoile la véritable raison, ou du moins la principale, qui légitime ces prescriptions de continence, si fréquentes à toutes les pages des Rituels, magiques ou sacerdotaux. Le prêtre ou l'épopte, avant de franchir la frontière des mondes au delà, doivent avoir maitrisé la chair, non point que « l'innocence soit agréable au Seigneur », ni que « le Très-Haut se courrouce » d'un acte congruent à l'ordre actuel des choses et à l'économie de la Création ; le prêtre ou l'initié le doivent pour des motifs très précis, oserons-nous dire, de *positivisme trans-*

(1) Cf. Chapitre II, *Mystères de la solitude*, pages 217-230.

La continence est si peu de règle inflexible en haute magie, que telles œuvres théurgiques d'un ordre très relevé impliquent l'acte vénérien comme condition expresse de leur accomplissement. L'amour sexuel, non pas subi, mais volontaire, se révèle une des forces les plus efficaces dont le magiste puisse ritualiser l'emploi, en vue de certains résultats d'exception. Au surplus, ce sont là des arcanes que l'Ésotérisme doit envelopper de son triple voile : gardons-nous d'y porter une main scandaleuse.



cendental. C'est en passant dans la lettre morte, que ces préceptes ont revêtu le caractère de sentimentalisme piétiste qu'on leur connaît aujourd'hui.

Il en fut de même pour l'abstinence de certains aliments, prescrite dans la période de préparation à quelques œuvres mystiques.

Nous avons insisté plusieurs fois dans nos ouvrages sur la vertu magnétique du sang, et subsidiairement de la chair qui s'en trouve imprégnée. Le sang attire les Larves et les génies néfastes, avides d'acquérir, par cela même qu'ils s'en abreuvent, la force de se manifester un instant sur le plan objectif. C'est pourquoi les juifs, obéissant au précepte de Moïse, ont en abomination toute viande qui n'est pas rigoureusement exsangue. Quant à la défense solennelle de goûter à la chair des animaux *immondes*, desquels le *Pentateuque* fournit la minutieuse nomenclature, cette proposition semble justifiable à la lumière d'un autre arcane, bien connu des hiérophantes de la gentilité.

« Les Théologiens (dit Porphyre) ont observé avec une grande attention l'abstinence de la viande. L'Égyptien nous en a découvert la raison, que l'expérience lui avoit apprise. Lorsque l'âme d'un animal est séparée de son corps par violence, elle ne s'en éloigne pas, et se tient près de lui. Il en est de même des âmes des hommes qu'une mort violente a fait périr ; elle reste près du corps : c'est une raison qui doit empêcher de se donner la mort. Lors même qu'on tuë les animaux, leurs âmes se plaisent auprès des corps qu'on les a forcées de quitter ; rien ne peut les en éloigner ; elles y sont retenues par sympathie ; on en a vû plusieurs qùi soupiroient près de leurs corps. Les âmes de ceux dont les corps ne sont pas en terre, restent près de leurs cadavres : c'est de celles-là que les Magiciens abusent pour leurs opérations, en les for-

çant de leur obéïr, lorsqu'ils sont les maîtres du corps, ou même d'une partie. Les Théologiens qui sont instruits de ces mystères..... ont avec raison défendu l'usage des viandes, afin que nous ne soyons pas tourmentés par des âmes étrangères, qui cherchent à se réunir à leurs corps, et que nous ne trouvions point d'obstacles de la part des mauvais génies en voulant nous approcher de Dieu.

« Une expérience fréquente leur a appris, que dans le corps il y a une vertu secrète qui y attire l'âme qui l'a autrefois habité. C'est pourquoi ceux qui veulent recevoir les âmes des animaux qui savent l'avenir, en mangent les principales parties, comme le cœur des corbeaux, des taupes, des éperviers. L'âme de ces bêtes entre chez eux en même tems qu'ils font usage de ces nourritures, et leur fait rendre des oracles comme des Divinités (1). »

Cette citation de Porphyre semble piquante et instructive, bien que l'absolutisme des termes où elle s'énonce confine à la naïveté. Les théosophes d'Alexandrie outrepassaient fréquemment la Vérité, par le fait d'une intransigeance fort en désaccord avec leur éclectisme ; — intransigeance qui s'affichait d'ailleurs bien plus dans l'expression que dans la doctrine. Au reste, il n'est pas douteux que cette proposition assez suspecte, des « animaux qui savent l'avenir » et dont la chair « fait rendre des oracles », ne fût presque universellement reçue dans la tradition *exotérique* des sanctuaires. L'Aruspicine, l'Ornithomancie et les autres pratiques augurales des nations furent-elles jamais autre chose que des arts occultes dégénérés, en passant des mages de la Science secrète aux prêtres du culte extérieur ?

(1) Porphyre, *de l'Abstinence*, traduction Burigny, 1767, in-12, pages 153-155.



Quant au surplus des opinions de Porphyre, la Haute Magie a toujours enseigné : — 1° que le sang attire Larves et Lémures, qui s'en abreuvent et lui empruntent la virtualité passagère de se rendre visibles ; — 2° qu'un lien secret rattache les âmes récemment désincarnées à leur dépouille matérielle, en sorte qu'on puisse attraire ou même évoquer ces âmes, par des opérations magiques célébrées sur les cadavres ; — 3° qu'à se nourrir habituellement de la chair d'un animal, on risque de s'approprier, dans une certaine mesure, les passions et les instincts dominants qui faisaient le fond de son naturel. Ainsi, celui-là contracterait une tendance à l'hypocrisie, à la cruauté, à la luxure, qui consomme à son ordinaire la viande d'animaux rusés, ou féroces, ou lascifs par tempérament.

Tel est sans doute le secret mobile qui détermina Moïse à interdire la chair d'un certain nombre de créatures vivantes, frappées dans leur forme extérieure des stigmates du mauvais principe. Car il est très remarquable que le Législateur des hébreux fonde nettement, sur la théorie des signatures naturelles, sa distinction dogmatique entre les espèces pures et impures (1).

Consultez sur ce point la doctrine ésotérique des nations païennes, dont l'érudit Quantius Aucler s'est fait, à la fin du siècle dernier, le scrupuleux organe, — et vous y verrez peu de différence (2).

La justification des préceptes de continence et d'absti-

(1) Cf. *Lévitique*, chap. XI, et *Pentateuque* (*passim*).
(2) Cf. *la Thréïcie*, pages 343-347.



nence, inscrits aux rituels sacerdotaux ou magiques, nécessiterait, pour être complète, des développements à tenir tout un volume. Les exigences de notre cadre nous astreignent à de nombreuses réticences : nous posons surtout les principes; pour l'application, le Lecteur pourra consulter les ouvrages spéciaux, qui ne manquent pas.

La lettre morte, s'emparant du régime rationnel des abstinences, l'a enlisé sous un arbitraire amoncellement de réglementations puériles et de prohibitions excessives. De là provient le célibat ecclésiastique, dont le principe, essentiellement d'exception, comme ailleurs nous l'avons dit, ne devait se voir généralisé à aucun titre. De là découle l'obligation des jeûnes et des abstinences, périodique pour les fidèles, permanente à l'usage d'un grand nombre de religieux et de moniales (Chartreux et Trappistes, Bernardines, Clarisses et Carmélites, etc.). D'équivalentes austérités se pratiquent partout, chez les Derviches mahométans et les Fakirs de l'Inde ; car, dans toutes religions comme à toutes époques, le culte extérieur a corrompu l'esprit de la Science secrète, à l'égard des abstinences et de leur usage normal, fondé sur les exigences passagères des œuvres mystiques. Le sacerdoce a toujours universalisé ce régime d'exception, en faisant un pieux mérite de ce qui n'était qu'une condition pour réussir, et en promulguant la doctrine sentimentale et foncièrement erronée, — nous allions mettre scandaleuse, — des « sacrifices méritoires » et des « mortifications agréables à Dieu ! »

Chacun sait quelle importance Pythagore, — ce grand



génie de l'Ésotérisme, — attribuait au choix des aliments ; les *Vers dorés* de Lysis en témoignent, et le commentateur Hiéroclès nous en détaille les motifs (1). Le principal avait trait à l'élaboration du corps spirituel ou « char subtil de l'âme », dont la genèse, compromise par une alimentation défectueuse, peut être favorisée par un régime convenable.

Sans nous attarder à la confusion que nous signalâmes, chez les Pythagoriens mêmes, entre le corps astral périssable et la forme glorieuse qu'ils nommaient le *char subtil*, — observons que la faculté plastique, leur matrice à l'un comme à l'autre, ne peut, dans la condition terrestre, faire éclore la forme immaculée, qu'à mesure que la forme astrale s'élimine. C'est ce double labeur, inversement proportionnel, que le sage exécute pendant sa vie terrestre, en vue d'une délivrance immédiate et du retour à l'essence, dès que cette vie aura cessé. Il obtient ce résultat, dit Hiéroclès, par l'épuration progressive et parallèle de l'âme et du corps lumineux. L'âme se sublime en acquérant la science, et le corps lumineux en se purgeant des souillures contractées dans son union avec le corps matériel (2). La première condition de cette puri-

(1) Cf. *Hiéroclès*, tome II de la *Bibliothèque des anciens philosophes* de Dacier, pages 230-246.

(2) On voit qu'Hiéroclès lui-même n'échappe point à la confusion que nous avons dite. Le corps glorieux n'est pour lui que le corps astral purifié et qui, de ce fait, a conquis ses ailes.

La Vérité, c'est que le Sage, pour élaborer dès ici-bas son corps glorieux, doit faire rentrer en quelque sorte le corps astral périssable dans l'organisme matériel, qui, loin d'en pâtir, en deviendra plus subtil. Cette résorption ne se peut effectuer que très lente, et, pour ainsi dire, atome par atome. A mesure qu'une molécule astrale se sera assimilée en corps



fication consiste en un régime approprié, qui proscrit tous aliments impurs.

Moïse, qui donne une classification si minutieuse des animaux mondes et immondes, ne semble point avoir étendu cette nomenclature aux exemplaires des règnes végétal et minéral.

Pythagore avait à coup sûr comblé cette lacune, en faveur de ses initiés; mais il n'en reste exotériquement que certains préceptes, formulés en sentences énigmatiques. Exemples: — « Fabis abstine. — Herbam molochinam fere, ne tamen edas (1) ». Le premier de ces préceptes, qui interdit l'usage des fèves, prouve que cette nomenclature, demeurée occulte, était basée, comme celle du *Pentateuque*, sur la théorie des hiéroglyphes naturels. C'est que (nous dit Aucler, tardif interprète d'une antique tradition pythagoricienne), « les fèves font lire sur leurs fleurs les portes mêmes de l'Enfer (2) ».

Les produits dangereux des trois règnes portent inscrit dans leur forme extérieure l'aveu de leur malice la-

physique, celui-ci éliminera une molécule de sa plus grossière substance. Inversement, à mesure que le corps astral se résorbera, la forme glorieuse, se développant petit à petit, occupera la place laissée libre. A la mort du Sage, tout ce qui est périssable, l'organisme matériel et le corps astral fusionnés se dissoudront ensemble, et l'âme, revêtue de la forme glorieuse des élus, sera immédiatement assumée au royaume du pur Éther.

(1) *Pythagoræ Philosophi Symbola* (feuillet 37 *a*, des traductions latines de Marsile Ficin, sous ce titre : *Iamblichus de Mysteriis*, etc., Venetiis, in ædibus Aldi et Andreæ soceri, 1516, in-folio).

(2) *La Threïcie*, page 347.

Les fleurs de fève affectent la forme ctéine. Or le Ctéis féminin est la porte de l'engloutissement des âmes, la porte de l'Enfer terrestre.



tente. Quel naturaliste assez sourd au langage muet des choses le contestera ? La physionomie, révélatrice des vertus bonnes ou mauvaises, est une réalité sur chaque échelon de la vie ascendante. Du bas en haut, la noirceur des âmes transparait sur les visages. Tout Caïn porte un signe au front.

L'aspect du poulpe et du scorpion, de la hyène et du crocodile dénonce leur nature ; évoquant la crainte et la nausée tout ensemble, ces monstres dégagent une avertissante horreur. Il n'y a point à s'y méprendre. D'autres bêtes meurtrières n'inspirent que l'effroi, chez qui le stigmate de la violence n'exclut pas une allure noble, parfois une réelle beauté : tels les grands félins, lion, tigre ou panthère ; tels les oiseaux de proie, aigle, épervier, grand-duc et condor. Ils portent l'estampille de la férocité, plus que de l'ignominie ; mais tout, dans leur figure et dans leur geste, tout dit à l'observateur : garde-toi !

Les exemplaires dangereux du règne végétal n'ont pas un aspect plus trompeur, pour qui sait observer et *voir*. Élancées, ou bien courtes et trapues, les Solanées vénéneuses ne savent point mentir : l'avertissement est dans leur port, dans leur feuillage sombre ou blême. Voyez la Belladone, la Mandragore et le Datura : fleurs livides, pommes épineuses ou baies fades. Observez la Jusquiame aux feuilles velues et dentelées, à l'odeur vireuse et répulsive : quelle menace éloquente sur les lèvres de ses corolles ! — Les Ombellifères toxiques n'ont pas un air plus engageant. Les Ciguës épanouissent un feuillage agressif ; des macules de pourpre ensanglantent leur tige ; la Ciguë vireuse et l'Ænanthe safranée répandent, quand

on les brise, un suc jaunâtre comme du pus. Toutes ces plantes se décèlent malfaisantes par la fétidité de leur haleine. — Des Euphorbiacées, sinistres à la vue, gicle à la moindre égratignure un lait corrosif. — Issues de deux familles très distantes, la Sabine et la Rue trahissent diversement, par leur physionomie antipathique et le relent qu'elles dégagent, leur emploi d'antiques avorteuses. — Les roides dentelures de l'Aconit, d'un vert presque noir et livide par en dessous, encadrent bien la fleur élégante et triste, d'un bleu vénéneux d'azotate de cuivre. — La Digitale pourprée est aussi singulièrement lugubre, en dépit de ses charmes : sa feuille gaufrée, sombre et poilue n'impressionne pas moins que le tigridement interne de ses corolles. — Le Colchique d'automne montre à niveau du sol sa fleur violacée, sans tige ni feuillage : c'est la « veilleuse » des deuils prochains. L'Arum obscène étale sous bois son phallus malade, d'un lilas maculé. — La Renoncule scélérate rampe à terre et se cache à demi sous l'herbe et la mousse, comme un serpent. D'autres végétaux mortels affectent une allure moins cynique, une physionomie plus composée ; mais à les étudier en détail, ils portent tous des stigmates de réprobation.

Il n'est pas jusqu'au règne minéral, moins expressif en faveur de l'homme, parce qu'il s'éloigne davantage de lui, où le déchiffreur de signatures spontanées ne puisse découvrir les caractères bénéfiques ou maléfiques, et lire sur les écorces les propriétés des essences. La cassure des minéraux, les formes cristallines et leurs modes de groupement, les couleurs, la saveur, l'odeur même sont

autant d'indices. Demandez au minéralogiste, si des échantillons de laboratoire savent refuser à son instinct l'aveu tacite de leurs propriétés, avant même qu'il en ait fait l'épreuve !

Naguère encore, la toxicologie participait des sciences occultes, moins peut-être à cause du *fari nefas*, que parce que les seuls intuitifs s'y rendaient experts, guidés par la lecture des hiéroglyphes naturels, autant et plus que par l'expérience proprement dite. Les livres sur le discernement des poisons étaient rares alors, et souvent mystificateurs. Pour acquérir cette doctrine maudite, il fallait aller de l'avant et payer de sa personne. Il nous reste des fragments significatifs d'un poème d'Héliodore sur les Poisons ; le début solennel ressemble à un serment d'initié :

> Non mihi, per sacram venerandæ Palladis artem,
> Non per luciferum Solem, mortalibus æquum,
> Non per te, divi cui subsunt, Juppiter, omnes,
> Muneribus quisquam, nec vi, nec gratiâ amoris,
> Adduxit me aliis lethalia prodere versu.
> Sed sacras palmas splendentia ad æthera tendo,
> Nullius atque mali mens est sibi conscia nostra (1) !

Mais la toxicologie, telle que nous l'entendons aujourd'hui, n'était qu'une section de la *science des venins*, comme elle était enseignée dans les cryptes de l'antique Ésotérisme. Tous les initiés du vieux monde, — Moïse et Pythagore en particulier, — pensaient que la gnose

(1) Apud Galenum.



des poisons ne se limite pas à ceux qui détruisent la santé physique. Comme il y a des substances nuisibles ou malsaines pour le corps, il y aurait, selon leur dire, éparses dans les trois règnes, des substances non moins funestes pour l'âme et pour l'esprit. Théorie singulière, mais qui ne répugne en rien à la logique de leur doctrine : car, en conséquence de la chute, les trois mondes se pénètrent par intersections de plans, et trop souvent se confondent. En vertu de cette théorie, ces théocrates prohibaient l'usage de certaines viandes tenues pour très saines de nos jours, et même de substances végétales, qui, telles que les fèves, comptent parmi nos légumes les plus appréciés.

Les docteurs contemporains classent bien certains produits sous la rubrique de poisons de l'intelligence ou de la volonté ; mais en tant qu'ils peuvent, ou léser les organes matériels par quoi ces facultés se manifestent, ou provoquer des troubles physiologiques immédiatement appréciables. — Tel n'était pas le point de vue des anciens sages, pour qui le corps astral, ce lien régulateur des vies, cet intermédiaire entre l'homme-essence et l'homme matériel, constituait une réalité perpétuellement à la merci de leur subtile analyse. Ils classaient les produits de la Nature, soit médicamenteux ou simplement alimentaires, d'après l'action, non pas apparente et manifestée, mais interne et profonde, que ces produits exerçaient sur le médiateur plastique.

Ainsi, guidés à priori par l'indication des signatures spontanées, dont la langue leur était familière, et s'étayant à posteriori du contrôle que leur offrait l'étude du corps

astral (1), — appareil de précision susceptible de s'affiner ou de pâtir, selon le régime auquel est soumis le corps matériel, — les Adeptes avaient pu établir une nomenclature des êtres et des choses, sous la double rubrique de pur et d'impur, c'est-à-dire de faste ou de néfaste à la triple santé physique, morale et intellectuelle de l'homme.

C'est en modifiant le corps astral, que le plus grand nombre des substances assimilées au corps physique réagissent durablement sur lui ; exceptons celles dont l'action est mécanique, donc immédiate, non point physiologique et partant médiate.

Le corps astral est sujet à s'appesantir ou à se subtiliser, premier point qui requiert surveillance. Il est sujet ensuite à s'amalgamer des Larves et des âmes animales, qui n'épaississent pas seulement sa substance, mais en quelque sorte la dénaturent. Les lecteurs du prochain chapitre sentiront l'importance capitale de cette possible altération du périsprit.

Enfin nous avons déterminé, dans une note ci-dessus (2), comment l'acquisition dès ici-bas du corps de gloire (ou char subtil de l'âme) se trouve subordonnée à la résorption progressive et lente du Périsprit dans le corps visible : voilà le grand œuvre d'immortalité, dont l'homme est à la fois la matière, l'œuf philosophal et l'athanor, tandis que sa Volonté fait l'office du feu secret.

Cette mystique et sublime chrysopée de l'enveloppe

(1) La science occulte leur offrait, en dehors même de l'extase, différents critères très sûrement révélateurs des variations du corps astral.

(2) Pages 508-509.



lumineuse requiert, pour atteindre sa perfection, un régime d'une exceptionnelle sévérité ; car la forme astrale subit les contre-coups d'une alimentation défectueuse. Sa substance alors s'épaissit : trouble de mélanges étrangers et lourde d'acquisition lémurienne, elle s'acoquine bien à l'organisme matériel, en s'homologuant avec lui : mais elle ne saurait plus, — telle une liqueur subtile, — imprégner cet organisme jusqu'à saturation ; ni le quintessencier ensuite, en lui faisant éliminer à mesure ses grossières molécules.

Ainsi s'expliquent les variables degrés d'abstinence prescrits à l'initié, selon l'œuvre à quoi il se consacre, et tel se justifie le régime scrupuleux imposé par les anciens Sages au postulant du suprême arcane réalisable sur la terre : celui de l'auto-création, qui aboutit à l'apothéose posthume.

S'il fallait énumérer et répartir normalement les produits de la Nature, selon qu'assimilés au corps de l'homme, ils exercent sur son âme, son esprit, sa volonté ou ses instincts une influence répercussive, à peine un traité spécial y suffirait-il.

Le Lecteur trouvera, disséminés au tome précédent, des notions intéressantes et généralement peu connues, sur les propriétés occultes de quelques productions des règnes inférieurs ; nous n'y reviendrons pas ici. Nous avons tout lieu de croire que ces renseignements ont été appréciés pour curieux et instructifs ; car on y a largement puisé : nous avons eu le plaisir de relire notre prose sous la signature de tels de nos confrères, qui nous ont

fait l'honneur d'emprunts textuels (1) ; il n'y manquait que des guillemets et l'indication d'origine du texte qu'ils avaient transcrit...

Pour peu qu'on veuille réfléchir à ces secrètes propriétés des *simples* sur les facultés supérieures de l'homme, on conviendra que ce sont autant de symptômes dénonciateurs de l'esclavage hominal en ce bas monde, puisque ces vertus impliquent une sujétion au moins indirecte de l'intelligence, du vouloir, de la sensibilité, au despotisme de la matière (2).

L'esclavage magique, tel que l'homme est coutumier de le souffrir ici-bas, se conçoit quadruple et peut se formuler : élémentaire, hyperphysique, hominal, enfin spirituel.

I. — *L'esclavage élémentaire*, sur quoi nous avons insisté, s'affirme la conséquence fatale de l'incarnation. L'âme humaine, engloutie dans la matière, subit toutes les exigences de l'organisme charnel et toutes les séduc-

(1) Citons, entre autres, la très recommandable étude de M. Peter Davidson, sur *le Gui et sa Philosophie* (Chap. II, *Plantes mystiques et leurs propriétés*), 1893, (traduit en français par P. Sédir, Paris, Chamuel. 1896, in-8). Nous ne fûmes pas médiocrement flatté de relire, sous la signature du plus haut officier de l'*H. B. of. L.*, des pages entières de notre *Serpent de la Genèse*, tome I, textuellement traduites, sans la moindre mention d'emprunt. — Quoi qu'il en soit de cette méthode américaine de silencieuse appropriation des idées et même des phrases glanées sur autrui, nous nous sommes retrouvé en si excellente compagnie, qu'il y aurait ingratitude à nous plaindre.

(2) Ces propriétés des simples sont assurément dues aux virtualités des Élémentaux qui les régissent ; mais ces Élémentaux sont les *Archontes obscurs* ou inférieurs de la théurgie alexandrine (Voy. Iamblique) : ils appartiennent à la sphère de la Nature naturée, où l'homme originairement n'était pas destiné à vivre. S'il s'est ravalé jusque-là, c'est la conséquence de la chute adamique.



tions de l'illusoire Maïa : celle-ci déploie les prestiges de sa magie fantasmagorique, pour appesantir davantage sur la créature déchue le joug de la Nature naturée.

II. — *L'esclavage hyperphysique* apparait la résultante du Karma terrestre ; son instrument principal est l'habitude. On sait comment les images astrales qui peuplent le nimbe individuel et constituent par leur enchaînement les archives des pensées, des volitions, des actes de chacun, réagissent sur celui qui leur a donné naissance, et l'inclinent à persévérer dans sa voie (1). L'initiative est enchaînée d'autant, et c'est ainsi que, limitant l'essor du libre-arbitre, le passé d'un être commande son avenir, dans une très notable mesure.

III. — *L'esclavage hominal* résulte de l'aliénation de l'Ascendant individuel, au profit d'un autre individu, ou d'une collectivité humaine. Notre Public sait ce que nous entendons par ces termes. L'aliénation peut être partielle et passagère, ou totale et définitive. C'est le magnétisme (soit qu'on l'exerce en mode instinctif ou conscient, ouvertement ou par des procédés clandestins) qui se révèle l'instrument principal de cet ordre d'esclavage.

IV. — *L'esclavage spirituel*, enfin, consiste dans la sujétion d'un homme à une Puissance invisible, qui le domine, l'obsède ou le possède, comme on n'en voit que trop d'exemples. La médianité est la forme la plus ordinaire qu'affecte ce genre de servitude.

Nous dirons quelque chose de ces modes divers que revêt l'esclavage magique.

(1) Voyez nos *Mystères de la Solitude* (Chap. II du présent tome).



La répartition que nous en avons proposée peut servir de fil d'Ariane, dans ce labyrinthe d'influences qui se croisent et s'enchevêtrent sur le sentier de l'initiative humaine, et qui tantôt entravent celle-ci et tantôt la dénaturent. Toutefois pareille classification ne rime à rien d'exclusif, comme on va le voir par deux exemples.

Les magiciens, pour seconder leurs manœuvres magnétiques, mettent souvent à contribution les secrets de la Magie naturelle : ils savent d'autant mieux appesantir sur autrui les entraves de l'illusoire Maïa, qu'eux-mêmes ont mieux réussi à s'y soustraire. La servitude qu'ils infligent à leur prochain rentre ainsi dans la première et la troisième catégorie tout ensemble. — D'autre part, il est souvent difficile de marquer la frontière entre les phénomènes dépendant de la seconde et de la quatrième rubrique. Le jeu des passions humaines, en effet, aboutit à générer dans le nimbe individuel de véritables Puissances invisibles ; l'homme peut même évoquer, par sympathie et sans le savoir, des Esprits qui désormais s'attacheront à son destin. De leur côté, les Êtres spirituels, parvenus à s'emparer d'un homme, n'ont garde parfois de lui rendre sa dépendance manifeste et de paraître à ses regards : ils n'influenceront leur esclave incarné que par d'anonymes suggestions, ou en faisant surgir, au miroir de son translucide, des images astrales qu'il puisse prendre pour les reflets de sa propre pensée.

Des deux premières formes qu'affecte le servage magique, nous avons suffisamment discouru. Les pages précédentes ont décrit les entraves dont le Destin de la Nature

matérielle nous charge et nous empêche, dès le ventre de nos mères. Quelques chapitres plus haut, les *Mystères de la Solitude* avaient donné à entendre combien l'atmosphère individuelle de chacun, toute hantée des vivants reflets de ses concepts, de ses passions et de ses rêves, réagit sur l'intelligence, sur l'âme et l'imagination qui ont donné l'être à ces fantômes : si bien que, pour borner l'initiative de tout homme ici-bas, son futur psychologique se décalque le plus possible sur le modèle de son passé.

On peut dire que la troisième forme (esclavage hominal) implique virtuellement les trois autres. C'est que l'homme, placé sur la frontière des mondes physique et spirituel, participe à l'un par son corps, à l'autre par son âme ; à tous deux, son corps astral sert de « médiateur plastique », pour faciliter les transitions. Ainsi l'homme, actif sur tous les plans, peut se servir tout à tour, et même à la fois, des divers instruments qu'il y rencontre. Rien n'apparaît donc variable et complexe, comme la domination qu'il est capable d'acquérir sur son prochain, et dont les pratiques du magnétisme nous offrent le type le plus ordinaire et le plus frappant.

D'abord, — et c'est la magie psychique dans toute sa pureté, — l'âme peut agir directement sur l'âme, au mépris des distances ; elle peut la dominer, la contraindre et même la frapper de paralysie, pour se substituer à elle.

On sait que les âmes humaines, encore qu'originellement égales, puisqu'elles sont d'identique essence, ont subi, en fait, un développement plus ou moins poussé ; nous en avons fait connaître ailleurs la loi régulatrice.

Elles se sont accrues ou amoindries, fortifiées ou débilitées, selon que le Vouloir, instrument de leur élaboration, les a sublimées dans le royaume de l'intelligence, ou ravalées dans le domaine de l'instinct. Cette alternative, qui pose la condition de la perfectibilité des âmes, ou de leur déclin, dénonce en même temps la raison de leur inégalité présente.

Ces différences animiques favorisent le phénomène de la substitution de personnalité, — un mode supérieur de magnétisme qui n'est connu et pratiqué, en occident, que d'une élite d'expérimentateurs psychologues, et généralement confondu avec la suggestion pure et simple.

Quelle différence, pourtant !

Suggérer, c'est faire naître, par un moyen ou par un autre, dans le cerveau d'un sujet (éveillé ou endormi), une pensée d'origine étrangère,— pensée potentielle, ou non, soit d'un acte, soit d'une série d'actes à accomplir. N'est-ce point la définition la plus large de ce phénomène, tel que le conçoivent et se l'expliquent, ou du moins cherchent à l'expliquer, les savants officiels ? Nous reviendrons sur cette manière de voir, en vue de la contrôler et de l'éclaircir, au flambeau de l'Occultisme.

Se Substituer à un sujet, c'est exproprier l'organisme d'autrui, au triple point de vue de la volonté, de l'intelligence et du sentiment, pour y installer son propre vouloir, son propre penser, son propre sentir, aux lieu et place des mêmes facultés qu'on déposséda. Celles-ci semblent dès lors frappées de léthargie, sinon en elles-mêmes, du moins dans leurs fonctions corporelles, c'est-à-dire dans le rapport normal qui les liait à l'organisme.

C'est à un étranger que cet organisme obéira, pendant toute la durée de cet état extraordinaire. Disons mieux : le corps du sujet ne sera pas seulement soumis à l'expérimentateur, mais c'est l'expérimentateur lui-même qui agira, dans ce corps et par ce corps exproprié.

Il agira même à distance, pourvu qu'ayant établi au préalable le contact sympathique, une invisible chaîne de communication rattache sa personne à celle du sujet, qu'il se propose d'envahir. Absent, il possédera le sujet par le seul acte de sa volonté lointaine, et sans une parole et sans un geste, il le fera parler et se mouvoir.

Pareille puissance, rare en occident et presque ignorée des savants européens, n'en est pas moins cultivée et connue des orientaux, nommément aux Indes, où tant de pandits et même de fanatiques procèdent à l'entraînement du fakir, par des exercices quotidiens à peine croyables : ils pratiquent ainsi le développement, l'éducation, l'essor ubiquitaire de la volonté ; c'est quelquefois au détriment de l'intelligence, et par là, de la liberté véritable, toujours proportionnelle à la spiritualisation du vouloir humain.

Le prodige de la substitution psychique n'a point échappé à Jules Verne, cet ingénieux conteur doublé d'un érudit, dont l'œuvre restera comme les Mille et une Nuits de la Science exacte. Il a crayonné dans *Matthias Sandorf* l'esquisse du phénomène en question, et ses lecteurs n'ont pas oublié l'audacieux enlèvement du traître Carpena, que le Dr Antékirtt, simple visiteur du bagne de Ceuta, possède, anime et meut à distance : il le fait choir, à point nommé, du haut d'une falaise dans la mer, où une embar-

cation le recueille. Pour tous les fonctionnaires du préside, le bandit s'est noyé; les courants ont emporté son cadavre au large... L'escamotage passe pour un accident, et tout est dit.

Une variété beaucoup moins rare du « Magnétisme » humain, consiste dans la suggestion proprement dite.

Nos Lecteurs savent déjà que « toute pensée humaine survit comme une intelligence active, comme une créature engendrée de l'esprit, pendant une période plus ou moins longue, et proportionnelle à l'intensité de l'action cérébrale qui l'a générée ». Ce sont les propres paroles de Koot-Hoomi (1) : nous les préciserons encore, en ajoutant que ces êtres potentiels se perpétuent, vivaces et persistants, en raison directe du *verbe volitif*, conscient ou obscur, qui a présidé à leur émission. En effet, le Concept, *dynamisé* par le vouloir du penseur, *se vivifie* en se combinant avec un Élémental, de grade variable, mais toujours en affinité avec l'essence du concept.

Si la volition génératrice est consciente, il est loisible à l'émetteur, non seulement de dégrossir, de corriger et d'affiner en quelque sorte l'Être spirituel qui s'engendre ainsi, mais encore de le modaliser à sa guise, en le douant de propriétés particulières, ou de virtualités qui se développeront ultérieurement, soit d'une manière soudaine, soit d'une façon lente et progressive.

On se gardera de confondre ces créations préméditées et voulues du Verbe humain, avec les Larves et les Lému-

(1) Voy. page 189, en note.



res proprement dits, qui se génèrent abondamment, comme on sait, au hasard aveugle des passions surexcitées ou satisfaites. Nous avons été assez explicite, à l'égard de ces distinctions (1).

Quoi qu'il en soit des Puissances très diverses dont l'homme peuple son sillage astral et grossit son Karma terrestre, elles ont cela de commun, qu'elles sont transmissibles d'un individu à l'autre, — et là se fonde le principe, communément ignoré, de toute suggestion...

Nous avons vu comment Lémures, Images astrales et Concepts vitalisés, réagissent sur leur auteur, soit qu'ils hantent son nimbe occulte (mode indirect), soit qu'ils s'assimilent à sa substance psychique (mode immédiat). — Ces entités peuvent de même, à condition que le vouloir humain s'y emploie, passer dans l'atmosphère astrale d'un autre individu ; et, qui plus est, envahir son être intime et porter l'antagonisme en lui. Obsession externe ou possession intérieure.

La suggestion n'est rien autre que l'acte de faire pénétrer, soit dans le nimbe, soit dans la substance psychique d'une autre personne, quelqu'une de ces entités de hiérarchie plus ou moins haute, qui, résultant du fonctionnement instinctif, ou passionnel, ou mental de l'expérimentateur, ont été dynamisées par sa volonté, consciente ou non.

Les contrastes qui différencient de tels êtres parasitaires expliquent d'ailleurs la diversité des suggestions, soit en nature, soit en puissance, soit en durée.

(1) Cf. Chapitres II et III.



Le phénomène auto-suggestif ne se distingue du phénomène de la suggestion transmise, que par l'intra-genèse des Pensées vivantes, par opposition à leur extra-genèse et à leur transfert d'un individu à un autre.

Nous invoquerons la gravité de ces notions, et la dangereuse portée de leurs conséquences pratiques, pour excuse de nous maintenir, ici du moins, dans l'aridité des définitions abstraites...

Les théoriciens de l'hypnotisme s'abusent étrangement sur la cause et les conditions latentes du phénomène suggestif, dont ils ont, à la faveur d'une si patiente et minutieuse analyse, déterminé le mécanisme apparent.

Sur le rôle secondaire du sommeil provoqué, relativement au fait capital de la suggestion, les auteurs avertis et compétents en ces matières tombent aujourd'hui d'accord.

Le phénomène de l'hypnose offre, à ses différents degrés, une foule de particularités physiologiques d'un haut intérêt; il peut sans doute, au point de vue thérapeutique, mériter les honneurs du premier plan; enfin il est hors de conteste que, chez la plupart des sujets, le sommeil favorise le développement de la suggestion. Aux divers stades de l'hypnose, le sujet semble présenter au façonnage suggestif une glaise plus malléable à pétrir. Cela dit, il n'en est pas moins certain que la suggestion réussit à merveille sur des sujets parfaitement éveillés; du reste, à en croire les savants modernes qui rejettent l'hypothèse du fluide, le sommeil artificiel ne s'obtient lui-même que par l'effet d'une suggestion, exprimée ou tacite... Le phénomène suggestif n'implique donc pas nécessairement comme condition celui de l'hypnose.

A tout instant de la vie courante, les pratiques suggestives s'exercent dans les relations d'homme à homme, presque toujours à l'insu de celui qui émet la suggestion, aussi bien qu'à l'insu de celui qui la subit (1).

S'il suffisait, pour imprimer une suggestion dans l'esprit d'un autre individu, d'émettre un conseil à son adresse ou même de lui intimer un ordre, tous les avis seraient reçus en bonne part, d'où qu'ils vinssent; tous les ordres seraient obéis. Nous voyons chaque jour qu'il en est autrement.

— Mais les hommes, nous objectera-t-on, se révèlent plus ou moins dominables; les idiosyncrasies morales diffèrent entre elles par une réceptivité plus ou moins grande à l'influence suggestive, comme les tempéraments physiques se distinguent par leur variable susceptibilité à l'action physiologique des médicaments.

— Il est facile de répondre, qu'en vérité, s'il en était ainsi, Pierre, très accessible et très malléable à l'influence suggestive de Paul, obéirait de même aux suggestions toutes pareilles qui lui viennent de Jean, et ne diffèrent ni par l'idée émise, ni par l'expression qui la traduit. Pierre, en effet, très sensible (ou très réfractaire) à l'action du sirop de Chloral, ingéré à dose constante, ne subira-t-il pas cette action également intense (ou mitigée), que la drogue provienne de telle ou telle pharmacie?

— Sans doute, répliquera notre adversaire; et il en serait de même encore pour des granules d'Aconitine,

(1) Qu'est-ce donc que l'éducation des enfants, si ce n'est la mise en œuvre d'une savante méthode de suggestions graduées?



par exemple : parce que le Chloral et l'Aconitine sont des substances fixes et nettement définies. Mais prenons, s'il vous plaît, la teinture d'Aconit, sujette à de nombreuses variations qualitatives, selon le climat où la plante a poussé, la date et les conditions de la récolte, le point de siccité des feuilles lors de leur macération dans l'alcool, la qualité même de l'alcool employé, etc... Telle suggestion, dites-vous, efficace sur Pierre à la voix de Paul, a totalement échoué sur lui à la voix de Jean : elle ne différait pourtant ni par l'idée, ni par l'expression. De même cette teinture ne diffère, d'une officine à l'autre, ni par la plante qui en fournit la base, ni par le véhicule approprié ; quant à la façon, le Codex en règle minutieusement les détails. L'action n'en sera pas moins variable sur le même organisme, selon que la drogue aura été préparée en des conditions favorables ou médiocres, et par un pharmacien soigneux ou négligent. Cela est si vrai, que les praticiens ont presque délaissé cette préparation peu fidèle. Ils lui préfèrent l'emploi du principe actif, de l'alcaloïde, de l'Aconitine enfin, administrée à d'invariables degrés de trituration, comme à des doses précises... La suggestion est comparable aux produits galéniques et mal définis de l'ancienne pharmacopée, non point aux produits chimiques, fixes et constants, de la nouvelle.

— Il est bien certain qu'analogie n'est pas similitude, comme dit Molière, et que notre comparaison, reprise sous ce nouvel aspect, semble donner gain de cause au contradicteur que nous avons introduit. A vrai dire, nous ne sommes pas loin de nous entendre...

Les suggestions varient de qualité, quoique identiques

en apparence, quant à la pensée et à l'expression, c'est-à-dire quant au fond et à la forme. En dépit de cette double parité, le fait est qu'elles se révèlent efficaces ou sans vertu sur le même sujet, suivant la source d'où elles émanent.

De ces prémisses, il faut nécessairement conclure que dans la suggestion, formulée ou tacite, il y a autre chose qu'une simple idée, exprimée ou signifiée. Il y a une force.

Derrière l'idée transmise, palpite une Énergie vivante qui, inséparable de cette idée, l'anime et l'évertue. C'est le Daïmon, l'être potentiel dont nous parlions tout à l'heure. Il obsédera ou possédera la personne, dans l'atmosphère ou dans le centre psychique de laquelle il sera transféré. Le « fluide magnétique » sera l'instrument, l'intermède, le véhicule de ce transport.

Pour qu'une suggestion réussisse, il est nécessaire :

1° Que la pensée qui en fait la base soit vitalisée, autant dire doublée d'une âme vivante, de hiérarchie plus ou moins haute, de volonté plus ou moins intense, de nature plus ou moins éphémère ou consistante, — et qui agira diversement, selon son grade originel et ses destinées, conformes aux intentions de son créateur adamique.

2° Il faut que la volonté du « suggéreur » surpasse en énergie, en décision, en autorité celle du patient ; ou du moins, qu'elle s'exerce plus active que la sienne, à l'heure où le phénomène s'accomplit. Exceptionnellement, à supposer que le sujet consentant se maintienne en état de réceptivité passive, une suggestion peut lui venir d'un homme dont le vouloir serait inférieur au sien.

3° Il importe que le rapport fluidique soit établi d'avance entre l'agent et le patient. L'influx magnétique (manifesté ou non par des passes, ou par toute autre pratique mesmérienne) constitue le véhicule habituel de la pensée vitalisée, le canal dont elle a besoin pour que s'effectue son transfert, de celui qui émet la suggestion à celui qui la reçoit.

Le sommeil, qu'en principe il n'est pas indispensable de provoquer chez un sujet, pour le rendre accessible à la suggestion, — n'en favorise pas moins ce phénomène, dans la plupart des cas.

On peut voir dans l'hypnose, à ses divers degrés, le résultat d'une sorte d'ivresse astrale ; le somnambule cuve, en dormant, la lumière magnétique qu'il a *digérée* en excès. Car il ne suffit pas, pour endormir un sujet, de projeter une certaine quantité de fluide vers lui, avec l'intention de le frapper de sommeil : il faut encore que le médiateur plastique de cet individu assimile ce fluide et le digère. Et comme il est loisible à la volonté de l'homme d'influer sur son propre corps astral, afin de le rendre réceptif, ou de le maintenir impénétrable et rebelle aux influences du dehors, il en résulte que, les premières fois surtout, un magnétiseur ne peut endormir un sujet que de son consentement, à moins que le praticien n'abuse d'un prestige inné (1) ou d'une supériorité volitive qui s'impose. Il se peut qu'il recoure aussi à de certaines

(1) *Prestige* est encore un terme magique, très pertinemment adapté au langage usuel. La faculté d'imposer aux hommes est un don fort complexe : quelque virtualité magnétique native y met en valeur des avantages corporels qui puissent impressionner et éblouir ; mais presque toujours un art instinctif s'y ajoute, qui contribue à la séduction.



pratiques occultes qu'il vaut mieux taire, à des adjuvants connus et trop exploités en Goëtie...

On rencontre souvent d'ailleurs des sujets absolument réfractaires à l'hypnose. Ce n'est pas qu'ils s'obstinent dans une volonté d'inhibition ; mais, sans effort de leur part et tout naturellement, leur périsprit demeure imperméable aux influx extérieurs.

D'autres hommes, à l'inverse, possèdent un périsprit constamment accessible à de tels influx ; en sorte que ces somnambules prédestinés deviennent la proie du premier magnétiseur de rencontre qui voudra les endormir. Ce sont d'ailleurs de débiles natures, qui se laissent investir et dominer tour à tour par les premiers venus, au hasard de la vie coutumière. Esclaves-nés, ils tissent de leurs mains les mailles de leurs entraves : de simples pensées, émises sans effort volitif, leur deviennent suggestions, car ils sont sujets à vitaliser eux-mêmes les concepts qui leur sont transmis. Par bonheur, le verbe incontinent et diffusible de ces somnambules étant de virtualité faible, les suggestions générées de la sorte ont peu d'avenir. Puis elles pullulent, contradictoires autant qu'adynamiques, et se neutralisent ou s'abolissent mutuellement.

Toute suggestion aboutit donc à la possession — ou à l'obsession — d'un individu par une entité parasitaire. Mais ces entités, nous espérons qu'on l'a bien saisi, profondément dissemblables quant à leur puissance et quant à leur durée, diffèrent également quant au mode de la tyrannie qu'elles exercent, infinitésimale ou complète, périodique ou continue, éphémère ou perdurable.

Un hypnotiseur suggère à son sujet qu'en ouvrant le surlendemain le tiroir de son secrétaire, il verra une mésange s'en envoler. Si l'annonce se réalise, si le sujet voit ou croit voir ce qu'on lui a prédit, c'est que l'expérimentateur a su dynamiser le concept, et l'a transmis au sujet sous forme d'une *image astrale vitalisée*. Cette image astrale, à défaut de quoi la suggestion échouerait, possède au plus bas degré une consistance ontologique ; cette image constitue un être potentiel, latent du reste et insaisissable, jusqu'à l'heure préfixe où il se manifestera, en passant de puissance en acte. Mais là se bornent ses destins. L'entité occulte va donc mourir dans l'instant même de sa manifestation, le rôle étant rempli que lui assignait l'acte de volonté conscient qui avait présidé à sa naissance. — Voilà un exemple de possession, tout épisodique et transitoire, par le fait d'un être infiniment instable et éphémère.

D'autre part, bien des cas de folie, de monomanie, d'idiotisme, sont des exemples de possession par le fait d'un daïmon puissant et durable (1). Les lésions qu'on relève à l'autopsie des malheureux aliénés n'invalident en rien notre théorie, car les savants contemporains se méprennent, selon nous, qui voient en ces lésions la cause du mal : elles n'en sont souvent que le résultat. Il ne messied point de noter au passage, que le terme reçu d'*aliénation mentale* semble contenir étymologiquement un aveu tacite bien conforme à la thèse hermétique, en ce

(1) Quant aux crétins et aux idiots de naissance, il y a là un mystère de substitution psychique, pendant la grossesse. Nous le signalons, sans prétendre y insister.



qu'il sanctionne la dépossession de l'organisme humain, au bénéfice d'un étranger, — *alienus*.

Quelquefois le despote étranger, le formidable agent possesseur qui *aliène* à son profit un corps humain, dont il expulse, paralyse ou tourmente l'âme légitime, peut être engendré d'une suggestion ou d'une opération magique, d'un envoûtement moral.

Parfois aussi, dans certains cas décrits sous la rubrique de « dédoublement de la personnalité », l'intrus n'est autre qu'une âme humaine en instance d'incarnation : elle s'est introduite par surprise en un corps passagèrement déserté du légitime possesseur. C'est durant une phase d'hypnose ou de léthargie, que s'est consommé ce viol mystérieux ; soit encore à la faveur d'un évanouissement, consécutif à quelque émotion foudroyante, à quelque ébranlement du système nerveux : toutes circonstances où l'âme du sujet s'abmatérialise en astral. Fiez-vous aux commentaires des hommes de l'art : si quelque lacune compromettait l'enchaînement de leurs déductions, ils auraient bientôt fait de la combler avec des mots dérivés du grec. Quant aux clichés qui satisferont le public, vous les entendez d'ici : — « Ce pauvre X ! Curieux d'expériences bizarres, ne s'était-il pas mis entre les mains de ces charlatans de magnétiseurs ? Sa raison n'a pas résisté à de telles pratiques. » Ou encore : — « Quand le malheureux a su la mort soudaine de son unique enfant, il est tombé en syncope ; à son réveil, il était fou ! » Ou bien enfin : — « Vous savez l'accident, arrivé à Z... ? Il a fait une chute dans son escalier, et si fâcheuse, qu'on l'a relevé sans connaissance. Il n'a pas succombé sur le

coup, mais la secousse nerveuse a été terrible : une lésion du cerveau est à craindre. On parle d'internement dans une maison spéciale... » — En réalité, la catastrophe qu'on désigne pour la cause du mal n'en a été que l'occasion (1). Deux âmes se disputent un seul corps, voilà le fait. C'est désormais un antagonisme continuel ou par intermittences, entre l'ancien propriétaire et le nouvel occupant.

Ce fait anormal constitue un désordre dans la nature. Souventes fois, il dépend d'une ténébreuse alliance : quand les âmes qui se pressent, étourdies et affolées, aux portes de la vie terrestre, se sont laissées circonvenir par les émissaires des cercles mauvais constitués dans l'Invisible, parallèlement aux aréopages de magiciens noirs qui fonctionnent ici-bas. Les Élémentaires et les mauvais Daïmones, avides d'objectivité, font usage aussi pour eux-mêmes de l'incorporation par surprise. Les maîtres Kabbalistes désignent, sous le terme assez équivoque d'*embryonnat* des âmes, la calamiteuse anomalie qui en résulte.

Les cas de possession radicale et définitive, heureusement assez rares, ne sont point le fait, indistinctement, de tous les bandits du plan astral. On sait que les Lémures parasitaires de certaine provenance demeurent dans le nimbe à titre obsessif, ou s'amalgament avec la substance de l'âme, qu'ils alourdissent et dénaturent à la longue, mais sans entrer en lutte ouverte avec la person-

(1) Nous ne voulons pas dire que la folie ne puisse en aucun cas résulter d'une lésion cérébrale ; nous pensons seulement que l'effet souvent fut pris pour la cause, comme nous l'avons marqué.



nalité légitime. C'est ce que nous avons déjà fait entendre, et sur quoi nous reviendrons à propos des arcanes de la mort (chapitre VI).

En combien de sortes l'homme peut-il devenir indirectement l'esclave de son semblable ? Elles se multiplient à tel point, que nous n'en pousserons pas plus avant la nomenclature.

La servitude où les Esprits peuvent réduire la nature humaine est parfois de leur part un fait spontané ; d'autres fois, la tyrannie spirituelle ne s'exerce qu'à l'instigation d'un magicien. On n'a pas oublié qu'en effet il est permis à l'homme, actif sur tous les plans de la nature, de mettre en œuvre tous les ressorts qui la font agir.

Mais sur le point de clore ce discours par quelques remarques, touchant l'esclavage magique en son mode spirituel, nous rappellerons pour mémoire la souveraineté que déploient les êtres collectifs, que nous avons qualifiés d'Égrégores. Ces invisibles Dominations du Ciel humain possèdent et meuvent les cohortes de leurs terrestres esclaves, sans que ceux-ci soupçonnent le plus souvent que leur libre arbitre est enchaîné. C'est le servage inconscient et machinal, la subordination de la partie au tout, du membre isolé à la volonté qui gouverne l'ensemble du corps. Nous en avons assez dit, au chapitre III, sur la génération, l'essence et le rôle de ces grands Collectifs humains (Cf. *la Roue du Devenir*).

Présentement renseigné sur la nature du fluide astral et les Puissances motrices de ses flux et reflux, le Lecteur, à coup sûr, n'aura garde de confondre les courants

cosmiques spontanés, avec les courants artificiels qui fonctionnent au circuit des chaînes sympathiques. Les uns comme les autres sont saturés de Lémures et d'Images flottantes ; mais ces êtres se succèdent sans ordre, dans le premier cas, au gré de leurs volontés obscures, ou suivant les combinaisons multiples, résultant des sympathies et des antipathies mutuelles ; tandis que, dans l'autre cas, évertuées, au cours des chaînes d'influx, par le vouloir de l'Égrégore recteur, ces êtres se groupent, vivants reflets de sa pensée, et se répartissent harmonieusement en vue d'une action commune ; ils deviennent des messagers, des artisans ou des soldats. D'une part, le règne du désordre et de l'antagonisme, c'est l'anarchie spectrale ; de l'autre, la distribution des énergies synthétisées, c'est la hiérarchie dynamique, utilisant jusqu'aux écorces de l'existence, jusqu'aux ébauches de l'idée.

Voilà ce dont le magiste doit tenir compte, lorsqu'il prétend utiliser les courants divers de l'Astral : car il peut se servir des uns comme des autres, et faire ainsi beaucoup de bien, ou beaucoup de mal... Seulement, il s'y prendra différemment selon les cas.

Lui-même joue gros jeu. — S'il affronte les courants cosmiques, le péril à conjurer pour lui, c'est l'émiettement, la désintégration partielle ou même totale ; s'il pénètre dans le circuit d'une chaîne puissante, le péril qui le menace est l'asservissement, l'absorption (parfois inconsciente !) de sa personnalité dans celle de l'Égrégore qui régit la chaîne. Mais si, téméraire, il s'oppose au courant pour le combattre, sans avoir pris le soin préalable de tendre une chaîne magnétique adverse, et

de force à neutraliser la première, il court même risque d'être foudroyé, au sens le plus positif de ce terme. — Négligeons ici les commentaires : après ce que nous avons précédemment énoncé, cette triple indication suffira.

Au chapitre III se trouvent éclaircis le système des chaînes de sympathie, et la genèse des êtres collectifs. Qu'on prenne la peine d'y réfléchir, et les obscurités se dissiperont.

On pénétrera du même coup divers arcanes, relatifs à la vie intellectuelle des sociétés. On s'expliquera mieux, non seulement l'énorme essor qu'un acte isolé, un livre ou une parole publique impriment tous les jours à l'opinion et même aux mœurs ; mais encore l'éclosion spontanée d'idées nouvelles, germant tout à coup en mille cerveaux à la fois.

Vers de certaines époques, des pensers inédits, des vues neuves émergent soudainement à fleur d'opinion : sur toutes les lèvres, sous toutes les plumes se retrouvent, sans qu'on sache pourquoi, tels concepts jusque-là fort ignorés. On donne crédit et autorité à ce qu'on méprisait ; l'on formule de tous côtés ce qui, la veille encore, ne se fût jamais offert à l'esprit. Et couramment des penseurs, qui s'ignorent l'un l'autre, témoignent des mêmes préoccupations imprévues : ils profèrent à la fois, ils préconisent d'identiques idées, et, chose plus étrange encore, les habillent des mêmes vocables. Il semble qu'au service des idées nouvelles, si brusquement écloses, un nouveau langage ait surgi...

— *Ces idées-là étaient dans l'air*, opine la sagesse des foules. Et le bon peuple n'a pas tort; il est rare du reste

que ses clichés les plus naïfs n'enveloppent point de hautes vérités.

Les brusques virements d'opinion se décèlent à l'ésotéricien comme résultant d'influences occultes. Ne sait-il pas que les fraternités de lumière et les cercles de mages noirs luttent sans trêve au Ciel de l'Invisible humain, et que la direction politique tient moins immédiatement au cœur de ces champions, que le gouvernement des intelligences? L'antagonisme est imprescriptible entre Satan et Saint Michel-archange, représentés par leurs terrestres et spirituelles milices.

Que l'opinion évolue tout d'un coup à droite ou à gauche, qu'elle s'épure ou se déprave, c'est dans les aréopages occultes que s'est dessiné le geste initial du mouvement nouveau. De ce que tant de gens croient marcher au hasard, qui, ne sachant point qu'on les mène, ignorent doublement où ils vont, il ne résulte pas que celui-là qui les fait marcher ignore où il les conduit.

On agit sur l'*ascendant* global des foules comme sur l'*ascendant* propre des individus : on y détermine des courants d'idées, on y crée des cercles d'images ; il suffit que l'atmosphère y soit réceptive à la semence invisible. C'est ainsi qu'à la faveur des chaînes sympathiques, se développent à foison des formes intellectuelles et se propagent des concepts vitalisés. Ainsi se justifie le poncif des *idées qui sont dans l'air...* Ajoutons que l'un des secrets de la puissance, autant sur les multitudes que sur les hommes isolés, trouve sa formule dans un autre proverbe, non moins populaire, non moins profond, et que voici : *prendre chacun par son côté faible...*

Après avoir discerné, à travers les stries du fluide astral, les entités erratiques qui peuplent ses ondes, la mention s'impose à nous des Invisibles *localisés*, gouverneurs des énergies latentes de la matière. Ce sont les *genii loci* de l'Ésotérisme antique; ils comprennent plusieurs classes d'Élémentaux, conscients, semi-conscients, et purement instinctifs.

Pas une pierre, dit la Kabbale, pas un brin d'herbe au monde, sur quoi ne règne un Esprit.

Un écrivain de race, qui avait l'intuition de ces mystérieuses Puissances et qui est mort leur victime, — Gérard de Nerval les célèbre en ses *Vers dorés*, (le XII[e] sonnet du surprenant poème des *Chimères*).

« Hé quoi! tout est sensible! »
(PYTHAGORE.)

Homme, libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la nature éclose;
Un mystère d'amour dans le métal repose,
« *Tout est sensible* », et tout sur ton être est puissant.

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie;
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie!

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché,
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

1845.

Ces agents occultes, dont nous avons discouru plus haut (1), riches en variétés très diverses, se laissent difficilement circonscrire dans une définition générale. Répartis sur tous les échelons de la Nature manifestée, ils forment contraste au moral, autant que se ressemblent peu au physique les objets sur quoi ils règnent : la foudre et la fleur, la houille et le zoophyte, etc...

Les Esprits élémentaires, qu'ont rendus célèbres les vulgarisateurs d'une Kabbale *exotérisée*, ne représentent que les moins sédentaires d'entre ces Agents : ce sont les Gnômes, les Ondins, les Sylphes, les Salamandres, etc.

D'autres, plus ou moins étroitement liés aux choses matérielles qui dépendent d'eux, ne leur sont point immanents d'une sorte rigoureuse, puisqu'ils peuvent la plupart, — sous les conditions requises pour l'objectivation des Invisibles en général, — se manifester dans le voisinage de ces objets. Chose étrange au premier examen, mais logique si l'on prend la peine d'y réfléchir, plus ces êtres s'élèvent sur l'échelle de l'évolution, moins ils deviennent libres de s'éloigner du corps qui tend de plus en plus à devenir leur enveloppe.

L'antiquité mythologique a poétiquement personnifié certains d'entre eux ; elle en a fait d'innombrables demi-dieux (Faunes, Sylvains, Dryades, Néréides, Cyclopes, etc...). Quant aux noms que ces êtres ont reçus au moyen âge, dans les pays chrétiens et musulmans, dont ils encombrent les légendes, on remplirait plusieurs pages à les juxtaposer.

---

(1) Voyez chapitre II, et *passim*.

La plupart des Élémentaux ne sont hostiles à l'homme qu'autant qu'il envahit leur domaine, et, sciemment ou non, travaille à les déposséder (1). Explosions au laboratoire, éboulements à la mine, accidents à la fabrique peuvent être alors les marques de leur colère. Cependant, l'homme est né leur maître : il les asservit par la Science, et comme l'empire que ces êtres exercent sur la matière est subordonné à des lois régulatrices qu'ils ne peuvent transgresser, l'observateur de qui ces lois sont connues parvient, avec de la prudence et du sang-froid, à conjurer chez eux tout mauvais vouloir.

Le savant n'agit pas directement sur les Élémentaux; c'est en manipulant la matière qu'il les force à venir l'élaborer, suivant un plan préconçu par lui.

Le sorcier procède à l'inverse; il cherche à se concilier la bonne grâce et la sympathie de ces Archontes

(1) Il faut lire dans le *Lotus* (seconde année, pages 650-658) la remarquable étude où, sous le titre de *Magie*, M. Guymiot aborde, avec une grande sûreté d'intuition, le problème qu'ici nous effleurons. « Le monde astral (écrit-il) n'est pas moins varié que le monde physique; tout comme celui-ci, il est peuplé d'une foule d'êtres qui ont en lui leurs conditions d'existence, comme nous avons les nôtres dans le monde matériel. Imaginez un être souterrain, qui vienne prendre à l'homme ses moyens d'existence. Que fait l'homme? Il cherche à tuer cet être qui lui cause un dommage grave. Le fait se passe tous les jours. La taupe cherche les racines des plantes et les mange, sans faire de distinction entre celles qui poussent librement et celles que l'homme a semées. Le jardinier, dont elle dévaste les légumes, la surveille et la tue. L'inventeur joue quelquefois le rôle de la taupe dans le monde astral. Tout ce qui existe dans ce monde y a son utilité; l'inventeur, en allant s'emparer des forces du monde astral, peut porter préjudice aux êtres qui emploient ces forces à leur usage; quand ils le surprennent en train d'opérer, ils font ce que le jardinier fait à la taupe : un coup de bêche, et c'est fini; comme la taupe est mise à l'air qu'elle ne cherchait pas, l'inventeur est attiré dans le monde astral et y reste... » (Page 654).

inférieurs, et les amène parfois à travailler à son profit : il dispose par là sur la matière d'une puissance *indirecte*, dont les manifestations apparaissent merveilleuses et inexplicables aux profanes. La légende désigne plusieurs enchanteurs, auxquels la collaboration des génies était ouvertement acquise. A quel prix ? C'est ce que nous avons marqué plus haut, en donnant une idée de l'humiliante servitude qui en résultera pour le magicien, si jamais il vient à fléchir.

L'adepte affranchi, de son côté, ne dédaigne point l'aide des Élémentaux ; seulement, il les domestique à son service, loin de se livrer à leur merci, comme fait le magicien noir. La haute Magie enseigne de sûrs procédés à cet effet, et prescrit une méthode d'entraînement qui constitue l'un des arcanes de la Doctrine (1). Le présent ouvrage contient des notions claires et positives, dont le rapprochement permettra d'y parvenir. Mais qu'on ne s'y trompe pas : autre chose est de retrouver une méthode efficace ; autre chose de la mettre avantageuse-

(1) La prescription traditionnelle du *secret*, dans l'accomplissement des œuvres magiques, est mystérieusement relative au rôle des Élémentaux auxiliaires... « Toute expérience de magie (dit l'auteur *de la Philosophie occulte)* abhorre le Public, veut être cachée, réussit par le silence et avorte par la divulgation, et le plein effet ne s'ensuit point... Il faut donc que l'opérateur des œuvres occultes demeure secret, s'il veut qu'elles soient fructueuses. Il importe qu'il ne révèle à personne ni la nature de l'opération, ni le lieu, ni le temps, ni ce qu'il désire, ni ce qu'il veut : si ce n'est à son maître, à son coadjuteur ou à son associé, qu'il devra choisir fidèle, confiant et taciturne, enfin digne de la science par sa valeur innée ou par son instruction acquise. En effet, la bavarderie d'un collaborateur, son scepticisme ou son indignité entravent le résultat de l'œuvre et le réduisent à néant. » *(Cornelii Agrippæ de Occultâ philosophiâ*, lib. III, cap. II, *in fine)*.

ment en pratique. La Science a des couronnes pour tels adeptes spéculatifs, qui n'ont jamais su forger à leur profit le sceptre de la maîtrise opératoire...

Il est traité au tome premier de l'intelligence de l'éclair (1) : les Élémentaux du feu, — *vulgò* Salamandres, — comptent parmi les plus puissants et les plus dangereux. — Ils collaborent avec les Ondins et les Sylphes, pour susciter les tempêtes, les trombes et les cyclones, quand l'ouragan se marie à la foudre, dans l'éclaboussure des baves de la mer. Ils peuvent encore animer et mouvoir de traîtres feux-follets, guides infidèles du voyageur égaré, vers les précipices ou les marécages.

Les Esprits élémentaires, avons-nous dit, ne souffrent pas aisément qu'on envahisse leur domaine. Périsse l'intrus! Ils lui tendent des embûches. Le vertige des altitudes est le perfide appel des Sylphes ; l'attirance de l'eau, celui des ondins, symbolisé dans les fables grecques de Narcisse et d'Hylas. Quant aux gnômes des cavernes souterraines, ils invitent l'homme au suicide, en lui inspirant un morne désespoir.

Au demeurant, rien n'est plus réel que la fatalité inhérente à certains lieux, hantés par des Larves instigatrices de suicide.

Qui n'a entendu mentionner, à propos du camp de Boulogne, cette fameuse guérite que Napoléon dut faire brûler, parce que plusieurs sentinelles, coup sur coup et sans mobile apparent, s'y étaient donné la mort ?... On

(1) *Le Temple de Satan,* pages 207-215.



parlait aussi, vers la même époque, d'une certaine chambre de caserne, où il était « de tradition » de se pendre à l'espagnolette. L'empereur, qui pressentait d'instinct les choses mystérieuses, à défaut de toujours les connaître, fit murer la pièce, et cette singulière épidémie de la corde cessa tout aussitôt.

Nous connaissons une famille où le suicide par immersion semble à l'ordre du jour, de père en fils. Les hommes de ce sang finissent par se noyer, tôt ou tard, et toujours au même coude d'une même rivière. Chose étrangement lugubre ! Le dernier qui s'y jeta, il y a quelques années à peine, s'était longtemps roidi contre la mortelle impulsion ; mais il ne se dissimulait point que la fatalité héréditaire le saisirait un jour ou l'autre, trop impérieuse pour qu'il s'y dérobât. Il va sans dire qu'il évitait les approches de la berge d'où son aïeul, puis son père, s'étaient précipités ; mais à de certains jours, il se sentait poussé, entraîné jusqu'à ce lieu par une force irrésistible comme le Destin, et passait des heures à s'hypnotiser, perdu dans la contemplation muette des stries, moirant le fil de l'eau profonde. Parfois, il se cramponnait aux broussailles, pour conjurer la tentation qui grondait en lui ; mais un jour enfin, il fit le saut, et se noya.

Cet exemple, dont nous sommes garant (1), paraît curieux à double titre, car l'influence néfaste y est localisée deux fois : d'une part, elle s'attache aux mâles d'une lignée, aux mâles seuls ; d'autre part, à un point de l'espace nettement défini...

(1) Nous pourrions citer le nom de la famille, et aussi le nom de la rivière.



Sont-elles assez fréquentes, si l'on y songe, ces singulières et sinistres influences ? La légende a-t-elle eu tout à fait tort de les personnifier, en les poétisant, dans les contes de Nixes, de Sirènes, de Dames blanches ; dans l'histoire du petit Sauteret (ou Sauteriot) et d'autres génies dont les attributions ne varient guère, mais qui revêtent différents noms, suivant les temps et les pays ?... Cependant, en face des catastrophes les plus significatives, on invoque les caprices de la folie, héréditaire ou spontanée. C'est une réponse à tout.

Quand nous retracions, il y a cinq ans, au premier tome de cet ouvrage, l'impressionnant épisode du presbytère de Cideville, nous étions loin de prévoir que l'aventure de Valence-en-Brie (1896) allait en offrir la réédition. Notre ami le D[r] Papus a suivi ces saturnales de phénomènes, qu'il analyse en leurs péripéties principales, avec la sagacité d'un occultiste érudit et l'autorité d'un témoin oculaire. Il suffira de renvoyer le Lecteur aux termes du rapport publié dans l'*Initiation* (1), sans qu'il soit besoin de résumer à nouveau l'affaire. Les phénomènes semblent calqués sur ceux de Cideville, et attestés, ici comme là, par des centaines d'observateurs. Dans les deux cas, l'infestation provient d'un maléfice ; mais à Valence, le médium était une pauvre valétudinaire, dont les sorciers, présents quoique invisibles, aspiraient en larve astrale la vie extravasée. C'est à l'intervention de Papus et d'un autre occultiste expérimenté,

(1) N° d'août 1896.

M. l'abbé Schnébelin, que la malade doit son rétablissement. Tous les remèdes prescrits par les médecins avaient été inefficaces : le traitement magique emporta un plein succès. Ricane qui voudra ! L'emploi des pointes métalliques délivra la maison de ses impalpables visiteurs, et l'on put, à plusieurs reprises, constater les phénomènes lumineux qui signalent la rupture d'un coagulat fluidique. Les coups portés dans la direction où la Voix se faisait entendre ont provoqué des pluies d'étincelles... Finalement, les phénomènes ont cessé tout à fait, — et la malade est guérie.

On avait pu craindre un instant qu'à Valence l'auteur principal de la hantise ne fût un Élémentaire haineux, ou un Daïmon malfaisant : la chose eût été pire ; car alors on aurait eu affaire à une coalition de magiciens noirs, ramifiée dans l'Invisible avec quelqu'un des cercles mauvais ; en d'autres termes, à des bandits occultes encore vivants, liés par un pacte avec une société de bandits d'outre-tombe.

Cette hypothèse, fondée sur quelques indices ambigus, mais que rien, par bonheur, n'est venu confirmer, nous amène tout naturellement à l'examen d'un problème d'intérêt supérieur : l'occasion nous semble propice de redresser certaines notions incorrectes, mais fort en faveur, qui répondent au terme, usité souvent à l'aveuglette, de *pacte avec le Démon*.

Le pacte ! Il n'est pas d'œuvre occulte plus célèbre et plus légendaire ; il n'en est point aussi de plus défigurée dans l'opinion du peuple et même des personnes instruites.

Ce n'est pas faute pourtant d'une formule adéquate, révélant la nature du pacte. Le mot paraît clair en lui-même; d'ailleurs la définition qu'en donne la théologie et la distinction qu'elle en fait, expriment parfaitement la réalité de la chose : reste à les comprendre et à les interpréter comme il faut.

Le pacte, selon la doctrine de l'Église, forme la base et le point de départ de toute magie. C'est un accord librement contracté entre le magicien et le Diable, — avec ou sans cédule signée des contractants, ou de l'un d'eux.

Le pacte est *exprès* ou *tacite*. — Dans le premier cas, dit M. l'abbé Ribet, « il se conclut par des paroles que l'on adresse au Démon, ou par l'acceptation d'une formule que propose le Démon lui-même, soit qu'il apparaisse et offre son concours, soit qu'on l'évoque par des adjurations et des promesses » (1). — Quant au pacte tacite, il se conclut implicitement, par le seul fait d'entreprendre, même à titre expérimental, une opération dont le résultat doit être en dehors du cours naturel des choses; car on se doute de reste que le Diable peut seul accomplir pareille œuvre; et, qui veut la fin doit vouloir aussi les moyens...

Voilà, dans toute son intransigeance, la doctrine orthodoxe sur ce point : elle est formidable et translucide. Ainsi donc, — car il faut être logique, — la moindre expérience de table tournante, le moindre contrôle de médianité, une tentative quelconque d'étudier les forces,

(1) *La mystique divine et ses contrefaçons diaboliques*, etc., tome III, page 291.

non point surnaturelles (il n'en est pas), mais non encore cataloguées par les bonzes de la science positive ; tout essai curieux tendant à mettre en œuvre des Agents ou des Puissances « au-dessus des forces de la nature », pour user du détestable langage en cours ; toute entreprise de ce genre implique nécessairement un pacte au moins tacite avec l'Enfer !

Quelle que soit la rigueur d'une semblable doctrine, l'Occultisme adopte *in toto* les termes de la définition, sauf à délimiter le sens véritable et scientifique des mots *Démon et Enfer*.

On sait déjà que nous répudions l'existence du Malin Esprit, en tant qu'absolu du Mal et antithèse de Dieu, l'absolu du Bien. Mais on a pu le voir, nous ne contestons pas plus l'existence des Esprits pervers dans le monde occulte, que celle des hommes pervers dans le monde visible.

Au surplus, nous n'avons garde de nier la réalité formidable du grand Agent magique dont le serpent est l'emblème. Nous la nions si peu, que la plupart de nos livres reposent sur la connaissance expérimentale et rationnelle de cet universel Protée, à défaut duquel pas un phénomène, magique ou non, de l'ordre sensible, ne se produirait.

Selon nous, le Diable est à envisager sous deux aspects : en corps et en âme ; comme Force ou substratum dynamique d'une part (1), et de l'autre, comme Esprit de

(1) Force inséparable de la substance non différenciée. Cf. Chap. I, page 115.





Schemata diabolica.

Glyptographie SILVESTRE & Cie. Paris

perversité ou de perversion, selon l'étymologie de son nom même Διαβόλος (1).

Rappelons en deux mots ce que nos Lecteurs savent déjà.

Le Diable, envisagé comme agent, est la Lumière astrale, corrélation des forces physiques et synthèse des forces hyperphysiques du Cosmos. Quiconque entre en rapport direct avec la Lumière astrale, dont l'enveloppe matérielle de l'homme sert à l'isoler dans une certaine mesure, celui-là crée un lien durable entre sa personne et cette multiforme Puissance, « dont il deviendra le maître ou l'esclave, le directeur ou le jouet » (2). — Voilà le *pacte tacite*, découlant irrésistiblement de toute expérience téméraire qui a réussi.

Le Diable, envisagé comme Esprit de perversité, constitue le type abstrait et la synthèse idéale des Intelligences et des Volontés, incarnées ou non, qui se prévalent des forces hyperphysiques, vers un but d'égoïsme à satisfaire ou de crime à perpétrer. Il n'est pas rare de voir un homme s'immiscer aux grands courants d'égoïsme et de malice, et conclure, avec les Esprits recteurs d'iceux, soit un pacte implicite par le fait du désir et de l'adhésion morale, soit un pacte exprès par le fait d'une évocation et d'une entente explicites et formulées. Mais le *pacte exprès* ou *formel* consistera, neuf fois sur dix, dans les engagements réciproques qui résultent de l'affiliation à quelques sociétés secrètes sur cette terre, ou à telle

(1) Voyez le tome I du *Serpent de la Genèse*, p. 57 (note au bas de la page).
(2) *Au Seuil du Mystère*, page 15.



communauté mystique du monde ultra-terrestre : autant dire, de l'incorporation à des cercles magiques, soit visibles, soit latents, presque toujours à la fois l'un et l'autre.

M. le baron du Potet, l'un des plus hardis explorateurs du Magnétisme contemporain, nous décrit en mode inoubliable, dans une page émouvante et vécue de sa *Magie dévoilée*, la conclusion du *pacte tacite*. Portez attention à cette confidence, l'une des plus significatives à coup sûr et des plus révélatrices qu'il ait consignées, au cours de ce compendium de ses recherches, touchant l'essence et les propriétés de la Force occulte qui entre en œuvre dans le magnétisme :

« ... Qu'une trombe renverse et éparpille les habitations, qu'elle déracine les arbres séculaires et les transporte au loin, qui s'en étonne maintenant ?

« Mais qu'un élément, inconnu dans sa nature, secoue l'homme et le torde comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau, le lance au loin, le frappe en mille endroits à la fois, sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son nouvel ennemi et de parer ses coups, sans qu'aucun abri puisse le garantir de cette atteinte *à ses droits, à sa liberté, à sa majesté ;* que cet élément ait des favoris et semble pourtant obéir à la pensée, à une voix humaine, à des signes tracés, peut-être à une injonction ; voilà ce que l'on ne peut concevoir, voilà ce que la raison repousse et repoussera longtemps encore. Voilà pourtant ce que je crois, ce que j'adopte ; voilà ce que j'ai vu, et, je le dis résolument, ce qui est une vérité pour moi à jamais démontrée.

« *J'ai senti* les atteintes de cette redoutable puissance. Un jour, entouré d'un grand nombre de personnes, je faisais des expériences dirigées par des données nouvelles qui m'étaient personnelles, cette force, — un autre dirait *ce démon,* — évoquée, agita tout mon être ; il me sembla que le vide se faisait autour de moi, que j'étais entouré d'une sorte de vapeur légè-

rement colorée. Tous mes sens paraissaient avoir doublé d'activité, et ce qui ne pouvait être une illusion, mes pieds se recourbaient dans leur prison, de manière à me faire éprouver une très vive douleur; et mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, malgré ma volonté, contraint d'obéir et de fléchir. D'autres êtres pleins de force, qui s'étaient rapprochés du centre de mes opérations magiques, — pour parler en sorcier, — furent plus rudement atteints : il fallut les saisir à terre, où ils se débattaient comme s'ils eussent été près de rendre l'âme.

« *Le lien était fait, le pacte consommé ;* une puissance occulte venait de me prêter son concours, s'était soudée avec la force qui m'était propre, et me permettait de voir *la lumière.*

« C'est ainsi que j'ai découvert le chemin de la vraie magie... (1). »

Si nos Lecteurs prennent le soin de parcourir le compte rendu des expériences qui ont préludé au phénomène décrit par du Potet, ils se persuaderont qu'en vain on chercherait un exemple plus frappant du pacte tacite, tel que nous l'avons défini plus haut.

Qu'il nous suffise d'ajouter, à l'égard du *pacte formel*, que l'engagement écrit fut toujours de rigueur, dans les plus sérieuses sociétés d'initiation : cet acte, à part son caractère de garantie exotérique, constitue un signe d'appui, lequel corrobore et formule magiquement la volonté du néophyte. Chaque association terrestre est doublée, dans l'Invisible, d'un cercle correspondant, et régie par un Égrégore, comme nous l'avons, à plusieurs reprises, péremptoirement exposé. Quant aux Fraternités invisibles qui n'ont point d'organisme matériel *connu*, — nous

(1) Baron du Potet, *la Magie dévoilée*, Saint-Germain, 1875, in-4, fig., pages 161-162.



voulons dire de groupe humain parallèle et conforme ici-bas, la rédaction s'impose d'un engagement écrit, et brûlé par après avec de certains rites : outre la valeur du signe d'appui, sur laquelle nous avons déjà insisté, l'incinération du contrat équivaut à la *projection en Astral* dudit signe, confirmatif de l'entente adeptale. Il n'est point invraisemblable que l'invisible Communauté y réponde par le phénomène de la *précipitation d'écriture*, bien connu des spirites et de l'entourage de Madame Blavatzky. — Voilà l'échange de la cédule rédigée en partie double, et garantie réciproque ou sanction magique, comme on en relève plus d'un exemple dans la minute des procès de sorcellerie.

Toutes ces choses paraissent concorder d'une sorte bien frappante avec les enseignements de la théologie romaine. Ses Docteurs nous diront, qu'à l'apparition près du Malin, dont les cornes et les griffes n'ont pas visiblement percé, nos « aveux » corroborent singulièrement les doctrines exotériques de l'Église !...

Hé bien, nous concéderons encore à ces Messieurs les cornes et les griffes auxquelles ils semblent si fort tenir ; car, dans les phénomènes évocatoires, qui équivalent à la dénudation d'un pan de l'Astral, les silhouettes les plus congruentes à la définition diabolique se profilent d'aventure. Il n'y a rien là pour étonner des adeptes de l'Occultisme. Ne suffit-il pas, en effet, qu'une forme soit imaginée par l'homme, pour qu'aussitôt ébauchée en astral, elle se conserve aux archives de la lumière seconde ? Et cent générations ascétiques n'ont-elles pas rêvé l'En-

fer? Or, tous Lémures, toutes Dominations théurgiques, comme aussi tous Mirages errants peuvent être évoqués et apparaître.

Ainsi triompheront nos adversaires. Après cet aveu, (diront-ils), rien ne manque plus à la confirmation que vous apportez *malgré vous* des indéfectibles vérités du Dogme, touchant le Diable et son royaume...

Nous connaissons ce langage, et ce procédé de polémique, assimilatif, au profit d'une thèse préconçue, des arguments qui devaient servir à la ruiner; mais auxquels il suffira de bailler l'entorse, pour qu'ils viennent en confirmation de la thèse adverse. Une telle méthode est triomphante : elle a quelque chose d'infaillible et de péremptoire, du moins au gré des convaincus de parti pris. N'est-ce pas s'emparer des pièces de l'ennemi, leur faire faire volte-face, et les mettre en batterie contre les régiments qu'elles devaient couvrir et défendre? Exploit plus facile à accomplir, la plume à la main, que sur le champ de bataille.

C'est grâce à cet ingénieux système que M. de Mirville trouvait jadis, dans les plus fortes pages d'Éliphas Lévi contre l'existence du Diable personnel, l'aveu et la preuve irrésistibles que le Diable, pour Éliphas, était bel et bien une personne. La même méthode a servi récemment, contre les occultistes actuels, à un autre historiographe du Démon, auteur de deux énormes in-4° (1),

(1) *Le Diable au* XIX[e] *siècle*, par le D[r] Bataille. Paris, s. d., 2 vol. in-4.



où sa très spacieuse imagination s'est allégée des chimères qui l'encombraient : *Chimæræ in vacuum bombinantes !* Ce prodigieux docteur apparaît à la fois, au double point de vue philosophique et anecdotique, le Nonotte et le Ponson du Terrail de la Magie.

N'appuyons pas sur ces ridiculités...

L'Occultisme, si vaillamment rénové en France depuis trois lustres, n'a pu conquérir l'attention des esprits sérieux et les suffrages d'une élite, sans que plusieurs causes de discrédit ne vinssent compromettre ses progrès et ternir sa renommée. Il a subi au dedans l'épreuve de l'envahissante médiocrité, au dehors les atteintes du dénigrement et de la moquerie.

Combien de ratés littéraires ou scientifiques, ignorants d'ailleurs des principes élémentaires de l'Occultisme, se sont réclamés bruyamment de son crédit spirituel, au risque de déconsidérer la Haute-Science, en abritant sous son pavillon leur marchandise de contrebande !

Combien de faméliques intrus ont eu hâte de battre monnaie sur la crédulité des badauds, en exploitant la pratique fructueuse de l'Astrologie, de la Chiromancie et d'autres arts divinatoires, que la renaissance de l'Ésotérisme semblait galvaniser pour un temps, même entre des mains ignares, suspectes ou vénales !

Que de barbouilleurs de copie au mètre, bénéficiant de la vogue acquise à ces études, ont su s'improviser un gagne-pain mieux lucratif, dans le négoce des révélations calomnieuses, sous prétexte d'arracher le masque à d'hypocrites suppôts de l'Enfer ?

Nous ne rappellerons que pour mémoire ceux-là qui se

sont fait initier à l'Illuminisme, pour trahir leurs serments, leurs frères et leur Dieu.

Au demeurant, ces misères étaient prévues.

C'est un aphorisme en magie, qu'on ne peut faire le jour sur certains arcanes, sans soulever aussitôt une opposition formidable de la part des Forces adverses... Le Lecteur qui, parvenu au point où nous en sommes, ne saisirait pas d'emblée le *pourquoi* et le *comment* de cette réaction fatale, peut fermer le livre et renoncer à l'étude des Hautes Sciences.

A chaque renouveau de la pensée, toutes les fois que le monde intellectuel penche à suivre une orientation inédite, cette loi de l'Antagonisme susciterait de funestes subversions, si le *Fatum* (cette Puissance qui noue l'effet à la cause) ne maintenait, dans une certaine mesure, sur l'avenir, comme une garantie régulatrice, l'esclavage étroit du passé.

Contrainte salutaire, bien que parfois très cruelle aux novateurs de l'art, de la science et de l'action.

« *Le mort saisit le vif* », prononce le Droit ancien : la mort règne sur la vie et lui inflige sa loi ; quoique étant Hier, elle domine sur Demain, à cause du respect religieux qu'inspirent les êtres et les choses qui ne sont plus.

La routine n'est que la règle morte imposée au futur par l'autorité du passé, à la vie par la majesté de la mort.

Comme dans le corps humain, où les cellules se juxtaposent et se groupent sur l'emplacement de celles qui s'étiolent à mesure et disparaissent : ainsi l'effet d'une cause devient cause à son tour, pour reproduire son

semblable; ainsi *ce qui sera* se calque et se découpe sur *ce qui fut*. C'est la force subjugante du Destin, la norme de la mort qui règle le développement de la vie !

Contre le Destin, les volontés et la Providence même ont à combattre, pour improviser autre chose, rénover les formes vieillies, enfin garantir la variété du Beau, l'une des conditions pour que le Beau soit aimable : mais, encore un coup, cette puissance épouvantable de la Fatalité est nécessaire au monde tel qu'il est. Sans elle (la force morte), les forces vives réagiraient trop impétueusement l'une sur l'autre, dépourvues qu'elles seraient d'obstacle qui réglât leur action, par le fait même qu'il l'entrave. Les transitions n'étant plus ménagées, le monde muerait par secousses désastreuses; il se renouvellerait par séries de cataclysmes, au lieu d'évoluer avec une savante lenteur...

Nous voici loin du *pacte* et de la *cédule*, dont il s'agissait, quand notre plume a dévié vers des considérations générales que nous ne regrettons point d'avoir énoncées. Il n'en faut pas moins mettre un terme à cette digression, qui, sans répugner au caractère du présent chapitre, nous a distrait un instant des rapports possibles entre l'homme et les Puissances d'un monde plus subtil.

Ces rapports apparaissent ordinairement fâcheux ou nuisibles à l'homme. Le contraire, hélas! est l'exception.

Si l'on y réfléchit, peut-être se demandera-t-on quel avantage trouvent certaines classes d'Invisibles à molester les vivants, à leur inspirer l'horreur, le spleen ou l'épou-

vante, et même à les pousser au suicide, comme nous en avons signalé plusieurs cas.

Quand l'infestation est la conséquence d'un sortilège, soit que les maléficiants agissent par eux-mêmes en corps sidéral, soit qu'ils fassent intervenir les Lémures évoluant dans la sphère de leur action magnétique, ou d'autres collaborateurs spirituels qui leur sont dévoués, — l'explication est facile. C'est à l'initiative humaine que le mal s'accuse attribuable; c'est une volonté humaine, individuelle ou collective, qui est l'auteur, sinon l'acteur de la tragi-comédie.

Mais il est telles circonstances où les Invisibles entrent en lice pour leur propre compte : ils aspirent à posséder l'homme, ou à l'obséder.

Toutes les natures humaines n'offrent pas un accès également facile à l'invasion spirituelle. Au point d'évolution où l'homme se trouve ici-bas, son corps matériel constitue, en fonctionnement normal, une forteresse qui garantit l'âme, non pas seulement une prison qui la retient. La grande majorité des hommes se trouve à l'abri des influences spirituelles, ou du moins n'est-elle pas consciente de les subir.

Tant que les êtres du plan astral n'ont point acquis quelque objectivité passagère, le médiateur plastique de l'homme devient, en s'extériorisant, le seul point de contact qui soit possible entre eux et l'âme incarnée.

Les forts médiums, qui sont sujets à extravaser en tous temps leur fluide nerveux, jusqu'à en saturer l'atmosphère astrale qui les baigne, doivent être regardés comme des malades. Chez le commun des hommes, la

force nerveuse ne s'abmatérialise que fort exceptionnellement, dans certains cas soit physiologiques, soit pathologiques (1).

Nous allons révéler à ce sujet une chose des plus mystérieuses et des moins connues, — réponse à bien des points d'interrogation.

Beaucoup de passions acerbes et de sensations violentes et pénibles (2), — spécialement le chagrin moral, la douleur physique, la peur, etc., — ont pour conséquence immédiate, chez l'être qui les subit, une extériorisation tout ensemble et un *abandon* de fluide vital. La force nerveuse, en pareil cas, s'écoule comme le sang d'une blessure. La vie ne se défend plus ; elle s'offre, du moins elle se laisse prendre. On devine ce qui en peut résulter : le banditisme spirituel. L'être qui a provoqué chez autrui le paroxysme diffusif, en peut physiologiquement profiter : source pour lui d'un délicieux bien-être.

Il serait facile de multiplier les exemples. Les trois que nous avons choisis paraissent surtout frappants, car ils manifestent le pourquoi insoupçonné du deuil moral, après la perte des êtres chers ; le pourquoi de la peur,

(1) Au chapitre III, pages 313-315, nous avons parlé de l'extase à ce point de vue : quant au sommeil, qui délivre l'être psychique des entraves de la chair, le mode suivant lequel cette abmatérialisation s'effectue assure à l'homme une garantie très sérieuse contre les atteintes des indigènes de l'Astral. Le sommeil n'est pas un état exceptionnel ; c'est une des fonctions naturelles de la vie humaine. Cf. Chap. II, pages 173-174.

(2) Au paroxysme des sentiments et des sensations agréables, — nous citerons l'amour par exemple et le plaisir physique, — il y a un échange de fluides, idoine à compenser les pertes. Encore certaines natures sont-elles absorbantes, au point de recevoir sans donner. Voir, plus bas, ce que nous disons du Sadisme.

i naturelle à l'homme, en face d'une corporisation soudaine de l'Invisible ; le pourquoi enfin de cette étrange et sauvage passion qui lie le désir charnel à l'instinct de férocité, et intrigua tant de modernes psychologues, sous le nom de sadisme.

Cherchez dans les profondeurs de la nature la raison de ces choses, les unes si normales, les autres si étranges !

Pourquoi les épouvantes vagues et sans objet, en particulier la peur des fantômes ? — Parce que les Indigènes de l'Astral, pour se manifester sur le plan physique, ont besoin de force nerveuse, et que l'effroi qu'ils inspirent, sciemment ou par instinct, est un moyen sûr de voler cette force au premier venu. Plus une apparition est nourrie de fluide nerveux, plus elle se précise et se revêt de réalité physique : là gît la raison occulte de l'intensité croissante des phénomènes terrifiants, en proportion directe de l'effroi... Dans les séances des *médiums matérialisant*, la sensation glaciale qu'éprouve le spectateur, au voisinage des apparitions fluidiques, est due à la perte subite de force nerveuse, dont le spectre s'empare avidement (1). La netteté du phénomène s'accroît à mesure. — Du reste, en cas ordinaire, les Invisibles n'ont pas besoin d'apparaître aux regards, pour insuffler à l'homme l'épouvante, dispensatrice à leur profit du breuvage d'objectivité (2).

Pourquoi ce monstrueux instinct du sadisme, qui parfois gronde au tréfonds des meilleures natures ? — Il

(1) Cf. *Le Temple de Satan*, page 402.

(2) Qui a pu lire sans un frisson le *Horla* de Maupassant, où de si singulières intuitions se font jour, touchant ces mystères ?



repose sur l'intuition latente de ce fait, qu'en faisant souffrir la victime de sa brutalité, le sensuel bourreau provoquera une hémorrhagie de cet invisible sang, de cette force vitale, dont le rapt et l'appropriation décupleront chez lui le plaisir physique, en exacerbant jusqu'au délire la répercussion cérébrale de l'acte vénérien (1).

Pourquoi enfin cette tribulation morale, cette persistante angoisse qui fait qu'on pleure longuement les êtres chers que la mort a frappés ? — Rien, à coup sûr, qui s'explique mieux au cœur de l'homme ; mais une loi providentielle intervient, pour utiliser au bénéfice du défunt la désolation, si naturelle à ceux qui restent. Ainsi, par une admirable économie des transitions, ménagées d'un monde à l'autre, c'est au fort de l'épreuve posthume que l'énergie psychique, émanée de la douleur des proches, viendra en aide au nouveau-né d'une vie future !...

Sans éclaircir ce mystère d'efficace solidarité familiale, que nous examinerons de plus près au sixième chapitre, il suffit de souligner ici l'emploi, — utile ou voluptueux, — auquel se prête indistinctement la force nerveuse ab-matérialisée. Intérêt et volupté ! Ce sont là deux puissants mobiles : la molestation et l'infestation spirituelles, attribuables à l'un comme à l'autre, peuvent même les comporter tous deux.

A l'égard du profit que les Invisibles pervers peuvent retirer du suicide humain, il est bien évident que, chez l'individu qui se frappe de mort dans la vigueur de sa

(1) Cf. notre théorie de la polarité humaine, chap. III, pages 241 et suiv.



pleine santé, la mise en disponibilité de la force nerveuse sera totale, au lieu d'être partielle, et ce, au bénéfice de quiconque s'en voudra saisir.

Au demeurant, la haine, la vengeance ou la jalousie peuvent déterminer et mouvoir certains êtres de l'*Au-delà*, aussi bien qu'elles meuvent et déterminent les hommes de chair et les Lémures de l'*En-deçà* (sous-humanité).

Il va sans dire que les Invisibles dont nous signalâmes l'intervention possible, dans les œuvres égoïstes et ténébreuses, soit comme acteurs principaux, soit comme complices du maléficiant, ne sauraient être les Intelligences supérieures, Ames glorifiées ou Anges missionnaires. Nous entendons réserver pour un autre ouvrage les notions relatives à ces Esprits émancipés.

Leurs rapports immédiats avec l'homme sont d'ailleurs exceptionnels, et moins fréquents qu'on ne le saurait croire. Il y a eu des méprises et des déceptions sur ce point. Satan (est-il écrit) se transfigure parfois en ange de lumière : c'est ce que plusieurs mystiques ont oublié.

L'infaillible discernement des Esprits n'a pas été toujours leur privilège ; et tels, qui ont été déçus par les Puissances de l'ombre ou du crépuscule, se croyaient d'une foi robuste les missionnés du Dieu solaire !

Quant aux cas avérés de direction angélique, de haute médianité et même d'*embryonnat* céleste, ils impliquent de la part des favorisés quelque déférence à la Voix d'En haut; mais qui voudrait taxer cette sujétion toute volontaire d'*esclavage* spirituel ? — A moins d'interpréter ce

mot selon le sens adeptal, comme nous l'avons fait à l'ouverture de ce chapitre.

Ceci nous reporte au douzième feuillet du Livre hiératique de Thôth, où l'on voit un homme, la tête en bas et la cheville garrottée à la traverse d'un gibet. « Le pendu (dit Éliphas Lévi), c'est donc l'adepte, lié par ses engagements, spiritualisé ou les pieds tournés vers le Ciel : c'est aussi l'antique Prométhée, subissant dans une torture immortelle la peine de son glorieux larcin (1). »

. . . .

Le temple de la Vérité ésotérique possède un parvis d'où l'on entrevoit ses rayons, et un sanctuaire où resplendit sa présence réelle.

Le parvis est pour tous, le tabernacle est accessible à quelques-uns.

Mille sentiers conduisent au temple ; mais on ne pénètre au sanctuaire de la suprême initiation que par deux issues : la porte de la science et de la lumière, et celle de l'épreuve et de l'amour (2).

Les initiés spéculatifs et volontaires qu'a guidés la chaste mais froide ambition de savoir pour savoir, n'ont pas *nécessairement* renoncé aux pompes de Maïa, la déesse de l'Illusion terrestre, ni souffert et désespéré par elle. Seulement, ils ont appris à traduire le nom de l'Enchanteresse : ils savent qu'elle n'est point la réalité sub-

---

(1) *Dogme de la Haute Magie*, page 256.

(2) Ces deux portes correspondent symboliquement aux deux modes que nous avons fait connaître, pour la réintégration dans l'Unité : le mode actif et le mode passif. — C'est à ce dernier surtout que fait allusion la douzième lame du Tarot.

tantielle, mais *le mirage*. Ils ne peuvent plus se laisser éduire à la fantasmagorie de ses charmes, si délicieuse d'autres hommes... Comme en une danse macabre, ils nt entrevu le squelette, sous la gaze et les falbalas de la allerine.

Cette acuité clairvoyante, prérogative de la Science ure, en devient en quelque sorte le châtiment.

L'adepte intellectuel peut bien encore prendre sa part les illusions terrestres, mais en sceptique désabusé, et sans y croire désormais. Il ressemble à l'acteur, qui rend sur la scène les passions violentes de l'ambition, de la haine et de l'amour, et qui peut un instant s'enfiévrer au jeu, jusqu'à se paraître sincère à lui-même. Voyez-le, qui s'épanouit dans la joie, ou se contracte dans la douleur... Mais adieu l'émotion, si peu qu'il réfléchisse! Il rit alors de ses larmes faciles, et, chose plus triste encore, il rit de son rire.

Les Élus entrés au sanctuaire par l'autre porte, celle de l'Amour, ont connu toutes les amertumes et renoncé les joies trompeuses de l'existence. Car il faut qu'ils aient épuisé la coupe des déboires temporels, pour que, *désenchantés* de la cité terrestre, ils se soient tournés vers la Jérusalem céleste, cette éternelle patrie de la Science, de la Justice et de l'Amour.

Ce sont les plus pures colombes, qui s'abattent ainsi, blessées, sur le seuil de l'immatériel refuge.

Quel sublime *désenchantement* est le leur !

Le désespoir, chez ces nobles âmes, n'est qu'un déplacement de l'espérance.

Vint-il pas du Ciel, puisqu'il y remonte, l'Ange des tribulations qui, brutalement, au vif de ces tendres cœurs, défricha le parterre d'optimisme illusoire dont les arômes charriaient des mirages heureux, et transfigurant la réalité terrestre, réfléchissaient sur elle l'illusion du paradis ?

Roses incandescentes d'amour ! Lys de candeur intangible ! Sensitives de douloureuse fierté ! Vos graines dépaysées ne sont point d'ici. Quelque semeur aux six ailes (1) les a laissées choir des mondes de la lumière, dans le chaos tumultueux de la chair et du sang. Dans cette fange même, le séraphin surpris les a vues germer, croître et fleurir. Sans doute ne veut-il pas que soient profanées les fleurs idéales, si anormalement écloses au bourbier du cœur humain. Mais il ne les déracine que pour les transplanter en meilleure terre, — où fleurissent leurs pareilles, — là-haut !

---

(1) « Angelus sex alas habens nunquam mutatur ». *(Aphorismes kabbalistiques,* dans la collection de *Pistorius.)*


13 LA MORT מ

מ

(Section 13)

La Mort (treize) = **Désintégration** = **Dépouillement** = ***La Mort et ses Arcanes.***

Chapitre VI

LA MORT ET SES ARCANES

Treizième clef du Tarot : *la Mort.*

Le livre de Thoth nous offre, à son treizième feuillet, l'image d'un grand squelette faucheur, à travers les plaines de l'existence. Il tranche tout ce qu'anima le souffle des vies : il abat des herbes, des fleurs, pêle-mêle, et des têtes humaines. Mais à mesure que s'exerce la Destruction sur le champ illimité que lui ouvre la Nature physique, le terreau fertile de l'espace pousse à la lumière de nouvelles productions. Le Devenir fermente intarissablement en lui. Réactionné par la mort, il crée à nouveau la vie; la pourriture le féconde, afin qu'il engendre des êtres organisés.

Double mouvement, inverse et complémentaire, de la

dissolution et de la génération universelles. Cet emblème symbolise ***la Mort et ses arcanes***.

Comme aux campagnes de Colchide, où Jason sema les dents du dragon égorgé, voici surgir une moisson d'hommes, armés pour le combat de la vie... Mais le champ commence à lever seulement ; l'on en voit sortir de toutes parts les jeunes pousses de chair humaine : ce sont des mains et des pieds (1).

Hiéroglyphe révélateur d'un profond mystère, que nous allons noter dès l'abord. Il a trait à l'inviolabilité de l'initiative humaine, dont la Mort, destructive des individus sur le plan physique, ne saurait paralyser ni même interrompre la marche.

Intervertir les plans d'activité où cette initiative s'exerce, voilà tout ce que peut faire la reine des épouvantements. Car insoumis à sa loi, le Vouloir de l'homme ressemble au mystérieux personnage dont Moïse a dit : *Qui tentera d'accabler Lamech, en multipliera soixante-dix-sept fois les forces vives* (2)... Ainsi la mort, loin de servir les projets du despote qui voudrait faire d'elle un des instruments de sa politique, favorise dans leur œuvre, au con-

(1) Par suite des altérations que des cartiers malhabiles ont fait subir à certains tarots, on pourrait confondre la moisson humaine qui germe du sol, avec les débris du carnage. Une erreur est très possible au premier examen. Pourtant, à consulter la plupart des éditions usagères, celle de Marseille entre autres, le pied gauche du squelette écrase en passant la tête de femme ; la tête d'homme couronnée, que sa faux vient d'abattre, gît couchée sur la joue gauche.

Originairement, il n'est pas douteux que les mains et les pieds poussaient de terre, tandis que les têtes jonchaient le sol, tranchées par la faux du Temps-squelette.

(2) *Genèse*, chap. IV, ỳ. 24.

traire, les hommes qu'elle a retranchés du monde visible. Elle motive, sur le plan physique, la soudaine éclosion des germes dont ceux-ci travaillaient à ensemencer les intelligences ; et telle pensée, graine d'un futur lointain, qui mûrissait lentement peut-être au cerveau d'un philosophe, va pousser une moisson hâtive, sous la fécondante rosée de tout son sang répandu.

Tu as beau, squelette faucheur, piétiner la tête humaine que tu viens d'abattre, et fouler avec elle le diadème de pensée qui parait son front : du sol, abreuvé de pourpre vivante, surgissent de toutes parts des mains qui vont agir et des pieds qui vont marcher. La pensée s'incarne et se fait action.

Voilà le verbe intime de cette allégorie.

Puisque, avant d'envisager *la mort* sous son aspect universel (qui d'ailleurs s'explique de lui-même), un détail pentaculaire nous a préalablement retenus, complétons ce qu'il convient d'en dire.

La mort violente qui frappe le penseur ne détruit pas la pensée ; mais la mûrit, la féconde et hâte sa réalisation pratique. Reste à savoir d'où procède cette vertu auxiliatrice, dévolue au martyre. Elle découle d'une loi occulte que Fabre d'Olivet a bien connue : cependant il n'y touche que d'une sorte très indirecte, en quelques mots réticents. Le prompt et total écroulement de l'immense édifice bâti par Charlemagne lui en fournit le prétexte :

« Si Charlemagne (dit-il) avait intéressé la Providence à son œuvre, son œuvre aurait persisté en raison même de l'action providentielle qu'il y aurait évoquée. Voulez-vous savoir



comment? Je vais vous le dire et vous dévoiler un grand mystère; faites-y attention. Son œuvre aurait persisté, *parce qu'il aurait continué à la conduire* (1). »

Eh bien, souffrir la mort pour ce qu'on croit le Juste ou le Vrai, tel est le plus infaillible rite évocatoire de l'action céleste ici-bas.

La prérogative que Charlemagne eût acquise en faisant pacte avec la Providence, devient le partage de celui qui meurt pour une idée. Cette idée, scellée de son sang, vivra désormais de sa vie, qu'il lui infuse en la perdant.

Jusque-là, simple abstraction, la doctrine qu'il défendait s'amalgame avec son être transfiguré; il la sacre d'immortalité; il en devient l'ange tutélaire, mieux encore — l'Esprit recteur (2).

Ainsi se légitime, devant la raison, cet instinct en apparence déraisonnable, qui, chez les apôtres de toute foi proscrite, se traduit souvent par la soif du martyre. Ainsi, l'apparente absurdité se justifie en s'érigeant sublime.

Au demeurant, le faux sublime confine dangereusement au vrai; le voisinage même de l'absurde en fait le péril. La pente est glissante de l'un à l'autre, et un exemple s'impose ici, qui donnera fort à réfléchir!

Le vain espoir de perpétuer son effort de réalisation n'a-t-il pas fait trébucher au piège du suicide l'un des plus illustres maîtres de la Doctrine ésotérique? Le fait

(1) *Histoire philosophique du genre humain,* tome II, page 90.

(2) Cf. cette tradition avec notre théorie des *Êtres collectifs,* au chapitre III : le rapprochement ne sera point stérile.



est peu connu. Puisse-t-il servir d'éternelle leçon aux admirateurs dè ce grand homme, que d'incomparables ouvrages désignent sans doute pour l'immortalité, mais dont l'œuvre de restauration théocratique, celle-là précisément qu'il se flattait d'éterniser par un sanglant sacrifice, a été glacée dans son germe et peut-être stérilisée jusqu'en son principe (1).

C'est que le théosophe en question (n'importe son nom vénéré) a déplorablement confondu la *mort volontaire* avec le *suicide*. La différence est un abîme que rien ne saurait combler.

Jésus-Christ pouvait fuir, le soir du jardin des Olives; mais il a voulu boire la coupe d'agonie et souffrir la mort infâme, afin que tout verbe prophétique reçût son accomplissement. — Jeanne d'Arc triomphante pouvait et voulut d'abord regagner Domrémy, une fois Charles VII sacré à Reims : mais, sur les instances de son roi qui la conjurait de rester pour la trahir lâchement ensuite, la Pucelle fit le sacrifice de sa vie; et pourtant sa mission n'allait pas au delà du sacre, et ses Voix l'en avaient prévenue (2). Dès lors, et de science certaine, elle se

(1) La palme du martyre est bien le sceptre d'une royauté posthume; mais il faut des mains pures pour y toucher.

Un exemple d'actualité notable nous est offert par l'École des anarchistes militants. Leur « propagande par le fait » reste un crime, et de quelque héroïsme que témoigne ensuite leur attitude en face du couperet, vainement se flatteraient-ils d'immortaliser leur dogme subversif en le sacrant sur l'échafaud. C'est qu'ils ont donné la mort, avant de la recevoir.

Notre docte ami Papus a très bien expliqué comment Karma les accable d'un fardeau qui doit paralyser leur action d'outre-tombe.

(2) A partir de ce jour, Jeanne d'Arc n'a plus été qu'un soldat héroïque. Son mandat céleste était périmé.



vit promise à la trahison et dévolue à l'échafaud !... Voilà bien la *mort volontaire*, dans l'héroïsme de son sacrifice d'avance et librement consommé, dans la souveraineté de son irréfragable vertu posthume, dans l'apothéose anticipée de sa victoire douloureusement conquise sur le « dragon du seuil » ! — Aussi Christ ressuscité a-t-il subjugué le monde ; aussi la grande ombre de Jeanne d'Arc a-t-elle chassé de France l'ennemi d'outremer.

Telle est la loi dispensatrice d'une royauté future, en faveur de qui consent au libre holocauste de son existence ici-bas : tandis que l'homme qu'une aberration, si généreuse soit-elle, voue au suicide proprement dit ; loin de se sacrer l'Intelligence rectrice d'un cycle à venir, en s'associant la Providence pour partager ses prérogatives ; celui-là double son mauvais destin d'un pire destin qui est son œuvre ; il appesantit son Karma d'un nouveau bagage fatidique, au risque d'en être accablé.

Assurément une âme bien née n'a jamais connu ces basses terreurs que la seule idée de la mort inspire aux lâches. Il faut savoir faire bonne figure à la mort, imminente ou seulement possible. Est-ce à dire qu'il soit noble d'en professer le mépris ou de la braver étourdiment ?

Sombre et solennelle énigme, qui se pose à l'issue de cette autre énigme, — l'existence, — la mort apparait chose grave et sérieuse, qu'il messied d'aborder le sourire aux lèvres. Mais se précipiter dans son gouffre, comme Curtius, c'est une suprême témérité qu'il faudra payer cher et longtemps.

Soit déserteur affolé des luttes d'ici-bas, — ou théosophe vieilli dans la contemplation des mystères et victime d'un piège de Nahàsh, — ou jeune étourdi qu'une foi instinctive en l'autre vie, jointe au dédain mortel de celle-ci, entraîne à franchir d'un bond le gouffre qui les sépare : la science occulte n'excusera ni ce désespéré en quête d'un pire désespoir, ni cet algébriste fautif des problèmes de l'Au-delà, ni cet enfant terrible de l'immortalité.

Mais fermons cette parenthèse. — Le théâtre de la Nature nous convie à l'un de ses spectacles d'émotion certaine.

La forfanterie des bravaches ne détonne pas moins que le rire des sceptiques, au grand drame de la mort physique. Nous n'évoquerons du reste, pour mieux intimider le public et doubler son épouvante, ni l'Enfer et ses brasiers, ni le Diable et ses cornes : vieilles toiles de fond aux bariolages grimaçants, aux criardes couleurs, hors d'usage de longue date !

La nudité formidable de l'action sera d'effet plus intense dans son cadre réaliste..... Mais le rideau se lève.

Qu'est-ce que la mort ?

C'est, dans tout être organisé, la rupture du lien sympathique des vies. Le gouvernement centralisateur venant à fléchir, l'anarchie se déclare parmi les atomes qu'il tenait groupés.

C'est, au point de vue matériel, immédiat, la victoire de l'individualisme moléculaire sur l'état d'unitarisme collectif, auquel concouraient ces éléments jusqu'alors associés. La dissociation commence.

Au point de vue de l'être qui est dit — mourir, — la mort consiste en la libération de l'âme et du corps astral, hors de l'organisme qui les retenait captifs : nous donnerons plus bas une étude détaillée de cet exode.

Mais pour mieux saisir, dans l'ensemble de ses opérations, ce problème compliqué de la mort, il sera bon de rappeler ici l'esquisse de cet infini Protée qui est la vie, — et dont nos savants positivistes, indifférents à l'essence, ne daignent enregistrer que les symptômes physiques, comme ils n'en savent analyser que les résidus matériels.

Évidente est l'impuissance de nos méthodes actuelles à surprendre la nature de la vie (énergie omniprésente ou omnilatente), et les lois qui président à ses manifestations. Cette impuissance est avouée par l'un des plus doctes penseurs contemporains, philosophe et chimiste d'une égale distinction ; bien plus, l'un des très rares qui ont su lever un coin du voile sacré d'Isis.

« Je cueille (dit Louis Ménard) une branche chargée de feuilles, de fleurs, et de fruits ; j'en détache une graine et je la pèse. Dans l'autre plateau de la balance, je mets le même poids d'une autre partie de la plante : feuille, fleur ou tige. Voilà deux masses égales de matière organisée ; elles sont formées des mêmes éléments : carbone, hydrogène, oxygène et azote, avec un peu de chaux et de silice. La proportion de ces éléments est la même, et ils semblent groupés d'une manière identique. Pourtant, si je mets en terre ces deux poids égaux de la même substance, l'un va se résoudre, par une décomposition successive, en molécules plus simples : eau, acide carbonique, ammoniaque ; l'autre, la graine, va tirer du sol ces mêmes produits : eau, ammoniaque, acide carbonique, pour les grouper en molécules complexes, malgré leurs affinités, et les faire servir

à la germination d'un végétal. Il y a là une énergie opposée aux forces chimiques et insaisissable à tous nos moyens d'analyse ; c'est la Vie (1). »

Après avoir, à la faveur d'un contrôle expérimental si simple et pourtant péremptoire, souligné l'insuffisance de nôs méthodes scientifiques et touché du doigt les lacunes de l'enseignement contemporain, Louis Ménard pose cet aphorisme :

« La vie n'est pas une résultante, c'est un principe. De ses attributs, le plus caractéristique est sa faculté *d'individuation* »... « L'individuation (poursuit-il bientôt) est une donnée primordiale. La vie est un terme abstrait représentant le mode d'activité de ces énergies particulières qui résident au sein des germes. Elles seules sont réelles et observables, non en elles-mêmes, mais dans leurs manifestations, objet immédiat de la science. Ce sont des centres d'action et de réaction, d'attraction et de répulsion (2), de véritables causes premières ; du moins sommes-nous obligés de les considérer comme telles, puisque nous n'en connaissons pas la source et que nous ne pouvons remonter au delà de leur apparition.

« Voulez-vous me permettre de les appeler des âmes (3)?...»

---

(1) *Rêveries d'un païen mystique*, par Louis Ménard. Paris, Lemerre, 1886, in-12, pages 76-77.

(2) Cf. l'Avant-propos de la présente *Clef de la Magie noire*, pages 59-69.

(3) *Rêveries d'un païen mystique*, pages 77-78, *passim*.

Des âmes ! Jamais, monsieur Ménard, les physiologistes du positivisme ne vous « permettront » pareille terminologie. Que dis-je ? Ils ne vous la pardonneront jamais. — Des âmes ! Où en avez-vous observé, je vous prie ? Sous l'objectif de quel microscope ?... Comment ! c'est vous, savant imbu de nos méthodes modernes et « nourri de la moelle des lions », c'est vous qui avez émis ce vocable malsonnant ! Mais vous seriez un renégat, si vous n'étiez un *fantaisiste*, un *rêveur*, un *mystique*, un *poète*, et disons-le tout de suite : un ARTISTE ! Voilà le mot qui vous absout et vous condamne sans appel ; *vous n'êtes pas sérieux*.

N'en conveniez-vous pas de bonne grâce, quand vous intitulâtes vos

Considérer la vie en mode d'individuation physio-psychique, et décerner à tout individu radical le nom d'âme, c'est déjà voir très clair et aller fort loin. Mais ce n'est là qu'un aspect de la vérité.

La vie ne se conçoit pas seulement individuelle : — au-dessus des individus de toute race terrestre, comme de toute hiérarchie céleste, elle apparait collective, universelle et une d'essence ; — de même qu'au-dessous, mieux vaudrait dire au dedans des individus corporels, cette vie s'affirme molécularisée (si on l'ose écrire) dans une subdivision de multiples énergies, inhérentes aux innombrables cellules constitutives des corps vivants ; — enfin, lors de la décomposition des cellules mêmes, la vie s'accuse encore en chaque atome de matière. Toute affinité, chimique ou autre, suppose vie instinctive et traduit une volonté obscure... La cristallisation est une des formes sensibles de l'animation minérale, nous pourrions dire exotériquement : les cristaux sont des corps où s'emprisonnent les âmes minérales vivantes (1).

Voilà donc, dans un homme, par exemple, quatre vies

élucubrations : *Rêveries d'un païen mystique?* — « Rêveries mystiques », vous voilà jugé aux yeux de la Science positive et de la saine philosophie : (vous qui aviez donné de si belles espérances, vous l'inventeur du collodion !... A qui se fier désormais ?) — « Païen » ! Fi donc ! Les catholiques scandalisés vont faire chorus avec les savants sans âme et les philosophes sans Dieu, pour vous conspuer et vous maudire.

Ah ! Monsieur Ménard, si votre livre profond et fort n'était pas un défi, (le gant jeté à tous les sectarismes par un chevalier de la Tradition), auriez-vous assez imprudemment choisi votre titre !...

(1) Seulement dans le règne minéral, la loi d'*individuation* ne s'exerce qu'à titre exceptionnel et sous un mode à peine distinct. Dans le règne végétal, elle se manifeste déjà beaucoup plus saisissable, sans devenir

distinctes : la vie universelle, d'abord : il s'y rattache par la vie de l'espèce ; — sa vie propre, ensuite, celle qui est inhérente à son être individuel (1) ; puis la vie particulière (réfractée) de chacune des cellules dont le groupement organique a constitué son corps ; — enfin, au degré inférieur, la vie chimique des atomes de matière, qui se sont groupés eux-mêmes pour former la cellule.

On doit concevoir à cette heure pourquoi, cherchant à définir la mort, nous avons formulé : *la rupture du lien sympathique* DES VIES.

Ce lien, c'est le corps astral, enveloppe de l'âme humaine.

Comment s'effectue le définitif exode de l'un et de l'autre (âme et corps subtil) hors de la terre de captivité, nous voulons dire de l'organisme physique, — on le verra sous peu de pages.

Nous supposons la mort consommée.

L'âme (avec sa triple vie d'analyse : *instinctive*, *passionnelle*, *mentale*, et sa vie unifiante de synthèse, *volitive*, qui ramène le ternaire à l'unité absolue, par le quaternaire, cette unité contingente), — l'âme est partie, l'âme est ailleurs.

Le corps astral, ce frein agrégatif du triple et qua-

encore la règle absolue; il en est de même pour les plus infimes espèces du règne animal. Mais dans les races supérieures de l'animalité comme dans le règne hominal, chaque exemplaire d'une espèce constitue un être individuel bien à part, une personnalité parfaitement tranchée.

(1) Cette vie individuelle, *ou vie de l'âme*, est elle-même quaternaire : les trois vies *intellectuelle*, *passionnelle* et *sensitive* trouvent leur synthèse dans la vie *volitive*, qui constitue leur unité tonalisante (voy. Fabre d'Olivet).



druple dynamisme vital, en ses rapports avec l'organisme matériel, ou agglomérat de cellules vivant chacune d'une étincelle de vie par réfléxion, — le corps astral est exhalé, il est ailleurs.

Reste le corps physique. Les cellules qui le constituent sont autant de petites bouteilles de Leyde, ayant emmagasiné du fluide biologique *réfléchi*. Lesdites cellules ne sont chargées que *par influence*, comme on dit en électricité statique (1).

Les systèmes cérébro-spinal et nerveux ganglionnaire, où se localisait physiologiquement la forme astrale à cette heure disparue, sont donc vidés de leur fluide lumineux circulatoire. Ces appareils sont morts comme appareils ; la seule vitalité moléculaire y réside encore, au même titre provisoire qu'en toutes autres parties du récent cadavre (2).

(1) S'il s'agissait d'un *courant*, comme en électricité dynamique, on serait tenté d'écrire que la vitalité cellulaire s'engendre *par induction*. Mais l'image, plus frappante à un point de vue, serait moins exacte à l'autre, puisque c'est en vérité le courant qui fait défaut pour centraliser toutes ces énergies éparses.

De même, si, détournant la vue des analogies que nous offre l'électricité, nous en cherchons d'autres dans les lois qui régissent la lumière, nous n'arrivons, non plus, qu'à des *à peu près* : nous avons recours alors, selon le point de vue, aux épithètes de *réfléchi* ou de *réfracté*, pour définir le fluide nourricier des cellules.

(2) Cette vitalité des cellules, réfléchie et passive, forme, par addition de ses atomes subtils juxtaposés, une phosphorescence occulte, inséparable du corps physique vivant, — et parfaitement distincte du corps astral qui peut, à l'encontre, sous certaines conditions, sortir de son enveloppe matérielle. Qu'on prenne garde à ce contraste. Ainsi, la vitalité cellulaire, statique et passive, ne s'abmatérialise jamais, l'existence durant ; tandis que la forme astrale, cette synthèse de la force nerveuse active (ou vie dynamique du corps) est sujette à s'abmatérialiser.

La première est *Jiva* des hindous, inhérente à *Rupa* (le corps matériel) ; — la seconde est *Linga Sharira*.

Celle-ci s'épuise rapidement, comme toute provision n'est plus renouvelée, et la décomposition se déclare partout, avec une intensité inégale...

Il s'en faut bien, que les affinités chimiques soient les seuls artisans de cette ruine corporelle. De hideuses Larves y viennent collaborer, que les kabbalistes connaissent et désignent sous le nom de *Masikîm*. Sitôt la mort, dit Isaac de Loria, ces monstres se disputent le cadavre : ils s'abattent sur lui par trombes et s'amoncellent souvent au lieu où il repose, « jusqu'à une hauteur de quinze aunes par-dessus lui. » Quoi qu'il en soit de cette image... romantique, les Masikîm sont des ferments spéciaux de putréfaction ; ils viennent hâter la restitution qui doit être faite à l'orbe planétaire, de tous les matériaux que l'invisible architecte lui avait empruntés, pour son œuvre d'édification corporelle.

Les Masikim sont les vers, les corbeaux et les hyènes de l'Invisible... Les cellules organiques sont leur proie : en les désagrégeant, ils mettent en liberté la force fluidique passive qu'elles retenaient encore, et qui bientôt conflue au réservoir occulte de la vitalité terrestre.

Il semble qu'en certaines variétés de cellules, le fluide soit accumulé à plus haute tension qu'en d'autres ; du moins la vitalité, s'y conservant un temps beaucoup plus long, manifeste-t-elle encore, bien après le départ du corps astral, l'impulsion qu'elle a reçue de lui. Exemple : les ongles et les poils, si résistants à la destruction, qu'il n'est pas rare de les voir continuer à croitre : ce qui veut dire que, loin de se dissoudre, leurs cellules sécrètent encore de la matière cornée.

Mais enfin, comme nous l'avons expliqué plus haut, l'influence accablante d'Hereb, (le principe constrictif du Temps) fait partout triompher le jeu chimique des affinités d'atomes, lequel tend à dissoudre, plus ou moins rapidement, toutes les constructions dont la Vie avait été l'architecte.

Il ne paraît point mal à propos de rappeler ici, en les complétant, les notions que nous avons émises sur la nature et le rôle de cet âpre et mystérieux Hereb, dans ses rapports avec Iônah, sa douce ennemie. Ces deux Puissances exercent une décisive action dans ce monde hyperphysique, où nous allons bientôt suivre l'odyssée des éléments qui survivent au corps.

La terrestre épreuve durant, l'être humain se trouve à l'abri des flux et reflux de la substance universelle vivante, dont les ondes incoërcibles bouillonnent à travers l'immensité. Le corps physique, — pareil au scaphandre de nos plongeurs, — garantit l'homme des atteintes de cet océan collectif, âme mouvante du vivant cosmos (1), et tumultueux réservoir des êtres de toute espèce, pendant l'intervalle de leurs successives existences (2).

(1) Nous entendons — son âme inférieure et instinctive.

(2) Est-ce à dire que, d'une incarnation matérielle à une autre, les âmes soient sans trêve emportées à la dérive de ces ondes ignées et torrentielles? Non, sans doute. Il est des astres éthérés (dont plusieurs invisibles aux meilleurs télescopes), astres qui constituent, pour chaque planète de l'existence opaque, l'antithèse lumineuse, que Platon nomme quelque part *(Phédon)* l'*Antichtone* ou la terre spirituelle. C'est le séjour de la vie agatho-fluidique, où les âmes victorieuses de la seconde mort attendent, revêtues d'un corps subtil, l'épreuve d'une future réincarnation sur une planète plus dense. Car la plupart des Psychés ne sont

Or, cette immensité psycho-fluidique est mue sans trêve, comme nos Lecteurs l'ont vu déjà, par deux agents occultes, recteurs de ses courants; une force astringente (ערב *Ḣereb*) et une force expansive (יונה *Iônah*); la première constrictive au long de la chaîne des Temps; l'autre, abondant à travers les plaines de l'Espace.

On sait que l'une (Iônah) gouverne l'amour, la génération et la vie : c'est le sourire de la Nature et l'atmosphère du paradis; — l'autre (Ḣereb) pèse en despote sur les êtres qu'il afflige, sous les espèces lugubrement insaisissables de la décrépitude, de la mort, et de la *seconde mort;* ajoutons, au point de vue mystique, sous celles de l'épreuve, du purgatoire et de l'enfer.

Nous avons fait entendre au premier chapitre, en dévoilant l'action respective de ces deux forces nuptialement hostiles (1), qu'une telle affinité relie l'amoureuse Iônah à l'élément lumineux, et le dévorant Ḣereb aux ténèbres, que partout où la lumière domine, Iônah

pas assez pures pour gagner tout droit le soleil, ce bienheureux séjour des âmes glorifiées, définitivement sauves du reflux des générations.

Les citoyens de l'Antichtone ne sont point assurément rivés à leur astre par l'attraction physique : ils peuvent s'élancer dans la lumière astrale, au secours des agonisants de la seconde mort, ainsi qu'on l'indiquera plus loin. Mais pour qu'ils séjournent *à demeure* dans l'atmosphère fluidique de notre terre, il faut que, morts ou mourants à la vie antichtonique, eux-mêmes soient en instance de terrestre incarnation.

Voilà pourquoi nous avons écrit ci-dessus : « pendant l'intervalle de leurs successives *existences* », et non « de leurs successives *incarnations* ».

(1) Dans l'univers physique, Iônah se manifeste en déployant la force centrifuge; — Ḣereb, en lui opposant la force centripète : d'où la gravitation des astres et toute l'économie de l'Équilibre universel.



remporte la victoire, tandis qu'Hereb triomphe où règne l'obscurité (1).

Par rapport à nous, citoyens du monde terrestre, Iônah exerce sa fécondité dans les rayons solaires qui viennent inonder l'un des flancs de la planète, tandis que l'autre flanc est en proie à l'Hereb, dont l'âpreté se localise dans le cône d'ombre que la terre traîne à sa remorque, en gravitant par les cieux.

Quelle tempête astrale, avec ses courants et ses tourbillons, s'engendre du formidable antagonisme entre Hereb et Iônah, c'est ce que les initiés savent par expérience; mais chacun peut y suppléer par l'induction analogique. Les plus violents remous d'un liquide en proie à deux impulsions contraires en offrent un peu l'image.

On se figure aisément l'impression de vertige et d'effroi

(1) La force léthifère (Hereb) est aussi évidemment inhérente aux ténèbres nocturnes, que la force vivifiante (Iônah) est liée au rayonnement du jour. Les intuitifs ne sauraient s'y méprendre.

Le comte Joseph de Maistre semble l'avoir pressenti avec une merveilleuse sagacité : « L'air de la nuit (dit-il), ne vaut rien pour l'homme matériel ; les animaux nous l'apprennent en s'abritant tous pour dormir. Nos maladies nous l'apprennent en sévissant toutes pendant la nuit. Pourquoi envoyez-vous le matin, chez votre ami malade, demander *comment il a passé la nuit,* plutôt que vous n'envoyez demander le soir *comment il a passé la journée?* Il faut bien que la nuit ait quelque chose de mauvais. » *(Les soirées de Saint-Pétersbourg,* Paris, 1821, 2 vol. in-8, t. II, page 82).

Le missionnaire Huc nous détaille les cérémonies bizarres auxquelles se livrent les Chinois, dans l'espoir de sauver un moribond : elles se célèbrent le plus souvent de nuit, car c'est un précepte de doctrine que « l'âme est dans l'usage de profiter des ténèbres pour s'en aller. » (Cf. *L'Empire Chinois,* par M. Huc, Paris, 1857, 2 vol. in-12. — Tome II. page 243).

dont l'âme est poignée, lorsque, déjà tout étourdie de son cruel divorce avec la matière dont elle a brisé les entraves, cette âme veut prendre son essor. Terrifiée, au seul pressentiment du gouffre vorace et de ses hôtes monstrueux, elle bat en retraite ; son premier mouvement est de réintégrer l'abri protecteur qu'elle abandonnait comme un logis en ruines, et qui lui apparait à cette heure le plus désirable des refuges.

Lorsqu'en des conjonctures assez rares, l'âme parvient à reprendre empire sur l'organisme, le mort ressuscite : alors les savants, qu'intimide ce mot de résurrection, préfèrent balbutier ceux de léthargie trompeuse, et de réveil inespéré.

Mais presque toujours, soit que l'organisme, lésé à titre pathologique ou traumatique, se trouve désormais impropre à soutenir l'existence ; soit que la force psychique, épuisée durant l'agonie, fasse défaut à la volonté pour ressaisir le gouvernement du corps, (où naguère tant de ressorts cachés obéissaient à la moindre injonction volitive) ; — l'âme, dans ces deux cas, s'épuise en efforts infructueux pour reprendre possession de l'épave qu'elle vient de quitter.

Il n'y a point de remède au mal, dans la première hypothèse. La lésion de quelque organe essentiel équivaut à la fêlure entamant une carafe de cristal : la liqueur subtile de la vie n'y peut plus être conservée. Mais dans l'autre cas, s'il ne s'agit que de suppléer à l'extrême débilitation dynamique, l'œuvre du rappel à l'existence peut être tentée par un thaumaturge. La réussite, encore que très rare, n'est point sans exemples bien avérés.

Les grands théocrates fondateurs de religions ont communément accompli ce prodige, le plus merveilleux de tous peut-être, car il requiert chez son auteur des qualités presque contradictoires : autant d'enthousiasme que de sang-froid, et d'amour que de volonté.

La Bible, l'Évangile, les Actes des Apôtres, les Vies de saints spécifient un assez grand nombre de cas de résurrection : récits d'événements, à coup sûr, et non point allégories. C'est Élie et le fils d'une veuve de Sarepta, Élisée et le fils de la Sunamite, Jésus-Christ et Lazare et la fille de Jaïr, Saint Pierre et Dorcas, Saint Paul et Eutychès, — pour ne pas sortir des livres canoniques du Christianisme.

En aucun des cas plus récents que nous pourrions invoquer, l'organisme du sujet, irréparablement atteint dans ses œuvres vives, n'opposait au thaumaturge un *veto* péremptoire : la mort était venue par congestion, syncope, asphyxie, ou par le contre-coup d'un exceptionnel ébranlement des nerfs.

On cite encore, au faubourg Saint-Antoine, l'exemple d'un sieur Candy, rappelé à la vie, en 1799, par un maréchal-ferrant du quartier, disciple de la philosophie hermétique, et aux mains de qui la *médecine universelle* passait pour faire miracle. Il avait nom Leriche, et généreux autant que serviable, se faisait bénir des petites gens. Appelé au chevet de Candy, que les médecins tenaient pour trépassé depuis six grandes heures, il crut percevoir un semblant de chaleur vers le diaphragme du cadavre, partout ailleurs de glace. Leriche en tira un favorable augure et risqua l'épreuve. Médecine universelle à

part (la sienne était sujette à caution), les moyens qu'il mit en œuvre font penser à ceux qu'emploient les hindous pour réveiller leurs fakirs, après plusieurs semaines, souvent plusieurs mois d'inhumation (1). Cependant, la maîtresse du défunt pleurait près de sa dépouille ; elle parlait à l'âme fugitive, l'évoquait en quelque sorte, par ses caresses jointes aux plus tendres supplications..... En peu d'heures, le « malade » fut sauvé, — et pour longtemps, car « en 1845, (dit Éliphas), il vivait encore, et demeurait place du Chevalier-du-Guet, n° 6. Il racontait sa résurrection à qui voulait l'entendre, et prêtait à rire aux médecins et aux prud'hommes du quartier. Le bonhomme s'en consolait à la manière de Galilée et leur répondait : oh ! riez tant qu'il vous plaira. Tout ce que je sais, c'est que le médecin des morts était venu, que l'inhumation était permise, que dix-huit heures plus tard on m'enterrait, et que me voici (2). »

La double condition à quoi satisfaire (3), en pareille occurrence, c'est : — 1° de mettre à la disposition de l'âme en allée la force nerveuse dont elle a besoin pour ressaisir les guides de la vie corporelle ; — 2° de secourir sa volonté chancelante, en l'enveloppant dans un cercle de désir et d'amour, ou en tendant vers elle une

(1) Cf. *le Serpent de la Genèse*, I, *le Temple de Satan*, pages 226-229.

(2) *La Clef des grands Mystères*, p. 305.

(3) Nous ne disons mot des soins matériels trop évidents, tels que ceux de réchauffer le corps, de pratiquer, s'il se peut, la respiration artificielle, etc... L'œuvre n'est point, à proprement parler, dans l'usage de pareils adjuvants : ils sont pourtant si nécessaires, que le fait de les négliger perdrait tout.



chaîne de volontés amies (telle, la corde de sauvetage où se cramponne un malheureux qui se noie).

Il va de soi que la chaîne magique satisfait tout ensemble à ces deux desiderata, comme pile génératrice de fluides vivifiants, d'une part ; et de l'autre, comme appareil dynamisateur des vouloirs unifiés vers un but à atteindre. La collaboration d'un bon médium, généreusement résigné au sacrifice d'une portion de sa force nerveuse, pourrait être d'un secours décisif.

Si le thaumaturge est seul, il recourra au procédé d'incubation magnétique, tel que Saint Paul le mit en œuvre avec succès pour ressusciter Eutychès. Étendu corps à corps auprès du cadavre, les extrémités en contact avec les siennes, l'adepte pratiquera lentement l'insufflation, bouche à bouche, avec une extrême tension de volonté.

La prière, jointe aux signes, — mieux encore, aux sacrements de la religion commune au défunt et au psychurge, — serait une aide inappréciable, en ces suprêmes tentatives. Nul ne s'en étonnera, qui aura pénétré la doctrine des hiéroglyphes d'appui, et celle de la chaîne magique, reliant à la communion intégrale de ses coreligionnaires, quiconque fait usage des signes sacramentels d'un culte en vigueur.

Nous ne saurions nous défendre de transcrire à cette page le simple récit d'une résurrection que nous n'avons garde de suspecter ; elle date d'une trentaine d'années au plus. Voici en quels termes le magiste Éliphas, au IX[e] cahier de sa *Correspondance* intime avec son élève, M. le baron Spédalieri, raconte comment il lui fut donné de

rappeler à la vie son propre enfant, une petite fille, hélas, morte depuis.

« L'enfant (écrit-il) était froide ; le cœur ni le pouls ne battaient plus..... J'emporte le pauvre corps sur un lit ; j'ouvre mes vêtements, je la place sur ma poitrine ; je lui souffle à la fois dans la bouche et dans les narines : je sens qu'elle commence à se dégourdir. Alors, je prends un peu d'eau tiède, et je m'écrie, en la lui versant doucement sur le front : *Maria ! Si quid est in baptismate catholico resurrectionis et vitæ, vive christiana : ego enim te baptizo, in nomine ✝ Patris et ✝ Filii et ✝ Spiritûs sancti. Amen !* Mon ami, je ne vous raconte pas ici des rêves. L'enfant ouvrit immédiatement ses grands yeux bleus étonnés et se mit à sourire. Je me levai précipitamment avec un grand cri de joie, et je la portai dans les bras de sa mère, qui ne pouvait en croire ses yeux..... Remarquez bien que je ne crois pas au miracle, tel que le comprend le vulgaire ; mais il y a pourtant bien quelque chose, dans de pareils faits, qui passe l'intelligence de l'homme (1)... »

Toutes les grandes religions ont eu des rites relatifs au résurrectionnisme ; mais ces rites ne purent être jamais que d'exception, vu l'extrême rareté des cas où cette œuvre thaumaturgique semble offrir quelques chances de succès.

Il fut de tradition sacerdotale, à toute époque, de ne tenter qu'à peu près à coup sûr le miracle, ou ce qui doit passer pour tel (2). Le pontife agit au nom de Dieu : il

(1) Correspondance d'Éliphas Lévi avec M. le baron Spédalieri. Mss. inédit, IX[e] cahier, page 23, *passim*.

(2) Qu'on n'objecte pas les grands pèlerinages, les miracles de Lourdes et de la Salette. — Là, c'est la foule des fidèles qui va implorer la Sainte Vierge ; et non le prêtre qui commande au miracle et l'annonce d'avance au nom du Ciel. A Lourdes et dans les sanctuaires analogues, le rôle du prêtre se borne à dire : « Priez, ayez la foi ; faites



n'a pas le droit de se tromper, et répugnera toujours à risquer un échec. Aussi ne tentera-t-il, — du moins officiellement et en public, — une œuvre à ce point aléatoire, s'il n'y va d'un intérêt majeur pour son Église. Encore prendra-t-il soin de subordonner les rites solennels du résurrectionnisme à ceux d'une cérémonie occulte préalable, qui lui accorde ou lui refuse l'indice d'une heureuse issue.

Si l'on nous demandait où nous puisons la substance d'informations aussi précises, nous dirions, sans nous expliquer davantage, que c'est à la réserve ésotérique, — source toujours une et invariable des multiples symbolismes et des cultes contradictoires d'aspect qui se sont succédés sur la terre.

Il n'est point d'autorité légitimement initiatique dont nous ayons à craindre un démenti. Les enseignants qui pourraient nous contredire ont perdu la clef de leurs propres mystères. Quant à *ceux qui savent*, le seul reproche qu'ils seraient tentés de nous faire, d'aventure, c'est de nous être montré trop explicite. Mais ils n'ignorent point, ceux-là, que nul engagement ne nous lie, et que, pour-

---

jaillir de vos cœurs vers la Bienheureuse Vierge un suprême élan de confiance et d'amour! Peut-être serez-vous exaucés, comme beaucoup l'ont été déjà ». Et les miracles, assez fréquents, sont toujours en raison directe des influx collectifs d'enthousiasme et de résignation mystique à la Volonté d'En haut.

Quant aux miracles, et particulièrement aux résurrections, opérés par de saints personnages, dans une irrésistible jaculation de charité et de foi, nous n'avons garde d'y contredire. Exemple : Saint François Xavier aux Indes. Ce sont là œuvres spontanées et individuelles, nullement sacerdotales et ritualisées; le secret en reste entre Dieu même et l'instrument humain qu'il a choisi.

nt, nous sommes des leurs, dévoués à la même œuvre, tendant au même Ciel !...

Le vêtement de la Vérité change, mais la déesse de-eure, et son esprit rayonne, immuable éternellement, ous les variations temporelles de la lettre.

C'est au culte catholique lui-même que nous allons de-ıander un exemple confirmatif des allégations que notre 'ublic a prises peut-être pour paradoxales.

Le rite que nous mettrons en lumière nous fournira 'occasion d'exposer à mesure les mystères posthumes ıuxquels il a trait, et dont nous réservions le détail pour les pages qui vont suivre.

On lit dans l'*Histoire des Chapelles papales* :

« A peine le pape a-t-il cessé de vivre, que le cardinal camerlingue, prévenu par le maître des cérémonies, se rend, EN HABIT VIOLET, dans le palais et au pied du lit où repose l'auguste défunt, le visage couvert d'un voile blanc. Le cardinal fait la génuflexion et une courte prière; il se relève, et les adjuvants de chambre découvrent la figure du pape; puis, s'approchant du corps, IL FRAPPE TROIS FOIS SUR LA TÊTE DU PONTIFE AVEC UN PETIT MARTEAU D'ARGENT, et L'APPELLE TROIS FOIS PAR SON NOM. Il se tourne ensuite vers les assistants, et dit : LE PAPE EST RÉELLEMENT MORT (1). »

Qu'est-ce, en vérité, que cette bizarre cérémonie ?... Quelles gorges chaudes pour les incrédules ! Jamais rite plus singulier et moins justifiable a-t-il enrichi l'histoire des pratiques superstitieuses ?

(1) *Histoire des chapelles papales*, page 477.



C'est une *superstition*, en effet, c'est-à-dire une forme religieuse qui *se survit* à elle-même, et comme un résidu de la science sacerdotale épuisée ; c'est un symbole éteint veuf de la flamme vivante qui fut son âme ; c'est la dépouille enfin d'une thaumaturgie, d'efficace vertu sans doute aux âges de science et de foi, mais qui s'est pétrifiée dans la matérialisation générale des dogmes, dans l'incurie des enseignants et l'indifférence des fidèles.

Ah ! la plaine des ossements, dans la prophétie d'Ézéchiel ! Dogmes et rites, cadavres épars d'une religion qui fut universelle (1), ils gisent, enlisés dans la lettre morte comme des squelettes dans le sable du désert : l'âme vivante s'en est allée, et l'esprit vivificateur n'est plus là. — Mais vienne à souffler cet esprit qui souffle avec les quatre vents du ciel, et les os se rapprocheront, soudain revêtus de muscles et de chair ; et les ressuscités surgiront à l'appel d'en haut, glorifiant le Seigneur, et vermeils de tous les fluides de leur vie renouvelée !

O vieux rites, ô défunts symboles, ainsi votre âme vous sera rendue, quand le Christianisme, retrempé aux flots

(1) Toute religion envisagée comme culte est, à strictement parler, l'adaptation de la Vérité éternelle à une époque, à une race, à un pays; c'est son incarnation dans une forme mystique plus ou moins adéquate, générée sur tel point d'intersection du Temps et de l'Espace : donc relative et transitoire, au même titre que toutes choses astreintes à ces deux conditions de l'existence manifestée. Ainsi, toute religion se conçoit forcément *particulière*, à l'égard de ses symboles, car ils varient de l'une à l'autre; mais elle peut se concevoir *universelle*, à l'égard de l'immuable Esprit que ces symboles traduisent. Tant que la lumière intérieure s'irradie à travers les emblèmes du culte, et que l'immortel Ésotérisme, cette âme des religions, en vivifie les formes extérieures, on peut parler de religion *universelle* : c'est le vrai sens du mot *catholique*.



le sa source, en sortira transfiguré ; quand l'éternelle religion qu'il manifeste, émettant le souffle réparateur de son ésotérisme intime, ressuscitera la lettre morte au baiser de l'immortel esprit.

Ce miracle, que nos cœurs unanimes attendent en battant d'espoir, peut-être n'appartient-il qu'au Souverain Pontife de l'accomplir, quand l'heure de la Providence aura sonné au cadran. Le *cycle de Pierre*, étant révolu, marquera l'avénement du *cycle de Jean ;* l'ère du Christ douloureux sera close alors, et l'on verra poindre à l'horizon l'aube du Saint Paraclet, inaugurant le règne du Christ glorieux,... sur la terre comme au Ciel... Amen !

Hâtez ces temps bénis, Très-Saint-Père. En vos mains sont les deux clefs qui, suivant une tradition vénérable par son âge, commandent les portes du Ciel et de l'Enfer. D'équivoques et redoutables paroles en soulignent l'emblème : « Il ouvre, et nul ne fermera plus ; il ferme, et personne ne pourra plus ouvrir. *Aperit et nemo claudet, claudit et nemo aperiet !* » Si vous avez tout pouvoir au spirituel, vous avez aussi toute responsabilité, étant Celui qui lie et qui dénoue !

Hâtez ces temps, Très-Saint-Père. La Providence n'est présente que là même où on l'évoque. C'est Elle qui vous inspirera d'ouvrir l'ère nouvelle, où la Science et la Foi réconciliées marcheront de pair, appuyées l'une sur l'autre ; mais pour que la Providence vous éclaire, il faut que vous sachiez la rendre présente à vos conseils...

Hâtez ces temps bénis !

Dans cette attente de l'avénement du Paraclet, qui est

précisément cet Esprit dont parle le Prophète, s'il n'est point donné à la science laïque de ressusciter les morts, elle peut du moins galvaniser les cadavres.

C'est l'expérience que nous allons tenter, en électrisant ce vieux rite au courant de l'Ésotérisme traditionnel.

Le rite du marteau d'argent et du triple appel constitue une cérémonie magique au premier chef. — Ce n'est pas qu'il semblât difficile de signaler à toutes pages des rituels catholiques d'autres cérémonies aussi notoirement occultes ; mais enfin, si nous relevons celle-là de préférence, nous avons en vue la singulière portée de son esprit, non moins que l'à-propos des commentaires que va requérir son élucidation.

Pour justifier en effet l'emploi du marteau d'argent, il faut dépouiller de leurs voiles deux mystères très profonds : l'un plutôt kabbalistique : la possibilité, dans certains cas, de rappeler à la vie un cadavre, ou du moins ce qu'on est convenu de nommer ainsi ; — l'autre plutôt religieux, car les Docteurs du Catholicisme l'enseignent sous le symbole du jugement des âmes par Jésus-Christ, à l'instant de la mort. Telle est d'ailleurs la connexité de ces deux arcanes, qu'on serait fort empêché d'éclaircir entièrement le premier, sans avoir fait un coup de jour sur l'autre.

Nous avons exposé, en quelques traits rapides, ce qu'est, au sentiment des adeptes, la Mort conçue synthétiquement, dans l'ensemble de ses éléments constitutifs. Il importe à présent d'indiquer comment s'accomplit le phénomène de l'abmatérialisation posthume (ou libération de la Psyché) : en d'autres termes, le divorce entre

homme psychique qui survit, et l'homme matériel qui meurt et se décompose, — phénomène qui coïncide avec arrêt des fonctions vitales.

Nous disons improprement que ces deux phénomènes *coïncident* : c'est affaire de prendre un moyen-terme. Car tantôt l'exode animique précède immédiatement l'arrêt des principaux organes, tantôt — et le plus souvent — cet arrêt précède et détermine l'exode.

En effet, imaginons d'une part un médium cataleptisé en séance de matérialisation, ou un occultiste en phase de dédoublement (sortie du corps astral) : une imprudence a été commise ; le lien sympathique venant à se rompre, occasionne la mort (1). D'autre part, supposons un soldat frappé d'une balle au cœur. — Dans la première hypothèse, l'exode provoque ou du moins précède l'arrêt fonctionnel ; dans l'autre cas, c'est l'arrêt fonctionnel qui détermine l'exode.

Encore faut-il se garer, en matière aussi délicate, de termes trop absolus ou trop prompts à peindre la consommation de phénomènes lentement déployés et d'un accomplissement progressif.

Force nous est de rappeler ici ce que nul n'ignore, peut-être. Un corps est là, livide, en train de se glacer : les poumons ne respirent plus, le cœur a cessé de battre ;

(1) Éliphas Lévi nous cite un cas de mort soudaine, attribuable à la même cause que l'exemple choisi par nous. L'exode fluidique y est évidemment antérieur à l'arrêt des fonctions vitales. Quoi qu'il en soit, ce premier terme de l'alternative est beaucoup plus rare que l'autre. (Voy. *la Clef des Grands Mystères*, pages 137-138).



pour tous, c'est un cadavre, c'est-à-dire la dépouille d'un homme qui est mort... Cependant, le foie secrète toujours de la bile; la moindre excitation électrique se traduit par une vive contraction des muscles. Bref, certaines fonctions organiques s'exercent encore.

L'on errerait, à définir la mort une cessation instantanée et décisive de toutes les fonctions corporelles. Nous verrons tout à l'heure qu'il n'est pas plus juste de soutenir l'immédiatité de l'exode animique et astral.

C'est même sur la lenteur concomitante et la progression réciproque des deux phénomènes, qu'est fondée toute la théorie du résurrectionnisme, telle que jadis on la transmettait oralement dans les temples aux initiés d'un grade supérieur.

Le programme du présent chapitre comporte l'esquisse, en ses traits essentiels, de cette théorie thaumaturgique, — elle-même indissolublement liée à l'arcane mystique du premier jugement des âmes par le Christ; traduisons : à la loi providentielle de justice et d'équilibre, qui fixe le destin et la localisation posthume des divers éléments, naguère constitutifs de l'homme individuel.

Ces éléments, quels sont-ils ? Nous le savons déjà. La sainte Kabbale en compte quatre principaux : גוף *Goûph*, le corps ; נפש *Nephesh*, le Corps astral ; — רוח *Rouâch*, l'âme et נשמה *Neschamah*, l'esprit (1).

(1) Les hindous nomment le corps *Rupa* ou *Sthula-Sharira;* le corps astral, *Linga-Sharira ;* l'âme humaine, *Manas,* et l'Esprit pur, *Atma.*

Par des subdivisions,—d'ailleurs analytiques et facultatives, d'aucuns diraient arbitraires, — les adeptes de la théosophie boudhiste obtiennent une constitution septénaire de l'homme, au sujet de laquelle on

L'âme seule, selon les enseignements de Tradition orthodoxe, *l'âme seule* (1) nous appartient en propre : elle constitue notre *substance* individuelle.

---

peut lire dans le *Lotus* des débats interminables, diffus et médiocrement concluants : unanimes sur le principe d'une classification septénaire, les diverses écoles ésotériques de la péninsule ne peuvent tomber entièrement d'accord sur le détail des sept éléments, leur ordre hiérarchique, ni leurs fonctions respectives.

En fait de classification analytique, la Kabbale nous propose, abstraction faite du corps physique, une subdivision des trois principes supérieurs en neuf éléments, nomenclature qui semble avoir la logique pour elle.

Cependant nous pourrions, d'accord avec M. Sinnett, et sans contredire la Kabbale ni Fabre d'Olivet, établir une classification plausible en quatre entités et sept éléments, comme suit :

נשמה	L'ESPRIT PUR		7	....	ATMA.
רוח	L'AME HUMAINE, volitive et plastique, englobant :	*l'âme intelligente et spirituelle*	6	....	BUDDHI.
		l'âme passionnelle, logique et compréhensive	5	....	MANAS.
		l'âme instinctive et impulsive	4	....	KAMA RUPA.
נפש	LE CORPS ASTRAL		3	....	LINGA SHARIRA
גוף	LE CORPS	*phosphorescent* (la vitalité)	2	....	JIVA.
		matériel (la chair et les os)	1	....	RUPA.

(1) Elle-même vit, nous l'avons déjà plusieurs fois marqué, des trois vies *intellectuelle, psychique* et *instinctive* (alias : spirituelle, passionnelle et sensitive). La vie psychique, intermédiaire, est, pour ainsi dire, la vie de sa propre substance ; dans sa vie intellectuelle se réfléchit la Nature providentielle et naturante ; dans sa vie instinctive se résume la Nature fatidique et naturée. Une quatrième vie, celle de la Volonté propre, enveloppe les trois autres, dont elle constitue le lien agglutinant, et réalise la synthèse unitaire *(Voy. Fabre d'Olivet).*

L'esprit, *essence* illuminative, est une étincelle divine irradiée du Principe mâle, qui, fécondant l'âme, Principe féminin, engendre en elle l'*intelligence* (1), ou conscience supérieure de son individualité.

Quant au corps astral, actuelle expression de la faculté plastique, immanente à l'âme, il n'est autre que le patron sur quoi se détermine, s'informe et se modèle notre corps physique. Nous supposons bien connu ce troisième élément, dont nous avons traité assez au long dans cet ouvrage et même en ce chapitre. Puisque des métaphores peuvent seules faire soupçonner la nature d'entités occultes telles que le corps astral, disons encore qu'on peut voir en lui l'échafaudage virtuel, à la faveur de quoi se construit et s'élève lentement cette bâtisse de chair, de muscles et d'os qui s'appelle le corps humain : — en un mot, le moule invisible de la forme visible.

Engageons notre Lecteur à concentrer son attention ; l'objet qui s'offre à sa vue mentale en vaut la peine. Jamais, semble-t-il, aucun occultiste n'a précisé d'une plume un peu nette la distinction que voici. Elle est du reste assez délicate à saisir.

Puisque l'esprit pur est d'essence divine, universelle, — et que la forme matérielle se réduit à une agrégation de molécules vivantes, groupées sur le patron du double éthéré, *ni l'un ni l'autre ne nous appartient*. C'est d'un côté, la lumière céleste qui se réfléchit en nous ; de l'au-

(1) Quand les Kabbalistes envisagent *Neschamah* comme appartenant en propre à l'homme individuel, ils entendent non plus l'*Esprit pur*, mais l'*Intelligence* qui le reflète.



tre, un simple emprunt que nous faisons à la planète, et qu'à la mort nous lui restituerons jusqu'au dernier atome : — écartons pour un instant l'esprit et le corps.

Restent l'âme et le corps astral : ils constituent *ici-bas* la substance individuelle de l'homme (1).

Eh bien, nous disons, qu'à l'âme proprement dite se restreint la *personnalité vraie* ; et que le corps astral sert d'enveloppe et de moule à la *fausse personnalité*.

La personnalité vraie, c'est la substance propre de l'être individuel, conscient et libre. — La fausse personnalité, c'est la substance de superfétation, d'acquisition éventuelle : une assimilation pseudo-psychique, ambiguë, et susceptible de se fusionner avec l'âme, temporairement, il est vrai ; toutefois, d'une sorte assez intime pour que, tant que dure la vie terrestre, il devienne difficile, sinon radicalement impossible au psychologue le plus averti, de les distinguer l'une de l'autre.

Mais la Mort vient tôt ou tard, dénonciatrice de cette homogénéité illusoire; la Mort vient, impeccable arbitre de cette distinction, et l'on peut ajouter : implacable artisan d'une séparation violente entre l'âme vraie et l'âme fausse !

Il faut qu'il en soit ainsi, non seulement pour le bien du sous-multiple hominal, dont la réintégration dans l'Unité

(1) Encore pourrait-on dire que le *corps astral* est un emprunt au milieu fluidique ambiant, (cette âme inférieure de la planète), et lui sera restitué progressivement, après avoir, ensuite de son divorce avec l'âme individuelle, joui un temps plus ou moins long d'un vague reflet de vie, et d'une apparence factice de personnalité.

Mais, parlant au point de vue terrestre, — le corps astral fait, comme nous l'allons voir, partie intégrante de la personnalité humaine.



divine serait singulièrement compromise, pour peu qu'un pareil fardeau vînt aggraver son bagage à chaque existence nouvelle : il descendrait, au lieu de remonter ; — mais encore pour un motif d'ordre universel et d'intérêt cosmique, étranger à l'objet du présent tome. N'oublions pas que l'homme est le grand démiurge, le pondérateur et l'intermédiaire des royaumes spirituel et sensible ; sa chute l'a banni d'Éden, mais cet exil aura une fin...

Poursuivons notre étude, sans nous départir du point de vue spécial à notre planète. Et sans souci, pour l'instant, du rôle dévolu à l'Homme dans l'harmonie des choses, ni du pourquoi de sa mission, ni du comment de sa présence ici-bas, — prenons cet être individualisé, au point d'évolution qu'il a atteint sur la terre, et à l'instant précis où s'opère en lui ce phénomène assez complexe, qui a nom la mort.

La mort, avons-nous dit, consiste essentiellement en deux faits concomitants : l'arrêt des organes corporels, et l'expulsion de l'être invisible et subjectif, hors de son enveloppe objective et concrète. (Un troisième phénomène suit bientôt, que nous avons noté à part : la dissociation des atomes de matière qui s'étaient groupés pour constituer le corps.)

Arrêt des fonctions organiques, et libération des principes survivant au corps : le concours s'impose de ces deux conditions (la deuxième, d'un si difficile contrôle !) pour qu'on puisse dire que la mort est consommée, définitivement acquise... Sans doute, l'un de ces phénomènes, lorsqu'il se prolonge, a pour conséquence très proche l'accomplissement de l'autre : mais encore sied-il,

— en l'absence du diagnostic de décomposition, qui vient fournir la contre-épreuve, — de ne se prononcer que sur un examen minutieux et tardif : la fréquence des exemples de mort apparente, dans les cas dûment vérifiés de catalepsie, de vampirisme ou même simplement de sortie en corps astral, prêche assez la circonspection.

Quoi qu'il en soit, supposons la mort réelle, chez un sujet normalement constitué. — Dans la sphère animique, que va-t-il se produire ?

— L'inéluctable divorce entre la personnalité vraie, c'est-à-dire l'âme, inséparable de sa faculté plastique efficiente, — et la fausse personnalité, dont le corps astral constitue la base pseudo-psychique, ou le moule éphémère.

C'est là le jugement dont parle l'Écriture ; c'est aussi l'agonie de la *seconde mort*, ou la douloureuse épreuve, plus ou moins longue et difficile, qui, — sans préjudice du cycle karmique à venir, — réalise d'ores et déjà pour nous le purgatoire et l'enfer.

Le bon grain séparé de l'ivraie, celle-ci se voit dispersée aux quatre vents du ciel...

Comment s'est formée la personnalité fausse et de superfétation ? Elle s'est formée, dans la matrice du corps astral, comme une concrétion calcaire en une bouteille, par couches infinitésimales ; ou comme un dépôt limoneux dans un réservoir : par imperceptibles alluvions.

Goutte à goutte, le vin trouble de l'existence physique a déposé sa lie au fond du vase ; il s'est dépouillé sur les parois. A présent, c'est le grand nettoyage !

L'heure a sonné du procès suprême et de la solennelle

sentence : au tribunal de l'âme collective, l'âme individuelle va se juger et se condamner elle-même, avouant les folles illusions, l'ivresse des fantasmagories mensongères où sa vanité s'est déçue, au cours de la terrestre épreuve.

C'est une *confession* véritable, et le confessionnal de l'Abîme peut s'appeler aussi le tribunal de la pénitence !... Ultime confession, où l'âme (constitutive de la personnalité vraie), se décharge une à une de ces molécules hétérogènes et peccantes, dont l'accumulation dans la forme astrale a généré la personnalité fausse, parasitaire, incapable de survivre au corps matériel, et qui doit se dissoudre avec lui (1).

Voici la restitution à la substance universelle, de tout ce qui lui demeurait dû (2); l'expulsion de ces

(1) Qu'on nous pardonne encore une image hideuse et triviale. Comme ces crustacés, homards ou crabes, tirés de leur élément, *se vident* avec un bruit de dissolution lente et progressive, — l'âme va se vider ainsi... Épouvantable et laborieuse désagrégation de la fausse substance psychique !

Ceux qui, aptes à percevoir les choses de la vie subjective, et intuitifs de ses mystères, ont veillé le cadavre d'un parent ou d'un ami, ceux-là comprendront et ne riront pas... D'autres crieront à l'hallucination, à l'hypocondrie, à la folie. Il s'en trouvera pour nous qualifier de lugubre mystificateur, de sacrilège, peut-être. Nous préférons, à tout prendre, les premières imputations : comment nommer en effet ces présomptueux qui pensent avoir ouvert les yeux et les oreilles, où d'autres n'avaient su ni voir, ni entendre ? — On est convenu de les nommer des fous.

(2) Certains Maîtres veulent que l'homme dépouille à la mort l'âme instinctive (ce qu'ils nomment l'âme animale, *Kama-Rupa* des hindous, vouée, prétendent-ils, à se dissoudre en *Kama-Loka).* — Nous ne voyons point ainsi.

Pour nous, à l'exemple de Fabre d'Olivet, nous envisageons l'*homme essentiel* comme un principe de volonté, englobant et maîtrisant les trois vies intellectuelle, psychique et instinctive. L'âme est, par conséquent,

arves (1) d'assimilable imposture : substances pseudo-nimiques, engendrées au jour le jour à l'impure ca-esse de la matière, dans la délectation des sens bestia-isés et le mauvais usage du libre vouloir.

Les volitions, avons-nous dit ailleurs, ne sont pas seu-lement créatrices hors de l'homme, mais en l'homme même. Le verbe de perversité souille à la fois la lumière externe de l'homme et sa lumière intérieure : son nimbe et son corps fluidiques.

Au gré du Lecteur soucieux de localisations physiolo-giques, on peut préciser par où s'opère la désintégration animique et astrale : c'est par le sommet de la tête, aux environs de la suture crânienne. Les traditions secrètes du sanctuaire sont confirmées à cet égard par l'expé-rience des voyants.

La logique des choses le veut d'ailleurs ainsi. Est-il besoin de renvoyer au chapitre III, qui s'ouvre par cette

ternaire et quaternaire : elle évolue à travers les mondes, sans rien rejeter que les écorces, matérielles et fluidiques, de ses existences suc-cessives et imparfaites de moins en moins ; mais elle épure progressi-vement ses éléments constitutifs et se sublime à mesure. L'instinct de-viendra intuition ; la psyché, amour ; l'intelligence, spiritualité. Toutes les facultés secondaires se transmueront d'une sorte analogue, paral-lèlement aux principales.

(1) Le mot *Larve* doit s'entendre ici dans son acception la plus éten-due.

Nous n'inventons pas la doctrine ci-dessus formulée. Toutes les Écoles d'Ésotérisme l'ont connue. Les gnostiques basilidiens l'ensei-gnaient même ouvertement. Ils qualifiaient d' « *appendices de l'Ame* » les « Esprits impurs » qui alourdissent et dénaturent celle-ci. Saint Clément d'Alexandrie ajoutait que l'Esprit de Dieu sépare de l'âme ses appendices démoniaques, ainsi que la paille du bon grain. — Cf. Beau-sobre, *Histoire du Manichéisme*, tome II, p. 22.



simple et grandiose théorie de polarisation, qui est la clef de tant de mystères ? Le chercheur attentif ne prendra-t-il pas l'initiative de recourir à cette clef ? La loi de bipolarité cérébro-génitale lui rendra raison du problème par une analogie qui s'impose. — A quelle porte d'entrée vient aboutir le grand courant des générations, par où les âmes descendent dans la matière ? Par quelle porte de sortie, nécessairement opposée à celle-là, les âmes émancipées de la chair doivent-elles rejoindre le grand courant (inverse et complémentaire du premier), celui par où les âmes remontent au Ciel ?

Le pôle cérébral semble normalement désigné pour la sortie de l'entité psychique, puisque l'entrée s'effectua par l'organe génital, contre-polarité du cerveau.

Or, c'est au sommet de la tête que le cardinal camerlingue vient frapper trois coups de son marteau d'argent. Le Lecteur voudra bien ne pas perdre de vue ce détail... Quant au sens occulte de cette mystérieuse cérémonie, la suite de notre examen va le dégager dans toute la profondeur de son ésotérisme.

Tant que le corps astral, lourd de la fausse substance psychique, pèse sur l'âme vivante, celle-ci, prisonnière du cadavre, travaillée par l'horreur de sa croissante décomposition, s'épuise en efforts stériles pour s'affranchir de ces odieux restes, désormais inertes et rebelles aux injonctions du vouloir.

Ce supplice effroyable va durer tout le temps requis pour l'élimination lente et consécutive des nombreuses formes lémuriennes dont l'éphémère fusion, avec le péris-

prit d'une part, avec l'âme véritable de l'autre, avait modifié cette dernière, en doublant la personnalité réelle d'une personnalité fausse et toute d'apport.

Voilà donc une première sanction de l'existence terrestre, droite ou perverse, spirituelle ou bestiale. Le nombre et la ténacité des Larves à extraire sont en raison directe de la mesure où l'âme s'est enganguée dans le vice et le mensonge. Pour les âmes probes et vraies, la *confession au tribunal de l'abîme* se réduit au minimum d'épreuve : de tels hommes se fussent-ils trompés, leur sédiment d'illusion se détache sans peine, car ils ne tiennent qu'à la vérité seule et sont prêts à répudier tout ce qui n'est pas elle. Il n'en saurait aller de même de l'homme qui s'est encanaillé dans la satisfaction des ignobles instincts. Chez lui, le vice et l'erreur sont à ce point devenus une seconde nature, qu'en les renonçant, il se croirait renoncer lui-même. Pourtant, il le sent bien, pareil lest l'immobilise, le cloue à la putréfaction. Son salut veut qu'il se sépare de ces Larves chères ; mais à chaque fois qu'il en arrache une de sa substance pantelante, c'est un déchirement affreux.

L'Odyssée lamentable que nous détaillons n'incombe pas, — est-il besoin de le dire ? — au destin des âmes dès ici-bas entièrement purifiées. Celles-là sont l'exception, de qui le miroir psychique n'est point resté terni par les buées de la matière. Quel rapide et facile voyage les doit conduire au but, nous le verrons. Mais la majorité des hommes meurt entachée de quelques vices, et la série d'épreuves qui nous occupe devient, dans une proportion variable du plus au moins, le partage des natures ou bes-

tiales, ou perverses, ou simplement matérielles. Le genre d'obstacles est le même pour toutes : mais ce qui semble aux âmes imparfaites un pas difficile et pénible à franchir, devient un si épouvantable supplice pour les âmes vicieuses, criminelles et délibérément mauvaises, que nous ne parviendrons à en donner ici qu'une très faible idée.

Les magiciens noirs surtout, et tous ceux-là souffrent mille morts au lieu d'une, qui se polluèrent, leur existence durant, dans la promiscuité spectrale. Ah ! qu'elles se paient cher, alors, les prérogatives du pacte médianique ! Toutefois l'angoisse est bien moindre pour de tels hommes, s'ils ont mené sans malice leur vie suspecte ; mais le grand péril que leur réserve l'épreuve d'outre-tombe, gît dans l'aide qui peut leur venir du dehors. Les natures médianiques, aisément dominables, sont une proie précieuse à saisir pour les affidés (vivants ou posthumes) des cercles mauvais. Les médiums ne soupçonnent pas le piège, lorsqu'à l'heure de l'épouvante, ils se cramponnent à la main secourable qui leur est tendue de ce côté. Ils risquent cependant d'être entraînés dans une impasse d'où l'on ne revient guère, et de jouer sur un coup de dé leur immortel héritage.

Pour ce qui est des sorciers conscients et volontaires, qu'on nous pardonne d'ouvrir une parenthèse concernant une difficulté qui d'elle-même se propose à tout esprit attentif. Puisque ces artisans d'infamie restent cloués à leurs cadavres tant qu'ils n'ont pas douloureusement évacué, molécule par molécule, le lest écrasant de leur fausse personnalité, — comment pouvaient-ils, durant leur vie,

·ojeter au loin leur forme astrale, messagère de mort ı de maléfice? S'ils en étaient alors capables, qui les mpêche maintenant de s'évader, en corps fluidique, ɔin de ces restes inanimés?... L'objection paraît très forte; lle est spécieuse en tous cas. Mais comptera-t-on pour ·ien le coup terrible de la mort, qui paralyse l'énergie morale, tandis que le combat d'une agonie souvent très longue a épuisé les forces proprement dites ? Et, sur toute chose, car c'est la réponse décisive, oubliera-t-on quel point d'appui fournissait au magiste en stase de bilocation un organisme vigoureux et sain, athanor de fluide nerveux constamment renouvelé; un organisme avec lequel, — si loin qu'il se projetât, — le corps astral demeurait en rapport sympathique? La chaîne tendue de l'un à l'autre les faisait vivre l'un par l'autre; elle servait de levier à la forme sidérale, en même temps qu'à cette dernière le corps physique servait de point fixe et d'appui.

Enfin, l'âme individuelle a successivement avoué ses péchés au tribunal de l'Ame collective : autant de Larves, autant de bulles de savon qui s'échappent et voltigent quelque temps, avant de crever (1), dans le nimbe occulte de l'individu qui leur donna naissance ; dans le milieu qui fut son atmosphère astrale, où déjà fourmillent (autres Larves) les simulacres lémuriens des actes passés du défunt, de ses volitions, de ses désirs, et jusqu'aux fantômes de ses pensées coutumières.

(1) Ces Larves ne se dissoudront ainsi, bien entendu, que si leur père nourricier cesse de les entretenir en leur prêtant subsistance : voy. page 611.



Cependant, l'âme véritable est délivrée la dernière. toute saignante, pour ainsi dire, des mille déchirures que sa substance vient de subir, en son divorce avec la fausse Psyché. Le coup terrible de la mort, ébranlant son intelligence, ne lui laisse plus de sentiment que ce qu'il en faut pour savourer la torture de sa double agonie, terrestre et posthume.

Mais un lucide instinct persiste en elle, qui lui enjoint de fuir au plus vite la pourriture montante de son abjecte dépouille. Donc l'âme s'élance, éperdue d'horreur, et d'angoisse, et de dégoût. Un vertigineux courant fluidique, dont elle pressent la fureur plus qu'elle ne l'éprouve encore, va l'emporter comme une flèche. Ici la nausée, là-bas l'épouvante : l'âme se décide pour l'épouvante, puisqu'il en faudra toujours passer par là. Aveugle, sourde (1), elle s'élance, vêtue de son corps sidéral qui, blessé comme elle, se sent au moins allégé, enfin !...

Peine perdue : un lien sympathique la rattache encore à ces restes défigurés, — un lien qu'il va falloir douloureusement rompre. C'est le cordon ombilical d'une nouvelle naissance ; il aboutit à cette matière déliquescente, placenta de la gestation d'immortalité (2), *caput mortuum* qu'il importe de dépouiller sur le seuil de la vie éternelle.

Et, tandis qu'à dessein de briser le joug qui la retient captive, la pauvre âme s'épuise en tumultueux efforts,

(1) « Sa clairvoyance lumineuse demeure frappée de cécité par habitude des yeux ; son entendement, de surdité, par habitude des oreilles... » (Saint-Yves, *Testament Lyrique*, la Mort).

(2) Cf. Éliphas Lévi, *Le Grand Arcane de la Mort. (Clef des Grands Mystères*, pages 306-309).

quelle épreuve d'un nouveau genre vient fondre encore sur elle !

Qu'est-ce, à présent, que ce blême halo, à la fois trouble et clarteux, qui l'environne? Cette atmosphère de sinistre moiteur phosphorescente, où se meuvent confusément de vagues formes de monstres prompts à l'assaillir? Elle ne les voit pas, mais les sent et les devine. Quelle horreur nouvelle! L'être désintégré lutte et se débat, autant que le peut un aveugle garrotté... Elles se pressent contre lui, ces hideuses apparitions ; elles l'accablent de toutes parts : on dirait qu'elles veulent s'amalgamer avec son essence, se fondre en lui !

Ce sont les Larves de son astral externe et interne : 1° celles qui, la vie durant, se généraient au jour le jour dans son atmosphère fluidique et peuplaient son *ascendant*,— 2° celles qu'il vient lui-même d'expulser une par une, et dont l'agglomération passagère constituait la substance de sa fausse personnalité.

Voilà donc l'être abmatérialisé, contraint,— dans une désolante alternative, — ou de chercher un refuge en sa dépouille inanimée, froidie, et que la décomposition croissante rend plus inhabitable d'heure en heure, tandis qu'une chaîne magnétique l'y rattache encore dans un état de captivité provisoire ; — ou de prendre essor au loin, après avoir rompu cette chaîne, et de fuir à travers une tempête fluidique, emportant avec lui cette atmosphère hostile qui est sienne, et regorge de vampires dont il peut devenir la proie...

C'est à ce moment critique, surtout, que le mort a be-



soin d'être secouru. Vienne l'aide ou de là-haut ou d'ici-bas, de l'endroit ou de l'envers de la Nature universelle. du plan astral, en un mot, ou du plan terrestre : le patient d'une telle épreuve se sent perdu s'il ne reçoit aucun subside de force psychique ; il désespère, s'il n'entrevoit aucune lueur pour se guider dans la nuit et la tempête de son épouvante.

Hâtons-nous de noter qu'il en est bien rarement ainsi : une situation à ce point douloureuse ne se prolonge qu'en des conjonctures tout exceptionnelles.

Les traditions secrètes de l'antiquité autorisent ce dire. et l'étude des symbolismes religieux le confirme. Le fleuve Styx n'est qu'un lieu de traverse. Sans doute le Tartare réserve des supplices à la mesure de tous les forfaits ; cependant, pour criminel que se présente un homme aux sombres rivages, dès que les rites de la sépulture ont été fidèlement accomplis, Charon le reçoit dans sa barque moyennant une obole, et lui fait passer l'eau noire.

Une influence bénéfique intervient donc, pour aider l'*âme en peine* à rompre ses entraves. Le secours consiste en une provision suffisante de force psychique ; nous ne tarderons pas à voir d'où il émane..... Mais l'épreuve n'est pas à son terme.

Le lien sympathique enfin rompu, l'onde stygienne saisit et entraine la pauvre Psyché, vêtue de son corps astral, et enveloppée de son nimbe vengeur. Telle est la barque de Charon.

Le passage ne dure guère. Emportée comme une flèche

au fil du torrent, déjà la voyageuse a touché l'autre bord.

Voici le ténébreux empire de l'Érèbe. C'est le séjour d'épreuve où s'attardent toutes les âmes insuffisamment purifiées, afin d'y consommer leur seconde mort, en dépouillant la forme astrale. Pythagore, comme généralement tous les adeptes de l'hellénisme occulte, nommait ce lieu *le gouffre d'Hécate* ou encore *le champ de Proserpine* (1). C'est le cône d'ombre de la terre; à son sommet brille Hécate, la lune infernale, dispensatrice de la lumière négative, *Aôb*, et de l'écrasant influx d'*Hereb* (Érèbe).

Tandis que le soleil, patrie céleste des âmes glorifiées, darde avec ses rayons l'amoureuse *Iônah*, attractive du pur élément psychique; l'influence accablante d'Hereb retient invinciblement captive, en cet abime *sublunaire*, toute âme encore vêtue de son corps astral contaminé.

La lune nous montre le pâle visage du génie des expiations. Elle est la sentinelle de l'enfer terrestre, le Cerbère ésotérique veillant non seulement à l'entrée, mais surtout à la sortie du Ténare.

Un illustre théosophe qui est, par surcroît, un poète inspiré, M. de Saint-Yves a décrit, en mode lyrique, le rôle providentiel dévolu à notre satellite glacé, dans le voyage cosmique des âmes. C'est la belle *Hymne à la Lune*, dont nous citerons les dernières strophes :

LE POÈTE

« ... Je veux la Vérité ! Dans ton temple d'opale
Si tu n'es que stérilité,
Quel but poursuis-tu donc dans le Ciel, vierge pâle,

(1) Voy. Hiéroclès, *Commentaires sur les Vers dorés (passim)*.

Autour de ce globe habité ?
Au nom de la Magie, au nom du Tétragramme,
Parle !...

DIANE

« Fils d'Apollon, je garde à jamais le passage
Par où les âmes vont aux Cieux.
Tu ne vois qu'un côté de mon double visage :
L'autre regarde vers les Dieux !
Je comprime ici-bas l'effluve de la terre ;
De tout le poids de mon cratère
Je presse les Esprits, les Ames et les Corps ;
Et tout monte sous ma pesée,
Tout entre dans mon rythme et subit la rosée
De mes silencieux accords.

« Je joins et je disjoins, je rapproche et j'oppose
Tout : pôles, sexes, éléments ;
Je suis le féminin latent de toute chose :
J'attire à moi les mouvements ;
Ils cèdent, dans leur forme, aux lois de mes semaines :
Bêtes, plantes, foules humaines,
Les fluides, les vents, les nuages, la mer,
Tout flue à moi dans sa marée,
Depuis le feu central grondant vers l'Empyrée,
Jusqu'aux subtils confins de l'Air.

« Je préside à la Mort, je règle la Naissance,
Car naître, c'est mourir encor.
Les générations roulent sous ma puissance :
J'en tiens les clefs d'argent et d'or ;
Je renvoie au Soleil les âmes immortelles
Dont l'Esprit a gagné ses ailes
Pour s'enfuir du torrent des générations ;
Autrement, au fond de l'Espace,
Je les noue à la femme, et leur destin repasse
Dans le jeu de mes tourbillons.

« ... Ah! si tu les voyais, les âmes invisibles
Sortir par essaims des tombeaux,
Vaciller et monter dans mes rayons paisibles,
Glisser en foule sur les eaux !
Les unes, par les champs prenant leur course folle,
Plus rapides que la parole,
Passent, rasent le sol, se lancent dans les airs,
Se suspendent aux brouillards vagues,
Retombent sur les mers, et dansent sur les vagues,
Ou rêvent sur les rocs déserts.

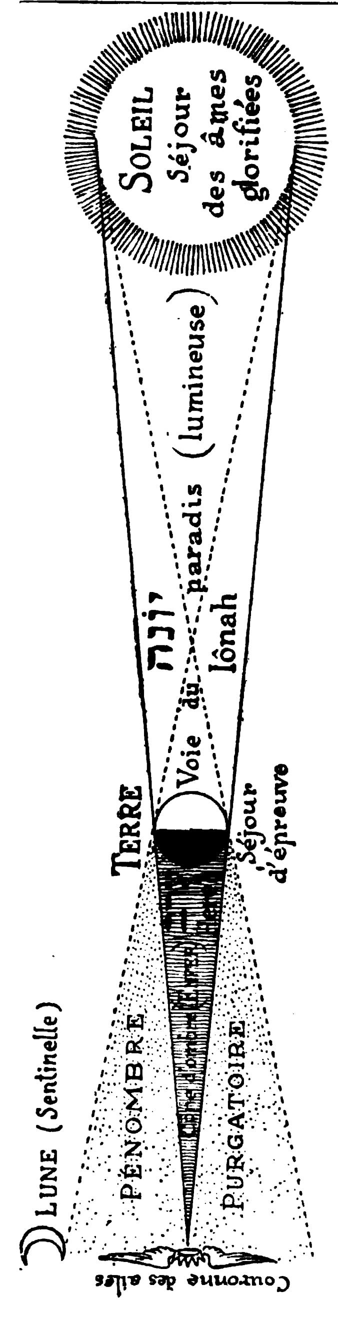
« Les autres, franchissant la sphère des nuages,
S'entraînent à voler vers moi,
Escaladant l'éther, grimpant dans mes mirages,
Dégringolant, tremblant d'émoi,
Remontant, m'arrivant palpitantes de rêves,
Jouant par troupeaux sur mes grèves,
Plongeant dans mes volcans, se cherchant, s'appelant,
Se retrouvant, formant leurs groupes,
Et promenant leurs chœurs de mes vallons aux croupes
De mon grand cirque étincelant.

« Mais la Terre t'emporte, adieu ! Parle aux Étoiles :
Moi je te perds à l'horizon.
Barde, quand de ton corps tu laisseras les voiles
Dans leur funéraire prison,
Ne crains rien : viens, saisis mes coursiers de lumière,
Crois, — et vers la source première
Dont tu sors, vers le Dieu superbe, à l'arc vermeil,
Fixant fortement ta pensée,
Va ! je te laisserai, de ma sphère glacée
Monter sans obstacle au Soleil (1) !... »

. . . .

Le « langage des dieux » ne doit pas être pris dans sa

(1) *Le Testament lyrique,* par Alexandre Saint-Yves, pages 384-387.



rigueur la plus littérale; mais les admirateurs de cette hymne dégageront aisément la pure Vérité, du chatoyant péplos de métaphores qui l'enveloppe sans déguiser ses divins contours.....

Voilà donc le rôle hiératique de la lune. Sentinelle du pur éther, elle ne souffre pas que rien de souillé en approche. Elle dispense ici-bas l'influx d'Hereb, — l'agent constrictif qui oppose son *veto* centripète à l'essor de toute âme encore empreinte de terrestres macules.

Le cône d'ombre est, suivant les cas, l'enfer ou le purgatoire véritables. — Les âmes, prisonnières du corps astral et de son atmosphère fluidique, y souffrent martyre, en proie à l'assaut des Larves douloureusement expulsées du cadavre, et qui, ayant élu domicile dans le nimbe, cherchent à prolonger leur existence parasitaire, en dévorant Psyché

toute vive. Celle-ci doit dissoudre ces coagulats l'un après l'autre, par la force de sa volonté, en renonçant intérieurement les vices dont ils sont les fantômes tout ensemble et les symboles. C'est une guerre à mort, car le périsprit est un domicile qu'ils visent à réintégrer, et c'est à quoi Psyché doit mettre obstacle de tout son vouloir. Si, de guerre lasse, elle se laissait envahir (et il suffit pour cela d'un instant de défaillance ou de consentement tacite), les efforts de la désassimilation déchirante seraient à recommencer.

Le plus grand nombre des âmes contaminées, sentant bien qu'il y va pour elles de la suprême alternative, — *to bee or not to bee*, — luttent avec courage et parviennent à dissoudre assez vite leurs Larves. Et si quelque défaillance les condamne à la récidive du douloureux effort, ces âmes-là ne font que passer par l'état d'*Élémentaire*.

D'autres âmes, en moins grand nombre, ne réagissent point ; mais acceptant, sans un effort pour en sortir, la misérable condition qui leur est faite, elles perpétuent leur passagère épreuve et n'aspirent plus qu'à repaître d'exhalaisons terrestres, à désaltérer de fluide humain ce corps astral, qu'elles ont laissé généralement envahir à nouveau par les Lémures du nimbe. Tels sont les *Élémentaires* qui se manifestent parfois dans les séances spirites. Ils hantent volontiers les lieux où ils ont mené leur existence matérielle et assouvi leurs passions dominantes. C'est ainsi que le spectre d'un avare gardera le trésor qu'il a jadis enfoui ; ou que le fantôme d'un malheureux fou d'amour obsédera de ses assiduités posthumes la femme que, naguère amant, il persécutait de ses déclarations et de

ses poursuites. D'ailleurs, pour se manifester sur le plan objectif, les Élémentaires ont besoin, comme tous autres lémures, de la force psychique qui normalement leur fait défaut (1) ; aussi s'abreuvent-ils le plus possible à la source équivoque et souvent fangeuse de la médianité.

Si, malgré les secours qui leur parviendront de la part de l'humanité céleste (laquelle envoie à leur aide, jusqu'au fond du gouffre d'Hécate, des missionnaires de miséricorde), ces pitoyables Élémentaires persistent indéfiniment dans une existence dégradante, ils risquent d'aboutir, après des siècles de ce lent suicide, à l'abrutissement, à l'obscuration totale de l'étincelle divine ; ils

(1) La force psychique fait défaut à l'Élémentaire humain, pour un motif très simple. C'est que l'état d'Élémentaire n'est, à vrai dire, qu'une transition entre deux existences : le corps matériel n'est plus là pour secréter la force psychique sous sa modification terrestre de fluide nerveux ; et plus tard seulement, sur l'Antichtone, un nouveau corps. approprié à une existence nouvelle, élaborera la force psychique sous la modification convenable à la vie éthérée.

C'est pourquoi, en règle générale, l'Élémentaire a besoin, pour se manifester sur le plan terrestre, du ministère d'un médium. Si, par exception, il peut spontanément apparaître, grâce à une notable proportion de fluide nerveux qu'il a su conserver de son existence matérielle, c'est en conséquence de certains cas de mort subite, quand l'homme est tombé foudroyé dans sa vigueur.

Quant aux *mauvais daïmones*, — ces Élémentaires qui ont fait à la persistance posthume de la fausse personnalité le sacrifice éternel de la vraie, — ils deviennent les maîtres et les initiateurs des magiciens noirs ici-bas, et peuvent, grâce au concours de leurs complices vivant sur la terre, entretenir des provisions constamment renouvelées de force disponible. Aussi l'accès leur est-il garanti sur le plan physique, où il leur devient loisible de se produire, même à défaut d'un médium en trance sur les lieux de leur manifestation. Ces êtres pervers, se sachant voués par avance à la destruction totale (puisqu'ils ont immolé l'Éternité au Temps), n'ont point de plus grave souci que de perpétuer coûte que coûte, leur égoïste et misérable existence.



SILVESTRE & Cie, Paris

risquent même, prétend certaine École, de se réincarner sous forme animale !

En principe, le cône d'ombre n'est qu'un séjour d'épreuve passager, un purgatoire ; pour ceux-là seuls qui s'y éternisent volontairement, il devient un abîme de tortures sans fin, un enfer (1).

D'ailleurs, dans les cas fort rares où une exceptionnelle volonté, jointe en ces êtres à une vigueur animique peu commune, ne leur a pas servi à s'affranchir de cette « vallée de l'ombre de la mort » qui leur était assignée comme purgatoire, ils peuvent, — on l'a vu plus haut (2), — troquer leur héritage immortel contre un fief d'iniquité au royaume du « Satellite obscur », et devenir les légionnaires de l'Ombre, les mauvais Daïmones de l'orbe magnétique inférieur.

Les Élémentaires résignés et les Daïmones pervers se complaisent dans les basses régions du cône d'ombre ; mais les âmes en peine qui luttent bravement, s'efforcent d'en sortir, et s'élèvent à mesure qu'elles perdent de leur poids terrestre (3). Lorsqu'elles n'ont plus rien à dépouiller, si ce n'est leur forme astrale, il leur est donné de se tenir dans la pénombre, où quelque lueur d'espoir leur parvient. Hereb a perdu pour elles de sa brutalité,

(1) C'est à un autre point de vue, que notre schéma de la page 610, désigne le cône d'ombre comme l'enfer, et les régions de la pénombre comme le séjour du purgatoire : il s'agit là d'une localisation, relative aux phases décroissantes de l'épreuve posthume.

(2) Voy. chap. II, pages 202-203.

(3) Nous devons prévenir nos Lecteurs que ces termes, empruntés au phénomalisme patent du monde physique, ne peuvent être ici que des *à peu près*.



et la caresse d'Iônah se fait déjà pressentir : si bien que la pénombre n'est qu'un *purgatoire* fort adouci, à l'égard de l'*enfer* du cône.

Enfin, toutes les Larves étant dissoutes dans le halo, comme elles ont été éliminées du corps astral, une torpeur s'empare progressivement de l'âme en peine ; c'est la fin de l'épreuve, c'est l'aube de la liberté ! La *seconde mort* se consomme : Psyché dépouille sa forme astrale, dont la substance, empruntée ou assimilée à l'atmosphère occulte de la planète (1), doit lui faire retour jusqu'au dernier atome.

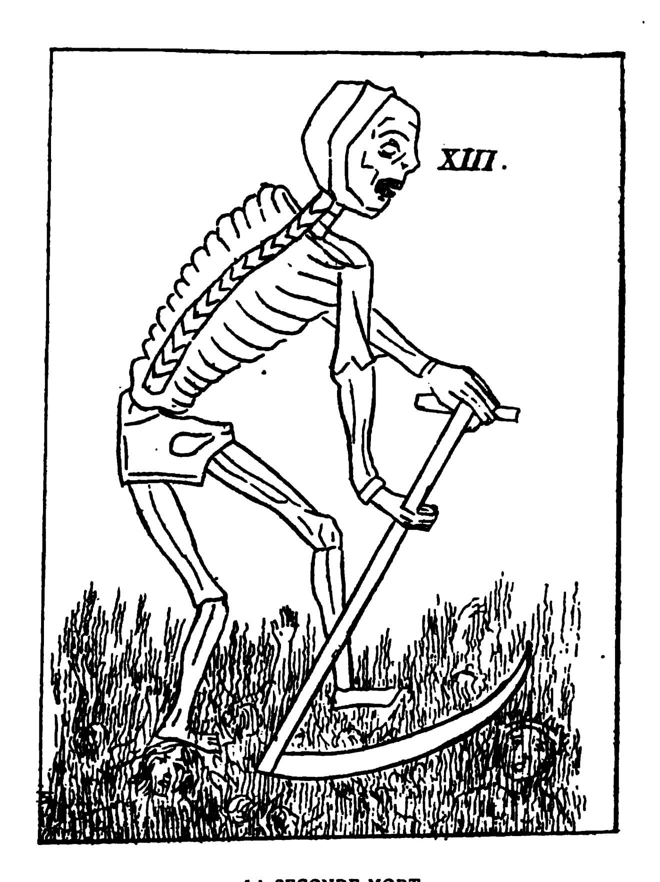
Et, sa nudité céleste enfin reconquise, Psyché émerge avec l'aide de ses guides éthérés, au sommet du cône d'ombre : affranchie de l'influence hérébique, et *mondifiée* (2) par la vertu lunaire, elle va jouir de la vie éthé-

(1) Le corps astral, comme nous l'avons dit ailleurs (page 349), préexistait en vérité à la conception du fœtus ; mais, dans son labeur d'édification organique, il s'incorpore avec la matière en sorte si intime, que sa propre substance éthérée se transmue profondément, et acquiert la qualité terrestre : c'est pourquoi désormais le corps astral ne pourra plus s'affranchir de l'attraction physique de cet orbe.

Suivant une autre école, que nous croyons dans l'erreur, le corps astral ne se formerait qu'après la conception et parallèlement au corps physique : ses éléments seraient donc littéralement *empruntés* au fluide terrestre. Il est certain que le corps physique à venir n'existe pas en puissance immédiate dans l'âme, mais dans le corps astral. Ce dernier n'existerait donc lui-même qu'à l'état potentiel dans l'âme (disons dans la *faculté plastique* d'appropriation) ?

Tel se conçoit l'état deux fois conditionnel que Fabre d'Olivet définit : *puissance contingente d'être*, *dans une puissance d'être*. Ce même mystagogue soutient que c'est là, dans la pensée de Moïse, le sens véritable de l'hiérogramme תהו ובהו, qui a fait l'objet de tant de controverses, et qui est passé littéralement dans notre langue, comme synonyme de chaos, de désordre : *tohu-bohu*.

(2) Les anciens adeptes distinguaient la *mondification* d'avec la *pu-*



LA SECONDE MORT

(TREIZIÈME CLEF D'UN ANCIEN TAROT).

Cette estampe fort singulière se distingue de l'estampe XIII de tous les autres Tarots (éditions de Marseille et de Besançon, éditions italiennes, etc.).

C'est visiblement dans le feu, *que le spectre de la Mort, ci-dessus figuré, fauche les têtes d'homme et de femme : emblème dont l'interprétation n'a rien d'obscur. Les âmes passagères du purgatoire astral sont au terme de leur épreuve posthume.— Désintegration du corps astral, et libération de la Psyché, captive jusqu'alors dans le cône d'ombre ou dans les secteurs de pénombre. (Voir notre* schéma, *quelques pages plus haut).*

rée sur les libres plages de l'Antichtone ; jusqu'à ce qu'une épreuve ultérieure, aboutissant pour elle à la ***purification*** définitive, lui assure droit de cité dans la divine citadelle, solaire et centrale, qui est le paradis des âmes glorifiées de notre système planétaire.

Ces mystères, bien connus de Moïse, ont été recouverts par lui d'un triple voile.

Rien de plus clair désormais, si l'on nous a bien suivi, que telle page d'abord énigmatique, où l'auteur de la *Mission des Juifs*, commentant leur grand hiérographe, intrigua tant d'amateurs passionnés des sciences secrètes.

---

rification; c'est-à-dire le lavage *par l'eau,* grâce auquel on devient *mundus* (rac. *unda,* ὕδωρ), d'avec le nettoyage *par le feu,* grâce auquel on devient *purus* (rac. πῦρ). — Cf. Fabre d'Olivet, *Langue hébr. rest.*, tome II, page 208.

La *mondification* est superficielle, en quelque sorte ; l'eau dissout les malpropretés extérieures ; — la *purification* est profonde : le feu dévore les impuretés au cœur même des substances soumises à son action.

La lune, emblème de l'eau, était considérée comme la déesse de la mondification ou du lavage extérieur. Son influence dépouille en effet l'âme de son corps astral ; mais celle-ci garde encore, dans sa faculté plastique, le stigmate répercussif des souillures contractées pendant l'existence terrestre. Aussi, après un heureux séjour sur la planète éthérée que Platon nomme *Antichtone*, ou *contre-terre*, ou *terre spiritueuse,* l'âme simplement *mondifiée* subira une nouvelle épreuve en se réincarnant, soit sur la terre, comme le veut l'école hindoue, soit sur une autre planète, et dans des conditions meilleures, ainsi que l'enseignent la plupart des adeptes occidentaux.

Pour *purifier* la substance intime de l'âme, il faudra l'épreuve du feu, dont le soleil est l'emblème : alors seulement, — la faculté plastique absolument détergée de toute macule interne, — l'âme n'offrira plus de prise aux torrents des générations ; mais glorieuse désormais, pourra goûter dans la citadelle solaire les allégresses de la communion universelle des élus.

Il s'agissait de la suivante de *Lia* et de sa postérité ésotérique.

« Zelpha (dit M. de Saint-Yves), la suivante de Lia,... signifie la Caverne béante, l'Ouverture de la Profondeur, le Bâillement du Dessous, la Voix du Silence, la Lueur des Ténèbres, l'Aspiration du Vide.

« Elle est l'Orbe du Cône d'Ombre de la Terre, elle est la Reine de l'Épouvante, qui, pourtant, sourira un jour.

« Elle a deux fils, comme Rachel, son antithèse.

« Le premier est Gad, l'Entrée et l'Envahisssement, la Porte et la Portée, le Détroit et le Large, le Golfe et l'Engouffrement.

« Le second, le fond ou le sommet du Cône, est Azher, le Seuil de la Maîtrise, le Socle de l'Apothéose, le Piédestal de la Volonté maîtrisante, l'Issue céleste de l'Ame victorieuse de la seconde Mort, l'Entrée apothéotique dans l'Akasa (1).

« Dans les mystères d'Éleusis et d'Isis, on appelait cette issue la Couronne des Ailes (2). »

Ce tableau de l'exode posthume et de ses vicissitudes, que nous ne tarderons point à parfaire, est déjà suffisamment esquissé pour rendre raison du rite singulier dont nous avons promis la justification. A présent, peu de lignes y peuvent suffire.

Qu'est-ce que la lune, en Kabbale hermétique ? Quel métal, évolué sous son influence directe, revêt pour les alchimistes l'hiéroglyphe bien connu : ☽ ? L'étudiant le moins avancé répondra sans hésitation : l'*argent*. L'école de Géber n'enseignait-elle pas que la condensation des rayons lunaires engendre la fleur argentine, cette reine spagyrique, de même que la convergence des rayons solaires fait germer l'or, ce roi des métaux ?

(1) L'*Akasa* des hindous, c'est le pur éther, la lumière de gloire.
(2) *La Mission des Juifs*, pages 371-372.

La correspondance analogique du marteau n'apparait pas moins évidente. En liturgie occulte, aussi bien qu'en magie cérémoniale (car c'est tout un), le marteau d'argent sera le symbole de la vertu secrète de la lune, en tant que pondéreuse, compressive et accablante.

Or, il est temps de le dire, pour ceux qui ne l'ont pas deviné : l'action sélénique ne se manifeste pas exclusivement sur les hôtes du cône d'ombre ; elle se fait sentir sur les morts avant même qu'ils y soient arrivés (1). C'est à la lune, dispensatrice d'Hereb, qu'est due la séquestration de l'âme dans le cadavre, tant qu'elle n'a pas éliminé successivement les molécules hétérogènes sur quoi l'astre geôlier a prise, même de jour ; car il exerce sa pesée sur toute substance pseudo-psychique, coagulation des fluides épais de l'astralité terrestre... Et bien plus, au deuxième acte du drame de la posthume agonie, quand l'être abmatérialisé demeure assujetti au cadavre par une chaîne d'humiliante solidarité, c'est l'influx lunaire qui prolonge cette contrainte.

La lune darde, en un mot, la puissance astringente et ligatrice des formes astrales sur le plan matériel, — à l'inverse du soleil, agent libérateur, puis attractif des essences spiritualisées, au royaume du pur éther.

La signification occulte se précise, de la cérémonie en usage au lit de mort des souverains pontifes. Il s'agit de savoir si le corps de l'auguste défunt se trouve dans les

(1) Quand la mort frappe l'homme pendant la nuit, l'action sélénique se déploie sur le cadavre avec une intensité plus grande ; et si l'âme parvient à briser sa chaîne avant le lever du soleil, elle est « toute rendue » au *champ de Proserpine*, où la seconde mort l'attend.



conditions requises, pour que la tentative thaumaturgique du rappel à la vie puisse offrir quelques chances de succès.

Tous les détails de la cérémonie donnent à penser que la mort n'est pas encore tenue pour définitive. La tête du pape est couverte d'un voile blanc, couleur emblématique de l'influence lunaire (1); le cardinal camerlingue est vêtu de violet : c'est l'indication d'un deuil provisoire et mitigé d'espérance. Quant aux paroles du cardinal, à l'issue de l'infructueuse tentative, elles sont assez claires pour qu'on se dispense de les souligner.

Que si l'on ne voulait voir dans ce rite, encore machinalement pratiqué de nos jours, qu'une simple formalité équivalant à la visite du docteur municipal, en vue d'obtenir de lui *licence d'inhumer :* nous accorderions que c'est sans nul doute l'avis de bien des interprètes contemporains, et — nous le craignons fort — du cardinal camerlingue lui-même ! De là, vraiment, à convenir que telle était toute la visée des auteurs du très ancien rituel, il y a fort loin. Dans l'hypothèse en litige, le médecin serait mandé de préférence au prélat, pour une constatation qui, sans contredit, ressortirait à l'homme de l'art. Puis l'approche d'un fer rouge à la plante des pieds semblerait d'un critérium plus certain que trois coups légèrement frappés sur la tête avec un marteau d'argent ! Pourquoi d'argent ?. . Mais nous aurions mauvaise grâce — ajou-

(1) Peut-être le blanc est-il la couleur des vêtements pontificaux, pour donner à entendre que le *vicaire de Jésus-Christ* est son image et son reflet sur la terre ténébreuse, comme la lune est l'image nocturne du soleil, et sa blanche clarté un pâle reflet de l'astre glorieux ?



tez-y : quelque honte — à discuter plus longtemps une thèse pareille. Nous ne la mentionnons au passage, que parce qu'elle a été soutenue devant nous, le plus sérieusement du monde, par un prêtre d'ailleurs érudit et sincère.

Les trois coups frappés, joints au triple appel qui les souligne, équivalent à une évocation précise de l'âme défunte, adjurée par le thaumaturge sacerdotal de donner un signe, au cas où l'essai du rappel à l'existence offrirait quelque espoir de réussite. *Trois* est le nombre sacramentel du Verbe, de la Résurrection et de la Vie.

Les adjuvants de chambre, familiers respectueusement dévoués à la personne du pape, servaient, selon toute vraisemblance, d'éléments négatifs, pour l'improvisation d'une chaîne magique, où figurait le cardinal camerlingue, à titre de nature positive. D'une part, le thaumaturge ecclésiastique tendait au défunt un câble de fluide et de volontés unies, par quoi il mettait un subside de force nerveuse à sa disposition, pour ressaisir les rênes de l'organisme ; d'autre part, le rapport kabbalistique du signe à la chose signifiée conférait au triple appel nominal une efficacité suprême, tandis que la même loi décuplait et concentrait pour ainsi dire sur un point la vertu assujettissante et ligatrice de la lune, symbolisée par l'usage du marteau d'argent. C'était paralyser pour un temps l'effort de l'âme sortante, en accumulant sur elle l'influence hérébique à son maximum d'intensité, que multipliait et dynamisait la volonté conforme du thaumaturge et le *veto* de son verbe d'inhibition. Au cas où l'âme, encore captive, peinait à se défaire de sa fausse

personnalité, le rite du marteau d'argent devait interrompre la « confession au tribunal de l'Abîme ».

Si quelque signe, — un mouvement musculaire du cadavre, ou des coups frappés, ou tout autre indice, — eût manifesté la présence de l'âme auguste et présagé son possible retour, nul doute que le cardinal pontifiant n'eût alors mis en œuvre quelqu'un des procédés du résurrectionnisme, bien connus des apôtres et des premiers adeptes de la religion chrétienne, et que nous avons signalés plus haut. Par contre, la cérémonie manquant son effet, il restait loisible aux oracles du sacerdoce de la taxer de pieux usage, ou de feindre de n'y voir qu'une simple formalité de solennelle constatation.

Notons, pour en finir avec ce rite étrangement significatif, que les coups sont frappés au sommet de la tête, parce que c'est là, un peu en arrière de la suture crânienne, — par le trou de Brahma, diraient les maîtres hindous, — que s'opèrent *à la mort* la désassimilation et l'exode. Mais si l'on voulait se servir du marteau d'argent pour provoquer le réveil d'un médium ou d'un adepte cataleptisés, en phase de bilocation, il faudrait également agir sur les régions du cœur et du grand sympathique; puisqu'en cette dangereuse expérience, de notables agrégats fluidiques s'extériorisent à hauteur de ces organes. Dans ces cas de léthargie, l'influence compressive évoquée par l'usage du maillet d'argent n'agirait plus identiquement comme au lit de la mort : c'est en resserrant la chaîne sympathique qu'elle favoriserait la réintégration du corps astral.

On voit qu'entre l'état posthume et celui qui résulte

de la projection du *double* corporel, il sied de relever de très essentielles différences, non seulement dans les rapports qui relient l'âme à sa dépouille physique, mais encore dans le mode du dédoublement, comme à l'égard des issues par où ce phénomène s'accomplit.

Le magicien en phase bilocative peut appeler à soi la force nerveuse de son organisme, par le véhicule de la chaîne qui reste tendue de l'un à l'autre; — tandis que l'âme en peine, qui a épuisé sa réserve dynamique au cours de la double agonie qu'elle vient de subir, (terrestre et posthume), ne peut compter que sur autrui pour renouveler la provision de forces disponibles, qui lui est indispensable, afin de sortir victorieuse des épreuves de son purgatoire.

Quelquefois, avons-nous dit, de pareils subsides peuvent être octroyés par les goëtes des cercles mauvais, qui veulent accaparer une âme et lui feront payer bien cher un secours passager... Mais ce piège assez rare peut être déjoué. En règle générale, c'est d'une source avouable que procède le bienfait : la loi de solidarité humaine est intervenue...

Nous avons promis, on s'en souvient, de revenir sur cet adorable mystère de l'amour et de la bienfaisance posthumes ; car c'est à l'heure du désespoir que l'âme, accablée par une épreuve qui passe ses forces, sentira qu'elle n'est point seule, et recevra le gage de la plus tendre sollicitude.

Mais d'où viendra cette aide à l'âme désincarnée ? — D'ici-bas et de là-haut : de la douleur des parents ter-

restres, et de la pitié, disons mieux, de l'amour des célestes parents. L'âme n'a pas commencé son purgatoire dans le gouffre d'Hécate, que déjà, sur l'Antichtone lumineuse, sa venue est annoncée et sa place préfixe.

Si bizarre que semble cette théorie, qu'on daigne y réfléchir ; et peut-être ne l'estimera-t-on dépourvue ni de logique, ni de vraisemblance.

La famille est une réalité sur le plan subjectif comme sur la terre. Quand un enfant s'incarne ici-bas, qui nous dit qu'un groupe de parents ne pleure point là-haut la mort d'une âme ?

> « Encore une étoile qui file,
> Qui file, file, et disparaît !... »

Mais, en perdant une famille au monde de la vie empyrée, cette âme qui va naître en acquiert une autre au monde de la vie charnelle. Des bras seront là pour recueillir l'ange au terme de sa chute ; une ineffable sollicitude va désormais veiller sur lui. Ses parents lui apprendront peu à peu à faire usage de son corps, masse opaque où vient sa lumière de s'engloutir et de s'éteindre ; mais dont les organes seront plus tard autant d'instruments de contrôle à son service, pour explorer et connaître ce monde étrange où il est descendu. Ainsi sans doute le nouveau-né de la vie arômale retrouve une famille prête à l'accueillir au delà du sombre fleuve : de tendres parents qui vont l'initier progressivement à sa vie nouvelle.

La famille se composera-t-elle des mêmes individus là-haut qu'ici-bas, ou réciproquement ? Les aînés qui ac-

cueilleront le néophyte de la vie céleste sont-ils des *ancêtres*, au pied de la lettre? nous voulons dire — des individus de la même famille terrestre, morts avant lui? — Cela est une autre question, et tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'il paraît consolant de le supposer.

L'examen de cette hypothèse va d'ailleurs fournir l'occasion d'une remarque, omise par nous jusqu'à présent : à savoir que, le plus souvent, sur cette terre, nous ne connaissons d'un homme que sa *fausse personnalité*, celle qu'il dépouillera dans les affres de la mort et de la seconde mort, et qui est vouée à se dissoudre, plus ou moins vite, conjointement ou parallèlement au corps astral, périssable aussi. L'entité vraie, l'individualité durable, l'âme en un mot, n'apparaît point ordinairement marquée à ce sceau d'originalité ou de particularisme qui commande et fixe l'attention : l'entité vraie nous échappe totalement. — Ce qui nous frappe à chaque instant, chez l'immense majorité des hommes, c'est le tour d'esprit, aussi bien que l'allure extérieure: ce sont la désinvolture ou la timidité, la manière d'être, de s'exprimer, de se tenir; joignez-y les minuties du caractère, la bonne ou la fâcheuse humeur, les petites manies, les faiblesses pittoresques ou ridicules... toutes ces choses enfin, dont l'addition forme un total qui nous représente « Monsieur un tel ». Voilà ce qui constitue la personnalité terrestre. Eh bien, toutes ces choses, caractéristiques à nos yeux, d'un être que nous estimons *connu*, par cela même que nous les avons notées; — toutes ces choses, marchandises prohibées du bagage immortel, n'outrepasseront point l'atmosphère seconde de la planète dont elles sont

des produits : elles resteront, il est vrai, le propre de la personne défunte, tant que celle-ci se maintiendra dans la condition d'*Élémentaire ;* mais une fois la réelle entité libre de ses entraves et sublimée vers un nouveau mode d'existence, toutes ces choses, inséparables de la fausse substance animique, resteront captives de l'Astral terrestre. Enfin l'*Ombre* (ou coque fluidique en voie de se dissoudre) les attirant à soi, en accueillera le reflet dans sa lumière moribonde, pour en garder quelque temps l'indécise empreinte ! Ainsi, soit qu'avec l'aide d'un médium, les habitants de notre planète évoquent l'Élémentaire humain, soit qu'ils parviennent à réactionner l'Ombre inane, qui n'en est plus qu'une dépouille, un résidu, une scorie : ce sera, dans les deux cas, la personnalité terrestre, — celle que nous avons connue, — qui se manifestera, parfaite ou imparfaite.

La conséquence, c'est que la plupart des êtres qui ont vécu sur la terre dans une étroite intimité, se croiseront sur l'Antichtone sans se reconnaître aucunement, puisque leurs traits de ressemblance auront disparu, avec la mémoire de tout ce qui ne résidait pas, ou dans l'intellectuel pur, ou dans les sentiments les plus nobles de l'âme. A peine de rares humains pourraient-ils se retrouver là-haut tels qu'ils se sont connus, qui, — dès leur existence physique, fervents de l'altruisme et de la spiritualité, se sont manifestés ici-bas l'un à l'autre par les plus sublimes attributs de l'intelligence et du cœur. L'exceptionnelle faculté de se reconnaitre dans l'autre monde deviendrait ainsi le privilège aristocratique des âmes. Elle serait la récompense des adelphats intellectuels les plus purs,

des affections hautement désintéressées, des absolus dévouements, des belles et saintes amours : parce qu'il est écrit que *l'amour est plus puissant que la mort.* — Quant au commun des hommes, s'ils se rencontrent là-haut, ils ne se soupçonneront même pas. Tout au plus éprouveront-ils parfois la vague impression de *déjà vu*, que nous ressentons en présence de certaines personnes, qui, dès le premier coup d'œil, nous semblent familières, et commandent notre amitié immédiate, ou soulèvent en nous de farouches et soudaines antipathies. Et ce sera tout...

C'est assez dire, qu'à supposer que les aïeux terriens devinssent les parents antichtoniques, cette identité serait de médiocre conséquence pour le plus grand nombre de nous, puisqu'il ne nous serait probablement donné, ni d'être reconnus d'eux, ni de les reconnaitre.

Quels qu'ils soient d'ailleurs, ces parents, — dès que l'individu trépassé sur terre commence son voyage, une respectable tradition nous les montre attentifs, qui déjà veillent sur lui, *de près ou de loin*, et lui viennent en aide dans la lutte qu'il va soutenir. Mais le touchassent-ils, que le nouveau-mort ne les verrait pas plus qu'un nouveau-né n'aperçoit encore le médecin qui l'aide à rendre le méconium, ou tranche le cordon ombilical qui rattache l'enfant à sa mère. La Psyché posthume, à mesure que ses organes propres se développeront, prendra connaissance du monde subtil qui l'entoure.

Toutefois, une dissemblance profonde est à saisir, entre le nouveau-né et le nouveau-mort (1). L'âme du pre-

(1) L'analogie serait plus exacte, qui homologuerait l'état posthume



mier est une page blanche, pour ainsi dire : du moins les écritures karmiques, comme tracées à l'encre de sympathie, ne se développeront que plus tard aux réactifs temporels ; tandis que l'autre a besoin de sa conscience et de sa volonté terrestres, pour soutenir l'épreuve qui l'attend. Ce n'est qu'une fois la *seconde mort* consommée, et le corps astral dépouillé comme une tunique en lambeaux, que l'être humain, avant son assomption sur l'Antichtone, perdra connaissance dans l'eau du Léthé : baptême d'une vie nouvelle, et absolution de l'ancienne !

Mais s'il est permis de pressentir l'accueil fait à l'être abmatérialisé sur le seuil de la vie arômale, et l'influence tutélaire dont il bénéficie peut-être, sans la sentir encore ; c'est d'ici-bas que peut et doit émaner l'auxiliation décisivement efficace, et plus ou moins promptement libératrice.

Tous les théocrates l'ont compris, et toutes les religions solennisent, règlent, consacrent, par les rites funéraires et le culte des morts, l'émission de ce subside bénéfique. De quel secours sont les prières, les symboles et les cérémonies religieuses, à l'agonisant, puis au défunt : c'est ce qu'ignorent ceux-là même, qu'un vivace et sublime instinct pousse, — indifférents, sceptiques, voire athées, — à rendre un culte aux trépassés. Par une dérogation bien remarquable à leurs habitudes, on les voit, sous prétexte d'un enterrement ou d'une cérémonie commémorative, fouler à nouveau le parvis des églises longtemps

de l'âme avec celui qu'elle a connu dans l'intervalle de sa chute à son incarnation (Voy. pages 480 et suiv.).



désertées par eux. Routine, se disent-ils, et sacrifice aux bienséances; mais quelle secrète influence les subjugue au caprice d'une routine, aux respects des convenances dont ils s'affranchissent sans scrupule en toute autre conjoncture? Se le sont-ils demandé?...

Le cérémonial funèbre est une savante orchestration de la douleur des amis et des proches, exhalée en un concert de bruyants sanglots ou de muets soupirs.

Nous avons démêlé, au chapitre v, l'ésotérisme de certaines causes passionnelles, celles en particulier de la peur sans motif appréciable, et de l'instinct sadique. Du même coup, nous laissions entrevoir la fonction providentielle des larmes pleurées sur un cercueil.

Il n'est point de passion intense de l'âme qui ne se traduise, à son paroxysme, par une abdication de la Volonté inconsciente (1) dans le gouvernement de la vie. Alors, les liens compressifs de l'organisme occulte venant à fléchir, le réservoir de la force nerveuse disponible laisse échapper à flots sa précieuse liqueur. La vie, au degré de perfection qu'elle atteint chez l'homme, n'est point ainsi

(1) Nous n'ignorons pas que la volonté de l'individu, consciente lorsqu'elle s'exerce dans les sphères de son intelligence ou de son entendement, ne l'est plus lorsqu'elle agit dans les bornes de sa Psyché passionnelle ou dans le domaine de son instinct. Or la Puissance qui commande sur le corps astral, et par lui, sur le système ganglionnaire et ses réserves de force nerveuse, — c'est la volonté inconsciente, c'est-à-dire, qui veut en nous sans que nous ayons conscience de vouloir, et cesse de vouloir en nous, sans que nous sachions ne vouloir plus.

L'art de porter la lumière dans cette portion obscure de la volonté constitue l'un des plus profonds arcanes de la magie. Nous en avons dit quelque chose, mais en termes discrets, au chapitre IV de cet ouvrage.



répandue sans destination naturelle, ou du moins sans immédiat emploi : tant d'êtres, autonomes ou parasitaires, en sont avides insatiablement! Magique breuvage, la vie donne jusqu'à l'illusion de l'immortalité à ces Lémures inconsistants qui peuplent le nimbe, et ne sont que les blasphèmes du verbe inférieur, les mensonges de l'Existence prompte elle-même à se décevoir! A plus forte raison pareil élixir sera-t-il un réconfort pour des Entités moins infimes et d'un grade notable sur l'échelle de l'évolution.

Le plus souvent, l'hémorragie fluidique de source passionnelle tourne au profit des Élémentaux, comme dans le cas de peur irraisonnée, — ou sert à nourrir des Larves, comme dans le cas de jalousie. Mais pour utiliser les affres du désespoir, consécutif à la perte d'un être cher, une loi providentielle intervient, qui réserve au bénéfice du mort cette effusion vivifiante; et, tribut suprême de la terre à l'enfant qui vient de la fuir, ce subside dynamique dont nous avons parlé, qui corrobore l'*âme en peine* au plus dur de l'épreuve posthume, — n'a point d'autre origine.

Que si l'on s'enquiert du véhicule intercosmique, propre au transport de cette force ainsi libérée; si l'on demande quel canal l'endigue et la conduit jusqu'au pauvre défunt qui s'en abreuvera : c'est, répondrons-nous, l'affinité sympathique et secrète qui, de la terre au Ciel et d'une vie à l'autre, relie tous les membres d'une même famille, la tige virtuelle qui porta toutes les fleurs d'un même sang. — Affinité si réelle, qu'à vrai dire, elle seule explique le phénomène, fort étrange et fréquent,

des *trépas sériels*, qui déconcerte les doctes, mais dont le naïf populaire a de suite compris le sens occulte, qu'il a traduit et consacré par un proverbe : *les morts s'appellent !*

Quoi de moins rare, en effet, quoi de plus impressionnant aussi, que de voir une famille prospérer vingt ans et plus, à l'abri, non pas seulement d'une catastrophe, mais de la moindre disgrâce du Sort, gagner du terrain par la naissance, sans en perdre par le décès ; sans qu'au recensement des anniversaires, un seul de ses membres défaille à l'appel !... Enfin, après une lutte prolongée, l'un d'eux succombe, et c'est souvent l'aïeul. Tel un chêne sous la cognée, il a longtemps et vaillamment souffert les atteintes du mal qui l'emporte. Il tombe, — et le spectre de la Mort, tant d'années absent, ne cesse plus de planer sur le home ; et successivement, en quelques mois, autant de cercueils s'alignent au caveau funèbre, qu'on avait vu de berceaux se multiplier au logis. Parfois la contagion gagne les branches latérales... On dirait qu'une invisible chaîne reliât entre eux tous ces parents, et que l'un d'eux, s'effondrant, ait entraîné tous les autres dans sa chute. Il n'est que trop vrai que la chaîne existe, et le peuple, qui, à s'élire un avis, opte de préférence pour le moins complexe, opine que le premier en allé a fait aux autres signe de le suivre : *les morts s'appellent !*

Toutes ces notions de solidarité familiale et de réversibilité dynamique, rattachant aux incarnés ceux qui viennent de fuir la prison du corps, — étaient parfaitement



connues et mises en pratique dans les temples de l'antique Sagesse.

Sur ces données occultes, un monument s'élevait de toutes parts, sanction de la vie immortelle dans la mort même, promesse de l'éternité bienheureuse dans le temps! C'était la religion des sépultures, si célèbre en Égypte et en Assyrie ; le culte des ancêtres, encore si vivace dans tout l'Extrême-Orient, et qu'au siècle dernier les missionnaires dominicains ont fait proscrire par l'Église romaine, comme impie et superstitieux. Plus habiles, les missionnaires de la compagnie de Jésus en avaient toléré, de longue date, le cérémonial chez leurs catéchumènes : si bien que, sous la direction des bons Pères, les Chinois, pour qui ce culte ancestral est tout, adoptaient en nombre la foi du Christ, dans lequel ils pensaient voir un nouveau Bouddha. Mais les Frères prêcheurs, jaloux des succès de leurs rivaux séculaires, obtinrent de Rome une bulle de condamnation contre le procédé jésuitique (1): la source des conversions en tarit soudain, et de ce jour-là, c'en a été fait du Catholicisme en Extrême-Orient.

Aujourd'hui, que l'hostilité flagrante de la Science et de la Foi semble avoir déterminé comme un schisme dans l'indivisible Vérité, réduite à l'antinomie de deux aspects contradictoires, il est difficile de concevoir jusqu'où, dans les cryptes de l'Ésotérisme, le contrôle scientifique le plus rigoureux s'exerçait jadis, pour la vérification des

(1) La querelle dura cent ans, entre les héritiers spirituels de Saint Dominique et ceux de Saint Ignace de Loyola. Ce fut Benoît XIV qui prononça, au siècle dernier, la condamnation définitive de la méthode jésuitique en Chine.



doctrines religieuses : loin de se contredire, alors, le positivisme expérimental et l'intuition mystique s'émulaient vers la découverte et la mutuelle consécration du Vrai (1). Nos contemporains auraient peine à se représenter quels liens de correspondance immédiate les anciens sacerdoces avaient su tendre, d'une rive à l'autre de l'existence, de l'envers à l'endroit de la substance cosmogonique ; et quels rapports hiérarchiques, précis et indiscutables, ils entretenaient avec les âmes dégagées des entraves du corps.

La communion avec le Ciel antichtonique, ou même avec la citadelle solaire des âmes glorifiées, n'est interdite qu'aux hommes dont la personnalité, restreinte dans les régions inférieures de la Psyché passionnelle et instinctive, doit conséquemment se dissoudre à la mort, comme nous l'expliquons à la page 625. Mais il est des hommes qui dominent la chair d'assez haut pour se maintenir conscients et actifs dans la région spirituelle de leur être : ceux-là peuvent lier commerce avec les âmes victorieuses de la seconde mort. Telle était la base du glorieux culte des ancêtres, docte et hiérarchique, dont la religion des Mânes n'était déjà plus à Rome qu'un reste dégénéré, une réminiscence presque machinale, tandis que le spiritisme anarchique de nos jours en présente la contrefaçon pitoyable et la burlesque caricature (2).

(1) Il est vrai de dire, au reste, que le positivisme expérimental des hiérophantes connaissait d'autres critères que la science positive de nos docteurs contemporains, et savait s'ouvrir un champ d'observation plus étendu.

(2) « Un spirite en rencontre un autre. — Quoi de neuf, cher ami, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir à l'évocation de la mère Mo-



Mais dès les temps reculés où la haute et divine Magie était l'âme même du sacerdoce, les adeptes de la goëtie parodiaient, dans les ténèbres profanes, les théurges du sanctuaire.

Plus une lumière scintille brillante et pure, plus noire et plus précise se projette l'ombre des objets qu'elle baigne de ses rayons. Hors de l'enceinte consacrée, les vérités occultes se traduisent presque toujours en dégradantes superstitions ; et les cérémonies augustes dégénèrent en pratiques subversives, ambiguës et parfois hideuses. C'est une conséquence fatale de l'imperfection humaine, — et nous ajouterions, le seul inconvénient de la méthode ésotérique, si, dans le catholicisme moderne, d'où l'ésotérisme est exclu, la même matérialisation superstitieuse ne se faisait apercevoir, nonobstant la publicité des mystères... La caractéristique des formes religieuses ainsi défigurées par la réfraction en un milieu moins pur, c'est de grimacer dans l'outrance.

La haute psychurgie se bornait à solenniser la douleur des amis et des parents, afin de mettre en œuvre, au bénéfice du mort, le subside de force nerveuse qui lui doit être si utile. La sorcellerie prétendit faire plus.

Les adeptes de la magie noire, pour décupler l'émis-

---

reau, chez l'abbé X ?... — Pas grand chose, si ce n'est toutefois que ma tante est morte... — Ah ! elle est morte ? C'est très bien ! — Mon Dieu oui, morte et enterrée. — Elle se porte bien, du reste ? — Mais parfaitement ; je vous remercie. Elle vient me voir tous les jeudis. — Ah ! c'est votre jour de réception ? — Pour les morts, seulement ; je reçois les vivants le lundi. » (*Le Siècle*, n° du 15 juillet 1853.)

Cette spirituelle saillie d'un journaliste est à peine une charge ; nous savons des spirites qui parlent sérieusement ainsi !



sion dynamique, imaginèrent d'ajouter la douleur physique au chagrin moral, et de mêler le sang aux larmes. Ils prescrivirent aux proches de se balafrer d'incisions par tout le corps, en pleurant les trépassés : pratique sauvage, que certains sacerdoces dégénérés adoptèrent par la suite, et qui était devenue bien coutumière en Asie-Mineure, au temps de Moïse, car il dut la proscrire expressément dans sa Loi. Citons un verset des plus curieux du *Sepher Wa-ïkerâ* ספר ויקרא (traité plus connu des modernes sous le titre du *Lévitique*) ; un verset dont la portée véritable a échappé aux commentateurs :

ושרט לנפש לא תתנו בבשרכם וכתבת קעקע לא תתנו
בכם אני יהוה :

« Une incision pour une âme (défunte), point n'en ferez à la chair à vous ; des marques stigmatisées (tatouages), point n'en ferez sur vous : moi Ihôah ! »

(LÉVITIQUE, chapitre XIX, ỳ. 28).

La Bible d'Osterwald, d'accord avec toutes les versions exotériques, interprète ainsi ce verset : « Vous ne ferez point d'incisions sur votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez pas de caractères en vous : je suis l'Éternel. »

M. S. Cahen, auteur d'une bonne traduction littérale de la Bible, rend par « un cadavre » le mot qu'Osterwald rend par « un mort », et que nous avons cru devoir traduire par « une âme » : car tel est, en vérité, le sens ésotérique du vocable נפש *Nephesch* (2). Mais en admettant

(1) Par l'hiérogramme נפש, *Nephesch*, Moïse entend presque toujours

le sens accrédité par les traducteurs, notre thèse n'en souffrirait pas.

M. Cahen consigne en note cette remarque, que « les peuples orientaux, et même les Romains avaient l'habitude, aux funérailles de leurs proches, de se faire des incisions en différents endroits du corps. Cet usage (ajoute-t-il) subsiste encore chez les Arabes... On voit dans Jérémie que cette prohibition était mal observée chez les Hébreux. Voy. Jérémie, chap. XVI, ℣. 6; ch. XLI, ℣. 5; ch. XLVII, ℣. 5, etc... (1) »

Les tatouages, ou stigmates, qu'interdit en outre *le Lévitique*, sont magiquement quelque chose de plus que de simples incisions : ils symbolisent l'évocation des Invisibles, et sanctionnent le pacte avec ces Puissances, par l'indélébile inscription de l'hiéroglyphe évocatoire, à même la chair des évocateurs.

Moïse ne condamnait pas sans raison ces rites abusifs, et beaucoup plus profitables aux Larves impures qu'à toute autre classe d'Invisibles. Non seulement de pareilles scènes d'ivresse astrale et sauvage sont nuisibles aux assistants, qui multiplient dans leur milieu les spectres parasitaires et attirent les Lémures vagabonds en leur offrant

---

l'âme dans sa triple nature, et dans l'ensemble de ses opérations. (Voy. Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée*, tome II, page 51-53). Mais les Kabbalistes entendent de préférence, par ce vocable, le corps astral, et la faculté plastique qui lui sert de substratum : en un mot, la vie fluidique de l'âme, par opposition à רוח *Roùach*, sa vie passionnelle, et à נשמה *Neschamah*, sa vie spirituelle. Ce sens est précieux à relever, au point de vue qui nous occupe.

(1) *La Bible, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard*, par S. Cahen, Directeur de l'École israélite de Paris, etc. — Paris, 1832, in-8, tome III, page 89.



des banquets ensanglantés; bien plus, ces pratiques ne se conçoivent que funestes à l'âme en détresse, vers qui s'épanche un courant de fluide orgiaque, saturé de Larves malfaisantes, aveugles et brutales.

Accomplir des rites sanglants sur une tombe entr'ouverte, c'est faire pis, peut-être : c'est suggérer à l'âme encore empêchée dans les entraves magnétiques du cadavre la tentation de ne les point rompre; c'est tendre vers elle la coupe abominable du vampirisme.

Nous avons agité, au tome précédent, la question des Vampires; ce qui nous dispense de nous appesantir en celui-ci sur les turpitudes d'un crime posthume, heureusement assez rare, quoiqu'il en existe nombre d'exemples dûment avérés. Nous avons le droit de tenir notre Lecteur pour suffisamment renseigné sur la question de fait ; au surplus, la *Magia posthuma* de C.-F. de Schertz (1) et le *Traité sur les apparitions des Esprits et les Vampires* du P. dom Calmet (2) cataloguent une certaine quantité de récits où l'on pourra se reporter. C'est au siècle dernier surtout que le problème du vampirisme, bruyamment posé et diversement résolu, a fatigué les triples échos de l'Europe savante, philosophique et religieuse ; mais les revenants meurtriers ont été connus de tous temps sous les noms divers de *Broukolaques*, de *Stryges*, de *Ghôles* et de *Lamies* (3).

(1) Olmütz, 1706, in-8.

(2) Paris, 1751, 2 vol. in-12.

(3) Pausanias, cité par M. de Mirville *(des Esprits et de leurs manifestations diverses*, tome IV, page 392), signale un article de la législation des Crétois, qui ordonnait de « brûler les cadavres qui *sortaient*



Ces dernières appellations s'appliquaient tantôt à des spectres sanguinaires (1), et tantôt à des monstres à face humaine, qui, affamés et libidineux tout ensemble, violaient les sépultures, et, convives du ver et du corbeau, y célébraient les frénétiques agapes de la putréfaction et les orgies silencieuses de la mort. Cette double dépravation, qui n'est point, comme on le sait, sans exemple de nos jours, relève plutôt de la pathologie mentale que de l'Occulte proprement dit. Nous ne nous y arrêterons pas.

Véritable maladie posthume, héréditaire parfois et même épidémique, le vampirisme serait aussi du ressort de la médecine : mais il tombe au premier chef sous la compétence du magiste. Il est d'ailleurs, à l'ordinaire, contesté par les oracles de la science, qui recourent, en vue d'expliquer les faits garantis par tant de témoins oculaires, à un édifice infiniment compliqué d'hallucinations réciproques et de délires concomitants. Le docteur Calmeil, qui, pour définir la cause d'autres phénomènes, à son gré purement subjectifs, nous parlait naguère de troubles *hystérodémonopathiques*, tire cette fois de son sac-à-malice le vocable, aussi lumineux que péremptoire, de *spectropathie* (2).

---

de leurs tombeaux pour rentrer dans leurs familles, ou de leur percer la tête avec un clou ». Ainsi, non seulement le vampirisme était connu des anciens, mais ils pratiquaient déjà le remède usité depuis en Grèce, en Moravie, en Pologne, en Hongrie, pour arrêter les ravages du fléau.

(1) Souvent, par extension, les occultistes nomment Vampires les entités fluidiques parasitaires qui, plus consistantes que les Larves proprement dites, perpétuent leur existence aux dépens de l'individu complaisant à les nourrir. — C'est en ce sens qu'au chapitre IV, nous avons parlé de *vampires dévorants* (page 405).

(2) Calmeil, *de la Folie*, Paris, 1845, 2 vol., tome II, *in fine*.



C'est beau, la Science!...

Il faut bien que le revenant meurtrier se présente à ses victimes *en corps astral*, puisqu'il pénètre dans les demeures, toutes portes et fenêtres closes, et disparaît soudain comme il est apparu. Il tue en deux ou trois visites, parfois en une seule, les êtres vivants qu'il assaille : il les épuise en leur dérobant leur vitalité, par une sorte de succion fluidique. Il serait surperflu d'insister sur l'analogie homologuant le cas qui nous occupe avec les mystères dynamo-spirituels effleurées au chapitre v (1), comme avec l'énigme de la Lycanthropie, que nous aborderons au chapitre VII, sous le titre de *Magie des transmutations*.

Le Vampire s'attaque d'aventure aux animaux domestiques. Parmi les hommes, il s'en prend à ceux dans la familiarité desquels il a vécu ; préférablement, à ses proches. Une tradition, d'ailleurs sujette à conteste, veut que les personnes mortes du baiser vampirique deviennent vampires à leur tour...

Souvent leur cadavre ne porte aucune marque de violences. On cite néanmoins des cas où le Vampire, pratiquant une blessure au cou de sa victime, se serait abreuvé à même son sang.

« Il se trouvait (écrit le Dr Calmeil) au nombre des vampires, auxquels le Comte de Cabréras fit couper la tête, en 1728, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu par trois fois dans sa propre maison, à l'heure du repas, et *avait sucé le sang au cou*, la première fois à son propre frère,

(1) Voyez pages 552 et suiv. — Cf. aussi notre théorie des Larves, chap. II de la *Clef de la Magie noire*.



la seconde à l'un de ses fils, la troisième à un valet ; tous trois étaient morts sur le champ. Il fit brûler un troisième vampire, qui était enterré depuis plus de seize ans, et avait sucé le sang et causé la mort de ses deux fils (1). »

Les faits sont constants, certifiés par des procès-verbaux nombreux et authentiques. Ce qu'on observe uniformément à l'exhumation des *cadavres inculpés*, on peut en lire le détail au premier tome du *Serpent de la Genèse* (2). Quant à l'occulte justification de ces phénomènes anormaux, à coup sûr on l'entrevoit... Il n'est rien d'étonnant à ce que le R. Père Calmet, qui ne soupçonnait point la théorie kabbalistique du corps astral, s'étonne de la conservation et de la vie végétative des cadavres, dûment enterrés.

« Ce n'est pas là (dit-il pourtant) la principale difficulté qui m'arrête ; c'est de savoir comment ils sortent de leurs tombeaux : comment ils y rentrent, sans qu'il paroisse qu'ils ont remué la terre, et qu'ils l'ont remise en son premier état : comment ils paroissent revêtus de leurs habits, qu'ils vont, qu'ils viennent, qu'ils mangent. Si cela est, pourquoi retourner dans leurs tombeaux ? que ne demeurent-ils parmi les vivans? pourquoi sucer le sang de leurs parens? pourquoi infester et fatiguer des personnes, qui doivent leur être chères, et qui ne les ont pas offensés ? Si tout cela n'est qu'imagination de la part de ceux qui sont molestés, d'où vient que ces Vampires se trouvent dans leurs tombeaux sans corruption, pleins de sang, souples et maniables ; qu'on leur trouve les pieds crottés le lendemain du jour qu'ils ont couru et effrayé les gens du voisinage, et qu'on ne remarque rien de pareil dans les autres cadavres enterrés dans le même tems, dans le même cimetière? D'où vient qu'ils ne reviennent plus, et n'infestent

(1) Dr Calmeil, *de la Folie,* tome II, page 432.
(2) Pages 222-224.

plus, quand on les a brûlés et empalés? Sera-ce encore l'imagination des vivans et leurs préjugés, qui les rassurent après ces exécutions faites? D'où vient que ces scènes se renouvellent si souvent dans ces pays, qu'on ne revient pas de ces préjugés, et que l'expérience journalière, au lieu de les détruire, ne fait que les augmenter et les fortifier (1)? »

On voit que, sur le fait de la réalité des phénomènes, l'érudit bénédictin répond, plus d'un siècle à l'avance, aux théories des savants tels que le Dr Calmeil, qui ne voient dans les êtres vampirisés que les victimes d'une maladive imagination. La doctrine esquissée par nous au précédent tome (pages 229 et 381) semble résoudre la plupart des difficultés dont s'effare la logique du bon Père (2). L'assassin d'outre-tombe n'est pas un cadavre galvanisé pour un temps par une soif monstrueuse de pourpre humaine, puis rentrant dans sa fosse pour y cuver ce sanglant breuvage, comme un ivrogne cuve son vin. Non, le revenant serait un Élémentaire anticipé, — l'âme du défunt qui, vaguant en corps sidéral

(1) Dom Calmet, *Traité des apparitions et des vampires*, tome II, pages 211-212.

(2) Le seul détail qui semble répugner à cette doctrine, c'est la boue dont les pieds du cadavre apparaissent souillés, et qui témoignerait de l'exode extra-sépulcral, en chair et en os. Nous ne hasarderons pas la supposition, — invraisemblable au présent cas, — d'un transfert par réversibilité, du fantôme au cadavre. Mais outre qu'il est fort possible, en pareille circonstance, de confondre avec de la boue toute autre maculature, sur quoi l'on nous dispensera d'insister (la propreté n'était point coutume, alors, surtout dans les classes inférieures), peut-être mentionne-t-on les pieds crottés pour plus de merveilleux, ou plus de vraisemblance de l'hypothèse en faveur à cette époque. Autant le fait essentiel s'impose, avéré comme il l'est par tant de témoins, sous la sanction des autorités locales, autant il paraît supposable que la tradition ait brodé quelque détail fantaisiste, sur le canevas du récit originel.

autour de sa dépouille, n'a garde de rompre le lien d'ombilication fluidique qui la rattache au cadavre, dont elle entretient la vitalité végétative et retarde la désagrégation moléculaire, par un phénomène exceptionnel d'hyperphysique nutrition.

Mais pour nourrir la mort, il faut épuiser et détruire la vie. — L'impalpable malfaiteur se mêle aux vivants, il les terrifie pour s'emparer de leur fluide vital extériorisé par l'effroi ; et ce fluide, il va le transmettre au cadavre, auquel son existence est liée... — Figurez-vous un poulpe, embusqué dans sa caverne sous-marine ; il étend au dehors ses huit tentacules armés de suçoirs : tel le cadavre meurtrier dans sa tombe ; le spectre-ventouse vagabonde alentour :

... tumulum circumvolat umbra!

Voilà, dans toute son immondice, le mystère infâme de l'erraticité vampirique.

L'intuition populaire l'avait de longue date pressenti, puisque l'usage voulait, en Grèce et ailleurs, qu'on plantât des glaives, la pointe en l'air, sur la sépulture des Vampires, après qu'on leur avait tranché la tête ou féru le cœur d'un épieu. Peut-être quelque magicien avait-il révélé l'efficacité d'une telle pratique... Tournefort a été à Mycone (l'une des Cyclades), témoin fort incrédule de cette singulière cérémonie, qu'il relate en ses *Voyages*.

Or, on sait la vertu que possèdent les pointes de métal, d'anéantir les fantômes en rompant tout coagulat fluidique. Elles soutirent et décomposent l'électricité vivante en ses anormales condensations. Sur la fosse des Vampi-

res, les épées servaient donc à dissoudre le nœud qui relie au cadavre l'entité erratique du défunt, — aussitôt entraînée au gouffre d'Hécate. C'est là, dans ces ténèbres extérieures dont parle l'Évangile, que cette âme prolongera, selon toute vraisemblance, sa triste condition d'Élémentaire extraligné de la voie lumineuse, en attendant de devenir un légionnaire de l'ombre, un Daïmon pervers.

M. Jules Lermina, dans son *Élixir de vie*, dramatise en mode saisissant l'hypothèse d'un Vampire par anticipation : imaginez un vieillard qui a trouvé, en dépit de l'âge, le secret d'un perpétuel entretien de ses réserves nerveuses, qu'il renouvelle sans fatigue en s'assimilant les forces élaborées par d'autres organismes. C'est aux enfants, nécessairement doués, dans la période de leur croissance, d'une surabondante sève de vie, que le sinistre héros du romancier emprunte le fluide d'immortelle Jouvence. Bien que la fabulation de M. Lermina soit purement fantaisiste, son hypothèse se réclame d'une théorie très curieuse et très solide, dont nous lui emprunterons l'énoncé.

« Écoutez-moi (c'est la confession du Vampire). — Il y a en l'homme trois périodes distinctes : l'une de rayonnement, c'est l'enfance jusqu'aux extrêmes limites de l'adolescence ; la seconde de consommation, qui va jusqu'à la fin de l'âge mûr ; puis la troisième, de réduction, qui est la vieillesse et se termine par la mort.

« De l'organisme vivant, de l'homme surtout, qui est jusqu'ici la plus complète expression de la vie, s'exhale pendant la première période le trop plein de la vitalité. L'enfant absorbe

plus de fluide vital qu'il n'en consomme, et de tout son être rayonne une force en excès. Dans la seconde période, l'être consomme autant qu'il absorbe : c'est l'équilibre des forts. Dans la vieillesse, cet équilibre est rompu ; la résorption est inférieure à la consommation, la dépense vitale supérieure à l'acquisition, d'où la faiblesse, d'où la mort.

« Maintenant, en l'état actuel de la science, il vous paraît impossible, n'est-il pas vrai? qu'un homme, un vieillard, puisse rompre ces lois de nature et, par des pratiques spéciales, voler à l'enfant, par exemple, ces effluves vitaux qui sont en excès, et même, par une sorte d'endosmose, attirer à soi tout le fluide dont une partie, celle extérieure, serait à sa disposition immédiate? Là est pourtant la vérité. Oui, je suis un criminel ; oui, je suis un assassin, car depuis quarante ans je procède, nouvel Éson, à un rajeunissement perpétuel de moi-même. Oui, j'ai tué des enfants, mais non pas, comme les ignorants le pourraient croire, ou comme l'avait follement inventé Jean-Henri Cohausen, dans son *Hermippus redivivus*, en absorbant l'air qui s'échappe des poumons de l'enfant, ou bien encore, à la façon des Vudoklaks légendaires, en suçant leur sang... non pas, mais en attirant à moi le fluide vital qui s'échappe en excès de tout leur organisme.

« Ah! si j'avais eu le courage de m'en tenir là ! Mais, je vous l'avoue, il n'est pas d'ivresse plus profonde, plus attrayante, plus follement heureuse que celle-là ! Quand dans les membres refroidis pénètre ce fluide chaud et vivifiant ; quand l'imbibition s'accomplit, pénétrant les pores, se glissant à tous les organes, c'est la jouissance inouïe, entière, absolue!... C'est la sensation de la résurrection, si un cadavre pouvait renaître...

« Et toujours je me criais : « Arrête-toi, mais arrête-toi donc! » et toujours mon être tout entier continuait à boire ces effluves... Et je tuais ! Et j'assassinais!... ne conservant pour tout remords qu'une soif inassouvie !

« Par les doigts, par le regard, — oh ! par le regard surtout! — s'exerce cette attraction, qui donne à la victime une sensation d'abandon de soi-même, non pas douloureuse, mais délicieusement enivrante!...

« Il parlait ! Il parlait toujours, le misérable vieillard, ayant

dans la voix, dans le geste, dans les yeux, la volupté d'un spasme (1)!... »

Voilà le vampirisme anticipé, vraiment pratique, celui qui perpétue la vie et non la mort. Quelques sorciers s'en sont transmis le secret, comme en témoignent les traditions, habillées d'une forme vague et fantastique à dessein, qu'a recueillies Cohausen, l'auteur cité par Lermina (2). L'hypothèse dramatiquement historiée dans

(1) *L'Initiation*, 2e année, tome II, pages 263-265.

(2) *Hermippus redivivus, ou le triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*, contenant une méthode pour prolonger la vie et la santé de l'homme, traduit de l'anglois, d'après le Dr Cohausen, par M. de la Place. — A Bruxelles, et se trouve à Paris chez Maradan, libraire, 1789, 2 vol. in-8, portrait.

Nous transcrivons, à titre de curiosité, la recette qu'on peut lire au tome II de l'*Hermippus*, p. 129-130 : « Que l'on prépare une petite chambre bien close, et qu'on y établisse cinq petits lits, chacun pour une seule personne. Qu'on fasse coucher dans ces cinq lits cinq jeunes vierges, c'est-à-dire au-dessous de treize ans, et de bonne constitution. Qu'au printemps de l'année, vers le commencement du mois de mai, un trou soit percé dans la muraille de cette chambre, et à travers lequel on fera passer le col d'un matras, dont le corps de glace sera exposé à la fraîcheur de l'air extérieur. Il est aisé de concevoir que lorsque la petite chambre se trouvera remplie de l'haleine et de la matière respirée par ces jeunes vierges, les vapeurs passeront continuellement du col du *matras* dans le corps du vaisseau, où, à travers la fraîcheur de l'air dont il est environné, elles se condenseront en une eau très limpide, c'est-à-dire en une teinture de l'efficacité la plus admirable, et qu'on peut très justement appeler un véritable Elixir vitæ... »

Cette formule d'alchimie biologique apparaît, on en conviendra, d'un vampirisme assez innocent. Nous voudrions croire la liqueur qui en résulte plus tonique qu'elle n'est appétissante; mais son efficacité comme élixir de vie reste à établir.

La formule de l'élixir vital a passionné plusieurs siècles de chercheurs, et les disciples d'Hermès partageaient leurs laborieux efforts entre la queste de la pierre philosophale et la recherche de la médecine universelle.

Jamais les anciens adeptes n'ont connu l'élixir de vie, au sens où le

l'*Élixir de Vie* n'a plus rien qui choque l'esprit, pourvu qu'on ne la pousse point à l'extrême; et nous n'étonnerons personne en affirmant qu'à de telles pratiques ne se borne point ce qu'un magicien noir peut perpétrer, dans cet ordre de magnétisme occulte.

Mais revenons aux choses de la mort et de l'immortalité.

Tout à l'heure, en exaltant le culte des ancêtres, dont les rites répondaient ésotériquement aux plus profonds arcanes du sanctuaire, nous avons omis d'insister sur le problème, aussi célèbre que complexe, de la Nécromancie. C'est qu'indirectement déjà nous avons abordé cette question sous plusieurs de ses faces, et que nous nous réservions d'en fixer ici les termes avec sobriété.

L'on n'attend pas de nous l'énumération de tous les rites et procédés évocatoires, qui sont en usage de nos

vulgaire se l'imagine, d'après les légendes. Rien au monde ne peut conférer l'immortalité à un corps fait de matière putrescible ; on peut seulement en retarder la dissolution, régénérer l'organisme par la lumière astrale, qui concentre ses vertus dans l'or potable des spagyriques... La médecine universelle a fait miracle aux mains de Paracelse et des Rose-Croix, et Cagliostro possédait, s'il faut en croire d'imposants témoignages, un élixir de vie « qui rendait instantanément aux vieillards la vigueur et la sève de la jeunesse. Cette composition (nous dit Éliphas), avait pour base le vin de malvoisie et s'obtenait par la distillation du sperme de certains animaux avec le suc de plusieurs plantes. Nous en possédons la recette, et l'on comprendra pourquoi nous devons la tenir cachée. » *(Dogme de la Haute Magie*, p. 287).

Cf. : *l'Histoire des personnes qui ont vécu plusieurs siècles et qui ont rajeuni, avec le secret du rajeunissement, tiré d'Arnauld de Villeneuve*, par M. de Longueville-Harcouet. — Paris et Bruxelles, 1716, un vol. in-12, front.



jours ou qui le furent en d'autres temps : nous en avons cité un certain nombre et même décrit quelques-uns dans cet ouvrage. Quant au surplus, il suffit, et *la Clef de la Magie noire* ne saurait être un rituel. Nous expliquons. nous ne prescrivons pas...

Qu'est-ce que la Nécromancie ? Où aboutissent ses pratiques ?

On la définit d'ordinaire l'art d'évoquer les morts : un énorme malentendu réside en puissance dans cette formule équivoque.

Les morts ! En effet, qu'entendrons-nous par là ? — Nous avons vu que l'être psychique, dépouillé de son organisme, se désagrège plus ou moins vite. Élémentaire, il groupe encore en soi l'ensemble des principes survivant à son corps ; mais, après un variable séjour dans le gouffre d'Hécate, l'âme réelle, siège de la personnalité vraie, rejetant le lest impur de la fausse personnalité, va rejoindre sur l'Antichtone (ou terre spirituelle) les aînés de sa race. Dès lors, il ne reste plus, dans l'atmosphère de la planète, que l'Ombre, ou la dépouille astrale éliminée, en proie à la désintégration lente et progressive ; car le spectre phosphorescent de la vitalité inférieure, qui ne s'éloigne point du cadavre de chair, s'est déjà dissous avec lui.

En quoi consistera donc le *mort*, que l'art du nécromancien se flatte d'évoquer ? — L'âme antichtonique répond-elle aux évocations ? Presque jamais. — L'Élémentaire peut-il se manifester ? Quelquefois. — L'Ombre réactionnée peut-elle apparaître ? Rarement.

Mais, à l'ordinaire des expériences de Nécromancie,

les êtres qui se produisent sont parfaitement étrangers à la race humaine.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Les conditions ne sont plus ce qu'elles étaient. Une réserve s'impose à l'égard d'une Nécromancie, coutumière aux prêtres de l'ancien monde, et qu'on pourrait qualifier d'orthodoxe, car elle se fondait sur la gnose hiérarchique des posthumes étapes, et faisait partie intégrante de la synthèse scientifique et religieuse qui mariait la terre au Ciel. Nous avons nommé le culte ancestral...

Dans les religions unitaires, un lien constamment tendu, de l'endroit à l'envers de la substance cosmogonique, reliait la lumineuse Antichtone à la terre d'épreuve et d'objectivité. Des communications étaient normales et faciles alors, qui ne s'établissent plus qu'à titre exceptionnel, et par l'effort de quelques initiatives isolées. Quand l'aïeul évoqué ne manifestait pas sa présence réelle, du moins pouvait-il, à la faveur de la chaîne sympathique intermédiaire, épanouir sa gloire sous une forme d'emprunt, — image astrale vitalisée par lui, et toujours docile au magnétisme de sa volonté lointaine.

De tels rapports théurgiques se sont-ils maintenus de nos jours chez les peuples d'Orient qui, tels Indous et Chinois, ont pieusement conservé la tradition de l'antique Alliance, et qui pratiquent les rites ancestraux avec un religieux scrupule? — Nous ne le saurions dire. En ces contrées d'Asie, l'ésotérisme vif du dogme et du culte se perpétue dans l'ombre des fraternités adeptales, et nul doute que la chaîne de communion intercosmique

ne fonctionne pour ces initiés. Mais aux foyers familiaux, où se dressait originairement l'autel évocatoire des ancêtres, il est difficile d'évaluer dans quelle mesure la superstition et la routine ont pu compromettre l'efficacité de leur culte. Là, du moins, si le lien thaumaturgique s'est relâché, il n'est pas rompu.

La lettre morte est comme la cendre qui recouvre de la braise ardente et la dissimule sans l'éteindre : une poignée de sarments et un souffle d'air suffiraient à ressusciter la flamme vive, à la libérer voltigeante au dehors... C'est le cas des religions d'essence ésotérique, — n'en exceptons pas même les plus enlisées dans la matérialisation des symboles : sous leur écorce sommeille l'esprit, que cet amoncellement littéral n'a point étouffé. Partout où le sacerdoce officiel consacre le culte des défunts, la vertu évocatoire et miraculeuse peut bien avoir disparu des rites dégénérés, mais la communion d'amour des vivants et des morts n'a point cessé d'être providentiellement garantie. A défaut même de la consécration religieuse, toute solidarité ne serait pas abolie : resteraient les Êtres collectifs, ces synthèses humaines, qui, englobant dans leur unité les âmes d'ici-bas et celles de là-haut, serviraient encore d'ultimes traits-d'union, de la terre au Ciel.

Mais entre ces rapports nécessités, obscurs et latents, et les relations manifestes, lumineuses et libres que la Haute Magie des sacerdoces unitaires procurait d'un monde à l'autre, — le même contraste éclate qui oppose l'Inconscient au Conscient, l'instinct à l'intelligence.

La thaumaturgie évocatoire des anciens temples ne se limitait point d'ailleurs à une transfiguration de l'art nécromantique, sous prétexte de cérémonies ancestrales. La prévoyance de ses mages devançait l'incarnation des âmes : ils conjuraient et faisaient parler les Invisibles, du fond des limbes expectatifs de l'existence, avant l'épreuve terrestre ; comme, après l'épreuve, ils interrogeaient encore les âmes émancipées et les forçaient à répondre, du cœur même des Cieux reconquis. Ainsi la naissance et la mort livraient alternativement à ces privilégiés du savoir humain les arcanes de l'avenir et ceux du passé. Par les deux issues de l'existence, à travers le *chaos apparent* qui avoisine les mondes matériels, les mages avaient su démêler et saisir la chaîne d'or dont parle Homère, la chaîne des effets et des causes !

Si la pensée du Lecteur nous a suivi, attentive, sur le seuil des deux portes de la naissance et de la mort, — c'est sous l'aspect symbolique d'un flux et d'un reflux effrénés, qu'elle a dû percevoir les deux courants d'âmes (inversement analogues) de la génération physique et de l'émancipation spirituelle. Quel tumultueux remous! Et si l'on ajoute au tableau l'évocation du grand fleuve astral, qui, — pareil au serpent Οὐροβόρος, — encercle la planète, et, reliant le cône d'ombre hérébique à la voie lumineuse d'Iônah, roule en ses ondes torrentielles, (mi-partie ténèbres et splendeur), les expectants de la naissance et les retardataires de l'immortalité : n'obtient-on point le schéma du chaos lui-même ?... Toutefois ce pêle-mêle n'est qu'illusoire, et nous avons bien mal rendu notre pensée, si l'on a pu s'y méprendre un seul

instant : à travers ce mouvant dédale, fonctionne en effet un dynamisme admirable, réglé par d'inflexibles et justes lois.

Ce spectacle idéal comporte deux aspects. Perçu d'en bas, sous l'apparence désordonnée de la Nature fatidique, il évoque l'image d'un Maëlstrom engendré du choc de deux torrents ; — mais embrassé d'en haut, sous le point de vue harmonique de la Nature providentielle et réparatrice, le même spectacle fait songer à la vision emblématique de Béthel : Jacob aperçut en rêve une échelle colossale, qui s'élevait de terre et dont les suprêmes échelons se perdaient dans la hauteur des cieux ; échelle double, où de gauche et de droite, parallèlement, il voyait les anges du Seigneur descendre et remonter !...

Telles se représentent à l'esprit les réalités sublimes que contemplaient, pratiquaient, — et, jusqu'à un certain point, gouvernaient — les sacerdotes de l'Ésotérisme intégral, alors que l'Unité triomphait encore dans sa triple affirmation, intuitive, expérimentale et dogmatique. L'Antagonisme (ce ver rongeur) ne s'était pas encore insinué dans le beau fruit de la Connaissance : sous la diversité des symbolismes extérieurs, l'âme occulte irradiait sa lumière intime, immarcessible, immuable. La synthèse était faite ; l'Alliance régnait...

On conçoit que de telles harmonies favorisassent les rapports possibles d'un plan à l'autre, ceux en particulier de l'Antichtone à la terre, et réciproquement. Ne soyons pas surpris que le culte des ancêtres, dans ces temps qui marquèrent son épanouissement et sa fortune majeure, se montrât plus fertile en thaumaturgies qu'à l'heure ac-

tuelle, où, pétrifié dans la matérialisation de ses dogmes et la dégénérescence de ses rites, il apparaît méconnaissable.

L'Ésotérisme intégral comportait des œuvres dont il ne reste plus que le souvenir, aux secrètes archives des sacerdoces dégénérés.

Il fut un temps où les mains pontificales dispensaient des prodiges, qui bientôt ne seront plus accordés qu'aux téméraires initiatives de l'exceptionnel adeptat, et encore aux saintes violences de la foi solitaire ou cénobitique. Les prêtres n'*officiaient* pas seulement à l'autel : ils *opéraient*...

Que le commerce de l'homme avec les âmes victorieuses et même réintégrées fût alors hiérarchiquement entretenu et sacerdotalement garanti ; que fréquemment des messages, des signes admoniteurs, des voix augurales, des apparitions même d'Ancêtres apportassent aux orphelins de la terre les marques de la sollicitude paternelle par delà le tombeau, aux captifs les témoignages de la délivrance, aux prédestinés de la mort la sanction de l'immortalité : ce n'est point douteux. Mais ce qui fut la règle des siècles d'harmonie et de synthèse hiérarchique, n'est point celle des âges d'anarchie spirituelle et d'antagonisme.

Telles praticables issues ne sont plus ouvertes depuis la ruine de l'Unité, et, pour parler comme les kabbalistes, depuis l'avénement du Binaire impur. Les portes de la naissance et de la mort qui se prêtaient, complaisantes, aux rapports exceptionnels entre les deux mondes, ne s'acquittent même plus de leur office ordinaire avec la

régularité d'autrefois : du moins les fonctions normales de l'incarnation et de l'exode posthume ne s'opèrent plus sans quelque trouble, au passage du point mort. Elles ont subi le contre-coup du désastre.

Si l'on nous demandait en quoi de pareilles perturbations nous semblent imputables à la rupture de l'Unité scientifique et religieuse ici-bas, la réponse serait facile... Qu'il nous suffise de mentionner, comme conséquence de cette rupture, l'abolition des sanctuaires féminins, où l'on montrait aux jeunes initiées l'art d'arracher à l'Amour son bandeau, et de corriger, par l'appel de la Volonté consciente (et avec l'aide de la Providence) la fatidique sélection que font les âmes, en quête de géniteurs conformes à leurs tempéraments respectifs : c'était licence octroyée aux mères, d'évoquer à la vie des âmes de leur choix. — Quant aux choses du trépas, la psychurgie posthume (précédée, comme le dit énergiquement Saint-Yves (1), du *traitement de l'agonie*), avait pour résultat de prémunir l'émigrant contre les périls de la route. Que reste-t-il de tous ces rites efficaces de la primitive Religion-Sagesse ?... Dès longtemps, les inséparables mystères de l'amour, de la naissance et de la mort, ne sont plus soupçonnés.

Il convient donc de reléguer à part les antiques merveilles du culte des Ancêtres. Sa splendeur thaumaturgique appartient au passé...

Présentement, les pratiques de la Nécromancie ressortissent à la Magie noire.

(1) *Testament lyrique*, la Mort.

Soit que l'opérateur accomplisse, comme le roi d'Ithaque (1), des sacrifices sanglants ; soit qu'il procède avec le concours d'un médium, à la manière des spirites contemporains, l'évocation des morts se dénonce une œuvre de ténèbres. Bien plus, l'entreprise du magiste, qui, conscient des mystères, s'évertue, de la meilleure foi de son cœur, à galvaniser le cérémonial d'un culte aboli, est une tentative sinon suspecte, du moins téméraire. Nous nous sommes expliqué ailleurs sur ce point ; il parait surperflu d'y revenir.

Mais, à part les âmes glorifiées, si coutumièrement réfractaires à l'appel du nécromancien, passons une revue sommaire des êtres qui font les frais des manifestations.

Il va de soi que nous écartons d'abord les hallucinations purement subjectives, dont le véritable criterium, d'un emploi dangereux d'ailleurs, consiste dans l'épreuve des pointes métalliques (2).

Les phénomènes présentent-ils quelque réalité objective? — Neuf fois sur dix, ils procéderont soit de Larves modelées au moule de la pensée humaine, soit d'Élémentaux mystificateurs et multiformes, soit enfin d'Images astrales, attraites et mues par la volonté, consciente ou non. — Si l'opération s'effectue dans la sphère magnétique d'un être collectif, tous les Lémures peuvent apparaitre, qui évoluent dans son âme mouvante, ou qui se pressent au circuit de la chaîne sympathique dont il est l'Égrégore recteur.

(1) Cf., au tome précédent *(le Temple de Satan)*, les pages 215-218.
(2) Voy. chap. II, pages 190-191.



Il peut arriver, mais rarement, que les Élémentaires du cône d'ombre ou les mauvais Daïmones de l'Astral inférieur se rendant visibles, manifestent une personnalité originale et une volonté propre ; mais, soit qu'évoqués sciemment pour ce qu'ils sont, ils aient répondu au verbe du désir ou du vouloir humain, soit qu'ils se présentent à titre mensonger, sous l'apparence de quelque autre âme rétive à l'appel, l'Évocateur et le médium courront les risques les plus graves. Infiniment avides d'objectivité, ces sortes d'Invisibles s'attachent à la personne qui a eu la mauvaise fortune de les attirer dans son atmosphère : ils reviennent boire constamment à la source, — médianique ou sanglante, — qui les a une fois abreuvés ; et si la fontaine de sang ou de fluide semble tarie, ils ne seront pas en peine de la rouvrir...

Dans certains cas exceptionnels, des êtres vivants, en sortie de corps astral, peuvent se concréter dans le nimbe d'un bon médium matérialisant (1).

---

(1) Ceci nous sera prétexte à transcrire, du curieux ouvrage de M. Yveling Ram Baud *(Force psychique)*, des détails d'un haut intérêt touchant M. Eglington, le plus extraordinaire médium de notre époque. On se souvient que nous avons déjà introduit ce personnage, au sujet d'une séance de lévitation à la cour de Russie. (Cf. chap. IV, pages 434-435).

« Voici la manière de procéder du fameux médium matérialisant. Il demande avant tout, pour opérer, une demi-obscurité : on baisse la flamme du gaz, jusqu'au moment où on en arrive au *blue light*, à la lumière bleue. Les spectateurs s'asseyent, et l'expérience a lieu, je n'ai pas besoin de le dire, dans n'importe quel local, de façon à éloigner toute idée de supercherie, de machinerie ou de préparation. Si le gaz n'est pas dans l'appartement, on tamise et on atténue la vivacité de la lumière, en entourant de papier, comme font chez nous les marchandes d'oranges, le foyer des lampes ou des bougies.



Enfin l'Ombre d'un défunt, sa *coque astrale* moribonde est susceptible d'apparaître : réactionnée pour un

---

« Cela fait, le médium Eglington commence à entrer, suivant l'expression anglaise, en *trance;* il va et vient, se promène, s'énerve un peu, à la façon des derviches, piétine sur place, frotte et tord furieusement ses mains; puis il s'arrête tout à coup, croise les bras et devient immobile.

« A ce moment, sur diverses parties du vêtement du médium, apparaissent des plaques lumineuses et blanches, qu'on ne saurait comparer à la phosphorescence produite par le frottement d'une allumette sur un mur dans l'obscurité, mais bien plutôt à « de la poussière de lune. » Puis ces plaques lumineuses disparaissent pour se réunir sur la poitrine du sujet, d'où elles tombent lentement en une nappe transparente suivant le corps, jusque sur le sol. Figurez-vous de la fumée lourde de cigarette, qui, une fois qu'elle a atteint le parquet, s'enroule en évolutions nuageuses, épaissit et remonte, toujours plus opaque, jusqu'au-dessus de la tête du médium. Alors celui-ci pousse un grand cri, tombe raide par terre, dans un état de catalepsie absolue, et, à sa place, la fumée lumineuse se matérialisant tout à coup, prend la forme d'un être quelconque, ou mort depuis longtemps, ou *simplement absent.* Cette matérialisation est complète ; l'individu dont on voit l'image est le même, visible pour tous : il parle, il marche, il est palpable. Quelquefois, l'expérience se prolongeant, il arrive que le médium, sans bouger de place, toujours étendu sur le sol, se matérialise lui-même, et apparaît à son tour à côté du spectre évoqué.

« Ces matérialisations sont encore d'une durée relativement assez grande; je n'en veux pour preuve que le fait suivant : un jour M. Tissot vit apparaître chez Eglington une jeune femme qui lui était chère, morte quelques années auparavant. En la voyant, il s'écria d'abord : — C'est bien elle ! Puis se remettant peu à peu, il ajouta : — Je ne lui croyais pas le menton aussi petit que cela.

« Il prit alors ses pinceaux, esquissa immédiatement son image, qui se dédoubla, et derrière laquelle parut celle d'Eglington, dont il fit aussi le portrait. Il questionna son ancienne amie, mais il n'en obtint point de réponse.

« Les mains seules de l'apparition devinrent lumineuses, du côté de la paume, comme si elle cachait une lumière pâle. Tout ce que put obtenir le peintre, c'est un baiser que l'apparition lui rendit.

« Puis la femme évoquée et matérialisée, et le médium la dédoublant disparurent comme disparaîtrait une bulle de savon remplie de fumée de tabac qui crèverait tout à coup. » (*Force psychique,* Paris, 1889, in-4, pages 6-8).

temps par la volonté de l'évocateur, nourrie de la force psychique du médium, évertuée par le désir et l'amour d'une assistance unanime, l'Ombre présentera comme un pâle reflet de la personne dont elle a été l'enveloppe sidérale. — Quant au fantôme électro-vital, phosphorescence vaguement conforme à la silhouette humaine, il se montre, d'aventure, dans le voisinage d'une tombe, les premiers jours qui suivent l'inhumation d'une dépouille charnelle : mais il ne s'en peut éloigner. Ce spectre est, au demeurant, parfaitement incapable de manifester le moindre reflet d'intellect ou de mémoire, pas même d'instinct. C'est un assemblage inerte de molécules, dégageant une pâle lueur...

Enfin l'on a pu voir, en des circonstances d'une insigne rareté, quelque âme céleste, revêtue d'une mission temporaire, — soit assumée ou acceptée, — se choisir un médium, à la personne duquel cette âme reste attachée, durant sa période de manifestation. Mais ce mystère n'a plus rien de commun avec la Nécromancie.

Peut-être notre Public s'attendait-il à trouver en ce chapitre des commentaires au problème de la Métempsycose, si célèbre dans les fastes mystiques de l'Antiquité. Mais on en conviendra, ces arcanes sont du ressort exclusif de notre troisième Septaine. Peut-être avons-nous même anticipé, en insistant, comme nous l'avons fait, sur la vie posthume de *ce* qui survit à l'animal humain, savoir l'être psychique émancipé de l'orbe terrestre. Du moins était-ce un empiètement nécessaire, et conforme à l'esprit de ce chapitre.

La doctrine orphique et pythagoricienne du voyage cosmique des âmes faisait, — telle que nous l'avons exposée, — le fond de l'enseignement occulte, dans tous les sanctuaires du vieux monde.

Qu'on fouille les emblèmes mythologiques des nations, et l'on reconnaitra l'universalité de cette doctrine, immuable en dépit des multiples fabulations qui lui servirent de voiles.

Au début de l'ère chrétienne, ce dogme fondamental s'était introduit, avec la Gnose, dans l'Ésotérisme médullaire de la Religion nouvelle. Malheureusement les indiscrètes révélations du Gnosticisme, ses savants désordres, ses scandaleuses orgies de spiritualité l'ont fait proscrire et répudier *in toto* et sous toutes ses formes, alors qu'il ne convenait que d'opérer une sélection judicieuse, dans ce richissime trésor d'éléments hétérogènes.

Quel magnifique manteau l'Église pouvait tailler à ses hiérophantes, dans l'étoffe si précieuse des mystères de la gentilité !

Les gnostiques l'avaient senti. — Leur premier tort fut de confondre syncrétisme éclectique avec synthèse unitaire. — Leur seconde erreur fut de multiplier les formes symboliques du Vrai, et d'ouvrir, au détriment de la grande Assemblée, nombre de petites chapelles. — Leur troisième faute (un crime de lumière !) fut de divulguer, dans le parvis du temple, ce qui devait rester secret dans les cryptes initiatiques du sanctuaire.

Les gnostiques furent condamnés : ils devaient l'être.

Mais, avec l'ivraie, l'Église romaine a rejeté le pur froment...

Sous prétexte d'épuration, le Catholicisme s'est appauvri ; nous pourrions dire qu'il s'est ruiné... Toutefois, quand sonnera l'heure de la Providence, que l'Église interroge l'esprit de ses dogmes vulgarisés, et son Ésotérisme lui sera rendu. La réserve des richesses spirituelles qu'elle a renoncées existe toujours, ensevelie sous les décombres de la lettre morte. Vienne, oh! vienne l'immortel Pontife qui déterrera le trésor!

Les hérésies des premiers siècles ont consisté toutes en des adaptations plus ou moins heureuses, plus ou moins opportunes, du vieil Occultisme rénové.

Nous emprunterons un exemple à la doctrine très remarquable d'un grand mage chrétien, dont nous avons déploré les erreurs, tout en magnifiant sa science et ses vertus (1). Du même coup, nous reviendrons à notre propos.

Le savant hérésiarque Manès, ou Manichée, nourri des

---

(1) Cf. notre tome I *(le Temple de Satan)*, pages 139-140 (en note). et *passim*.

Nous avons eu le tort, dans cette première septaine, de ne pas distinguer suffisamment la pure doctrine de Manès, de celle que lui ont attribuée les controversistes hostiles.

L'ésotérisme de Manès fut erroné sur quelques points ; mais la monstrueuse doctrine des deux Principes, devenue célèbre sous le nom de *Manichéisme*, n'est imputable qu'aux perfides adversaires qui ont tiré des enseignements du maître de fausses conclusions, et aux disciples imbéciles qui les ont soutenues. « Rien n'est moins prouvé (dit Fabre d'Olivet), que Manès eût en effet admis deux Principes opposés du Bien et du Mal, indépendants, éternels, et tenant d'eux-mêmes leur existence propre et absolue... » *(Vers dorés de Pythagore*, page 221).

plus secrètes traditions des temples, nous paraît fort révélateur sur la question du périple cosmique des âmes. Son génie austère et puissant a revêtu ces hauts arcanes d'un symbolisme inoubliable, en sa simple et grandiose étrangeté. Il les a frappés dans leur forme d'un cachet indélébile... Les adversaires de l'hiérophante, obstinés à prendre indistinctement tous ses dogmes au pied de la lettre, n'ont pas eu de peine à en faire ressortir l'extravagance, en tant que notions positives (1); mais l'ésotéricien, qui les étudie comme symboles, admirera leur lucide profondeur : car ils sont d'une grande science et d'une grande beauté.

C'est ainsi que Manès représente le cycle zodiacal sous la figure d'une immense roue, à la circonférence de laquelle sont suspendus douze vases, remplis d'âmes vivantes. A mesure que la roue tourne, ils se vident les uns dans les autres : ainsi les âmes font le tour du cycle universel. C'est la *machine du Salut*. La meilleure épigraphe à ce pentacle est dans une belle parole de Jean Reynaud : « Je me souviens d'avoir longtemps pratiqué l'Univers... »

Poursuivons, sans commentaires, l'exposé des emblèmes de Manès. Ses contemporains, — Archélaüs en particulier, et saint Épiphane, les ont interprétés gauchement; ils ont même jeté quelque désordre dans leur suite normale; mais il n'importe. Voici (quant à l'objet qui nous occupe) le résumé essentiel du symbolisme manichéen :

— C'est par la vertu du Christ, type et synthèse de

(1) C'était d'autant plus facile, — d'autant plus perfide aussi, — que la réalité y est étroitement mariée au Symbole.



l'humanité, que se régénèrent les âmes, polluées durant leur séjour dans les corps. — Le Christ est Amour et Sagesse : la Sagesse du Christ se concentre dans la lune, et sa Vertu (ou son Amour) dans le soleil. — Ces astres majeurs (1) sont deux vaisseaux voguant par l'éther sans limites : la lune est pleine d'une eau subtile et translucide ; du soleil s'irradie un feu très pur. Ce sont comme deux bains, où les âmes se dépouilleront tour à tour des terrestres macules (2).

— Elles séjourneront d'abord dans la lune, pour y être *mondifiées* par l'eau (Ὕδωρ, *unda*, *mundus*) et par la Sagesse (ou gnose de la Vérité) ; puis dans le soleil, où elles seront *purifiées* par le feu (πῦρ, *purus*) et par l'Amour (vertu essentielle du Christ).

— Le vaisseau sélénique (barque d'Isis) reçoit toutes les âmes qui s'élèvent de la terre ; il se remplit peu à peu de leur substance éthérée. — Quand elle est pleine d'âmes, la lune s'en décharge dans le soleil ; puis elle se remplit à nouveau et se vide encore de la précieuse liqueur. — La plénitude de son disque est un signe qu'elle regorge d'âmes passagères ; après que le soleil en a reçu livraison, la lune, à son premier quartier, ne présente plus que le profil d'une barque égyptienne : un faible croissant argenté. — Ainsi, dans le système des phases de la lune, s'inscrit l'hiéroglyphe de sa providentielle fonction.

— Le soleil est le paradis de notre système planétaire...

(1) Majeurs, — à notre point de vue terrestre.

(2) Dans le même sens mystique, il est écrit qu'après avoir été baptisé par l'eau, le chrétien doit être régénéré dans le feu et l'Esprit saint.

Mais l'état d'âme glorifiée dans la cité solaire représente t-il le dernier terme de l'évolution adamique ? Tant s'en faut. — Du soleil, enseigne Manès, les âmes seront transférées dans l'*air parfait* ou dans la *colonne de lumière et de gloire*, qui n'est autre que la voie lactée. Ce séjour, patrie originelle des âmes, est leur Ciel perdu et regagné...

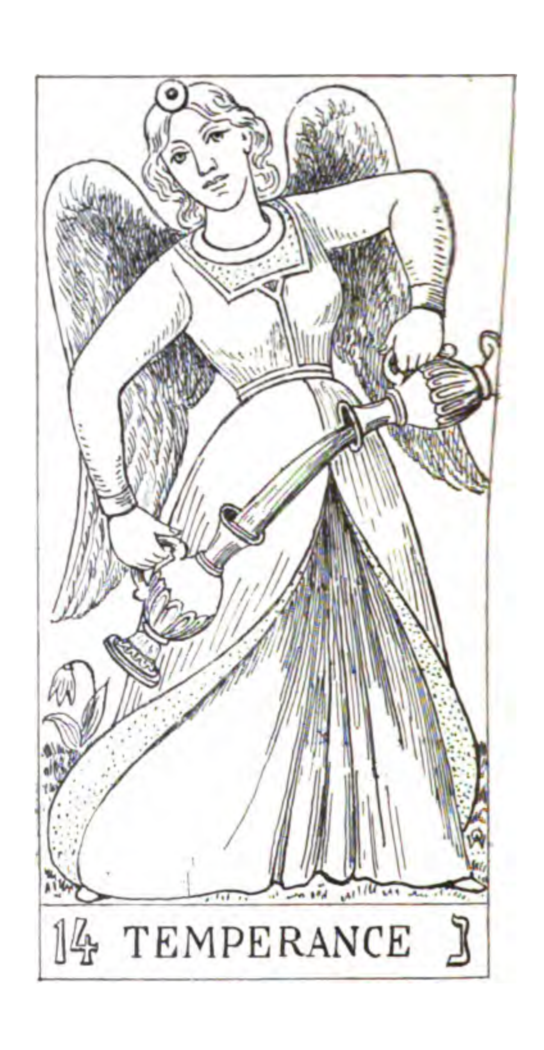
C'est la doctrine du *Songe de Scipion* : N'y est-il pas formellement énoncé que les âmes, parties de la voie de lait, y seront réintégrées un jour ? « Hìnc profecti (animi) hùc revertuntur. »

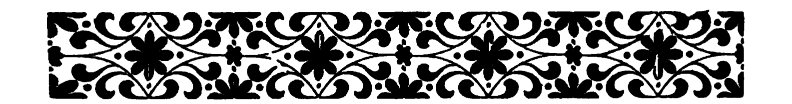
Telle était d'ailleurs la figure universellement reçue, dans les temples de l'antiquité, pour faire pressentir les destinées finales de l'homme, au giron de l'Unité reconquise. Le *Songe de Scipion* ne fait que résumer les notions unanimes à cet égard.

Une analogie bien frappante et bien significative est à relever, entre ces doctrines formulées à Rome et celles des philosophes gaulois, que leurs collègues romains qualifiaient volontiers de barbares. Dans le système des Bardes druidiques, les âmes humaines, purifiées par de successives transmigrations, aboutissent finalement à la voie lactée, que ces mystagogues nomment la *ville de Gwyon* (la cité de l'homme archétype). — C'est *Adamah* de Moïse, la patrie céleste de l'Unité, dans sa localisation symbolique.

Quoiqu'il ne nous appartienne pas d'aborder en ce volume le mystère de la réintégration définitive, dont nous parlerons au tome III, nous avons tenu à fixer sur

ce point d'un trait de plume la doctrine ésotérique des sanctuaires. Cette doctrine, nous l'avons appuyée sur l'identité des emblèmes qui l'exprimaient : car on obtiendra la même réponse, soit qu'on aille en Perse interroger Manès, héritier chrétien de Zoroastre et de Pythagore rénovés, soit qu'au fond des forêts de la Gaule et de la Bretagne, on prête l'oreille à la voix lointaine des Druides, ces interprètes inspirés du vieux génie de l'Occident.


14 TEMPERANCE



כ

(Section 14)

La Tempérance (quatorze) = Mutations = Changements = Combinaisons = Échanges (*Magie des Transmutations.*)

Chapitre VII

MAGIE DES TRANSMUTATIONS

Soit qu'on examine la succession des apparences, ou que l'on poursuive l'entité psychique à travers la chaine de ses manifestations, on voit toujours les formes nouvelles croître sur le fumier des anciennes formes abolies. C'est donc selon l'ordre naturel et l'ordre spirituel tout ensemble, qu'après l'image de la mort, les ingénieux auteurs du Tarot burinent l'emblème des transmutations et des métamorphoses.

Tel est le sens principal de la quatorzième figure, qui, par suite d'une méprise évidente, arbore cette fautive mention, perpétuée de tirage en tirage : *la Tempérance.*

Un personnage céleste se tient debout, ailes éployées à demi : le sourire de l'éternelle placidité épanouit ses

lèvres. A son front, comme un joyau, brille le signe hermétique du Soleil ☉.

L'ange solaire, levant de la main droite une urne d'or, en transvase la liqueur dans l'urne d'argent qu'il soutient de la gauche (1). Ses deux bras, dans cette attitude, esquissent avec sa poitrine le quatorzième hiéroglyphe de l'alphabet hébreu moderne (2), le *Noun* נ.

L'emblème souffre une interprétation complexe ; mais la signification immédiate, qui s'impose au prime examen, — c'est l'identité d'essence, sous la disparité des formes sensibles.

Le vase change ; mais la liqueur reste la même.

Le vase, c'est l'apparence extérieure ; c'est l'enveloppe de matière patente, protéenne et multiple ; c'est le corps transitoire. — La liqueur, c'est l'être intime ; c'est la substance une et invariable, qui sert de support à toutes matières ; c'est l'âme perdurable enfin.

Les métamorphoses, ou mutations de formes, s'accusent apparentes ; elles ne sauraient en aucun cas altérer l'essence. Les modes seuls varient, externes ou intérieurs,

(1) Dans les éditions modernes, l'office des deux mains est transposé; mais les Tarots plus anciens (voir le jeu de Jacques Gringonneur, dit des cartes de Charles VI) nous montrent l'ange versant de très haut dans l'urne d'argent (sénestre) la liqueur du vase d'or incliné dans sa droite (Planche X de l'ouvrage de Merlin, *Origine des cartes à jouer*, etc. Paris, s. d., in-4).

(2) Plusieurs lettres de l'alphabet hébreu moderne se retrouvant *très à propos* dans les figures correspondantes des tarots actuels, ainsi que divers signes d'hermétique et de Kabbale, nous donnent à croire que certaines éditions du Livre de Thoth ont subi les retouches de quelque rabbin initié.

visibles ou non : d'où le terme de *modification*, synonyme de métamorphose.

On nous objectera cependant que, si l'essence est une, nous n'avions que faire de disserter, dans notre *avant-propos*, de la génération des essences.

Mais c'est par extension qu'on a qualifié d'*essences* les natures d'êtres typiques, différenciées, au sein de l'âme universelle, par la Pensée créatrice. Il est, en effet, deux sortes de modifications, *intùs* et *extrà :* les essences ne sont que des modifications internes de l'âme universelle ; comme les matières sont des modifications externes de la substance universelle, — base unique de toutes choses, y compris cette âme même.

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; ce qui est occulte, comme ce qui est manifeste. Ainsi l'Essence une se modalise au dedans en essences multiples, comme la Substance une se modalise au dehors en multiples matières.

Seuls le Père et la Mère universels, — Dieu seul et la Nature naturante qui émane de Lui, — sont éternellement immuables en soi.

Les êtres spirituels finis évoluent, il est vrai ; ils subissent donc, en un sens, la loi du Devenir ; mais ils possèdent l'immortalité en tant qu'êtres : et, par conséquent, ils *sont* en même temps qu'ils *deviennent.* — On n'en peut pas dire autant des formes matérielles, qui passent et se succèdent, sans que rien doive subsister de la matière qui les compose, après que celle-ci aura fait retour à l'unité de la substance. Les formes extérieures *existent,* mais ne *sont* pas.

Toute chose sensible existe sans être, et subit foncièrement la loi du Devenir ; ce qui équivaut, — qu'on y prenne garde, — à cette formule outrancière d'aspect : *toute chose sensible consiste en une apparence de fantasmagorie plus ou moins durable ;* pour aboutir à ce corollaire : *toute métamorphose se réduit donc au passage d'un mode illusoire à quelque autre mode d'illusion.*

L'unanimité des Écoles mystiques a dénoncé les mensonges de la matière, et nous verrons sous peu que telle était aussi la doctrine des alchimistes.

Ces principes une fois établis, nous ne voyons plus d'inconvénient à sacrifier au vocabulaire qui a cours en ce monde transitoire, ni à appeler réels les objets qui semblent stables, et illusoires les phénomènes que leur inconstance soustrait au critérium de cette réalité contingente, que traduit le verbe *exister*. Pareille distinction repose pourtant tout entière sur une différence du plus au moins ; c'est-à-dire, sur un contraste de relativités, qui s'évanouit devant l'absolu de l'Être.

Qu'est-ce, en dernière analyse, que l'Ordre temporel ? — Un Devenir, tissu de perpétuelles métamorphoses, dont un triple dynamisme (providentiel, volitif et fatidique) règle la succession.

C'est assez dire qu'un chapitre, intitulé *magie des transmutations*, comporterait l'intégrale étude de l'Univers manifesté ! Moins ambitieux, nous prétendons circonscrire le sujet du présent discours à l'interprétation la plus étroite qui puisse convenir à son titre, et nous borner

au rapide examen de quelques phénomènes exceptionnels de physique secrète, communément qualifiés de transmutatoires.

On peut distinguer d'abord les cas de métamorphose *objective*, quand la matière se trouve modifiée en elle-même, au point d'apparaître à tous sous l'aspect d'un nouveau corps, comme dans les combinaisons chimiques, par exemple; — et ceux de métamorphose *subjective*, quand les formes sensibles de l'objet n'étant aucunement altérées, le phénomène se réduit à une illusion du sujet : tel est le prodige de la fascination, que nous avons expliqué plus haut.

Que si l'on observait qu'en ce dernier cas, il n'y a point métamorphose : il serait aisé de répondre que, les formes dites réelles équivalant elles-mêmes à une illusion générale et en quelque sorte consolidée (1), on ne peut voir, comme nous l'avons dit, entre la transmutation effective et la transmutation imaginaire, qu'une différence du plus au moins dans l'ordre du relatif.

Mais quittons ce langage transcendantal : aussi bien est-il entendu que nous parlerons celui de la vie positive et coutumière.

Or, au point de vue des apparences, tout change d'as-

(1) « La matière existe, mais non d'une existence telle que se le figure le vulgaire ; elle existe, mais elle n'a point d'essence indépendante des perceptions intellectuelles : car l'existence et la perceptibilité sont, dans ce cas, des termes convertibles. Le sage sait que les apparences et leurs sensations extérieures sont purement illusoires, et qu'elles s'évanouiraient dans le néant, si la divine énergie qui les soutient seule était suspendue un moment. » (Extrait du *Vedanta*, cité par Fabre d'Olivet, *Vers dorés de Pythagore*, pages 306-307).



pect ; et nulle part contraste ne s'accuse plus évident, qu'à rapprocher les transmutations objectives, de celles qui n'existent que dans l'imagination (1) du sujet « halluciné ».

Entre ces deux modes nettement distincts de phénomènes objectifs et subjectifs, vient s'en placer un troisième : le mode mixte des manifestations fluidiques.

Ces phénomènes, qui seraient attribuables à la première classe, en tant que perceptibles aux sens de plusieurs personnes à la fois, voire de tous les spectateurs présents, — ces phénomènes ressortiraient également à la seconde, en raison du caractère non seulement fugace, mais ambigu, qu'ils affectent (2).

Nous examinerons, en ce chapitre, deux exemples fort surprenants, réversibles dans cette catégorie médiane : la *Lycanthropie* et la *Palingénésie*.

Il s'agit là de métamorphoses semi-objectives, de phénomènes passagers de l'ordre physique ; — tandis que la *transmutation des métaux* (dont nous traiterons dans une notice à part, qui terminera ce chapitre VII et ce tome II tout ensemble) constitue un phénomène de l'ordre chimique : c'est une métamorphose objective, s'il en fut jamais.

A successivement aborder ces trois problèmes, nous aurons fourni des exemples de transmutations dans les règnes animal, végétal et minéral.

---

(1) L'organe propre de l'*imagination*, l'on s'en souvient, est le *translucide* ou *diaphane* des magistes occidentaux.

(2) Nous en avons ailleurs exposé la nature et les causes. (Cf. *Avant-propos*, pages 71-79, et *passim*, au cours de cet ouvrage).

L'énigme de la *Lycanthropie* (1) ne porte pas au scepticisme des modernes un défi moins paradoxal, que l'énigme congénère du *Vampirisme*, qui fait son pendant.

Dans l'un et l'autre cas de bilocation (souvent pseudo-morphique), les causes apparaissent sensiblement analogues, comme aussi les résultats. La différence essentielle, opinâmes-nous ailleurs, « consiste en ceci précisement, que le *Loup-garou*, tandis que sa forme astrale vagabonde au dehors, est un sorcier vivant qui sommeille dans son lit ; et que le *Vampire*, au contraire, est un sorcier mort qui végète dans sa tombe » (2).

L'analogie est très remarquable ; elle se poursuit dans les moindres détails.

Nos Lecteurs, édifiés sur le phénomène générique de la *sortie en corps éthéré*, qui constitue la base opératoire et se dénonce la condition primordiale des deux modes d'erraticité meurtrière que nous mettons en parallèle, (savoir : la *Lycanthropie*, du vivant du sorcier, et le *Vampirisme* après sa mort), — nos Lecteurs remarqueront l'identité du but poursuivi, la parité des moyens mis en œuvre, et jusqu'à la similitude des formes extérieures que revêt l'apparition.

Il s'agit, en effet, dans les deux cas, d'un larcin de force vitale, accompli par la violence sur la personne d'un être vivant. La consommation du vol est facilitée, comme nous l'avons vu (3), par l'épouvante qu'inspire le spectre

(1) Voy. tome I, *le Temple de Satan*, pages 229-233.
(2) *Le Temple de Satan*, page 229.
(3) Cf. chap. v, pages 556-557.

à sa victime. Cette dernière enfin se voit assaillie, — par le Lycanthrope ou par le Vampire, — tantôt sous un aspect humain, tantôt sous l'apparence d'un animal sauvage.

Une perte dynamique très notable sera, chez la victime, la conséquence de cet assaut, parfois meurtrier du premier coup, et qui, en tous cas, s'il se renouvelle, entraine la consomption et la mort.

Le Vampire procède tantôt par exhaustion fluidique et sans répandre le sang : les bonnes gens disent alors qu'il a étouffé sa proie; tantôt en pratiquant une saignée, afin de s'abreuver de la matière hématique : alors le bruit court que la victime a été « sucée ». — Le Loup-garou, puisqu'on est convenu d'employer ce terme impropre (1) autant que ridicule, tue également de ces deux manières : ses attaques sont sanglantes ou non sanglantes (2).

Il n'est pas jusqu'aux contrefaçons pathologiques du Lycanthrope, qui ne s'apparient avec celles du Vampire : les archives judiciaires nous attestent des cas avérés d'anthropophagie, chez tels vagabonds embusqués sous bois, à l'affût de gibier humain. Véritables loups-garous en chair et en os, l'existence de ces frénétiques doit être alléguée, en regard de celle d'autres maniaques, Ghôles, Stryges et Lamies, — ces abominables convives du sé-

(1) Cf. *Le Temple de Satan*, page 229.

(2) Éliphas Lévi avance un peu légèrement « que personne n'a été tué par un loup-garou, si ce n'est par suffocation, sans effusion de sang et sans blessures, » (*Dogme de la Haute Magie*, page 227) : en quoi les annales judiciaires lui donnent tort.

pulcre, dont mention fut faite au chapitre précédent (1).

Ces exemples de vésanies spéciales, qu'il suffisait de généraliser, ont servi à MM. les physiologistes pour réduire à des exploits de monomane toutes les aventures indéniables de Lycanthropie. Voilà, dirent-ils, ce qu'on trouve de constant et de positif, au fond de toutes ces « légendes » populaires : un fou furieux ou un crétin féroce, monstrueusement travestis, cousus dans une peau de bête fauve!... Enfin, parmi le peuple même, « histoire de loup-garou » est devenu un cliché, une locution proverbiale, synonyme de « conte à dormir debout ».

Dussions-nous poitriner aux quolibets, nous n'hésiterons pas à maintenir, à côté de la *Lycanthropie naturelle* des anciens auteurs, ce qu'ils appelaient la *Lycanthropie diabolique*. Pour expliquer ce phénomène, nous n'avons plus que faire de l'intervention du Maudit; mais le phénomène demeure, et nous croyons à l'existence du Lycanthrope, *spectre-assassin*. A nos yeux, les cas de bilocation en forme animale sont cas pathologiques, disons même épidémiques, bien qu'on en favorisât les crises par certains procédés...

Cette maladie occulte et volontaire, — la Lycanthropie spectrale, — semble à notre époque avoir disparu, comme

(1) Sans reproduire ici les renseignements inclus au tome premier, il convient de rappeler que les faits de lycanthropie effective, certifiés, — comme ceux de vampirisme, — par de concordants témoignages, et sanctionnés par des arrêts nombreux, abondent aux recueils de procédures et d'actes authentiques dans une mesure très supérieure.

Le vampirisme s'est localisé, dans certains pays comme à de certaines époques. La lycanthropie fut de tous les pays, et beaucoup plus fréquente au cours des temps.

tant d'autres mystérieuses épidémies qui terrifièrent le moyen âge et jusqu'aux siècles plus récents. Mais supposons un instant qu'avéré par cent témoignages, un pareil phénomène se produisît de nos jours, nous demandons, en conscience, ce qu'opineraient les « hommes de l'art » ? — Un malheureux vient d'être relevé, à demi mort dans la forêt ; il prétend avoir lutté contre un loup *fantastique*... Et vingt personnes ont vu le fantôme... — Attaque d'hypocondrie ! Aliénation partielle, probablement consécutive à quelque accident épileptiforme... Quant aux radotages des bonnes gens qui ont vu le loup... fantôme, l'épouvante leur a donné la berlue. — La victime a-t-elle été saignée? Un animal féroce l'a mise en cet état. — L'a-t-on trouvée morte dans le bois, sans traces d'aucunes violences? C'est plus simple encore : elle a été frappée d'apoplexie... Et la cause de l'attaque se devine de reste : la peur, sans doute ! Dans le pays, toutes les têtes avaient été mises à l'envers, par ces *racontars* de loups-garous... N'est-ce point ainsi qu'on raisonnerait, en vérité? De la sorte, ces Messieurs les hommes graves auraient toujours le dernier mot...

Ce qui nous intéresse plus particulièrement chez les Lycanthropes, c'est, d'une part, la question des onguents spéciaux, et de l'autre, les problèmes de la métamorphose animale et de la répercussion traumatique.

Jean de Nynauld, docteur en médecine au début du XVIIe siècle, a recherché curieusement la nature des pommades hallucinatoires, aux points de vue de la Lycanthropie et du transport au Sabbat. Nous avons donné en

note, (pages 160-162) un aperçu sommaire de son très rare et très singulier opuscule. On se souviendra qu'il y décrit trois onguents : car la drogue change suivant que le sorcier désire être ravi par les airs sous son naturel aspect, ou courir les bois sous forme animale. Nynauld distingue avec soin la composition de ces pommades, dont il s'est diligemment enquis.

A l'égard du Sabbat, notre Lecteur n'ignore point qu'il y avait plusieurs manières d'y assister. Les sorciers pouvaient s'y rendre corporellement, comme à un rendez-vous ordinaire ; ils pouvaient s'y transporter en véhicule astral ; ils pouvaient en évoquer les scènes dans leur imagination...

Le premier mode, le plus simple de tous, dispensait de recourir à la vertu magique d'aucune drogue ; mais les deux autres exigeaient du magicien qu'il se mît en *condition seconde*, à la faveur d'un électuaire ou d'un onguent appropriés. Nynauld précise les substances intégrantes des deux pommades, qui permettaient à celui qui s'en était graissé, soit d'évoquer au miroir de son diaphane les scènes de l'infernale tragi-comédie, soit de se rendre en personne audit spectacle ; — cependant que le Diable disposait dans la couche de l'absent une apparence de corps en tout semblable au sien, en telle sorte que nul au monde, fût-ce le mari ou l'épouse, ne pût soupçonner l'escapade. Telle est du moins l'hypothèse du bon démonographe, qui répugne à supposer la bilocation.

Enfin, Nynauld nous révèle un troisième onguent, spécialement destiné aux Loups-garous. Ceux qui s'en frottent, s'imaginant métamorphosés en bêtes fauves,

courent les bois à la mode quadrupède, attaquent les passants, les étranglent, les sucent ou les dévorent. C'est par une illusion satanique en partie double, — objective et subjective, — que ce Docteur explique le cas des Sorcières lycanthropes, ou plutôt *lycogynes* :

« Car premierement (dit-il) leurs sens interieurs sont trompez de violentes impressions d'vne mesme figure et sont mesme poussez de furie, que leur excitent naturellement tels onguens et potions, de sorte qu'elles se croyent vrayement bestes, marchent à quatre pattes, se seruans de leurs mains au lieu de piedz de deuant. Finallement, estant ainsy disposees, le Diable les entourne d'vn air espoissy, qui represente exterieurement à tous les spectateurs la forme d'vn loup, et emporte ainsy la Sorciere soubs ceste forme par monts et vaux (1)... »

Il était curieux de connaître l'opinion de notre auteur, si grossière qu'elle parût de nos jours ; car, de toutes les théories que proposèrent ses contemporains pour expliquer le Loup-garou, celle du médecin Nynauld est encore la moins choquante.

C'est en plein XIXe siècle, qu'Éliphas Lévi a le premier rendu le problème à sa vraie lumière, en esquissant, avec sa sûreté de main habituelle, un aperçu de la doctrine hermétique sur ce point obscur et contesté.

« La forme de notre corps (écrit Éliphas) est conforme à l'état habituel de nos pensées, et modifie, à la longue, les traits du corps matériel. C'est pour cela que Swedenborg, dans ses intuitions somnambuliques, voyait souvent des esprits en forme de divers animaux.

(1) Nynauld, *De la Lycanthropie et extase des Sorciers*, Paris, 1615. in-8, p. 56



« Osons dire maintenant qu'un loup-garou n'est autre chose que le corps sidéral d'un homme, dont le loup représente les instincts sauvages et sanguinaires, et qui, pendant que son fantôme se promène ainsi dans les campagnes, dort péniblement dans son lit et rêve qu'il est un véritable loup.

« Ce qui rend le loup-garou visible, c'est la surexcitation presque somnambulique causée par la frayeur chez ceux qui le voient (1), ou la disposition, plus particulière aux personnes simples de la campagne, de se mettre en communication directe avec la lumière astrale, qui est le milieu commun des visions et des songes. Les coups portés au loup-garou blessent réellement la personne endormie, par congestion odique et sympathique de la lumière astrale, par correspondance du corps immatériel avec le corps matériel. Bien des personnes croiront rêver en lisant de pareilles choses, et nous demanderont si nous sommes bien éveillé ; mais nous prierons seulement les hommes de science de réfléchir aux phénomènes de la grossesse et aux influences de l'imagination des femmes sur la forme de leur fruit. Une femme qui avait assisté au supplice d'un homme qu'on rouait vif accoucha d'un enfant dont tous les membres étaient rompus. Qu'on nous explique comment l'impression produite sur l'âme de la mère par un horrible spectacle pouvait atteindre et briser les membres de l'enfant, et nous expliquerons comment les coups portés et reçus en rêve peuvent briser réellement et blesser même grièvement le corps de celui qui les reçoit en imagination, surtout quand son corps est souffrant, et soumis à des influences nerveuses et magnétiques (2). »

Pour déconcertante que soit l'énigme de la répercussion traumatique, lors des manifestations bilocatives, elle couvre une réalité qu'on ne saurait plus mettre en doute.

(1) Il semble qu'il y ait là un cercle vicieux ; mais en conférant ce que nous avons dit dans notre *Avant-propos* (pages 71 et suiv.), ainsi qu'au chapitre v (page 557), on pourra compléter la pensée d'Éliphas.

(2) *Dogme de la Haute Magie*, pages 278-280.



L'événement décisif du presbytère de Cideville (1851) (1) et tout récemment celui de Valence-en-Brie (1896) (2) apportent la plus éclatante confirmation aux phénomènes de blessures par contre-coup, qu'appuyaient déjà de si nombreux témoignages dans les affaires de sorcellerie (et notamment de lycanthropie) dont pullulent les recueils des démonographes. Combien d'autres cas modernes pourraient être invoqués ! Il n'est pas de « médiums matérialisant », que des mésaventures ou du moins quelque incident du genre répercussif n'aient avertis, à plusieurs reprises, de garantir de toute atteinte leur double extériorisé, avec plus de sollicitude encore qu'ils n'entourent de précautions leur corps matériel en catalepsie. — Enfin, les expériences de M. le colonel de Rochas, rapportées en notre quatrième chapitre, sont trop démonstratives à cet égard, pour que nous jugions opportun d'insister. Suggestives prémisses, elles donnent à réfléchir, fort au delà de leurs conclusions immédiates et rigoureuses...

Les débats judiciaires de Lycanthropie reposent sur une incontestable base de phénomènes observés. Que souvent des exagérations aient trouvé place dans le récit des faits réels, ce n'est pas douteux. Le principe avéré, c'est dans les détails que se réfugie l'inéluctable erreur...

Dans l'espèce, la réalité des contusions et des blessures, répercutées du fantôme astral sur l'organisme physique,

(1) Cf. tome I, *le Temple de Satan,* pages 385-393 et 402-404

(2) Voy. chap. v, pages 543-544.



encouragea nos pères à enjoliver, de quelque merveilleux qui nous est suspect, les anecdotes de loups-garous. — Tel ce conte invraisemblable recueilli par Boguet, d'un gentilhomme chasseur, en Auvergne, qui, attaqué par un loup, le manque d'un coup d'arquebuse. Tirant alors son coutelas, c'est corps-à-corps qu'il va engager la lutte, quand l'animal parvient à s'esquiver : mais une de ses pattes gît, abattue ; le chasseur la ramasse et la serre en son carnier. Au retour, il passe chez un seigneur de sa connaissance, auquel il a promis de sa chasse : il ouvre son sac ; mais il y trouve, en guise de patte, une mignonne main de femme, fort proprement tranchée, et le maître du logis reconnait avec horreur, à l'un des doigts de cette main, l'anneau de fiançailles de sa propre épouse ! Celle-ci, vérification faite, est bien amputée du poignet : la plaie saigne encore, et la main, confrontée, s'y adapte à merveille. Plus de doute ! C'est bien la noble châtelaine qui, courant forêt en forme de louve, a traîtreusement assailli l'hôte de son maître et seigneur. Dénoncée par lui comme sorcière, elle montera sur le bûcher (1).

Quoi qu'il en soit du merveilleux apocryphe qui frappe d'invraisemblance certains détails d'histoires parfaitement véridiques au fond, — il convient de cueillir en passant cette tradition de sorcellerie (que partout on retrouve), du *charme diabolique rompu par l'effusion du sang du charmeur*. Nos aïeux croyaient que le maléfice

(1) Cf. Boguet, *Discours des Sorciers*, pages 341-343. — Nous avons transcrit au premier tome le récit in extenso du juge de Saint Claude (*le Temple de Satan*, pages 230-231).



étant aboli, pour peu que l'on parvînt à tirer du loup-garou une goutte de sang, l'illusion tombait et qu'aussitôt l'enchanteur métamorphosé reprenait sa forme naturelle.

Il y a dans cette conviction du vrai et du faux. La métamorphose cesse, en vérité ; mais le charmeur n'est point démasqué sur place.

Ce qui doit advenir en pareil cas, le voici : sitôt féru, le fantôme se désintègre, non sans mouiller le sol d'une trace sanglante, si la condensation fut assez complète. Voilà le monstre disparu... Mais le plus souvent la rumeur publique dénonce un sorcier du voisinage, suspect de ces sauvages équipées. Aussitôt on se précipite : on envahit la retraite du solitaire à réputation trouble, qui passe pour fréquenter les sabbats, pour courir *en* loup la campagne, et s'accoupler avec les fauves au fond des bois... On le trouve couché, tout sanglant, sous son naturel aspect, — sous sa forme humaine, plus hideuse peut-être que sa figure d'emprunt ! Ses blessures saignent encore, celles-là précisément dont on a frappé sa larve vagabonde... Nier ? A quoi bon ? Le crime apparait flagrant ; l'ami du diable ne cherche point même à s'en défendre. On se jette sur lui ; on le garrotte agonisant, pour le magistrat et le bourreau. A moins toutefois que les *bonnes gens* n'aient préféré se faire justice, en achevant ce misérable, dans un premier et irrésistible élan de vengeance ou de miséricorde. On lui épargne ainsi la torture, le bûcher...

Entre la scène réelle que nous venons de dépeindre et les légendes de métamorphose, non seulement accomplies

sur l'heure, mais sur le champ, — il n'y a, semble-t-il, de différence que dans l'addition d'une inexatitude portant sur un détail... L'on se rend compte comment, sur le fond authentique, la fantaisie populaire a brodé tels ornements accessoires, qui dénaturent la vérité.

Pour en revenir à la tradition magique du charme, qu'abroge la moindre atteinte portée à l'enchanteur, c'est une croyance générale et qui ne se limite point au cas du Lycanthrope. Cette tradition, Richard Wagner l'a interprétée et mise en valeur dans l'immortel poème de Lohengrin. — *Le défenseur d'Elsa n'a triomphé de ta vaillance que par sortilège,* souffle au comte de Telramund la vipérine Ortrude. *Glisse-toi jusqu'à Lohengrin, et frappe !... Car si tu parviens à verser, fût-ce une goutte de son sang maudit, le charme sera rompu qui le faisait invincible...* Mais ce n'est pas dans un charme vulgaire que réside la force du héros de Montsalvat. Telramund en croit la sorcière, et meurt victime du guet-apens qu'il a tendu.

Nous en avons fini avec le traumatisme répercussif, que nous comptons toutefois appuyer encore d'un exemple contemporain.

Quant au pseudomorphisme spectral, il y a deux manières de l'expliquer : soit par la modification passagère du corps astral abmatérialisé, soit par l'entremise de quelque Lémure du nimbe, fantôme évertué et rendu objectif sous l'influence du magicien.

Nos Lecteurs sont assez au fait des phénomènes de ce dernier ordre, pour qu'il paraisse inutile d'y insister.

N'en avons-nous pas discouru copieusement et en détail ? — La bilocation pseudomorphique du *double* humain sollicite, en revanche, quelques commentaires.

Les légendes de Nabuchodonosor transmué en bœuf, des compagnons d'Ulysse dégénérés en pourceaux, nous offrent des symboles révélateurs d'une vérité profonde. L'effigie astrale de l'homme est, en certains cas, susceptible de métamorphose : elle peut revêtir la forme animale, soit d'une sorte complète, mais à titre passager, soit plus dangereusement, quoique d'une sorte partielle, et à titre de dégénérescence lente et durable. Les traits du corps matériel, peu à peu modifiés, participent alors de cette altération typique, ainsi qu'il est facile d'en justifier ésotériquement.

Si l'on s'avisait de trouver étrange que le périsprit pût ainsi se modeler à des ressemblances bestiales, nous insisterions pour qu'on se souvînt d'un mystère ontologique, énoncé plus haut (1). Son sens intime prête à se résumer dans une formule que voici : l'Homme, expression supérieure de la Pensée divine dans la chair, constitue la synthèse harmonique de cette animalité, dont les types excessifs représentent les diverses tendances passionnelles et les différents vices, au paroxysme de leurs significations analytiques, autrement dit aux points extrêmes de leurs divergences ; tandis que le type humain, évolué à sa perfection, occupe, hiéroglyphe central, le juste milieu d'équilibre : il symbolise, dans ses proportions symétriques

(1) Voy. chap. IV, pages 351-354.



et parfaites, le terme ultime du règne, et comme le but de son effort sublimé.

Les modèles animaux équivalent à des signatures de passions outrancières et désordonnées. De celles-ci, chaque homme apporte en naissant son lot. Les différences ne sont que du plus au moins..... Les innéités de l'âme qui s'incarne la vouent-elles à des passions ou l'inclinent-elles à des vices qui l'éloigneront du type idéal de l'humanité ? Le corps fluidique en porte d'ores et déjà l'empreinte, et l'organisme naissant se modèle en conséquence. Ainsi s'expliquent les physionomies, en quelque sorte *déviées*, qui rappellent, d'une manière plus ou moins distincte et parfois frappante, les traits particuliers de tel ou tel animal. Nous l'avons dit : ces signatures spontanées ne sont point mensongères, pour qui s'applique à en déchiffrer l'alphabet..... Plus un homme persévère dans la voie de ses passions dominantes, plus s'accentue en astral sa ressemblance avec l'animal, ou les animaux, dont il porte le cachet d'origine. Et l'on sait que le corps matériel ne se moule pas seulement sur le médiateur plastique dans la période de formation, mais que les cellules de ce corps, perpétuellement renouvelées, se juxtaposent sur ce patron mobile et en accusent à mesure les modifications : si bien, que les signatures empreintes sur l'épreuve intérieure et occulte se renforcent ou s'effacent parallèlement sur l'exemplaire externe et visible.

Il va sans dire que le corps fluidique, d'une élasticité supérieure, se prête, plus malléable que le corps matériel, à ces mutations de forme : elles ne se répercutent sur ce dernier que progressivement et à la longue ; tandis que

c'est instantanément que l'effigie astrale est parfois sujette à les contracter.

Dans certains états passifs, en effet, et qui tiennent du sommeil ou de l'extase, l'imagination, complice ou non de la volonté consciente, réagit sur le double éthéré avec une sorte de toute-puissance : la faculté imaginative se substitue pour un temps à la faculté plastique, et pétrit à son caprice l'enveloppe fluidique extériorisée. C'est exceptionnel et passager ; il faudrait que ces dédoublements pseudomorphiques se renouvelassent bien souvent et se prolongeassent outre mesure, pour que la physionomie visible en contractât durablement l'empreinte. La modification répercussive n'influe guère sur les traits corporels, qu'en conséquence des états d'âme habituels et continus...

Cependant, même à ces heures exceptionnelles et dans ces cas anormaux, où l'écart devient si notable entre la forme d'emprunt du corps astral vagabond et la forme propre du corps matériel déserté, une si étroite sympathie les fait communier l'un à l'autre, en dépit des distances, et vivre l'un par l'autre, au moyen de la chaîne fluidique intermédiaire, qu'il est impossible de frapper l'un sans que l'autre en subisse le contre-coup. Atteindre l'un, c'est blesser ou tuer aussi l'autre.

On peut lire, dans la revue l'*Initiation* (1), le récit d'un fait moderne très proche des cas connus de Lycanthropie. Papus l'a reproduit in-extenso, dans son *Traité élémentaire de Magie pratique* (2), auquel nous invitons le Lec-

(1) No d'avril 1893.
(2) Paris, Chamuel, 1893, gr. in-8, pages 184-195.



teur à se référer pour les détails ; car nous résumerons le plus possible.

L'auteur de la relation, M. Gustave Bojanoo, officier de l'armée autrichienne, nous fait part de la mort violente d'une sorcière, qui habitait une masure à l'écart de la petite bourgade de P., où lui-même possède une ferme et divers immeubles adjacents.

La femme B. n'avait guère passé la quarantaine ; son visage désagréable et un peu bestial inspirait la défiance, et les gens du pays la redoutaient et la haïssaient à la fois. Ils l'accusaient de mille sortilèges, et entre autres choses, de pérégrinations nocturnes sous l'apparence d'une lumière pâle : on avait, à cause de cela, surnommé cette femme *la Lanterne*.

M. Bojanoo avait été témoin de plusieurs faits de nature suspecte, à tout le moins fort bizarre, auxquels cette créature se trouvait mêlée, quand, de séjour au village lors d'un congé, il dut à un concours de circonstances fortuites, de passer la nuit au premier étage d'une maisonnette abandonnée, qui touchait à la demeure de la magicienne.

A peine sa lumière est-elle éteinte, qu'un vacarme inquiétant retentit à la porte de la première chambre, qui livrait accès dans celle où son lit avait été dressé. L'on eût dit le grattement impérieux d'un chien de forte taille, en train de vouloir forcer la porte. C'est dire que ce grattement atteignait une intensité particulière. M. Bojanoo pense que son chien s'est faufilé derrière lui dans la maison, sans qu'il s'en soit aperçu ; il l'appelle par son nom : point de réponse, mais un redoublement du bruit

mystérieux. L'officier fait de la lumière, le bruit cesse aussitôt. L'officier visite scrupuleusement tous les recoins de la maison, et ne découvre rien d'insolite. Il se recouche enfin, après avoir fermé derrière lui la porte de la pièce d'entrée, et tout rentre dans l'obscurité. Mais le tapage reprend de plus belle. Très énervé, pour ne pas dire un peu ému, M. Bojanoo met sabre au clair, et se précipite dans la première chambre, où le bruit se faisait entendre, contre la porte d'entrée, mais — chose étrange — du côté intérieur de cette porte. C'est là qu'il pense discerner une ombre lumineuse, au lieu précis du grattement.

« Sans réflexion, je ne fis qu'un bond en avant, et je portai un formidable coup de sabre dans la direction de la porte.

« Une gerbe d'étincelles jaillit de la porte, comme si j'avais touché un clou enfoncé dans le panneau. La pointe du sabre avait traversé le bois, et j'eus de la peine pour retirer l'arme. Je me dépêchai de retourner dans ma chambre pour allumer la bougie, et, sabre en main, j'allai d'abord voir la porte.

« Le panneau était fendu de haut en bas. Je me mis à chercher le clou que je pensais avoir touché, mais je ne trouvai rien : le côté tranchant du sabre ne paraissait pas non plus avoir rencontré du fer.

« Je descendis à nouveau au rez-de-chaussée ; je visitai partout, mais je ne trouvai rien d'anormal.

« Je remontai dans ma chambre ; il était minuit moins le quart (1)... »

Le lendemain matin, M. Bojanoo apprend que la femme B. repose sur son lit, sans connaissance et tout ensanglantée. Il se précipite, suivi de plusieurs personnes de la bourgade, déjà informées de l'accident.

(1) *Traité élémentaire de Magie pratique*, page 190.

« Arrivé chez B., un spectacle terrible se présentait.

« La femme, en délire, couchée sur son lit, avait la figure presque entièrement couverte de sang coagulé, les yeux fermés et collés par le sang, qui sortait encore lentement d'une blessure mortelle au front. La blessure, faite par un instrument tranchant, commençait à deux centimètres au-dessus de la lisière des cheveux et se prolongeait en ligne droite jusqu'à la racine du nez, parcourant ainsi sept centimètres et demi. Le crâne était littéralement fendu, et la masse cérébrale sortait à travers la fente (1)... »

Le soir du même jour, vers sept heures, la sorcière mourut. Son triste « accident » inspira peu de sympathie. *Enfin*, s'écriait un voisin, *B... a attrapé ce qu'elle mérite.* Ce fut toute son oraison funèbre...

A l'histoire de la femme B... se mêlent les aventures d'un grand chien berger, qu'elle semblait haïr et qui, de son côté, montrait pour elle une aversion singulière. Si romanesque, en vérité, que paraisse la remarque suivante, nous ne la passerons pas sous silence, puisque l'auteur l'a gravement consignée en son récit. Les deux ennemis, — la femme et le chien, — présentaient la même particularité, et fort bizarre. Leurs yeux n'étaient pas de couleur identique : chez l'un comme chez l'autre, « l'œil droit était de couleur grise ; l'œil gauche, en sa partie supérieure, était d'un bleu très clair, verdâtre ; la partie inférieure était brun foncé (2)... » — Où se fondait le secret de cette hostilité implacable, entre deux êtres de race différente, mais marqués d'une *signature* étrange et

(1) *Traité élémentaire de Magie pratique*, p. 191.
(2) *Ibid.*, page 185.

toute pareille ? Nous ne nous aviserons pas de l'expliquer !...

Il existe, — surtout à l'état de nature, — entre l'homme et l'animal, des affinités et des antipathies à confondre la raison. Certaines opérations magiques peuvent même créer entre eux une solidarité fluidique allant jusqu'à la réversibilité la plus stricte. Le lien est une entité invisible et le plus souvent parasitaire. Ici, le souvenir s'impose à nous, des exemples stupéfiants de Nagualisme, que nous avons fait connaître au premier tome de cet ouvrage (1). Nous n'y reviendrons pas...

Ce qui nous préoccupe en ce chapitre, c'est le miracle des transmutations et des métamorphoses.

Or, le règne végétal nous offre, dans cet ordre d'idées, un phénomène remarquable, dont le secret pratique semble perdu, mais que plusieurs chimistes des derniers siècles connaissaient parfaitement et reproduisaient à volonté, sous les noms de *palingénésie* et de *Phénix végétal* (2).

Cette merveille tient de fort près aux arcanes de la biologie des plantes, et Jacques Gaffarel, que nous avons eu déjà l'occasion de citer plusieurs fois, explique fort au clair, en son naïf langage, « que bien qu'elles soient

(1) *Le Temple de Satan*, pages 368-369.

(2) « *Coxe* a fait en Angleterre des essais très curieux sur ce sujet. *Digbi* a connu les miracles de la palingénésie. Le célèbre père *Kircher* en a beaucoup parlé. *J. Daniel Majer* donne un traité de palingénésie. Le père *Ferrari*, jésuite, *Jean Fabre*, *Hannemann*, *Paracelse*, *Libavius*, *Bary*, dans sa physique, etc., ont tous traité de cette opération » (*Le Grand Livre de la Nature*, page 15).

hachees, brisees et mesme bruslees, elles ne laissent point de retenir au ius, ou aux cendres, par vne secrette et admirable puissance de la nature, toute la mesme forme et figure qu'elles auoient auparauant : et bien qu'on ne la voye pas, on peut pourtant la voir, si par art on la sçait exciter » (1). A l'appui de son dire, Gaffarel renvoie aux œuvres de M. du Chesne, sieur de la Violette,

« vn des meilleurs chimistes que nostre siecle ait produit, rapportant qu'il auoit veu vn très habile Polonois, medecin de Cracouie, qui conseruoit dans des phioles la cendre de presque toutes les plantes dont on peut auoir cognoissance, de façon que lorsque quelqu'vn par curiosité vouloit voir, par exemple vne rose dans ces phioles, il prenoit celle dans laquelle la cendre du rosier estoit gardée, et la mettant sur vne chandelle allumee, apres qu'elle auoit vn peu senti la chaleur, on commençoit à voir remuër la cendre, puis estant montee et dispersee dans la phiole, on remarquoit comme vne petite nuë obscure, qui se diuisant en plusieurs parties, venoit en fin à representer vne rose si belle, si fresche, et si parfaite, qu'on l'eust iugee estre palpable et odorante comme celle qui vient du rosier. Ce sçauant homme dit qu'il auoit souuent tasché de faire le mesme, et n'ayant sçeu par industrie, le hazard en fin luy fit voir ce prodige : car comme il s'amusoit auec M. de Luynes, dit de Formentières, conseiller au Parlement, à voir la curiosité de plusieurs experiences, ayant tiré le sel de certaines orties bruslees, et mis la lesciue au serein en hyuer, le matin il la trouua gelee, mais auec ceste merueille que les especes des orties, leur forme et leur figure estoient si naïuement et si parfaitement representees sur la glace, que les viuantes ne l'estoient pas mieux. Cet homme estant comme raui, appela ledit Sieur Conseiller pour estre tesmoin de ce secret... A pre-

(1) *Curiositez inouyes sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des patriarches, et lecture des Estoiles,* par I. Gaffarel. — Paris, 1629, in-8, page 209.

sent, ce secret n'est plus si rare, car M. de Claues, vn des excel-lens chimistes de nostre tems, le fait voir tous les iours (1)... »

Il faut conclure de cette seconde expérience, déjà relatée plus haut, que la forme astrale des plantes dépose volontiers son empreinte sur des substances naturellement impropres par elles-mêmes à la végétation.

Qui n'a pris la peine d'admirer les improvisations cristallines de la froidure, si finement découpées en tiges et en feuilles, suivant un modèle variable, mais toujours correct et minutieux, de manière à former ces arborescences parfaites, ces groupes d'épis, ces feuilles de fougère d'un impeccable dessin, et d'un port si vrai, que la couleur et l'opacité manquent seules à l'illusion ? C'est presque toujours sur quelque type végétal que se condense et se gèle, en hiver, à la surface des vitres, la buée de l'atmosphère intérieure des appartements. Un groupement moléculaire analogue préside à la cristallisation des *sels grimpants*, qui escaladent les parois des récipients de laboratoire, ou s'enguirlandent à leur orifice.

Il n'est pas jusqu'à la nature métallique, qui ne contracte elle-même l'apparence végétative, dans certaines occurrences favorables à l'intersection des plans dynamiques, du minéral au végétal. Ceux-là sans doute hésiteront à nous contredire, qui ont examiné à la loupe les frondaisons éclatantes qu'affectent les arbres de Diane et de Saturne, dont il est aisé d'étendre et de modifier

(1) Gaffarel, *Ibid.*, pages 209-211

les formes typiques, en variant la provenance acide et en graduant la concentration des bains (les alchimistes diraient des *menstrues*) à base d'argent ou de plomb.

Nombre de substances liquéfiées par la chaleur, et notamment certains métaux en fusion, deviennent très propres à contracter, par le refroidissement, la marque et comme la griffe des vertus lémuriennes de l'ambiance. Les Larves et les Élémentaux interviennent d'aventure en pareil cas, et frappent de leurs hiérogrammes ces matières, réceptives dans l'instant où elles se concrètent. Autant dire un cachet empreint dans la cire molle et durcissante.

Ainsi s'explique le procédé de quelques sorciers guérisseurs, qui, consultés pour une maladie, veulent savoir tout d'abord si l'origine en est un maléfice. Dans un vase d'eau saturée des fluides du valétudinaire, ils versent du plomb fondu, goutte à goutte... Sur cette grenaille improvisée, les influences magiques viennent signer leur présence, et trahissent ainsi la volonté du « jetteux de sort ». Ce sont graphismes à déchiffrer. Le sorcier diagnostique et prononce, en suite de cette épreuve bizarre.

Ces pratiques étaient en usage au temps de Bodin, et même de Sprenger : l'on avait fréquemment recours aux thérapeutes noirs, pour la levée des gogues et la cure des envoûtements.

« Mais quant aux maladies (écrit le jurisconsulte angevin) qui aduiennent autrement que par sort, les Sorciers confessent qu'ils n'en peuuent guarir. Et pour sçauoir si c'est sort,



Spranger escrit qu'ils en font la preuue, mettant du plomb fondu en vn vaisseau plein d'eau sur le patient (1)...

« Et de fait, l'Inquisiteur Spranger recite vn exemple, qu'en faisant le procès aux Sorciers de la ville d'Isprug en Allemagne, il y eust vn Potier Sorcier, lequel voyant vne pauure femme sa voisine affligee extremement, comme si on luy eust donné des coups de cousteaux aux entrailles : Ie sçauray, dit-il, si vous estes ensorcelee, et ie vous guariray. Et prenant du plomb fondu, il le versa dedans vn plat plein d'eau, le tenant sur la femme malade. Et après auoir dit quelques parolles, que ie ne mettray point, il aperçeut au plomb glacé certaines images, par lesquelles il cogneut qu'elle estoit ensorcelee. Cela fait, il meine le mary de ceste femme, et tous deux ensemble vont regarder soubs le sueïl de la porte, où ils trouuerent vne image de cire de la grandeur d'vne paume, ayant deux aiguilles fichees des deux costez, auec d'autres poudres, graines et os de serpens, et ietta tout dedans le feu : et la femme guarit, ayant engagé son âme à Sathan et aux Sorciers ausquels elle demanda guarison (2). »

Ces tablettes métalliques où viennent « graphier » les Invisibles, ce plomb fondu frappé à l'empreinte de leur malice, nous ramèneraient aux mystères des signatures, que nous avons suffisamment éclaircis (chapitre IV, *de la Volonté*)... Il convient de nous en tenir aux exemples de palingénésie végétale, dont Gaffarel nous entretenait tantôt, savoir : la lessive d'orties brûlées qui contracte, *en* se congelant, les fines ciselures des feuilles d'orties en relief, et la cendre du rosier, faisant revivre, par la chaleur, l'image fugitive d'une rose au naturel.

Voici dans quels termes un savant du XVIIe siècle, Guy

(1) *De la Demonomanie des Sorciers*, par I. Bodin, angevin. — Paris. 1587, in-4 (f° 143).

(2) *Demonomanie des Sorciers* (fol. 145, *a* et *b*).



de la Brosse, botaniste célèbre et médecin de Louis XIII, rapporte cette dernière expérience. Le texte que nous transcrivons, rapproché de celui de Gaffarel, complétera la description du phénomène.

« Vn certain polonois (écrit la Brosse) sçauoit renfermer les phantosmes des plantes dedans des phioles ; de sorte que, toutes les fois que bon luy sembloit, il faisoit paroistre vne plante dans vne phiole vuide. Chaque vaisseau contenoit sa plante : au fond paroissoit vn peu de terre, comme cendres. Il estoit scellé du sceau d'Hermez. Quant il vouloit l'exposer en vuë, il chauffoit doucement le bas du vaisseau. La chaleur penetrant faisoit sortir du sein de la matiere vne tige, des branches ; puis des fueilles et des fleurs, selon la nature de la plante dont il auoit enfermé l'âme. Le tout paroissoit aussy longtems aux yeux des regardans que la chaleur excitante duroit (1). »

L'on n'est pas médiocrement surpris de constater une fois de plus que, de nos jours, la chimie et la physique officielles, — d'ailleurs si riches en merveilleuses découvertes, — n'ont pas seulement abandonné ces recherches si curieuses sur la vitalité des êtres et la perpétuité de leurs effigies potentielles ; mais encore perdu le secret d'expériences maintes fois répétées et réussies par les savants d'alors, et que tant de passages des plus graves auteurs dénoncent comme coutumières et pour ainsi dire banales au XVII[e] siècle.

Bien plus, le terme de palingénésie n'était-il point passé dans le langage courant de la philosophie et de la science : à telles enseignes que nous voyons, au siècle

(1) *De la nature, vertu et vtilité des plantes et dessin du Iardin royal de medecine.* — Paris, 1664, in-fol. fig., (chapitre VI, pages 44 et suiv.)



dernier, le grand naturaliste Charles Bonnet intituler *Palingénésie philosophique* son chef-d'œuvre le plus admiré (1769), et sur le seuil du présent siècle, l'illustre et malchanceux Ballanche réunir ses œuvres complètes sous la rubrique significative d'*Essais de Palingénésie sociale?*

Peut-être sera-t-il donné à quelques intrépides éclaireurs de la science non sectaire, tels que le Dr Gibier ou le colonel de Rochas, de reproduire et d'expliquer les phénomènes décrits par Gaffarel, et qui sont dans la logique des choses de la nature, étudiées au flambeau de l'Ésotérisme.

La même loi se manifeste en actes, pour rendre possibles l'une et l'autre expériences, que nous avons relatées d'après l'astrologue du grand Cardinal. C'est invariablement sur le patron morphique de la plante, sur son *corps sidéral* ou potentiel, — substratum de la matière visible (réduite elle-même à l'état de *caput mortuum*), — que le fantôme végétal se dessine, en objectivation éphémère dans le premier cas; et que, dans l'autre, il préside, en mode végétatif, au groupement moléculaire de la glace naissante.

On trouve dans le *Grand Livre de la Nature* (1), publié au dernier siècle par les soins d'un chapitre de Rose-Croix, toutes les phases de l'opération spagyrique, requise pour obtenir le *phénix végétal*. L'auteur désigne, par cette métaphore, le vase préparé pour l'épreuve de la

(1) *Le Grand Livre de la Nature ou l'Apocalypse philosophique et hermétique*, etc., vu par une Société de Ph... Inc..., et publié par D... — Au Midi, et de l'Imprimerie de la Vérité (1790), in-8.



palingénésie. Quant aux manipulations essentielles, c'est *sous réserves* que nous en relèverons l'ordonnance, en tâchant à résumer le détail des minutieuses prescriptions formulées de la page 15 à la page 19...

1° Il faut piler avec soin quatre livres des graines bien mûres de la plante dont on veut dégager l'*âme;* puis conserver cette pâte au fond d'un vaisseau bien transparent et bien net.

2° Un soir que l'atmosphère sera pure et le ciel serein, on exposera le produit à l'humidité nocturne, afin qu'il s'imprègne de la vertu vivifiante qui est dans la rosée.

3° et 4° L'on aura soin de recueillir et de filtrer huit pintes de cette rosée, mais avant le lever du soleil, qui en aspirerait la partie la plus précieuse, laquelle est extrêmement volatile;

5° Puis on distillera la liqueur filtrée : du résidu ou des *fèces*, il faut savoir extraire un sel « bien curieux et fort agréable à voir. »

6° On arrosera les graines avec le produit de la distillation, que l'on aura saturé du sel obtenu. Ensuite on enterrera, dans le fumier de cheval, le vaisseau hermétiquement scellé au préalable avec du borax et du verre pilé.

7° Au bout d'un mois, « la graine sera devenue comme de la gelée; l'esprit sera comme une peau de diverses couleurs qui surnagera au-dessus de toute la matière. Entre la peau et la substance limoneuse du fond, on remarque une espèce de rosée verdâtre qui représente une moisson (1). »

(1) *Le Grand Livre de la Nature*, pages 17-18.



8° A ce point de fermentation, le mélange doit être exposé, dans son bocal exactement clos, de jour à l'ardeur du soleil, de nuit à l'irradiation lunaire. Par les périodes pluvieuses, on remet le vaisseau en lieu sec et tempéré jusqu'au retour du beau temps. — Il faut plusieurs mois, souvent une année, pour que l'opération soit parfaite. Voit-on, d'une part, la matière se boursoufler et doubler de volume ; de l'autre, la pellicule disparaître ? C'est signe certain de réussite.

9° La matière, à son dernier stade d'élaboration, doit apparaître pulvérulente et de couleur bleue.

«... C'est de cette poussière, que s'élèvent le tronc, les branches et les feuilles de la plante, lorsqu'on expose le vaisseau à une douce chaleur. Voilà comment se fait le Phœnix végétal.

« La palingénésie des végétaux ne seroit qu'un objet d'amusement, si cette opération n'en faisoit entrevoir de plus grandes et de plus utiles. La Chymie peut, par son art, faire revivre d'autres corps; elle en détruit par le feu, et leur rend ensuite leur première forme. La transmutation des métaux, la pierre philosophale sont une suite de la palingénésie métallique.

« On fait sur les animaux ce qu'on fait sur les plantes; mais telle est la force de mes engagemens, que je ne peux pas m'expliquer ouvertement (1)...

« Le degré le plus merveilleux de la palingénésie, est l'art de pratiquer sur les restes des animaux. Quel enchantement de jouir du plaisir de perpétuer l'ombre d'un ami, lorsqu'il n'est plus! *Artémise* avala les cendres de *Mausole* : elle ignorait, hélas, le secret de tromper sa douleur (2). »

(1) «Cette étude (dit plus loin l'auteur) est celle des *Ph... Inc...* (Philosophes inconnus). C'est d'eux que je tiens les vérités que je consigne en cet ouvrage » (Page 22).

(2) *Le Grand Livre de la Nature*, pages 18-19.



Conçoit-on la valeur de cette indication rapide? L'homogénéité de la Nature universelle autorise l'homme à inférer par analogie : et s'il a raisonné juste, l'expérience confirme toujours ses inductions. Or, ce qui a lieu dans le règne végétal doit parallèlement se produire dans les règnes inférieur et supérieur à lui : c'est justifier, dans l'un, la transmutation des métaux ; dans l'autre, la réviviscence posthume des formes abolies.

Admirons du reste quelle unité de doctrine, dans toutes les écoles d'Ésotérisme. A suivre les pas d'un alchimiste du siècle dernier, voici que nous rejoignons Porphyre et les Alexandrins (1).

Jacques Gaffarel, que nous citions tantôt, a parfaitement senti la portée de ces correspondances, puisqu'après mention de ces phénomènes palingénésiques, il passe à l'examen des manifestations spectrales, et conclut au caractère parfaitement naturel des fantômes qui hantent parfois les lieux de sépulture. Les *Ombres* des trépassés qu'on voit aux cimetières se réduisent, d'après son dire, à la silhouette, à l'esquisse fluidique des corps défunts : mais ils ne sont ni l'*âme* des morts (2), ni spectres d'origine diabolique. Nous avons transcrit ailleurs le passage (3).

Le bon abbé Gaffarel n'est pas toujours aussi heureux. La crainte de passer pour magicien le fait parfois chan-

(1) Cf. chap. v, pages 504 et suiv.

(2) Gaffarel distingue sagement ici l'*Ombre* passive, de l'âme spirituelle et même du corps sidéral.

(3) Voy. chap. iv, page 364.



celer à mi-côte sur le sentier du vrai : ce qui nuit à l'autorité de sa parole, sans interdire pour cela aux amateurs de Diablerie, de trouver à ce prêtre astrophile un arrière-goût de fagot. — Ainsi, quelques lignes plus loin, il a la mauvaise fortune de s'en prendre à Paracelse, « qui dit que la Mumie contient toutes les vertus des plantes, pierres, etc., et qu'il y a vne force occulte magnétique, qui attire les hommes auprès des tombeaux de ceux qu'on estime saints, où, par la vertu de la mesme Mumie, on voit les effets que l'on appelle miracles, estans plus fréquens (dit-il) en esté qu'en toute autre saison, à cause de la chaleur du soleil, qui esueille et excite l'humeur qui est en la Mumie ; resueries que nous refutons... » Or, par le terme assez étrange de Mumie, Paracelse exprime l'action d'Iônah sur les cadavres, c'est-à-dire, la force d'expansion vivifiante qui agit dans la lumière astrale, autour des *capita mortua*, pour les dissoudre ; et qui féconde la matrice de la Mort, pour lui faire produire la Vie inépuisable ! Peut-être Paracelse déduit-il parfois de trop audacieuses conclusions des principes naturels qu'il a su mettre en lumière avec tant de bonheur. Mais si l'auteur des *Curiositez* eût appris à l'école de Paracelse la science de la *Mumie*, nous ne le verrions nulle part aucunement embarrassé pour rendre un compte scientifique et rigoureux de tous les mystères palingénésiques.

Nous-même ne pousserons pas plus avant nos commentaires sur ce point. Expliquer plus en détail la Palingénésie, après tout ce que nous avons produit sur la Lycanthropie, et les modalisations très diverses dont les

corps fluidiques apparaissent susceptibles, ne serait-ce point abuser des redites, et n'aurions-nous pas l'air de mettre une médiocre confiance dans la sagacité du Lecteur ?

L'intitulé de ce chapitre — Magie des transmutations, — nous invite à dire un mot des talismans d'invisibilité ; mais nous ne nous y arrêterons point.

L'anneau de Gygès n'est qu'un symbole, et les théories antérieurement émises doivent suffire à rendre compte de tous phénomènes justiciables de cette rubrique en partie double : apparitions et disparitions mystérieuses.

A part les cas rarissimes, et néanmoins avérés, d'*éthérisation* des corps matériels vivants, — l'invisibilité corporelle peut dépendre, soit d'un phénomène tout subjectif de fascination, soit de l'entremise réelle d'un voile opaque, interceptant la vue. Cet artifice, qui paraît du ressort exclusif de la prestidigitation, relève en certains cas de la Magie proprement dite : quand l'obstacle interposé consiste en une modification moléculaire du milieu atmosphérique, par l'effet de la volonté adeptale sur l'Akasa.

C'est ce phénomène, bien connu des initiés de tous temps, que l'abbé de Villars signale au passage, dans ses entretiens si instructifs du *Comte de Gabalis :*

« En cet endroit, un laquais vint me dire qu'un jeune seigneur venoit me voir. — Je ne veux pas qu'il me voye, dit le Comte. — Je vous demande pardon, Monsieur, lui dis-je ; vous jugez bien, au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point : prenez donc la peine d'entrer

dans ce cabinet. — Ce n'est pas la peine, je va me rendre invisible. — Ha ! Monsieur, m'écriai-je, trêve de diablerie, s'il vous plaît ! Je n'entends pas raillerie là-dessus. — Quelle ignorance, dit le Comte en riant et haussant les épaules, de ne sçavoir pas que *pour être invisible, il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière!...* Il passa dans mon cabinet, etc. (1)... »

Au demeurant, rien n'est plus fréquent et plus aisé à produire sur des sujets hypnotiques, que l'*hallucination négative*. Que de fois avons-nous vu, chez M. le Dr Liébeault, ailleurs aussi, une suggestion anéantir, pour un individu, la notion de vingt personnes réunies dans la même pièce, causant et circulant, et que le sujet coudoie sans même soupçonner leur présence ! Elles lui parlent, mais il n'entend rien ; elles le touchent, il ne les sent pas. Elles le menacent vivement de la main : il marche au milieu d'elles, impassible et sans sourciller.

Nous avons décrit, aux précédents discours, plusieurs cas de fascination ou de métamorphose subjective. — En ce chapitre, les mystères de la lycanthropie et de la palingénésie nous ont présenté deux exemples mixtes de métamorphose réelle, mais passagère. — Nous allons examiner enfin, avec les phénomènes du grand œuvre, la transmutation objective et durable tout à la fois. Ces dernières pages formeront une notice à part, et comme un précis sommaire de la science d'Hermès.

Nous aurons étudié de la sorte les différents modes de

(1) *Le comte de Gabalis.* — Londres, 1742, 2 vol. in-12, (tome I, pages 135-136).



métamorphose, aux termes de la distinction qui clôt notre exposé de principes, vers le début du présent chapitre. Et ces phénomènes nous seront apparus successivement en actes, dans les trois règnes de la nature physique : animal, végétal, minéral.





ALCHIMIE

L'ART DE LA CHRYSOPÉE (1)

La plupart des savants contemporains taxent de chimérique le problème de la Chrysopée.

La théorie de l'unité de la matière est timidement défendue, à titre d'hypothèse, par quelques-uns d'entre eux, qui, sans nier à priori la possibilité d'obtenir un jour de l'or artificiel, n'en ébauchent pas moins un sourire pitoyable, dès qu'on leur parle de transmutations au passé : (or, il en est d'*historiques*, notre ami Papus l'a victorieusement établi) (2). — « Croyez-vous qu'il y en ait eu?

---

(1) La science d'Hermès réduite à l'art de la Chrysopée, — son plus célèbre problème, — pourra paraître un objectif assez mesquin : d'aucuns regretteront de voir se rétrécir de la sorte d'aussi magnifiques horizons. Mais nous ne disposons que de quelques pages, où plusieurs chapitres ne seraient pas de trop; et deux volumes suffiraient à peine pour un traité général de philosophie hermétique. Le précis d'alchimie ci-dessus, nos Lecteurs daigneront en faire la remarque, doit tenir dans une subdivision du présent chapitre VII, intitulé *Magie des transmutations*.

Notons, au demeurant, que si les vocabulaires varient d'une École ésotérique à l'autre, la concordance est parfaite, au fond, entre les doctrines généralisées de la Spagyrie et les enseignements de cette science occulte, à laquelle nous avons dévoué notre plume. C'est au point que les adeptes font usage de ces termes : Occultisme, Hermétique, Magie, Kabbale, comme de véritables synonymes.

(2) Papus, *la Pierre philosophale, preuves irréfutables de son existence*, Paris, 1889, in-8. — Cf. *Traité méthodique de science occulte*, pages 643 et suiv.

En vérité!... (une pause). C'est possible. Rien ne nous défend en principe de l'admettre. » Et ils soulignent d'une moue ces condescendantes paroles. Visiblement, on les désobligerait, à insister. Encore ceux-là forment-ils l'extrême avant-garde de la science.

Mais les autres ne veulent rien entendre. En vain leur produit-on le témoignage de graves et sagaces observateurs, qui, sceptiques ou fougueux adversaires de la veille, s'écrient : j'ai vu, j'ai expérimenté de mes mains, et désormais, suis forcé de croire! En vain peut-être leur ferait-on toucher du doigt, — comme jadis à Van Helmont (1618), à Bérigard de Pise (1643), à Helvétius (1666) (1), — la vertu transmutatoire de la pierre. Nos savants seraient capables de fermer les yeux, comme ils se bouchent les oreilles.

Pas de valable témoignage contre leur opinion, puisqu'ils récusent les témoins. Pas d'expérience concluante à leurs yeux, puisqu'ils se prétendent, si elle réussit, les dupes de quelque subtil escamotage. Les exemples pullulent d'une pareille obstination, dans les archives du Magnétisme animal. Le dogmatisme scientifique est pire que le dogmatisme religieux. Une chose n'est point, parce qu'elle est impossible. Cercle vicieux dont la logique positiviste ne daigne pas sortir...

Un argument péremptoire, et dont nul ne semble s'être avisé encore, en faveur de l'alchimie, c'est l'énonciation d'un simple fait, incontestable pour tous : l'existence même de l'or sur la planète. — A moins de s'en tenir à

(1) Papus, *Traité méthodique*, pages 653-658.



l'hypothèse anti-scientifique (parce qu'anti-unitaire) d'une matière complexe, multiple, préexistant au système solaire et devant lui survivre; à moins de proclamer les prétendus corps simples, irréductibles et éternels, différenciés dès la genèse de la nébuleuse, aussi bien qu'ils le sont sur l'astre issu de sa condensation, — il faut bien admettre comme possible la synthèse de l'or, puisque *la Nature le produit.*

Reste à savoir *comment*...

Que la Nature dispose de moyens d'action qui passent l'actuelle portée de la science humaine, c'est plus que probable. Que, pour produire l'or, des conditions soient requises, de chaleur, de lumière, d'électricité, de pression, au delà de ce que M. le professeur Z. peut réunir au laboratoire, c'est encore vraisemblable, mettons évident si vous y tenez. Mais la Science étend chaque jour son empire : ce qui semblait hier l'impossible, on le réalise aujourd'hui sans peine; on accomplira demain, comme en se jouant, ce qui paraît l'impossible aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit des conquêtes scientifiques du futur, nous sommes contraint d'envisager l'art transmutatoire comme une réalité du passé.

Nous n'évoquerons point l'ombre de ces hiérophantes des théocraties antiques, pourvoyant aux frais d'une guerre décrétée équitable et sainte : ils ouvraient au monarque de Justice, enfant lui-même du sanctuaire, les cryptes où dormaient les énormes réserves de lingots d'or, entassés là par plusieurs générations de sacerdotes voués

à l'art d'Hermès. — Les adeptes du moyen âge chrétien n'avaient point perdu cette tradition des vieux temples, puisque nous voyons, au XIIIe siècle, Raymond Lulle de Palma s'enfermer à la tour de Londres, et y fabriquer d'un coup pour six millions de lingots, masse d'or énorme pour l'époque. Le roi Édouard, que Lulle se flattait, par cette occulte largesse, d'entraîner à la croisade, fit du moins frapper cet or en l'honneur de la mémorable transmutation : telle fut l'origine des *nobles à la rose*, dont quelques rares spécimens subsistent encore, que les collectionneurs se disputent sous le nom de *Raymondines*. — Nous ne retiendrons que pour mémoire les gestes de Nicolas Flamel, humble écrivain public au XIVe siècle, qui, parvenu au but de ses travaux hermétiques, dota des églises, des hôpitaux, fit construire le portail de Saint-Jacques-la-Boucherie, puis celui de Sainte-Geneviève-des-Ardents, restaura les églises Saint-Côme et Saint-Martin-des-Champs, éleva deux arcades au charnier des Saints-Innocents, distribua de magnifiques aumônes, et mourut en laissant une fortune princière.

De pareils problèmes historiques peuvent impressionner l'esprit, mais sans le convaincre. Tandis que des expériences telles que les réussirent de leurs mains Bérigard de Pise, Helvétius et Van Helmont, adversaires décidés de l'alchimie et trop compétents au laboratoire pour se laisser duper ; des projections telles que Lascaris et ses émissaires en multiplièrent par toute l'Europe, au début du siècle dernier, et qui sont attestées aussi solennellement qu'événements historiques le furent jamais ; voilà de ces *faits* qu'il nous semble difficile de mettre à néant.

Et quand on les serre de près, la réalité de l'élixir transmutatoire en découle, brutale.

La pierre existe ; et d'illustres témoignages ont de tous temps confirmé son existence et magnifié ses vertus. Mais les adeptes n'ont jamais traité *en vulgaire* de l'art sacré : les arcanes en sont défendus par tout un rempart de symboles. C'est une langue à apprendre et un labyrinthe à pénétrer. Que de studieuses insomnies, pour déchiffrer ces emblèmes ! Que de tâtonnements, pour découvrir le vrai chemin !

Les alchimistes ne *semblent* pas toujours d'accord, touchant la classification des phénomènes du grand œuvre. Ils s'ingénient à donner le change aux profanes, par un luxe assez variable de divisions et de subdivisions arbitraires (1).

Jaloux pour notre part d'étendre la sincérité jusqu'aux dernières limites du possible, il nous importe d'allier l'extrême précision des détails à l'extrême simplicité du plan d'ensemble, — et d'élaguer à cet effet toute vue théorique comme toute spécification opératoire, dont l'énoncé ne tendrait pas directement au but.

(1) Ce qui crée un chaos plus inextricable encore, pour l'étudiant à ses débuts, c'est la masse des écrivains ou présomptueux ou mystificateurs, qui encombrent les avenues de la Science d'un pêle-mêle de théories souvent absurdes, en tous cas erronées, et qui professent au nom d'une expérience qu'ils n'ont pas acquise, ou promulguent les oracles d'un Dieu qui ne leur a point parlé. En alchimie, le discernement et le choix des auteurs semblent plus malaisés qu'en toute autre étude. Il est prudent de s'en tenir aux maîtres incontestés ; encore d'intrigants spéculateurs ont-ils mis parfois d'ineptes rhapsodies sous le patronage de ces noms célèbres.



De brèves observations préliminaires caractériseront d'abord l'esprit général de l'Hermétisme et les bases fondamentales de sa doctrine. Puis, sous les auspices de la classification la plus normale et la moins complexe, s'ébauchera le *Sommaire* des opérations du grand œuvre. Quelques développements trouveront leur place à la suite de ce schéma : nous reprendrons plus en détail les travaux de la Chrysopée, en partant de la première manipulation essentielle pour aboutir à la dernière, — ce que nul des anciens adeptes ne s'était permis d'éclaircir.

Ces derniers, en effet, parlant d'après leur propre expérience spagyrique, ou d'après la doctrine qui leur avait été transmise sous le sceau du serment adeptal, se croyaient tenus, soit envers les autres, soit envers eux-mêmes, à une réserve qui ne saurait nous contraindre, — explorateur désintéressé des mystères, qui nous sommes fait une conviction, à l'issue d'une longue et patiente étude comparative des œuvres publiées par les adeptes, et sous le contrôle des connaissances que nous avons pu personnellement acquérir au laboratoire.

Nous l'avons dit : peu crédules aux transmutations d'autrefois, les Maîtres avancés de la chimie moderne n'en sont plus, du moins, à soutenir l'irréductibilité des prétendus corps simples ; plusieurs pressentent, à l'instar des hermétiques, l'unité de matière (ou mieux de substance), sous la multiplicité des apparences phénoménales. Même les plus clairvoyants de cette élite ont déjà signalé le retour de la science adulte à des théories qu'elle considéra trop longtemps comme les rêves qui flottaient jadis autour de son berceau.

Taxer de songes enfantins les doctrines hermétiques, était-ce point aller un peu vite en besogne?

La chimie actuelle a fort étendu la zone des explorations et des constatations positives, c'est une justice à lui rendre; et, pour ne citer qu'un exemple de ses plus illustres conquêtes, il est hors de doute que Lavoisier, par sa théorie de l'oxydation, a jeté sur l'étude analytique des corps une splendide lumière, dont les vieux alchimistes eussent été les premiers éblouis. Les travaux avancés de Louis Lucas, de sir William Crookes, de MM. Newland, Lothar-Meyer et Mendeleef auront été les glorieuses assises du monument synthétique en cours d'édification. Quant à la mise en œuvre, pratique et industrielle, des récentes découvertes, le génie de la science contemporaine pourra-t-il jamais lasser l'admiration?

Quoi qu'il en soit de ces merveilles, les alchimistes ne verraient là, en théorie comme en application, que l'étude minutieuse des écorces matérielles, des résidus du travail biologique, la science du *caput mortuum* universel. Bref, Raymond Lulle, Henry Khunrath ou Paracelse reprocheraient au savant moderne de ne travailler que sur des cadavres.

Il ne suppute en effet que la matière morte, ou du moins traite-t-il toute matière comme si elle l'était : la Vie, l'Ame, les Puissances animatrices et formatrices des corps lui échappent absolument. Ainsi notre savant observera les phénomènes de la cristallisation; il étudiera comparativement les formes géométriques des différents cristaux, et les conditions requises pour les obtenir :

cela fait, il se flattera d'avoir pénétré les lois de cet ordre de phénomènes. Mais l'agent interne qui en est la cause réelle, mais la vie latente dont témoignent les affinités qui président aux groupements moléculaires, mais *l'âme minérale*, en un mot, — le savant contemporain ne l'ignorera point seulement, il aura la témérité d'en nier l'existence.

Or, la science de la Vie, à tous ses degrés, voilà l'inestimable trésor dont pouvaient s'enorgueillir les enfants d'Hermès. Le *substratum* universel des formes sensibles leur était connu. Ils étudiaient la matière à l'état naissant ; une fois produite, ou pour mieux dire engendrée, ils la manipulaient *vivante*, avec mille soins scrupuleux pour ne la pas tuer. Bien plus, ils en provoquaient à volonté l'éclosion, en réglaient les énergies ; tels passages de puissance en acte leur étaient familiers ; et nous ne balancerons point à soutenir qu'ils ont connu, pratiqué, utilisé certains états latents de la substance, — inséparables de telles forces secrètes de la nature, — états et forces qui sont totalement inconnus de nos plus grands maîtres du jour, ou pressentis à peine par les plus intuitifs d'entre eux.

La philosophie d'Hermès était à la fois pour ses fidèles une science positive et une doctrine mystique, nous dirions presque — une religion.

Sans revenir sur leur symbole (1), que nous avons traduit et commenté plus haut, resserrons ici en quel-

(1) C'est la *Table d'émeraude*, (voy. chap. I, pages 105-110).



ques lignes les canons essentiels de leur dogme cosmogonique.

Comme toutes les Écoles d'occultisme, ils enseignaient, avons-nous dit, l'unité de substance sous la multiplicité des apparences phénoménales.

La matière sensible, diverse et multiforme, n'était pour eux qu'une illusion plus ou moins durable, prolongée en divers modes convertibles : les transmutations, dans leur système, consistaient au passage d'un de ces modes à l'autre.

Ils connaissaient *trois principes* générateurs des choses manifestées, et *quatre éléments* de manifestation.

Soufre 🜍, *Mercure* ☿ et *Sel* ⊖ : ainsi dénommaient-ils leurs trois principes ; — *le Feu* △, *l'Air* 🜁, *l'Eau* ▽ *et la terre* 🜃 : tels étaient les emblèmes de leurs quatre éléments.

Soufre, Mercure et Sel correspondaient à ce qu'ils nommaient encore : *feu inné*, *humide radical* et *base essentielle* des corps (1). Traduisons : le Soufre, principe de la forme ; — le Mercure, principe de la substantiation ; — et le Sel, principe mixte de la manifestation objective.

En correspondance occulte : la *substance une* est l'Éther cosmique, dont la polarisation donne au positif l'*Aôd* אוד, la Force ou l'Agent 🜍 ; — au négatif l'*Aôb* אוב, la Résistance ou le Patient ☿ ; — au centre d'équilibre, l'*Aôr* אור ou lumière astrale, substratum de toute matière ⊖.

(1) Ou bien encore, 🜍 *Archée*, ☿ *Azoth*, et ⊖ *Hylé*.



Le *Soufre-principe* sera donc, suivant le dire naïf d'un ancien alchimiste (1), « le feu celeste qui, s'introduisant dans les semences inferieures, suscite et fait paroistre la forme interieure du plus profond de la matiere, avec tout son ornement et equipage : et voilà comme la generation se fait par le moyen de ce feu celeste, et comme toutes choses elementaires icy-bas en dependent, comme de leur vraye source et origine (2). »

Ce vieil auteur n'est pas moins explicite, quand il définit le *Mercure-principe :* « L'humide radical de toutes choses qu'en Chymie on appelle Mercure, c'est la substance humide, premiere née en la semence de toutes choses ; sur laquelle le feu naturel ou souphre vital agit pour en pousser les formes mussees et cachees dans le thresor de son abysme. I'appelle abysme, les vertus et proprietez de cet esprit de vie qu'il a presque infinies, pour tirer de soy mesme toutes sortes de formes (3). »

Le *Sel-principe*, dit encore Jean Fabre, « est le siege fondamental de toute la nature en general et en particulier ; c'est le poinct et le centre où toutes les vertus et proprietez celestes et elementaires aboutissent et se terminent... Principe de corporification, qui est le nœud et le lien des autres deux principes souphre et mercure, et leur donne corps, et par ainsi les fait paroistre visiblement aux yeux d'vn chascun (4). »

(1) Jean Fabre, l'*Abregé des secrets chymiques.* — Paris, Billaine, 1636, in-8.
(2) Fabre, *Secrets chymiques*, page 20.
(3) *Secrets chymiques*, pages 23-24.
(4) *Secrets chymiques*, page 34 (*passim*).

Ainsi donc, — il importe de s'en bien pénétrer, — les trois Principes, dans leur signification universelle, ne sont ni les corps vulgairement dénommés Soufre, Mercure et Sel, ni *aucune substance analogue*, qui tombe sous nos sens. Il faut y voir les trois aspects complémentaires d'une même essence, générative des choses matérielles ; les trois termes de polarisation du virtuel occulte, sur le point de se manifester, en passant de puissance en acte.

Conçus dans leur synthèse opératoire, les Principes représentent, à eux trois, l'énergie réalisatrice des corps. Envisagés séparément, ils se réduisent à de pures abstractions, car *ils n'existent que les uns par les autres.*

Notons, en passant, que les disciples d'Hermès désignent tantôt par ⊖, 🜍 et ☿ les trois Principes universels que nous avons dits, et tantôt leur incorporation dans le règne minéral, savoir : des corps manipulables ès cornues et ballons, et qui, dans l'œuvre préparatoire, sont les *mixtes* à travers lesquels ces trois Principes radicaux, spécifiés au stade minéral, font respectivement sentir leur action propre.

Pas de matière sensible au monde, qui ne soit composée des trois Principes unis. Il en résulte que la liqueur mercurielle des travaux préliminaires, pour prendre un exemple, renferme aussi du Sel et du Soufre. Mais le Mercure s'y trouve en excès, ce qui revient à dire que la Substance passive, le Principe féminin, la polarité négative de l'Être (résistance) s'y manifestent particulièrement. — On peut faire la même remarque, touchant les préparations désignées comme sulfureuses, ou salines.

Au laboratoire, et dans leur acception la plus large, le

Mercure est une fumée blanche, le Soufre une graisse agglutinante, et le Sel un acide. L'Azoth des Sages, synthèse des trois, consiste en un menstrue, l'Alchaëst ou dissolvant des métaux, qui ramène ceux-ci à leur première substance et met leur sperme androgynique en liberté.

Enfin, au laboratoire toujours, et dans leur acception restreinte à la nature métallique, le Soufre des métaux sera le point fixe (1), séminal, qui, déterminant le Mercure métallogène, spécifie chaque métal en une nature caractéristique, où s'inscrit chaque étape de maturité ; — le Mercure sera la première substance des métaux, diversement spécifiable par tel ou tel Soufre, — et le Sel sera la matière de l'œuvre.

Ces distinctions établies, poursuivons notre exposé.

Les trois Principes universels de la substance engendrent les *mixtes* à travers les *quatre Éléments*, ces quatre types fondamentaux de la manifestation objective.

Les corps apparaissent en effet sur le plan physique, selon quatre modes, dont les Éléments des anciens offrent la signature spontanée et l'immédiat symbole : ces

(1) Ainsi, en principe naturant, le Soufre est un feu subtil, occulte, insaisissable ; tout ce qu'il y a de plus éthéré, de plus spiritueux ; — en application naturée, ce même Soufre, incorporé et spécifié dans la nature métallique, devient la semence fixe, inaltérable des métaux, l'étalon de leur type sigillé à même leur matière : tout ce qu'on peut concevoir de plus dense et permanent.

Toujours l'analogie des contraires, rendue sensible dans le chassé-croisé d'influences s'exerçant du Ciel à la terre ; interversion que nous avons déjà signalée (note des pages 119-120) et dont l'emblème naturel s'inscrit au reflet renversé d'une image dans l'eau.

corps apparaissent *solides* (Terre), *liquides* (Eau), *gazeux* (Air) ou *ignés* (feu).

La quintessence, ou moyen terme radical des formes sensibles, réside au point central équilibrant des quatre modes élémentaires, de même qu'en l'absolue Substance réside la synthèse équilibrante des trois Principes.

Quant au problème de la Chrysopée, aux termes duquel nous devons restreindre cette courte notice, sa solution théorique ne présentera plus d'obstacle à la compréhension, si l'on se pénètre bien de ceci :

La nature métallique est *une* : tous les métaux sont formés de Soufre et de Mercure, spécifiés au minéral, conjoints en variables proportions de poids comme de réciproque maturité, et condensés en un corps salin plus ou moins pur, c'est-à-dire en un mode d'incorporation moléculaire plus ou moins adéquat.

Variations qualitatives et quantitatives des Trois Principes unis, et plus ou moins d'intimité dans le mélange, — voilà les causes de la différenciation minérale.

Les métaux sont fruits de maturité plus ou moins avancée, sur l'arbre de la nature métallique. Les métaux inférieurs sont des fruits fades et crus, qui se sont détachés de l'arbre, c'est-à-dire de la vie de croissance, avant que le Soufre et le Mercure qui les constitue se fussent combinés et mûris en de justes proportions salines. Trouvez un levain qui supplée à ce défaut, en soumettant derechef ces matières inanimées et refroidies à la fermentation de la vie minérale : la Nature reprendra son œuvre élaboratrice, et d'imparfaits, ces

métaux deviendront parfaits ; c'est-à-dire qu'ils aboutiront, dans la série négative et féminine, à la Lune ou à l'argent, et dans la série masculine et positive, au Soleil ou à l'or.

La pierre philosophale n'est autre que ce ferment qui porte à maturité les fruits aigres ou mal digérés de la nature métallique. Cette transmutation s'opère en un très court délai, qui varie de quelques minutes à quelques heures, suivant que la projection du levain métallique est faite sur un métal fondu, plus ou moins éloigné du point de perfection à atteindre.

Tout l'œuvre réside donc dans l'élaboration du ferment, — soit au blanc, soit au rouge.

Voilà la question nettement posée...

« Les métaux (dit Éliphas Lévi) se forment dans les entrailles de la terre comme les planètes dans le ciel, par les spécialités d'une lumière latente, qui se décompose en traversant divers milieux.

« S'emparer du sujet dans lequel la lumière métallique est latente, avant qu'elle se soit spécialisée, et la pousser à l'extrême positif, c'est-à-dire au rouge vif (1), par un feu em-

(1) « Tout se régénère par le dissolvant universel, qui est la substance première. Ce dissolvant concentre sa force dans la quintessence. c'est-à-dire au centre équilibrant d'une double polarité.

« La vibration de la quintessence autour des réservoirs communs se manifeste par la lumière, et la lumière révèle sa polarisation par les couleurs.

« Le blanc est la couleur de la quintessence. Vers son pôle négatif, cette couleur se condense en bleu et se fixe en noir ; mais vers son pôle positif, elle se condense en jaune et se fixe en rouge.

« La vie rayonnante va donc toujours du noir au rouge en passant par le blanc ; et la vie absorbée redescend du rouge au noir en traversant le même milieu. » Éliphas Lévi, *Histoire de la Magie*, pages 536-537.

prunté à la matière même, tel est le secret du grand œuvre.

« On comprend que cette lumière positive à son extrême degré de condensation est la vie même devenue fixe, et peut servir de dissolvant universel et de médecine à tous les règnes de la nature (1). »

Que si l'on médite ces paroles d'un grand maître, on se persuadera qu'elles expriment à la fois une réalité et un symbole. A ce double titre, positif et analogique, elles valent d'être bien comprises. Nous ne les avons pas transcrites sans motif, pour conclure les préliminaires généraux qu'il importait d'énoncer.

Passons à la description du grand œuvre.

Nous en esquisserons d'abord le schéma quaternaire; car la Chrysopée se divise rationnellement en quatre groupes bien distincts d'opérations et de phénomènes.

SOMMAIRE

DES TRAVAUX DU GRAND ŒUVRE

I. — Opérations préparatoires.

Tout l'arcane gît dans la préparation du Mercure philosophal, ou Dissolvant universel, ou Azoth des Sages ☿. *On l'obtient par une sublimation mystérieuse, en appliquant à la matière première le feu secret, qui est l'Acier des philosophes. Pour préparer cet Acier, il faut connaître et savoir utiliser leur Aimant.*

---

(1) Éliphas Lévi, *Hist. de la Magie*, page 537.



Le propre de l'Azoth est de dissoudre tous les métaux — au cas particulier, l'or et l'argent, — et les ramener à leur première substance mercurielle, en abolissant le nœud gordien qui joignait ce Mercure élémentaire des métaux à leur Soufre.

Le Soufre 🜍 et le Mercure ☿ métallogènes ainsi séparés récupèrent leur qualité végétative ; de combinés et morts qu'ils étaient, ils redeviennent libres et vivants.

II. — L'Œuvre proprement dit (préparation de la pierre).

En dissolvant l'or et l'argent vulgaires dans l'Azoth ou Mercure des Sages, l'adepte d'Hermès a liberé le Soleil ☉ vif et la Lune ☽ vive, le Roi et la Reine, le mâle et la femelle, dont les noces produiront l'Enfant royal, le miracle de la Nature et de l'art : la pierre philosophale.

Le ☉ vif n'est autre que le Soufre métallogène 🜍, évolué à sa perfection dans l'or vulgaire ; — la ☽ vive est le Mercure métallogène ☿ (1), amené à sa plus haute perfection dans l'argent vulgaire. (Tous les autres métaux sont formés des mêmes principes spécifiés, au minéral, mais en combinaison désharmonique ou à l'état impur).

Le 🜍 et le ☿ métallogènes, isolés à l'état de pureté parfaite, et revivifiés (les adeptes disent réincrudés*) par l'Azoth des Sages (ou combinaison du 🜍 et du ☿ universels dans une prison saline), constituent la matière pro-*

---

(1) Nous appelons *métallogènes* le Soufre et le Mercure spécifiés au minéral, et dont la combinaison, en de justes proportions salines, donne naissance aux divers métaux.

haine de l'œuvre: les deux ferments dont le concours Rébis) forme le pur sperme des métaux.

Rien autre ne doit être emprisonné dans l'œuf et soumis au régime gradué de l'Athanor. La chaleur d'une seule lampe doit conduire l'œuvre à sa perfection.

Cependant, sous l'influence combinée de la chaleur et du temps, une série de phénomènes parfaitement déterminés se manifeste dans l'œuf. Les phases de volatilisation partielle, de fixation et de déliquescence de la matière alternent comme il convient, tandis que cette matière affecte successivement des teintes caractéristiques, dont l'apparition dans l'ordre voulu atteste à l'adepte qu'il n'a pas dévié du droit chemin.

Les couleurs principales se succèdent dans l'ordre suivant : le noir ♄, *(corruption, tête de corbeau) le* blanc ☽ *(ablution, terre blanche feuillée, petit Élixir), et le* rouge ☉ *(grand Élixir ou pierre philosophale). — Les nuances secondaires ou transitoires sont nombreuses : « Avant le noir, il y a un mélange de couleurs assez confus ; entre le noir et le blanc se trouve le gris ; entre le blanc et le rouge, le vert et le bleu, les couleurs de l'arc-en-ciel ou du spectre solaire ; puis le jaune, l'orangé et enfin le rouge* (1). »

La matière parvenue à la blancheur parfaite constitue le petit Élixir, ou pierre transmutatoire au blanc, qui change les métaux imparfaits en argent ; — parvenue au

(1) *Théories et symboles des alchimistes,* par Albert Poisson *(Collection d'ouvrages relatifs aux sciences hermétiques).* — Paris, Chacornac, 1891, petit. in-8 carré, fig., page 129.



rouge, elle constitue le grand Élixir ou pierre au rouge : c'est la pierre philosophale parfaite, qui transmue les métaux en or.

III. – Multiplication de la pierre.

On multiplie la pierre, non seulement en quantité, mais en vertu, par sa digestion et sa coction dans dix fois son poids, environ, de Mercure philosophal ou d'Azoth des Sages ☿. Cette opération ne va pas moins qu'à recommencer tout l'œuvre, en scellant dans l'œuf une matière qui est Rébis exalté à la deuxième puissance. Dans la préparation de cette matière, les ferments ☉ et ☽ sont remplacés par une égale quantité de l'Élixir qu'on prétend multiplier. Les couleurs se succèdent dans le même ordre invariable ; mais l'œuvre évolue bien plus rapidement ; lorsque toute la matière est fixée au rouge, la pierre ne se trouve pas seulement décuplée en volume, mais en potentialité transmutatoire. Une seconde multiplication, identique à la première, aboutit à centupler la pierre, à titre non seulement quantitatif, mais encore qualitatif. Et ainsi de suite, dans cette proportion : 10, 100, 1000, 10.000, etc.

D'autres philosophes multiplient la pierre beaucoup plus simplement, en la projetant sur de l'or vulgaire en fusion, qu'elle réduit à sa propre nature de pierre.

IV. — Projection.

La pierre philosophale (ou ferment maturatif) étant obtenue, le phénomène de la transmutation (ou matura-

tion) des métaux imparfaits s'opère en peu de temps.

Il suffit de projeter dans la masse liquéfiée du métal qu'on veut ennoblir (mercure, étain ou plomb en fusion) une petite quantité de la pierre, réduite en poudre fine et soigneusement enrobée dans un peu de cire, en forme de pilule. Après une phase de fusion assez brève d'ordinaire, on laisse refroidir le creuset, et toute la masse métallique se trouve transmuée en ☽ ou en ☉, selon qu'on a fait usage de la poudre transmutatoire au blanc ou au rouge.

Il nous reste à compléter les indications du *Sommaire* qu'on vient de lire, en insistant sur les points laissés dans l'ombre par les Maîtres. Peu de paroles y suffiront.

Toute la difficulté réside aux opérations préparatoires. — Le reste, disent les Adeptes, n'est qu'un jeu d'enfants et de femmes. Or, ces travaux préliminaires se bornent à la préparation de l'Azoth ou Mercure des Sages.

Nous savons déjà qu'il n'est pas le mercure commun ☿. Ajoutons qu'il ne s'en tire pas, quoi qu'en aient dit bien des théoriciens du grand œuvre.

Qu'est-ce donc que le Mercure des Sages, cette maîtresse-clef du magistère, à défaut de quoi nul ne peut entrer au palais du Roi-Soleil ?

Conçu abstractivement, c'est-à-dire à l'exclusion des substances matérielles où il s'incorpore pour l'usage de l'alchimiste, c'est tout uniment la Lumière astrale, avec sa double polarité et son centre d'équilibre où réside la quintessence des éléments.

Tel que le manipulent les enfants d'Hermès, c'est-à-dire à l'état de *Lait virginal* ou de *Vinaigre très aigre*, ou de *Dissolvant universel* des métaux, le Mercure ou Azoth des Sages est une liqueur magique, peut-on dire, où l'humide radical (Mercure féminin), fécondé par le principe vivificateur (ou Soufre mâle), a pris corps, à la faveur du principe salin, — cette base des choses sensibles, que Bœhme définit, par un heureux barbarisme, la « cause de la saisissabilité » (1).

La matière première, — *Magnésie* ou *Marcassite* ou *Minière des Sages*, — dont il s'extrait, n'est, à proprement parler, ni un métal, ni un sel. C'est un minéral connu des enfants d'Hermès et très répandu dans la nature. C'est le *Serviteur Rouge*, la *Vierge hermaphrodite de nature*, « le rocher qui contient une mer et dont l'esprit se sublime... » Ce minéral est formé, comme tous les corps sensibles, de Soufre et de Mercure élémentaires, enchaînés dans une prison saline. Mais ce qui le distingue de ses congénères, c'est qu'outre ces deux principes conjoints et spécifiés, c'est-à-dire morts, il est imprégné de Soufre et de Mercure non combinés, non spécifiés encore (2), c'est-à-dire vivants.

En d'autres termes, cette marcassite est un aimant de la Lumière métallique potentielle, ou spécification préliminaire de l'Aôr bipolarisé, dont l'extrême positif (*Aôd*)

(1) *Des trois principes de l'Essence divine, ou de l'éternel engendrement sans origine*, etc., par Jacob Bêhme *(sic)*, traduit de l'allemand par le *Philosophe Inconnu* (Cl. de Saint-Martin). Paris, an X (1802). 2 vol. in-8, (t. I, page 4).

(2) Non fixés en une combinaison définie, voulons-nous dire, mais tendant néanmoins déjà à se spécifier au minéral.



constitue le Soufre mâle de nature, et l'extrême négatif (*Aôb*) le Mercure féminin.

Une fois la minière unique bien connue, et récoltée en des conditions favorables, il s'agit d'en extraire séparément le Mercure et le Soufre libres, condensés chacun dans le véhicule qui leur convient ; de les purifier, de les joindre en Azoth des Sages, dans une liqueur saline qui est le *Lait virginal* et le *Dissolvant* des alchimistes.

Mais nul ne peut dégager Mercure de ses liens, sans trancher ceux-ci avec l'*Acier des philosophes*, et pour posséder leur *Acier*, il faut savoir l'attraire à soi par l'artifice de leur *Aimant*.

Voilà le grand arcane d'Hermès : nous l'énonçons à découvert, en dévoilant la nature de l'Acier des Sages, qui n'est autre que l'*électricité*, et celle de leur Aimant, symbole de la pile d'où elle émane.

Avant nous, Éliphas Lévi avait déjà signalé l'emploi de l'agent électrique dans les opérations du grand œuvre ; non sans y mêler des vues fort sujettes à caution, sur l'usage parallèle du magnétisme humain. En parlant d'« électricité magnétisée », Éliphas confondait, à dessein peut-être, deux ordres très distincts de réalisations hermétiques.

Nous avons fait entendre plus haut (1) comment un adepte entraîné, rendu puissant sur l'Astral par l'intermédiaire du médiateur plastique docile à son vouloir, peut objectiver de la matière de toutes pièces, sous un

(1) Voy. chap. IV pages 428-429 et *passim*.



mode préfix. Le magicien peut ainsi *réaliser* de l'or, aussi bien que toute autre substance corporelle : son œuvre est un transfert de puissance en acte, une véritable création. Alchimie positive, mais supérieure.

D'autre part, si l'on qualifie de Magnétisme, la Force mystérieuse qui permet à la volonté humaine d'agir sur le Protyle et de le différencier en l'objectivant : on pourra certifier, dès lors, que le thaumaturge a fait usage du magnétisme en alchimie. On conviendra néanmoins qu'un tel art hermétique diffère sensiblement de la pratique opératoire du grand œuvre, qui nous occupe à cette heure : nous traitons de Spagyrie, et non plus de Magie.

Nous écarterons en conséquence l'emploi du magnétisme humain en alchimie proprement dite, et retiendrons l'usage de l'électricité, qu'Éliphas a dénoncé avant nous. Il nous suffira de préciser cet usage et d'en circonscrire la minute opportune.

Cette minute est celle des *aigles volantes* ou de la sublimation du Mercure, centre essentiel ou pivot des travaux préliminaires de l'œuvre. C'est alors qu'ayant attiré du Ciel l'*Acier des Sages* au moyen de leur Aimant, l'artiste brandit cet Acier, pour la délivrance de Mercure captif.

« Notre Acier (dit Philalèthe) est la vraie clef de l'œuvre, sans quoi il est inutile d'allumer la lampe ou le fourneau philosophique. C'est la minière de l'or ; c'est l'esprit le plus pur de la nature ; *c'est un feu infernal et secret, et même en son genre extrêmement volatil.* C'est le miracle du monde et l'assemblage des vertus supérieures dans les êtres inférieurs. C'est pourquoi le Tout-Puissant l'a distingué par un caractère particulier. Les Mages et les Philosophes ont connu sa nais-

sance en Orient, et ils ont remarqué avec admiration qu'un grand roi étoit né dans le monde. — Imitez-les donc, et lorsque vous aurez vu son étoile (1), suivez-le jusqu'à son berceau (2). »

La pile est clairement désignée, plutôt que décrite, au chapitre suivant du même auteur. Citons-en quelques traits.

« ... Ayant dit que notre Acier est la minière de l'or, il faut pareillement remarquer que notre Ayman est la vraye minière de l'Acier des Sages. Sçachez que notre Ayman a, dans son centre le plus intime, une abondance de sel merveilleux... Ce centre se tourne naturellement vers le pôle, où *la vertu de notre Acier se fortifie par degrés*. C'est dans ce pôle que se trouve le cœur de notre Mercure, *qui est le vray feu où se repose son Seigneur*, et (ce feu) *nageant sur cette grande mer*, arrivera jusqu'aux *deux Indes*, pourvû que l'on ait soin de *régler sa route par la vue de l'étoile du nord* (3), *que notre Ayman fera paroître* (4). »

Mais il ne suffit pas de libérer Mercure de ses liens, il faut le fixer, ou il se perd en fumée blanche. Les alchimistes abondent en images plus ou moins mythologiques, pour dépeindre la vertu fugitive de leur Mercure, qui se dérobe, si un personnage, ordinairement paré des attri-

(1) L'étincelle électrique.

(2) Irénée Philalèthe, *Introïtus apertus*, III, 2, 3 *(Entrée au palais fermé du roi)*, traduction de Lenglet Dufresnoy, dans son *Histoire de la Philosophie Hermétique*. Paris, Coustelier, 1742, 3 vol. in-12, (t. II, pages 19-21 de la seconde pagination).

(3) Toujours l'étincelle.

(4) *Introitus apertus*, IV, 1, 2 *(Hist. de la philos. hermétique*, tome II, pages 21-23).



buts de Saturne, ne tranche d'un coup de faux ses talons ailés.

Un exemple très analogue nous est fourni par l'*Ammonium*, à l'état naissant. Lorsqu'on décompose par la pile le chlorhydrate d'ammoniaque humecté d'eau, on ne peut fixer, qu'en le combinant au mercure, le métal complexe qui tend à se former à l'électrode négative. Le vif-argent se gonfle, se boursoufle, prend la consistance butyreuse, et l'on obtient de la sorte l'amalgame d'ammonium. — Supposez un instant que l'ammonium soit le Mercure féminin des hermétiques : ne seront-ils pas tentés de le désigner aux adeptes tout en le cachant aux profanes, sous le nom même du métal qui sert à le fixer, à le rendre saisissable (1) ?...

Ce qui précède n'est qu'un exemple ; moins encore, si l'on veut, une comparaison. Le dissolvant ou lait virginal n'est pas un amalgame ; c'est nécessairement un liquide, un « menstrue végétable », obtenu par la combinaison du Soufre et du Mercure, extraits de la même marcassite, laquelle donne encore par purification le *Sel* vif, où ces deux principes trouvent à s'incorporer.

Qu'on ne perde pas de vue qu'il s'agit des trois Principes minéralisateurs, non encore spécialisés : ils repré-

(1) En admettant, — pure hypothèse, — qu'une analogie de ce genre ait abouti à nommer *Mercure* la substance féminine du coït élémentaire, dans la préparation de l'azoth des sages : on s'expliquera mieux que, d'autres analogies s'étant greffées sur la première, les alchimistes en soient arrivés, par généralisations successives, et correspondances entre les divers plans, à qualifier de noms aussi matériels que *Mercure* et *Soufre* de pures abstractions, telles que les termes de polarisation générale de la substance non différenciée.



sentent une seule et même substance sous trois modes différents, et c'est d'une seule et même matière qu'on les a extraits : au pôle positif, igné, se manifeste le 🜍 ; au pôle négatif, humide, le ☿ ; au centre d'équilibre, le ⊖ s'engendre de l'union des deux.

Le Soufre universel est invariablement envisagé comme le père. — A un certain point de vue, Mercure est la mère, et le Sel l'enfant.

D'autres diront que le Sel est la mère et Mercure l'enfant. C'est que tel désigne par Mercure androgyne non pas le ☿ principe, mais le Dissolvant (*alias*, l'Azoth des Sages), qui est engendré du Sel ; — tandis que le même adepte qualifiera le Sel de mère ou de principe féminin, parce qu'il envisagera ce dernier comme matériel et passif, par opposition au Soufre universel, qui est invisible et actif. — On le voit, c'est affaire de point de vue.....

Pour que le Lait virginal (ou Dissolvant mercuriel) devienne propre au bain du Roi et de la Reine, il le faut purifier par un certain nombre d'aigles, lisez de sublimations successives. Philalèthe en prescrit de sept à neuf ; mais, bien que très clair à certains égards, il faut bien se garder de prendre toujours cet auteur à la lettre : on serait aisément déçu par lui comme par tous les autres. Son affectation de sincérité brutale est fréquemment un leurre, et l'on trouve en son livre bon nombre d'opérations inutiles, décrites avec la dernière minutie, aux seules fins d'égarer le profane.....

Lorsque la liqueur d'Azoth, que plusieurs adeptes appellent encore « notre Mercure », est amenée à une suffisante

perfection, l'artiste y doit ajouter le *ferment royal*, sur la nature duquel nous allons nous expliquer.

Pour le petit magistère, c'est-à-dire si l'on ne prétend point pousser l'œuvre au delà de la couleur blanche, ni rien obtenir de plus que la pierre transmutatoire des métaux en argent, il suffit de dissoudre dans l'Azoth une petite quantité de Lune immaculée ou d'argent très pur.

Pour le grand magistère, il faut y dissoudre en égales proportions Lune et Soleil, c'est-à-dire argent et or francs de toute impureté.

Ces métaux doivent se fondre dans le Lait virginal ou Mercure des Sages, comme de la glace dans l'eau *tiède*, sans effervescence ni difficulté d'aucune sorte. Le propre de ce dissolvant est de s'assimiler tous les métaux sans le moindre effort, et de les réduire en leur propre substance de Soufre et de Mercure.

C'est dans ce Soufre et ce Mercure, libérés et revivifiés, que consiste le double ferment qui est le sperme métallique, d'où naîtra l'enfant royal.

L'argent renferme une notable quantité de Mercure métallogène très pur (passif), uni à du Soufre blanc, c'est-à-dire à du Soufre évolué à sa perfection dans la série féminine.

L'or renferme, comme l'argent, du Mercure passif immaculé, mais il recèle en outre du Soufre rouge (actif) très pur, c'est-à-dire évolué à sa perfection dans la série masculine.

Comme en dissolvant tout métal, la liqueur azothique sépare le Mercure du Soufre, et qu'elle rend la vie et la liberté à ces deux principes jusque-là fixés et morts dans

leur combinaison métallique, on conçoit qu'il suffirait, à la rigueur, pour l'œuvre au rouge, de dissoudre de l'or dans l'Azoth, comme il suffit, pour l'œuvre au blanc, d'y dissoudre de l'argent. Car, pour le grand magistère, l'or réincrudé par le Mercure des Sages fournira séparément les deux levains essentiels, ☿ métallogène et 🜍 rouge, tous deux à l'état de pureté parfaite : comme aussi l'argent, pour le petit magistère, fournira séparément, à la faveur du même réactif, les deux ferments requis, savoir le ☿ métallogène et le 🜍 blanc, tous deux très purs. — C'est pourquoi les adeptes ont accoutumé de dire, avec Basile Valentin, que, pour l'Argyropée (1), il faut de l'argent et de l'Azoth ; et, pour la Chrysopée (2), de l'or et de l'Azoth.

En conséquence, beaucoup d'artistes travaillent uniquement sur l'or et l'Azoth des sages : et, nous le répétons, ces deux produits suffisent à constituer *Rébis*, la matière spermatique de l'œuf... Mais si l'on fait fondre dans le Lait virginal de l'or et de l'argent, comme quelques adeptes le recommandent, les deux ferments, *étrangers de provenance,* se combinent plus amoureusement, et, disent les philosophes, « notre enfant royal en sera plus beau et mieux venu ». Ce qui paraît certain, c'est qu'en agissant de la sorte, on abrège la durée de l'œuvre, et que l'on se prépare une moisson plus riche et plus abondante.

Une fois les ferments obtenus et affrontés, par la dis-

(1) Art de faire de l'argent.
(2) Art de faire de l'or

solution sans effervescence des deux métaux parfaits dans le bain royal, l'on soumet la liqueur à la congélation, ce qui revient à dire qu'on la fait cristalliser.

Tel *Rébis* se prépare. C'est la masse amorphe ou cristalline, mais toujours d'aspect homogène, que l'artiste scelle définitivement dans l'œuf; elle n'en sortira plus qu'à l'état d'élixir accompli, c'est-à-dire de pierre philosophale.

La période est close des travaux préliminaires, difficiles ou périlleux. L'art d'Hermès exige encore beaucoup de patience et d'esprit de suite, qualités plus rares qu'on ne le croit; mais l'œuvre ne comporte plus désormais, ni subtils calculs ni manipulation délicate : c'est en ce sens qu'on a qualifié ce qui reste à faire, de jeu d'enfants et de labeur de femme.

Deux mots de l'*Athanor*, ou immortel fourneau, ainsi nommé parce que le feu doit y brûler sans trêve, jusqu'à la perfection de l'élixir.

Pénétrons au sanctuaire de la Vesta philosophique...

« Le véritable athanor... (dit Albert Poisson) est une sorte de fourneau à réverbère, pouvant se démonter en trois parties. La partie inférieure contenait le feu ; elle était percée de trous pour permettre l'accès de l'air et présentait une porte. La partie moyenne, cylindrique aussi, offrait trois saillies disposées selon un triangle, sur lesquelles reposait l'écuelle contenant l'œuf. Cette partie était percée, selon un de ses diamètres, de deux trous opposés, fermés par des disques de cristal, ce qui permettait d'observer ce qui se passait dans l'œuf. Enfin la partie supérieure pleine, sphérique, constituait un dome ou réflecteur, réverbérant la chaleur. Tel était l'athanor généralement en usage (1). »

(1) *Théories et symboles des Alchimistes,* page 106.









Glyptographie SILVESTRE & Cie, Paris

L'adepte remplit l'écuelle de sable tamisé ou de cendre fine. Sur cette couche bien unie, il dépose l'œuf philosophal, qui ne doit s'y enfoncer que d'un tiers environ. Certains artistes préfèrent le bain-marie au bain de sable. Ce n'est pas de conséquence décisive. D'autres, plus avisés, emploient successivement les deux : ils commencent par soumettre l'œuf au bain-marie, qui distribue une chaleur plus douce et plus égale ; puis, quand l'œuvre avancé requiert un feu plus ardent, ils substituent l'écuelle de sable ou de cendre fine au récipient à l'eau.

L'œuf, dont la matière y incluse ne doit pas occuper plus du quart, est ordinairement un ballon de verre scellé par son goulot, ou encore l'*aludel* de l'ancienne chimie, qui s'obtient en lutant deux matras, emboîtés l'un dans l'autre, en forme d'haltère. Ce dernier appareil présente l'avantage de favoriser la circulation des esprits : les vapeurs se condensent aisément dans le vaisseau supérieur, maintenu à une température peu élevée ; de là, elles retombent en pluies sur la matière, qu'elles détergent et régénèrent par cette distillation perpétuelle de soi sur soi. C'est ce que les maitres nomment l'ablution du fixe par les larmes du volatil. Ce phénomène marque particulièrement la fin du régime de Saturne, et présage la blancheur ou le régime de Diane, annoncé par l'apparition de ses colombes.

Le gouvernement du feu (*regimen ignis*) a été tenu secret par la plupart des philosophes, qui en font le plus insigne arcane du magistère. La grande malice des auteurs, soucieux de déconcerter le profane, réside à confondre, d'une part, le *feu secret* des travaux préparatoi-

res (l'électricité, dont il n'est plus besoin désormais), avec le feu de lampe requis pour mûrir les ferments et parfaire l'œuvre; — d'autre part, le feu extérieur de l'athanor avec le feu interne de Rébis, l'énergie chimique du composé. Dès lors, ce sont quiproquos à perte de vue... et de patience.

Plusieurs s'expriment pourtant à découvert sur ce point.

Tout d'abord, il est inutile de s'approvisionner de charbon : les seuls *Souffleurs* ruinent en charbon les Mécènes de leur empirisme; et l'excuse de ces pauvres diables, s'il en est une, c'est qu'ils se sont ruinés les premiers à cet exercice. Pas d'ivrogne plus insatiable d'alcool qu'un fourneau de souffleur ne l'est de charbon de terre. Il se bonde de combustible, ronfle nuit et jour, et rend de la fumée. Spectacle délectable et fascinatoire à ce point, que notre homme, ayant épuisé son bien, son crédit et la complaisance des autres, devient escroc, non pour s'enrichir, mais pour entretenir son feu de charbon. Il improvise de variables et surprenantes industries, cultive la prestidigitation de laboratoire; il attrape quelques nigauds, par un trompe-l'œil anodin de multiplication de l'argent ou de l'or; bref, après mille traverses, il échoue de nos jours en police correctionnelle: bénigne destinée, si on la rapproche du sort de ses précurseurs en duperie, au temps encore peu lointain où l'on exécutait les fripons. Même alors, cette perspective ne calmait point la frénésie du souffleur, coutumier de ces multiplications fructueuses. Il soufflait tant et multipliait si bien, qu'il finissait, selon le dire plaisant d'un

médecin de Louis XIV, par être soufflé lui-même au bout d'une potence, ou multiplié sur un échafaud (1)!

Donc, point de charbon dans l'athanor. L'excessive ardeur de ce combustible tuerait la matière, en brûlant le sperme métallique androgyne d'où doit naître l'enfant royal. Ce n'est qu'une fois la pierre acquise et multipliée, que, l'heure de la projection étant venue, le feu de charbon sera utile, non dans l'athanor, mais bien dans un simple réchaud, pour la fusion du métal imparfait que l'élixir mûrit et régénère.

Tout l'œuvre, nous l'avons dit, s'exécute à la chaleur d'une seule lampe, — la modeste lampe à huile de l'adepte et du philosophe. La mèche, préférablement tissue d'amiante, est de quatre fils au début, jusqu'à l'apparition de la noirceur ; puis de quatorze, enfin de vingt-quatre, pour obtenir la couleur blanche. Voilà ce dont les auteurs ont fait tant de mystère (Voy. *Hapellius*, *Aphorismes royaux*) (2).

Quant aux modifications phénoménales et aux couleurs que présente successivement la matière, tous les philosophes hermétiques sont en accord parfait : faisant trêve à leurs réticences, ils s'expriment en termes positifs, sincères et concordants (3). Nulle difficulté désormais, plus d'équivoque. Aussi n'insisterons-nous guère sur des notions que l'on trouve partout identiques.

---

(1) Voy. le *Tombeau de la Folie*, par le S[r] de la Martinière. Paris, s. d., petit in-8, page 74.

(2) Cité par Poisson, *Théories et symboles des Alchimistes*, page 109.

(3) Ils ne diffèrent que dans l'interprétation, et nous allions dire la métaphysique des opérations ; mais sur la question de fait, l'unanimité règne.



Dans les premières semaines de la calcination, la matière affecte diverses nuances instables et mal définies (*régime de Mercure* ☿). Puis elle verdit, s'assombrit et se fixe au noir. La noirceur, d'abord superficielle (*tête de corbeau*) ne tarde point à envahir toute la masse solide ; c'est alors le *nigrum nigro nigrius* (*régime de Saturne* ♄), la phase où les adeptes veulent voir la corruption, la mort du sujet, qu'ils qualifient à ce degré de *compost philosophal*. Le noir, longtemps stable, vire au blanc avec lenteur, à travers toute une série de colorations fugitives et peu tranchées (dans les tons bruns, gris et neutres) ; cependant que les vapeurs se dégagent, de plus en plus abondantes et tumultueuses, et, se condensant contre la paroi supérieure, retombent en pluies, qui détergent la matière de plus en plus (*régime de Jupiter* ♃). Enfin paraît la blancheur, annoncée par les colombes de Diane, que nous venons de décrire (1) : on observe d'abord, tranchant sur le fond obscur, des filaments crayeux qui, du centre aux parois, rayonnent à la surface ; puis la blancheur gagne toute la masse, qui, après plusieurs alternatives de déliquescence et d'aridité, sèche entièrement et s'écaille : voici la *terre blanche feuillée*, bientôt résolue en granulations d'une éclatante candeur (*régime de Diane* ☽). En cet état, la matière, évoluée en *mode* passif, constitue l'*élixir* ou la *poudre transmutatoire au*

(1) Les *colombes de Diane* montent et descendent : elles symbolisent l'agitation de la partie volatile de la matière. Cette agitation, parvenue à son comble, prélude au régime de Diane, et signale l'aube de la blancheur.







Glyptographie SILVESTRE & Cie, Paris.

blanc, apte à changer les métaux imparfaits en Lune très pure (Argent) et peut-être en Lune fixe (Platine). Le petit magistère est terminé, et si l'artiste n'a travaillé que sur l'Azoth et l'argent, il n'a plus qu'à rompre le vaisseau, pour recueillir sa *pierre blanche.*

Mais si l'artiste a réincrudé dans le dissolvant mercuriel les deux métaux parfaits, Soleil et Lune (ou même, comme nous l'avons expliqué, le seul Soleil, qui suffit à la rigueur pour fournir les deux ferments) : alors l'*élixir au blanc* (quoique en apparence tout pareil à celui du petit magistère, évolué à perfection dans la série féminine), l'*élixir* est susceptible, dans la série masculine, d'une évolution nouvelle et complémentaire de l'ancienne. Daigne le Lecteur nous prêter attention ; en effet la distinction est délicate à saisir... La pierre blanche du grand magistère, *identique en acte* à celle du petit, lui est *dissemblable en puissance* ; car l'une a touché le terme de sa transformation, l'autre est virtuelle d'une transformation ultérieure : si bien que, soumise derechef à la flamme graduée de l'athanor, elle va « pousser toute sa teinture à la surface », c'est-à-dire, rendre actuel et manifeste au dehors, — patent, — ce qui n'était que potentiel et occulte à l'intérieur, — latent.

Que si l'on poursuit l'œuvre en activant le feu, la matière de l'œuf, après une station au blanc (et plusieurs alternatives du liquide au solide, et vice versâ), verdit, puis bleuit, puis passe au rouge sombre (*régime de Vénus* ♀) ; — elle s'éclaircit et affecte la teinte orangée, puis présente à la fois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : les maîtres désignent ce stade sous les appellations

de *queue de paon* et d'*écharpe d'Iris* (*régime de Mars* ♂).
Enfin, le grand œuvre approche de son terme : le rouge apparaît ; les vapeurs ponceau roulent dans le ciel philosophal leurs volutes pesantes, et la matière, d'abord déliquescente, se dessèche, entre en fusion, et se fixera par le refroidissement en petits grains couleur de coquelicot. C'est la fin de l'ultime période (*régime du Soleil ou d'Apollon* ☉) : l'enfant de gloire est né, la *pierre philosophale* est obtenue.

Palpitant d'émotion, l'opérateur peut enfin briser le sceau d'Hermès. Il manie « le miracle de l'art », et contrôle avec allégresse les caractères extérieurs qui témoignent de sa perfection...

« La pierre » est une poudre cristalline fort pesante, d'un rouge vif et d'une odeur de sel marin calciné. Quelques grains de cette poudre, chauffés sur une lame métallique, se fondent comme cire sans répandre aucunes vapeurs.

Enfin, projetée sur dix fois son poids de mercure ou de plomb fondus, la pierre transmuerait, après deux heures d'ébullition ou à peu près, le métal imparfait en or très pur.

Mais cette force de transmutation apparaît dérisoire, auprès de celle que la pierre doit acquérir, une fois fermentée et multipliée.

Nous en avons assez dit sur les méthodes de multiplication : la plus simple et la plus rapide consiste, on s'en souvient, à chauffer la poudre extraite de l'œuf avec cent fois son poids d'or, qu'elle réduit rapidement à sa propre

nature. L'autre procédé, plus long, consiste à reprendre tout l'œuvre : on dissout la poudre dans le lait virginal, au lieu d'y faire fondre Lune et Soleil ; puis on soumet ce Rébis exalté au régime de l'athanor.

« Et ainsi (enseigne Artephius) la vertu s'augmente et multiplie en quantité et qualité, de sorte que si, en ta premiere œuure, vne partie de ta pierre teignoit cent, la seconde fois teindra mille, la troisieme dix mille, et ainsi si tu poursuis, ta proiection viendra iusques à l'infini, teignant vrayement et parfaictement et fixement toute quelle quantité que ce soit (1)... »

Quoi qu'il puisse sembler de cette affirmation hyperbolique, beaucoup de maitres soutiennent qu'on doit la prendre au pied de la lettre ; nous en doutons pour notre part. *Mare tingerem*, s'écriait Raymond Lulle de Palma, peut-être un peu trop espagnol dans son enthousiasme adeptal : *mare tingerem, si mercurius esset!*

La *pierre* multipliée, soit au blanc, soit au rouge, devient *poudre de projection*. Pour transmuer, en argent ou en or, le plomb ou le mercure, il suffit de « projeter » dans ces métaux en fusion une petite quantité de poudre, soigneusement enrobée dans une boulette de cire ordinaire : que si l'adepte néglige cette précaution, l'expérience est en pure perte, comme Helvétius eut à le déplorer dans la première épreuve qu'il en fit.

« Il faut observer (écrit Marc Pompée Colonne) que la fixation du mercure en argent se faisoit en un quart d'heure... ;

(1) *Philosophie naturelle de trois anciens philosophes, Artephius, Flamel et Synesius*. Paris, 1612, in-4, figures, page 34.

mais que pour celle de l'or, il falloit au moins deux heures et que le feu fût très-fort : ce qui n'étoit pas nécessaire pour l'argent. Je demandai (à mon maître) la raison de cette différence : Vous devez comprendre, me dit-il, que pour forcer le mercure à mettre dehors toute sa teinture, et pour lui faire acquérir la fixité de l'or, il faut nécessairement un feu et plus grand et plus long ; et au contraire, pour le fixer en argent, il ne faut simplement que l'épaissir : il n'est donc pas nécessaire de lui donner un feu ni si grand ni si violent ; il faut seulement l'échauffer un peu fort. En effet, les fixations de mercure en argent, comme je l'ai vû plusieurs fois, se faisoient avec plus de facilité et plus promptement que la présure ne fait épaissir le lait en un tems très-chaud. Je remarquai enfin que l'argent qui provenoit de la fixation du mercure, étoit *plus pondéreux* que l'argent ordinaire, et que *l'eau forte n'y faisoit aucune impression,* ou du moins fort peu ; mais elle n'y faisoit rien du tout, quand il y avoit un peu plus de poudre qu'il n'en étoit besoin. C'étoit donc *une vraie lune fixe,* et telle que je ne crois pas qu'on en puisse faire autrement (1). »

On ne peut se défendre ici de songer au *Platine,* lorsqu'on rapproche ces deux propriétés caractéristiques de ce métal, savoir : une densité très supérieure à celle de l'argent (elle est double), et l'inaltérabilité aux acides en général, à l'acide azotique en particulier. Marc Pompée Colonne n'était point un mystificateur, et il parle d'après sa propre expérience.... Le platine serait donc la vraie Lune fixe, le dernier terme de la perfection dans la série féminine et négative, comme l'or est le dernier terme dans la série masculine et positive ?...

(1) *Les secrets les plus cachés de la philosophie des anciens, découverts et expliqués, à la suite d'une histoire des plus curieuses,* par M. Crosset de la Haumerie (pseudonyme de Marc Pompée Colonne). Paris, 1722, in-12, pages 11-12.



Tout porte à croire que la pierre philosophale est un métalloïde inconnu, potentiel de la maturation minérale.

Les anciens auteurs attribuent à leur Phénix, emblème ordinaire de l'élixir du rouge, plusieurs propriétés adjacentes, dont nous ne signalerons que pour mémoire les deux principales : l'une, — plus qu'hypothétique, — est de transmuer en gemmes précieuses les pierres de couleur les plus communes ; l'autre est de servir de base à la *Médecine universelle*, qui répare et régénère la vitalité compromise des exemplaires végétaux et animaux, et celle de l'homme même, aussi facilement que, dans le règne minéral, elle pousse à perfection la vie de croissance de la nature métallique.

Bien que cette dernière hypothèse soit de conséquence, comme l'attestent nombre de travaux érigés à son honneur, nous ne saurions nous attarder à ces corollaires du grand théorème hermétique : notre cadre étroit se limite à l'énonciation du problème de la Chrysopée.

Mais notre ouvrage s'intitulant *Clef de la Magie Noire*, nous ne déposerons pas la plume sans avoir touché un mot de la queste de l'*Homunculus*. Tant de nobles disciples d'Hermès se sont égarés, parmi de fausses lueurs, sur cette piste téméraire autant qu'ambiguë, où, le pied leur manquant soudain, ils ont roulé au précipice innommable, dans les fanges et les glus de la ténébreuse goëtie !

Quelle plus séduisante chimère ? Ériger l'alchimie en

une science vertigineuse, non plus seulement évocatoire de la vie, mais formatrice des êtres vivants, — en un mot, rivaliser le Créateur ! Malheureusement, les adeptes qui, interprétant à la lettre une ingénieuse allégorie de Paracelse, s'émulaient à réaliser l'*Homunculus*, n'ont pas songé à la catastrophe d'Éden.

Pour avoir voulu s'approprier l'essence démiurgique, sève de la *racine ténébreuse* des êtres, l'immense Adam a été pulvérisé par le Temps et les Espaces ; il a sombré dans la profondeur de la matière, entraînant dans sa déchéance l'Univers effondré au poids de son Destin. Et nous, infimes émanations obscurées de ce glorieux archange, qu'une tentative extravagante a réduit en poussière, nous réussirions ici-bas l'œuvre qu'Adam là-haut n'a pu accomplir !

N'importe !... Et pour contraindre la Nature d'infuser la vie à quelque simulacre artificiel de l'être, au mépris des lois qu'elle ne transgresse jamais ; pour informer et animer l'*Homunculus*, il n'est pas de mixture étrange, pas de pratique abominable ou téméraire, injurieuse à la terre comme au Ciel, qui fasse reculer ces sacrilèges pontifes de la Nature profanée !

Comme les prêtres de Moloch, ils sacrifient des victimes à l'Idole de leur aberration mystique, et marient l'holocauste pollutionnel à l'offrande stercoraire, à l'oblation sanglante ; désespérant d'arracher leur arcane aux secrètes albumines où viennent aboutir les limbes de la vie animale, ils évoquent à l'aide les mauvais Esprits et combinent l'imprécation avec la vaine observance, le blasphème avec la prière. Insensés ! Ils réussissent par-

fois à lier quelque Larve à des mandragores (1) imbibées de leur sensibilité et galvanisées de leur vouloir. Tel est le *nec plus ultra* de leur hermétisme dévoyé. Il n'est pas enfin de ridicules turpitudes où leur ingéniosité ne s'épuise, — vainement. Il ne servirait à rien de revenir sur ce que nous avons notifié au tome précédent (2). Le curieux de ces tristes mystères s'y reportera.

L'on va vite et loin, dans cette voie de l'opprobre et de la perdition ; il n'est que le premier pas qui coûte...

Jacques Gaffarel rapporte un passage du savant Rabbi Moses, touchant les pratiques des sorciers hébreux, pour la greffe des arbres fruitiers : « *Dixerunt ergo quod in horâ in quâ inseritur una species in aliam, oportet ut ramus inserendus sit in manu alicujus mulieris pulchræ, et quod vir aliquis carnaliter cognoscat eam, præter morem naturalem. Et dixerunt quod in tempore illius actûs debet mulier inserere ramum in arbore* (3).

En admettant qu'il s'agisse bien là de la greffe des arbres, et que le rabbin cité par Gaffarel ne veuille rien faire entendre au delà de ce qu'il parait dire, — on conçoit jusqu'où les goëtes devaient accentuer leurs rites priapiques, lorsqu'au lieu de préparer des surgeons d'or-

(1) Cf. le tome I de notre *Serpent de la Genèse : le Temple de Satan*, chap. v *(l'Arsenal du Sorcier*, pages 335, 365-366, aux mots *Androïde, Mandragore*, et *passim)*.

(2) *Le Temple de Satan (passim*, et notamment aux chapitres III et v).

(3) Gaffarel, *Curiositez inouyes*, pages 313-314.



dre végétal, ils agitaient le problème pratique de la biogénie artificielle...

La présomption d'un orgueil sans frein aboutit fatalement, en fait, aux monstruosités d'une dépravation qui en est la conséquence et le châtiment naturels.

Peu d'hermétistes, il le faut dire, — à n'excepter pas même les plus aventureux, — peu d'hermétistes se sont ravalés jusqu'à ces turpitudes expérimentales.

C'est à tort qu'on a peint ces hommes sous les couleurs du vice et de la rapacité. La soif de l'or et l'ambition de la puissance n'ont été les mobiles que du petit nombre d'entre eux : et ceux-là, même instruits, ont erré misérablement ; tandis que l'amour désintéressé de la science, — cette étoile d'Orient, — guidait les mages véritables vers le Bethléem kabbalistique, jusqu'au berceau de l'Enfant royal.

Les quelques adeptes qui sont parvenus au but ont donné invariablement l'exemple de la bienfaisance et de la vertu : nous ne voyons pas qu'aucun ait abusé des prérogatives véritablement souveraines que leur conférait la science de l'élixir. Les uns, comme Raymond Lulle, ont fait l'aumône aux rois, tandis que la bure franciscaine pesait sur leurs épaules ; — les autres, comme Flamel, ont vécu dans la plus bourgeoise médiocrité, prodiguant les bonnes œuvres et les fondations pieuses avec une munificence princière ; — d'autres enfin, tels Cosmopolite et Philalèthe, se sont dévoués à l'apostolat hermétique, au mépris des périls, des épreuves et souvent des tortures que leur réservait l'insatiable cupidité des

grands; et ils ont sillonné l'Europe, distribuant de leur poudre et multipliant les transmutations à titre démonstratif.

Loin de thésauriser jamais ni d'entasser les millions, ces adeptes ont, à peine deux ou trois fois dans leur vie, pratiqué les opérations du grand œuvre.

C'est qu'ils avaient compris que la richesse n'est rien; que la vérité et la charité sont toute la fortune d'un sage. L'amour de la science pour elle-même et l'ambition de répandre autour d'eux quelques bienfaits, pouvaient seuls les induire à réitérer l'expérience hermétique, et à renouveler leurs réserves de poudre transmutatoire. Mais dorénavant le grand œuvre d'immortalité les réclamait : la Chrysopée interne leur souriait plus que l'autre, extérieure, — et la pierre philosophale où ils aspiraient dès lors, c'était celle de leur propre régénération morale et spirituelle.

Petra autem erat Christus (1).

P.-S. — Qu'il nous soit permis de reprendre, en terminant, notre propos du discours préliminaire.

La Clef de la Magie Noire, disions-nous, est aussi celle des saints arcanes; car le domaine astral relève de la Magie lumineuse, au même titre qu'il dépend de l'Occultisme pervers... Notre premier concept, en prenant la plume, nous revient confirmé à cette heure où nous la déposons.

(1) Saint Paul (Ire *Corinth.*, chap. x, ℣. 4).



A nous relire, cette constatation s'impose, — et nous en sommes frappé, — qu'en dépit du titre de cet ouvrage. le magiste y trouvera bien plus à glaner, que le catéchumène des ténébreuses goëties.

La doctrine exposée par nous est *synthétique* : si telles lacunes se dénoncent évidentes, il importe qu'on sache qu'elles furent voulues; mais on trouve aussi, non loin d'elles, bien des matériaux épars, susceptibles de les combler. N'ayant pu tout dire, la ressource nous restait de tout donner à entendre. Du moins l'avons-nous tenté...

Pour le public de cette Seconde Septaine, le *Temple de Satan* s'éclaire d'un nouveau jour, et l'Idole barbare fulgure sous d'imprévus reflets.

Reste à édifier le tome III. — C'est à sa philosophie que l'Essai scientifique de ce jour devra seulement d'être mis en sa juste valeur ; et les dernières obscurités se dissiperont, s'il nous est loisible de traduire notre pensée aussi lucide pour tous, qu'elle rayonne dès à présent pour nous seul.

Puissions-nous, sous un angle favorable, présenter le miroir au soleil de Vérité qui décore le Ciel ancestral de la Tradition, — cette jeune déesse des vieux âges, évoquée et rendue présente à l'appel de notre foi !



APPENDICE

I

LE CORPS CAUSAL

selon l'Ésotérisme védantin

M. Paul Sédir, qui prépare une étude complète sur la théosophie védantine, a pris la peine de résumer pour nous, en une brève et substantielle notice, les données éparses dans les *Upanishads*, sur le *Corps causal*, — ce substratum immuable de l'éphémère forme éthérée; ce principe latent de l'être humain, qui est, aux corps sidéraux des incarnations successives, ce que *Moulaprakriti* est à *Prakriti*.

On pourra voir quelle étroite analogie homologue ce que les Védantins nomment le *Corps causal*, avec cette *Faculté plastique* dont nous avons, pour la première fois peut-être, bien précisé dans cet ouvrage la nature et les attributions.

S. de G.

Les théories védantines sur l'homme ne deviennent compréhensibles que si, d'un esprit ingénieux, l'on s'évertue à

les comparer dans tous leurs aspects et à en extraire, par l'effort d'analogies multiples, les significations trois fois secrètes, voiles dont s'enveloppe l'austère déesse de la Gymnosophie.

Sur le tabernacle le plus secret de l'être humain, plane l'éternel, l'immuable, l'omniscient Atma, l'impassible Parabrahm. A l'opposite de cet Indescriptible, les cellules innombrables du corps physique développent leurs mutations perpétuelles. Cependant celles-ci procèdent de celui-là, par le moyen des deux termes médians du Quaternaire universel. Ces termes ont été dénommés, dans l'Androgonie adwaïtiste, le Corps causal (*Karana Sarira*) et le Corps subtil (*Soukhsma Sarira*).

Le corps causal, enseigne le savant Mohini (1), est la réflexion d'Atma; Jacob Bœhme dit, d'une façon analogue : la Vierge Sophia est le miroir où se contemple le Saint Ternaire.

Soubba-Rao, autre brahme, écrit en substance dans ses *Pour lectures on the Bhagavad Gitâ*, que la lumière du Logos (*Daïviprakriti*), agissant sur la base de la Nature-Essence (*Moulaprakriti*), engendre le corps causal. Ce corps est l'individualité consciente, produite par le courant de vie qui meut toute l'évolution et augmentée de diverses formes subsidiaires, générées par les conditions spéciales d'espace et de temps ; il est le lien entre les incarnations, et par conséquent il s'augmente du résultat des expériences de l'individu qui sont analogues à sa nature: tels les mouvements intellectuels, les hautes émotions de l'âme et les aspirations mystiques. — Il contient le germe du corps astral et celui du corps physique; à la mort il va dans le plan solaire ; il y vit, et les énergies qu'il y développe, se répercutant sur les deux plans inférieurs : astral et matériel, de nouvelles incarnations se produisent.

Anatomiquement, ce corps causal est constitué par le grand Mystère dont la désoccultation confère l'Immortalité.

---

(1) L'un des auteurs anonymes de l'ouvrage *Man, fragments of forgotten history* (Londres, 1887, in-8°).

Nous voulons parler de ce que les Hindous appellent la Force serpentaire (*Koundalini Sakti*); c'est elle, dit le même Soubba Rao (1), « qui produit cette adaptation continuelle des relations internes aux relations externes qui est l'essence de la vie selon Herbert Spencer, et cette adaptation continuelle des relations externes aux relations internes qui est la base de la transmigration des âmes. » C'est le siège du Logos dans l'homme, c'est la clé qui ouvre les portes de la « Citadelle ignée », c'est le circulus de l'Ego, dont la fixation est le Grand œuvre psychique.

L'état de conscience qui est propre au corps causal est celui du sommeil profond et sans rêve.

De même que l'Isis cosmique se revêt de toutes les formes, de tous les noms et de tous les organismes, le corps causal engendre chez l'homme le principe animateur de l'être, le corps subtil ou astral. Ce corps est le double résultat des sublimations de l'existence physique et des écorces de l'existence spirituelle ; siège de la nature inférieure de l'homme, il est le Livre de Karma, où s'enregistrent les désirs instinctifs et les passions animales.

Dans l'état actuel d'évolution du Règne Hominal, le corps subtil est constitué par les cinq éléments qu'il perçoit et met en œuvre par les cinq sens, les cinq organes d'action et les cinq organes des sens.

Tout l'animisme humain se centralise en un lieu nommé par Bœhme le centre de la Nature, et par les Hindous, l'Égoïté (*Ahankara*); dans ce point de synthèse, le mental (*Manas*), centre réceptif de la sensibilité, enregistre les perceptions; le principe de l'entendement (*Bouddhi*) les compare, les digère, et elles arrivent à la conscience (*Tchitta*) qui, se concentrant sur son propre intérêt, s'élève à la notion du subjectif et de l'objectif, pour permettre à la volonté une détermination future.

Les *Upanishads* donnent des notions fort détaillées sur l'anatomie et la physiologie du corps astral ; mais, outre que la transcription de tels enseignements serait fort longue, le

(1) *Op. cit.*

peu d'expérience que je possède de la littérature mystique de l'Inde a suffi cependant pour m'induire à n'accepter qu'après des conférences minutieuses l'enseignement de textes qui n'ont eu, malheureusement, que trop de chances d'être altérés.

P. Sédir.

II

UN SUPPLICE ÉTRANGE

En Extrême-Orient.

Nous devons à l'obligeance de M. Albert de Pouvourville, ancien attaché militaire en Indo-Chine, le récit suivant. Les faits qu'il relate paraissent assez curieux, en dépit des réserves formulées par le narrateur, pour que nous n'hésitions pas à reproduire cette note en *Appendice*, comme relative aux mystères de l'Envoûtement, — et peut-être du Vampirisme.

Le malheureux condamné de Ma Ho devait, aux termes de l'arrêt, *souffrir la mort sans l'approche du fer* (1)... Le caractère fort étrange de l'exécution, joint à la mise en scène dont elle fut entourée, témoignent assez qu'il s'agissait là d'une œuvre occulte, ou que du moins les auteurs du supplice voulaient énergiquement le faire passer pour tel. Au surplus, nous laissons la parole à notre aimable correspondant. Le Public pourra tirer de son récit telles conclusions qu'il appartiendra.

S. de G.

---

(1) Cette formule s'emploie couramment en Indo-Chine, pour tous les cas où le supplice ne comporte point l'effusion du sang.

Au mois de janvier 1889, je me trouvais, par suite des fonctions spéciales qui m'avaient attaché à la mission de M. Pavie, consul général de France au Siam, dans le village de Ma Ho, aux environs des montagnes de Loïsot, sur la route qui, de la Rivière Noire mène au Mé Khong, par Muong Bang et Muong Mouen.

Le chef du district, nommé par le Quan Phong (retiré aujourd'hui dans le chaû de Van Ban, aux environs de Luong Qui), avait un condamné à mort, qui devait subir son sort spécial dans la nuit même que je passais à Ma Ho.

Le condamné fut ligotté étroitement; on ne lui laissa qu'une ceinture autour des reins. On le transporta assez solennellement dans une cabane en torchis, couverte de feuilles de latanier, à une extrémité de Ma Ho, et parfaitement séparée des autres maisons du village.

Le chef du district, et le « *Sorcier* (1) » restèrent seuls avec lui quelques instants, et sortirent les derniers. Puis la cabane fut gardée toute la nuit, aux quatre angles, par quatre soldats des milices indigènes du Quan Phong.

Le *Sorcier* se retira, après avoir fait quelques tours, quelques signes, et prononcé quelques paroles, autour et en dehors de la maison. Ce sorcier est précisément de la classe et de l'expérience de ceux auxquels il est fait allusion dans les rapports officiels des commissaires français au Laos (2).

Le lendemain matin, quand les factionnaires furent relevés, et qu'on pénétra dans la cabane, je vis le prisonnier mort, déjà froid, *complètement exsangue*, et, bien que les chairs fussent molles encore au toucher, ayant l'air parfaitement desséché d'un corps embaumé à l'égyptienne.

Je ne veux tirer de là aucune conséquence, car je n'étais pas bien placé pour connaître les détails ni pour contrôler l'opéra-

(1) Ainsi nomme-t-on les prêtres des Pi, culte grossier, au Laos, des objets remarquables de la Nature...

(2) Nous avons cité ces rapports, chap. IV, pages 453-454, à propos du maléfice de *la lance fichée dans l'ombre de la victime*.

tion. Je n'avais pas eu le temps de m'en occuper sérieusement: je partais le lendemain, et on ne m'en avait pas parlé comme d'une chose remarquable à voir. Je présente simplement ici ce fait bizarre, dont les esprits analogiques pourront tirer les conséquences qu'il leur plaira de supposer vraisemblables.

A. de Pouvourville.



CATALOGUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES OU L'ON RENVOIE LE LECTEUR

AU COURS DE

LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE [1]

ANONYMES ET COLLECTIFS

AURORE (L'). — *Revue théosophique, sous la direction de Madame la duchesse de Pomar, présidente de la Société théosophique d'Orient et d'Occident.* — Paris, Carré, grand in-8.

AVÉNEMENT. — *Au 17 février, le grand Avénement, précédé d'un grand prodige!!! Prouvé par le commentaire... de la célèbre prophétie d'Orval, par* E. P. — Bar-le-Duc, imprimerie Comte-Jacquet, août 1873, in-8.

BIBLE (La sainte). — Traductions d'*Ostervald* et *Le Maistre de Sacy*. (L'édition n'importe pas).

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE. — Paris, 1837-38, 60 vol. in-8.

GRAND LIVRE DE LA NATURE (Le), *ou l'Apocalypse philosophique et hermétique ; ouvrage curieux, dans lequel on traite de la philosophie occulte, de l'intelligence des hiéroglyphes des anciens, de la Société des Frères de la*

---

(1) Les ouvrages marqués d'une étoile * se trouvent déjà au catalogue de notre premier tome (*le Temple de Satan*). — Nous nous bornons ici, en ce qui les concerne, à une simple mention ; puisque, pour les titres exacts et tous les détails bibliographiques, le Lecteur n'a qu'à se référer au précédent volume du *Serpent de la Genèse*.



Rose-Croix, de la transmutation des métaux, et de la communication de l'homme avec les êtres supérieurs et intermédiaires entre lui et le Grand Architecte. Vu par une Société de Phil... Inc..., et publié par D. — **Depuis l, jusqu'à l'an 1790. Au midi, et de l'imprimerie de la Vérité, in-8.**

HISTOIRE DES CHAPELLES PAPALES. — In-8.

* INITIATION (L'), revue in-18.

* LOTUS (Le), revue in-8 (1887-1888).

LIVRE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ (Le). — S. L. N. D., Grand in-folio, miniatures rehaussées d'or.

Manuscrit original d'alchimie, enseignée sous des emblèmes mystiques et mêlée de notions astrologiques fort précises. — Ce magnifique ouvrage, calligraphié dans la première moitié du XVIIe siècle, se termine par une suite de miniatures sur peau de vélin, d'un goût exquis, et d'un éclat hors ligne. Plusieurs d'entre elles sont fort étranges ; on peut voir, à la page 702, le croquis de l'une de ces compositions. Pour donner aux amateurs quelque idée de la singularité de ce mss., nous allons en transcrire les premières lignes : « Ce Liure n'est pas vne nouuelle doctrine : c'est vne grande connoissance de Dieu et de la S. Vierge. — A l'egard de mon maitre, je diray autant que j'ay pû apprendre de luy, qu'il n'a appris ny copié ce Liure de la Tres S Trinité d'aucun autre L. Car Dieu le Père et le Saint Esprit le luy ont donné par vne science infuse, moyennant la contemplation des astres. Alors il l'a écrit par vn don particulier du Saint Esprit. Ainsy ces merueilles de Dieu luy ont été veritablement communiquées et descouuertes. — C'est vn Liure de miracles. On y trouue la pure vérité. — Qui trouue ce Liure ne le cache pas : il seroit damnable en corps et en âme ; on doit porter ce Liure de Dieu deuant les plus grands Seigneurs et les plus grands Doctoeurs (sic) de la Chretienté et de la Sainte Eglise. C'est pourquoy, apprenés que ce Liure est vn nouueau don de Dieu et du Ciel. Sur cela, les grands Seigneurs et les Docteurs deuroient bien reflechir... etc... Qui entend bien ce Liure de Dieu et y digere ses operations, en receura grande recompense de sa Doctrine, sçauoir l'or et l'argent le plus fin... »

LUMIÈRE D'ÉGYPTE (La). — Paris, Chamuel, 1895, in-4, fig.

ORVAL (La prophétie d'). *Prophétie authentique arrivée d'Amérique.* — Paris, Poussielgue, S. D., 16 p. in-8, sans titre).

SAGESSE DIVINE (La) D'ABRAHAM LE JUIF, *dédiée à son fils Lamech, l'an 1347.* — 2 vol. pet. in-8.

Manuscrit de la fin du XVIIIe siècle, d'une belle écriture. Chaque page est encadrée d'un filet rouge. « Abraham (dit l'*Avertisse-*

ment) étoit natif de la ville de Worms en Allemagne. Il écrivit plusieurs livres sur les sciences occultes, qu'il possédoit parfaitement... Il laissa à son fils Lamech, comme un trésor, le manuscrit composé en allemand, dont je donne ici la traduction. Son fils aîné Joseph avoit déjà reçu de lui la Cabale... »

SIÈCLE (Le). — Périodique quotidien, in-fol. — Voir la collection de ce journal, année 1853. (N° du 15 juillet).

TAROTS. — Voir les éditions de *Marseille* et *Besançon*, les anciens jeux de *Jacquemin Gringonneur*, de *Mantegna*, et les XXII clefs restituées par *O. Wirth*. (Cf. *le Temple de Satan*, pages 378-380).

* TRINUM MAGICUM. — Francofurti, 1629, pet. in-12. (Cf. *le Temple de Satan*, p. 42, article *Longinus*).

A

AGRIPPÆ (Henrici Cornelii ab Nettesheym) OPERA, etc. — Lugduni, per Beringos fratres, deux tomes en 3 vol. in-8, fig.

Imprimé en italiques. C'est la meilleure édition latine, la plus rare et la plus complète.

* — *La Philosophie occulte* (trad. fr.). — La Haye, 1727, 2 vol. in-8, fig.

APULÉE (*Œuvres complètes d'*), traduites en français par V. Bétolaud, (avec le latin en regard). — Paris, Garnier, 1883, 2 vol. in-12.

ARTEPHIUS. — *Philosophie naturelle de trois anciens philosophes renommez, Artephius, Flamel et Synesius, traitant de l'art occulte et de la transmutation metallique. Augmentee d'vn petit traité du mercure et de la pierre des Philosophes de G. Ripleus*, etc. — A Paris, chez Laurent d'Houry, 1682, in-4, fig.

Edition la plus complète, avec une grande planche qui se déplie.

AUCLER (Quantius). — *La Threïcie ou la seule voie des Sciences divines et humaines, du vrai culte et de la morale.* — A Paris, chez Moutardier, an VII de la Républ. franç., in-8.

B

BACON (Roger). — *Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art, traduite et commentée par A. Poisson.* — Paris, Chamuel, 1893, in-12.

BARRUEL (l'abbé). — *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme.* — A Hambourg, chez Fauche, 1803, 5 vol. in-8.

* BAUDELAIRE (Charles). — *Les Fleurs du Mal,* in-8 (portrait).

BEAUSOBRE (M. de). — *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme.* — Amsterdam, chez J. Frédéric Bernard, 1734 et 1739, 2 vol. in-4.

BELOT (Iean). — *Familières instructions pour apprendre les sciences de Chiromance et de Physionomie,* etc. ; *auec vn Traicté des Diuinations, Augures et Songes, par Iean Belot, curé de Mil-monts, maistre ès-sciences diuines et celestes.* — A Paris, aux despens de l'autheur, et se vend chez Nicolas Bourdin, 1624, in-8, planches et figures.

BOEHME (Jacob). — *Des trois Principes de l'Essence divine, ou de l'éternel engendrement sans origine,* etc. ; *par Jacob Bêhme* (sic), *du vieux Seidenbourg, nommé le philosophe teutonique, trad. de l'allemand, sur l'édit. d'Amsterdam de 1682; par le Philosophe Inconnu* (L.-Claude de Saint-Martin). — Paris, an X (1802), 2 vol. in-8.

BÉRANGER. — *Les Chansons de Béranger,* Paris, Perrotin, 1834, in-8.

* BERTET (Adolphe). — *L'Apocalypse du bienheureux Jean,.... dévoilée.* — Paris, 1861, in-8. (Voyez le Catal. du *Temple de Satan,* page 46, à l'article *Saint-Jean*).

* BODIN (Iean). — *De la Demonomanie des Sorciers.* — Paris, 1587, in-4.

* BOGUET (Henry). *Discours des Sorciers,* etc. — Lyon, 1610, in-8.

C

CLARETIE (Jules). *Jean Mornas* (roman), in-12.

COHAUSEN (Dr). — *Hermippus redivivus ou le triomphe du Sage sur la vieillesse et le tombeau, contenant une méthode pour prolonger la vie et la vigueur de l'homme, traduction de l'anglois..., par M. de la Place.* — Bruxelles et Paris, chez Maradan, 1789, 2 vol. in-8 (portrait).

* COURT DE GÉBELIN. — *Le Monde primitif,* 9 vol. in-4. fig.

* CROLLIUS (Oswald). — *La Royalle Chymie, traduitte en françois par I. Marcel de Boulene.* — A Lyon, chez Pierre Drobet, 1624, in-8, frontisp. (Édit. originale).

A la suite, se trouve le *Traicté des signatures, ou vraye et vive anatomie du grand et du petit monde.*

CROOKES (William). — *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme, trad. de l'anglais par J. Alidel.* — Paris. Librairie des Sciences psychiques, s. d., in-12, fig.

CROSSET DE LA HAUMERIE (pseudonyme de Fr.-M. Pompée Colonne). — *Les Secrets les plus cachés de la Philosophie des anciens, découverts et expliqués, à la suite d'une histoire des plus curieuses.* — Paris, d'Houry fils, 1722, in-12, fig.

D

DACIER. — *Bibliothèque des anciens philosophes, contenant la Vie de Pythagore, ses Symboles, la Vie d'Hiéroclès, et ses Vers dorés.* — Paris, 1771, 2 vol. in-12.

Dacier a donné une suite à ce recueil, qui comporte en tout 9 volumes.

DAVIDSON (Peter). — *Le Gui et sa philosophie* (trad. de l'anglais, par P. Sédir). — Paris, Chamuel, 1896, in-8.

DEBAY (A.). — *Histoire des Sciences occultes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (3e édition). Paris, Dentu, 1883, in-12.

DELORMEL. — *La grande période, ou le retour de l'âge d'or; ouvrage dans lequel on trouve les causes des désor-*

dres passés, des espérances pour l'avenir, et le germe du meilleur plan de gouvernement ecclésiastique, civil et politique. — Paris, Blanchon et Belin, 1790, in-8, fig.

Delormel, dont la mort soudaine a paru mystérieuse, passe pour avoir été victime de la vengeance des Illuminés, dont il aurait dévoilé les arcanes, dans sa *Grande Période.*

DRACH (le chevalier P. L. B.). — *De l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue, ou perpétuité et catholicité de la religion chrétienne.* — Paris, Mellier, 1844, 2 vol. in-8.

L'auteur, kabbaliste et rabbin, motive, dans cet ouvrage, sa conversion au Catholicisme.

DUNAND. — *Révolution en philosophie*, 1 vol. in-8.

DURVILLE (H.).— *Traité expérimental et thérapeutique du Magnétisme.* — Paris, 1895, 2 vol. in-16, fig.

DUTENS. — *Origine des découvertes attribuées aux modernes, où l'on démontre que nos plus célèbres philosophes ont puisé la plûpart de leurs connoissances dans les ouvrages des anciens*, etc. (2e édition, la plus complète). — Paris, Vve Duchesne, 1776, 2 vol. in-8.

E

ECKARTSHAUSEN (Le Conseiller d'). — *La Nuée sur le Sanctuaire, ou quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas.* (Trad. de l'allemand). — Paris, Maradan, 1819, pet. in-8, frontisp.

* ÉLIPHAS LÉVI (L'abbé Alphonse-Louis-Constant). — * *Dogme et Rituel de la Haute Magie.* — Paris, 1855, 2 vol. in-8, fig. (Édition originale).

* — *Clef (La) des grands Mystères.* — Paris, 1861, in-8, fig.

— *Correspondance inédite d'Éliphas avec son élève, M. le Baron Spédalieri*, 9 vol. in-folio, mss.

* — *Histoire de la Magie.* — Paris, 1860, in-8, fig.

— *La Sagesse des anciens, recueil de figures symboliques, avec des légendes et explications, par Éliphas Lévi, pro-*

fesseur de Sciences occultes, 1874. — Mss. in-4 massif, entièrement inédit.

Recueil curieux et certainement unique, exécuté par Éliphas, un an avant sa mort : (né en 1810, Éliphas est mort en 1875). Ce recueil contient, outre un grand nombre de figures rapportées du *Calendrier magique de Duchenteau* et d'autres volumes précieux et rares, plusieurs *dessins à la plume,* ainsi que des aquarelles originales signées d'Éliphas Lévi ; la reproduction photographique des 32 planches prophétiques de Paracelse (*Ex Pronosticatione,* 1536), etc. ; le tout enrichi de copieux commentaires, tout entiers de la main du célèbre occultiste. — Éliphas Lévi, à la date du 23 *janvier* 1874, écrit à son élève le Baron Spédalieri : « ... J'espère toujours que nous reprendrons nos leçons régulières et que nous finirons notre cours, qui est resté inachevé. L'*Album auquel je travaille en sera le complément et comme l'Atlas.* » Nul doute que cette allusion ne concerne *la Sagesse des anciens,* (album composé en 1874).

* — *La Science des Esprits.* — Paris, 1865, in-8.

ETTEILLA (Alliette). — *Œuvres Complètes.*

On réunit ordinairement, sous ce titre ou sous celui de *Tharoth* (sic), les ouvrages suivants, répartis en 2 vol. in-12. *Les Sept nuances de l'œuvre hermétique, suivies d'un traité de la perfection des métaux,* (1777, fig.). — *Philosophie des Hautes Sciences, ou la Clef donnée aux enfans de l'art, de la Science et de la Sagesse* (1775, fig.). — *Manière de se récréer avec le jeu de cartes nommées Tarots* (1783-1785, fig.), 4 cahiers avec leurs *Supplémens).* — *Fragment sur les hautes Sciences, suivi d'une note sur les trois sortes de médecine, etc.* (1785, fig.) — *Science. Leçons théoriques et pratiques du Livre de Thoth* (1787, fig.). — *Aperçu d'un rigoriste sur la Cartonomancie et son auteur* (sic), etc. — On joint souvent à la collection d'Etteilla les œuvres de son successeur, M. d'Odoucet (3 vol. pet. in-8).

F

FABART (Félix). — *Histoire philosophique et politique de l'Occulte : Magie, Sorcellerie, Spiritisme, avec une préface de Camille Flammarion.* — Paris, Marpon, S.D., in-12.

FABRE (Pierre-Iean, de Montpellier). — *L'abregé des Secrets chymiques, où l'on void la nature des animaux, vegetaux et mineraux entierement descouuerte, avec les vertus et proprietez des principes qui composent et conservent leur estre, et vn Traitté de la Medecine generale.* — Paris, Pierre Billaine, 1636, in-8.

* FABRE D'OLIVET. — * *Caïn*, 1823, in-8.

* — *Histoire philosophique du genre humain*, 1824, 2 vol. in-8.

* — *La Langue hébraïque restituée*, 1815-1816, 2 vol. in-4.

— *Notions sur le Sens de l'ouïe, en général, et en particulier sur le développement de ce sens, opéré chez Rodolphe Grivel et chez plusieurs autres enfans, sourds-muets de naissance ; seconde édition, augmentée...* — A Montpellier, veuve Picot, 1819, in-8.

* — *Les Vers dorés de Pythagore*, 1813, in-8.

FOURMONT (l'aîné). — *Réflexions sur l'origine, l'histoire et la succession des anciens peuples : Chaldéens, Hébreux, Phéniciens, Égyptiens, Grecs, etc., jusqu'au temps de Cyrus.* — Paris, de Bure l'aîné, 1747, 2 vol. in-4.

FRANCK (Adolphe). — *La Kabbale, ou la philosophie religieuse des Hébreux.* — Paris, Hachette, 1843, in-8.

G

* GAFFAREL (Iacques). — *Curiositez inouyes, sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des Patriarches et lecture des Estoilles.* — A Paris, chez Hervé du Mesnil, 1629, in-8, fig.

Edition originale, avec deux planisphères pliés.

GASPARIN (Comte Agénor de). — *Des Tables tournantes, du Surnaturel en général, et des Esprits.* — Paris, Dentu, 1855, 2 vol. grand in-18.

GASSENDI (Pierre). — *Œuvres complètes*, Lyon, 1658, 6 vol. in-fol.

GIBIER (Dr Paul). — *Le Spiritisme, Fakirisme occidental, étude historique, critique et expérimentale.* — Paris, Doin, 1887, in-12, fig.

— *Physiologie transcendantale. Analyse des choses. Essai sur la science future, son influence sur les religions, les*

philosophies, les sciences et les arts. — Paris, Dentu, 1890, in-12.

GLAUBER (Rodolphe). — *Miraculum mundi, sive plena perfectaque descriptio admirabilis Naturæ,* etc , *ab antiquis Menstruum universale, sive Mercurius philosophorum dicti,* etc... — Amsterodami, apud Joh. Janssonium. 1653, in-12.

GLEICHEN. — *Souvenirs de Charles-Henri, baron de Gleichen, précédé d'une notice par Paul Grimblot.* — Paris, L. Techener fils, 1868, pet. in-8.

* GOUGENOT DES MOUSSEAUX (Le chevalier). — *Les hauts phénomènes de la Magie.* — Paris, 1864, in-8.

GRÆSSE (J.-G. Theodor). — *Bibliotheca magica et pneumatica, oder Wissenschaftlich geordnete Bibliographie der wichtigsten in das Gebiet des Zauber, Wunder, Geister und sonstigen Aberglaubens... Werke,* etc. — Leipsig, Engelmann, 1843, grand in-8.

* GUAITA (Stanislas de). — *Essais de Sciences maudites. Au seuil du Mystère* (3e édition augmentée). — Paris, Carré et Chamuel, 1895, in-8, avec deux planches qui se déplient.

GULDENSTUBBÉ (Baron L. de). — *Pneumatologie positive et expérimentale. La Réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe.* — Paris, Franck, 1857, in-8, avec planches.

H

* HEDELIN (François, plus tard abbé d'Aubignac). — *Des Satyres, brutes, monstres et demons,* etc. — Paris, Buon, 1627, in-8.

HUC (L'Abbé). — *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, *par M. Huc, ancien missionnaire apostolique* (3e édition). — Paris, Gaume frères, 1857, 2 vol. in-12.

— *L'Empire chinois, faisant suite aux Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet* (3e édit.). — Paris, Gaume frères, 1857, 2 vol. in-12.

HUŸSMANS (Joris-Karl). — *Là-Bas* (roman). — Paris, Tresse et Stock, 1891, in-18.

I

IAMBLICHVS. — *De Mysteriis Ægyptiorum, Chaldæorum, Assyriorum. Proclus... Porphyrius... Psellus..., Mercurii Trismegisti Pimander et Asclepius,* etc. — Lugduni, apud Ioan. Tornœsium, 1570, in-16.

K

• KHUNRATH (Henrici). — *Amphitheatrum Sapientiæ æternæ, solius veræ,* etc. — Hanoviæ, 1609, in-fol., fig.

L

LA BROSSE (Guy de). — *De la nature, vertu et vtilité des plantes, et dessin du Iardin royal de Medecine.* — Paris, 1640, in-fol., fig.

LACURIA (L'abbé P.-F.-G). — *Les Harmonies de l'Être, exprimées par les nombres, ou les lois de l'Ontologie, de la Psychologie, de l'Éthique, de l'Esthétique et de la Physique, expliquées les unes par les autres et ramenées à un seul principe.* — Paris, 1847, 2 vol. in-8, fig.

* LANCRE (Pierre de). — * *Tableau de l'inconstance des mauuais anges et demons,* etc. — Paris, Buon, 1612 ou 1613, in-4, (avec la planche du Sabbat, que nous reproduisons).

— *L'Incredulité et Mescreance du Sortilege plainement conuaincue, où il est amplement et curieusement traicté, de la verité ou illusion du Sortilege, de la Fascination, de l'Attouchement, du Scopelisme, de la Diuination, de la Ligature ou liaison magique, des Apparitions: et d'vne infinité d'autres rares et nouueaux subiects, par P. de L'Ancre, conseiller du Roy en son Conseil d'Estat.* — A Paris, chez Nicolas Buon, 1622, in-4, (très rare).

LENGLET DUFRESNOY (L'abbé). — *Histoire de la Philosophie hermétique, accompagnée d'un catalogue raisonné des écrivains de cette science; avec le véritable Philalèthe,*



revû sur les originaux. — Paris, Coustelier, 1742, 3 vol. in-12.

LERMINA (Jules). — *La Science occulte. Magie pratique. Révélation des mystères de la vie et de la mort.* — Paris, Kolb, S. D., in-12.

— *L'Élixir de vie* (nouvelle). — Paris, Chamuel, grand in-18.

LONGUEVILLE-HARCOUET. — *Histoire des personnes qui ont vécu plusieurs siècles et qui ont rajeuni ; avec le secret du rajeunissement, tiré d'Arnauld de Villeneuve, et des règles pour se conserver en santé, et pour parvenir à un grand âge.* — Paris, veuve Carpentier, 1716, in-12, frontispice de Harrewyn.

* LOYER (Le conseiller Pierre le). — *Discours et Histoires des Spectres, visions,* etc. — Paris, Buon, 1605, 2 vol. in-4.

M

MAISTRE (Le comte Joseph de). — *Les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence : suivis d'un Traité sur les Sacrifices,* etc. — Paris, 1821, 2 vol. in-8, portrait.

MARTINIERE (le Sieur de la). — *Tombeau de la Folie, dans lequel se void les plus fortes raisons que l'on puisse apporter pour faire connoître la réalité et la possibilité de la Pierre philosophale, et d'autres raisons et experiences qui en font voir l'abus et l'impossibilité.* — Paris, chez l'Auteur, S. D., pet. in-8, portrait.

MAUPASSANT (Guy de). — *Le Horla.* — Paris, P. Ollendorff, 1887, in-12.

MÉNARD (Louis). — *Rêveries d'un païen mystique* (2e édition). — Paris, Lemerre, 1886, petit in-12.

MERLIN (R.). — *Origine des cartes à jouer ; nouvelles recherches sur les Naïbis, les Tarots et les autres espèces de cartes, avec un album de 74 planches,* etc. — Paris, chez l'Auteur, 1869, in-4.

MÉRY (Gaston). — *La voyante de la rue de Paradis. Préface d'E. Drumont.* — Paris, Dentu, 1896, in-8.

MICHEL DE FIGANIERES (Louis). — *Clé de la Vie : l'Homme, la Nature, les Mondes, Dieu, etc. Révélation de la Science de Dieu,* etc. — Paris, 1858, in-8.

MIRVILLE (J.-E. de). — *Pneumatologie. Des Esprits et de leurs manifestations diverses, Mémoires adressés aux Académies.* — Paris, Vrayet de Surcy, 1863, 6 vol. grand in-8.

MOLITOR (Ulrich). — *De Lamiis et phitonicis mulieribus, ad illustrissimum principem dominum Sigismundum archiducem Austrie* (sic) *tractatus pulcherrimus.* — Impressum Lypzick, per Arnoldum de Colonia. Anno M. CCCC. XCV, pet. in-4, fig.

Très rare édition gothique du xve siècle, ornée de huit curieuses gravures sur bois, d'une exécution tout à fait primitive. — Nous en offrons, page 158, deux remarquables spécimens.

* MOISE. — *La Bible, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard,* etc... — *Le Pentateuque, par S. Cahen.* — Paris, chez l'auteur, 1831, 5 vol. in-8.

MUSSET (Alfred de). — *Poësies complètes.* — Paris, Lemerre, 2 vol. pet. in-12.

N

NAUDÉ (Gabriel). — *Instruction à la France sur la verité de l'histoire des Frères de la Roze-Croix.* — Paris, F. Iulliot, 1623, in-8.

NERVAL (Gérard de). — *Les Illuminés, récits et portraits.* — Paris, V. Lecou, 1852, in-12.

— *Poésies complètes de Gérard de Nerval.* — Paris, Calmann Lévy, 1877, in-12.

* NYNAVLD (I. de). — *De la Lycanthropie, transformation et extase des Sorciers,* etc. — Paris, N. Rousset, 1615, in-8 (rare).

— *Les Ruses et tromperies du Diable descouuertes, sur ce qu'il pretend auoir envers les corps et les âmes des Sorciers, ensemble la composition de leurs onguens, par I. de Nynauld.* — Paris, 1611, in-8 (très rare).



O

ORPHÉE. — *Orphica* (Hymnes orphiques). — Leipsig, 1805, in-8.

P

PAPUS (Dr Gérard Encausse). — *L'Illuminisme en France* (1767-1774). *Martinès de Pasqually : sa vie, ses pratiques magiques, son œuvre, ses disciples, suivis des catéchismes des Élus Cohens, d'après des documents inédits.* — Paris, Chamuel, 1895, in-12.

— *La Pierre philosophale, preuves irréfutables de son existence, par Papus.* — Paris, Carré, 1889, in-8.

— *Le Sépher Jézirah, les 32 Voies de la Sagesse et les 50 Portes de l'Intelligence, traduct. inédite, par Papus.* — Paris, Carré, 1888, grand in-8, fig.

— *Traité élémentaire de Magie pratique ; adaptation, réalisation et théorie de la Magie*, etc., *par Papus.* — Paris, Chamuel, 1893, grand in-8, fig.

— *Traité méthodique de Science occulte, par Papus ; préface d'A. Franck.* — Paris, Carré, 1891, grand in-8, fig.

* PARACELSE. — *Opera omnia,* Genevæ, 1636, 3 vol. in-fol., fig.

PATRICIUS (François). — *Magia philosophica, hoc est, Francisci Patricii summi philosophi Zoroaster et ejus 320 Oracula Chaldaïca, Asclepii dialogus et Philosophia magna Hermetis Trismegisti,* etc. — Hamburgi, 1593, 1 vol. pet. in-8, portrait.

PÉLADAN (Dr Adrien). — *Anatomie homologique. La Triple dualité du corps humain et la polarité des organes splanchniques, avec une préface de Joséphin Péladan.* — Paris, J.-B. Baillière, 1886, in-8, portrait.

* PÉLADAN (Joséphin). — *Istar*, Paris, 1888, 2 vol. in-8, frontisp.

* PEUCER (Gaspar). — *Les Devins ou commentaire des principales sortes de devinations.* — Anvers, 1584, in-4.

PHILALETHE (Irénée). — *Introïtus apertus*, etc. (voy. *Lenglet Dufresnoy*).

* PISTORII (Ioannis), *Artis cabalisticæ... tomus I.* — Basileæ, 1587, in-folio (*rare*).

POISSON (Albert). — *Théories et Symboles des alchimistes. Le grand œuvre, suivi d'un Essai sur la bibliographie alchimique au XIX° siècle.* — Paris, Chacornac, 1891, pet. in-8, planches.

* PORPHYRE. — *Traité de Porphyre, touchant l'abstinence de la chair des animaux,* etc. — Paris, de Bure l'aîné, 1747, in-12.

PORTA (J.-B.). — *La Magie naturelle, qui est les Secrets et Miracles de Nature, mise en quatre livres, par Iean-Baptiste Porta Neapolitain,* etc., *nouuellement traduitte de Latin en François.* — A Lyon, par Iean Martin, 1565, pet. in-8.

* POTET (Baron du). — *La Magie dévoilée, ou principes de la Science occulte.* — Saint-Germain, 1875, grand in-4, planches et figures.

R

RAGON (J.-M.). — *La Messe et ses mystères, comparés aux mystères anciens, ou complément de la Science initiatique, par ✠ Jean-Marie de V.....* — Paris et Nancy, 1844, in-8 (rare édition originale).

— *Orthodoxie maçonnique, suivie de la Maçonnerie occulte et de l'Initiation hermétique, par J.-M. Ragon.* — Paris, Dentu, août 1853, in-8.

RAM-BAUD. — *Force psychique, par Yveling Ram-Baud* (ouvrage illustré par A. Besnard). — Paris, L. Baschet, 1889, in-folio.

RENAN (Ernest). — *Histoire du peuple d'Israël.* — Paris, Calmann Lévy, 1887, 5 vol. in-8.

RIBET (L'abbé M.-J.). — *La Mystique divine, distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines.* — Paris, Poussielgue, 1879-1883, 3 vol. in-8.

RICHARD (L'abbé). — *Recherches sur les Initiations anciennes et modernes*. — A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Valleyre l'aîné, 1779, in-12.

ROBINET (J.-B.). — *Vue philosophique de la gradation naturelle des formes de l'Être, ou les Essais de la Nature qui apprend à faire l'Homme*. — Amsterdam, Van Harrevelt, 1768, in-8, planches.

ROCHAS (Colonel de). — *Les États profonds de l'Hypnose*. Paris, Chamuel, 1895, gr. in-8, fig.

— *L'Extériorisation de la Motricité, recueil d'expériences et d'observations, par Albert de Rochas*. — Paris, Chamuel, 1896, in-8, fig.

* ROSENROTH (Knorr ab). — *Kabbala denudata*, etc. — Sulzbaci, 1677, Francofurti, 1684, 3 vol. in-4, fig.

S

* SAINT-MARTIN (Louis-Claude de). — *Correspondance inédite, avec Kirchberger de Liebistorff*. — Paris, 1862, in-8, portrait.

* — *Le Crocodile, ou la guerre du Bien et du Mal*, etc. — Paris, an VII de la Républ., in-8.

— *Des Erreurs et de la Vérité, ou les hommes rappelés au principe universel de la Science, etc., par un Ph... Inc...* (Saint-Martin). — Édimbourg (Lyon), 1775, in-8.

— *Le Ministère de l'Homme-Esprit, par le Philosophe Inconnu*. — Paris, imprimerie de Migneret, an XI (1802), in-8.

— *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*. — Édimbourg (Lyon), 1782, 2 vol. in-8.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE (marquis de). — *Jeanne d'Arc victorieuse, épopée nationale, dédiée à l'armée française*. Paris, Sauvaître, 1890, in-8.

* — *Mission des Juifs*, Paris, Calmann Lévy, 1884, grand in-8, portrait.

TIIIERS (Jean-Baptiste, curé de Vibraie). — *Traité des superstitions qui regardent les sacremens, selon l'Écriture sainte. les Décrets des Conciles, et les sentiments des Saints Pères et des Théologiens,* (4e édition, la plus complète). — Paris, 1741 (ou Avignon, 1777), 4 vol. in-12.

V

VAILLANT (J.-A.). — *Les Rômes. Histoire vraie des vrais Bohémiens.* — Paris, Dentu, 1857, in-8.

VALENTIN (Basile). — *Les Douze Clefs de la Philosophie de Frère Basile Valentin, religieux de l'ordre de Sainct Benoist, traictant de la vraye Medecine metallique. Plus l'Azoth, ou le moyen de faire l'Or caché des Philosophes. Traduction françoise.* — Paris, Pierre Moët, 1660, pet. in-8, figures.

On joint à cet ouvrage le *Traicté de la Nature de l'Œuf des Philosophes, composé par Bernard, Comte de Trèves, allemand* (le Trévisan), Paris, 1659, pet in-8. — Cette édition des *Douze clefs* renferme quatorze gravures en taille douce, et quelques figures sur bois, d'une étrange et naïve exécution. Nous en avons reproduit plusieurs vers la fin de notre volume.

* VALLEMONT (Pierre le Lorrain, dit de). — *La Physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire, et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachez, des voleurs et des meurtriers fugitifs : avec les principes qui expliquent les phénomènes les plus obscurs de la Nature.* Paris, J. Annisson, 1693, in-12, fig. sur bois. (Édition originale).

* VILLARS (L'abbé de Montfaucon de). — *Le Comte de Gabalis, ou entretiens sur les Sciences secrètes,* etc. — Londres, 1742, 2 vol. in-12.

VIRGILE. — *Publii Virgilii Maronis Opera. Œuvres de Virgile* (édition latine-française), *par M. Félix Lemaistre, précédée d'une étude par Sainte-Beuve.* — Paris, Garnier, 1877, in-8.

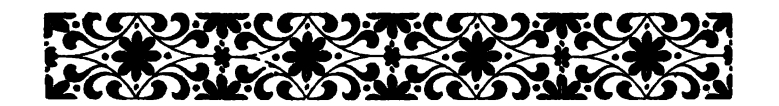


TABLE DES MATIÈRES

DE

LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE

AVANT-PROPOS

CHAPITRE I. — L'ÉQUILIBRE ET SON AGENT

Chapitre II. — MYSTÈRES DE LA SOLITUDE

Chapitre IV. — FORCE DE LA VOLONTÉ

Chapitre V. — L'ESCLAVAGE MAGIQUE

Chapitre VI. — LA MORT ET SES ARCANES

Chapitre VII. — MAGIE DES TRANSMUTATIONS

TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE, 65, RUE CHABOT-CHARNY.



Stanislas de Guaita. — Essais de Sciences Maudites. *Au seuil du Mystère*, 4e édition, 1895. Vol. in-8 de 236 p. avec planches . . . . 6 fr. »
— Le Serpent de la Genèse. — I. *Le Temple de Satan*. Vol. de 552 p. orné de nombreuses gravures . . . . . 15 fr. »
— *La Muse noire*. — Heures de Soleil. Poésies, 1883. Vol. in-12 . . . . 3 fr. »
— *Rosa Mystica*. Poèmes, avec une préface sur la poésie française, 1885. Vol. in 12 . . . . 3 fr. »

Éliphas Lévi. — *Le Catéchisme de la Paix*. Œuvre posthume. Vol. in-8 carré . . . . 4 fr. »
— *Le Livre des Splendeurs*. Œuvre posthume. Vol. in-8 carré . . . . 7 fr. »
— *Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé*. Œuvre posthume. Vol. in-8 carré. . . . . 10 fr. »

Barlet. — *Essai sur l'Évolution de l'Idée*. Vol. in-18 jésus avec fig. . . . . 3 fr. 50
— *Essai d'instruction intégrale*. — Instruction primaire. Vol. in-18 jésus de 350 p. . . . . 4 fr. »
— *Principes de sociologie synthétique*. Broch. in-18 jésus. 1 fr. »
— *Essai de chimie synthétique*. Broch. in-18 jésus. . » 75

Papus. — *Traité élémentaire de Science occ[ulte]*. Vol. in-18 jésus (sous presse) . . . . 5 fr. »
— *Traité élémentaire de Magie pratique*. Vol. [in-]8 raisin de 550 p. avec gravures, planches et tables . . . . 12 fr. »
— *La Magie et l'Hypnose*. Volume in-8 carré orné de g[ravures] . . . . 10 fr. »
— *M[artin]ez de Pasqually*. Vol. in-18 jésus. . . . . 4 fr. »
— *P[eut]-on envoûter?* Broch. in-18 jésus . . . . . 1 fr. »
— *La Science des Mages*. Broch. in-18 jésus . . . . . » 50

A. de Rochas. — *Les États superficiels de l'Hypnose*. Vol. in-8 carré avec dessins . . . . 2 fr. 50
— *Les États profonds de l'Hypnose*. Vol. in-8 carré. . 2 fr. 50
— *Extériorisation de la Sensibilité*. Vol. in-8 carré avec planches en couleurs. . . . . 7 fr.
— *Extériorisation de la Motricité*. Vol. in-8 carré avec planches hors texte . . . . 8 fr. »

P. Sédir. — *Les Tempéraments et la culture psychique*. Broch. in-18 jésus . . . . 1 fr. »
— *Les Miroirs Magiques*. Broch. in-18 jésus. . . . 1 fr. »
— *Les Incantations*. Vol. in-18 jésus avec dessins. . . 3 fr. »

Marc Haven. — *La Vie et les Œuvres de Maître Arnaud de Villeneuve*. Vol. in-4 couronne . . . . 5 fr. »

Pistis Sophia. — Traduction de E. AMELINEAU. Vol. in-8 carré. . . . . 7 fr. 50

Lumière d'Égypte. — Vol. in-4° avec planches . . . 7 fr. 50

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE.


Digitized by Google